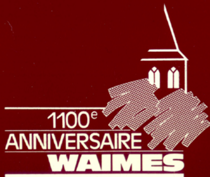
Il eût été impossible, sinon inconvenant, dans le cadre du 1100e anniversaire de Waimes, de ne pas y associer de manière conséquente celui qui fut sans doute le plus éminent et le plus féru de nos historiens locaux.

François Toussaint aurait sans doute été une cheville ouvrière de ce 1100e s'il avait encore été parmi nous.

Passionné de généalogie et d'histoire, il s'est plongé dans nos archives pour en explorer toutes les facettes et mettre à jour les racines les plus profondes de notre passé. Il a su, au-delà des énumérations généalogiques et des relevés d'état-civil, nous faire partager, nous faire voir la vie quotidienne au ban de Waimes, au fil des siècles, dans les années de vicissitudes comme dans les années de paix.

Grâce à François Toussaint nos ancêtres reprennent vie. Ce ne sont pas des portraits figés dans des cadres poussiéreux mais des êtres de chair et de sang qui s'aiment, se fâchent, se disputent. Qui travaillent dur pour améliorer un sol pauvre. Qui se révoltent contre le pouvoir abusif du Prince-Abbé de Stavelot, d'un curé, d'un podestat, d'un Metternich. Qui ne crachent pas sur la bouteille, adorent jouer aux cartes et font d'énormes ripailles pour oublier les revers du temps. Ils héritent, vendent, achètent, font du commerce entre Liège et le Rhin. Ils braconnent pour survivre, et s'ils fréquentent l'église ils appréhendent aussi les sorciers... Ils vivent quoi !

Nico GROSJEAN



Couverture: Stratégie
Imprimerie de Waimes

FRANÇOIS
TOUSSAINT

ORIGINE ET HISTOIRE DE NOS VIEILLES FAMILLES

HISTOIRE DU
BAN DE WAIMES

FRANÇOIS
TOUSSAINT

ORIGINE ET HISTOIRE DE NOS VIEILLES FAMILLES

HISTOIRE DU
BAN DE WAIMES

Editeur responsable :
Comité du 1100e anniversaire de Waimes
B.P. 4 – B-4888 Waimes
Couverture réalisée par J.-M. Margrève et P. Pequet
Imprimé par : Imprimerie de Waimes sprl

PREFACE

Il eût été impossible, sinon inconvenant, dans le cadre du 1100e anniversaire de Waimes, de ne pas y associer de manière conséquente celui qui fut sans doute le plus éminent et le plus féru de nos historiens locaux.

François Toussaint aurait sans doute été une cheville ouvrière de ce 1100e s'il avait encore été parmi nous.

Passionné de généalogie et d'histoire, il s'est plongé dans nos archives pour en explorer toutes les facettes et mettre à jour les racines les plus profondes de notre passé. Il a su, au-delà des énumérations généalogiques et des relevés d'état-civil, nous faire partager, nous faire voir la vie quotidienne au ban de Waimes, au fil des siècles, dans les années de vicissitudes comme dans les années de paix.

Grâce à François Toussaint nos ancêtres reprennent vie. Ce ne sont pas des portraits figés dans les cadres poussiéreux mais des êtres de chair et de sang qui s'aiment, se fâchent, se disputent. Qui travaillent dur pour améliorer un sol pauvre. Qui se révoltent contre le pouvoir abusif du Prince-Abbé de Stavelot, d'un curé, d'un podestat, d'un Metternich. Qui croisent le fer pour repousser un ennemi venu de Hesse ou de France. Qui ne crachent pas sur la bouteille, adorent jouer aux cartes et font d'énormes ripailles pour oublier les revers du temps. Ils héritent, vendent, achètent, font du commerce entre Liège et le Rhin. Ils braconnent pour survivre, et s'ils fréquentent l'église ils appréhendent aussi les sorciers... Ils vivent quoi !

J'ai veillé à reproduire l'œuvre de François Toussaint en n'y apportant que des retouches mineures, soit d'évidentes fautes de typographie, soit des erreurs qu'il avait signalées lui-même et corrigées dans les articles suivants.

J'ai introduit des chapitres (un par localité) et conservé la numérotation de l'auteur. Pour la bonne compréhension du texte il importe toutefois de se rappeler que la version aujourd'hui éditée fut publiée en deux temps. Une première série d'articles parut dans "La Semaine" en 1939 et 1940. La seconde guerre mondiale interrompit brutalement cette parution. Ensuite, François Toussaint remit l'ouvrage sur le métier, l'approfondit considérablement et publia ainsi «Origine et Histoire de nos vieilles familles» en 104 articles qui s'échelonnèrent du 5 décembre 1952 au 5 novembre 1955 dans le «Courrier de Malmedy». Aussi, lorsque François Toussaint parle du présent, c'est de l'immédiat aprèsguerre qu'il s'agit. Depuis beaucoup d'eau a passé sous les ponts de la Warchenne et le visage de Waimes a subi de profondes modifications.

Il faut aussi savoir que si François Toussaint était passionné d'Histoire, il l'était beaucoup moins par le beau style. En corrigeant les épreuves pour cette réédition, il m'est arrivé plusieurs fois de m'exaspérer devant telle ou telle tournure de phrase. La stylistique ne sort pas toujours indemne de la plume de François Toussaint.

Si François Toussaint néglige parfois le beau style, les féministes lui reprocheront sans doute une fâcheuse tendance à négliger la place des femmes. Vous remarquerez souvent, au fil de la lecture, que si les descendants masculins sont presque toujours nommés, les descendantes ne sont souvent que comptabilisées.

Enfin, François Toussaint attache aux vocations religieuses une importance qui paraîtra démesurée à d'aucuns aujourd'hui. Encore une fois n'oublions pas que cette chronique fut rédigée à une époque où la ferveur et les vocations religieuses étaient autrement considérées qu'aujourd'hui. N'oublions pas non plus que dans l'Ancien Régime, le sacerdoce était une des rares voies qui permettait aux meilleurs des manants de sortir de leur condition misérable. Et puis surtout, n'oublions pas que François Toussaint fut un prêtre remarquable qui marqua de son empreinte la vie paroissiale de Waimes pendant plus de 40 ans.

A travers son œuvre, ce n'est pas seulement l'historien émérite qui s'exprime, mais aussi l'homme de Dieu, le prêtre des années 50. Et certains retrouveront sans doute avec une pointe de nostalgie, un certain art de vivre et de penser propre à ce temps pas si lointain ou l'église était encore l'élément moteur du village.

Puisse François Toussaint revivre ainsi à travers son œuvre!

Puissent les Waimerais redécouvrir la richesse de leur passé à travers François Toussaint!

Je saurai alors que nous avions 1100 fois raison de faire appel à lui en cette année jubilaire!

Nico Grosjean
Président du Syndicat
d'Initiative de Waimes

INTRODUCTION

Nous commençons aujourd'hui une série de causeries sur l'origine et l'histoire des familles et des vieilles maisons de la Wallonie Malmédienne. Nos lecteurs, et ils sont encore nombreux dans la génération actuelle, qui ont conservé l'amour du sol natal et des choses de l'ancien temps, pourront raviver cet amour et le communiquer à la génération qui grandit et qui malheureusement se soucie beaucoup trop peu des souvenirs d'autrefois et des traditions ancestrales.

Nous avons commencé une ère où la famille se désagrège non seulement en largeur, mais aussi en profondeur, c'est-à-dire hélas! que la famille est moins peuplée qu'autrefois, et que les liens en sont moins étroits. Nombreux sont les jeunes gens qui ne pourraient pas citer les noms de leurs grands-parents, et il arrive même qu'ils ignorent le nom de jeune fille de leur mère. Pour beaucoup, l'histoire du monde

commence avec l'histoire des sports. Les sports, les cinémas et les divertissements sapent de plus en plus les bases de la famille, démolissent ses convictions religieuses et morales et annihilent son rôle social.

Intéresser les jeunes aux traditions de la famille, c'est en même temps leur inoculer le désir de les conserver dans ce qu'elles ont de grand et de noble, dans tout ce qui est de nature à contribuer au bonheur intime du foyer. Le nom de famille est bien sacré légué par une longue lignée d'ancêtres, une devise d'honneur, un signe de force et de vitalité, un emblême de ralliement. Quand ce nom a traversé les générations, en se conservant pur et intact, ceux qui le portent peuvent en être justement fiers, et ils doivent veiller avec un soin jaloux à le transmettre tel aux générations qui suivront. Celui qui déshonore le nom qu'il porte, commet un crime contre toute sa lignée.

Les renseignements que je me propose de livrer à la publicité ont été recueillis patiemment pendant plus de 3 ans dans une centaine de manuscrits, parfois presque indéchiffrables qui remontent jusqu'au moyen âge et qui sont conservés dans différents dépôts d'archives. Tout en suivant une méthode strictement historique, je me verrai parfois dans la nécessité de faire des déductions personnelles, mais en ayant soin d'en avertir les lecteurs. Je laisserai aussi une large part au folklore, en rapportant des traditions qui sont restées dans le patrimoine impondérable de certaines familles. Par contre, à la lumière des données historiques, je détruirai peut-être aussi maintes légendes ou croyances qui passent de génération en génération, mais n'ont aucune base solide ou se sont formées récemment ou par fausse déduction.

C'est ainsi que Delorme, habitant Francfort, m'écrivait un jour que son ancêtre était un chevalier français qui s'était réfugié à Waimes, dans une famille Etienne, pour échapper à la tourmente révolutionnaire. Par reconnaissance, ce chevalier aventurier épousa la fille de son bienfaiteur. Il est vrai que Jean Delorme épousait, en 1803, la fille de Noël Etienne, de Faymonville. Dans la suite, une légende se forma. On savait que l'ancêtre était d'origine française. On supposa qu'il avait fui à cause de la révolution et comme il s'appelait «de Lorme», il devait appartenir à la noblesse, et était pour le moins chevalier... La légende est créée et la tradition se chargera de la transmettre à la postérité.

La réalité est tout autre. En 1750, Antoine Delorme, originaire d'Issoire en Auvergne, épousait à Weisme une Marguerite Sépult (aujourd'hui Sépulchre). Son père était maître tisserand, tandis que lui-même était menuisier. Il avait probablement quitté sa famille parce que son père, devenu veuf, s'était remarié. En tout cas, depuis longtemps, il n'a plus eu de relations avec sa famille car, en 1753, il envoie en France son beau-frère Jean Sépult, pour aller recueillir l'héritage de sa mère et celui de son père, dans le cas où il serait également mort.

La deuxième génération comptait déjà une bonne douzaine de Delorme. Une partie émigra à Valender avec leur père Hubert, dont un descendant fut bourgmestre à Amblève. La branche de Jean Delorme s'éteignit vers le milieu du siècle dernier dans le pays.

Souvent il suffit d'un indice insignifiant, d'une similitude de noms, pour émettre des hypothèses au sujet de l'origine d'une famille. Dans les romans de Walter Scott, on rencontre le nom de Lamby en Ecosse. Se basant sur ces vagues données, un lettré du nom de Lamby a fait des recherches à ce sujet et trouvé que ses ancêtres vivaient au XIVe siècle en Ecosse et qu'ils auraient émigré au XIVe siècle vers Malmédy-Waimes. Nous verrons dans la suite que cette famille est bien du terroir et remonte au XIVe siècle. Les Demonty seraient d'origine italienne, probablement parce qu'on y trouve des «Monti». Des Chavet et des Xhavet se réclament de souche espagnole. Les Libert viendraient de Hesbaye, les Martin d'Autriche, les Dethier du nord de la France, probablement parce que récemment on y a remué quelque 90 millions d'héritage d'une vieille demoiselle Dethier, il y a quelques années, on recherchait aussi les descendants d'un richissme Dethier, mort il y a quelque cent ans à Smyrne. Un représentant de la famille Crasson me disait que ses ancêtres étaient originaires de Moulin du Ruy (Stavelot), alors que les Crasson de Moulin du Ruy ont émigré de Thirimont vers 1760.

Toutes ces familles sont bien originaires du pays, comme nous le ferons voir dans le cours de cette étude, On admet généralement que les Beaujean sont originaires de Bourgogne, parce que la maison ancestrale à Duc s'appelait «Amon l'bourguignon», et cependant ils sont venus de Herve. A la suite de recherches établies par la famille Talbot, il ressort que cette famille est originaire d'Angleterre ou d'Irlande et cependant le nom est très répandu à Bayonne, au sud de la France.

Les Drosson, variante Trosson, primitivement Trossoni, viennent d'Italie.

J'aurai l'occasion de citer souvent des personnes encore vivantes, mais qu'elles ne se formalisent pas, si je ne fais pas précéder leur nom de monsieur... ou de madame... car les titres les plus honorifiques sont certainement le prénom et le nom de famille. Qu'on ne prenne non plus en mauvaise part si je cite des noms populaires ou traditionnels, attachés à certaines familles, comme bouvî, moutche, djoûse, rofé, fossette, bozette, eveurte, criki, etc, connus sous le terme de «surnoms» et qui sont souvent aussi vénérables que les noms de famille eux-mêmes. Ces dénominations n'ont rien de blessant, ni de déshonorant et remontent parfois des siècles en arrière. Comme le blason, elles rappellent soit le nom d'un ancêtre très lointain, soit celui de la maison d'où la famille est originaire.

Il y a par contre certains surnoms qui sont injurieux, parce qu'ils rappellent un fait désagréable ou déshonorant et plus encore parce qu'ils ne sont employés que pour offenser ou faire de la peine. Ceux-là, je me garderai de les relever.

Enfin, j'aurai l'occasion de raconter des légendes et des traditions qui sont attachées à certaines familles ou à certaines maisons et même des faits historiques fourni par les vieux documents. Il faut naturellement les placer dans leur vrai milieu, à une époque où les mœurs étaient plus rudes qu'aujourd'hui et surtout l'ignorance beaucoup plus grande. Si nos aïeules ont été incarcérées et poursuivies pour crimes de sortilèges et même brûlées sur Hokgné, elles n'étaient pas pour la cause plus sorcières que nos dames d'aujourd'hui. Si je cite des batailleurs et des homicides au XVI[e] siècle, il faut savoir que la cour de justice de Weismes n'avait presque pas d'autres questions à traiter et que vieux et jeunes se battaient et se tuaient, à cette époque, sans penser à mal. Un particulier dans un acte de colère assomma son frère d'un coup de « foussû » à la tête... Trois semaines plus tard, ils étaient de nouveau bons amis et l'assommé excusait son frère en justice en disant « il n'a pas voulu me faire mal ».

Cela me rappelle le fait suivant que je vis un jour sur le quai d'Alexandrie. Un différend avait surgi entre deux Musulmans dont un à barbe blanche. Ils en viennent aux mains et se frappent à qui mieux mieux. Finalement, le plus fort tenait le vieux à la gorge et l'étranglait. Un agent de police qui voyant la chose, s'amène lentement et prend prudemment le parti du plus fort, tout en le priant de lâcher sa victime. A peine l'agent s'était-il éloigné, que je vis nos deux antagonistes parler ensemble et fraterniser, comme s'ils avaient été les meilleurs amis.

Probablement qu'il y a quelques siècles, nos ancêtres avaient la même mentalité.

Chez les peuples cultivés, tout individu est désigné par un double nom : le prénom que les chrétiens appellent nom de baptême et le nom de famille ou nom patronymique. il n'en fut pas toujours ainsi. L'habitude d'un nom de famille ne s'est généralisée, dans nos contrées qu'au cours du XVII[e] siècle, et l'orthographe ne s'en est fixée « ne variatur » (sauf cependant certaines erreurs) que vers le début du XIX[e] siècle, alors que l'instruction avait pris une plus grande extension et que les registres de l'état-civil furent introduits.

Si nous reculons des siècles en arrière, tout homme était désigné par un nom unique, comme aujourd'hui encore chez les peuples primitifs.

Ce nom suffisait à distinguer l'individu qui le portait, au moins dans sa famille et dans son entourage immédiat, surtout que la

population était encore assez clairsemée.

Alors que chez les Francs qui, dès le VI[e] siècle ont occupé nos territoires et y ont implanté leurs noms, ceux-ci variaient à l'infini, pendant le moyen âge et jusqu'au XVIII[e] siècle, ils étaient devenus d'une monotonie déconcertante. Depuis le XIV[e] siècle jusqu'en 1700, je crois qu'il serait difficile de trouver 150 noms différents dans le ban de Waimes. Dans la liste des 128 foyers de 1524, je relève 37 noms différents et Johan y paraît 33 fois. Il était donc indispensable de donner au prénom un déterminant en y accolant, le nom du père ou de plusieurs ancêtres, celui du métier ou de l'origine ou encore quelque épithète particulière, mais souvent sans système et sans régularité.

En 1572 mourait Colla Servas Johan Denis, mayeur de Libomont; en 1590 vivait Jehenette, veffe relicte feu Jaspar dit Farlarivaine lle meunier d'Oultre warchine. En 1637 Adans de vaux dit Xhitteray manant de Leignouville fut grâcié par le Prince, etc.

Le prénom ou nom de baptême est à proprement parler le seul nom officiel, celui que la famille a donné et sous lequel on désigne un individu dans l'intimité, tandis que le nom de famille a été imposé par les étrangers pour mieux le déterminer.

Si on demande à quelqu'un : « Comment vous nommez-vous ? », il répondra : « je me nomme Jean » ; « Comment vous appelle-t'on ? » « On m'appelle Lejoly ». Ce n'est ni lui, ni sa famille qui ont choisi ce nom, mais il a été attribué à un ancêtre qui était « djouli » ou chamarré. La langue allemande distingue mieux que le français la différence entre les deux noms : le prénom de Rufname et le nom de famille est le Beiname ou surnom. Aujourd'hui, il y a une forte tendance à donner la prédominance au nom de famille, qu'on met en vedette. Il n'est plus là pour déterminer, mais pour être déterminé. -« Votre nom » -« Dupré ! » -« Quel Dupré ? » -« Jean-Henri-Nicodème ! ».

La multiplicité des prénoms ne remonte qu'au XVIII[e] siècle. Avant cette date, on ne portait qu'un seul nom de baptême. Si donc, en 1588, je trouve dans un acte Johan Léonard Johan Léonard de Robertville; cela signifie que Johan était fils de Léonard, petit-fils de Johan et arrière-petit-fils de Léonard. Pour conserver les traditions familiales, Johan donne à ses enfants les noms de Jean et de Leonard. Le premier sera désigné par Jean Leonard le jeune et le second par Leonard Jean Leonard. Le fils de ce dernier est Jean Leonard, né vers 1630. Comme les noms de famille commencent à se généraliser, on l'appellera d'après l'endroit d'où sa famille est orginaire : du Thier. C'est l'ancêtre de tous les Dethier du pays, dont le blason était conservé au musée de Malmedy : d'argent, à l'arbre au naturel sur un tertre de sinaple.

Le nom de famille s'est vu faire la réclame par l'école et les

administrations, mais jusque dans ces derniers temps, les anciens ont encore conservé la vieille habitude de désigner les personnes par leur métier, les noms des parents ou celui de la maison. On dira couramment : l'marihâ, l'tchârli, l'mârlî, Eugène Héri Servâ, Leonard do Lonay, Emile Pire-Djoûse, Henri Moutche, le p'tit Lèon. Pour désigner Gilles Querinjean de Steinbach, on disait : Djellis' Mathias' Nicolâ Houbêrt dol Lohê en remontant cinq générations jusque 1750.

FORMATION DES NOMS DE FAMILLE

Ce sont les voisins ou des étrangers qui ont imposé les noms de famille. Nous pouvons les ramener à quatre groupes, suivant qu'ils ont comme origine un prénom, un métier, un lieu d'origine ou une épithète. Il est certains noms qu'il semble difficile à rattacher à l'une ou l'autre de ces catégories et cependant en y réfléchissant et en remontant à l'origine on parvient encore, à les caser, Lepourcq, par exemple, rentre dans la troisième catégorie, ce nom ayant été attribué aux habitants d'une maison qui portait l'enseigne d'un boucher. Leloup, un nom très répandu que nous retrouvons dans le pays sous les formes Loffet, Lovet, Louvet, Lelouvet, etc, peut venir d'une enseigne ou plutôt d'une épithète qui indique quelque ressemblance entre le premier porteur du nom et un loup.

1) Le nom de famille est issu d'un anthroponyme. C'est l'origine du plus grand nombre de noms patronymiques de notre pays et aussi la plus logique. Les Maréchal, les Meunier, les Boulanger, etc, ont eu un ou plusieurs ancêtres qui ont exercé le métier rappelé par leurs noms, alors qu'eux-mêmes ont embrassé une toute autre carrière. Les descendants d'un «le Laid» transformé en de Laid peuvent être très beaux et ceux d'un Lebeau affreux. On voit des blonds et des roux qui répondent aux noms de Lenoir ou Moreau, et des noirauds qui s'écrivent Leblanc ou Rousseau, mais les Michel, les Piette, les Gérardy, les Welliquet, les Blaise, etc., ont dans leur veines le sang d'un ancêtre qui portait ce nom.

La formule suivante : «certains ont vu leur prénom devenir leur nom patronymique», n'est pas exacte. Le prénom ne peut pas devenir le nom patronymique de celui que le porte. Le prénom reste prénom et ne peut devenir nom de famille que chez les descendants.

Je ne veux pas donner une nomenclature de prénoms devenus noms de famille, car outre que ce serait trop long et même impossible, chacun peut assez facilement les reconnaître : Stoffels vient de Christophe, Mélotte de Amel, Wansart de Wanson. Qu'il me suffise d'attirer l'attention des lecteurs sur la multiplicité des dérivés de certains

prénoms, en même temps que sur les transformations qu'ils ont subies par la perte de la première syllabe ou l'addition d'un suffixe.

Nicolas et Pierre sont des modèles de pères de familles nombreuses. Sans vouloir épuiser la nomenclature en restant dans les limites de notre pays, on peut citer les dérivés suivant de Nicolas : Nicolet, Collet, Colette, Collin, Collinet, Collard, Collienne, Collignon, Classen, Klaes, Klaus, Clesse, Close, etc.

Dans cette catégorie rentre aussi Cauchon et même Cochon, que je retrouve fréquemment dans les actes du XV[e] et du XVI[e] siècles, alors que ss se prononçait souvent ch, de Colçon dérive Colchon et par la chute de l, Cochon. Voici les descendants de Pierre, Pire, Piret, Piron, Pironette, Pirotte, Pirson, Pircot, Picot, Pierry, Petri, Piette, Pietkin, Pietresse, Peters, Peterges, etc.

A la frontière linguistique, nous avons un certain nombre de noms germaniques qui ont subi l'influence romane : ainsi Klaus devient Close, Theiss de Matheiss devient Thise, Mees de Bartholomees, devient Mise, Drees ou Dries de Andres, devient Drèze, Peters devient Pietresse. De Vos (flamand : renard) devient Devosse. La famille malmédienne Plennus ou Plunus est issue d'un Apolonius du XVI[e] siècle, qui semble originaire de Schoppen.

Beaucoup de noms patronymiques se terminent en otte : Jacquemotte, Pirotte, Mélotte, Henrotte, Hannotte, Lambotte, Conrotte, etc., de Jacques, Pierre, Amel, Henri, Jean, Lambert, Conrard, Ce serait une erreur d'y voir un féminin car la forme masculine aurait certes des raisons d'être plus fréquente. Jusqu'au début du XVII[e] siècle, on ne trouve généralement que des formes en ot. Le t étant sonore, les greffiers et scribes postérieurs ont commencé à y ajouter la marque féminine, comme on rencontre parfois aussi l'orthographe le Dosquette pour le Dosquet. Généralement, cependant les formes en ette sont féminines. Je cite : Manguette, Poncette, Fosette, Borette, Pironette, etc., féminin de Manguê, Poncin, Fossa, Boreu, Piron.

Tous les prénoms et noms de famille ont une signification, mais parfois elle est difficile à découvrir, soit que le nom ait subi de trop grandes transformations, ou qu'il soit exotique ou appartienne à une langue ancienne insuffisamment connue.

Un grand nombre de prénoms nous viennent des Francs, auxquels, au haut moyen âge, s'ajoutèrent quelques noms exotiques. Plus tard se sont introduits des noms empruntés à la Bible et au calendrier écclésiastique.

La plupart des noms en ard et en ert sont germaniques tels que Alard, Bernard, Conrard, Gérard, Léonard, Renard, Albert, Cunibert, Hubert, Lambert, Libert, Robert, etc, et quantité d'autres, comme

Charles Guillaume, Godefroid, Henri, Louis, Renier, Thiery, etc.

La Bible nous a fourni les noms patronymiques : Adam, Dahm, Dahmen, Dohmen, Daumen, David, Gabriel, Jacob, Moyse, Brahame, Jérusalem, etc.

Enfin, le calendrier écclésiastique a propagé les noms des martyrs grecs, latins, et d'autres langues et ceux de chrétiens éminents qui ont illustré l'hagiographie.

2) Les métiers et les professions ont souvent servi de point de départ à certains noms de famille, mais en beaucoup moins grand nombre que dans les territoires de langue germanique. Ici on rencontre à tout instant des Becker, Bencker, Breuer, Cremer, Kupper, Schumacher, Schuster (Suter en Suisse), Weber, Weissgerber, Wierty, Zimmermann et bien d'autres.

Les noms patronymiques de cette catégorie, les plus répandus dans notre région sont : Bragard, Charlier, Corbisier, Frehir, Kellner, Koch, Kuster, Leclercq, Lecoq, Lefebvre, Lekeu, Lemaire, Lemasson, Maréchal et ses variantes, Meyer, Mignon, Muller, Scheffen, Schomus, Talbot, etc.

3) Il y a ensuite les noms géographiques, issus d'un nom de pays, d'une localité, d'un lieu-dit et même d'une enseigne. Viennent d'un nom de pays les noms tels que Dannemark, Lallemand, Lebreton ou Leburton, Lerusse, Lespagnard, Lesuisse, Letihon ou Tihon etc. Très nombreux sont ceux qui rappellent le lieu d'origine : Cerexhe et Serexhe, Dandrifosse, Deco, Delborne, Dester, Devillers, Dewalque, Dideberg, Dombret, Dovifat, Dumez, Falize, Faymonville, Gohimont, Mafat, Marneffe, Winbomont, Wirhyfeld, etc. J'ai rencontré des Weywertz à Echternach, des Hofurlin à Gouvy, des Wêmerai dans le pays de Vielsalm.

En 1578, vivait à Mont de Fosse Johan le Weismerai. Un prêtre originaire de cette famille administra la paroisse de Waimes en 1690. Il existe des Wembs à Hellenthal. Un de Butbacht était bourgmestre à Liège en 1655 et, en 1819 vivait à Aix-la-Chapelle Arnold Beutenbach, né sans bras, qui écrivait et dessinait à merveille avec son pied. Il existe des Malmendier dans la contrée de Montten et à Dusseldorf.

Un grand nombre de noms patronymiques se rattachent à la toponymie, tels que Bodarwé, Deschamps, Decourti Dehottay, Delclisar, Demonty, Dehez, Delhez, Dethier, Dubois, Ducombe, Dejardin, Dumoulin, Deprez et Dupré, Dupont, Fagnoul, Laroche, Solheid, etc.

Les plantes n'interviennent pas directement dans la formation des noms de famille. Si on les y rencontre, ce n'est que par l'intermédiaire d'un lieu-dit ou d'une enseigne.

De même qu'on dit â tchêne, â tiyoû, al greusse hêsse, on dira Dutilleul, Delhaize, Dufrêne, Dupin et probablement aussi Letronne.

Les noms d'animaux peuvent servir à former des noms de famille, pour autant qu'on compare les qualités et les défauts d'un homme à ceux de l'animal dont il a reçu le nom, mais plus souvent par l'intermédiaire d'une enseigne comme, Delbœuf, Piedbœuf, Lepourcq et peut-être Leloup, Lechat, Lagasse, Lagneau, Lejar et beaucoup d'autres.

Les Lecoq et les Renard ne rentrent pas dans cette catégorie, le premier étant un nom de métier et le second un prénom. Leveau, comme Leval, Deleval, Delvaux, etc, vient de val = vaux.

On peut aussi ranger parmi les noms de famille enseignes, les Sepulchre, les Lacrosse, les Lacroix, les Lacanne, les Lange, les Decerf, etc.

4) La quatrième catégorie des noms de famille renferme tous ceux qui proviennent d'une épithète ou d'un sobriquet. Je cite au hasard : Beaujean, Bonjean, Grosjean, Crasson, Chavet, Gerson, Leblanc, Legros, Lenoir, Lejoly, Ledur, Moreau, Petit, Rousseau, Xhayet.

Un défaut naturel convenait parfaitement à distinguer celui qui en était affligé, aussi j'ai rencontré fréquemment dans les archives des noms comme Rondejambe, Longuejambe, Plattepatte, Borgnar, Loxhar qui a donné Loxhet, à côté des noms courants, Lebègne, Leborgne, Lecamus. Une épithète de ce genre n'était pas nécessairement injurieuse.

Dans ce groupe de noms rentrent généralement ceux qui marquent un titre de noblesse, comme Lehro ou Leroy, Leduc, Lemarquis, avec leurs équivalents allemands Kœnigs et Kaiser, Fursten, Margraf en Margrève ou Malgrève, à Malmédy la rue Malgrave, de même que sultan, baron, princesse, etc. Ces titres ne sont pas authentiques, mais marquent une relation réelle ou fictive entre celui qui s'est vu attribuer une telle épithète, et la noblesse que son nom représente.

Les généraux, de Louis XIV, Breuskin et Crégny (Kriki) ont survécu comme surnoms.

Il y a quelques années, était en fonction à Kalterherberg un gendarme belge, bien connu des fraudeurs, qui portait communément le surnom de Hindenburg, parce qu'il en avait l'extérieur et surtout les grandes moustaches.

Après ces préliminaires, nous allons faire passer sur l'écran toutes les vieilles familles du pays. Comme au temps de César-Auguste j'invite les autochtones d'aujourd'hui à se rendre à l'endroit où fut le berceau de leur famille pour en retrouver l'origine et la descendance avant d'aborder la ville de Malmédy et les bans de Bellevaux et de Xhoffraix,

nous commencerons notre ronde par le ban de Waimes, à Ovifat. Avant de citer les vieilles familles qui ont fait souche, je donnerai un petit aperçu historique de la localité et la liste des plus vieilles maisons avec leur nom d'autrefois.

CHAPITRE I
OVIFAT

0. VIEILLES MAISONS D'OVIFAT

La plupart de nos villages remontent au temps gaulois, à preuve les camps de refuges ou tchession de Longfaye, de Walk, de Libomont et probablement à l'emplacement de Rénastène. Pour Ovifat, nous en avons une autre preuve dans le mot dûhon = sotê, qui vient du gaulois Dusius et qui n'est signalé qu'à Ovifat-Robertville, dans un village de Lorraine sous la forme durzien et du Suisse : didjene. La première mention d'Ovifat est de 915 : Vulfiny en 1354, il est cité sous la forme Viefaingne. C'est de cette époque qu'est le nom allemand : Vischfenn.

Voici les noms des 14 foyers que comptait ce hameau en 1524, un des plus peuplés du ban de Waimes à cette époque : Grigor, Johan Remacle, Johan Lynar, Johan Renar, Johan Filhart (beau-fils) à Thomas

Mathier, Johan Stein (pour Stienne), Stein Johan Cola, Johan Querin, Johan Winkin, Russelinck, Pirot Fillart, Stein Bastin, Colla Adeneaux, Lynar le Fils Winkin de Boussire, et Johan le Wangneur.

De ces noms, un seul deviendra patronyme; celui de Russelinck, époux de Poncette, tous les deux originaires de Champagne, où nous retrouverons plus tard leurs descendants. Le souvenir de cette famille et de l'emplacement de leur maison s'est conservé dans le lieu-dit courti Reuslé.

De Grigor, dont le nom est resté attaché à deux maisons, vont sortir plusieurs échevins et un bourgeois de Malmédy, marié à une Winbomont, peut-être l'ancêtre des Dovifat.

Johan Renar sera l'ancêtre de tous les Xhayet des bans de Waimes et de Jalhay.

Johan Querin est le personnage le plus marquant du village. Mort vers 1533, il est cité dans un obituaire du monastère de Malmédy, pour y avoir fondé un florin de rente, à condition qu'on prie pour lui, ses amis et ses bienfaiteurs. De lui descendent les Fechir et les Demonty. Stein Johan Cola est l'ancêtre des peintres Renastène; Johan le Wangneur, celui des delle Coulée, des Nailis et des Querinjean.

Les noms de maisons, parfois bien anciens, passaient de génération en génération comme surnom de leurs habitants, même des nouveaux acquéreurs de familles toutes différentes. Voici les principaux :

Amon Grigwère-Ce nom qui désigne deux très vieilles maisons, remonte certainement au XVIIe, sinon au XVIe siècle.

Amon Thise-C'est la maison habitée ci-devant par J.Fr. Gehlen (amon l'parmètî) qui, selon la tradition, passe pour une des plus anciennes du village. Il est certain que le hameau a pris naissance à proximité des sources et que ses premiers habitants, Gaulois ou autres, ont été les descendants, sinon les contemporains de ceux qui ont construit les viviers de la Fagne et y ont habité. On met cette maison en relation avec un dûhon de la vallée de la Warche. Ce petit homme aimait une fille Thise qu'il venait courtiser. Pour s'en débarrasser, notre jeune fille, guettant son arrivée, se mit à manger une tartine dans une position incongrue. blessé de cette irrévérence, le sotê lui fit cette prophétie de malédiction :

« Ah! ti mames et fê c... !

« d'pâte à pâte ont v'ni tès bès.

« d'djâbe à djâbe y'ènnè riront! »

La même légende court en d'autres endroits (Folklore Brabançon).

Jean Thies, le premier du nom, est arrivé à Weywertz vers 1550.

Il était forgeron. L'étymologie populaire explique son nom par le fait qu'il aurait possédé un tiers *(tîse)* des propriétés du village. Toute exagérée que soit cette tradition, il y a un grain de vrai car, en 1660 Jean Thies tenait 12 bœufs. Il y a souvent beaucoup de sagesse dans les jugements populaires, aussi la malédiction du *dûhon* s'est réalisée. La dernière descendante de cette famille est morte à la fin du siècle dernier dans une grande misère.

Une autre maison Thies, disparue depuis plus d'un siècle, était située entre les maisons Kornwolff et Gazon.

Amon Coulinye-Ol coulé est le terme par lequel on a désigné de très longue date, ou même depuis qu'il existe des maisons, un coin du village un peu *reculé* ou écarté de l'artère principale. Il y eut à partir du XVIe siècle un nom patronymique « della Coulée » qui s'est plus tard confondu avec Nailis et dont descendent les Querinjean.

Amon Demonty-La maison qui porte ce nom a été construite vers 1600, dans un endroit appelé « d'zo lès montis », d'où le nom de maison et de famille.

Depuis trois siècles et demi, le nom des propriétaires a changé 4 fois (Decourti, Etienne, Fechir, Nailis), mais le détenteur actuel est le descendant du constructeur. Nous avons ici un exemple rare d'une maison qui, pendant plus de 350 ans, n'a pas été vendue.

Dans son cadre rustique et son style du XVIIIe siècle (caractères qui ont aujourd'hui disparu), cette pittoresque habitation villageoise a été immortalisée par le talent du peintre Victoire Pirenne-Kepenne (1883-1932). La peinture faite vers 1910 a été reproduite dans la « Vie Wallonne », Liège, t. 13, 1932, p. 42.

Amon Dreze-Un Drèze de Gueuzaine, arrière-petit-fils de Andres (1520), marié à Ovifat avec la veuve Jean Jacmot des montis, vers 1632, a transmis son nom à la maison et à une partie de ses descendants, qu'on retrouve encore à Sourbrodt. Ces dernières années, on a recherché dans nos environs les descendants d'un Drèze, mort récemment en Amérique. Il était originaire du pays et laissait une très grande fortune. Il paraît qu'on a retrouvé les héritiers en Amérique.

Amon Djilson-Le premier de ce nom, venant, je crois, d'Andrifosse, Henri Gilson, est cité en 1647.

Amon Loffet-Jean Loffet est également cité pour la première fois en 1647. Le nom de Lejoly est entré dans cette maison par le mariage de Gillis Servais le Jouly avec la fille de Léonard Loffet, en 1743.

Amon Ancre l'Vî. -C'est une maison habitée de très vieille date par des Demonty et encore possédée par un descendant. Plusieurs Quirin Demonty, sont cités au XVIIe siècle, dont le plus ancien est mort en 1668.

Les noms suivants remontent au XVIIIe et au début du XIXe siècle.

Amon Thoumas-Thomas Dardenne, originaire de Bévercé, épousa en 1730 Jeanne Demonty d'Ovifat. Il est mort en 1774, laissant à la maison le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Jean Léonard Michel, de la famille Andrî de Walk, y a apporté le surnom de Criki, qui doit se dire en réalité Crégny, mais qui n'a jamais été d'un usage courant dans le village. Ce surnom était déjà porté à Walk en 1708, par Jean Michel dit Crégny. Crégny est le nom d'un général de Louis XIV, qui vint guerroyer dans le pays vers 1684. Est-ce qu'un ancêtre de la famille Michel a servi dans ses troupes, ou est-ce qu'il a eu avec ce haut militaire un rapport ou quelque analogie pour en avoir reçu le nom ? Je l'ignore.

Amon Gofê-C'est en 1735 que se rencontre ce nom pour la première fois : Henri Gofê. Mais la maison qui porte son nom, complètement renovée et transformée, comme presque toutes les vieilles maisons du village, est beaucoup plus ancienne.

Amon Winand-Le prénom de Winand a été longtemps traditionel dans la famille Féchir. Le dernier de ce nom mourait en 1748. De Winand vient le patronyme Winkin (très ancien).

Amon Djacob-Cette maison cossue fut vendue en 1752 par Michel Carnus, pour 1100 écus, à Jacob et Gilles Demonty, qui restèrent célibataires. C'est de ce Jacob qu'elle tire son nom. Les grandes ardoises de la toiture viennent de Rénastène après sa désaffectation. Entre cette maison et la ferme Bronlet, il y a eu autrefois une petite maison habitée également par des Demonty.

Amon Muser-En 1764, un Johann Muser, d'Eupen, vient se marier à Ovifat avec Catherine Adam Alard.

Amon Pire-Djouse-Ce Pierre Jouste (All. Jost, Josten de Justin), mort sans enfants vers la fin du XVIIIe siècle, était le fils de Johann Joust venu en 1721 de Honsfeld. Avec Quirin Decourty, il géra les affaires et les procès du village contre Sourbrodt, le curé Vilenne de Waismes, etc. Ces deux habiles « avocats » avaient toujours quelque gibier rare à offrir à l'abbé, quand ils allaient à Stavelot, mais il ne manquaient jamais non plus d'y faire célébrer des messes en l'honneur de Saint-Remacle. Ils faisaient de même en l'honneur de Notre-Dame, quand ils se rendaient à Luxembourg. Ils cherchaient les protecteurs parmi les puissants du ciel et de la terre.

C'est la ruse de Pierre Djoûse qui a fait passer son nom et son souvenir à la postérité. On dit encore de quelqu'un qui veut diriger les autres ou être plus capable qu'eux : « Y'a dès airs de Djoûse ». Cette expression est aussi en usage à Faymonville, où il a existé des Djoûse depuis 350 ans.

Amon Dehesse-C'est un habitant de Longfaye, du nom de Thomas, qui a habité, vers la fin du XVIIIe siècle, cette maison dont le nom lui est venu des grands hêtres qui l'entouraient. Son fils, dit « lè vî Dèhêsse », fut réfractaire sous Napoléon et se dissimula pendant des années. Il se cachait entre le grenier et le fenil. Les habitants du village furent unanimes à l'aider à se dissimuler et à l'avertir dès que des émissaires de la République rôdaient dans les environs. Malgré sa vie alertée, il a passé à la postérité comme un homme toujours jovial et de bonne humeur. Les vieilles personnes qui l'ont connu m'ont rapporté qu'il portait encore le costume archaïque, semblable à celui de Saint Isidore dans l'église de Robertville. Ses expressions étaient aussi archaïques. Il disait souvent : « Dju nè dinreût nin one hufernabe » (un zesta) ou encore : « tu n'vâs nin one kèkèmouye »-« Qu'est-ce çoula one kèkèmouye ? »-« Y'ènnè fât 32 p'one vèsse du tchin ».

Amon Fossette-Le peuple souvent donnait aux personnes des noms patronymiques féminins. Tout le monde a connu Manguette, épouse de Mangai. Borette était la femme de Boreux et l'Achètte celle de Lechat. Fossette est une formation analogue de Defossay. Les Defossay sont arrivés à Ovifat vers le début du XVIIe siècle et le nom s'est conservé jusqu'au XVIIIe.

Amon Borette. Boreux, originaire du ban de Belvaux, vivait au début du siècle dernier. Il avait la force de six hommes. si quelqu'un avait le malheur de s'embourber avec sa charrette dans la fagne, il était sauvé quand Boreux était dans les environs. Il était capable de charger un tronc d'arbre tout seul ou de tirer la charrue à la place de ses bœufs. On raconte de lui tant de faits extraordinaires, que je me demande si son nom ne vient pas de « borer » (exagérer) ou inversément.

Amon Tchette-Le premier Lechat venant de Champagne, où la famille est signalée déjà avant 1600, s'est établi à Ovifat en 1682.

Amon l'Grand-Piette-La maison date de 1775 et fut construite par un Etienne, dont Pierre Jamar, dit l'grand Piette, épousa une fille en 1811.

Amon l'ramoneur-Cette maison fut érigée au début du siècle dernier par un certain Maréchal dit « l'parmètî ».

Amon Alard-Le premier Alard établi à Ovifat est mort en 1676. Il était originaire de Robertville où le nom a subsisté jusqu'au début de ce siècle.

Amon le p'tit vicaire-Avant que l'école ne fût construite, c'est là que se réunissaient les enfants pour recevoir une instruction rudimentaire, mais profondément chrétienne. Les enfants apportaient en hiver

des tourbes pour le chauffage. Le maître d'école était appelé le petit vicaire, parce que l'enseignement était généralement réservé au clergé.

Amon Brocard-Cette maison, habitée par Armand Gazon, s'appelait auparavant amon Djèlisse. Les Brocard venant de Belgique, y ont habité dans la première moitié du siècle dernier. En 1836, en quatre mois et demi, quatre incendies se déclarent; on soupçonne J.L. Brocard d'en être l'auteur, mais appréhendé, il dû être acquitté faute de preuves. Il y a longtemps que les derniers descendants ont quitté le pays et vivent dans la banlieue liégeoise.

L'Ecole-Désaffectée depuis une vingtaine d'années, la vieille école fut construite en 1837. A cette époque, où la raison et la bonne entente règnaient, on ne faisait pas tant de chichis qu'aujourd'hui pour une construction d'utilité publique. Voyant la nécessité de cette construction, les villageois se mirent d'accord; l'un donna l'emplacement, les autres se mirent à extraire et à conduire les pierres, d'autres aidaient les artisans et la Régence nomma trois hommes du village pour surveiller et diriger les travaux et au bout de quelques mois, l'école était finie. Outre les travaux bénévoles, elle avait coûté 375 thalers.

Nous allons maintenant rechercher l'origine des principales familles.

1. CARNUS

Quoique le nom soit éteint depuis deux siècles, il ne manque pas d'intérêt de signaler cette famille dont le souvenir de plusieurs membres a passé à la postérité.

Vers 1630, nous faisons connaissance avec Jean le Chartier ou Charlier, qui avait épousé la fille de Quirin Thys. Il semble être originaire des environs de Verviers, car le surnom qu'il portait parfois : *le ruth*, y existe encore comme patronyme. A cette époque de troubles, il fut nommé capitaine de la milice du ban de Waimes dont il était aussi échevin. La chronique nous raconte deux événements militaires dans lesquels ils se couvrit de gloire.

«Le 8 septembre 1645, un détachement de Hessois d'environ 50 hommes, fit une irruption pendant la nuit à Ovifat, où il surprit ceux du village qui faisaient la garde : Jean Servais, qui était sous les armes, fut tué sur la place et la femme de Charlier dans sa maison.

Au même moment, l'alarme ayant été faite, les Hessois après avoir pillé ce qu'ils purent, prirent la fuite en emmenant avec eux deux femmes du village.

Dès qu'on eut pu rassembler du monde, le capitaine Jean le Charlier, avec une troupe de paysans du ban de Waimes et 260 hommes de Malmédy, sous la conduite de Gaspard Renard le jeune, se mirent à la poursuite des Hessois. Les Malmédiens furent jusqu'à Montjoie et ceux du ban de Waimes encore au delà, si avant qu'ils atteignirent les fuyards. Leur capitaine fut tué, leur troupe dispersée et les deux femmes furent reprises». (Aug. Villers)

Les Malmédiens ne voulurent pas se fatiguer outre mesure pour les deux Hélène, mais Jean le Charlier mena sa troupe à la victoire.

A Montjoie, on fêta l'heureuse issue de cette expérience, mais un soldat lâcha un coup d'arquebuse dans une maison et tua une femme.

Quatre hommes furent gardés en otages jusqu'à liquidation de l'affaire. Quelques jours plus tard Jean le Charlier, à la tête de 260 hommes, par crainte du retour des Hessois, vint délivrer les otages.

Le 28 février 1651, le compte de Grandprez vint s'installer à Francorchamps. Toute la milice de la principauté, tant du comté de Logne que des postelleries de Stavelot et de Malmédy est convoquée pour chasser l'intrus. Jean le Charlier, capitaine en chef, attaque vigoureusement l'ennemi et le précipite dans la Fagne où la cavalerie va s'embourber et perd une douzaine d'hommes. Les nôtres en perdirent cinq : les deux fils Simon Jean Libert de Bévercé, Balthasar, gendre de Querin, Burnenville de Malmédy, Jean de Weay de Malmédy et un autre de Waimes. Mais entre temps, les miliciens de Logne et de Stavelot, au lieu de leur porter main-forte, s'amusaient à piller les bagages des Français, restés à Francorchamps. Voyant cette trahison, Jean le Charlier se retira avec ses hommes.

Mais Grandprez, mis au courant de cette désunion, revient et poursuit les Lognards qu'il taille en pièces. Certaines chroniques disent qu'environ 300 Lognards restèrent sur le carreau, ce qui semble cependant exagéré. C'est que, depuis ce temps, les Lognards gardèrent une haine profonde contre les Waimerais et que 80 ans plus tard, ils furent heureux d'accourir à l'appel de Lafineur, Prieur du monastère de Malmédy, pour venir mettre à la raison les Waimerais qui s'étaient révoltés contre le monastère et refusaient de faire les corvées prescrites.

Jean le Charlier n'avait qu'un fils, du nom de Charles, que les documents de l'époque appellent tantôt Charles, tantôt Carolus (nom latin) et parfois Carnus. C'est ce dernier terme, corrompu de Carolus, qui a passé comme patronyme à la postérité. Vers cette époque, nous trouvons à Gueuzaine des Querelle et à Lamonriville des Karelle, noms de famille dérivés de Karl.

De sa femme, une fille de Poncin Toussaint, Carnus eut deux fils, Michel et Jean. Jean a aussi deux fils; Michel et Jean et une fille. Ce

dernier Michel fut administrateur et forestier de Reinarstein, comme son grand-père l'avait déjà été.

Les Carnus étaient marchands et tanneurs. Ils possédaient des Xhures (hores) et des cuves à Robertville sur le Quâreux. Michel, qui n'avaient pas d'enfants, vend sa part à Willem Dethier et quelques années plus tard, sa maison, à Jacob et Gilles Demonty. Aujourd'hui, elle est occupée par un fils d'Emile Jamar. Le dernier de la souche, Michel III, fils de Jean III, épouse, en 1762, A.M. Alard d'Ovifat, veuve du sieur Henkinet, greffier et échevin de Jalhay. Comme bienfaiteur de l'église de Jalhay, où il mourut, il avait son blason représenté sur un côté du grand autel. Renier, dans son histoire du ban de Jalhay, nous a gardé ce détail, mais il ne décrit pas ces armoiries aujourd'hui disparues.

2. RENASTENE

Je place ici cette famille qu'ont illustrés plusieurs peintres à Malmédy, parce qu'elle a eu son berceau à Ovifat. Nous remonterons à son origine, mais sans retracer l'histoire proprement dite des peintres, qui a été publiée par différents auteurs dans « la Semaine de Malmédy et d'ailleurs ». Le premier de la souche qui s'établit à Malmédy était Thomas Johan Stienne. Après la mort de Henri de Plettenberg, seigneur de Rénastène (1629), il fut admodiateur ou administrateur des biens du château.

Plettenberg fut le dernier seigneur résidant au manoir. Il mourut sans enfants et les Metternich et les Wachtendonck se disputèrent pendant 150 ans sa succession.

Thomas était aussi, avec deux autres manants d'Ovifat, gardien des aisances du village. C'est en cette qualité que le lendemain de la Pentecôte, le 13 juin 1628, il panne le troupeau des bêtes à cornes de Robertville, qui passait dans la fagne des Wez, sur territoire réservé à Ovifat, et les conduit à Renastène. Toutes les autorités de la principauté furent bientôt alertées pour intervenir dans ce fait inoui, et deux jours plus tard, ces prisonniers encombrants pouvaient regagner leur pâturage. Depuis un an, Ovifat et Robertville étaient en brouille au sujet des limites de leurs pâturages respectifs dans la Fagne.

L'exploit de Thomas envenima les relations au point qu'un procès retentissant, qui dura six ans, fut porté à la Chambre impériale de Wetzlar, où s'accumula un volumineux dossier rempli de renseignements sur la Fagne et de données généalogiques intéressantes.

C'est dans ce dossier qu'en 1632, nous rencontrons le père de

Thomas, comme doyen des témoins. Johan Stienne était alors âgé de 105 ans, tandis qu'un autre témoin Thomas Thies, en comptait 100. Il s'agit en réalité de Thomas Theil, natif de Saint-Vith, et résidant à Ovifat depuis l'âge d'un an.

Il était échevin de la cour de justice de Weisme et assista aux séances jusqu'en 1631.

A propos de longévité, on cite le cas d'une enquête au sujet des droits des seigneurs de Fleringen (Maestricht) en 1311, ou six témoins du village furent entendus, dont 5 centenaires et un octogénaire (Rev. d'Hist. et d'Arch., Brux., 1859, p. 226.)

Ce Johan Stienne est le fils de Etienne Johan Stienne, qui avait épousé une fille de Alard et Genon de Robertville et est mort en 1573. Son père Johan Stienne avait épousé une fille Renard de Robertville. J'ai supposé que l'ancêtre cité en 1525 était Johan Stienne Cola, parce que le nom de Cola revient souvent chez les descendants.

La femme de Thomas Johan Stienne était Marie Johan Jehenne, nom qui prit naissance vers cette époque et s'est éteint à Ovifat vers le début de ce siècle sous la forme de Gangenne, différente de Jenchenne, qui vient de Johanchin ou petit Jean.

Thomas Jean Etienne semble avoir quitté Ovifat avant 1638, car à cette date sa maison est habitée par Collar Johan Etienne -sans doute son frère- et l'admodiateur de Rénastène est Winand Nidrum.

Thomas fut précédé à Malmédy de son oncle, Etienne Johan Etienne, qui avait épousé Benoît fille Paul Wilhelm, lequel suivant un arrangement fait avec sa femme en 1611, fait en 1625 une donation aux capucins pour édifier leur couvent, à savoir un pré au Rondthier, près de la voie delcherra. Il est appelé aussi Stienne Paul, Stienne Thias et Stienne Raquet d'Ovifat. Il ne semble avoir laissé qu'une fille, Catherine, qui avait épousé Servais Sigebert dit la Terre, bourgeois de Malmédy.

Thomas Jean Etienne eut cinq enfants, dont l'aîné Nicolas ou Colla Thoumas va transmettre à sa fille le surnom de Rénastène, tandis que les descendants de Jacob Jean Stienne, marié sur le Thier de Malmédy, avec une fille Léonard Blaise, s'appelleront *Jacob*.

Colla Thoumas, marchand, épouse en 1654 Catherine Gille Louvegné, qui lui donne 16 enfants dont 11 moururent en bas âge. Gilles fut capucin sous le nom de père Hubert et mourut en 1727.

Anne, religieuse Sépulchrine à Malmédy, sous le nom de Sœur Marie Hélène de la Croix, élue supérieure en 1692, est morte jubilaire de 7 ans en 1732. Catherine épouse de Jean Philippe Derchain, fut la mère de Nicolas Antoine Derchain, mort curé de Bullange en 1740.

Gilles Joseph, marchand tanneur, a épousé Marguerite Nouprez.

Pierre Joseph, aussi marchand tanneur, a épousé M. Françoise Dewalque, nièce par sa mère du prince-abbé Dieudonné Drion. Marie Hélène épouse N. Fabry de Laroche, marchand ; Marie Thérèse reste célibataire et M. Barbe épouse Conrad Reinsdorff de Lendesdorf, marchand de vin.

Philippe, l'aîné de la famille, marchand, épouse le 23 juillet 1684, M. Françoise, fille de Henri Naden, de Bastogne, et d'Hélène Doutrelepont. Ils ont 4 enfants : M. Hélène, M. Catherine, M. Barbe qui épousent Simon Servais, Nicolas d'Amblève et Jacques Rensonet, drapier. Le 3e des enfants fut le peintre Nicolas François.

Né le 17 juin 1691, il épouse en 1717 Anne Claire, fille de Louis Counet de Trèves (1693-1727). Ils eurent 6 enfants : Louis Félix qui suit Catherine Françoise, épouse de Louis Dethier Godefroid, orfèvre de Stavelot, Marie Claire et M. Clémente, célibataire, Philippe Jos. mort jeune, Nicolas François mourut le 27 août 1757.

Louis Félix Rénastène, né le 30 mai 1718, épouse le 11 octobre 1748 Marie Jeanne, fille de Mathieu Bragard, échevin et greffier de la cour du vénérable chapitre de Malmédy, née le 29 octobre 1717.

Leurs enfants furent : Nicolas Joseph Eloi, né le 1er décembre 1750, M. A. Th. Françoise, née le 1er mai 1752, épouse le 2 octobre 1791 Thomas Joseph Renette, ancien bourgmestre et mayeur; Louis Jos. Félix, né le 19 juin 1754; Jean Lambert, né le 17 septembre 1755 et Englebert Nicolas Victor, né le 25 février 1758.

Seuls Nicolas François et Louis Félix furent des peintres renommés.

Le nom de Renastène n'est devenu leur nom de famille qu'au 18e siècle, car en 1709, il ne faisait encore que l'office de surnom. D'après le registre des défunts, le 16 mars 1709, mourut Catherine Louvegné, épouse à honorable Colla Thoumas Vulga Renardstein et trois mois après expire honorable Colla Thoumas dit Renardstein, paroissien exemplaire, âgé de 87 ans.

Les armoiries des Rénastène étaient : parti d'azur et d'or, à l'écusson d'argent chargé de trois abeilles au naturel.

3. XHAYET

Ce nom wallon à l'orthographe archaïque a pris naissance à Ovifat. Il vient de *haye* qui signifie ardoise, mais aussi pellicule. Peut-être que ce nom aura été attribué à son premier porteur par suite d'une infirmité de la peau qui se desquamait. En wallon namurois, haye se dit

scaye et l'on y rencontre assez fréquemment le nom de famille Scaillet qui est l'équivalent de notre Xhayet.

1. En 1513, au nombre des neuf manants d'Ovifat qui ont accompli leur charriage de corvée au monastère de Malmédy, nous trouvons un Johan Renar. Il est cité en 1524 parmi les 14 manants du village.

2. Son fils Léonard Jean Renard meurt avant 1573 et sa femme vers 1577. Il laisse au moins deux fils : Jean qui continue la lignée à Ovifat et Léonard Jean Renard qui va s'établir à Heinbach.

Jean eut aussi deux fils, qui portaient les noms traditionnels de la famille; Jean et Léonard. Jean était né en 1575 et se marie en 1601 à Herbiester (Jalhay). Nous le retrouvons en 1632 comme témoin à un procès à Ovifat, sous le nom de Jean *Xhaillet*. Son frère Léonard est cité en 1613 et en 1619 sous l'épihète *Chaet*. Jean est l'ancêtre des Xhayet du ban de Jalhay et des environs. En 1700 Thiery Xhayet de Herbiester est mayeur de Sart.

3. Leur oncle Léonard Johan Renard épouse en 1587 Anne, fille de Léonard le Herna, de Steinbach. Il est appelé Léonard Renard d'Ovifat, dit Xhaillet. C'est la première mention de ce nom. Comme ses neveux portent le même nom, c'est à son père que le nom aura été attribué.

Léonard Xhayet ayant eu besoin d'argent, il s'adressa à Renard Martin le Potestat financier de Malmédy. En 1608, il devait 348 dalers. On peut se représenter la valeur de cette somme si, à cette époque une vache se payait 4,50 dalers. Ne pouvant rembourser, il dut accepter la saisie de ses biens. Vaches, foin et « anainier » (fumier) furent taxés à 54 dalers. On lui saisit encore des terrains pour 237 dalers et il restait encore une dette de 92 dalers. Il était ruiné. Il parvint toutefois à se ressaisir avant sa mort survenue avant 1621. Il ne laissait qu'un fils, Gabriel.

4. Gabriel, appelé tantôt Xhaillet et tantôt le Herna, épousa, vers 1610, Anne de Menderscheidt. Il avait remonté la pente, car en 1623 et 1625, il achète des terrains pour 400 dalers à des victimes du financier malmédien. Il était une forte personnalité qui savait diriger ses affaires et légua une fortune rondelette à ses six enfants, mais il faillit leur faire perdre le nom de Xhayet.

Trois fils firent souche : Michel et Henri qui reçurent comme nom patronymique celui de Gabriel. Michel était allié aux *Houra* d'où le surnom qui fut donné, jusqu'aujourd'hui à ses descendants.

5. Un troisième fils, Adam Gabriel Xhaillet épouse, en 1663, Sybille, veuve de Adam Mathonet, de Remonval, où il s'établit. Il mourut vers 1690 et sa femme en 1705. Il délaisse 4 enfants, dont deux font souche : Adam et Léonard. Adam est l'ancêtre des Xhayet, de

Waimes, et Léonard des Xhayet de Rue, dits *Clémins* et d'Ondenval dits *Moutches*.

6. Adam épouse vers 1692 Marguerite, fille de Jean Bragard, de Rue, échevin de 1683 à 1692. Après la mort de son beau-père, Adam Xhayet, reçoit son échevinage. De 1698 à 1710, il y eut une révolte ouverte des manants du ban de Waimes, qui refusèrent d'exécuter les corvées au monastère de Malmédy. Ils furent condamnés au tribunal d'empire. Ni ces condamnations, ni les poursuites contre certains manants, ni les lettres de menaces de l'empereur qui se suivaient de près ne parvinrent à briser la résistance des Waimerais.

En 1709, seize des principaux habitants furent arrêtés et conduits en prison, non à Stavelot d'où un coup de main aurait pu les délivrer, mais à Juliers. Parmi les prisonniers se trouvaient Adam et Léonard Xhayet. Ils restèrent enfermés plusieurs mois dans des prisons froides et humides. Comme le ban de Waimes ne voulait pas se soumettre, il fut menacé d'une nouvelle descente de troupes pour envoyer d'autres manants en prison. Ce n'est que devant la force qu'ils s'inclinèrent cette fois-ci pour recommencer plus tard.

Le 20 décembre 1709, les 16 prisonniers signaient une pièce devant le duc de Juliers, acceptant de payer au monastère de Malmédy une indemnité de 2000 francs, engageant et hypothéquant tous leurs biens et en chargeaient l'échevin Jean Wansart de répondre pour eux.

Ils furent délivrés et rentrèrent au pays. Tout le ban solidaire paya l'amende et les frais, mais la résistance continua. Le 15 janvier, six des sept échevins furent cassés et remplacés. Adam Xhayet était du nombre. Les nouveaux membres n'acceptèrent que sous menace d'amendes.

Quand l'huissier J. Dombret se présenta chez Adam Xhayet pour lui intimer sa déchéance, il dut rebrousser chemin, car Xhayet était à la mort. Que se passa-t-il? Nous n'avons pu percer l'énigme. Probablement que Xhayet avait été prendre les germes de la mort dans les prisons de Juliers et qu'il n'avait même pu rentrer au pays. Le registre des décès reste aussi muet. Pendant une année, c'est le silence. Le 12 décembre 1710, Marguerite Bragard, son épouse, fait passer un acte par le notaire Doigné dans la maison de son frère Philippe, à Rue.

Dans cet acte, il est dit qu'ayant appris avec douleur la mort récente de son feu mari, elle déclare pour des raisons à elle connues, qu'elle renonce absolument à l'héridité mobiliaire de son mari « de ne vouloir poindre ni joindre en façon que ce soit, laissante ladite hérédité mobiliaire à l'abandon de tous ceux qui se la voudront approprier ».

Pour percer cette énigme, il nous faut remonter quelques années en arrière. Après la mort de son mari Jean Bragard, sa veuve Marguerite Christophe Cola Thomas, le maire, issue d'une des meilleures familles de Waimes, se mortifie le 22 janvier 1694 en faveur de ses quatre fils et de ses deux beaux-fils, à charge pour ceux-ci de lui payer chacun annuellement une rente de 6 patacons, prenant pour ce hypothèque sur leurs parts et se réservant d'y remettre la main.

Le 17 août 1711, Marguerite fait saisir les immeubles de sa fille Marguerite, veuve d'Adam Xhayet parce qu'ils n'ont pas payé la rente à leur mère. Il n'y avait pas malveillance envers la fille dont elle voulait sauver les biens. Les événements des années passées et plusieurs enfants en bas âge l'avaient obligée à s'endetter. Mais voici que Catherine Dumeiz, de Malmédy vient mettre opposition à l'action de la veuve Jean Bragard, parce qu'elle-même avait aussi hypothèque sur les biens en question. La jurisprudence donne la préférence à Catherine Dumeiz parce que la mère a volontairement négligé de faire rentrer la rente annuelle.

Quant au mobilier, il avait été abandonné aux créanciers. Nous voyons maintenant pourquoi la veuve Adam Xhayet avait renoncé à mettre la main au mobilier, parce qu'il ne suffisait pas à couvrir les petites dettes.

Comme son arrière-grand-père, Adam était devenu la victime des financiers malmédiens. Nous comprenons pourquoi les habitants de la campagne ont conservé une antipathie traditionnelle et héréditaire contre les Malmédiens.

Pour ne citer qu'une seule année, en 1717, la cour de justice de Waimes a été saisie de 66 cas de poursuites de créditeurs malmédiens contre 80 débiteurs waimerais et a fait rentrer l'argent par des saisies.

La pauvre veuve était tellement endettée, qu'en 1716, elle devait à Catherine Dumeiz, veuve de Jean François de Postestat 500 dalers. On procéda à la vente publique des terrains, mais la cour sabotait autant que possible, les habitants de Waimes furent solidaires et les terrains restèrent pour compte aux créanciers.

Cette solidarité tant de la cour que des sujets en faveur d'une famille éprouvée est un indice que cette famille n'avait pas d'ennemis, mais aussi qu'elle n'était pas responsable des malheurs qui l'accablaient.

Adam et Marguerite eurent au moins cinq enfants, dont trois garçons, mais un seul, Léonard, continua la lignée.

7. Léonard, né vers 1700, épouse en 1729 Françoise Solheid. Il avait récupéré la maison familiale à Remonval, la masure du Noir Colâ, dite *tchestê*. Il reprend aussi les dettes et les débris de fortune de sa mère et parvient à la reconstruire et à se relever. Il mourut en 1771 et sa femme en 1788. Ils eurent 5 enfants, dont un seul, Jean Remy, conserve le nom.

8. Jean Remy Xhayet, né en 1733, épouse Marie Maréchal, de Waimes, d'une des meilleures familles de commerçants, dont plusieurs membres ont occupé des places éminentes dans les administrations civile et frabricienne.

Jean Remy, commerçant, mourut en 1793 à Hangelar, paroisse de Vilich, au-delà de Bonn, et sa veuve trépassa en 1805. De leur mariage sont issus 8 enfants, dont Jean Léonard seul conserve le nom.

9. Jean Léonard Xhayet, né en 1776, épouse en 1806 Marguerite Dethier, de Robertville, une riche héritière. Ils ont trois garçons dont l'un meurt en bas âge, un autre à 17 ans alors qu'il se préparait à devenir prêtre. Jean Léonard Xhayet, maire adjoint de la commune mourut en 1839.

10. Henri Alexandre continue la lignée avec Marie Barbe Bodarwé, de Heinbach, qu'il épouse en 1852.

L'autre branche des Xhayet issue de Léonard, frère de l'échevin Adam, né en 1674, a été plus prolifique. Avec son épouse Marie Querin Masson, de Waimes-Outre-Warchenne, d'où le surnom de « Masson » donné au Dethier qui y ont séjourné. Il a deux fils, dont Jean Joseph seul laisse de la descendance. Il eut sept enfants : Jean Nicolas devint prêtre et fut vicaire à Walk. Jean Pierre fut le père de Jean Joseph qui reçut le surnom de *moutche*, comme nous le dirons à propos de la famille Lamby.

Pierre Joseph Clément établi à Rue, épouse Jeanne Catherine Giet, dit *Marci*. Ses descendants portent le surnom de *Clémins*.

4. FECHIR

Une autre famille très vieille et très honorable est celle des Fechir. Elle a eu son épanouissement aux 17e et 18e siècles, alors que plusieurs de ses membres ont été échevins et mambours de l'église.

Arrêtons-nous d'abord au nom lui-même qui est un des plus curieux et, avec Dosquet, un des plus inexplicables. M. l'abbé Bastin (les Plantes de la Wallonie Malmédienne p. 195) le met en rapport avec *fetchîre (fougère)*, mais n'oublions pas la règle déjà posée par M. Feller, que je trouve confirmée dans mes recherches, que les noms de plantes n'ont pas servi à former des noms patronymiques. Le rapprochement est certainement tentant, surtout qu'aux 16e et 17e siècles, le nom de famille en question et le nom de la plante sont identiques : fechier ou feschier. En 1574, je relève un pré *fechier* au Bodarwé ; en 1639 « quelques gerbes, la plupart feschier » (quelques mauvaises gerbes d'avoine remplies de fougères). Il est pourtant possible et même probable que

le nom de la plante ait influencé la fixation de la forme actuelle à Fechir. Une autre raison nous fait rejeter cette étymologie ; à savoir les formes anciennes de ce nom. Pendant tout le 16e siècle, deux formes différentes marchent de pair et se côtoient dans les mêmes registres. Les voici dans leur proportion :

Fechir (1513, 1548, 1549, 1561, 1562, 1577, 1584, 1597) ; Fechyr (1542), le fechier (1552). A côté de ces formes, nous trouvons les suivantes : foirgir (1546), fortger (1547), fergier, fegier et foirgier (1553), foirgere (1555) et dans la suite foirgier, foirger, foirgires, foirgier (1584) et foitchier (1584 et 1592). Ces deux dernières formes tendant à se confondre avec Fecher et feschier qui sont les formes régulières après 1600 pour aboutir à la forme Fechier fixée définitivement après 1700.

Quoique la variante *foirgier* apparaisse dans les archives après *fechier*, il est évident qu'elle est antérieure et que c'est elle qui doit nous livrer le secret de la signification.

Il existe au moyen âge le mot fogier, qui signifie coffre, écrin (all. Schrein = Screiner) d'où aussi le nom de celui qui les fabrique, comme le mot wallon *scrènî*, celui qui fait des *scrés* ou écrins. Chez nos ancêtres à côté des tables, des chaises et des lits, les coffres étaient les meubles principaux et indispensables.

Celui qui le premier est cité avec ce nom de métier en 1513, est Johan Quirin fechier, l'homme le plus important du village à cette époque, cité comme bienfaiteur dans un obituaire du monastère de Malmédy. Il fut échevin de la cour de justice de 1509 à 1528, probablement la date de sa mort.

Il ne semble avoir eu qu'un enfant du nom de Paquette. En tout cas, c'est elle qui léguera le nom de famille fechier à son mari Mathy le Grand, fils de Gueuzaine. Après la mort de Mathy, en 1548, Paquette se remarie avec Johan Lambert, de Xhoffraix. Elle avait deux fils, Collar et Johan et deux filles.

Collard Fechier se marie à Longfaye où le nom de famille va s'établir pour s'éteindre au 18e siècle.

De cette branche est sortie celle de Thirimont, par Léonard, qui s'y marie vers 1640, et Mathieu qui, en 167, épouse aux Fagnoulx Anne Fechir, sa cousine germaine.

La branche d'Ovifat ne descend pas de Jean, dont nous ne retrouvons aucune trace, mais de Querinette, qui épouse Jacqmot, fils Colla Johan Lowy, qui adoptera le nom de Fechir et avant sa mort aussi celui de Monty. Il laisse deux fils Jean et Jacqmot ou Jacob, qui s'appellent tantôt Fechir et tantôt Demonty. Ces deux noms vont se confondre pendant deux générations pour se séparer en deux branches distinctes vers la fin du 17e siècle.

Jacqmot de Gueuzaine était le fils de Colla, mort en 1549, et de Johannette, qui lui survit. Il était le fils de Johan, fils de Lowys et de Catherine. Lowys mort avant 1461 était le fils de Jacqmot dit aussi Jacquemin, vivant en 1444. Le père de Jacqmot est cité en 1411 sous la forme Rosar et en 1439 sous celle de Rousseau.

La famille Fechir qui existe encore à Ovifat, a émigré de la commune de Waimes, dans les environs et jusque Liège. En 1710, s'établit une branche à Robertville, qui a aussi émigré vers le début du siècle, à la suite d'événements assez retentissants.

5. DEMONTY

Ce patronyme fait suite au précédent. Nous le reprenons à partir de Jacqmotte, qui établit la 6e génération depuis Rosar ou Rosseau (1411). Encore une famille très honorable, un peu disséminée dans tout le pays jusque Verviers et Liège. Mais qui n'a pris à aucune époque une bien grande extension, sauf peut-être la branche émigrée vers la Belgique.

Dans les familles Fechir et Demonty, comme d'ailleurs dans beaucoup d'autres à cette époque, il y a eu un grand nombre de célibataires, ce qui tenait en grande partie à la pauvreté du pays et à la difficulté d'élever une famille. Ce qu'on voyait fréquemment, c'est que les veufs et veuves se remariaient très souvent parce que le nouveau conjoint trouvait un nid tout fait.

Nous avons dit que les noms de Fechir et de Demonty se confondent pendant un siècle et ont surtout donné la préférence au prénom Jacob, équivalent de Jacques ou Jacqmot, porté par leur ancêtre commun. Cela rend la discrimination des Jacob très difficile. Vers 1650, le petit Jacob ou Jacob Fechir, Jacob Demonty et Jacob Drèze, c'est un seul et même personnage qu'il faudra par beaucoup de détours et de précautions départir d'autres Jacob qui portent le même surnom.

Je cite d'abord à l'honneur Jean, fils Jacob Demonty qui, en 1654, mourut héroïquement dans une escarmouche à Lamonriville. Voici comment la chronique rapporte le fait :

« Le 9 janvier 1654, à environ 11 à l'heure de l'après-midi, les Lorrains (qui avaient vainement essayé d'entrer à Malmédy), prirent leur marche sur le ban de Weisme, après avoir brûlé le village de Hédomont, passant par le ban de Belvaux en rencontrant 9 à 10 hommes du ban de Weisme qui revenaient d'avoir fait la garde dans la Francheville. Lesdits Lorrains les poursuivirent jusqu'aux hayes de Lamonriville, où les pauvres hommes furent tués après une admirable défense, jusqu'à même tirer les boutons de leurs habits, sans leur avoir voulu donner aucun quartier. »

Le livre des décès de Malmédy ne cite en réalité que six victimes; Jean Léonard del Robertville, Bertrand Serva, le mair (de Weisme), Jean Gérard, de Chonreux (Bellevaux), Toussaint, fils Querin le Meunier (Robertville), Marquet d'Ovifats et Jean, fils Jacob de Monti.

Le nom de Monty doit son origine à la toponymie. Jacqmot qui laisse partager ses fils Jean et Jacob en 1597, leur lègue entre autres biens le nom de Fechir et de de Monty. Avant sa mort, il avait quitté « la coulé » pour venir construire au-dessus du village sous le lieu-dit « lès Montis ».

De là, il reçut le surnom « dès montis » ou de Monty. Il mourut sans doute vers 1600.

Johan Jacqmot de Monty, mort vers 1643, avait épousé une fille Alard de Robertville, morte vers 1606. Il laissent trois fils Léonar de Monty, Jean de Monty et Jacob Fechir.

Léonard de Monty, né en 1586, et mort en 1670, avait épousé en 1608 Jehenne Nocent, d'Outrewarche, morte en 1667. Ce Léonard fut témoin au grand procès d'Ovifat en 1632, en qualité de berger du village. Il laisse 4 fils : Léonard, Jacob, Jean et Querin.

Négligeant les autres, je cite Querin, mort en 1663 et Anne sa femme, morte en 1677. Ils ont six enfants, dont Jean, né en 1665, qui épouse vers 1690 Marguerite Gillis, de Walk. Ils émigrent vers Bilstain où ils sont morts tous les deux, délaissant cinq fils dont quatre font souche. Ce sont les ancêtres des nombreux Demonty dispersés dans la province de Liège.

Le blason de ces Demonty ou de Monty est : D'azur à une montagne d'argent et au demi-soleil d'or mouvant de la moitié supérieure du flanc dextre. Lambrequins d'or et d'azur. Cimier : une étoile d'or à six rais.

Revenons à la branche des Demonty, d'Ovifat.

7. Le deuxième fils de Jacqmot, appelé Jacob ou Jacqmot de Monty ou Fechir ou del Coulée meurt vers 1632. Ils avaient deux fils qui portent les noms traditionnels Jean et Jacob et deux filles.

8. Laissant de côté les autres descendants qui meurent célibataires ou portent ce nom de Fechir, nous suivrons Jacob qui meurt jeune en 1638, tandis que Anne sa femme meurt en 1672. Ils laissent aussi deux fils : Jean, la victime de Lamonriville, et Jacob qui suit.

9. Jacob épouse, en 1674, Catherine Reusling et meurt en 1684. Il eut un fils et deux filles.

10. Léonard, né en 1680, mort en 1761, épouse en 1716 sa cousine Jeanne Fechir. Au partage familial arrivé en 1763 sont présents : Thomas, Jacob, Etienne, Catherine, Anne-Marie et Léonard.

11. Jacob Demonty, né vers 1719, mort en 1772, épouse en 1761 Catherine Alard, née à Walk en 1733 et continue la lignée.

12. Son fils Jacob, né en 1765, mort en 1838, épouse en 1788, Anne Marie Alard, doublement parente aux 3ᵉ et 4ᵉ degrés. Il habitait dans la maison dite « Queré l'vî ». Il eut plusieurs enfants, dont Jean Grigoire, qui occupera la maison dite « Amon Djacob » et Jean Joseph la maison dite « Amon Pire Djoûse ».

13. Jean Jacob, né en 1816, mort en 1883, épouse A.M. Barbe Grillet. Ils ont plusieurs enfants : Emile, François (Champagne), Marie épouse Jos. Lejoly et Catherine épouse Alex. Thunus.

14. Emile époux de Adèle Crasson émigra à Verviers où sa famille vit les 16ᵉ et 17ᵉ générations.

Les Demonty, de Sourbrodt semblent issus de Jean Gilles Demonty, qui épouse en 1786 Catherine Ducomble, de Sourbrodt.

Les Demonty, de très longue date, ont la figure allongée et les joues pendantes, caractéristiques qu'on retrouve chez un grand nombre de descendants qui se sont séparés en branches distinctes depuis au moins 6 à 7 générations.

6. TOUSSAINT

C'est un prénom qui vint à la mode au sortir du moyen âge, surtout au 10ᵉ siècle, comme Noël, Paquay et Pentecôte qui rappellent les grandes fêtes chrétiennes. Le latin d'église en a fait un Tossanus, tandis que les hommes de science l'ont latinisé ou plutôt hellenisé en Panagius qui est devenu Panage. Aujourd'hui encore Panagios est prénom en Grèce, comme Toussaint en Belgique.

Il ne faut pas s'imaginer que les Toussaint si nombreux partout, proviennent d'une même souche. Ceux du pays et bien d'autres émigrés, ont cependant eu leur berceau commun à Ovifat.

Vers 1550, vivait à Ovifat le grand Martin, qui avait épousé une fille de Johan Beautry, de Robertville. De ce mariage sont nés trois fils : Léonard, qui a transmis le patronyme Martin à Ovifat jusqu'au siècle dernier. Ils habitaient la maison Pirotte, amon Gofî. Etienne a porté ce nom à Robertville et Toussaint a légué son prénom, comme nom de famille à ses descendants. Martin étant mort après 1585, sa veuve se remaria avec Poncin, le jeune homme, petit fils de Martin de thier veuf de Marguerite, fille de Jacqmot le Kauffmann.

Poncin n'ayant pas d'enfants avait légué sa fortune à sa nièce Anne, fille Remacle, le Parmentier de Walk. Toussaint épouse l'héritière de son parâtre vers 1590, et reçoit de celui-ci confirmation du testament, aussi en sa faveur. Il est appelé indistinctement Toussaint Martin et Toussaint Poncin. Il fut échevin de 1612 à sa mort en 1622.

Toussaint laisse quatre fils : Poncin, Henri, Toussaint et Jean.

Toussaint continue la lignée et meurt en 1631, laissant un fils : Poncin Toussaint. Il meurt avant 1665 et sa femme Elisabeth en 1677. Au partage familial, en 1670, sont cités : Toussaint, Poncin, Poncin Toussaint, Mise Poncin Toussaint et Jean Poncin Toussaint.

Barthélemy Poncin Toussaint porte les noms de Mise Poncin, Mise Toussaint, Mise Poncin Toussaint et même Mise de Solheid, parce qu'il avait épousé en 1667, Suzanne de Solheid, de Robertville. Il tenait un cabaret aux environs de l'église actuelle. Quand il s'agit en 1680, de construire une chapelle à Robertville, il fut nommé dans le comité de bâtisse et il en devint le premier mambour. Avec son beau-père, Léonard de Solheid et son beau-frère Jean Meunier, il donna le terrain pour la construction de la chapelle et plus tard, Mise Toussaint donna le terrain pour l'emplacement du presbytère et du jardin potager. Son nom est inscrit parmi les bienfaiteurs de la paroisse.

Jean Poncin épouse une de Monty, d'Ovifat, et s'y établit. Son fils Poncin Jean Poncin fut fait échevin en 1704, mais ayant soutenu la cause commune du ban contre les corvées du monastère, il fut cassé en 1710.

C'est leur frère Poncin qui continue la principale lignée avec son épouse Jeanne, fille de Pierre Gilson d'Andrifosse.

Son fils Christophe, né en 1671, épouse en 1706 Catherine Renier, de Robertville. Entre autres enfants, il leur naquit, le 5 mars 1721, un fils du nom de Etienne.

Etienne se marie à Sourbrodt vers 1750 et meurt en 1790, laissant une fille et cinq fils : Thomas, Gilles, Jean, Etienne et François.

Jean est l'ancêtre de la branche de Murringen, où il épouse Catherine Vilz, Gilles, celui des Toussaint dits « le Duc » Etienne des « Tchan Françwès » et François des « Djîles ».

Jean a un fils, Gilles qui épouse en 1823 Anne-Marie Poth. Il est l'ancêtre de l'actuel bourgmestre d'Essen.

AMON L'DUC, suivant la tradition orale, serait la plus ancienne maison de Bosfagne. Léonard le Duc, connu aussi sous le nom de Léonard de Bosfagne et, dans les registres allemands, de Léonard Fursten vint s'établir dans ces parages vers 1600. Nous reparlerons de ce patronyme Leduc en traitant la famille Blaise.

Plusieurs faits se rapportent à cette maison. Suivant la tradition, à l'époque des bandes de pillards, vers le milieu du 18e siècle, un groupe peu sympathique surnommé « les roducs » vint s'installer « amon l'duc », où vivait une veuve avec de petits enfants. Les chasser par la force était dangereux, car ils auraient pu revenir de nuit mettre le feu au village. Il fallait donc ruser pour s'en débarrasser. Un beau-frère de la veuve se munit d'un képi de « garnissaire » ou de garde-champêtre et d'une poignée de papiers qui semblaient constituer le dossier d'un homme d'affaires.

Il se présente chez sa belle-sœur et s'adressant à la dame du logis, la prévient qu'elle doit préparer de la place pour quelques hommes de troupe et des chevaux qui doivent venir loger. Le chef des brigands qui entend cela, demande au pseudo-garde-champêtre, ce qu'il dit : « ku d'hève? » -« Oh! répond celui-ci, nous devons encore faire des quartiers pour un détachement qui doit arriver cette après-midi ». Notre homme n'en demande pas d'avantage, vite il appelle son monde : « abèye, Djôdpète, Kat'lène, Madjène, » -C'est la formule fournie par la tradition- quitte le hameau, où le séjour lui paraissait peu sûr et prend la direction de la Fagne.

Pendant la révolution française, beaucoup de prêtres se réfugièrent dans cette maison, où, un jour de Noël, il fut célébré 15 messes, dont 14 furent servies par Jean-Gilles Toussaint.

Pour la 15e, il alla remplacer un homme de garde qui n'avait pas encore eu de messe.

Une autre fois, les républicains avaient eu vent qu'un prêtre s'y tenait encore caché et arrivèrent de très grand matin à l'improviste pour le surprendre. Mais leur arrivée avait déjà été signalée par un homme qui faisait le guet, et quand ils arrivèrent, ils trouvèrent le lit encore chaud, mais le prêtre était déjà sur la route de Kalterherberg.

La cachette où se tenaient les prêtres entre le corps de logis et l'étable s'appelle « l'trô Mousel ».

Je n'ai jamais pu obtenir une explication de ce nom, mais je ne crois pas faire erreur en supposant que c'était le nom d'un prêtre qui y aura trouvé un refuge. Un prêtre luxembourgeois ordonné en 1801, s'appelait Mathieu Mousel.

Gilles Toussaint, dit le Duc, avait épousé une Michel, de Weywertz. De ce mariage sont nés quatre fils : Joseph dont la ligne est éteinte. C'est sa fille Jeanne-Catherine, épouse de Baptiste Koch, qui avait doté Bosfagne d'une chapelle à l'emplacement de l'église actuelle. Nicolas épouse une Scheffen de Walk. Il était membre du Conseil de fabrique. Godefroid Denis de Chôdes épousa sa fille unique Marie-Anne. C'est l'ancêtre des Denis de Walk et des environs et de Willy Blaise.

Jean Nicolas, épouse M. Jos. Albert, qui resta veuve avec 6 petits enfants dont Edouard et Bernard. Les descendants d'Edouard à Sourbrodt et environs sont arrivés à la 14e génération, depuis l'ancêtre Martin en 400 ans.

Jean-Gilles, qui mourut à un âge très avancé, fut un personnage important et instruit qu'on appelait communément l'adjoint de Sourbrodt.

En 1804, Jean Gilles Toussaint et son cousin Jean Gilles Lemaire furent enrôlés de force sous la bannière de Napoléon Bonaparte. Toussaint fut cueilli à Weywertz, alors qu'il y était pour affaires, sans qu'il put retourner à Sourbrodt prendre congé de sa famille. Il fut autorisé à aller emprunter quelque argent chez son oncle maternel Michels.

Il passa toute sa carrière militaire en France, en Espagne et au Portugal. Il prit, entre autres, part aux batailles de Tavalera, de l'Arzubispa et de Valladolid (1809).

Au Portugal, il fut abandonné sur le champ de bataille, malade de la dysenterie, alors que ses compagnons croyaient qu'il n'y avait plus de guérison possible. Il revint cependant à la vie. En Espagne, il fut un jour pris dans un guet-apens. Rentrant de nuit dans son quartier, son attention fut attirée par un bruit insolite. Il découvrit bientôt quelques grands diables armés qui voulaient attenter à sa vie. Il parvint à parer les coups et à s'esquiver.

Lié d'amitié avec un rentier espagnol qui possédait un beau parc, il allait parfois lui rendre visite. Un jour, l'Espagnol voulut lui faire une surprise et lui montrer la merveille de son parc en fleurs : c'était un genêt. C'est une espèce qui n'existe pas chez nous et qui est beaucoup plus élégante que notre sarotham à balais. Le sergent Toussaint ne put s'empêcher d'esquisser un sourire, en faisant la remarque que dans son pays on en faisait de la litière pour le bétail. Le langage trop sincère coupa net l'amitié de l'Espagnol.

Comme son cousin Jean-Gilles Lemaire qui devint plus tard instituteur à River, près de Lyon, Toussaint avait profité de sa carrière militaire pour s'instruire, aussi il écrivait le français très correctement et d'une belle écriture de plume d'oie.

Au régiment il se prêtait volontiers aux fonctions de secrétaire pour ses compagnons qui ne maniaient pas la plume. Un jour, un soldat lui demande de lui faire une lettre pour sa famille. Au cours de la lettre vint cette phrase : j'ai acheté un beau petit cheval blanc, quand je fais... il claque la langue contre le palais... il accourt comme le vent. Le secrétaire fut pris au dépourvu, car c'était un son qu'on ne pouvait rendre par l'écriture.

Après huit ans, sans avoir eu aucun congé, il rentra à Sourbrodt. Une jeune fille voyant ce poilu, lui demande s'il n'est pas Jean-Gilles.

« Qu'est-ce que tu me parles de Jean-Gilles, », répondit-il, et la fille de s'excuser de sa méprise.

Tous les jours, sa mère, comme celle du jeune Tobie, allait sur une hauteur (le thier) voir s'il ne revenait pas. Quand il rentra dans la maison, sa mère tenait un seau de lait. Elle le laisse tomber, et se précipite dans les bras de son fils. Elle ne se trompait pas.

Un des fils de Jean Gilles se maria à Ovifat avec un Peters. L'autre François Joseph reprit la ferme Schumacher, à Elsenborn. Ses descendants, sauf une fille qui vit encore à Elsenborn, sont partis en Allemagne. L'un, docteur, est resté célibataire.

Jean Gilles mourut en 1865, à l'âge de 81 ans.

7. JENCHENNE

Une courte notice d'un régistre du 16ᵉ siècle, nous laisse deviner un terrible drame : « L'an 1579, ont esté la maison de Jehenchin Bruslé et luy et sa femme estant dedens infectés de la peste ont esté par le feu consumés ». La peste étant autrefois aussi redoutée que la guerre et elle régnait presque à l'état endémique. Est-ce que cet incendie fut fortuit, ou fut-il l'œuvre de la main criminelle d'un voisin, qui voulait du coup se préserver et détruire le foyer de l'épidémie ? Il est libre de penser ce que l'on veut.

Ce Jehenchin n'a guère fait parler de lui et l'on retrouve à son sujet peu de données. Il avait épousé la fille de Jehan Mathy de Robertville, dont il hérite en 1565. Les noms de ses ancêtres ne sont pas accolés au sien, parce qu'il était suffisamment déterminé par le sien propre qu'on rencontrait très rarement. En 1533, on cite un Johanchin, de Wemps (Waimes). Peut-être était-il de la famille Grégoire, car ce nom restera plus tard uni à celui de Jenchenne.

Jenchenne, qui vient de Johanchin, signifie le petit Jean, comme Kœnchin, le petit Kœn, ou Konrad (ancêtre des Crasson). Un scribe du 17ᵉ siècle l'a latinisé en *Joancina*, avec la forme féminine parce qu'on écrit souvent à cette époque Jehennehine ou Jehenne Chenne.

Ce nom ne doit pas être confondu avec Jeangenne, qui s'est éteint à Ovifat au début de ce siècle et qui vient de Jean Jeanne ou Jean Jehenne, comme on disait autrefois.

Une fille des époux sinistrés habitait à Ovifat, mariée à Querin. Serait-ce peut-être leur fils, auquel on aura donné le patronyme

Johanchin, que nous retrouvons à Sourbrodt en 1628, sous le nom de Grégoire Gentgen, comme écrivent les scribes de Bütgenbach.

Vôss nous a conservé quelques péchés de ce Grégoire. Vôss était l'échevin synodal (Sendscheffen), c'est-à-dire qu'il était officiellement chargé par les autorités de surveiller les fidèles de Sourbrodt et d'en faire rapport au curé de Bütgenbach. Vôss était soigneux et redouté et son nom est resté jusqu'à ce jour synonyme de fléau ou vengeance. A Sourbrodt, on disait : on lui enverra Vôss, c'est-à-dire on se vengera et à Bütgenbach on dit encore "Vôssen".

Les habitants de Sourbrodt devaient se rendre à l'église de Bütgenbach, à deux lieues, par des chemins mauvais souvent remplis d'eau ou de neige et puis les fêtes obligatoires étaient nombreuses et les gens pauvres et exploités par les seigneurs de Bütgenbach-Vianden dont ils étaient les locataires.

Bref, Grégoire, comme les autres, profitait parfois du beau soleil dominical pour faucher son avoine ou abattre des faînes dont on faisait l'huile de table et d'éclairage et même en 1644, il avait manqué les prières de 40 heures.

Grégoire Jentoyen était né à Ovifat en 1577, ainsi que nous l'apprend la pièce d'un procès dans lequel il était impliqué contre le curé, parce qu'il avait profité des ténèbres de la nuit pour aller enlever de son champ des gerbes d'avoine qu'il devait laisser pour la dîme.

Nous retrouvons son petit-fils Grégoire à Andrifosse où il épousa en 1673 Jeanne Gilson, la petite-fille de Thomas Jean Etienne, de Rénastène. C'est de lui que vient le nom de maison *amon Grigwère*, habitée au siècle dernier par une famille Toussaint, puis par les Nix et maintenant par des Dethier.

Les enfants et petits-enfants de Grégoire étaient menuisiers-entrepreneurs. Ainsi que l'indique une grande inscription, endommagée par la guerre, sous la corniche du toit, du côté du presbytère, en 1705, ils remirent à neuf la toiture de l'église de Waimes. En 1709, ils construisent la chapelle de Sourbrodt. En 1744, Etienne Grégoire Jennechenne commença le nouvel autel de Robertville mais, suivant une chronique de la paroisse, il fut emporté assez subitement d'une pleurésie, « ce qui nous découragea grandement dans notre entreprise parce que c'était un très brave et fidèle ouvrier ».

Le nom de Jenchenne, n'a jamais eu une grande extension. Etienne en était le seul représentant à son époque et, au début du 19ᵉ siècle, Henri, son petit-fils, était aussi le seul porteur du nom. Actuellement, le nom commence à s'étendre, à Sourbrodt, à Robertville et à Gueuzaine.

8. QUERINJEAN

Ovifat a aussi été le berceau de l'importante famille Querinjean, issue des delle Coulée.

Jean delle Coulée mourut en 1632. Son fils Querin, suivant la nomenclature de l'époque, fut appelé Querin Jean delle Coulée. Il laissait plusieurs enfants, dont l'un fonde la branche Querinjean de Robertville, et un autre Querin vint se marier à Weisme avec une fille Jean le Tixhon de Rue, dont le fils Toussaint était religieux Dominicain.

Il laissa un fils du nom de Jean qui se maria vers 1699. De ce mariage naquirent Querin, marié à Steinbach et Remacle et Hubert marié à Rue.

Hubert épousa en secondes noces Marie-Hélène Piffers, de Holzheim, dit la *tîhe* (ou l'Allemande) et vint habiter à Remonval.

Un relevé de tous les habitants du ban en 1743 confirme l'existence de quatre familles Querinjean, une à Robertville, Hubert et Remacle à Rue et Querin à Steinbach.

De son second mariage, Hubert eut entre autres un fils du nom de Jean Nicolas, né en 1760, père de Mathias, né en 1810 et grand-père de Gilles, né en 1839, d'où le nom populaire de ce dernier, dans son jeune âge : Djèlisse-Mathias'-Nicolâs-Houbert dol tîhe.

Jean Nicolas Querinjean, de Remonval était de modeste condition, puisqu'il gardait les moutons de Remonval-Steinbach et était appelé le petit berger de Remonval. Cela ne l'empêcha pas d'aimer Anne-Marie, fille d'un gros propriétaire de Steinbach et d'en être aimé. Ces relations ne plurent pas à Henri Lecoq qui voulait pour sa fille un autre parti. Mais l'amour est tenace et Anne-Marie ne voulait que son berger. Or le 8 avril 1792, Anne-Marie avait encore fait un effort pour convaincre son père et en obtenir l'autorisation de se marier avec Jean Nicolas. Le père fut inflexible et la pauvre fille toute en pleurs, s'en fut dormir dans sa chambre derrière la « stoûve ».

Le lendemain, selon sa louable habitude, Henri Lecoq se lève pour aller à la messe, en recommandant à sa femme de laisser dormir Anne-Marie qui aura passé une mauvaise nuit à cause de son chagrin.

Entre Steinbach et Weisme, il voit arriver de loin un jeune couple. C'était l'habitude à cette époque que les mariages se faisaient de grand matin et ordinairement avec dispense de trois bans de publication. Il était curieux de connaître ces jeunes gens dont il n'avait pas eu vent du mariage. Plus il approchait, plus la lumière se faisait jour. Il n'y avait plus à s'y méprendre, c'étaient Anne-Marie et son berger.

Les jeunes gens tombèrent à genoux devant leur père, pour lui demander sa bénédiction. Que pouvait-il faire autre chose que de la leur accorder avec son pardon.

Jean-Nicolas et Anne-Marie eurent un mariage très heureux et élevèrent six enfants. Le petit berger de Remonval fut intelligent et travailleur car, à sa mort, chacun de ses enfants était propriétaire d'une maison. Ils sont les ancêtres d'un grand nombre de familles dispersées dans la paroisse et dans les environs jusque Aix-la-Chapelle où trois de ses petits-fils s'établirent et dirigèrent une fabrique de cigares très prospère et modèle, car tous les jours, le personnel ouvrier récitait le chapelet avant la fin du travail et les maîtres étaient le soutien de toutes les bonnes œuvres.

La maison de Steinbach, jadis un café, est encore occupée par une descendante, veuve de Henri Lecoq.

9. JAMAR

Les familles de ce nom ont leur berceau à Francorchamps, où les fonctions de bourgmestre et celles de mayeur et d'échevin de l'ancienne cour de justice ont souvent été exercées par des membres de cette famille.

Jamar comme Jaquemotte est un dérivé de Jacques. Vers 1610, Mathy Jamar, mayeur de Francorchamps, avait épousé une fille de Léonard Alard, de Sourbrodt, issu d'une des plus importantes familles du pays dont nous reparlerons bientôt. C'est un de ses descendants Mathieu Jamar qui, en 1705, épousa Anne Defossaz, d'Ovifat, descendante des familles Fechir, Thiese et delle Coulée. Il vint s'installer à Ovifat. De lui sont issus tous les Jamar d'Ovifat, de Sourbrodt et de Robertville.

10. MARECHAL

Jean-Jos. Maréchal dit « l'parmetî », né à Waimes en 1777, mort à Ovifat à l'âge de 93 ans, avec son épouse A-M Maréchal, née à Rue, en 1776, vint construire au début du siècle dernier la maison habitée par J. Fr. Ducomble. Leurs pères étaient très proches parents, car l'un était l'oncle de l'autre. Ils ont eu un grand nombre de descendants dispersés à Ovifat, Bruyères, Waimes, Arimont, Malmédy, Falize, Chôdes, en France et en Allemagne.

Un arrière petit-fils est prêtre dans le diocèse d'Aix-la-Chapelle. Il fut ordonné en 1923, dans la cathédrale de Malmédy.

CHAPITRE II
ROBERTVILLE

10b. NOTICE HISTORIQUE

Nous rencontrons le nom de Robertville une première fois en 1188 sous la forme Ribieville, alors que le seigneur Hève d'Amblève y avait fondé une certaine mesure de farine (un octin ou demi-quarte) en faveur de la chapelle des Lépreux de Malmédy, aujourd'hui la chapelle des malades.

En 1388, Winkin, de Waimes, fils du fondateur de Rénastène, relève ses propriétés à Renardstein à Ovifat le *pexhenriwe* et le *menville*.

Les sœurs du Prieuré des Bénédictines de Niederprum vendent, en 1535, au monastère de Malmédy les propriétés qu'elles possèdent à Robertville. Elles sont situées sur le Thier, et entre la voie du Wez,

ancienne Via Mansuerisca, et la voie de Noir-Thier, où le monastère avait déjà des biens. On y accédait par le vieux chemin dit *Chavée*, qui va du Troneû vers Outre-Warche. C'est le long de cette antique voie, au lieu dit *Pexhérû* que, suivant la tradition ou la légende, Robertville aurait débuté. Il est naturellement impossible de vérifier cette tradition, faute de documents, qui remontent à une époque si reculée mais, ce qui est certain, le centre des transactions, au sortir du moyen âge, était sur le Thier et sur Pexhérû. Nous venons de voir que les seigneurs de Rénastène, les dames de Niederprum et le monastère de Malmédy y possédaient des propriétés.

Le lieu-dit *menville* ou *maneville* aujourd'hui *maissevelt*, du latin magner villa qui a d'abord donné maigne-ville ou la grande villa, nous prouve l'existence d'un établissement important à cet endroit. Tout proche de la maineville avait existé une autre habitation d'origine plus ancienne : le *Walranstat*. Au 15ᵉ siècle, nous y trouvons *Maron de Riwe*, morte avant 1443, qui a donné son nom à la *chavée maron* de *ru* et à un lieu-dit *moronrû*.

Voici la liste des 19 chefs de famille de 1524 : Paulis, Johan Magriet, Guilleame, Johan beatrix, les enfants Johan thone, nellis, michi wynant, quelin le parmentier, alard, lynar renier, le maricha, stein Jacqmot, Johan mathi, Johan lynar, lynar le fils martin de thier, gilis de spynneux, la femme lowy, nocen et jaspar. Les quatre derniers habitaient à Outrewarche.

Citons quelques vieux noms de maisons dont le souvenir s'efface, parce que aujourd'hui l'habitude du patronyme ou nom de famille le prévaut.

Amon lè Skèvé-Cette maison, annexe de la maison Fr. Jos. Hamer, a été démolie après la première guerre mondiale. Elle portait probablement un des plus vieux noms du pays. De tout temps, il y a eu des échevins originaires de Robertville et dans les actes et les régistres de cour, ainsi que dans les livres paroissiaux, ils sont ordinairement cités avec leur titre et l'épithète «honorable». Ils étaient les seigneurs de la cour et comme tels ils avaient droit au respect du peuple et des autorités. Mais quand le titre sortait d'une famille, il reparaissait dans une autre et s'éteignait à la mort du titulaire.

Je rencontre cependant une famille où le titre s'est conservé pendant plusieurs générations et a pu par conséquent s'attacher à une maison et se transmettre aux habitants qui s'y sont succédé.

Dans un document allemand de 1444, il est fait mention de *Johann de Scheffen (echevin) van robbevilhe*. Dans les documents français, il est appelé *Johan le prudhomme* de Robertville, ce qui est équivalent de échevin. Il n'en exerçait pas les fonctions, mais était le petit-fils de

Johan le prudhomme. Comme nous le verrons plus tard, il avait épousé la petite-fille de Hanes de thier, cité en 1373, qui lui aussi avait été échevin. En 1512, sont cités ses descendants : *Johan le scuvyn*, ainsi que *Johan lynar le scuvin*. Nous retrouvons cette appellation dans la suite, mais elle disparaît après 1600, tandis que le nom reste attaché à leur maison. Ce nom est vieux de plus de 5 siècles. *Amon Guil'yame*-C'est également un très ancien nom de maison qui faisait face à celle de l'échevin, aujourd'hui habitée par Fr. J. Hames.

Le nom de Guillaume a été traditionnel dans la famille Dethier depuis 1500. Dans la liste de 1524, nous trouvons un Guillaume qui pourrait être l'éponyme de ce nom de maison. Au 16ᵉ siècle, on trouve plus fréquemment la forme Wilhem et après 1650, Wilhem à côté de Wyaime plus rare. Entre 1550 et 1650 on trouve plus fréquemment Guilleaume et Wilheaume. A cette famille issue des Dethier se rattache celle des Lemaire.

Amon Tchan l'Maire-C'est le nom que portait autrefois la maison de Baptiste Lucèye, un original dont on se plait à raconter certains faits et gestes. Complètement renconstruite, elle est habitée aujourd'hui par le bourgmestre Blesgen. De 1540 à 1750, il y a eu des Jean Lemaire à Robertville. Le premier, ainsi que nous le verrons plus amplement au mot Lemaire (Waimes) était le fils de Thomas, mayeur de la cour de justice et de Marechine Borgnard, de Rue. Il était doyen de la cour de justice. Après le décès de Remaclette Colon, de Malmédy, il épousa une fille de Guillaume le Parmentier ou de Thier de Robertville, où il vint habiter. C'est probablement dans cette maison qu'habitait, en 1679, Etienne Jean le Maire, que la rumeur publique considérait comme sorcier, parce qu'il était tombé à Wirtzfeld hors d'un nuage, n'ayant que son haut de chausse tout rempli de boue, et sur la tête un petit chapeau.

Amon Lucèye-En règle général, un prénom féminin ne devient un nom de famille, ou de maison que quand il s'agit d'une veuve. Il arrivera qu'une Xanthippe impose son autorité, rarement son nom. La Lucie en question pourra être la femme de Jean de Fosser, restée veuve avant 1643, avec quatre petits enfants : Adam, Madeleine, Marguerite et Catherine.

Dans la suite, Adam est appelé tantôt Adam Lucie et tantôt Adam Defossaz. La maison qui portait jadis ce nom, au dire des anciens, était située un peu au-dessus de la maison Freches et fut habitée en dernier lieu par un Defosser. Elle fut démolie au siècle dernier, ainsi qu'une maison située dans le voisinage. Le nom de Lucèye a été reporté sur la maison habitée aujourd'hui par la famille Joseph Blesgen et autrefois par Baptiste Close dit Lucèye.

Amon Mîse-Il y a dans «la ruelle» quatre maisons qui doivent remonter quelques siècles en arrière. J'ai entendu dire que la maison Mise aurait eu son nom de Suzanne Mise Toussaint, de Weywertz. C'est une erreur basée sur le nom de Mise Toussaint resté populaire, car nous avons vu verbo Toussaint, que ce Mise habitait aux environs de l'église et que sa femme était la fille de Léonard Solheid, de Robertville. Il est vrai que la famille Toussaint a habité dans la ruelle avant d'émigrer de Robertville, mais comme nous le verrons à propos de Nizet, dans la maison dite *Caton*. Quant à la maison Mise, j'y placerais plutôt la famille Mise qui a produit un prêtre et un jésuite et habita dans la suite la maison occupée aujourd'hui par les descendants d'Emile Thunus.

Hubert Mise Cola, marié en 1707, était le père de Saturnin Mise Cola et probablement le fils ou le petit-fils de Mise Colla, cité en 1679. Saturnin Mise était le père de Quérin Mise. Saturnin, le fils de ce dernier, né en 1785, fut vicaire à Thirimont de 1814 à 1819, puis vicaire à Sart. Un petit-fils, né en 1839, François-Léonard Mise, devenu Jésuite, est mort à Charleroi à un âge très avancé. Il était né dans une maison voisine dite *amon l'tchârlî*, probablement de Jean le Charlier qui vivait vers 1740.

Amon Colasse-La maison qui portait ce nom faisait face à la tour de l'église avec laquelle elle coinçait la route sur laquelle elle débordait. Elle doit donc être plus ancienne que l'église. Elle a été autrefois une importante maison de commerce, tenue par les frères et sœurs Marichal, personnes d'allure originale et de mœurs patriarcales. Ils vendaient ou donnaient suivant les circonstances, et les pauvres et les mauvais payeurs y trouvaient toujours leur compte.

En 1660, vivait à Robertville, Jean Cola, venu de Sourbrodt. Il semble que c'est son descendant Jean Colasse, mort en 1800, qui a légué son nom à cette maison. Les Colasse de Sourbrodt pourraient avoir la même origine. Faut-il également y rattacher le Colasse de l'expression «T'es-t-on homme comme nosse Colasse?».

Amon Adam-Cette maison est située derrière la précédente. Adam comme prénom et nom de famille a été rare à Robertville, mais se rencontrait fréquemment à Ondenval, à Xhoffraix et à Sourbrodt. Ce nom vient d'Adam de Sourbrodt, qui vint se marier à Robertville en 1714.

Amon Djûkmotte-La maison qui porte ce nom est la propriété de Piette. Avant lui elle fut habitée par une famille Dethier qui a conservé le nom de Jacquemotte. Elle doit son nom à une vieille fille, Marie Catherine Jacquemotte, qui y vivait vers 1800.

Amon Grigwère-Cette maison située à Andrifosse porte ce nom depuis 1673. Avant cette date, elle s'appelait «amon Djilson».

C'était autrefois une construction importante et intéressante, avec des souterrains et des allées secrètes pour en sortir en cas d'assaut. On y a fabriqué autrefois de la potasse, ainsi que dans la maison Blaise (aujourd'hui Freches) à Outrewarche.

Amon l'Dosquet-C'est en 1775 que Gaspar le Dosquet, de Gdoumont, qui avait épousé une fille de Saturnin Mise, vint s'y établir. Avant cette date, elle semble avoir été la maison primitive des Defossa. Aujourd'hui elle est habitée par la famille Justin-Lejoly.

Amon Tchan-Maty, ancienne maison Spahn, était habitée au début du siècle dernier par Jean Mathieu Hennes, qui lui a donné son nom.

Amon Bald-Cette maison située sur le thier, habitée aujourd'hui par Louis Thunus, a conservé le nom d'une famille éteinte depuis trois siècles. Toutefois, le nom est resté attaché aux habitants qui s'y sont succédé, les Defossa et les Herbrand. Le dernier Defossa, François, un cordonnier, célibataire, décédé au début du siècle, n'était connu que sous le nom de François Bald. Vers 1530, Balthazar ou Balthus, le maréchal de Weywertz, vint y installer sa forge. Il avait épousé une fille Bastin, de Steinbach. Il tirait souvent le diable par la queue et paraissait plus souvent qu'à son tour en cour de justice. Pour satisfaire ses créanciers, il offrait tantôt un *cheer* (chaise) ou un megemenchin (sans doute une monnaie), tantôt une livre de *herens* (harengs) ou même son *eggleubes* (enclume). Un de ses enfants s'appelait Johan *crouffere* (crou fièr, fer de fonte). Ce nom, passé en patronymie, existe encore sous les formes Croufer et Cruidfier, à Verviers. Le dernier Balth vivait en 1660.

Amon l'Long-Avant de quitter la paroisse de Robertville, signalons encore cette maison, située à Outrewarche, dont le nom remonte à plus de quatre siècles en arrière. En 1524, s'il y a 4 maisons à Outrewarche, dont celle de Jaspar, en 1577, il y en a six. Le petit-fils de Jaspar, qui se marie vers 1584, est appelé *le long Jaspar*. Au siècle suivant, cette épithète devient patronyme avec Jean le Long (1660) et Colla le Long (1680). En 1740, le nom a disparu, mais il est remplacé par Saturnin Jaspar, appelé aussi Saturnin Jean Noël. Le patronyme Langer, de Nidrum, Schoppen, etc. semble être issu de *le long* d'Outrewarche. Le nom de Lecoq vient de Bruyères, mais l'ancêtre de cette famille est un fils de Jaspar le vieux. C'est sans doute pour ce motif que son petit-fils est appelé Johan Jaspar le jeune ou le *grand coq*.

11. DETHIER

Ce patronyme vient du lieu-dit thier, qui signifie tertre, élévation, du latin *termen* (une limite marquée par une éminence).

Autrefois on disait aussi *terme, tierme*, en Ardenne *tienne*. Ce nom peut s'être formé partout où il existe des thiers, comme à Liège, à Verviers, à Theux, etc., mais les Dethier de notre contrée ont tous leur berceau sur les rives du Quâreu, à Robertville.

La famille Dethier qui descend de Hanes, cité en 1345, est sans contredit une des plus anciennes, mais aussi des plus importantes dans la mayeurie. Dès cette époque reculée, les membres de cette famille étaient hommes de fief, échevins, prudhommes. Le nom de famille ne s'est cependant fixé qu'à une époque plus récente vers le milieu du 17e siècle, avec Jean Léonard qui possédait un blason : « D'argent à l'arbre au naturel sur un tertre de sinople ». C'étaient des armoiries parlantes, le tertre de verdure signifiant *thier*. Elles étaient ciselées sur la clef de voûte du porche de l'ancienne ferme Dethier à Robertville. Le blason est certainement un critère de première classe pour retrouver une ascendance, un autre, à défaut de patronyme, ce sont les prénoms, or depuis 1500, jusque 1700, nous retrouvons régulièrement l'alternance de Johan et de Léonard. Un autre point de repère est l'hérédité d'un fief ou d'un droit, or depuis 1522, où Johan Lina, le scuvin paye un chapon pour la taille de bois de K'hâster *(ghehanster*, il y a un droit d'hérédité qui ne sera perdu par la famille Dethier qu'en 1754. Ce Johan Linard est un ancêtre authentique, car il porte aussi le surnom de *du Therme*. Mais comme il porte aussi un autre surnom *le scuvin*, il est un descendant de Johan l'échevin, cité en 1444.

Les Dethier, mais aussi avec eux tous les autochtones de Robertville, sont les descendants des quelques familles qui vivaient à Robertville avant 1444 : Hanes de thier (1345), Johan le Prudhomme (1348), Johan le scuvin (1444), Johan Mœlvas (1444), Johan Pire (1444), Guillaume le parmetî (1496), le premier cité dans le fief de K'hâster. Sur ce, tâchons de dresser un arbre généalogique dans la lignée principale.

1. Hanes de thier, cité en 1345, mort vers 1384. A cette date, Martin de Gueuzaine, cousin germain de l'abbé de Stavelot Jean de Gueuzaine, issu d'une famille importante et moyennée, relève la masure Hanes de thier, sans doute comme proche parent.

2. Hanes de thier eut un fils du nom de Hanes, dont les enfants héritent en 1440. Sont cités : Jacqmot, Johan Molvas, Etienne le Prudhomme et deux autres filles, dont une mariée à Liège avec un de Saire.

Jacqmot était majordome à Rénastène en 1417, alors que le seigneur Jean était prisonnier à Reuland, Johan Molvas est appelé dans un acte allemand Johan Mourwaschen, c'est-à-dire badigeonneur.

C'était à cette époque un métier peut-être lucratif qui nous apprend que les maisons étaient construites en terre et en torchis.

3. Johan Molvas avait un fils du nom de Linard, le prénom va entrer dans la famille Dethier et y persister jusqu'à nos jours.

4. Linard Molvas meurt en 1460. Sa veuve Loyette se remarie avec Mathy Robin, de Robertville et sa fille hérite de son père, de son grand-père Molvas et du grand-père de son père Hanes de thier. Ici il y a un hiatus pour arriver à Linard le scuvin.

5. Je dois supposer que Quirinnette, fille de Linard Molvas, épouse un fils de Johan le scuvin, du nom de Johan ou de Linard, que je n'ai pas retrouvé dans les archives. Ils ont un fils du nom de Linard.

6. Linar le esguevin meurt en 1512, mais sa femme Janon lui survit. Il laisse un fils Johan et une fille qu'épouse Stienne le Prudhomme.

7. Johan Linard était un des meilleurs propriétaires de Robertville, car la dîme qu'il doit à l'église (monastère de Malmédy) est taxée à 20 copes. Je ne sais pas combien pesaient les copes d'avoine au pays mais, à cette époque, elle était de trente livres à Vianden. En 1517, Johan Linar levait toutes les dîmes de Robertville et devait remettre 21 malders au monastère, ce qui d'après la valeur de Vianden à 12 copes le malder représentait 252 copes ou 7.500 livres. Il mourut vers 1561, et ses enfants se partagent l'héritage. A cette époque, il y avait plusieurs maisons au tier et plusieurs familles qui en portaient le nom, comme Stienne Jacqmot de thier, Martin de thier, Lynard Marthin du Therme et d'autres.

8. Les enfants de Johan Lienard du Therme sont : Johan, Jacqmot et Linard. C'est Linard qui va continuer la lignée. En 1561, il était veuf de Sabeau, fille Piette, de Champagne, et remarié avec Linette Orban, de Rue, veuve de Lynard Wansart. En 1589, il est veuf et abandonne tout son mobilier à son fils Johan pour être entretenu.

9. Jean Léonard ou Jean Léonard du Therme, son fils, meurt en 1621. Sa veuve Marie cède tout son mobilier à son fils Léonard pour être entretenue sa vie durant après avoir fait le partage des immeubles entre tous ses enfants. Marie meurt en 1642.

10. Léonard Jehan Léonard épouse, vers 1620, Anne Drèse de Gueuzaine. Il avait deux frères et cinq sœurs dont Lucie qui avait épousé un Defossa et est veuve en 1643. C'est elle qui a légué son nom à la maison dite *amon Lucèye*, dont nous avons parlé précédemment. C'était un bon propriétaire qui tenait un cheval et six bœufs. Il mourut, ainsi que sa femme, avant 1680, laissant trois fils : Jean, Etienne et Querin, dont nous aurons à nous occuper prochainement.

11. Etienne qui épouse, en 1683, Catherine Lemaire de Rue et eut un fils du nom de Léonard, qui devient prêtre et vicaire à Waimes. Il avait un autre fils du nom de Guérin. Etienne mourut en 1705. Sa croix tumulaire est emmurée dans la maison d'Eugène Wansart du côté du chemin qui conduit à Thirimont.

12. Guérin Dethier, né à Gueuzaine vers 1684, épouse en 1706 Marie Masson, de Waimes. Il était échevin de la cour de justice et mourut en 1770. Son fils Jean Bernard fut recteur à Robertville. De cette famille descend la branche de Gueuzaine dite « fi seû » aujourd'hui éteinte.

13. Un autre fils du nom de Guérin, né en 1727, épouse en 1757 Anne Marie Thunus, de Robertville, où il s'établit et meurt.

14. C'est son fils Jean Willem avec son épouse Anne Marie Ducomble, d'Outrewarche, qui continue la lignée dans ce hameau.

15. Son fils Michel né en 1802 épouse Elisabeth Paquay.

16. Il est le père de Jean-Baptiste, né en 1847. Ses arrière-petits-enfants se trémoussent dans les berceaux à Sourbrodt et même jusqu'au Congo.

Un autre fils de Léonard Jean Léonard du Thier, du nom de Quirin, meurt en 1693, laissant des orphelins dont je ne trouve pas la descendance à Waimes. En 1713, je rencontre à Luxembourg, dont il est bourgeois, un Léonard Dethier, de Waimes qui est peut-être un de ses fils, un autre fils est peut-être Lambert, dont je ne retrouve pas l'ascendance et qui fut ordonné prêtre en 1715.

11. Le troisième fils Jean va semer le nom Dethier dans toute la contrée et le fixer définitivement. Il était échevin et commerçant et fut une des figures les plus marquantes dans la commune et dans la famille Dethier. C'est lui qui va adopter des armoiries parlantes qui étaient gravées ou ciselées sur la clef de voûte du porche de la ferme Dethier ainsi que sur une petite vitre conservée au musée de Malmédy. Ces deux reproductions des armoiries sont aujourd'hui perdues. Il mourut en voyage à Limburg a/d. Lahn le 21 avril 1685. De sa femme Marie Piette, de Champagne, issue elle aussi d'une famille de commerçants en gros et échevins, qu'il épousa en 1655, il eut entre autres trois fils : Querin et Willem. Nous ne nous attarderons qu'à Léonard, qui est l'ancêtre commun de toutes les autres branches de Dethier.

12. Léonard, né en 1656, épouse en 1690, Anne fille Querin Maron, de Xhoffraix, il meurt en 1738, laissant trois fils selon l'habitude des Dethier : Jean, Guillaume et Querin.

13. Jean, né en 1691, à Robertville, épouse en 1732 Catherine Paulis Renard, de la Masure de Libomont. Son fils Jean Willem -c'est la première fois que nous rencontrons un double prénom dans la famille-épouse en 1764 Marie Barbe Libert. C'est l'ancêtre des Dethier de Malmédy. Il créa au XVIIIe siècle une industrie de tissus qui a subsisté jusqu'au delà de 1850. Ses pièces de tissus écrues et de toiles teintes en bleu étaient étendues pour sécher, à l'endroit où s'achèvent la caisse d'épargne et les écoles. La firme est éteinte depuis longtemps, mais le nom existe encore dans les registres de commerce et dans le souvenir de sa petite-fille, qui fut une grande bienfaitrice de Malmédy.

14. Un autre fils du nom de Quirin, né en 1735, épouse A. M. Paquet.

15.Son fils Henri, né à Libomont en 1763, épouse en 1797 Anne Thérèse Dethier.

16. Ils furent les parents de Quirin Joseph Dethier né en 1803, mort en 1892, membre du conseil de fabrique, époux de M. L. Lecoq, de Gueuzaine, où il va s'établir. Un de ses fils est mort, en 1894, curé de Robertville, un autre était Trappiste.

17. Clément Dethier, né en 1846, est le père de Joseph Dethier de Gueuzaine et le grand-père de l'abbé Dethier, professeur à Saint-Vith et d'une religieuse. C'est la branche des Dethier dite Querin-Joseph.

13. Le second fils de Léonard, Willem épouse, en 1726, Jeanne Denis de Chôdes. Il meurt en 1756 et sa femme en 1741.

14. Leur fils Léonard né en 1731, épouse en 1780 Marie Catherine Thomas, de Robertville. Léonard mourut en 1789, un mois après la naissance de son fils Jean-François.

15. Pour ne pas être soldat, de Napoléon, Jean-François se Marie à l'âge de 23 ans avec Marie Catherine Paquay.

16. Leur fils Léonard François fut le père de Louis Dethier dit do Masson et Clément Dethier de Robertville dit aussi do Masson est le grand-père de Clément Dethier, d'Ovifat, qui y a créé une industrie de bois prospère et aussi beaucoup d'autres Dethier à Robertville, Ovifat et dans les environs.

Le 3e fils de Léonard du nom de Quirin épouse en 1737 Catherine Jenchenne et par son fils Léonard né en 1760, marié en 1789, avec Françoise Toussaint, il est l'ancêtre des Dethier, de Robertville dits Jacquemotte, des Dethier, d'Ovifat, dits Edmond et des Dethier de Waimes dits Emile.

Par son fils Jean Henri, il est l'ancêtre des Dethier dits Chale, dont la famille est éteinte au moins dans le nom patronymique.

Les autres Dethier de Waimes, dits Willam, Lancî, et ceux de Faymonville sont des descendants de Jean Dethier, de Libomont.

Henry Durand, de Waimes appelé le Grand Henry, descendant des seigneurs de Waimes, mort vers 1429, sans laisser d'enfants en vie, fit des générosités à Jean de Geuzaine, abbé de Stavelot, aux deux monastères et à l'église Saint-Géréon. Au chapître de Malmédy il avait légué un terrain situé sur le territoire de Longfaye, au lieu-dit *K'hâster*, sa partie boisée fut mise en location en trois parts dites cognées, coupes

ou tailles, d'où le nom qu'il porte encore : les *tailles*.

Parmi les locataires, nous relevons Guillaume le Parmentier en 1496, Johan Linar le Scuvin dit de thier, en 1522, et Léonard Martin du Therme, en 1537, des ancêtres de la famille Dethier. Pendant presque trois siècles, les tailles furent exploitées paisiblement par les Dethier, moyennant une rente au monastère de Malmédy. Non seulement ils y coupaient du bois, mais ils y fauchaient de la litière et y faisaient paître leurs troupeaux.

En 1754, la communauté de Xhoffraix revendique le droit de pouvoir exploiter ce terrain. Forts d'une possession paisible et d'une prescription de plusieurs siècles, les 9 comparceniers des tailles, représentés par Jean Guillaume Dethier, de Robertville, portent la cause devant le grand Conseil de Stavelot qui, à la date du 24 juin 1754, reconnaît les droits de Xhoffraix. De là, les Dethier en appellent à la Cour surprême de l'empire à Wetzlar. Ils perdirent leurs droits aux Tailles, devant payer 500 florins au Chapître de Malmédy et une rente annuelle de 5 chapons.

Quand le vent de la Révolution commença à souffler, en 1789, l'abbé de Stavelot, en vue de calmer ses sujets, leur demande de faire valoir leurs griefs, pour redresser les torts. Les Dethier réclamèrent au sujet de l'injustice dont ils croyaient être victimes et furent appuyés par toute la communauté de Robertville. Mais la tempête révolutionnaire passa et balaya abbé, monastère et tous leurs droits ainsi que ceux des sujets et les remplaça par de lourdes charges et contributions, y compris le service militaire obligatoire, et comme les Hébreux qui regrettaient les oignons d'Egypte, nos bons ancêtres comprirent combien il avait fait bon vivre sous la crosse du Prince-Abbé de Stavelot.

Il sera peut-être intéressant d'apprendre comment on vivait il y à 4 siècles d'ici. Nous avons vu par deux fois, que les vieux parents se mettaient au pain d'un de leurs enfants. Jadis, ils avaient grand soin de faire un contrat en règle et de le faire enregistrer. Si toutes les clauses n'étaient pas observées, grâce à ces mesures, les vieux pouvaient résilier le contrat.

Voici un contrat fait à Robertville en 1552 entre les parents d'une part et un de leurs enfants, d'autre part.

Le vieux couple recevra par mois trois copes de regon, bonne denrée et une rèse cope de farine d'avoine. Tous les ans, la moitié d'un pourceau et la moitié d'une vache, tripes et tout ou un quartier de bœuf qui le vaille et le sel pour le saler; un demi *plomb de syew* (sû = suif); une cope et demy de sel; une cope de pois en quarême et des jottes (légumes) au long du temps dedans le courti dudit linard; item trois quarts (cwâtes) de vinaigre. En outre, ils auront deux vaches qu'ils pouront moude (traire) à leur bon plaisir; le chauffage annuellement, cinq aunes de draps et huit aunes de toiles, telles que Linard fera en son ménage, item une couverture et un devantryn, (tablier); tout les deux ans, un chapeau honorable pour Johan et chacun une paire de souliers bien *tacknez* (enduits).

Le *plomb* est un certain poids dont on faisait encore usage dans les villages voisins de la fagne, aussi longtemps que les troupeaux de moutons ont existé, pour peser la laine.

12. ALARD

Pendant le XVe siècle, les seigneurs de Rénastène, mayeurs héréditaires du ban et de la cour de justice de Waimes, s'étaient fait remplacer par les Marquet de Thirimont qui, de père en fils, se sont appelés mayeurs-lieutenants ou simplement mayeurs. Le dernier mayeur de cette famille fut Thomas, mort en 1518, frère de Renard Grawet, qui alla fonder une famille bourgeoise à Malmédy, qui joua un grand rôle dans cette ville pendant deux siècles. Thomas est l'ancêtre d'un grand nombre de Lemaire, dans le pays. Son successeur à la mayeurie fut Alard de Robertville, que nous trouvons en fonction de 1518 à 1522. Il fut remplacé par Johan Lowy, ancêtre de tous les Bodarwé.

Ce nom s'est formé du franc Adalhard, très répandu à partir des VIIe et VIIIe siècles des racines *Adal*, noble et *hard*, fort. La maison du premier Alard, cité à partir de 1508, était située vers le *troneû* ou la *ruelle*, aux environs de celle de Defossa. Alard était originaire de Gohimont, fils de Michel, mort avant 1545. Il avait épousé Jenon, fille delfosse, dont il hérite en 1511. Il fut tué, par Johan Gilet d'Outrewarche, avant 1531. Suivant l'habitude de l'époque, le meurtrier était condamné à faire un voyage outre-mer, c'est-à-dire à l'île de Chypre, proche de la Palestine, où à racheter son voyage pour une somme d'argent qui était souvent déterminée par les arbitres des deux parties. Non seulement la fortune du meurtrier, mais aussi celle de ses frères et sœurs et des plus proches parents était hypothéquée pour assurer le payement de cette dette de sang. Dans cette circonstance, Michel Gilet hypothèque tous ses biens pour couvrir son frère. C'était en 1531. Entre temps, Johan Gilet, sorti de prison, est mort et sa veuve Bietline est remariée à Johan Nelys, de Spineû (Outrewarche) qui, en 1536, emprunte « 7 vint florins et quatwasse (154 florins) pour payer et satisfaire le mortel ka que Johan Gilet son prédécesseur avait commis. ».

En 1538, il y a procès entre Bietline et son beau-frère Michel, qui était aussi un vaurien, au sujet de dettes que celui-ci réclamait, alors qu'il avait déjà reçu trop. Il s'était même vanté d'avoir eu plus que son

dû et de l'avoir dépensé à Saint-Vith.

Alard avait prêté de l'argent à Catherine, veuve de Johan de Salm de Walk, laquelle comparut en justice, en 1521, pour reconnaître sa dette. Elle reconnut qu'elle avait été longtemps malade de la peste, abondonnée de tous ses voisins et souffrant, la famine, avec ses enfants. S'étant adressée au mayeur Alard, celui-ci l'avait secourue.

Après la mort de leur mère, en 1550, les enfants font un premier partage; à savoir : Linard, Alard, Michel, Henri, Jean, Jehenette, Marie et Paquette. Jean marié à Schoppen, était mort et sa veuve était remariée à Gilçon Johan Bastin de Mont. Jehennette avait épousé Cola, appelé le Margraff ou le Marquy, dont nous reparlerons au patronyme Margrève. Elle était veuve depuis plusieurs années.

Linard avait épousé Marie Arion d'Ovifat, décédée en 1543. Ses frères et sœurs lui abondonnèrent la maison paternelle et la prairie y jointe purement et en « aumone » selon le style de l'époque. En 1573, ils font le partage du terrain. De son premier mariage il a deux enfants. Il en a encore de sa seconde femme. Nous suivrons Léonard et Jean du premier lit, qui héritent à la mort du père en 1606, avec les trois autres à parties égales.

Léonard avait épousé la petite-fille de « Johan Sorbrœt, mayeur de Weywertz », qui avait construit avant 1530, la première maison de Sourbrodt, appelée le grand logis (auberge). Elle était située à Everscheidt, comme l'endroit s'appelait à cette époque. Comme sa femme était fille unique, il hérita de l'auberge et toutes ses dépendances. Léonard Alard le jeune dit, de Sourbrodt, était un personnage important et le plus marquant de cette vieille famille.

Vers la fin du XVI[e] siècle, alors que les habitants de Robertville, en pénurie d'aisances, tâchaient de maintenir ou même d'accaparer des droits sur le territoire de Sourbrodt, qui comptait déjà plusieurs maisons, ce fut Léonard Alard qui défendit leurs droits et fut même jusque Malines, en compagnie de Jean Paquay, exposer le litige devant le grand conseil. Il eut gain de cause.

A sa mort, en 1627, il laissait six fils : Léonard, Jacob, Mise, Jean, Quirin, Sibert et deux filles. Ces enfants, dont l'ancêtre était venu de Gohimont, ne se sentaient guère attachés au sol rude et improductif de la Fagne. Les deux filles épousèrent l'une Mathieu Jamar, de Francorchamps, l'autre Philippe Denis, bourgeois de Malmédy. Jean épouse une Winbomont de Malmédy, où il s'installe bientôt suivi de Léonard. Quirin se marie à Xhoffraix, mais descend aussi vers 1630 à Malmédy, sous le nom de Quirin-Mayer, le surnom de son ancêtre Johan Sourbrodt. Il a encore des descendants au pays, qui ont reçu le nom de Meier, Léonard, dit Sourbrodt, ne laisse que trois filles, mais Johan fait souche. Sibert se retrouve à Ligneuville.

Jean Alard dit de Sourbrodt, qui avait épousé Catherine de Winbomont, fonde à Malmédy la branche appelée d'abord Sourbrodt puis Alard. Parmi ses descendants, il y eut un grand nombre de prêtres, religieux, bourgmestres, échevins et autres magistrats.

C'est un Alard qui construisit la ferme d'Arimont, où l'on voit encore les armoiries de la famille : un sanglier passant devant deux arbres sur un tertre. Ce sont des armoiries parlantes, le sanglier étant une allusion à Alard. C'est un Alard qui acheta Rénastène et Poulseur au dernier Metternich, mayeur de Waimes, après la tourmente révolutionnaire. Enfin, ce fut le même Alard qui construisit la maison près de Grètèdar, qui servit de première landrature. Il se ruina dans ces entreprises. Marguerite, veuve de Philippe Denis épousa en secondes noces Quirin de Winbomont.

Jacob et Mise continuent la lignée à Sourbrodt, Jacob qui avait hérité le grand logis, épouse en premières noces, la fille de Quirin Aubinet, l'aîné de Xhoffraix, dont il hérite en 1609. En secondes noces, il épouse Jehanne, fille de Toussaint Martin. Le partage des biens familiaux eut lieu en 1623. On retrouvera fréquemment, dans la suite, les noms de Jacob, Mise, Plupe et Alard, comme prénoms et noms de maisons à Sourbrodt. En 1797, Barthélemy Alard de Sourbrodt épouse Anne Catherine Etienne d'Ovifat.

Par son fils Thomas Joseph et sa fille, mariés à Longfaye, il est l'ancêtre d'une nombreuse descendance à Longfaye, G'doumont, Malmédy (conseiller communal Heinen) et dans les environs, mais le nom patronymique Alard ne s'est conservé qu'à Butgenbach et dans les villages circonvoisins.

Revenons à Jean qui avait hérité la maison paternelle à Robertville.

Il meurt vers 1631. Par son fils Léonard, il est l'ancêtre des Alard de Robertville, dont le nom s'éteint, au début de ce siècle. Son fils Jean, qui avait épousé Jeanne Marquet de Longfaye, s'établit à Ovifat et meurt en 1676. Son fils Jean, natif d'Ovifat, épouse, en 1679, Anne Drèse, de Gueuzaine et meurt accidentellement en 1695, au service du receveur la lignée à Ovifat, qui s'éteint au début du siècle dernier, mais le nom est resté attaché à la maison occupée aujourd'hui par Nicolas Bronlet. Quant à Jean, il épouse, en 1718. Catherine Pirotte, de Walk, où il va fonder la lignée de Walk et de Bruyères, où le nom patronymique est en voie de s'éteindre.

13. DEFOSSA

Le lieu-dit « les fossay », qui a donné naissance à ce patronyme était situé aux environs de la maison Alard, et était limité à l'Est à la voie des Wez, l'ancienne Via Mansucrisca. Le toponyme est perdu, mais il semble avoir été situé vers le chemin dit « ol rèwale », c'est là qu'il faut chercher la maison de Jean Defossaz qui vivait vers le milieu du XVI[e] siècle et mourut avant 1600, laissant son fils Jean et un gendre Alard, le deuxième fils d'Alard cité plus haut. C'est Alard qui hérite la maison paternelle en même temps que le nom de Defossaz. Le nom ne prendra pas une grande extension et restera confiné aux environs de Robertville. En 1745, il y a deux familles de ce nom à Robertville et deux à Ovifat, d'où le nom de maison Fossette, comme nous avons dit en son lieu.

En 1867, il y a encore trois familles Defossa à Robertville dont une, établie entre les maisons Nizet et Jenchenne, comptant cinq enfants qui semblent avoir suivi, après 1870, le grand courant d'émigration vers la Belgique.

14. NAILIS

A l'origine nous trouvons les formes Nayelus, Nelys, Nelus puis Nealis jusqu'aux environs de 1650. Après cette date, le nom est généralement orthographié comme aujourd'hui. Il s'est formé par aphérèse de Cornélius, pour lequel les Allemands disent encore Nelles. Comme Mise, Close, Drèze et d'autres noms de ce genre, nous le rencontrons fréquemment dans nos vieilles archives. Aussi tous les Nailis et Nélis ne descendent pas nécessairement d'une même souche.

Quand à ceux de notre commune et ban de Waimes, nous pouvons les rattacher tous à un primitif Nayelus de Weywertz.

1. En 1480, *Nayelus de Weywertz*, qui avait épousé la fille Tonay, (ou Tonet de Antoine) de Walk, vend à Bietran de Walk un pré sous la fontaine de Bruyères, appelé *le honge*, c'est-à-dire *hougne* ou petite charretée. Il avait deux fils, à savoir Nelys et Johan.

Johan reste à Weywertz. En 1517, il vend à Renard de Robertville un pré gisant à Bruyères, joignant au *cra del ville de lebruhyr* (Bruyères). En 1525, sa veuve fait encore une transaction.

2. Je trouve son fils Nelys à Robertville dès l'année 1512. En 1518, sa part de dîme, à payer aux seigneurs tréfonsiers, le Monastère de Malmédy, est évaluée à 5 copes d'avoine. Il est mort en 1561, à un âge très avancé, d'où sa forte personnalité qui transmettra son nom de famille ou de maison à une de ses filles qui continuera la lignée. Il laisse cinq enfants qui vont se partager le patrimoine en 1561, à savoir : Jean, Nellis et trois filles, dont une Catherine est restée célibataire et les deux autres ont épousé Johan Renard de Robertville et Henry Thomail de Walk. Ainsi que nous l'avons dit à l'article Alard (n° 12) Johan Nelis épouse le 24 août 1533 Bietlyne veuve de Johan Gilet de Spineux. Comme c'était l'usage à cette époque, un contrat de mariage est fait et enregistré à la cour de justice pour bien spécifier, ce que Johan à déboursé pour le mortel Gas et de Gilet et ce qui revient à l'enfant de Bietlyne du premier siège et à ceux qui suivront, qui seront d'ailleurs mis sur le même pied d'égalité.

Il paye à la veuve Alard 129 florins, à la justice 108 et d'autres dettes à ses belles-sœurs. Ce Johan Nelis laisse un fils, Henri dont les traces se perdent et une fille dont nous parlerons à propos des Solheid, dont elle est l'ancêtre. Disons encore que Nelys de Robertville avait épousé la veuve Thone de Robertville, qui avait déjà un enfant, Andrion, qui, en 1526, reçoit son héritage des mains de son parâtre.

3. Nous abandonnons la descendance directe pour suivre celle du nom qui va se transmettre par une fille qui a épousé Johan Renard de Robertville. Il doit avoir hérité la maison paternelle de son beau-père Nelys, dont il transmet le nom patronymique à son aînée. Nous en trouvons un indice dans le fait qu'en 1566, il est appelé « Johan filiastre Nelis », c'est-à-dire « beau-fils Nelis », en wallon fiyâsse. Il meurt en 1579, laissant huit enfants : Anne, Johan, Nelus, Henry, Toussaint, Marie, Sabeau et Catherine. Nelus, le seul qui aurait pu laisser son nom à la postérité, épouse Else de Gdoumont, mais nous ne retrouvons pas sa descendance.

4. L'aînée, Anne, épouse Christophe de Geuzaine, appelé aussi Christophe d'Everscheit, le petit Christophe et finalement Christophe Nelis, du nom de la maison qu'il transmettra à ses enfants. Ce Christophe, orphelin de bonne heure, fut élevé par un oncle à Gueuzaine, d'où sa dénomination. Il était le fils de Gillis Sourbrodt, appelé Gillis d'Everscheit, du nom de lieu où son père Johan Sourbrodt Meier de Weywertz avait été établir sa demeure et fonder un village qui s'appelle d'abord Everscheit et puis Sourbrot. Il est très souvent cité dans des transactions et mourut en 1599, délaissant sa veuve Anne et deux enfants : Querin et Jean.

5. Querin épouse en 1600, Anne, dont il a six enfants. Anne, née en 1601, Léonard, Mise, Johan, Henry et Jeanne. Il mourut vers 1625. En 1628, il y eut dans la famille un double mariage qui dut joliment embrouiller la parenté. Anne, la veuve et Anne, la fille, épousèrent les deux frères (Hubert et Henri Gros Jean (voir n° 15). Un contrat de mariage, modèle du genre, fut conclu devant la cour de justice et six

témoins qui représentaient la veuve et les cinq orphelins, tandis que la jeune Anne était représentée par Henry Gros Jean son futur mari. La mère cédait son titre d'usufruitière contre une septième part dans les biens de famille. Henri Gros Jean reprit le tout à son compte pour 720 dalers à partager entre les héritiers et une dette de 610 dalers qui ne fut éteinte qu'après sa mort en 1681. Il était aussi conditionné qu'il devait donner à Jeanne, la plus jeune un «écrin» (coffre), une couverture et une «heuque» (sorte de manteau). Linard aura un fils Henri qui fera souche. Henri va s'établir à Gueuzaine et y propager le nom de Nailis, qui s'y éteindra après quelques générations.

Jean mourut à la guerre en 1643. Il semble que la nouvelle de cette mort ait donné un coup fatal au cœur de la mère, qui est inscrite dans la nécrologie immédiatement après son fils.

6. C'est Mise, autrement dit Barthélemy, qui va créer la ligne principale et la plus féconde en épousant Marie, fille de Jean Thise d'Ovifat, où il s'établira. Jean Thise qui tenait 12 bœufs de charrue, était le plus gros propriétaire du village. La famille Nailis étant éprouvée, car en 1646, Mise fut tué en revenant de la Moselle par sa charrette qui lui passa au travers du corps. Il laissait deux enfants : Jean et une fille qui épousa Jean Marquet de Waimes.

7. Le 7 juin 1772, Jean Mise Nailis, épouse à Malmédy, Françoise, fille de Jean Denis de Longfaye. C'était le meilleur paysan du village qui tenait 2 chevaux et 6 bœufs. Nous le rencontrons sous le nom de Jean Mise del Coulée, ce qui nous fait supposer que c'est lui qui a construit, dans ce quartier du village, la maison qui était encore occupée par la famille Nailis au 19e siècle -amon Léôpôl. Il eut plusieurs enfants qui firent souche à Ovifat, où nous retrouvons aussi au milieu du 17e siècle Henry Linard Nailis, que nous avons cité plus haut. La mère mourut vers 1690, et le père s'éteignit en 1712.

8. Nous suivrons dans la lignée son fils Jean Mise, né le 24 avril 1678. Le 10 mai 1707, il épouse Catherine, fille Gillis Lechat d'Ovifat, qui habitait probablement dans la maison d'Armand Gazon qui, avant de s'appeler «amon Brocârd» se nommait «amon Djèlis». De ce mariage naquirent François, Jean, Querin, Gillis, Henry, Joseph et une fille. Il veut donner un nouvel essor au nom de Nailis aussi, en 1810, sur 38 maisons à Ovifat, 8 sont occupées par les familles Nailis. Jean Mise mourut vers 1750.

9. C'est avant tout Henri qui retiendra notre attention comme ancêtre de la seule famille Nailis qui subsiste encore à Ovifat. Né le 20 décembre 1723, il épouse vers 1750, dans une paroisse étrangère, Marie Catherine Klein, dont il a, en 1752, un fils du nom de Jean et d'autres enfants que nous passons sous silence. Henri doit être mort en 1799.

10. Jean se marie en 1787 avec Anne Marie Fechir d'Ovifat et meurt en 1833, laissant entre autres un fils du nom de Henri Michel, né le 28 septembre 1793.

11. Henri Michel épouse en 1833 Anne Marie Jamar. Ce sont les parents de Etienne Nailis né en 1841 qui épouse Anne Joseph Fechir et meurt en 1916, après avoir élevé une nombreuse famille.

La 14e génération pousse un peu partout dans le pays, mais c'est à Ovifat seulement que subsiste le patronyme Nailis.

Nous allons faire marche arrière pour aller retrouver Gillis de la 8e génération. Ce Gillis né en 1721, épouse en 1752 Marie Françoise Paquay de Champagne. Ils sont morts respectivement en 1781 et 1808. De leur mariage naquit en 1763 Pierre, qui épouse Anne Marie Catherine Justin. Vers 1810, ce couple quitte Ovifat pour aller s'établir à Reinartzhof (Rénette) où ma grand-mère, leur nièce, comme elle m'a raconté dans mon enfance, allait parfois en visite. Tous les Dony sont morts à Reinartzhof en 1836 et 1831. Leur arrière-petit-fils, M. l'abbé Victor Nailis est aujourd'hui curé à Mecherniels, dans l'Eifel, et sa sœur est religieuse Franciscaine à Munstermaifeld, aussi dans l'Eifel.

Des autres familles Nailis, signalées en 1810 à Ovifat, une seule, à ma connaissance, s'est développée, celle qui portait le surnom de «Fossette». A la fin du 18e siècle, Léonard Nailis, venu me semble-t-il de Longfaye, où il y avait à cette date 4 familles Nailis, épouse Anne Catherine Fechir. Leur fils Henri Joseph né en 1794 épouse en 1817 Anne Marie Demonty, fils de «Djâcob Queré l'vî». De ce mariage est né en 1818 Léonard Joseph, père d'une nombreuse famille dont un fils, Henri Joseph est allé s'établir à Longfaye et un autre Constant à Lamonriville. Jean Joseph est éternisé dans «Profils et Légendes» de Beaujean, sous le nom de Joseph Marville, à l'affût du corbeau blanc.

Les familles Nailis à Gueuzaine, Waimes et Thirimont sont éteintes ou ont émigré, ainsi que nous le dirons à l'article suivant.

15. GROSJEAN

Grosjean Johan, fils Johan Léonard de Gdoumont, était établi à Robertville, avant 1573, sous le nom de Gros Johan. Cette épithète passa à une partie de sa descendance comme nom de famille. Tous les Grosjean de la commune et des environs sont ses descendants. Il mourut en 1617, laissant quatre fils, Jacqmot, Jean, Hubert et Henri.

De son mariage avec Marguerite, sœur de Hubert Margrève, greffier de Saint-Vith, Hubert Grosjean n'a pas d'enfant. Ainsi que nous venons de le voir, en 1628, Hubert épouse Anne, veuve Querin Nailis,

tandis que son frère Henri épouse Anne, la fille aînée. Hubert fut échevin à partir de 1622 et y resta de longues années. Il fut remplacé par Hubert Jean Grosjean, fils de son frère Jean, qui fut cassé par le Prince-Abbé pour sa mauvaise conduite. Ses péchés revinrent sur le tapis lors du procès de sorcellerie en 1679. Mon Hubert tout en larmes devant la cour de justice, demanda pardon à Dieu, au Prince-Abbé et aux échevins. Ce n'est pas de lui que descendent les Grosjean actuels, mais de Henri. Querin, son fils, va s'établir à Gueuzaine et un autre fils Jean aux Fagnoulx. Tous les deux portent indifféremment les noms de Nailis et de Grosjean. A Gueuzaine, le nom de Nailis prévaut, mais il s'éteint au cours du 18[e] siècle, tandis qu'aux Fagnoulx c'est le nom de Grosjean qui s'imposera à la postérité.

En 1743, nous ne retrouvons plus que trois familles de ce nom qui descendent toutes de Jean Henri Grosjean des Fagnoulx : Jean Pierre à Ondenval, Henri et Jean à Waimes, mais dès le 19[e] siècle le nom est très répandu.

16. DANDRIFOSSE

En 1573, il y a deux maisons à Andrifosse, situées à l'emplacement des maisons Lemaire et Albert. La première est habitée par Thomas le meunier, dont le nom latinisé donnera naissance à une branche appelée Molitor. En 1626, son fils Quirin et la femme de ce dernier, Catherine, meurent de la peste. La famille n'est pas éteinte, mais continue à se propager à Robertville et à Sourbrodt, par le fils de Querin appelé Servas. En 1750, Anne Meunier, de Robertville, épouse Etienne Toussaint, qui va s'établir à Sourbrodt, ainsi que nous l'avons déjà vu.

L'autre maison était habitée par Linard d'Andrifosse. C'est probablement sa veuve, dite Catherine d'Andrifosse, qui se marie, avant 1588, avec Johan Lambert, de Xhoffraix. Son fils Léonard l'accompagne et s'établit à Xhoffraix sous le nom de Dandrifosse. En 1660, il y a à Xhoffraix deux familles de ce nom, Pierre et Linard, qui doivent être ses descendants. Christophe reste à Andrifosse où il est généralement connu sous le nom de grand Christophe, pour le distinguer du petit Christophe, l'ancêtre des Nailis.

Vers la même époque (1588), Marquet né à Andrifosse, en 1560, va s'installer à Longfaye, sous le nom de Marquet d'Andrifosse, mais les descendants, Jean et Léonard, recevront le nom de leur père Marquet comme nom de famille.

17. GILCON

Bientôt nous trouvons une troisième maison à Andrifosse, celle de Jean Dethier, appelée d'abord amon Djilçon, puis amon Grigwère, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Vers 1600, nous y rencontrons Gilçon, fils Hubert, natif de Malmédy. Pendant 6 ans, il avait gardé la herde ou le troupeau banal à Ovifat. Il mourut en 1631. Son fils Jean, qui épouse une fille Thomas Jean Etienne, d'Ovifat, l'ancêtre des Rénastène, habite dans la maison paternelle qui passera avec une de ses filles à Grégoire Jenchenne, de Sourbrodt.

Des fils vont continuer la lignée, entre autres Pierre établi sur le Thier de Robertville. C'est à la fin du 18[e] siècle que le nom aura son plus grand épanouissement, car nous trouvons des Gilçon à Robertville, Gueuzaine, Walk, Ovifat et Sourbrodt, même que dans ces dernières localités ce nom est resté attaché à certaines maisons. Toutefois, cette coutume des vieux noms disparaît. Gilson vient de Gilles, comme Pirçon de Pierre, Colçon de Nicolas, etc.

18. THUNUS

Ce nom est un dérivé d'Antoine. Il était très répandu dans les villages de langue allemande et même à Faymonville où il est devenu patronyme. Vers 1635, il va s'établir à Robertville comme nom de famille.

En 1631, Alard des Fossas étant mort, sa veuve Marie procède au partage familial entres ses fils Querin et Christophe et ses six filles, dont la plus jeune s'appele Isabeau. Deux des filles ont épousé des étrangers et Isabeau va suivre leur exemple.

1. C'est sans doute en qualité de meunier que Geret (Gérard) Thunus vient de Lascheit s'établir à Robertville. Il épouse la cadette de la famille Alard Defossaz. La mère avait un contrat avec Querin, mais en 1644, « elle remontre comment à son grand crèvecœur Querin a été occis (tiré) par cas fortuit, et comme il est mort sans enfant, elle remet à Geret Thunus de Lascheitte, mari de sa fille Isabeau, ce qu'elle avait remis à Querin pour son entretien ».

Geret eut deux enfants dont l'aîné fut appelé Christophe, nom fort à la mode à cette époque, d'autant plus que son seul oncle maternel qui fut le plus habituel, celui de Jean. Geret mourut assez tôt, avant 1654 et sa veuve se remarie avec un certain Antoine, dont elle eut des enfants du nom de Defossaz.

Au 17e siècle, les Defossaz étaient dans leur plein épanouissement et comptaient parmi les meilleures familles de Robertville. Du fait que Isabeau était devenue veuve de bonne heure et qu'elle habitait la maison qui portait le nom de Defossaz, ce nom restera attaché aux descendants, avec l'épithète de meunier qui nous les fera reconnaître. Nous nous attacherons à Christophe, qui nous intéresse et qui fondera la lignée ininterrompue des Thunus

2. Christophe était meunier de profession, aussi le trouvons-nous souvent avec cette épithète. Il y est aussi appelé Christophe Defossaz et même Christophe Antoine Defossaz, du nom de son parâtre, qui a dû adopter le nom de son épouse, et rarement Christophe Thunus. C'est l'épithète meunier qui nous le fait distinguer des nombreux autres Christophe et Defossaz. Nulle part je n'ai retrouvé le nom de sa femme qu'il épouse en 1661. Il eut plusieurs enfants à savoir Jean, Michel, Léonard et quatre filles dont la plus jeune Marguerite naquit un mois après le décès de son père en 1677. Par surcroît, la jeune femme avait perdu l'année précédente sa belle-mère Isabeau, qui aurait pu lui être très utile dans l'éducation de ses sept orphelins.

Les noms de famille n'étant pas encore fixés, je crois que Jean frère de Christophe a légué le nom de Meunier à ses descendants et les fils de Christophe celui de Defossaz.

3. Jean Christophe Thunus épouse vers 1690, Marie, fille de feu Jean le Charon de Robertville, dont il hérite en 1705, moyennant un débours de 120 Dalers. Il eut plusieurs enfants dont deux fondent famille, à savoir François et Léonard.

4. François Jean Christophe Thunus, ainsi qu'il est appelé, épouse en 1721 Françoise Adam Hubert Grosjean. Jean Christophe meurt avant 1739, année où le partage familial eut lieu. Nous y rencontrons la mère qui vit encore, avec François et la veuve de Léonard et deux orphelins. François eut plusieurs enfants, dont Henri qui suit.

5. Henri naquit en 1731 et épousa en 1759, Marguerite Dethier, la fille d'une des meilleures familles de marchands de Robertville. Ils reçurent une dispense de mariage des 3e et 4e degrés. De ce mariage naquit en 1772 Léonard Joseph.

6. Léonard Joseph épouse le 8 août 1797 Catherine Jean Toussaint de Robertville. De ce mariage naquit le 10 mai 1798 Jean Quirin qui suit. Léonard Joseph mourut en 1823.

7. Jean Quirin épouse en 1823 Marguerite Marchand de Charneux (Jalhay). Il est chef d'une nombreuse postérité qui va semer le patronyme Thunus dans toute la région. Parmi ses enfants je cite Etienne, qui marie une Alard à Champagne. Ses descendants propagent le nom de famille à Bruyères, Libomont, Robertville et ailleurs.

Un autre fils du nom de Nicolas, mieux connu sous le nom de Nicolas Mise, du nom de maison qu'il habitait, épouse une Demoulin et élève une nombreuse famille dont trois filles furent religieuses et un petit-fils Alphonse Thunus, fils de Nicolas Thunus de Sourbrodt, prêtre plein de talent et d'avenir, mort à la fleur de l'âge.

Jean Louis, né en 1837, devint instituteur et fonctionna un temps à Waimes, où il fut cofondateur de la société «Ste Cécile» en 1867.

Dans sa famille, il y a eu deux prêtres, son fils Clément mort recteur à Bévercé et son petit-fils Jean, curé à Bullange et plusieurs instituteurs.

A Sourbrodt et Robertville, il y a une autre famille de Thunus qui descendent de Jean Pierre Thunus, né en 1800, maréchal, venu je crois de Belgique.

19a. CHAVET

En 1712, Loys Chavez épousait Jehenne Lallemand, de Robertville. Le nom s'écrit dans la suite Chavet et parfois Chawet. Il n'y a pas à nier que les descendants de cette famille ont le type méridional, aussi parfois on est porté à leur donner une origine espagnole, d'autant plus que le nom a aussi une certaine allure ibérique s'il est écrit avec «ez» et qu'il existe au Portugal une localité du nom de Chaves. Au début de la dernière guerre, le bruit a même circulé qu'ils avaient une ascendance juive. Les cheveux noirs et le nez légèrement busqué chez certains étaient les seuls documents à l'appui de cette thèse.

Malgré tout, je suis porté à leur donner une origine francobelge et à dériver ce nom de Chauve. Il y a beaucoup de Chavet en France et en Belgique. A l'époque des guerres de Louis XIV, un lieutenant-général Chavet séjourna en 1676 à Kleinenbruck (Bas-Rhin) à la tête de 6.000 cavaliers luxembourgeois. Si quelqu'un avait envie de poursuivre des études généalogiques sur cette famille, je l'enverrais aux archives à Jalhay.

En 1514, on signale à Jalhay un Thomas Chawet, en 1573, son fils Pierre Chawet, et en 1706 et 1836, on parle d'une haye Chavet.

Louis Chavet avait de la fortune et de l'instruction. C'est lui qui menait les affaires et les procès du village de Robertville contre Sourbrodt et le curé de Waimes. Quelque part, on dit de lui qu'il est «un homme très commodieux et bien possessioné» (1752). Il mourut en 1766.

Il habitait dans la maison sur le thier, occupée dans la suite par Edmond Dethier. Je crois qu'il s'agit de cette maison dans le texte suivant de 1525 : « Etienne Jackmot (du thier) del robevil releve le trie deseur le tier, joindant a corty Johan Mathie et de l'autre côté à ung trie appartenant à Etienne et remit à Jackmot son frère, qui avait édifié une maison sur ledit trie ».

Cette maison sur le trie aurait donc été construite vers le début du XVI[e] siècle.

A la révolution française, Louis Chavet, qui représentait encore la famille à Robertville, usant du droit accordé par le Prince à ses sujets, réclame à propos de la rente annuelle d'une poule qu'il paye indûment sur sa maison qui n'est pas censale, mais fief. A se réclamation, en 1778, au monastère, Dom Grégoire lui répondit qu'il la devait parce qu'il y avait prescription !.

Voici la descendance principale de Louis Chavet.

Leur fils Henri, né en 1718, épouse en 1741 Françoise Thomas.

Pierre Chavet, né en 1749, épouse en 1769 à Malmédy Marie Jeanne Demarteau, de Lauterfeld. Leur fils, Pierre François qui avait fait ses études à Vienne avec son frère fut nommé en 1804 receveur pour Waimes et Bütgenbach, fonction qu'il exerça pendant 42 ans, dans son domicile à Ondenval. Il est l'ancêtre des principales familles Chavet encore existantes.

Son petit-fils, le patriarche, Alexandre Chavet, de Faymonville, à la barbe fleurie, l'homme photogénique par excellence, a rendu une nouvelle propulsion au nom et à la famille, en peuplant le village de ses petits et arrière petits-enfants.

Signalons un prêtre de cette famille : Jean François Chavet, mort en 1831, comme vicaire à Rorup en Wesphalie. Par testament, il légue un capital de 2.000 thalèrs à la paroisse de Robertville pour l'entretien d'un vicaire ou primissaire; il institue en même temps les pauvres de Robertville comme légataires universels. Il était probablement natif de Malmédy.

La famille Chavet qui avait émigré de Robertville à Malmédy, s'y occupait d'affaires bancaires et avait des relations intenses avec l'Allemagne, surtout la Westphalie et était également intéressée aux hauts-fourneaux, depuis longtemps éteints, de Cronenburg. Un de ces Chavet fut médecin à Munster et un autre, professeur de français à Hambourg. Il s'y rendit populaire par sa toilette excentrique : habit de drap vert et grands boutons d'argent. Le banquier Chavet prêta à une grande famille de la noblesse Westphalienne, une importante somme d'argent que la famille, redevenue riche, oublia de restituer. Ce Chavet jouissait à Malmédy d'une grande considération, car le Prieur lui-même fut

parrain d'un de ses enfants qui fut le père de l'épouse Bodet, dont nous avons connu le commerce « J-E Bodet » sur le Pont-Neuf.

19b. NIZET

Ce nom est formé de Denis. En 1700, Joseph Nizet, originaire je crois de Deidenberg, épousait à Remonval une fille Houra (Gabriel). Son petit-fils Quirin, né en 1760, épouse la fille de Jean Toussaint. Ce Jean Toussaint, frère de Etienne émigré à Sourbrodt, habitait dans la ruelle. Il était horloger de profession. On a encore vu autrefois des cadrans en étain avec son nom gravé en écriture cursive, à côté des Martin à Waimes et des Henrozet à Xhoffray. Ces veilles horloges ne se retrouvent plus que dans les musées. La maison qu'il habitait correspond probablement à celle qui a porté le nom de Caton, où habitait ce dernier Nizet, mort sans enfants.

Caton vient de Catherine comme Maron de Marie, Juton de Judith par Jutta, Lison de Elisabeth, Genon de Jeannette, etc. C'étaient des noms courants au XVI[e] siècle.

20. FRECHES

Guillaume Freches, écrit aussi Frenges et Freges, vers 1800, étant né en 1761, de Jean Pierre Freches de Faymonville. En 1797, il épouse Anne Marie Poncette, d'Andrifosse, où il s'établit et meurt en 1843. Son fils Jean Pierre né en 1802 épouse, en 1834, A.M. Defossaz. Ils ne semblent avoir eu qu'un fils du nom de Jean plus communément appelé « Jean Gritte » du nom de la maison qu'il habitait. Le nom continua à s'y développer.

Son frère Henri Freges, de Faymonville, épouse, en 1778, Marie Catherine Close. Sans doute les Freches ont-ils émigré vers Kreutz-Nickel où ils ont aujourd'hui leur fief.

21. LEMAIRE

Les Lemaire de Robertville et des environs descendent par leur nom de Thomas le Maire de Rue, mort en 1518, que nous traiterons en parlant de ce village et dont l'ascendance de son côté et de celui de sa femme remonte avant 1400, mais en ligne directe, ils descendent de Guillaume le Parmentier, dont nous avons parlé dans la généalogie Dethier.

1. Guillaume le Parmentier, appelé Willem et Willyame, a probablement donné, lui ou un de ses descendants, le nom à la maison que portait son nom «*amon Guilyame*», à l'emplacement de la maison de Fr. Jos. Hamer. En 1509, il fait encore une transaction avec Micky Winand d'Ovifat, dont il acquiert un courtil joignant «al boisse» (*vôye dol bôse*) à Ovifat. Il est cité en 1496 comme locataire des tailles à Khâster. Il mourut avant 1512.

2. Il a un fils du nom de Querin, dont le nom paraît pour la première fois en 1517, dans la liste de ceux qui payent en dîme au monastère. A cette époque, tous les Masuirs de Robertville, et des autres villages, devaient payer au monastère de Malmédy, outre la dîme, des corvées et d'autres cens et redevances, une poule de carême et 20 œufs de Pâques. C'est là l'origine des œufs de Pâques, mais aujourd'hui les donne qui veut et les reçoit qui peut. Querin se marie entre 1512 et 1517 et meurt avant 1536, car à cette date Gyert (Marguerite), sa veuve, met ses enfants à échéance, à savoir son fils Willem et plusieurs filles. Willem reçoit tout le mobilier, mais il doit donner une vache à chacune de ses sœurs à leur mariage et à sa mère, au mois de mai, un plont de line (plomb, un certain poids de lin ou de laine?) à sa mère.

3. Willem épouse une fille Johan Bellebarbe, de Thyrimont, une famille très considérée, mais meurt avant 1548, car à cette date sa veuve est remariée avec Johan fils Thomas le Maire de Rue.

Ce Johan ayant épousé en premières noces Remaclette, fille de Garnier Colon, de Malmédy, de l'ancienne famille des Droutrelopont. En 1536, il est mambour de l'église de Waimes. Ici la parenté va se compliquer. Je dois penser à un cas cité par l'abbé Jean Fr. Dethier, de Waimes, vers 1790, dans une thèse de doctorat à l'université de Trèves.

Un veuf avait trois fils, une veuve avait trois filles et le même jour le veuf et les trois fils épousent la veuve et les trois filles. C'était en 1384 à Limbourg a.d. Lahn.

Les deux fils de Querin le Parmentier, Willem et Jean Willem épousent les deux filles de leur parâtre Jean le Maire. Jean Willem alla s'établir à Assurwesme (Haute-Waimes) et mourut vers 1575 avec sa Jeanne, sans enfants, tandis que Willem reste à Robertville et reçoit à côté de son surnom de Parmentier, celui de le Maire qu'il va léguer à ses enfants. Son parâtre Jean le Maire mourut entre 1574 et 1579, car à cette dernière date Guillaume le Parmentier est cité comme gendre de feu Jean le Maire de Robertville. Nous rencontrons son nom jusqu'en 1599, qui doit être l'année de sa mort. Il laissait 4 enfants : Thomas, Garnier, Jean et Marie, qui avait épousé Cœnchinne de Gueuzaine. On voit par ces noms l'estime que Parmentier portait à son parâtre, car Thomas et Garnier étaient les noms de son père et de son beau-frère, et Jean celui du parâtre, mais aussi Jean le Maire n'était pas venu les mains vides à Robertville. Comme descendant de la noblesse de Rue, il avait hérité d'une bonne fortune qu'il va léguer aux Parmentier. Ils héritent entre autres les dîmes de Weywertz et d'Elsenborn et aussi la Fagne des Wez. Les de Rue possédaient ce fief, qui passa par Jean le Maire aux héritiers et finit par être parcelé, morcelé et vendu à d'autres particuliers. C'est ce qui explique que les Wez sont devenus des propriétés privées et que le nom de Rasquin y figure parce qu'il en hérita une partie en 1642.

4. Thomas meurt célibataire, Garnier doit avoir émigré, et Jean Willem continua la lignée. Avant 1575, il avait épousé Marie, fille Jean Pierard, de Wavreumont, dont le fils donnera le nom de Margrève ou *Malgrave* à une rue de Malmédy qui s'appelait Dolhain. Il fut échevin de la cour de justice de 1591 à 1616, année de sa mort. En 1610, il remet tous ses biens meubles à son fils Jean, suivant le style de l'époque : «or, argent, bœuffs, vasches, cheval, mouttons, brebis, proques, dettes (cheptel, capital, tous biens meubles) regon, avoine, foing, pasturres, ustensiles et tout et dequant que sous le nom de bien moible se peut comprendre et entendre» pour être entretenu honnêtement, avec Marie sa femme. Jean semble être resté célibataire, car en 1617 sa mère l'émancipe en lui donnant un pièce de terre. Etant propriétaire, il pouvait ester en justice et faire son profit personnel. Il doit être mort sans enfants, car au partage familial de 1634, il n'est pas cité.

Nous y trouvons Etienne, Jean Toussaint l'Allemand époux de Marie et trois filles Anne, Sabeau et Catherine.

Jean Toussaint l'Allemand était originaire de Libomont et son père venant de Xhoffraix (nous aurons l'occasion d'en reparler), mais il fit souche et les Lallemand furent nombreux jusqu'au siècle dernier. Le nom disparut avec un original de Xhoffraix.

Jean l'Allemand dit le Maire mourut en 1659.

Catherine avait épousé Jacob Johan Jacqmot, autrement dit Fechir, d'Ovifat, qui vend sa fagne la «*haie de suera* à Etienne son beau-frère.

Celui-ci cède ses dîmes de Weywertz et d'Elsenborn à Jean Loffet, d'Ovifat. Isabeau a épousé Henry Nouprez, de Chevofosse, et Anne semble habiter à Recht où elle fait une transaction en présence du curé Hubert jeune Henry et du mayeur Hubert Margraeff (1640).

5. Etienne Jean le Maire avait épousé Barbe Defossa. De ce mariage, je ne trouve que deux rejetons : Jean et Etienne et ce dernier semble avoir été seul à transmettre le nom. Le fameux dossier du procès de sorcellerie à Waimes en 1679, nous rapporte un curieux épisode au sujet d'Etienne, qui nous initie aux soucis et aux cancans de cette époque.

J'ai raconté précédemment (Un procès de sorcellerie en 1679 «la Semaine» n° 52, 1933) les aventures d'Etienne Jean le Maire, de Robertville, sur le compte de qui circulaient des bruits étranges. On l'avait vu tomber hors d'un nuage près d'une *goffe* à Butgenbach, n'ayant qu'un haut-de-chausse (*cou d'tchâsse* et un petit chapeau sur la tête tout souillé de *brou* et de *fossé*.

«Hubert Grosjean de Robertville, un ami d'Etienne, avait entendu parler de cette aventure à différentes reprises chez les Allemands et à Robertville. Il aurait bien voulu en entretenir Etienne, mais le cœur lui manquait et il ne pouvait s'y décider. Un jour cependant, il résolut de parler et s'en fut trouver son ami.

- Compère Etienne, lui dit-il, je vous dirais volontiers quelque chose, car il me fait mal de vous.

Etienne l'engageait à parler hardiment, mais Hubert s'esquivait parce que sa femme désireuse de connaître le secret, ne voulait pas se retirer. Finalement elle sortit de la chambre pour que Hubert pût parler, mais Hubert ne parvenait pas à dire autre chose que cette phrase : «Etienne, il me fait mal de vous».

Finalement Etienne se fâcha : «Eh bien, que peut-on bien dire de moi? Que je suis un loup-garou, un maqueray, ou que je suis tombé hors d'une nuée?«.

- Ce n'est pas moi, mais c'est vous qui l'avez dit, répondit Hubert...

Sa femme, qui avait feint de s'en aller, sortit de derrière la porte, où elle écoutait, et croqua mon Hubert à pleines dents, lui donna tous les noms et toutes les injures, et le jetant ensuite à la porte. Plus de doute pour Hubert, Etienne qui ne reparla jamais de cette aventure, était bel et bien sorcier et l'ancienne amitié fut rompue».

Au fond, le brave Etienne était aussi innocent de sorcellerie que vous et que moi. Ceci se passait vers 1664 et quand Hubert fut mis sur la sellette en 1679, pour sa mauvaise conduite, il trouva dans ce récit une diversion aux fautes dont il était accusé.

Barbe Defossa mourut en 1676 et Etienne en 1680.

6. Etienne son fils eut plusieurs enfants, dont Henri, Jean et Etienne.

7. Henri fut échevin de la cour. En 1710, tous les échevins furent cassés, parce qu'ils soutenaient les manants de Waimes qui depuis plus de 10 ans, se révoltaient contre les corvées. Il fut du nombre des nouveaux échevins qui ne voulaient pas accepter, mais y furent obligés sous peine d'une amende de 50 florins d'or.

Les Lemaire de Robertville commencent à se disperser hors de la commune, à Xhoffraix et à Sourbrodt, et il est bien difficile de les suivre dans leurs pérégrinations. En 1742, il s'en trouve encore cinq dont Jean Lemaire, dit *Tchan l'maire*, dont le nom est resté attaché à une maison (à présent Jos. Blesgen).

Voici quelques indications généalogiques pour les familles Lemaire dispersées aujourd'hui dans nos environs.

En 1867, je trouve à Ovifat trois orphelins, Jean Joseph, Marie-Catherine et Jean Quirin Lemaire, âgés de 8, 6 et 4 ans, communément appelés les orphelins, recueillis par des proches charitables. Les deux plus jeunes furent élevés chez leur oncle, Jean Henri Lejoly, dit Loffet.

Jean Joseph mourut célibataire vers 1890, et légua toute sa fortune pour édifier une chapelle à Ovifat. Le recteur de Robertville et le conseil de fabrique contrecarrèrent ce pieux projet qui répondait au désir de tous les habitants, en reconstruisant avec l'argent la chapelle actuelle du Cheneux. M. l'abbé Pietkin et toutes les personnes de bon sens regrettèrent la disparition de l'antique sanctuaire du Cheneux, mais par contre, ce fut un bien pour Ovifat, car il n'aurait qu'une modeste chapelle, au lieu d'une belle église.

Marie-Catherine Lemaire épousa Victor Servais de Xhoffraix, ancêtre d'une nombreuse descendance.

Les parents des orphelins étaient Jean Quirin Lemaire et Marguerite Fechir, mariés en 1855, morts tous deux avant 1867.

Jean Quirin était né en 1817 de Jean Henri, mort en 1827.

Les parents de Jean Henri étaient Gaspar Lemaire de Xhoffraix et Marie Françoise Etienne d'Ovifat, mariés en 1779. Gaspar mourut avant 1810. Gaspar semble avoir eu comme parrain Gaspar Mathieu Lemaire, surnommé Lallemand, né en 1713, vicaire à Xhoffraix de 1741 à sa mort en 1763. C'est sur la similitude de noms que je base cette supposition. Les parents étaient Jean Mathieu Lemaire, dit Lallemand et Marie Bartholomé Gilson, qui pourraient être les grands-parents de Gaspar, marié à Ovifat. Les données nous manquent pour rattacher cette famille à Toussaint Lallemand, dit le Maire, que nous avons mentionné plus haut. Son fils Paulus Lallemand marié à Libomont eut, en 1663, un fils du nom de Gaspar. Ce prénom et les noms de Lallemand (originaire de Xhoffraix) et de Lemaire accolés ensemble, nous autorisent à aiguiller les recherches généalogiques de cette famille, dans cette direction.

Jean Quirin Lemaire et son cousin Jean Léonard Lejoly, sensiblement du même âge, épousèrent les deux sœurs, Julie et Marie-Anne, filles de Nicolas Thunus de Robertville. Jean Quirin Le maire, menuisier de profession, homme sociable, spirituel et toujours de bonne

humeur, éleva une nombreuse famille, dispersée dans tout le pays jusque Verviers. Elle continua à propager le nom patronymique.

Beaucoup d'autres Lemaire du pays descendent de Jean-Gilles né à Sourbrodt en 1819 et établi à Robertville et de son frère Leonard François, né en 1829, établi à Ovivat. Ils étaient les enfants de Henri François, né à Sourbrodt en 1785.

Les vieilles archives de Butgenbach, étant malheureusement enfouies sous les poussières d'une bibliothèque à Liège, il est impossible de raccorder ce tronçon de généalogie à celle des autres Lemaire de la commune de Waimes.

22. HAMES

Au début du siècle dernier, Jean Hammes vint s'établir à Robertville avec son épouse A-M Servais. Il était originaire du ban d'Amblève, où son père vit son nom transformé à l'état civil en Hentius, par un secrétaire qui n'avait rien compris à tous ces jambages mal formés. Hammes ou le secrétaire devait être étranger. Les descendants ont conservé, ce nouveau nom qui est représenté dans plusieurs villages du canton de Saint-Vith. Les porteurs de ce nom étaient des «*trîhy'lèrs*» ou originaires de l'Eifel. Je rencontre ce nom dans différentes localités de l'Eifel depuis le 17e siècle, sous les formes Hammes, Hames et Hamus. Les terminaisons mus et mes se confondent volontiers. Au 17e siècle, je trouve à Elsenborn un Heukemus dont le nom devient Heukemes, Schomus-Schomes; Wisimus-Wisemes, etc. Ce nom est l'équivalent de notre Delforge ou Dumarteau et vient de Hammer = forge, donc d'un endroit où l'on travaillait les métaux, comme Schomus, de Schommers ou Schäumers = écumeur, probablement de la vallée supérieure, de l'Ahr. En 1738, Close Hames d'Alscheid, faisait le commerce de moutons avec nos villages, et en 1645, vivait Jan Hamess, de Heppenbach, qui pourrait être l'ancêtre de cette famille, dans nos cantons.

Jean Hammes eut plusieurs enfants dont Etienne, l'aîné, seul a fait souche. Il fut instituteur à Ondenval et à Walk puis sacristain à Robertville. Ce patronyme s'est dispersé dans le pays et a pris la forme Hames.

23. SERVAIS

Ce nom de famille se rencontre partout, sans qu'il y ait des liens d'origine ou de parenté entre ceux qui le portent. Vers 1620, mourait à Robertville, sans enfants, Servais le jeune homme, frère de Poncin,

le jeune homme, dont nous avons parlé à propos de la famille Toussaint. Ils étaient les petits-fils de Martin de Thier. Un neveu de Servais, Léonard Hubert, d'Arimont, hérite de lui meubles et immeubles (1610) ainsi que le nom patronymique : il est appelé Léonard Servais.

Bientôt nous trouvons à sa place Alard Servais, son fils ou son gendre, puis Léonard Alard Servais, en 1660. Son fils Henri se marie en 1684 et Léonard Servais, fils de Henri, en 1720. En 1740, il est toujours le seul Servais de Robertville, mais en 1810, il y a cinq familles de ce nom.

Les Servais de Sourbrodt ont une autre origine. En 1593, naissait à Sourbrodt Servais, communément appelé Vâss ou Vôss. En 1640, nous le trouvons remarié avec Marie veuve Close Paquay, ou Pacques, comme on écrivait à Butgenbach. Celle-ci avait trois fils : Etienne, Jacques et Jean qui vont probablement garder en partie le surnom de Vâss ou Servais. C'est le cas pour Jean. Vers 1700, nous rencontrons un Léonard Servas, puis son fils Jean un des 17 manants de Sourbrodt qui décident de construire une chapelle commencée en 1709.

Vâss, mieux connu sous le nom de Vôss, était échevin synodal (Sendscheffen) de Sourbrodt, c'est-à-dire qu'il avait été établi par le Doyen de Zulpich, dont notre contrée relevait, pour surveiller les fidèles de Sourbrodt, les rappeler à leurs devoirs et les dénoncer au curé. Quand le Grand-Doyen faisait sa visite annuelle, les délinquants devaient paraître devant lui et recevaient une pénitence appropriée à leurs manquements. Souvent, ils avaient manqué la messe du dimanche ou des fêtes, c'était loin, Bütgenbach et il y avait une trentaine de fêtes par année, y compris les jours d'adoration, ou bien ils avaient travaillé, fané, conduit du fumier, récolté des faines le dimanche, etc. On redoutait Vôss à tel point que son nom est devenu proverbial et synonyme de vengeance. Quand quelqu'un voulait se venger ou en faisait la menace, il disait : on lui enverra Vôss. Même à Bütgenbach, le souvenir s'en est gardé et le mot *vôssen* est synonyme de se venger.

24. DEFFOSSAZ

Si même ce nom a disparu de nos villages au début de ce siècle avec François Defossaz, mieux connu sous le nom de Balt, il a jeté un certain éclat pendant plusieurs siècles et était un des plus honorables de Robertville au 17e siècle. Ce patronyme vient du lieudit *fossas*, limité derrière par la voie des wés et cité une première fois en 1523. Il semble avoir été situé dans le triangle formé par la voie des Wés, la grand-route, dite jadis voie des vaches, et la ruelle, autrefois la via mansuerisca. C'est là qu'habitait, au milieu du 16e siècle, Johan Defossas, non loin de la maison Alard.

Johan meurt avant 1600, laissant un fils Johan et un gendre Alard, qui porteront tous les deux le nom de famille Defossas. En 1660, nous trouvons deux familles de ce nom à Robertville et une à Ovifat qui a laissé le souvenir de son passage attaché à une maison «amon Fossette». Ce nom a été attribué à la femme ou plutôt à la veuve de Defossa. En 1742, il y a deux familles de ce nom à Ovifat et deux à Robertville.

Le nom doit remonter bien plus haut. En 1444, dans un document allemand, des 12 ménages de Robertville, quatre sont occupés par les fils Henri del fosse, en allemand van der Fossen. En 1512, reparaît la maison ou ferme del fosse, en 1528, *Johan del fouss del rubeville*. comme tous ces del fosse étaient de Robertville, ils n'ont aucun rapport avec Andrifosse et sont probablement les ancêtres des Defossaz.

25. ANDRIFOSSE

Avant de quitter Robertville, je tiens à préciser d'avantage l'origine de ce hameau et de ses premiers habitants.

Vers 1530 fut construit le «Grand logis» ou la première maison de Sourbrodt par Johan Sourbrodt, mayer de Weywertz, et à l'autre bout de la Fagne «le nouveau logis» par Pierre Kesseler, probablement de Nidrum, dit Piette à Fagne. En 1550, c'étaient les seules maisons qui existaient entre Robertville et Jalhay.

A cette date, Andrifosse était un lieudit inhabité et même en partie terrain vague. En 1537 et en 1542, il est fait mention d'un champ en *andrifos* et sur l'*andrifosse*. En 1552, le Monastère de Malmédy, dont les moines étaient seigneurs tréfonciers, accense à Paulis fils Paulis de Robertville, huit journaux d'aisemence appelé l'*Andrifosse*, pour les cultiver.

En 1563, Léonard Etienne Johan Colla relève du monastère de Malmédy la maison par lui édifiée sur un champ dit l'Andrifosse, avec cour, cortil, assise, formant un enclos. C'est la première maison du hameau qui, selon toute apparence, était située à l'emplacement de la vieille maison Lemaire, dit «Amon l'Hyoferlé».

Le Léonard était le fils de Etienne Johan Colla d'Ovifat cité en 1524, et d'une fille de Léonard le scuvin de Robertville. Il avait épousé Catherine fille Renard de Robertville. Il est mort avant 1573, laissant six enfants : Guillaume, Christophe, Marque, Léonard, Catherine et Anne. Sa veuve se remarie avec Johan Lambert de Xhoffraix, ainsi que nous l'avons dit, sous la rubrique Dandrifosse.

Son fils Léonard l'accompagne et va fonder à Xhoffraix la lignée des Dandrifosse. Il meurt avant 1648, laissant Linard, mort avant 1648,

Pierre, Simon, Hubert, Anne épouse Jean Jacquemotte de Burnenville et Barbe épouse Etienne le Maire de Robertville.

En 1660, deux Dandrifosse sont cités, à savoir Pierre et Léonard, qui doit être un fils du défunt Léonard fils. En 1780, il y a une famille de ce nom à Mont et huit à Xhoffraix. Marque, né en 1550, s'établit à Longfaye, avant 1588, sous le nom de Marquet d'Andrifosse, mais ses enfants propageront celui de Marquet.

Guillaume Dandrifosse, né en 1564, est établi à Robertville. Il doit avoir fait souche et propagé son patronyme, car de 1660 à 1683 nous retrouvons à Malmédy, habitant en Cheminrue, un Henri Guillaume Dandrifosse qui doit être son descendant, probablement un petit-fils.

Christophe d'Andrifosse, ou le Grand Christophe, hérite la maison paternelle et meurt avant 1613, délaissant sa veuve Jehenne et cinq fils : Jehan, Nicolas, Henry, Léonard et Etienne qui ne semblent pas avoir reçu le nom de Dandrifosse. En 1780, il existe à Malmédy un Bernard Dandrifosse.

26. MEUNIER

La 2[e] maison d'Andrifosse fut construite peu de temps après la première, vers 1566, par Thomas le meunier de Robertville.

En 1536, le moulin de Waimes était tenu par Johan d'Outrewarchenne, que le seigneur de Reinarstein cite en justice pour l'obliger à réparer les dégâts du moulin. Ce fut la fin de son administration, car quelques mois plus tard, c'est Thomas de Robertville qui tient le moulin ainsi que la «fermeté», c'est-à-dire l'enclos dans lequel on enfermait les bêtes *panèes* (sairier). En 1566, il achète une terre arable en un lieu appelé *l'Andryfosse*, joignant d'un côté au chemin, des autres au *roseau* pré et à l'aisemence. Cet emplacement doit correspondre à peu près à l'emplacement de la maison Servais (Mise) ou Albert. A cette date, il est encore meunier de Waimes, mais en 1568, il est remplacé par Colar d'Ocquier. C'est entre ces deux dates qu'il vient construire la deuxième maison d'Andrifosse et fonder la lignée des Meunier et des Molitor.

En 1591, il était remarié avec Jehennette, veuve de Corneil de Bruyères. Il a plusieurs enfants dont je relève Quirin, mort de la peste avec sa femme, en 1626, ainsi que nous l'avons vu, Johan, Léonard et une fille qui a épousé Henry le Dosquet. En 1594, Johan Thomas porte le nom de Dandrifosse ou Who ou Whoz, nom que je ne sais pas m'expliquer. Il achète la propriété de son frère Léonard, demeurant à Ottenburg au Palatinat. Ayant adopté la nouvelle religion dite

de la Réforme, Léonard était obligé, par les lois de l'époque, de quitter le pays. C'est le seul réformé que je trouve à Robertville. Il y en a eu à Waimes et beaucoup à Malmédy, dont les descendants vivent encore au Palatinat. Avec les réformés de la Principauté de Liège et du Duché de Limbourg, ils y avaient formé des communes dont une portait le nom de Saint-Lambert. Jusqu'à la guerre de 1914, ils ont formé là-bas des enclaves wallonnes ou françaises, ayant conservé l'usage de leur langue. C'est un chapître très intéressant dont nous reparlerons en traitant les familles de Malmédy. Ces catholiques de nos régions qui embrassaient la religion évangélique n'étaient pas les plus mauvais chrétiens. Ils étaient trompés par l'espoir d'une religion catholique réformée, c'est-à-dire régénérée mais le protestantisme, privé de la source même des grâces et des sacrements, a fini par sombrer de plus en plus dans l'incrédulité.

Quirin avait plusieurs enfants, dont Servas, né en 1596, établi à Sourbrodt et remarié en 1632.

Toutefois le nom de Meunier semble être surtout propagé par les descendants de Christophe Thunus, dit le meunier, dont nous trouvons en 1680 à Robertville des descendants. Querin le Meulnier Junior, Jean Christophe Le Meulnier, Jean Thunus le Meulnier.

CHAPITRE III
OUTREWARCHE

27. NOTICE HISTORIQUE

Je rencontre ce nom pour la première fois en 1443 à propos de Johan de Oultrewarche qui laisse hériter « les dois fils et le barons del filhe », ce qui veut dire, les deux fils et le mari de la fille. Anciennement *baron* désignait l'homme brave, le mari, d'où dérive le mot wallon *bârnadje* pour désigner le cortège d'une noce.

En 1524, le hameau compte quatre ménages : Jaspar l'ancêtre des Lecoq, des Le Long et des Langer; la femme Lowy, l'ancêtre des Justin; Gillis, l'ancêtre des Gilles, Gilet, Giet; Nocen, dont le nom s'éteint après deux siècles.

En 1753, le nombre des familles est monté à sept, mais dans le

même cadre qu'en 1524, il nous faut arriver au 17e siècle pour voir apparaître successivement les de Solheid, les du Comble et les de Courty.

Ce hameau était divisé en deux parties : *Spineu* désigne la partie inférieure dans le versant de la Warche et ne comprenait qu'une maison habitée par Gilis du Spineu, *Outrewarche* désigne le reste. Dans les archives Orange-Nassau on distingue parfois les deux noms, mais le plus souvent l'ensemble est désigné par Spineu. C'est d'ailleurs le nom qui a prévalu chez les voisins de langue allemande qui désignent Outrewarche par *Spinne*, en patois *Zer Spönnen*. Il y a des spineux dans beaucoup d'endroits : Thirimont, Mont, Wanne, etc., ainsi que des *al sepène* et des *sèpinettes*. Dans son bel ouvrage des plantes, M. l'abbé Bastin explique l'origine de ce nom par un lieu planté d'épluies (aubépines), mais je ne partage pas son avis, car l'aubépine est une essence étrangère qui ne s'est propagée dans le pays qu'artificiellement par les haies-clôtures en cette essence. On ne la rencontre en dehors des haies que très sporadiquement et jamais en groupe pour former un spineu. C'est plutôt le prunelier (neurès-spènes) qui a donné naissance à ces noms toponymiques, et qui est largement répandu dans nos vallées où il forme souvent des groupes comptacts.

28. JUSTIN

1. Avant 1500 vivait à Outrewarche un certain Lowy qui avait deux enfants : Johan et Justin. Il était probablement un descendant de Lowys de Geuzaine, mort avant 1461, petit-fils de Rosar, Rosseau, Rosair, qui vivait au début du 15e siècle. Ce lowys est l'ancêtre d'une importante famille de Gueuzaine qui a propagé le nom jusque Ovifat et Xhoffraix.

Quoi qu'il en soit, notre Lowy qui avait son assise de maison probablement à l'endroit occupé par la famille Freches, habitée jadis par les Blaise-Justin (amon Blaise), mourut au début du 15e siècle et sa femme Catherine entre 1514 et 1528.

Les deux fils de Lowy étaient nés avant 1500. Johan l'aîné est parfois appelé Johan Lowy, mais nous le rencontrons plus souvent sous le nom de Johan Dieu. Dyew, Dieu, Dyeu est le forme populaire de Denis, fréquent comme patronyme dans le pays de Charleroi. Entre 1524 et 1528, il épouse Isabeau, la fille de Lowy de Loxhar de Waimes, dont nous reparlerons à l'article Bodarwé. Elle était veuve de Urbain ou Orban de Rue. En 1531, Johan Dieu postula la place de forestier ou sergent du ban de Waimes, dont les fonctions répondaient alors à celles de garde-champêtre de nos jours. Pour arriver à ses fins, il intente un procès à la cour pour prouver que le «*fausti*» n'était pas légalement nommé. Johan Dieu y perdit ses peines et il dut se contenter de devenir avec Henry Molber, *herdiers de Wems et rou*.

2. Mais c'est son frère Justin Lowy qui nous intéresse comme fondateur de la lignée des Justin. Comme nous l'avons déjà vu plusieurs fois, les deux frères Johan Lowy (Dieu) et Justin épousent la mère et la fille. Ces deux mariages eurent lieu avant 1529, car en cette année, après la mort de leur mère, eut lieu le partage familial, suivant lequel Justin échangeait la part qui devait lui revenir à Waimes, contre celle de son frère à Outrewarche. Nous rencontrons plusieurs fois Justin devant la cour de justice, une première fois en 1531, contre ses voisins Johan Gilet, le meurtrier d'Alard et Michel Gilet pour une journée de *coleres*. Nous lirions aujourd'hui ce mot en wallon *couyeresse, c'est-à-dire que la femme Gillet devait une corvée d'une journée pour couper du blé. Une autre fois, il est en procès avec Balt qui, à sa vue, était venu charger un chêne que Justin avait coupé et dépecé. Mais en 1532, c'est lui qui est l'accusé. A Outrewarche, il n'y a que quatre ménages et ils ne peuvent garder la paix entre eux. C'est son voisin Innocens ou Nocent qui vient se plaindre que Justin a battu et frappé son épouse quasi à la mort et réclame comme amende contre Justin, une voie de Saint-Jacques, c'est-à-dire un pélérinage à Saint-Jacques de Compostelle en Espagne. Comme Justin ne nie pas, il est mandé par le mayeur à comparaître à Reinarstein pour se soumettre à une sentence arbitrale.*

En 1542, sont cités les enfants de Justin : Lowy, Orban et Johan. En 1567, nous retrouvons Justin devant la cour de justice. Son fils Lowy avait été tué par Léonard le Clerc de Waimes. A cette époque, les batailles et les meurtres étaient dans les habitudes courantes du peuple. Des arbitres se sont réunis pour mettre d'accord Justin et Léonard, qui s'engagent à respecter la sentence des arbitres. Le cas fut liquidé par une certaine somme de deniers que Léonard avait déjà avancés et dont Justin donne verbalement quittance. Justin meurt avant 1573.

Son fils Orban épouse la fille Colla Etienne d'Ovifat et prend, en 1566, le gouvernement de son beau-père, aux conditions coutumières sa «vicarie durant» et de lui nourrir en surplus deux brebis.

Johan lui succède. Il a été marié deux fois et laisse des enfants des deux lits, à savoir Servas, Linard et Philippe. Servas se marie à Nidrum où il aurait bien importé le patronyme Jousten, Josten ou Jost. En 1591, il a certain différend avec son père. Celui-ci lui remet seulement la moitié de l'héritage qui lui revient parce qu'il a forfait l'autre moitié en convolant en troisièmes noces. Il n'est pas clair si c'est le père ou le fils qui prend une troisième femme. En 1604, Johan fait encore une transaction avec l'assistance de son fils Servas. Philippe se marie à Robertville.

4. Servas hérite la maison à Outrewarche et est le seul à maintenir le patronyme Justin. En 1616, il laisse partager ses deux fils Léonard

et Colla et meurt en 1617. Colla semble être resté célibataire.

5. Léonard Justin continue la lignée à Outrewarche. Avant son mariage, il avait gardé pendant quelques années les cochons à Reinarstein. C'est en cette qualité qu'il est témoin en 1628 au grand procès pour les weidages de la Fagne, entre Robertville et Ovifat et reconnaît être âgé de 36 ans. Il serait donc né en 1592. On l'appelait communément Léonard le chat, nom qu'on retrouve chez ses descendants et qui a failli supplanter celui de Justin, sans doute parce qu'il aura épousé une fille Johan le Chat de Champagne. Sa femme Marie meurt en 1646 et lui en 1663. De ses enfants j'ai retrouvé Jean, Lucie et Marie.

6. De son fils Jean je ne retrouve rien dans les archives, sinon qu'il a eu au moins quatre enfants, Jean, Léonard, Anne et Marie. Léonard épouse, en 1693, Jeanne Henri Curnel de Rue.

7. En 1678, Jean épouse Marie Michel d'Outrewarche, sous le nom de Jean le Chat, mais à la naissance d'un de ses enfants, il est inscrit sous le nom de Jean Justin. Il eut plusieurs enfants, dont un du nom de Jean.

8. Jean Justin né en 1684 et 1688, épouse en 1715 Petronelle Loffet. Il mourut avant 1751, date à laquelle sa veuve tenait un cabaret avec des pintes à bière trop petites, ainsi que son concurrent Jean François Ducomble d'Outrewarche, et d'autres cabaretiers du ban. Ils furent condamnés à une amende de 2,50 francs et aux frais. Ils eurent entre autres, en 1724, un fils du nom de Léonard.

9. Léonard épouse, en 1764, Anne Catherine Webers, née à Bullange en 1731 de Paul Weberpiter et de Marie Catherine de Hunningen.

En 1769, Léonard et son épouse échangent leurs biens à Bullange avec Lambert le Chat, contre sa maison sise à Ovifat. C'est là que naquit, en 1769, Léonard Joseph, en 1774 Anne Marie Catherine et d'autres enfants. Cette dernière épouse Pierre Nailis et va s'établir à la Rénette (Reinardshof) près de Rœtgen, ainsi que nous avons vu à l'article Nailis.

10. Léonard Joseph épouse au début du siècle dernier Jeanne Catherine Etienne, veuve de Barthélemi Alard, mon aïeule, dans la maison occupée actuellement par la veuve Alexandre Simon. Léonard Joseph mourut en 1811 et sa veuve convola en troisièmes noces avec Pierre Jamar, surnommé communément le Grand Piette, d'où le nom de maison « Amon l'Grand Piette ». Du couple Justin-Etienne naquit en 1809 François-Joseph qui suit. C'est lui qui sauvera le nom qui s'éteint à Outrewarche. Pendant deux siècles, il n'y a jamais eu qu'une seule famille Justin à Outrewarche. Au 18e siècle, le nom semble vouloir prendre de l'extension, mais ce ne fut qu'un feu de paille.

11. François Joseph épouse Marguerite Kreusch et élève une famille de cinq enfants, dont trois garçons : Léonard François, Jean Joseph et Thomas, dont les deux derniers ont eu plusieurs fils qui continuent à propager le nom à Ovifat, Sourbrodt et Malmédy. La 14e génération est dans les berceaux.

Ainsi que je l'ai dit au début, la maison Justin était à l'emplacement de la maison Freches. C'est là que Jean Léonard Blaise épouse la dernière descendante des Justin, Marie-Thérèse, vers la fin du 18e siècle. Ce fut à cette époque une maison importante avec calcinerie ou fabrique de potasse et un grand commerce de grain.

Nous en parlerons à l'article Blaise ainsi que du Frère Modeste Blaise qui a illustré la Congrégation des Frères des Ecoles Chrétiennes.

En 1838, Hubert Justin d'Outrewarche et les époux Blaise-Justin ont donné à l'église de Robertville une prairie évaluée à cette époque là à 300 thalers, dont les revenus devaient servir à célébrer trois messes basses annuelles et le reste à faire instruire des enfants pauvres de Robertville, Ovifat et Champagne.

En 1810, c'est la mère, veuve Léonard Justin, qui avait encore à son nom toute la ferme dont le revenu vient en quatrième place à Robertville après Querin Dethier, Jean Jenchenne et Léonard Lejoly.

29. DUCOMBLE

Suivant un relevé de 1558, il existait à Outrewarche un lieudit *sur le Comble*, voisinant à la voie de la *chavée* dominant les terres de *maclérû* et des *commugne*. C'est à cet endroit que va s'élever la cinquième maison du hameau, habitée en 1611 par Querin le noir, Johan, dit du Comble ou de sur le Comble. Cette maison était située à l'emplacement de l'ancienne maison Beurthier, occupée par Jules B.

Je crois ne pas faire erreur en allant chercher l'ancêtre de ce Querin parmi les bourgeois de Malmédy où vivait en 1524, un Johan le noir homme. En 1532, il acquiert les biens, champs et sartages derrière la chapelle de rondthier (à Malmédy). Au partage familial, qui eut lieu en 1551, sont cités : Michel, Blaise, Albert, Querin et trois filles, dont Catherine relève la maison, sise au Vivier (Malmédy).

Michel le noir homme était mort en 1577. La veuve Michel le noir homme, assistée de son fils Johan Michel le noir homme, se trouve en cette année au nombre des enfants de feu Johan Colla Lowys de Geuzaine, pour relever un héritage. Nous devons logiquement admettre qu'elle était sa fille. Nous avons dit un mot de cette vieille famille de Gueuzaine à l'article Justin. En 1590, la veuve Michel est morte et nous trouvons ses deux enfants : Johan Michel le noir homme et Catherine

épouse de Thomas Goffin de Verviers. Ce Johan Michel le noir homme est cité plusieurs fois à Champagne jusqu'en 1599, probablement l'année de sa mort.

En 1574, nous avons rencontré à Mont une Marie, dite la noire, relicte (veuve) de Léonard Taillefer, peut-être une des sœurs de Michel.

En 1601, Jehenne veuve Johan le noir homme habite à Outrewarche avec ses orphelins. Pressée par son créancier Querin le Rotea, bourgeois de Malmédy, à qui son mari devait au delà de 100 dallers, du consentement de ses enfants et de la cour de justice, elle met en vente publique le *Gehenninpré*, situé sur le ruisseau de Gueuzaine. Suivant les coutumes de l'époque, qui protégeaient déjà les veuves et les orphelins, cette hausse publique fut annoncée trois dimanches consécutifs en chaire, puis eut lieu un dimanche après l'office divin à Waimes, probablement à l'église comme c'était l'usage les ventes surveillées par la justice. Ce pré fut vendu 110 dallers et Jehenne put éteindre les dettes de la famille.

Jehenne avait au moins cinq ou six enfants dont je relève les noms de Jehan, Adam, Querin et Linette.

Je perds les traces de Johan et de Adam qui auront sans doute perdu l'épithète de noir, qui était leur marque distinctive.

A Gueuzaine, nous avons déjà rencontré un Rosseau (1439), ancêtre des Lowy (Justin) et nous trouvons aussi vers cette date un Jaspar Moral et un Johan Moray (1460), (Moreau = Noir) qui pourrait être un ancêtre des noirs hommes.

Querin le noir Johan dit du Comble, cité à partir de 1611, avait épousé vers cette date Trine la fille du Grand Guillaume de Robertville. Il habite avec sa mère, qui a conservé ses propriétés, et ses frères et sa sœur Linette. C'est en 1629 que sa mère le met en possession de la maison et d'une partie des biens, à condition de la nourrir et de donner une dot à sa sœur Linette lors de son mariage, comme ont reçu ses frères, plus un *scrin* ou coffre, meuble dont autrefois chacun était pourvu pour serrer ses habits et ses menus objets.

Des enfants de Querin le noir Johan, je ne retrouve que deux fils : Michel, cité en 1660 et Johan. Au 17e siècle, le patronyme Ducomble ne prendra aucune extension parce qu'il reste encore attaché à la seule maison qui en porte le nom. Quirin du Comble meurt en 1664.

C'est son fils Jean Quirin du Comble qui continue la lignée. J'en trouve une fille Sybille qui épouse en 1679 Jean de sur le heid (Solheid) et un fils François. Jean Quirin meurt en 1703. Sa femme Madeleine l'avait précédé dans la tombe en 1677.

François Jean Quirin Ducomble avait épousé vers 1690, Anne fille

de Léonard Etienne Piette, un propriétaire bien situé à Walk. Il meurt avant 1735, laissant quatre fils qui vont donner une certaine extension au patronyme au cours du 18e siècle : Jean, né en 1791, Léonard, François et Michel.

Jean épouse en 1716, Catherine Solheid dont il a trois enfants : Jean François (1717), Léonard (1718) et François (1725). Ils devinrent orphelins bien jeunes, avant 1733, ce qui ne les empêcha pas de faire leur chemin et d'avoir une grande union fraternelle.

En 1744, Léonard abandonne tout son héritage à son frère Jean François pour le soutien qu'il lui a apporté dans ses études. Je n'ai pu retrouver quelles études Léonard a faites, ni ce qu'il est devenu. Il n'y avait à cette époque que trois possibilités, la théologie, le droit et la médecine. Je suppose qu'il aura pris cette dernière et qu'il aura quitté le pays.

François étudie la médecine et nous avons retrouvé ses traces à Weywertz où il a passé toute sa carrière et n'a pas seulement laissé dans la tradition le souvenir de son séjour à Weywertz, mais jusqu'à ce jour, la maison qu'il a habitée a gardé son nom *amon Doktesch*. C'est une ancienne habitation rurale, genre ferme, plus propre et plus cossue que les autres, habitée aujourd'hui par Peter Schoffers, un peu en retrait à droite du chemin qui descend du milieu du village vers Nidrum.

François Ducomble tenait en 1751 un cabaret. En 1756, il va s'établir à Sourbrodt dans le hameau des Cinses, dans la maison qui portait le nom *amon l'Comberlé*. Il va continuer la lignée des Ducomble à Sourbrodt. Il est le grand-père de Jacques Ducomble, qui fut recteur d'Ondenval de 1821 à sa mort, en 1854, à l'âge de 71 ans. A cette époque, la paroisse de Waimes était dirigée par Henri Drèze de Sourbrodt et la chapelle de Thirimont administrée par Thomas Winquin leur compatriote. C'est de lui qu'une brave femme de Thirimont, apprenant sa nomination, s'était écriée naïvement avec un grand bon sens philosophique : *A la bonne heure! il n'est qu'lès vês qu'onz-aclive èt les dgins dès s'pais*.

Un jour de fête, que nos trois abbés, chantaient les vêpres solennelles à Waimes, l'un d'entre eux fut pris d'un fou-rire. Après l'office le curé voulut en connaître le motif et lui de s'expliquer : « Ma foi! dit-il, je pensais que les Wêmrais étaient conduits par trois boûs d'fagne ». C'est l'épithète que les villages voisins donnaient aux habitants de Sourbrodt pour se venger d'avoir perdu les aisances de la Fagne.

Le dernier représentant des Ducomble à Outrewarche est Jean-François Ducomble dont la famille s'est éteinte au début du siècle dernier.

Les descendants de François Ducomble, émigré à Sourbrodt il y

a près de deux siècles, témoignèrent d'une grand vitalité à Sourbrodt et surtout à Ovifat et semblent vouloir donner au nom une nouvelle extension. Il existe aussi une famille Ducomble à Malmédy, qui descend, je crois d'une branche émigrée à Recht.

L'adjectif *Comberlé* est une curieuse formation populaire imitée du gentilé *Xhofèrlé* (Xhoffraix) par le changement de l en r comme aussi Chamberlin, de Chambre par Camerlingue. Ce nom est très ancien, car je trouve déjà en 1731 Léonard et François Comberlin. C'est ce dernier qui a porté ce doublet de son nom à Sourbrodt. La maison s'appelait *amon l'Comberlé* et les habitants se nommaient *do Comberlé*.

Voici une anecdote qui se rapporte à la maison Beurthier à Outrewarche et qui m'a été contée par M. le curé Pietkin. Cette maison aurait été habitée par des parentes de son grand-père, d'où la tradition s'est transmise dans sa famille.

Le grand-père de l'abbé Pietkin, Jean Guillaume Joseph Pietkin, veuf de Jeanne François Denis, de Chôdes, épouse, à l'âge de 49 ans, Marie Marguerite Dethier de Robertville, en 1807.

Dans la deuxième moitié du 18e siècle, ainsi que nous l'avons dit à l'article traitant du patronyme Toussaint, des bandes de vagabonds circulaient dans le pays pour dévaliser les maisons et détrousser les voyageurs. C'est pour ce motif que les maisons qui datent de cette époque ont les fenêtres bardées de fer et étaient munies de volets. La porte était assurée par de solides verrous et par un épar ou barre de bois qui était enfoncée dans le mur.

Trois vieilles filles habitaient la maison. Une nuit, elles furent réveillées en sursaut par des coups redoublés sur la porte. Elles se rendent immédiatement compte qu'elles sont assaillies par une bande de malfaiteurs. Absolument sans défense, à la force elles vont substituer la ruse. Avaient-elles entendu parler des sorcières de Macbeth ? Toujours est-il, qu'elles s'affublent en sorcières, dont la vue, à cette époque, parvenait à intimider les plus intrépides. Elles descendent à la cuisine, dont la porte solidement verrouillée au moyen d'un gros épar pouvait tenir longtemps assez pour leur permettre de mettre leur plan à exécution.

Elles attisent le feu de l'âtre, y mettent quelques bûches et bientôt les flammes s'élèvent vers la cheminée. Des volets hermétiques empêchaient la lueur de percer en dehors. Recouvertes de draps de lit, les mains et la figure noircies de suie, elles font rougir au feu des *soflètes*, des tenailles et des barres de fer.

Les coups de bélier redoublaient sur la porte qui finit par céder.

Quand les brigands veulent entrer dans la cuisine, ils trouvent face à face avec les trois fantômes dont les figures noircies contrastaient avec leurs robes flottantes. Elles s'avancent avec leurs barres chauffées à rouge vers les intrus qui, pris d'une folle panique devant ce spectacle, rendu plus lugubre par l'éclat des flammes qui léchaient les murs de la cheminée et les trois ombres qui tombaient sur eux, ils prennent immédiatement la fuite, sans mesurer leurs forces contre les puissances infernales. Nos trois vieilles filles en furent quitte pour la peur et se félicitèrent de ce que leur ruse les eût si bien servies.

30. DECOURTY

Le nom apparaît, la première fois, avec Johan des courtils, en 1577. Cette maison fut construite entre 1573 et 1577, dans un lieu-dit *les courtils*, situé au-dessus de la maison Justin (Freches) à l'endroit où habite la veuve Etienne, ou plus haut. Il paye ses trois copes de charrue (mesure d'avoine) ainsi que Johan Nelys de 1577 à 1589. Ce Johan Nelys était le frère de Henry, dont il a été question à propos de la famille Nailis. Ce qui me désoriente est que ces deux Johan ont vécu douze ans simultanément et qu'en 1590 Johan Nelys d'Outrewarche est dit *du cortil*. Il est veuf de Marie, fille feu Dreis de Gueuzaine et met sa fille Linette à succession de ses biens hérités à Gueuzaine. Je ne puis que supposer que ce Johan qui a construit la nouvelle maison dans les courtils était son fils. En tout cas, c'est ce Johan qui fonde la lignée des Decourty. Comme pour les Justin et les Ducomble, ce nom reste confiné pendant tout le 17e siècle, dans une seule famille. Ce n'est qu'au 18e siècle qu'il prendra un grand essor.

Il a un fils du même nom qui est marié en 1599, car à cette date Johan des Cortils l'aîné fait encore une transaction. Johan le jeune avait épousé une fille de Piette Marroïe et de Paquette de Champagne, qui étaient morts tous les deux en 1605. A cette date, Johan était veuf avec des orphelins.

Je retrouve trois de ses enfants, Hubert, Johan et Thomas, morts successivement en 1664, 1672 et 1684. Thomas laisse, entre autres, un fils du nom de Léonard. Bientôt toute la famille a émigré d'Outrewarche pour s'établir à Sourbrodt et à Robertville. Leur maison à Outrewarche est occupée par François Barset qui porte le surnom de *des courtils*, mais ne le cédera pas à ses enfants.

Au milieu du 18e siècle est installé à Robertville Querin Thomas des Courtils. La maison qu'il habitait sur *le Thier* va garder jusqu'aujourd'hui le nom *amon Decourty*. Sa fille épousa un Etienne d'Ovifat, descendant de la même branche que les peintres Rénastène ; il est le grand-père de Hubert Etienne de Bruyères, généralement appelé Hubert Decourty. La maison ancestrale à Robertville est occupée par la veuve de son fils Alex Etienne.

Vers Sourbrodt émigrent les frères François et Thomas Decourty, les fils de Léonard susdit.

François Léonard Thomas était né vers 1701, et avant 1732, il était établi à Sourbrodt avec son épouse Catherine, fille de Jean Etienne et de Marie Carnus, d'Ovifat. En 1733, il achète une maison d'habitation avec dépendances, située au-dessus de la ruelle Theissen. Plus au nord, il y avait, à cette époque encore, deux maisons, à savoir de François Alard *amon Mathy* et de Henry Jacob (*amon Phlupe*).

En 1732, les habitants de Robertville prétendaient que les clôtures de ces maisons empiétaient sur le grand chemin. Aussi ils font une expédition en groupe et vont arracher les palissades et couper les haies. La femme Henri Jacob voulant protester, fut rouée de coups. Son beau-frère, Henry Barthélemy Alard accourt à la rescousse, mais il fut abattu d'un coup de hache par Theiss, le domestique de Jean Léonard Dethier.

Au bruit et aux cris qui s'élèvent, les manants de Sourbrodt qui, selon l'ancienne bonne coutume de voisinage, étaient occupés dans les environs à dresser une maison à un de leurs concitoyens, arrivent en groupe. Henri Jacob, voyant qu'on a malmené sa femme, assommé son beau-frère, et qu'on détruit les haies et les enceintes de sa propriété, s'arme d'une fourche pour s'élancer sur ses adversaires.

Le conflit aurait pu se terminer par une bataille en règle, n'était survenu le chapelain, maître Henry de Longfays, qui avait été voir un malade. Il se précipite hardiment dans la mêlée, désarme Henri Jacob, harangue ses fidèles et, selon les termes de sa déposition en justice, les empêche de prendre feu.

François Decourty sut s'imposer dans son nouveau milieu car, dès 1743, nous le rencontrons dans les fonctions d'échevin de la cour de Butgenbach. C'est lui qui lève la dîme de Sourbrodt et la remet pour 16 maldres d'avoine au receveur de Saint-Vith. Parmi ses descendants se trouvent un Jean François et un Adam, qui suit la carrière des armes. En 1745, dans une question à traiter avec le curé de Butgenbach, il représente le village avec quatre autres manants, dont son frère Thomas.

Thomas Decourty de Sourbrodt élève une nombreuse famille, à savoir Quirin, Léonard, Joseph, Suzanne, Jean, Barthélemy et Thomas.

En 1787, Thomas s'engage à l'armée. Il était caserné à Luxembourg, dans le régiment de Wurtemberg, compagnie de M. Menu. C'est son frère Quirin qui règle ses affaires en son absence.

Dans sa première lettre, il se déclare heureux dans la carrière des armes, mais dès 1791, il se plaint d'un abcès à l'estomac qui empire d'année en année. Il traîne dans les hopitaux jusqu'à ce que le mal l'emporte en 1794. Voici comment il terminait une de ses lettres à son frère, en 1792 : « En vous embrassant de tout mon cœur, en attendant que Dieu dispose pour un mieux, je suis sans réserve votre affectionné frère Thomas Decourty, malade au couvent du St-Esprit à Luxembourg ». Dans une de ses lettres, il parle d'un autre militaire Adam Decourty qui était marié, sans doute un petit-fils de François.

Thomas Decourty, petit-fils de Barthélemy, domicilié à Spa, se laissa entraîner à l'âge de 17 ans à remplacer le conscrit Beaufort, de Louveigné, pour une somme de 14 francs, dont il lui fit une reconnaissance. Il fut malheureux et privé de tout à l'armée parce que Beaufort ne payait pas. Sa mère, veuve, eut beau aller trouver le père Beaufort à Louveigné, elle fut mise à la porte et l'argent lui manquait pour intenter un procès. Après une année, Thomas, en eut assez, quitta l'armée et expliqua son cas au sous-préfet Bassange à Malmédy. Sans doute que Beaufort dut reprendre le service.

De toute la lignée de Decourty, c'est sans contredit Querin qui a été le plus connu et le plus remuant. En 1768, il épouse Catherine Demonty dans la maison appelée encore *amon Demonty*, à Ovifat, occupée aujourd'hui par Mathieu Nailis, descendant des Demonty et des Decourty. Querin y séjourna l'espace d'un demi-siècle, car il mourut en 1818.

C'était un homme remuant qui joignait à une solide instruction beaucoup de bon sens et de diplomatie. Dès son arrivée à Ovifat il fut désigné par le village pour le représenter dans ses procès contre Sourbrodt et le curé Vilenne, de Waimes. Les habitants d'Ovifat refusaient de payer des dîmes de charrues, parce que le Seigneur de Renastène y avait le premier droit. Decourty avait comme compagnon Pierre Jouste, le rusé. Ils étaient continuellement en route. Decourty avait un sauf-conduit pour tous les pays circonvoisins, et les intérêts du village l'appelaient souvent en route, jusqu'à la cour suprême de Wetzlar. Il était un échevin de la cour de justice de Waimes et homme d'affaire du comte de Metternich. Son principal avocat était de la Saulx de Gulchen, de Limbourg.

Les Français surent aussi apprécier ses capacités et ses services.

Une fois, il fut nommé Commissaire répartiteur des contributions de la mairie de Malmédy. Une autre fois, il est nommé membre du Jury à la cour de première instance à Malmédy. Dans son diplôme de nomination, je trouve dans le style ampoulé de l'époque, la phrase suivante : « En vous appelant à des fonctions aussi honorables, aussi importantes, aussi augustes, l'administration centrale vous procure les moyens d'acquitter le tribut civique que les intérêts de la société réclame de tous les amis de la justice et de l'humanité, de tous ceux qui ont le sentiment du bien et d'une bonne conscience ». Mais un peu plus loin, je lis : « Tout Juré d'accusation qui ne s'est pas rendu sur la sommation

qui lui a été faite, est condamné sans appel à dix jours d'emprisonnement et à 25 francs d'amende».

Quirin Decourty avait deux filles dont Catherine épouse Grégoire Alard, domicilié en 1818, à Bütgenbach, l'ancêtre des Alard de Bütgenbach et des environs; l'autre, Jeanne, épouse Jean Joseph Etienne et hérite la maison. C'est l'ancêtre des Nailis et des Justin qui habitent encore au même lieu.

L'ère de splendeur des Decourty déclina au cours du 19[e] siècle et le nom s'est éteint. A Sourbrodt il n'en reste plus que le souvenir du nom «*amon Decourty*» *à l'éwène do bwès*, maison occupée par des descendants en ligne collatérale.

31. BABE KRUSCH

Je ne parlerais pas de cette écervelée, dont la famille est éteinte, si Albert Bonjean ne l'avait fait revivre dans ses «Légendes et Profils» sous le nom de Catherine Macoir.

Dès le début du siècle dernier existait à Outrewarche une famille Curtz dont le fils Hubert, je crois, avait épousé une *tîhye* du pays de Manderfeld. Un jour, dans une rixe, il tua son voisin Simon et fut emmené au cachot. Ceci ébranla la cervelle de Barbe, déjà un peu fêlée, et pour échapper aux tracasseries de ses voisins, elle alla habiter en ermite au bord de la Warche, sous un rocher qui fut dénommé dans la suite *Rocher Bâbe Krusch*. C'est sur ce rocher qu'est amorcé le pont qui relie Outrewarche à Champagne et qui va bientôt être recontruit.

Barbe est restée célèbre dans la tradition pour son langage macaronique mêlé de wallon et d'allemand et dont les voisins avaient retenu des spécimens.

Quand on lui demandait son nom, elle répondait : Barbara Crutzera de Outrewarcha, en la manière des savants du moyen âge qui latinisaient leurs noms.

32. SOLHEID

Deux ans après l'apparition du patronyme Ducomble nous trouvons celui de Solheid sous la forme de l'époque : *de sur le hez*(1613). Cette nouvelle maison, construite un peu plus haut que celle qui portait le nom de *Spineux*, dominait la vallée dont le versant était couvert de bois et de taillis, d'où le nom *sol heid*. Autrefois, on écrivait et on

prononçait *de Solheid*. Aujourd'hui, le *de* a disparu dans l'écriture, mais le wallon prononce encore *d'solheid*.

La maison de Solheid semble avoir remplacé celle de Spineux, car celle-ci est citée une dernière fois en 1607 et celle-là une première fois en 1613. La maison du Spineux, dont nous relevons la première mention en 1512, devait être très ancienne pour avoir donné son nom au village d'Outrewarche, chez les voisins de langue allemande.

Suivant la tradition, elle était située environ 100 m à l'ouest de la nouvelle construction «*amon d'solheid*». A-t-elle péri dans un incendie? Est-elle tombée en ruines de vétusté? toujours est-il que la nouvelle assise était plus commode et plus accessible.

Gilet du Spineux vivait en 1512; en 1533 Johan Nelys épouse la veuve de Johan Gilet et hérite le Spineux. Je retrouve de lui un fils Henry qui épouse en 1573 la fille Collar le Bragard de Weismes et en 1584 le Spineux est habité par Johan Martin. Sans doute qu'il avait épousé une sœur de Henry, dont nous ne retrouvons plus de traces, et hérité le Spineux. Quelques années plus tard, nous rencontrons Johan Léonard Nocent, appelé aussi Johan du Spineux, et puis en 1613, Johan de Solheid. Dans une première étude des noms de famille, en 1939, faute de preuves, j'avais supposé que ces noms Johan Martin, Johan Nocent, Johan du Spîneux et Johan de Solheid désignaient un seul et même personnage. Je ne m'étais pas trompé.

En 1583, Johan Léonard Nocent d'Outrewarche vivait en seconde noces avec Johenne, fille de Antoine le petit, de Remonval, et son père Léonard Nocent lui donne la moitié de son mobilier et même plus si c'est nécessaire, pour être entretenu. Il reste quand même des points obscurs à élucider. Pourquoi se nomme-t-il Johan Martin? Est-ce une erreur de copiste ou une confusion, car il avait un frère du nom de Martin? D'autre part, pourquoi Léonard qui restait à Outrewarche, se laisse-t-il entretenir par son fils Johan, alors que sa femme et ses autres enfants habitaient à Rue? Nous donnerons à l'article suivant l'origine et l'histoire de la famille Nocent.

Johan de Solheid mourut en 1627, laissant plusieurs enfants, dont je relève Hubert, Jean et Léonard. Ils vont se disperser. Hubert reste à Outrewarche et continue la lignée ans la maison des ancêtres jusqu'au 20[e] siècle. Léonard s'établit à Robertville, puis à Sourbrodt (1635). Tandis que Jean va s'établir à Libomont où il fonde la lignée d'où est sorti Nicolas, dit le Suisse et plusieurs frères religieux.

En 1622, des troupes s'étaient arrêtées dans la commune. A Robertville était logé le capitaine de la garnison de Botbrich. Le fils Johan de Solheid et des voisins, engagent Hubert Grosjean à l'héberger avec six chevaux et cinq personnes, promettant d'intervenir dans

les frais, ce qu'ils négligèrent après le départ des troupes. Le différend fut tranché devant la cour de justice.

Peu de familles du ban de Waimes ont été aussi prolifiques que les Solheid. En 1740, il y a dix familles de ce nom dans la commune de Waimes et quinze au début du siècle dernier. A cette date il y en avait sept dans la paroisse de Xhoffraix. Le nom se retrouve à cette date à Malmédy, à Born, etc. Plusieurs familles de ce nom ont émigré à Verviers et ailleurs, ainsi qu'en Allemagne.

De 1820 à 1835, il est né 42 enfants Solheid dont 10 Marie-Catherine dans la Paroisse de Waimes.

En 1740, naissait dans l'ancienne maison Solheid à Outrewarche Jean qui devint prêtre et fut successivement chapelain à Elsenborn, à Nidrum et à Thirimont, où il mourut en 1814.

Une tradition orale, nous rapporte que l'ancêtre des Solheid était un Huguenot réfugié en cet endroit. Il serait arrivé vers la fin du 16e siècle et ses descendants s'y seraient succédé pendant au moins 12 générations. Il en va de cette tradition comme de bien d'autres, il y a un brin de vérité et beaucoup de fantaisie. Il est vrai que les Solheid se sont succédé pendant 9 à 10 générations dans cette maison jusqu'au début de ce siècle, où le patronyme s'est perdu, mais les fondateurs de la lignée, les Nelys et les Nocent sont bel et bien du terroir.

33. NOCENT

Nous allons remonter de quelques générations la généalogie des Solheid. Avant 1400, vivait à Gueuzaine un certain Oudelet, dont les enfants, que j'ai retrouvés, s'appelaient Oudelet, Simon, Richemonde et Eyllis (Alice). Je n'ai rencontré ce nom de Oudelet que trois fois, à savoir les deux précités et Oudelet de Waimes, fils de Hennekin (Jean) von Wysme, en 1363, parmi les hommes de garde du château de Junkerath.

Oudelet avait deux frères, Renard patricien de Malmédy, et Borgnard, fondateur de la lignée des seigneurs de Rue. Cette similitude de noms, et les noms relevés Richemonde et Alice, qui ne se retrouvent pas dans les familles ordinaires, nous laissent deviner une origine commune, que le manque de documents ne nous permet pas de vérifier.

Simon, cité une première fois en 1417, avait deux fils Johain et Innocens qui deviendra Nocent. Une génération nous échappe à la fin du 15e siècle, mais au début du suivant nous retrouvons le petit-fils Nocent ou Nochent, prononcé à la picarde, qui est cité dès 1509 à Outrewarche. Nous avons fait sa connaissance à propos de Justin d'Outrewarche, qui avait battu la femme Nocent à mort. Il portait le prénom de Gillis, mais il est généralement appelé Nocent tout court, anthroponyme que nous ne recontrerons plus dans la suite.

En 1509, il nous est présenté comme mari de Marette, fille de Bodechon, de Remonval. De sa première femme, il avait eu un fils du nom de Paquay et de la seconde Léonard.

Devenu vieux, en 1540, il veut se laisser entretenir par son fils Paquay, mais une question de droit se posait; comme il avait des enfants de deux lits, avait-il le droit de céder, comme de coutume, tout son mobilier au fils aîné pour être entretenu? La réponse de la cour de justice fut affirmative et elle fut enregistrée.

Paquay était marié depuis longtemps avec la fille Lorent, de Champagne, qui avait cinq enfants. En 1529, nous rencontrons une coutume de l'époque assez singulière, mais fréquente. Jenon devenue veuve de Lorent, remet à son gendre Paquay sa part d'héritage devant la cour de justice. Celui-ci la reçoit avec toutes les cérémonies d'usage, puis avec les mêmes cérémonies, il la remit à sa mère, en considération de la dot de mariage que sa femme avait reçue. Du côté paternel, il avait été mis en succession en 1526.

Paquay Gillis Nocent a aussi deux fils : Gillis et Léonard.

Gillis va continuer pendant un siècle et demi la lignée des Nocent à Outrewarche.

Léonard avait épousé Jehenne, fille de Thomas de Batty, de Steinbach. Voici dans quelles circonstances il acquit une maison à Rue. Vers 1553, Paquay d'Assurwaimes (Haute-Waimes) fut tué par Thomas Jacques de Rue, une brute qui maltraitait aussi sa femme et Linard son beau-frère, qui habitait sous le même toit.

D'après les lois de cette époque et le record de Waimes, le seigneur hautain avait le droit de feu ou d'arsin, c'est-à-dire de brûler la maison du criminel. Le Potestat se laissa cependant fléchir par des hommes de bon sens qui lui demandèrent de suspendre à cette décision. La maison fut remise à Léonard Paquay Nocent pour 200 florins, à condition d'entretenir la femme de Thomas Jacques et son frère Linard, qui se plaignaient des mauvais traitements de Thomas. J'ignore ce que ce dernier est devenu.

Linard avait comme enfants : Martin, Querin, Colla, Johan et deux filles, qui avaient épousé Georges des hayes d'Arimont, l'ancêtre des Dehez, et Léonard Winquin Arban de Rue.

De Martin, je ne trouve pas de descendance. Querin a épousé la fille d'Englebert de Cheren, pays de Houffalize et émigra dans ce village, Colla continue la lignée à Rue et Johan établi à Outrewarche y

fonde la lignée des Solheid ainsi que nous l'avons vu, à l'article précédent.

Les Nocent vont s'étendre pendant quelques générations, mais le nom disparaît en 1707, avec Jean Herman Nocent, échevin de la cour de Waimes, qui mourut sans enfants.

Le patronyme Nocent est assez répandu en Belgique, mais généralement sous la forme Nossent.

34. LE LONG

En 1524, un des quatre manants d'Outrewarche s'appelait Jaspar. En 1549, avec Hilghers de Nidrum, ils citent leur beau-frère Lydard Martin du Thier de Robertville, pour une question d'héritage.

J'en retrouve quatre enfants : Johan Jaspar, qui avant 1549 épouse une fille de Colla *le kuk*, de Bruyères et fonde la lignée des Lecoq; Isabeau qui meurt célibataire vers 1594, une fille qui a épousé Theiss de Nidrum et Colla.

Colla Jaspar épouse Catherine fille de Henry Jaspar de Steinbach, l'ancêtre de Steinbach de Malmédy. Il a comme enfants Catherine et Johan Jaspar qui épouse avant 1583, la fille du jeune Johan le Maire de Libomont. Il est appelé le long Jaspar et va transmettre cette épithète à ses descendants et à la maison qu'il habite. Un autre fils de Colla Jaspar Colla d'Outrewarche avait épousé une fille de Léonard Alard de Robertville. Les fils de ce dernier, Johan et Colla le long, héritent de leur oncle Wyaime Alard (1646). En 1680, est encore cité un Colla le Long. En 1740, *le long* a disparu comme patronyme, mais il persiste jusqu'aujourd'hui comme nom de maison et comme surnom des habitants *amon l'Long*. A cette date, la maison est habitée par Saturnin Jaspar, appelé également Saturnin Jean Noël. Il est remplacé, au début du siècle dernier par Jean Jacques Noël et plus tard par Jean Joseph Noël tous appelés *do long*. Les descendants Noël sont nombreux, mais dispersés aux quatre coins du pays.

Je soupçonne que les Langer de Nidrum et des environs sont des descendants de cette famille. Avant 1600 est cité Heinrich den Lange de Wiverche qui a des rapports avec notre commune et après lui Langer Johann, mais je n'ai pu les rattacher à notre Jaspar dont ils sont probablement des descendants.

35. REMACLE

Je ne veux pas quitter Outrewarche, sans avoir fait mention de cette famille bien méritante, dont le nom s'est éteint il y a quelques années, à Elsenborn, avec Joseph Remacle. Le prénom Remacle est un des plus anciens dans le pays et fort en honneur dans les siècles passés. On aimait à y acoller un nom de Jean et c'est sous la double forme Tchan-R'mâke qu'il est resté attaché à des maisons à Sourbrodt, Bruyères et Baugnez, mais ces dénominations sont de date assez récente.

Comme nom de famille, il ne s'est guère imposé avant le 17ᵉ siècle, alors qu'on le rencontre à Ondenval, à Walk et à Outrewarche. Ce n'est que dans cette dernière localité qu'il s'est maintenu. En 1707, mourait à Outrewarche Jean Remacle qui laissait un fils du nom de Henri, qui a propagé le nom. Au début du siècle dernier, trois familles de ce nom y vivaient dans l'aisance.

Elles avaient fondé une grande firme de soieries qui faisait du commerce international, dans la maison occupée dans la suite par le bourgmestre de Waimes, Marichal, et aujourd'hui par Joseph Wey. J'ai entendu dire par des anciens que cette firme avait un représentant, originaire de Suisse, Suter, établi dans la suite à Malmédy. Au cours du siècle, cette famille perdit de sa vitalité et de son importance et ne laissait plus qu'un descendant qui alla s'établir à Elsenborn, où il faisait le métier de relieur. Il était un homme également honnête, affable et apprécié. Il y a peu de maisons dans tous les villages environnants qui ne possèdent, des livres de messe ou d'autres livres, qui n'aient été reliés par Joseph Remacle en la bonne antique reliure de cuir. Il ne laissait qu'une fille qui a fait des études d'institutrice.

CHAPITRE IV
CHAMPAGNE

36. NOTICE HISTORIQUE

Ce hameau porte à côté du nom roman, le nom germanique Grinnertshausen. Champagne vient du latin Campania, par l'intermédiaire de Campaniatum et signifie campagne. Quand on apporta, en 874, les reliques de St-Quirin de France à Malmédy, le pieux cortège venant par Amblève et Heppenbach, fit un arrêt à la source de la Warchenne qui a porté le nom de « Sankesborn » ou source de St-Quirin. Il s'arrêta ensuite à « Campaniatum ». Pour faire honneur aux reliques, une femme du lieu vint déposer un linge sur le reliquaire, mais il fut immédiatement emporté, quoiqu'il ne fit pas de vent. Après plusieurs essais inutiles, la femme dut avouer qu'elle avait volé le lin pour confectionner sa toile. On a hésité sur l'endroit exact de ce Campaniatum, vu que

Champagne ne se trouve pas sur le chemin de Sankesborn (Weywertz-Gare) à Malmédy qui étaient reliés par la voie de grande communication appelée « vôye dès tahots ». « Tahot » désignait des charrettes couvertes de toile, dont les trafiquants faisaient usage avant l'introduction des chemins de fer.

Un jour, j'eus la bonne fortune de découvrir un indice qui enlevait toute hésitation à identifier Campaniatum et Champagne, car la voie qui va de ce village vers Bruyères-Walk et Malmédy est appelée en 1573 « la voie de St-Quirin de Malmédy ».

Le nom germanique est antérieur et le village a été allemand avant d'être rattaché à la principauté de Stavelot. Le Dr Esser, partant de la forme « Girmantshausen », repérée en 1461, qu'il juge corrompue, rattache ce nom à un primitif « German ». Que le nom soit corrompu, c'est assez évident, mais Esser aurait dû tenir davantage compte de la forme populaire, encore existante, « Grinertz ou Gringyertz » qui est certainement plus ancienne et plus exacte. Il aurait également dû prendre en considération les formes archivales postérieures qui correspondent à la forme dialectale. A partir de 1555 : Grynhartshausen, Greinhardshause, Grinertzhausen nous conduisent à un nom de personne primitif en « hart » (hard, comme Léonhard devenu en dialecte « lennert »). Je proposerais Grimmhart (8e siècle), devenu en allemand moderne Grimmert. Nous avons de nombreux exemples ou « grim » devient « grin ». On peut rattacher à ce primitif le patronyme belge Grignard.

Dans la liste des habitants, dressée en 1524, nous trouvons à Champagne les noms suivants : Lauren, Johan Kurnel, le grand filz lambier, Johan le grand, Johan garda, piet, Kuenchin, Elvir et Michi. De ces neuf noms, un seul passera à la postérité comme patronyme, celui de Curnel : de Kuenchin descendent les Crasson et de Michi les Piette.

Champagne fournira à Sourbrodt son fondateur et plusieurs familles aujourd'hui éteintes telles que Lechat, Leduc, Pietresse, Reusling et d'autres.

37. SOURBRODT

C'est le surnom de Johan Sourbrodt meier von weywerche, qui deviendra le nom du village dont il fut le fondateur. Une partie de ses descendants porteront le patronyme de Sourbrodt et une autre partie celui de Meier. Le nom de Sourbrodt s'explique comme Schoonbroot, Painlevé, Paindavoine, Blancpain, et plusieurs autres noms de ce genre

qui ont probablement été attribués à des boulangers. Le nom Meier vient du latin major, qui a aussi donné naissance au français mayeur ou maire. Dans nos pays wallons, les Lemaire sont les descendants de celui qui jadis présidait une cour de justice ou dirigeait une mayeurie. En pays germanique, Meier désigne l'administrateur d'un bien, majordome, de là, le fermier.

Vers la fin du 15e siècle, vivait à Champagne Colla Stienne Jue, mort ainsi que sa femme, avant 1519. En cette année eut lieu le partage familial entre les trois enfants. Léonard et deux filles, dont l'une, Poncette a épousé vers 1500 Orban d'Ovifat, et l'autre Johan Sourbrodt de Weywertz. Linard, lui, avait épousé la fille du petit Linard de Walk, dont il hérite en 1519, et pour le distinguer de son beau-père, il portera le nom de Grand Linard de Walk.

En 1519, Johan Sourbrodt vend sa part d'héritage à Alard de Robertville, mayeur de Waimes, occis quelques années plus tard par Jehan Gilet d'Outrewarche (art. Nailis) pour la somme de 84 postulars.

C'est avec l'intention d'aller s'établir dans la Fagne dépendante de Butgenbach qu'il liquide son héritage à Champagne. Avant 1530, nous le trouvons installé à l'orée du bois d'Everscheit, non loin de la forge actuelle de Thunus, à un emplacement désigné aujourd'hui par « vieux pair ». Le bois de hêtres Everscheit recouvrait tout le haut de Sourbrodt. Les noms toponymiques nous permettent d'en marquer encore exactement les limites : « tchamp o bwès », « d'vant l'bwè, », « drî l'bwès », « cwène do bwès », « combe do bwès », etc.

Everscheit, vient du francique aever qui désigne un endroit où la neige a fondu (comparer le wallon avrûle) et scheit, qui désigne limite. Au printemps et en automne, il arrive souvent que la Fagne est recouverte de neige et qu'à partir du haut de Sourbrodt, elle a disparu. Ce phénomène était encore plus visible à l'époque où le bois existait encore.

Au début, le nouveau hameau porta le nom d'Everscheit et son fondateur fut appelé Johan Sourbrodt d'Everscheit. Ce n'est qu'à partir du siècle suivant que le nom de Sourbrodt, qui concourait avec celui d'Everscheit s'imposa définitivement.

Johan Sourbrodt, et bientôt d'autres manants des villages riverains avaient obtenu du comte de Vianden, seigneur hautain, l'autorisation de s'y établir et de défricher les terrains incultes pour les transfomer en prairies et terres labourables. Pour chaque nouvelle parcelle, ils payaient une redevance annuelle appelée « cens », d'où le nom de « cinsî » (fermier) et du hameau des « Cinses ». Le nom de Bosfagne, cité vers 1600, n'est que l'adaptation au nouveau hameau de lieux-dits « lè p'tite et l'grande bosfagne ». Le Dr Esser dérive ce nom de « Bosonis Fania », comme il dérivait Sourbrot de « Suderbrœk » (marécage du sud), mais

il semble avoir cherché bien loin une explication qui s'impose d'elle-même car Bosfagne, souvent écrit «bœsfagne» n'est autre chose que l'allemand «bœs venn», ou mauvaise fagne, comme Mâfat, près de Francheville, a été l'origine «mâle fagne». C'est avec raison qu'en 1754, Henry de Longfaye, chapelain de Sourbrodt, s'adressait à l'Empereur pour se plaindre de la pauvreté du hameau de Sauerbrodt et de Bœsfenne, où il y a neuf mois d'hiver et trois mois de mauvais temps.

A peine Johan Sourbrot eût-il construit son auberge qui fut appelée plus tard le grand logis et clôturé les premières terres défrichées, que sept des douze manants de Robertville vinrent lui arracher les clôtures. Cette incursion eut son retentissement en justice à Butgenbach et à Waimes, et non seulement les sept délinquants furent punis, mais aussi les cinq autres qui faisaient partie de la communauté, ce qui mit le village de Robertville en grande discorde.

Outre le cens annuel, les habitants de Sourbrodt devaient aussi payer aux seigneurs la dîme des avoines comme les autres villages plus anciens. Cette dîme se mettait en adjudication au plus offrant en hausse publique, à la chandelle ardente. L'obtenteur récoltait la dîme et comme les publicains, au temps bibliques, il en tirait souvent bon profit. De 1555 à 1575, ce sont Diederich et Jacob Sourbrodt qui ont obtenu la dernière enchère ensemble ou séparément, contre des étrangers. En 1555, la dîme est évaluée à 3 malders ou 36 setiers, soit 900 livres d'avoine. Mais la dîme monte rapidement, soit 75 setiers en 1563 et 87 en 1565. Deux siècles plus tard, elle approche de 30 malders, soit 360 setiers ou 9.000 livres.

Johan Sourbrodt est cité une dernière fois en 1548, alors qu'il paye 3 florins de cens en plus pour des terrains nouvellement défrichés. Il semble être mort peu de temps après. A la suite de nouvelles découvertes, je puis corriger une erreur qui s'est glissée dans les articles Alard et Nailis. J'avais signalé comme enfant de Johan Sourbrodt d'Everscheit, Gillis d'Everscheit. En réalité, il était le fils de Johan Remacle de Gueuzaine mais avait épousé une fille de Johan Sourbrodt dont il a un seul enfant, Christophe, né en 1547, devenu bientôt après orphelin. En 1554, son oncle Jacob Sourbrodt qui avait épousé la fille Collar Johan Louys de Gueuzaine, échange les biens qu'il a hérités à Gueuzaine contre une partie de ceux qui reviennent à Christophe d'Everscheit à Sourbrodt. Outre Jacob, Johan Sourbrot avait encore un fils du nom de Diederich dont les traces se perdent après 1575.

A cette date, c'est Claes qui est hoste ou aubergiste du grand logis. Il est le fils de Diederich ou de Jacob, en tout cas le petit-fils et héritier de Johan Sourbrodt. Bientôt, dans la suite c'est Léonard Alard qui est le maître aubergiste. Il semble avoir épousé une fille de Jacob sans doute, une sœur de Claes, à moins que ce ne soit sa fille.

A partir de 1560, nous rencontrons à Everscheit Thomas Mosset de Faymonville dont le gendre Quirin d'Ovifat et le fils Johan ont prolongé un certain temps le nom de Mosset à Sourbrodt, mais il est resté plus populaire à Faymonville.

38. PONCETTE

C'est à Champagne, vers 1475, que naquit Poncette dont le nom est devenu patronyme de sa descendance. Poncette est le féminin de Ponce ou Poncin. Ainsi que nous l'avons vu à l'article Sourbrodt, qui précède, elle était la fille de Cola Etienne, surnommée Jue. Cola était probablement le fils de Steffen qui hérite avec ses quatre frères et ses deux sœurs de leur père Colinet de Champagne, mort avant 1471.

Poncette épouse, aux environs de 1500, Johan Orban d'Ovifat et fut bientôt veuve avec un fils du nom de Johan. Par le fait qu'elle était devenue veuve et chef de famille, son nom prévalut sur celui d'Orban, ainsi que nous l'avons vu à propos de Lucèye à Robertville et de Fossetté à Ovifat. Son fils Johan se rencontre dans les documents de l'époque tantôt sous le nom de Johan Orban et tantôt de Johan Poncette. En 1550, il est cité comme fils de Johan Orban d'Ovifat, dit Johan d'Ovifat, dit Johan Ponchet Orban ou Arban est la forme populaire pour Urbain, noms assez fréquents à cette époque.

Etant devenue veuve, Poncette épouse Johan Reuslink et continue à habiter Ovifat. Après la mort de ses parents, en 1519, elle relève son héritage à Champagne, avec son frère le grand ou le gros Linard de Walk, et son beau-frère Johan Sourbrodt. Un second partage des enfants Cola Etienne eut lieu en 1531 et un troisième en 1532, parce que leurs biens relevaient de plusieurs cours. A cette occasion, Poncette mit son fils Johan en possession de sa part de Champagne.

Johan Poncette habite à Walk. C'est là qu'il mourut vers 1570, date à laquelle ses enfants relèvent et partagent ses biens. Ce sont Johan, Catherine. Poncette avait épousé Johanne, sœur ou belle-sœur de Remacle et Isabeau.

Le jeune Johan Poncette avait épousé Johanne, sœur ou belle-sœur de Remacle le Parmentier de Walk, tante de Toussaint Martin. De ce mariage sont nés Etienne, Jean, Jacquemot, Philippe, Anne et Maroye. Johan meurt en 1617 et sa veuve Johanne vit encore en 1637, date à laquelle elle donne une fagne en fond de Sechamps à son gendre Jacob des Preits, mari de Anne, probablement l'ancêtre des Depré de Sourbrodt.

Etienne et Philippe se marient à Walk, mais le nom de famille Poncette s'y éteint à leur mort.

Le troisième Johan Poncette épouse au début du 17e siècle Trina fille de Jean Léonard Alard de Robertville et construit une maison à Andrifosse où les Poncette vont habiter pendant plus de deux siècles, jusqu'à ce qu'elle soit acquise par Bernard Albert, où sont morts naguère ses enfants Clément et Marie-Catherine, dit Bernard.

En 1619, Johan est veuf avec une orpheline du nom de Anna. Comme il veut contracter un second mariage avec Catherine, fille de Léonard le Charon de Champagne, échevin de la cour de justice, un conseil de famille est institué pour départir les droits des enfants des premiers et des seconds sièges de mariage. Il a hérité du côté de sa femme 200 thalers qu'il a employés à construire, mais il doit réserver 40 thalers qui resteront à la disposition de Anne avec les intérêts à 6 p.c.

Johan Poncette d'Andrifosse mourut vers 1647, précédé dans la tombe de son fils Jean, mort en 1641. Depuis son origine c'est sous le nom de Jean que la lignée principale a évolué et pendant les deux siècles suivants, les noms de Léonard et de Jean vont alterner.

Léonard eut plusieurs enfants, mais c'est Jean seul qui va transmettre le nom. La famille Poncette n'a jamais pris d'extension. Aussi de très vieille date on transmettait ce dicton que tous les Poncette ont toujours été parents entre eux.

Jean Léonard Poncette épouse Marie Servais d'Ovifat. Ils meurent respectivement en 1734 et 1731 à Andrifosse.

Leur fils Léonard épouse en 1731 Elisabeth Adam Lucie de Robertville et après avoir légué leur nom à leur fils Jean, ils suivent leurs ancêtres en 1768 et 1789.

Leur fils Jean Poncette, né en 1731, épouse en 1769 A. Catts Gilles Peters de Weywertz. Parmi les descendants de ce couple nous retrouvons un trappiste, frère Remacle Herbrand, décédé à Chimay, cinq prêtres : Léonard Lejoly, mort curé à Buderich en 1947, Nicolas Wauty, curé à Petit-Waret, assassiné par la soi-disante armée blanche en 1943, Jean Thunus, curé à Bullange, Louis Lejoly, vicaire dans le Hainaut, une religieuse et l'auteur de cette chronique.

Ils eurent deux fils : Léonard et Jean. Jean laissant quatre fils dont la descendance est en voie d'extinction et une fille, Marie-Catherine qui avait épousé Jean Léonard Lejoly, dit d'so lès tchamps, à Outrewarche, dont la nombreuse génération est dispersée dans tout le pays.

C'est Léonard qui a transmis son nom patronymique, mais qui est encore confiné à une seule famille à Sourbrodt, non loin de l'endroit

où il y a plus de quatre siècles, Johan Sourbrodt, beau-frère de l'ancêtre Poncette construisait le Grand-Logis.

39. CRASSON

C'est aussi à Champagne que le fondateur de ce nom vit le jour. Le mot crasson, du latin crassus, gros, gras n'a rien de commun avec la plante qui, en wallon, porte le même nom, pas même l'étymologie.

En 1530, Etienne Renard de Faymonville met ses enfants en possession des biens patrimoniaux de père et de mère, à savoir son fils Linard, ses filles Gerte et Johannette et ses gendres Elves Huntzzruck, Steff van Wirtzvelt et Jaspar le Wangneur veuf. Léonard et Johannette reçoivent en part tout ce qu'il possédait dans la mayeurerie de Waimes.

Wangneur est un nom qu'on retrouve dans toutes les localités à cette époque et signifie cultivateur, de gagner ou wangner. Le mot wangner signifiait cultiver. Le vieux français gagnage signifie pâturage. Nous n'avons conservé que le wègnant courti, qui est la prairie la plus productive près de la maison, encore ce mot tend à disparaître.

Léonard habitait à Champagne, où il avait épousé, vers 1510, la fille de Keunchin, fils de Johan le grand fils. Celui qui n'est pas au courant de l'anthroponymie locale peut facilement déformer les anciens noms. C'est ainsi que dans la nomenclature des feux de 1525 (Folk. Stav.-Malm. 1949, p 19 notre kuenchym le grand filz est appelé Kinechyn le grand sotz. Le sot ce n'était pas lui, mais son fils Justin, innocent et muet.

Keunchin était le fils ou petit-fils de Johan le grand fils de Gueuzaine qui relève en 1441 de sa femme, sœur de Johan Maroit (Marœtte qui est devenu Marette et puis Maraite).

Keunchin, dont on trouve une quantité de variantes : Kuenchyn, Cœnchen, Cœnchon, Kengin, plus tard Cœnchenne, etc,... C'était un nom en usage depuis un siècle à Gueuzaine et à Champagne. Il dérive de Kœn, Cœne, Coon ou Coune, qui est un abrégé de Conrad. Ce primitif a donné naissance à beaucoup de patronymes, tels que Counet, Counard, Counson, etc,...

Lynar Etienne Renart, que nous venons de citer et Philippe de Walk, auxquels il remit tous ses biens en 1530, sous condition qu'il sera entretenu sa vie durant, ainsi que son fils Justin, l'innocent Léonard hérita la maison paternelle à Champagne et le nom de son père. Il s'appelait Léonard Kœn, nom qui a failli devenir le patronyme de

sa descendance, n'eût été l'embonpoint de son fils Crasson et le transmit aux générations suivantes.

Léonard Kœn était un homme considéré qui fut échevin de 1535 à sa mort en 1563. Il laissait six enfants en vie : Johan, Cœnchon, Linard, Etienne et deux filles.

C'est Linard qui va recevoir le surnom de Crasson. Il avait épousé Jehenne, fille de Johan Jacque d'Ondenval, en 1541. Sa femme Linette était veuve et remariée avec Querin Simon. Ils firent un contrat de mariage avec tous les points et les aléas bien spécifiés, pour l'entretien de Querin et de Linette leur vie durant. Ces contrats jadis d'un usage courant, étaient une garantie entre les mains des vieux parents pour être bien entretenus ou pour « remettre les mains à leurs biens dans le cas contraire ».

Léonard est appelé Cœne ou Coune, parfois Crasson, et le plus souvent Léonard Cœn, dit le Crasson. Le Crasson restera encore épithète pendant deux générations pour devenir enfin patronyme. Léonard le Crasson mourut en 1588 après avoir cédé tous ses biens à son fils unique Renard dit le Crasson.

Renard avait épousé la fille du mayeur Colar Servas Johan Denys. Il mourut en 1621, délaissant deux filles et trois fils : Querin, qui s'établit aux Fagnoulx (Thirimont). Adam, marié à Faymonville et Servais qui continue la lignée à Ondenval.

La branche des Fagnoulx n'y prend guère d'extension et s'y éteint en 1750 par la mort de Jacob, époux de A. M. Querelle qui laisse un fils et deux filles. Son fils Jean épouse, en 1752, Marie, sœur de Pierre Jouste d'Ovifat et va s'établir comme meunier à Moulin du Ruy, où il va propager le nom de Crasson.

Servais épouse Marie Gabriel (Xhayet) et hérite la maison paternelle à Ondenval. Il a deux fils et quatre filles. Renard épouse Elisabeth Antoine de Malmédy où il devient marchand bourgeois de la ville. Catherine se marie aussi à Malmédy, avec Arnold Hanotte.

En 1765, Servais emprunte 135 pattacous (thalers) à l'échevin Jean Henry de Bodarwé pour payer la rançon de son fils prisonnier à Luxembourg. Vers la même époque, Renard Lecoq de Steinbach emprunte à l'échevin Jean Wansart 100 pattacous pour racheter également son fils prisonnier au Luxembourg

Adam, fils aîné de Servais hérite la maison et continue la lignée à Ondenval. Il n'a qu'un fils du nom de Christophe qui conserve le nom dans la paroisse. En 1731, il épouse A. M. Melchior. Après 1770, leurs parents étant morts, les enfants Querin, Gilles, Jean-François et Anne-Marie, épouse de Quirin Wansart se partagent l'héritage qui était très considérable et les nombreux capitaux qui leur étaient dus.

Alors qu'au milieu du 18e siècle, il n'existe plus qu'une seule famille Crasson, ce nom va prendre une extension considérable au cours du 19e siècle. je vais en donner les branches principales.

En 1764, Gilles épouse Marguerite Collienne et après sa mort, survenue en 1780, il épouse Marie Barbe Renard, morte en 1796. Gilles la suivit dans la tombe en 1808. De ses deux épouses, il a plusieurs enfants.

Damien, né en 1777 et mort en 1850, épouse en 1821 Marguerite Mertes d'Iveldingen. De ce mariage naissent entre autres, Léonard qui épouse successivement M.-Louise et M.-Elisabeth Lecocq : c'est le père de Léon Crasson, dit le petit Léon et de ses frères et sœurs, et Saturnin, né en 1834, qui épouse en 1801 Joséphine Mans. Ce sont les parents de Clément Crasson mort à Remonval et de Adolphe Crasson de Waimes.

Un autre fils de Christophe, Jean-François, mort en 1795, épouse en 1770 A. Catherine Lamby, la fille unique de Martin Lamby, surnommé Moutche. Leur fils H. Crasson épouse en 1811, M.A. Thomas et achète à Saturnin Lamby, la maison de style, voisine de l'église construite en 1784. Leur fils Léonard Crasson, né en 1818, qui épouse en 1844 Marie-Catherine Chavet est le père de François (1850) Emile (1851) et Charles Crasson (1883), dont les descendants se multiplient à Stephanshof, Ondenval, et ailleurs.

Jean-François Crasson susdit à un autre fils, Jean Henri, né en 1792, qui épouse en 1818 M. Suzanne Grosjean, née en 1796. Leur fils Servais, né en 1825, épouse en 1856 M. Th. Bodarwé. Il habitait la maison qui porte son nom et celui de sa mère « amon Servâ Suzanne ». Cette maison avait été construite en 1623 par Henri de Bodarwé, propriétaire du moulin d'en face.

Jean François Crasson qui était parent aux 2e et 3e degré avec sa femme A. C. Lamby eut un fils du nom de Jean Quirin, qui épouse vers 1811 sa petite cousine M. Jeanne Lamby. Il est le père de Henri Fr. Crasson, né en 1816, qui épouse en 1857, M. Thérèse Crasson, sa cousine germaine, avec dispense de Rome. Comme ils avaient hérité la maison de l'ancêtre Lamby-Moutche, ils en héritent aussi le surnom. De ce mariage naquit Jean Henri Crasson, surnommé Moutche, dont un des fils est retourné à Champagne, au berceau de la famille.

40. CURNEL

Ce nom est un dérivé de Corneille, dont il existe une grande quantité de variantes telles que Quernelle, Kernel, Koronel, Colonel, Cornez, Cuerne, Cuane, Curne, Quernet, Cornet, etc.

Le nom nous est venu de la célèbre abbaye de Saint-Corneille qui a donné son nom à Cornélimunster où l'on se rendait jadis régulièrement en pélérinage pour y vénérer ses reliques et d'autres reliques insignes qui se montrent aujourd'hui tous les sept ans avec celles d'Aix-la-Chapelle.

Le nom de Corneille s'est répandu plus tôt et davantage dans les territoires de langue allemande, sous la forme apocopée de Nelles qui a donné Nailis, Nelissen, peut-être même Lisin, à côté de Cornélis, Cornélius, Cornélissen, etc.

St-Corneille, en wallon « Cwernê » est représenté avec une corne qui symbolise l'origine du nom.

Ce nom est entré assez tard en usage dans notre Wallonie et il est resté confiné dans la mayeurie de Waimes où il se rencontre assez souvent au cours des 15ᵉ et 16ᵉ siècles, avant de se fixer comme nom de famille, à la fin du 16ᵉ siècle, sous la forme de Curnel à Champagne et Quernet à Bruyères.

C'est en 1412 que je rencontre ce nom pour la première fois avec Kernelle de Walk. Il eut plusieurs enfants : Thoine, Thonet et peut-être aussi thonay dont Nayelus (N° 14) épouse la fille avant 1488. Un autre fils, Thomas Curnell de Walk, cité à partir de 1447, va s'établir à Fisez (Thirimont), où il épouse Jehenne, fille de Johain et petite-fille de Renier et Maroyette. Ses descendants ne recevront pas le nom de Curnel ; ce sont Johan des Fisez, Léonard de Malmédy et le Petit Thomas des Fisez.

Un autre descendant de Curnel de Walk, Corneille, le fils du petit Jacqmot de Walk, qui avait épousé une fille Wilhaume d'Assurwaimes, est établi à Bruyères, au début du 16ᵉ siècle. Le nom va s'y développer pendant un siècle. Son fils Johan est échevin de 1551 à sa mort, en 1570. Le nom s'y rencontre surtout sous les formes Cornez, Cuerne, Cuane, Quernet et Cornet et si la famille ne s'y était éteinte vers 1630, par la mort de Querin Quernet qui ne laisse que des filles, nous y aurions peut-être gardé le patronyme Quernet ou Cornet. J'ai même l'impression qu'un membre de cette branche a transporté le nom Cornet à Malmédy.

Retournons à Champagne où nous trouverons les ancêtres de nos Curnel. En 1504, sont cités Johan Ernot de Hedomont, Thunus de Weverchy et Johan Kurnel de Champagne comme « sorages » (beaux-frères) de Michel et de Remacle Winant de Robertville. Je n'ai aucune preuve que ce Johan Curnel soit un descendant de Kurnelle de Walk et cependant je n'hésite pas à le rattacher à cette souche, soit comme fils de Thoine ou d'un frère du nom de Kurnelle que je n'ai pas retrouvé, car à cette époque, il était assez rare qu'un des fils ne portât pas le nom du père ou du grand-père.

Quelques années plus tard, avant 1520, Johan Kurnel est mort, et sa veuve Maron se déshérite en faveur de ses enfants, un fils Pirot et quatre filles qui ont épousé Johan delle Champagne, Kunechyn de Gueuzaine, Blaes d'Elsenborn et Querin le Marly de Waimes. C'est Johan qui va reprendre la maison paternelle et partant aussi le nom de Curnel y attaché.

Cette maison était située à l'emplacement de la maison Etienne (peut-être Lamby), car une source qui jaillissait dans le chemin arrosait la prairie devant la maison. Un jour nous parlerons de Borgnard, seigneur de Rue, le plus riche propriétaire très loin à la ronde. Sa fille Marechine avait épousé Thomas le Maire de Rue.

Cette famille possédait plusieurs masures à Champagne. Léonard fils de Marechine était le supérieur de la masure Curnel, tandis que son frère Johan, marié à Robertville (N° 21) était supérieur de la masure Mechy Giletz -« amon l'vi Piette » (N° 42).

En 1549, Johan Curnel II est mort et le partage du patrimoine a lieu entre les trois enfants, Johan, Léonard, et Linette. Linette qui avait épousé Johan, le grand Johan le jeune de Walk, avait déjà reçu sa part du vivant de son père. Les deux frères se partagent la maison et les terrains. C'est Johan qui obtient la maison. Il est intéressant de voir la part du mobilier que recevra Léonard. Il aura neuf brebis, deux vaches, « ung couvertois (cof'teû), une paire de lincheul (léssoûs), ung lict selon sa puissanche, quatre aulnes de tyndui (têdu) drap, item sa revenue en la maison jusqu'a ce qu'il trouve son aventure (qu'il se marie) ».

Johan Curnel III avait épousé en premières noces la fille de Johan Henry de Faymonville. Il en a eu deux enfants, Colar et Maroïe. Entre 1561 et 1565, il épouse en second lieu la fille de Jacob d'Ondenval, appelé dans le même acte Jacquemot. Ce Jacob est un sage. Ayant trois gendres, il se réserve tous ses biens jusqu'à sa mort. Johan Curnel III, mort en 1583, par son mariage avec un femme d'Ondenval avait porté les intérêts des enfants du second lit vers cette partie de la mayeurie. c'est là que nous retrouverons Johan Curnel IV.

En 1585, Colar Johan Curnel et sa sœur Maroïe qui avait épousé Johan Orban de Walk héritent de leur tante Linette qui, devenue veuve de son premier mari, avait épousé Wilhaume Johan Wilheaume de Rue.

Johan Curnel IV, enfant du second lit épouse la fille de Georges Anthoine Driglet des Fagnoulx. Nous reparlerons de cet Antoine Driglet ou Triquet à propos du courtil Triquet à Waimes et de la Voie Antoine, transformée aujourd'hui en grand'route de communication à laquelle il a donné son nom.

C'est en 1596 que Georges Antoine Driglet met ses enfants du premier mariage à succession, à savoir son fils Johan et son gendre Johan Curnel. Celui-ci reprend la maison et toute la part de Johan Georges pour 160 dallers. On se plaint aujourd'hui des frais d'achat d'immeuble, mais de ce temps-là les droits s'élevaient déjà jusque 15 pour cent. En reprenant la maison, il en laisse la moitié à la disposition de ses beaux-parents, mais à la mort de Georges, il devra prendre soin des cinq enfants du second lit, les entretenir et les « acclever ».

Son beau-frère Johan vend sa part pour quitter le pays. Il est installé à Bessweiler dans le duché de Zweibruck en Bavière. Nous avons déjà dit ailleurs que vers cette époque, plusieurs habitants de nos contrées avaient embrassé la Réforme. Ils étaient obligés par la loi de quitter le pays, mais ils pouvaient vendre leurs biens et emporter les meubles. C'est sans doute pour ce motif que Johan Georges est installé à Bessweiler, dans un centre protestant.

Johan Curnel IV n'a que trois filles qui épousent Johan Querin Charlier d'Ondenval. Johan Daniel (de Malmédy ?) et Collar Querin Marquet, dit Rouffin (Roffé). En 1617, c'est Johan Querin Charlier qui reprend la maison de son beau-père aux Fagnoulx ainsi que le nom de Curnel.

L'ascendance directe des Curnel remonte donc à Ondenval dans la famille Charlier.

En 1603 mourait Martin le Charlier. Ses trois fils Johan, Colar et Querin, et deux filles Jehenne et Marie se partagent l'héritage.

Colar le Charlier étant marié à Ovifat, c'est sans doute le père de Jean le Charlier, capitaine du ban, dont j'ai parlé à l'article Carnus (N°1) et que je supposais à tort être originaire des environs de Verviers. Marie, veuve, était mariée à Faymonville. Son fils Quirin était curé à Buckelmond, près de Cologne.

Johan Quirin le Charlier dit Johan Curnel V, après la mort de son beau-père en 1628, de son grand-oncle Colar Kurnel de Champagne et de Querin Quernet de Bruyères, est le seul dans la mayeurie de Waimes à continuer à porter le nom de Curnel. A sa mort, survenue avant 1667, il délaisse trois fils, Henri, Quirin, Jean et deux gendres, Jean-Henri Grosjean et Cola Léonard le Maire. C'est Grosjean qui va reprendre la maison aux Fagnoulx. Jean est mort en 1666 et je perds la trace de Henri.

Quirin se marie en 1662 et va élever une nombreuse famille à Thirimont. Je relève Léonard, né en 1663, Querin, Thomas et Servais.

Léonard épouse Anne Wansart et habite à Thirimont. Tous les deux étaient morts en 1743, quand eut lieu le partage familial entre les trois fils Jean, Quirin, et Léonard et les trois gendres. Jean Gengoux Paquay, Saturnin Marquet et Catherine Curnel, veuve de Jean le Dosquet.

Le plus marquant fut Léonard né vers 1709, qui épouse en 1736 A. Thérèse Renard. Il était marchand, établi à Waimes et échevin de la cour de justice.

Son fils Léonard, né en 1745, fit des études de théologie. En 1769 il était sur le point de recevoir les ordres. Ce même hiver, un habitant de Thirimont était mort dans la neige en retournant de la messe de Waimes. Ces circonstances étaient suffisantes pour demander l'autorisation de construire une chapelle. L'autorisation fut accordée et l'année suivante la chapelle était achevée. Léonard Curnel fut ordonné et il en devint le premier desservant. Il n'y resta que quelques années, fut un temps en Belgique puis vicaire à Waimes. A la révolution française, il refusa de prêter le serment. Jeté en prison à Malmédy le 13 décembre 1793 et le 27 conduit à Liège, il y languit jusqu'au 11 juin 1799, jour où il fut envoyé à l'île d'Oléron où il arriva le 15 septembre. Revenu à Waimes en 1801, sous le consulat, « il s'y tint tranquille », d'après le rapport du sous-préfet. Ces mots d'une mordante ironie sont d'autant plus vrais que, brisé par tant de souffrances et de privations, il expirait le 18 novembre 1801, quelques mois après son retour, à l'âge de 56 ans.

Léonard Curnel et son épouse meurent respectivement en 1788 et 1792. Leur fils Jean-Joseph, né en 1741 épouse en 1763 Marie Dethier. Ils meurent en 1812 et 1811.

Leur fils Quirin, né en 1775, épouse en 1805 Anne Jeanne Hennesse qui trépassent en 1860 et 1832.

C'est leur fils Jean-Louis, né en 1810, avec son épouse A.M. Querinjean (N° 8) qui tiennent le café sur la place à Waimes appelé « amon Lowy », auxquels succéda leur fille Marie Lowy.

Jean Joseph Curnel susdit et A. Marie Dethier furent aussi les parents de Jean Henri (1782), marié en 1812 avec A.M. Herbrand et en 1826 avec M.C. Marechal, le père de Henri Joseph Curnel, époux de Louise Querinjean, les auteurs des Curnel de Walk et de Libomont.

Au 18e siècle, une branche de Curnel encore vivante, alla s'établir à Boussire.

En 1774, Servais Crasson et son épouse reçoivent en cadeau du Sieur Jean Marechal et de son épouse Thérèse Thomas, leurs beaux-parents et parents, le cabaret du « Vertbuisson » à Waimes (maison F. Dethier) qui a si souvent changé de propriétaire pendant le 18e siècle.

Jean Curnel, mort en 1666, était surnommé Croupet, ce qui fournit à un avocat de l'époque de faire un jeu de mots, à peu de frais : « Johan Croupet croupit dans la nonchalance à payer ses dettes ».

41. LES MASURES

Dès le début du XVe siècle, nous trouvons à Champagne plusieurs masures. En 1439, à l'avènement de Henri de Mérode, elles sont au nombre de six, à savoir : les masures le Moine, Jacob Trotemenus, Bodechon Staburée, celle qui fut Schuur, que Martin grosse tiesse tient à présent, et deux masures qui furent Johan Henrioule delle Champagne que tient à présent Colines fils Jacqmot Rosseau.

Une masure est une exploitation agricole composée d'une maison et de terres qui sont la propriété d'un supérieur, ordinairement membre de la noblesse ou gros propriétaire. Cette masure est exploitée par un tenancier ou masuir qui est tenu à certaines redevances envers le supérieur. Il en jouit avec droit d'hérédité et ordinairement il peut céder ou aliéner ses droits à d'autres. C'est donc une ferme avec ses deux propriétaires, le supérieur et le tenancier.

Le supérieur a les droits suivants : la main-morte, le formariage, les issues, corvées, cens et rentes.

Par main-morte ou mortement, comme on écrivait au XVe siècle, on entend le droit du supérieur de prendre la meilleure bête de l'étable ou le meilleur meuble de la maison, s'il a plus de valeur, à l'occasion du décès du tenancier. En allemand, le masuir est appelé Schaffmann et la main-morte, Kurmede. Le terme mortement est resté dans notre wallon local, mwèt'mint s.m. pour désigner les droits ou frais de succession, mais il est en voie de disparaître.

Le formariage, ou droit d'issue ou de sortie, est une redevance due par le masuir quand un de ses enfants sortait ou se mariait hors de la masure. En 1538, Jaspar d'Outrewarche, au mariage de son dernier fils a négligé de payer les esxou (issues, sorties) au seigneur de Reinertstein qui les réclame en justice, comme pour les premiers, vu que celui-ci n'est pas plus bastard que les autres (pour enfants illégitimes ... on ne payait pas); s'il est plus franc, c'est-à-dire libéré, du droit de sortie, il doit le prouver, sinon payer.

Les issues sont les droits de vente. A cette époque, les tenanciers de masures pouvaient aussi posséder des terres en propre et les aliéner, ainsi que la masure, en tout ou en partie avec l'assentiment du supérieur, mais il devait payer les issues qui avec les frais d'écriture et les beuverages (dringuelle) se montaient de 12 à 15 pour cent de la somme de vente.

Les corvées consistaient en travaux que la famille du masuir devait exécuter pour le supérieur, tels que journées de faux, de faucille, de rateau, de charrue, de charriage de foin, de fumier, de bois, etc.

Les cens étaient des redevances en argent et les rentes, en nature,

telles que des chapons, des poules, des œufs, du foin, de la laine, du lin, etc.

L'origine de cette dépendance des masuirs envers le supérieur remonte au haut moyen-âge à l'époque franque, où les seigneurs étaient maîtres du fonds et le donnaient avec maisons en exploitation à des serfs ou esclaves qu'ils s'attachaient. Le supérieur pouvait vendre ses masures avec le personnel. A l'époque dont nous parlons, ces derniers restes de l'ancien servage tendent de plus en plus à diminuer et il arrive même que les tenanciers qui ont eu la chance de faire de bonnes affaires, rachètent eux-mêmes leur masure au supérieur et deviennent leur propre maître.

Le supérieur d'une masure la tenait lui-même du seigneur tréfoncier, c'est-à-dire, l'abbé de Stavelot et les Chapitres des monastères. A tout changement de propriété soit par héritage, soit par acquisition et aussi à tout avènement d'un nouvel abbé, le supérieur d'une masure devait en payer les droits de relief. Il était aussi obligé de tenir des registres bien soignés, dans lesquels il inscrivait les noms de ses propriétés avec les tenants et les aboutissants, les droits prélevés, etc. S'il négligeait ces écritures, qui seules faisaient foi, dans les contestations, il s'exposait à perdre ses droits. Il arrivait aussi que par suite de morcellements, il était de plus en plus difficile au supérieur de veiller à ses droits qu'il finissait par perdre. Ce n'est qu'à la Révolution Française que ces anciens restes de coutumes franques et féodales ont fini par disparaître.

Des six masures citées plus haut, les trois premières, ainsi que beaucoup d'autres dans le pays, appartenaient aux Borgnard de Rue, les plus riches propriétaires fonciers du pays. Elles passèrent en héritage aux enfants Thomas le Maire et de là à Guillaume le Parmentier, dit le Maire (N° 21) de Robertville.

Nous allons nous occuper plus en détail de la masure le Moine, située amon l'vî Piette. La masure Jacob Trotemenus est appelée au siècle suivant masure Etienne et est tenue par Léonard Cœne (Crasson, N° 39). Elle était située vers l'emplacement de la maison Mathieu Etienne. La troisième masure Borgnard dite Staburée, devient plus tard la masure Curnel (N° 40). Etait-elle située amon Pietresse, emplacement de la maison Mathieu Schauss, une très ancienne maison qui vient de disparaître? Staburée, dont il existe plusieurs variantes, nous fait penser à Stenbur qui, vers 1200, possédait une terre dans les environs de Malmédy (Stiennon, Scriptorium... de Malmédy, p 40). Quant aux trois autres masures, j'en ai perdu les traces.

Le Moine vivait à Champagne avant 1400. Son fils Johan le Moine fait un relief en 1412. Nous en retrouvons des enfants, en 1444, Jacob

le Moine, en allemand de Monich, cité parmi les locataires de la Fagne, en 1459 Philippe le Moine et Beneue, veuve le Moine, fille de Linard de Walk. En 1488, Jaspar fils le moine hérite de son beau-père Matthy Pire de Robertville. La masure se retrouve ensuite entre les mains de Mechy Gilet, l'ancêtre des Piette, dont elle va prendre le nom.

En 1558, Johan le Maire de Rue (N° 21), hérite de sa mère Marechine, les masures Michy et Kurnel et son gendre Guillaume de Parmentier les vend en 1565 à Nicolas Rave, potestat, pour 81 dallers, ce qui représentait, à cette époque, une somme considérable. De 1624 à 1674, c'est Martin Renard Potestat qui détient la masure Michy Gilet. Elle passe ensuite aux mains de Jean Joseph Faymonville et de son fils Quirin (1710), puis dans la famille Dumez (1774).

En 1762 éclate un procès entre le Sieur Echevin Dieudonné Du Meis, le prétendu supérieur, et Léonard Jean Piette de Champagne, le prétendu tenancier. Ce dernier refuse de reconnaître les droits du premier et remet sa cause entre les mains de l'avocat J.F. Simonis. Le procès dura 4 ans.

Le principal plaidoyer de l'avocat, qui compte 43 pages in-folio, est un modèle du genre pour embrouiller les questions et endormir les juges. Après plusieurs lectures, il est encore difficile de reconnaître le fil des idées. Il a deux cordes à son arc. D'abord il plaide la prescription pour la famille Piette parce que, prétend-il, les supérieurs ont négligé pendant 65 ans de toucher leurs revenus ou de les inscrire. En même temps, il plaide que la famille Piette ne descend pas de Michy Gilet en jouant sur les noms. Après avoir cité des descendants de Michy Gilet qui m'ont aidé à établir la généalogie de la famille Piette, l'avocat ajoute : « Ces trois frères mentionnés et leurs descendants leur sont aussi indifférents, aussi étrangers et aussi inconnus que la sultane favorite du Grand Turc ».

52. PIETTE

Sur ce voyons l'origine et la descendance de cette famille. Ce nom est la forme wallonne de Pierre, dérivé de Petrus par Piète qui devient Piette. Il en existe dans la commune de Waimes, originaire de Faymonville et celle de Champagne-Walk, qui descend de Piette Michy Gilet.

En 1524, nous rencontrons à Champagne Piet ou Peter de Weywertz qui est l'ancêtre de Piette et de Léonard Marôye de Faymonville, dont descendent les Faymonville.

Au début du 16e siècle vivait à Outrewarche, Gilet du Spineux (N° 34) dont nous avons fait connaissance à propos des familles Alard (N° 12) et Nailis (N° 14). Son fils Johan avait tué Alard et la veuve de Johan avait épousé Nailis, Johan avait un frère, Michy Gilet qui, à cette époque (1532) avait dû hypothéquer tous ses biens pour subvenir aux frais du procès de son frère, dans le cas où il n'aurait pas été solvable.

C'est ce Michy Gilet qui est tenancier de la Masure le Moine à Champagne au début du 16e siècle, sans doute par son mariage avec une fille qui descendait du le Moine. Il avait un fils du nom de Barthélemy qui avait épousé Beneue (Benoïse), la sœur de colar Johan Colar d'Ovifat. Barthélemy meurt, vers 1563, alors que son père vit encore et continue à gérer les affaires de la famille. Sa forte personnalité va imposer son nom à sa masure et à une partie de sa descendance.

Après la mort de leur mère (1590), les trois fils de Barthélemy, à savoir Piette, Paquay et Johan Mechy Gilet vont se disputer pendant six ans l'héritage de la masure pour l'abandonner finalement à Piette. Suivant la nomenclature de l'époque, ils portent le nom de famille Michel. Piette Mechy est l'auteur d'une nombreuse postérité dont il est bien difficile de suivre la généalogie à cause de l'enchevêtrement des noms de Piette. Michel et Etienne qui reparaissent à chaque génération. Piette meurt en 1631, délaissant trois fils, Jean, Michel et Etienne. Nous allons d'abord suivre la lignée de Jean.

De sa première femme Lucie, fille de Léonard Johan Mathieu de Robertville, il a trois fils : Léonard, Servais et Christophe et de son second mariage avec Pirette, fille de Jean Blaise le jeune de Boussire, il a Marguerite et Marie. Après sa mort, survenue en 1624, Pirette convole en secondes noces avec Léonard Bars de Champagne. Pendant plusieurs siècles les Barset ont vécu à Champagne et à Outrewarche et émigrent aussi à Faymonville, où le nom vient de s'éteindre comme patronyme, mais est resté attaché à une maison, a un courtil et naguère encore à une voie au milieu du village.

Jean avait hérité de la maison paternelle amon l'vî Piette et les biens de la masure, qui est scindée, furent partagés avec son frère Jean Etienne. Quant à Michy, dont nous reparlerons, il s'était établi à Gueuzaine. Je perds les traces de Servais et de Christophe. C'est Léonard, héritier de la moitié de la masure qui continue la branche principale des Piette. Léonard, Jean, Piette Michel, comme on l'appelait, avait épousé Catherine Marquet. Ils ne gardent que deux enfants, Jean et Marie qui épouse en 1555 Jean Léonard Dethier de Robertville. En 1664, il met ses enfants en possession de l'héritage. C'est Jean qui hérite tous les biens de la masure. Léonard meurt en 1673 et Catherine en 1684.

Jean Léonard Jean Piette va développer considérablement l'importance de cette famille par le commerce qu'il faisait avec l'Allemagne. Le nom de Michel se perd et c'est Piette qui devient patronyme. Jean

Piette s'était déjà spécialisé dans le commerce du vin. Le fait que le chemin qui vient de la Moselle et passait par les Hourdes de Butgenbach pour se diriger vers Weywertz et Champagne, porte encore aujourd'hui le nom de Winweoy (voie de vin) est une preuve que ce commerce devait être florissant. Les Piette fournissaient du vin de Moselle et du beklar dans le pays de Stavelot, de Limbourg et jusque Liège. Ainsi qu'il ressort des demandes de clients, le vin que Piette fournissait était de bonne qualité et fort apprécié.

En 1663, Jean Piette, épouse Royne (Reine Winquin) de Butgenbach qui mourut en 1671, en odeur de sainteté.

Le 27 janvier elle avait été à la messe à Weywertz, où il existait une chapelle depuis deux ans, et y avait communié.

Voici d'ailleurs la traduction de la notice qui lui est consacrée dans le livre des décès : le 28 janvier est décédée la très pieuse femme Regine Winckin, épouse de Jean Petri (Piette) de Champagne, qui la veille encore bien portante avait communié dans la chapelle de Weywertz et peu avant sa mort reçu pieusement le sacrement d'extrême-onction et fut enterrée le 29. Par des paroles proférées la veille, elle avait prévu sa mort prochaine, ainsi que l'ont raconté plusieurs personnes dignes de foi.

Voici ce que le passant peut déchiffrer, avec peine, sur sa croix en calcaire tapissée de mosaïques de lichens et de mousses, plantée au bord du chemin qui conduit de Champagne au nouveau pont de la Warche, actuellement détruit :

« Icy repose en Dieu le corps d'honneste Royen Wilhmhes de Butbac, Espœuse en son vivant à Léonarde Jean Piette de Champagne. Décédé le 28 janvier 1671. Prie Dieu pour son âme ».

Le lapicide a oublié Jean devant Léonard. A la Révolution Française, cette croix fut enlevée du cimetière et dressée dans la suite en face du pont de pierre entre Champagne et Outrewarche. Lors de la construction du barrage elle a été placée au bord de la nouvelle route qui relie les deux hameaux.

Jean Piette contracte un second mariage avec Catherine Nailis d'Ovifat (1676). En 1694 il fut nommé échevin et exerça cette fonction jusqu'à sa mort en 1704. Le document est envoyé à Paris où l'Abbé Egon de Furstenberg entretenait des relations suivies avec la cour. Si l'Abbé avait su à qui il confiait cette charge, il se serait bien gardé de le choisir et surtout de louer son zèle et ses capacités, car des capacités, il en avait et il le prouva bien.

En 1695, éclata le célèbre procès des corvées entre le ban de Waimes et le monastère de Malmédy. De tout temps, chaque ménage du ban, comme d'ailleurs de toute la principauté était tenu de faire des corvées de toutes sortes pour les moines et les seigneurs tréfonciers et avaient hérité des avantages que leur avaient valu les lois et les coutumes franques du moyen-âge. Depuis près de deux siècles, les corvéables portaient leurs charges en murmurant et avec des soubresauts de révolte.

Ce procès des corvées fut plus qu'un épisode et dégénéra même en révolution. Les Waimerais refusèrent de se soumettre aux menaces de l'empereur. La première partie de cette friction entre notre commune et l'autorité se termina par l'emprisonnement d'un bon groupe d'habitants à Juliers (voir art. Xhayet, n° 3) et la cassation des échevins.

Or c'est l'échevin Jean Piette, avec son fils Léonard, qui est le principal agent dans ce procès. Il tient les comptes et prélève des dons bénévoles pour nourrir la caisse. Ceux qui étaient moyennés donnaient jusque 20 dalers en une fois.

C'est lui qui fait les principales démarches à Malmédy, à Stavelot, à Liège, dans les bureaux et chez les avocats. Lui et son fils, seuls ou en compagnie d'autres se rendent bien des fois à la cour suprême de Wetzlaer, où se déroula le procès en dernière instance. Ils sont parfois de deux à quatre semaines en route. Jean Piette, essaie de s'attirer de fortes protections et surtout celle du Ciel, car dans les dépenses nous trouvons souvent le poste « messes » même jusque 25 à la fois, pour gagner le procès.

Aussi, la vindicte monacale se tourna surtout vers cet irréductible Jean Piette pour se dédommager des pertes subies. En 1701, les sergents du monastère font une descente chez les Piette à Champagne pour y saisir ce qu'ils trouveront. L'inventaire dressé par son fils Léonard est éloquent. Parmi les objets saisis se trouvent, outre, une vache, huit poules et 1200 gerbes d'avoine, deux fins linceuls (draps de lit), quatre bonnets, une chemise d'homme, un ceinturon, du pain, du beurre, etc. Ils répandent le lait partout, après avoir brisé les "crameus" (terrines). William, fils de Jean, voulut sans doute intervenir, car il reçut un coup de "fisique" dans le pied, ce qui l'immobilisa pendant six semaines à Malmédy.

En 1703, la cour de Waimes réunie examine les pertes subies par la famille Piette à cette occasion pour la dédommager. Jean mourut en 1704, laissant de ses mariages Léonard, Jean, Willem, Paulis un innocent, et trois filles.

C'est Léonard, l'aide et le secrétaire de son père, qui va hériter de la masure et du commerce. Vers 1690, il épouse Gertrude, fille de l'échevin Jean Henri Bodarwé, et augmente de ce fait considérablement le prestige et le revenu de sa famille, car les Bodarwé étaient les plus gros propriétaires du ban. Outre les autres propriétés, il hérite un quart du

moulin d'Ondenval. Léonard ne fut pas toujours, comme son père, de commun accord avec les échevins car en 1715, ils lui intentent un procès pour injures proférées contre eux. Comme les échevins étaient acteurs, le procès se déroula à la cour de justice de Malmédy.

La part active que Léonard avait prise dans la direction du procès des corvées, avait attiré sur lui l'attention du Potestat de Malaise, chef suprême de la justice et de la police de la principauté, qui découvrit en lui l'énergie et les qualités pour en faire un chef militaire.

Voici la teneur du document de nomination : « Etant venu à notre connaissance que la charge d'alfaire dans la compagnie du ban de Weisme de par delà le thioux est vacante, désirant qu'elle soit remplie par une personne de preudhomie et capacité nous inclinant en faveur de Léonard Jean Piette, résidant au village de Champagne, sur le rapport nous fait de ses qualités, nous avons bien voulu lui conférer ladite charge d'alfaire de la compagnie susdite, aux droits, honneurs et prérogatives y attachés, à quel effet nous ordonnons et commandons à tous ceux qu'il appartiendra de le reconnaître pour tel, lui rendant obéissance dans les fonctions de sa charge à peine de Chatoi (W. Chatou) selon les démérites. Donné à Stavelot, le 18 février 1701 (Sceau et signature).

Léonard Piette mourut vers 1730 et Gertrude Bodarwé vers 1757, car c'est en cette année qu'eut lieu le partage familial entre leurs enfants, Jean, Saturnin, François, Marie et Catherine. Ces deux dernières sont restées célibataires et ont vécu dans la maison paternelle.

En 1736, Jean, au nom de sa mère, avec ses trois oncles copropriétaires du moulin, acceptèrent de le louer à Saturnin Lamby pour un terme de 10 ans pour 34 écus par année. Dans une vente qui ne fut pas ratifiée par tous les propriétaires, le moulin fut évalué à 800 dalers. Dans la suite, il entre dans la famille Lamby dont un membre construit la maison de style près de l'église (1783) héritée par les Crasson.

François Léonard, Jean Piette, qui hérita la masure, épouse en 1743 Catherine Solheid d'Outrewarche. C'est sous sa gestion que la maison Piette va atteindre son apogée. C'était un négociant actif et averti. Son commerce de vin avait pris une extension qui dépassait de loin les limites du pays de Stavelot. Qu'il eût parfois des déboires et de mauvais clients, c'était inévitable, mais il avait de qui tenir et les procès ne le rebutaient pas.

Il fut toutefois bien mal inspiré de se laisser entraîner en 1762 dans un procès très coûteux contre le sieur Dieudonné du Meis pour cause de la masure Michy Gilet dont il avait hérité la moitié. Après quatre ans de procédure, il dut s'incliner et reconnaître sa dépendance envers D. Du Meis et payer non seulement les arriérés mais aussi les frais du procès.

Parmi les marchandises qu'il transportait en allant chercher du vin au Rhin et à la Moselle, il déclara en 1754 à la douane de Butgenbach 34 douzaines de bouteilles d'eau minérale de Spa qu'il conduit à Francfort. Elles sont facturées à 15 florins. En 1756, il conduit encore une charge de 22 douzaines de bouteilles à Sourbrdot, Elsenborn et Neuhof.

Comme il peut arriver, dans les meilleures familles, ses vieux jours furent troublés par le dérèglement de son fils Jean François. Fut-il chassé de la maison ou prit-il lui-même le large, toujours est-il que sa soumission, qui nous rappelle celle de l'enfant prodigue, mérite notre admiration : « si vous daignez me reprendre comme vous me l'avez promis j'espère, mon père, que vous n'aurez pas perdu votre temps à faire ce que vous avez fait, je vous rendrai autant de contentement que je vous ai donné de déplaisir. J'espère, mon cher père, que vous n'oublierez pas votre enfant qui n'aspire qu'après l'heureux moment de vous embrasser. Votre humble et obéissant fils Jean François Piette. Le 13 déc. 1774. »

François Piette mourut en 1781 et son épouse en 1789.

Ils laissaient trois enfants : Catherine Getrude épouse de Jean François Piront, Léonard François et Jean François.

C'est Jean François, l'enfant prodigue, qui hérita la maison paternelle. Le 7 janvier 1812, il fut victime d'un incendie qui ravagea ses granges avec tout le contenu. Le dommage fut évalué à 5.920 fr., somme énorme qui pourrait représenter aujourd'hui près d'un million de nos francs. Comme il n'existait pas d'assurance à cette époque, l'administration communale lui fit un certificat « invitant toutes personnes charitables chez qui le sieur Piette ou son épouse se présentera d'avoir compassion de la situation triste où cette famille malheureuse se trouve réduite et de bien vouloir la soulager par quelques secours ».

Son fils Léonard François Piette, né en 1796, épouse en 1849 Marie Barbe Piette dont il a deux enfants, Marie Elisabeth et Jean François, né en 1852.

De Jean François, il ne reste qu'une fille, mariée à Kalterherberg.

Le patronyme Piette est éteint dans cette branche. De l'ancienne splendeur de cette famille, il ne reste qu'une maison en ruine qui, mieux que jamais, mérite le nom de masure. Prochainement nous verrons la généalogie d'une autre branche qui est encore pleine de vie à Robertville et à Waimes.

Retournons au début du 17e siècle, pour y retrouver l'origine des autres Piette de Champagne et de Robertville.

Piette Michy Gilet avait eu trois enfants, Jean, Michel et Etienne. Dans la descendance de Jean, le patronyme Piette vient de s'éteindre à Champagne, quoi qu'il subsiste des descendants de lignes collatérales.

Michel était marié à Gueuzaine et il fut l'ancêtre d'une nombreuse descendance qu'on retrouve à Gueuzaine à Walk, à Waimes et ailleurs. Il mourut en 1639, précédé dans la tombe, la même année de son fils Jean.

Un autre fils du nom de Michel Piette épouse Marguerite de Gueuzaine. De ce mariage naît en 1642 un fils du nom de Pierre qui est communément nommé Piette Michel Piette. En 1663, il épouse Marie Piette de Walk qui mourut en couches d'un fils qui va porter le nom de son père, Piette Michel Piette. En 1774, Piette convole en secondes noces avec Jeanne Marquet qui lui donnera encore plusieurs enfants.

Piette Michel Piette le jeune se marie en 1692 avec Anne, fille de Henri Nailis dit Grosjean de Gueuzaine. En 1729, après le décès de sa femme, il laisse partager ses enfants, Piette, Michel et son gendre Etienne Lecoq de Steinbach.

Pierre Michel Piette, né en 1696 épouse en 1729 Catherine Poncin Toussaint de Robertville et habite à Gueuzaine.

Leur fils Pierre, né en 1748, épouse en 1784 M. Catherine Thunus de Champagne et meurt en 1828. De ce mariage sont nés, entre autres enfants Léonard Joseph en 1785 et Jean Servais en 1787.

En 1830, Léonard Joseph épouse Madeleine Drèse de Medell. Comme il mourut assez tôt, en 1843, le nom de son épouse a prévalu et est resté attaché à la maison paternelle à Champagne, qui s'appelle encore « amon Madlène », habitée aujourd'hui par Joseph Martin qui a épousé l'arrière-petite-fille de Léonard Joseph Piette.

Il y a quelques années les Drèse de Medell et des environs ont été mis en émoi au sujet d'un héritage considérable délaissé en Amérique par un Drèse originaire de nos cantons. Après de vains efforts pour retrouver les héritiers, nous avons reçu du notaire exécuteur testamentaire la décevante nouvelle que des ayants droit à l'héritage avaient été retrouvés en Amérique du Sud. C'était regrettable pour les nombreux Drèse originaires de nos cantons.

Le nom de Piette est également en voie de s'éteindre dans cette branche, les deux seuls descendants masculins, fils d'Alexandre, établi à Butgenbach étant morts, l'un accidentellement, l'autre dans la dernière guerre.

Jean Servais, frère de Léonard Joseph avait épousé Catherine Etienne de Champagne. De ce mariage naquirent un fils Jean-François et deux filles. Jean François épouse M. Catherine Herbrand de Nidrum et s'établit d'abord à Sourbrodt, où il laisse son nom attaché à une maison, habitée aujourd'hui par les descendants de Peter Toussaint. Plus tard, il revint s'établir à Champagne. De ses nombreux enfants, seul Hubert-Joseph, marié à Robertville laisse des fils qui continuent à propager le nom à Robertville et à Waimes, dans la 14e génération depuis l'ancêtre Gilet d'Outrewarche.

43. ETIENNE

Pour retrouver l'origine de ce patronyme, nous devons encore remonter aux enfants de Piette Michel Gilet. Les pièces du procès des masures ont été pour moi le fil d'Ariane qui m'a guidé à travers le maquis inextricable, où les noms de Piette, de Michel et d'Etienne se croisent, s'entrecroisent, se combinent et se remplacent à volonté.

Etienne Piette Michel, communément appelé Etienne Michel avait trois fils Léonard, Colla et Jean, et une fille, mariée à Quirin Villers de Malmédy. En 1629, à la mort de son frère Jean, avec Pirette veuve de Jean, Etienne relève la masure Michy Gilet et partage les biens et les dettes qui s'élevaient à 240 dallers. Etienne reprend à sa charge 110 dallers et Pirette le reste. En 1645, eut lieu le partage de la masure entre Jean Piette et son neveu Léonard Jean Piette.

En 1676, les enfants de Etienne passent un acte devant le sieur Jean de Moutarde, leur supérieur, suivant lequel Jean Etienne Michel reprend tous les biens de la masure, c'est-à-dire la moitié contre Léonard Jean Piette qui avait hérité l'autre moitié pour 50 patacons (dalers).

Outres les obligations que nous avons signalées à l'art. Masures (N° 49), un postulat, une journée de charrue en mars et une de faux et de rateau en été.

L'entièreté de la masure comprenait une maison avec jardin, courtil par derrière et dépendances, le pré alle pierre sous Champagne, douze journaux au chemin de Malmédy et une quarantaine à la voie des pierres.

Jean Etienne Michel épouse, en 1671, Anne, la fille de l'échevin Marquet de Weismes. C'est à cette époque que la famille Etienne est arrivée à son apogée car, par les partages entre de nombreux enfants au cours du siècle qui suit, la fortune va s'émietter.

Des enfants de Jean Etienne, nous ne retiendrons que les noms de Léonard Etienne Michel qui va continuer la branche principale et de Etienne Jean Etienne Michel, né le 10 août 1786, qui deviendra le premier chapelain de Champagne. Ce dernier fit des études de théologie et fut ordonné prêtre le 7 mars 1716 à Cologne. Pour l'aider à constituer

son patrimoine, indispensable pour être ordonné, son cousin Maître Michel, chapelain de Robertville, lui assura un revenu de 19 dalers. Maître Michel mourut en 1717 et Maître Etienne Michel lui succéda. Il fut sans doute le promoteur de la construction d'une chapelle à Champagne, qui fut achevée en 1722. Il quitta Robertville pour s'attacher à la chapelle de son village natal et y donner l'instruction aux enfants. Je ne sais pour quel motif il résigna en 1736 ses fonctions pour rentrer dans la vie privée, en s'occupant d'agriculture, comme ses autres concitoyens.

Il mourut en 1768 et pour exécuter les conditions posées par Maître Michel, il fit un legs de 200 écus au profit de la chapelle en l'honneur de la sainte croix qui subsiste encore et porte en chronogramme le millésime 1768 et le nom de Stéphanus Michel.

Son frère Léonard Etienne Michel né en 1672, continue la lignée. C'est à partir de lui que les noms de famille Piette et Michel vont disparaître pour ne laisser subsister que celui de Etienne. Il épouse, en 1699, Jeanne, fille de Mathieu Collas Pirotte. De ce mariage sont nés Léonard, Jean, Mathieu, Anne épouse de Guillaume Limbourg de Malmédy, Marguerite, Geneviève et Anne-Marie. Le partage familial eut lieu en 1743, alors que le père devenu important vivait encore.

Léonard qui continue la branche encore vivante hérite la moitié de la maison paternelle. En 1739 il épouse Catherine Jacqmemotte de Champagne. Notons ici que la mère de cette Catherine était une Dechamps, nom qui va rester attaché à la famille Etienne jusqu'aujourd'hui.

En 1744, naît de ce mariage un Léonard numéro 3, qui continuera la lignée. En 1777, il épouse Jeanne Thunus de Faymonville et meurt en 1795.

Son fils Léonard numéro 4, né en 1788, lui succède et épouse en 1827 Marie-Catherine Noël de Gueuzaine. Il était cordonnier, de son métier.

Son fils Mathieu-Gabriel, né en 1835, épouse Eugénie Noël d'Outrewarche, sœur de Jacob, un brave homme célibataire qui vivait en ermite dans sa maison occupée aujourd'hui par la veuve de son petit-neveu Joseph Etienne.

Mathieu Etienne n'eut que deux enfants, Joseph et une fille.

Joseph Etienne, dit Dechamps, né en 1874, avec son épouse Marie Pirotte, a élévé huit enfants dont sept garçons, tous mariés, qui vont de nouveau propager le nom de famille à Champagne, Weywertz et Outrewarche. Malheureusement 2 de ces 7 garçons sont portés disparus de la dernière guerre, Joseph et Franz.

44. AMON DECHAMPS

Nous traiterons plus tard de l'origine de la famille Dechamps, dont la branche principale a séjourné à Rue.

Avant 1600, Colar des Champs est venu de Rue s'établir à Champagne. Son fils, du même nom, meurt en 1663, laissant un fils Mathias dont l'unique descendante, Jeanne née en 1665, épouse Léonard Jacquemotte. Ils habitèrent dans la maison Dechamps qui garde ce nom et est habitée aujourd'hui par une descendante, la veuve Edouard Querinjean.

Au partage des quatre enfants Jacquemotte-Dechamps, la fille Catherine hérita, en 1739, la maison familiale et épousa la même année Léonard Etienne qui par le fait même reçut et légua à ses descendants le surnom de Dechamps.

En 1876, la maison échoit à Barthélemy Muller qui a épousé une fille de Léonard Etienne numéro 4. Plus tard, avec la fille Muller elle passe à Edouard Querinjean. C'est une de ces anciennes maisons qui est restée dans la même descendance, mais a changé quatre fois de nom, pendant plusieurs siècles.

45. AMON DJAQUE

Actuellement c'est le café Michel qui porte ce nom, parce que le grand-père du tenancier actuel, originaire de Walk s'appelait Jacques Michel.

Mais pendant plus de deux siècles, il y a eu de nombreuses générations de Jacques, dont le nom s'est éteint avant 1800. Ils habitaient dans la maison occupée actuellement par Mathieu Etienne qui s'appelait amon Djâque. Phénomène assez curieux et certainement rare, quand Mathieu Etienne, dit Dechamps, vint habiter cette maison vers 1870, il emporta avec lui le surnom qui s'attacha à cette maison et supplanta celui de Jacques.

46. GILLES

C'est à Wanne, près de Stavelot, qu'il faut aller chercher l'origine de cette famille. Jean-Henri Gilles y naquit vers 1757 et épousa en 1779 Anne-Marie Jacob Fechir d'Ovifat, où il mourut en 1827. Probablement qu'il habitait dans la maison occupée aujourd'hui par Armand Gazon qui s'appelait, au début du siècle dernier, « amon Djelisse ». Son

fils Jean-Pierre, né en 1781, épouse en 1816 Sophie Piron de Champagne, (voir art. 47). Jean-Pierre meurt en 1861. Son fils Jean Fr. Gilles épouse, 1853, A. Cath. Bodarwé de Remonval. La vieille maison Gilles tombe en ruine et le patronyme est éteint à Champagne, mais le petit-fils de Jean-François Gilles, Joseph Martin, est venu s'établir au village de ses ancêtres.

47. PIRON

En 1780, Jean-François Piron de Pont épouse Catherine, fille de François Piette (N° 42). Il est l'ancêtre des Piront de Bruyères, où le nom est éteint et de Goé, où il continue à se propager. Une descendante surnommée «Pironnette» aurait épousé un Lejoly de Faymonville, d'où le surnom serait entré dans cette famille.

J'ai également entendu dire que c'est à son intention que fut composée la ronde ou pasquèye «Piron n'vout nin danser, si n'a dès nous solès... et dès solés tot ronds po fé danser Piron», parce que sous la pantoufle de sa femme et des ses filles Piron devait danser, comme le violon jouait. Je doute cependant que ce refrain très répandu ait été composé à son intention, car il semble être très vieux, mais il est possible qu'on aimait à la chanter en pensant à lui.

48. COLETTE

C'est vers 1780 que s'établit à Champagne Jennesse Collette, dit Lambkin, originaire des environs de Vielsalm.

Il habitait une maison, disparue au début de ce siècle à la suite d'un incendie, derrière la maison de Paul Mathonet, au bord du chemin qui conduit à Walk, appelé jadis voie de St-Quirin, de Tchannesse le langage populaire avait fait Tchannûse. Il mourut subitement en revenant de Malmédy, la veille de la Toussaint, en 1881, à l'âge de 61 ans.

Une croix fruste en ardoise de Recht rappelle l'endroit où son corps fut retrouvé entre Champagne et Airhé. On y lit cette inscription : Obiit Jean Colet Canpat 1811.

L'orthographe de Champagne est pour le moins originale. Son fils Jean épouse en 1797 Anne-Françoise Close de Pont. Le fils de celui-ci, Jean-Henri, né l'année suivante, alors que l'église de Waimes était fermée par les révolutionnaires et les prêtres emprisonnés ou cachés, fut baptisé à Kalterherberg.

En 1822, il épouse A. Cath. Cremer de Nidrum. Son fils Nicolas, qui épouse en 1849 Marie-Thérèse Lamby, aprés avoir habité à Walk et à Steinbach, vint fixer ses pénates à Waimes, où vivent encore une partie de ses descendants. Ils habitaient la maison en ruine dans la voie Antône, appelée autrefois «amon l'grande Thèrèse des Tasses».

L'ancêtre Jeannesse Colette était fileur de son métier.

49. CHRISTOPHE

C'est à cette famille qu'est resté attaché le surnom de Tchan-nûse. Voici pourquoi.

Jean François Christophe,né à Dison en 1777, vint s'établir, vers 1810, à Ovifat, avec son épouse Marie Marguerite Mawet. Probablement qu'il y aura continué à exercer son métier de tisserand. Son fils Michel Joseph, né à Dison en 1809, épouse en 1830, Marguerite, fille de Jean Collette de Champagne. Il vint habiter dans la maison de son beau-père et en hérita le surnom de Tchan-nûse. Un de ses fils Henri-Joseph, épouse en 1862 Marie-Louise Crasson d'Ondenval.

Une partie des descendants est rentrée en Belgique, dans son pays d'origine, une autre partie a émigré vers Ondenval, emportant avec eux le surnom de famille. Par contre le patronyme a été amputé de la dernière lettre dans les registres du Standesamt prussien.

50. CHRISTIANE

Pendant deux siècles, il y a eu des Christiane, à Champagne. En 1810, dans ce village où il existait à peine trois ou quatre familles pauvres sur 22, Jean Christiane était le mieux situé. C'est en 1683 que Christian Petri (Piette) vint s'établir à Champagne. Ses descendants se sont dispersés dans les villages voisins, Faymonville, Weywertz et Outrewarche, où il existe encore une maison qui porte ce nom.

51. LE DUC

Nous reparlerons ailleurs de ce surnom attaché à la famille Blaise de Boussire. Le premier Duc, venant de Boussire au ban de Waimes, vers le milieu du 16e siècle avait épousé Paquette, veuve de Piette, maroie de Champagne. Il s'appelait Collar Blaise le Ducque et était issu de la

famille Blaise dont descendent les Blaise de Rue, Geromont, Bernister, etc. De Champagne, le nom est passé à Sourbrodt où il s'est maintenu pendant plus d'un siècle comme patronyme et existe encore à Bosfagne comme nom de maison. Dans les actes allemands, ce nom se traduit parfois par Fursten.

52. AMON PIETRESSE

Cette antique maison qui, sous son dehors vétuste et délabré, témoignait d'une ancienne splendeur vient de disparaître après la dernière guerre et a été remplacée par la maison Mathieu Schauss. C'était autrefois une brasserie. Avant l'introduction du café, la bière était la boisson ordinaire, il existait des brasseries dans presque tous les villages. Nous reparlerons ailleurs de ce patronyme qui est resté attaché à des maisons et des lieux-dits à Waimes, à Champagne et à Sourbrodt.

De Champagne, des Pietresse ont émigré vers Sourbrodt où plusieurs générations ont porté ce nom qui y est resté attaché à une maison et à un lieu-dit « hâye Pietresse ».

53. QUELQUES ANECDOTES

Plusieurs maisons et noms de famille ont disparu, mais en laissant encore certains souvenirs.

La famille Reuslink dont il reste le nom attaché au courtil Reuslé, se rencontre à Champagne dès 1500 et se disperse à Ovifat, Sourbrodt et Outrewarche pour s'éteindre au 18e siècle.

Un emplacement de maison « amon l'Tchet » évoque le souvenir des Le Chat qui ont émigré de Champagne vers Outrewarche, Ovifat et Sourbrodt. Non loin de l'ancienne église de Sourbrodt était située la maison « amon Thoumas l'Tchet ». Ce nom était également attaché à la maison Dosquet à Ovifat où le patronyme Le Chat s'est éteint au siècle dernier. La maison qui portait ce nom à Champagne était située en face de la maison du vieux Piette, au-delà du chemin.

Vers le même endroit était située la maison Istâce qui a disparu à la fin du siècle dernier. Elle fut habitée, il y a trois siècles, par un certain Louis, appelé Adam et aussi Quessoux d'après le nom du chemin qui passait devant sa maison. Pendant plusieurs générations, elle porta le nom de famille Quessoux. Ce nom qui est devenu aujourd'hui Cwèsroû a le même sens et la même étymologie que le français coteau. Il existe des Cwèsroûs à Robertville, Rue, Ondenval, Meitz,

Lamonriville, etc. Vers le milieu du 18e siècle, un Istace vint habiter dans cette maison.

Dans le même parage existe un ancien emplacement de maison « amon mangai ». J'ai rencontré la famille Mangai dès le 16e siècle et dans la suite à Faymonville, à Ondenval et à Libomont, mais jamais elle n'a pris de l'extension. Au siècle dernier la maison Mangai qui voisinait avec la maison Istâce fut habitée par une famille Elsen qui émigra à Outrewarche et à Ovifat en emportant le surnom. La maison Mangai d'Ovifat a disparu après la première guerre.

Entre Champagne et Gueuzaine, à gauche du chemin a aussi existé une maison disparue de très longue date appelée « amon l'houyon ». Le mot houyon, aujourd'hui tombé en désuétude, signifiait jadis célibataire.

Nous ne pouvons quitter Champagne sans rappeler la date de ses monuments. La chapelle fut constuite en 1722, le monument de la Sainte Croix en 1768, et le pont pour piétons aujourd'hui immergé dans le barrage, en 1714.

C'est Jean Paquay et Pierre Mélotte qui le construisirent pour le prix de 20 écus, 6 florins et 10 patars. Il a remplacé un pont de planches que les crues d'eau emportaient régulièrement. Le travail de ces deux maçons a résisté pendant deux siècles et demi à tous les agents destructeurs, même des vachers qui démolissaient le parapet.

M. le curé Krebsbach avait baptisé un passage étroit de la vallée de la Warche du nom de « porta wallonica », porte wallonne. En réalité c'est le chemin de Champagne qui a servi de porte d'entrée à bien des incursions de troupes et de hordes pillardes venant de l'Est. C'est par là que vinrent en 1587 Martin Schenk de Nymègue et Antoine Lang-Haar de Montjoie pour piller et brûler la ville de Malmédy.

En 1614, la Cour de Justice de Butgenbach fut saisie d'une violation de son territoire par treize habitants de nos villages qui auraient tué cinq soldats à cheval. Ils furent condamnés à de fortes amendes pour le prétendu massacre. Les échevins de Butgenbach s'adressèrent vainement au Gouverneur de Stavelot pour que satisfaction leur fût rendue. Dix ans plus tard, ils en firent leurs doléances et effacèrent ce poste de leurs registres. Il est certain que nos treize Champanois et autres, ne sont pas allés tuer cinq cavaliers en pays luxembourgeois pour leur plaisir, mais qu'ils avaient chassé de notre territoire des vagabonds qui s'étaient livrés à des déprédations.

En 1702, des hussards avaient pillé St-Vith et de là étaient retournés à Schleiden. De crainte de les voir arriver, une bonne garde veillait à la « porta wallonica ». Ils arrivèrent en effet pour aller piller Malmédy, mais notre brave milice les refoula.

C'est encore par la « porta wallonica » que les nazis firent leur incursions dans notre pays, le 10 mai 1940. Ce fut encore un Champenois qui le premier leur barra le passage. Franz Etienne, dont nous avons parlé plus haut, qui montait la garde au pont de Weywertz, le fit sauter, puis repassant par son village natal, il alla rejoindre son régiment à l'intérieur du pays.

Comme beaucoup d'autres, il fut enrôlé de force dans la Wehrmacht et il n'est pas revenu. Le Gouvernement belge l'a cité à l'honneur et lui a remis un insigne posthume, en reconnaissance de sa bravoure et de sa fidélité.

CHAPITRE V
GUEUZAINE

54. NOTICE HISTORIQUE

Au temps de Charlemagne et bien avant lui, un chemin de grande communication, appelé voye dès tahots, reliait la Meuse au Rhin et à la Moselle en passant par Malmédy et Rocherath.

Au-delà de la Fosse du loup (Belair) elle traversait un bocage de tilleuls : Tiyonbouhî-Tollenbusch et entre Hokgné et la Fosse du loup un terrain inculte piqué de quelques arbres rabougris, couverts de lichens, dont la toponymie nous a conservé le souvenir à pouyou hêsse qui est devenu Pouhêsse, le nom d'un récent hameau sur la route de Bruyères.

Cette lande inculte était appelée par les habitants de l'Est : Heide et par ceux de langue romane Brugaria. Ces deux termes germain et roman ont la même signification, terrain stérile, et sont en rapport avec la bruyère. Le chemin de Bouhémont et voie de pierres, appelé aussi voie de St-Vith, faisait la séparation entre la principauté de Stavelot et le territoire de Butgenbach. Pour distinguer les deux Bruyères, les allemands ont appelé le plus proche, Gueuzaine, Heide est le plus éloigné Ausserheide ou Bruyère extérieure; les romans ont fait la même chose : au hameau le plus proche ils ont donné le nom de Bruyères et au plus éloigné celui de Brugaria-Jusana ou Bruyère extérieure.

Le mot wallon djus signifie hors, extérieur par opposition à sus, intérieur.

Le Brugaria jusana est devenu Jusaine qui s'est transformé en Gueuzaine. Dès le 14e siècle, nous rencontrons les formes Geusen, Goysen, Gosen, Geuseine, L'u qui suit le G n'est entré que tardivement dans le nom.

Il ne reste dans ce hameau qu'une seule famille qui remonte à plus de quatre siècles en arrière, celle des Maréchal. Toutes les autres y sont arrivées à des dates postérieures et certaines y ont séjourné parfois jusque deux siècles, telles les Piette, une branche venue de Champagne, les Schomus, les Dethier, les Hennesse, les Jacquemotte, les Bodarwé, etc...

Un autre patronyme a eu son berceau à Gueuzaine, celui de Lehro mais il en est sorti de très longue date.

En 1524, il y avait à Gueuzaine sept ménages : 1. Johan Henry, 2. le Bourgougnon, 3. Kenechyen, 4. Johan Remacle, 5. Colla Lauret, 6. Colla le fils Johan Lowy, 7. Andry. Ce dernier qui porte le nom de Drèze, est l'ancêtre des Maréchal.

Un siècle plus tard, il y a huit familles parmi lesquelles nous retrouvons les descendants de Kœnchine, de Johan Remacle et de Drèze. En 1743, il y a 17 chefs de familles dont 12 savent signer leur nom.

En 1810, le cadastre indique 20 maisons, dont une de première classe (Schomus), une de deuxième (Maus), 10 de 3e et 8 de 4e classe. Il n'existe pas de taudis.

Quelques particuliers sont fortunés et les autres vivent dans une aisance moyenne, sauf deux familles pauvres.

En 1953, il y a 28 maisons, dont une en ruine, y compris quelques écarts. Au cours d'un siècle et demi le village n'a guère subi de transformations.

55. MARECHAL

Ce patronyme se rencontre dans le ban de Waimes sous trois formes : Marichal, Maréchal et Marechal. L'orthogrape qui ne s'est fixée définitivement que vers le milieu du siècle dernier ne peut pas servir de critère pour rechercher l'ascendance de ces familles.

Ce nom de famille, très fréquent dans toute la Wallonie, peut s'être formé dans tous les villages où il existait un forgeron, comme Schmidt au-delà de la frontière linguistique.

Le nom vient du germanique Marahskalk, palefrenier, d'où le français a fait maréchal, pour désigner l'artisan qui ferre les chevaux et le wallon marihâ pour tout forgeron.

Dans le ban de Waimes, il s'est développé, au 17e siècle, deux branches de Maréchal, l'une à Waimes, l'autre à Gueuzaine, abstraction faite d'une famille à Ovifat du même nom, qui n'a pas eu de descendance portant ce patronyme. En 1743, Marechal se rencontre sept fois à Waimes-Rue et quatre fois à Gueuzaine. Tous les Maréchal de l'ancien ban de Waimes se rattachent à l'une de ces branches. Nous réservant de parler plus tard des Maréchal de Waimes l'une des plus vieilles et des plus intéressantes familles du pays, nous donnerons ici l'ascendance des Maréchal de Gueuzaine.

Chose assez curieuse, il semble que le fondateur du nom, Jean Etienne Drèze de Gueuzaine, dit le Maréchal, mort en 1677, n'ait pas du tout exercé le métier de forgeron. Suivant l'ancienne nomenclature, cette expression « dit le maréchal » est un indice qu'il n'en a pas exercé la profession.

A la racine de l'arbre généalogique est Johan le grand fils, de Gueuzaine mort vers 1450. Il laisse trois fils, Johan, Costan et Kunchin. C'est probablement de Kunchin que sont nés les frères Johan et Colla le grand fils. Johan est l'ancêtre des Crasson (N° 39) et Colla celui des Dreis-Marichal et des Fechir (N° 4).

Colla le grand fils meurt avant 1523, laissant de sa femme Catherine encore en vie, Andres, Hubert, Mathy, marié à Ovifat, et trois filles. Andres ou Drès épouse Linette fille de Marquet et de Cathon d'Ondenval. La maison de Drès et de ses descendants était située audelà du ruisseau de Gueuzaine et n'avait qu'un voisin Colla Johan Lowy, avec lequel il est en dispute au sujet de l'eau qui descend devant leur maison. Ils sont mis d'accord en 1533 par quatre arbitres et chacun peut jouir de l'eau alternativement pendant une semaine. Quarante ans plus tard leurs enfants doivent de nouveau recourir à la justice pour la même cause.

En 1539, Drèse s'engage à entretenir sa mère de "boire et de mengyr de mucheurs et de chaisseurs, lui donner chaque année un plomb de laine a mon" (au moins un plomb de laine).

Drèze meurt avant 1568 et ses enfants héritent. Ce sont Johan, Dreize, Marquet, Colla et trois filles. Johan continue la lignée principale. A sa mort en 1590, je relève Johan, Paquea, Hubert et 3 filles.

Johan, Drèze, le jeune, épouse Sabeau la veuve de Johan Martin, le jeune, de Robertville. Parmi ses enfants, je cite Etienne qui mourut en 1642, précédé dans la tombe par sa femme Johenne (1640).

C'est leur fils Jean Etienne Drèze qui va recevoir le surnom de maréchal. Le nom de famille Drèze assez répandu dans nos villages disparaît, mais continue à Ovifat où un Dreis de Gueuzaine épouse avant 1621 une fille Demonty. De là il passera à Sourbrodt où il vient aussi de s'éteindre.

Jean Etienne Drèze qui est dit le maréchal aura reçu ce surnom de par sa femme dont je n'ai pas retrouvé l'origine. Elle était probablement la fille de Léonard Servas le maréchal de Waimes établi à Gueuzaine vers le début du 17e siècle. Il n'avait qu'un fils du nom de Gérard qui a transmis ce nom à ses descendants, et peut-être une ou plusieurs filles. Dès lors l'ascendance directe des deux familles Maréchal de Waimes et de Gueuzaine serait différente, mais le nom aurait une même origine à Waimes.

Jean Etienne Drèze dit le marichal meurt en 1674 et le curé lui donne l'épithète d'honnête ce qu'il fait très rarement. Jean laissait plusieurs enfants : Jean, Etienne, Mise et deux filles.

Etienne, né en 1658, épouse en 1681 Jeanne, fille de Jean Lecoq de Steinbach. L'année suivante leur naît un fils du nom de Jean, dont la marraine est Engel, le maréchal.

Jean épouse une étrangère du nom de Anne Hélène Debach, dont je n'ai pu trouver l'origine. De ce mariage est né en 1734, Henri-Paul Maréchal. C'est un nom type qui va rester attaché à une partie de la descendance.

Il épouse Suzanne Lemaire, née à Robertville en 1740. Henri-Paul meurt en 1796 et son épouse en 1708.

Un de leurs enfants Henri François (1776-1826) épouse, en 1806, M.C. Piron (1783-1858) de Champagne, qui donne le jour à un second Henri Paul (1816-1874), époux de Marie Anne Curnel (1827-1863).

Leur descendance est très dispersée et voit maintenant la 14e génération depuis Cola le Grand Fils.

A partir du 18e siècle la branche des Marichal de Gueuzaine a essaimé dans tout le pays à Champagne, Faymonville, Sourbrodt, Robertville et au-delà des limites du pays.

Les maisons de veuve Louis Lemaire, Auguste Lejoly et Auguste Kupper ont été autrefois habitées par des membres de cette famille. C'est dans une de ces maisons que vivait Colla le Grand Fils en 1500.

La tradition a conservé le souvenir d'un meurtre commis dans une de ces maisons (Auguste Kupper), il y a environ un siècle et demi.

Un dimanche pendant la grand messe, alors que la femme faisait des gaufres, un homme était assis près de l'âtre, ainsi que le rapporta un enfant qui était passé devant la maison, dont la porte était ouverte.

Quand les membres de la famille revinrent de messe, ils trouvèrent la femme au pied du lit, étranglée au moyen d'un essuie-mains. Le vol avait été le mobile du meurtre.

Quelques semaines auparavant, Maréchal avait vendu un bœuf et l'acheteur devait venir le payer quelques jours avant le meurtre. Le malfaiteur, qui en avait connaissance fut trompé dans son calcul, car le payement n'avait pas été effectué. Il paraît que le nom du meurtrier fut connu, au moins soupçonné, mais qu'on tint la chose secrète pour ne pas déshonorer une famille respectable.

Suivant une certaine tradition : la malheureuse femme aurait été Suzanne Lemaire, veuve de Henri Paul, mais son acte de décès n'en fait pas mention.

Signalons dans cette famille deux auteurs, Joseph Marichal, docteur en philologie, mort à la guerre de 1914-18, auteur d'une étude sur le wallon de Gueuzaine, qui a comme caractère distinctif une forte nasalisation, et son fils Guillaume, également docteur en philologie, auteur d'une étude de Folklore sur le pays.

56. LERHO

C'est aussi à Gueuzaine que ce nom, qui signifie Leroi, a pris naissance et s'y rencontre dès le début du XVe siècle.

Nous le trouvons sous les deux formes le roy et le roye.

La forme dialectale archaïque roy, qui existe encore dans certaines expressions à l'intérieur de la Wallonie, s'est transformée en rô à Faymonville et à Longfaye mais ne se trouve qu'à partir du XVIIe siècle, tandis qu'à Baugnez la forme Le roy a subsisté jusqu'au XVIIIe.

L'orthographe du nom Lerho, au lieu de Lero, est une fantaisie des greffiers humanistes qui n'ont reconnu dans ce nom que la lettre grecque rho (r) où au moins s'en sont inspirés pour l'écrire, comme dans Rhin, Rhône, rhume, etc...

En 1609, le scribe écrit même rho pour ros, peigne de tisserand.

Vers 1400, vivait à Gueuzaine Colines ou Colinet, le roy ou le roye.

Et d'abord d'où peut bien lui venir ce nom ? A Gueuzaine, Chôdes, Arimont, Ovifat existaient des enclaves luxembourgeoises qui relevaient de la cour d'Amblève. En 1354, le seigneur de Waimes construisit son château de Rénastène dans une de ces enclaves qui fut ainsi dès le début un fief de Luxembourg.

Quand les petits pays et les restes de la féodalité disparurent à la Révolution française, quatre maisons de Gueuzaine relevaient du Luxembourg et faisaient partie de la cour d'Amblève. La plus ancienne de ces maisons occupée aujourd'hui par Louis Bodarwé, était probablement habitée par Colines le roy. Le pays de Luxembourg et ses dépendances étaient généralement appelés le Pays du Roi. C'est peut-être pour ce motif que Colines, vassal du Luxembourg portait l'épithète de Roi.

Mort avant 1440, il laissait plusieurs enfants parmi lesquels j'ai trouvé Johan, Servais et Philippe.

Servais le Roye, mort avant 1460, laisse un fils qui portait le nom de son ancêtre Colinet, et habitait à Champagne.

En 1471, Colinet laisse partager ses six enfants ainsi que nous l'avons vu précédemment (N° 38) : Johan, Jacqmot, Louys, Steffen, Lucie et Gertrude.

En 1593, est encore cité Colla le Royes de Gueusen, peut-être un frère ou un neveu de Colinet, puis le patronyme y disparaît.

Nous le retrouvons bientôt à Baugnez, à Faymonville et en d'autres endroits. En 1554, vivait Johan de Baugnez, dit le Roy, où le patronyme est resté l'espace de deux siècles. En 1740, mourait à Malmédy Querin le Roy de Baugnez, tombé le 9 janvier à Floriheid, la nuit la plus froide de l'année.

Il y est resté jusque 4 heures du matin, puis il a pu se traîner jusque Malmédy, où il est mort quelques jours plus tard.

Les Lehro ont toujours eu la spécialité de se déplacer facilement, puis de disparaître sans laisser de traces de leur passage.

Suivons-les d'abord à Faymonville, où ils semblent avoir abordé au sortir de Gueuzaine. L'absence de vieilles archives à la cour de Butgenbach avant 1600 nous empêche d'y retrouver leur généalogie. Le nom va se traduire par Konig dans les documents allemands et est peut-être à l'origine du patronyme Konig qui se rencontre dans les communes de Butgenbach et de Bullange.

En 1612 est cité Jacob der Kœnig von Ussenboren (Jacques ou Jacquemotte Lerho de Faymonville). Son fils Quirin, qui avait épousé Anne Léonard de Bodarwé, meurt vers 1620 et sa femme avant 1660.

Leur fille Marie est unie à Grégoire Jenchenne, d'Ovifat et leur fils Querin le Rho réside à la Rhode (p.e. Roth ?).

La lignée est éteinte à Faymonville, mais la famille y a laissé son nom attaché à la maison Bodarwé : amon l'rô. Un acte de 1736 cite à Faymonville un champ deseur mont le Rhô.

C'est à Longfaye que le nom de famille Lehro va se fixer et se propager. C'est le prénom Querin qui sera le plus marquant dans la famille et qui est un indice de liens de parenté.

En 1578, Querin le Roy tenait la masure de Longfaye, qui à cette époque était évaluée à 120 dalers.

Cette masure déjà citée en 1140 dépendait des seigneurs de Falize. De là elle passe dans la famille des seigneurs de Rue puis à leurs descendants.

A la même époque est cité Johan le Roy qui a épousé une fille de Johan Dhome (ancêtre des Adam) et Johan Lamby ou Lambert, dit le roy.

Ils semblent être le fils et le gendre de Querin cité plus haut.

En 1587, un acte fait mention de Johan Mathie dit le Roy à Pont avec son fils Jaspar dit le roiteau et Johan Lambert dit le Roy de Longfaye. Son fils Jaspar va fonder la branche des rotai ou roitelets qui suit. Le nom de Jaspar se retrouve dans les différentes familles Lehro.

En 1628 a lieu le partage des enfants Johan Lambert dit le Rhô, à savoir : Querin, Lienard, Wilheame, l'ancêtre des Wiyaime, Johan de Butgenbach, Jaspar et Johan.

Jaspar continue la lignée à Longfaye et à Xhoffraix, tandis que Johan le Rho demeure au Thier de Bernister, dès avant 1615. C'est sans doute un de ses descendants, Gaspar Marquet dit le Rho qui meurt, en 1737 au Thier à l'âge de 104 ans.

En 1788, est signalé un lieu-dit entre Xhoffraix et Longfaye appelé Sart le Rhô.

En 1792, il existe trois familles Lerho à Xhoffraix et une à Falize.

Suivant l'esprit migrateur des Lerho, nous les retrouvons plus tard à Rocherath, à Bruyères, Ondenval, Thirimont, Setz, mais toujours en nombre restreint.

Je dois signaler ici un Lehro bien méritant dont le fils est prêtre

dans le diocèse de Cologne. Il n'a jamais eu la nécrologie qu'il aurait mérité, parce qu'il est mort pendant la guerre, alors qu'il n'y avait plus de journal à Malmédy.

Alphonse Lerho, né à Malmédy le 29 mars 1863, orphelin très jeune, sut trouver son chemin dans la vie et se créer une carrière honorable.

Il débuta comme typographe à La Semaine de Malmédy puis continua à l'Echo der Gegenwart à Aix-la-Chapelle, puis après sa suppression par le régime nazi, au Kœlnische Volkszeitung à Cologne.

Autodidacte, il acquit une bonne instruction et la connaissance parfaite des deux langues, ce qui lui permit d'écrire un très grand nombre d'articles folkloriques et historiques très appréciés, dans la Semaine et dans l'Echo der Gegenwart. Il a aussi écrit quelques nouvelles en français et en wallon et un certain nombre de poésies wallonnes sous la signature de Fré Pascal.

Quand fut fondé le Club Wallon il lui resta fidèle toute sa vie. Il était wallon dans l'âme et malmédien de tout cœur.

Mais à côté de son activité littéraire, un de ses grands mérites est d'avoir organisé à Aix-la-Chapelle l'Oeuvre Belgo-Française qui groupait tous les dimanches les étrangers de langue française, Belges et Français auxquels s'unissaient les Malmédyens, dans la chapelle des Franciscaines, où ils retrouvaient leurs compatriotes et pouvaient entendre un sermon dans leur langue.
L'archevêque de Cologne, Cardinal Fischer et l'évêque de Liège Mgr Rutten bénirent et soutinrent cette œuvre. Tous les dimanches la chapelle était pleine à craquer.

Cette œuvre avait eu son origine en 1734, grâce à la fondation d'une dame d'Aix-la-Chapelle, née Beissel, et avait son lieu de réunions dans l'église des Jésuites. Elle fut supprimée à la Révolution française.

Réorganisée en 1834 elle eut comme aumônier M. Weidenhaupt, oncle du futur curé de Waimes, alors vicaire au Dome. Une nouvelle suppression eut lieu lors du Kulturkampf.

Enfin, c'est grâce à l'initiative d'Alphonse Lerho qu'elle fut rétablie en 1904, secondé en cela par l'abbé L. Lejoly d'Outrewarche, alors vicaire à Saint-Pierre.

Lehro ne se contenta pas de grouper les fidèles de langue française pour leur procurer messe et sermon du dimanche, il organisa un cercle de culture française où des orateurs de tout premier ordre se firent entendre. Je cite entre autres : Henri Davignon, Jos. Demarteau de la Gazette de Liège, Adolphe Hardy de la Dépêche, l'abbé Schyrgens du Patriote (Libre Belgique), l'abbé Meyers, professeur à Luxembourg, l'abbé

Renard, président d'honneur de la Société entomologique de Liège, Charles Liagre, chef de clinique médicale de l'Université de Liège et bien des autres.

Pour que ces conférences aient une valeur durable, Alphonse Lerho, les publia en plusieurs fascicules dont il préfaça le premier. La guerre mit fin à cette institution qui honore grandement A. Lehro.

A. Lehro avait épousé Hélène Pip de St-vith, le 29 septembre 1892. Il est mort le 12 février 1942 au milieu d'une guerre de religion et de race dont il souffrit beaucoup. Le nom de cet homme de bien, qui a consacré tous ses loisirs à sa ville natale, doit être inscrit au tableau d'honneur des grands hommes de Malmédy.

57. RAUW

C'est un Lehro de Xhoffraix qui est allé fonder la famille Rauw à Rocherath vers la fin du XVIII[e] siècle. On le retrouve dans les registres paroissiaux sous le nom Der Ro qui est devenu Rauw.

Cette famille a pris une très grande extension dans tout le pays. Un de ses membres, Monseigneur Rauw est mort, il y a quelques années, comme vicaire général dans l'Amérique du Sud.

58. ROTAI

Cette famille est éteinte à Malmédy. Le nom signifie Roitelet ou le petit roi. Jadis j'avais déjà mis ce patronyme en relation avec celui de Le Roy et j'ai pu enfin en retrouver l'origine.

En 1587, est cité Johan Mathie dit le Roy de Pont, parent de Johan Lambert dit le Roy de Longfaye. A cette occasion il est fait mention de son fils Jaspar Johan Mathie, dit le roiteau.

Toutefois, il n'est pas le premier du nom, car en 1555 nous rencontrons Lyne et Warland enfants de Querin le roiteau de Malmédy qui vendent leur part des crassenières (Hedomont) à Linard de Gohimont et à Johan Linard de Difflot. Le prénom de Quirin est distinctif de la famille le Roy. Il était probablement sorti de la famille de Baugnez vu que les crassenières sont situées dans les environs.

En 1587, est cité Pierre fils Warland le Roiteau qui habitait dans la ruelle, appelée plus tard Grognet. Querin fils de Jaspar le roiteau avait épousé Maréchine, fille de Henry Potestat. Ils sont morts tous

les deux avant 1628, ainsi que leur fille Catherine qui avait épousé Jaspar le jeune Renard Potestat.

En 1792, il existait encore trois familles Rotai à Malmédy, mais le nom Rotai s'y est éteint au cours du siècle dernier.

Le jour où les trois frères Renard furent roués à Malmédy, M.J. Breyre épouse de Paul Rotay mit au monde des trijumelles.

59. JACQUEMOTTE

Nous reviendrons ailleurs sur cette famille qui n'est pas originaire de Gueuzaine, mais qui y a séjourné pendant plusieurs générations. Il y a d'ailleurs deux familles distinctes de ce nom. L'une habitait au 18e siècle la maison Louis Bodarwé et était originaire de Walk.

C'étaient les vrais Jacquemotte dont le nom est éteint. L'autre habitait au siècle dernier dans la maison de Richard Rauw, mais leur vrai nom était Jacquemotte-Simon, originaires de Thirimont.

Autrefois, on trouvait fréquemment ces doubles noms. Les Piette d'Ondenval s'appelaient encore au début du siècle dernier, Piette-Jouste et une partie des Renard étaient des Paulis-Renard ou Salwis. A Pont existe encore une famille Remy-Paquay qui descend de Jean Remy Paquay, arrivé en 1740, à Lasnenville, je ne sais d'où.

Le dernier Jacquemotte-Simon, mort à Gueuzaine au début du siècle, était mieux connu sous le nom de Léonard du Dophé. Il était célèbre comme chanteur à messe et pour sa parfaite connaissance du plain-chant. Il aimait à répéter que son vrai nom était Jacquemotte-Simon et que les membres de sa famille devaient veiller à le conserver.

Malgré ses protestations, il est mort comme simple Jacquemotte et les descendants de sa famille sont tous des Jacquemotte.

La maison de Louis Bodarwé, ainsi que nous l'avons vu précédemment était une enclave luxembourgeoise relevant de la cour d'Amblève. En 1679, Henry de Stockeux, originaire de la maison de Stockeux de Ligneuville, épouse Anne, fille Querin Hubert, qui habitait dans cette maison. Son père Jaspar de Stockeux mourut en 1704, à l'âge de 103 ans, d'un refroidissement qu'il avait pris en allant se cacher dans les genêts du clos champs « de peur d'être maltraité par les hussards voltigeant dans ces quartiers ». Son grand-père mourut en 1650, âgé aussi d'environ 100 ans.

En 1705, Mathieu Colla Jacquemotte de Walk épouse sa fille Catherine et obtient la maison en part. Je ne puis m'empêcher de reproduire le récit d'un épisode qui se rapporte à ce mariage et qui nous donnera un tableau vivant des mœurs de cette époque.

Ces documents folkloriques des siècles passés sont rares et nous devons saisir toutes les occasions qui se présentent pour mieux nous orienter dans le genre de vie de nos ancêtres. Je passe la plume au narrateur anonyme, en corrigeant quelques détails d'orthographe.

« Le jour de la nouvelle an 1706 (en réalité, c'était le 13 décembre 1705), Mathy Colas de Walk a épousé la fille Henry de Stockeux de Gueuzaine et le jour de la nouvel an, ledit Mathy, pour récréation comme de coutume a donné aux voisins un peu de bière qui ordinairement s'appelle coultege.

Pendant ce temps là nos bons messieurs c'est-à-dire nos échevins avaient ordonné de sonner la cloche au soir, laquelle s'appelait la cloche de ghlais, si bien que le même jour un certain Joly de Breyrs qui se disait échevin et un certain Jean Huby de Weismes qui pendant l'office divin étaient en la maison de Jean de Hockay, boire jusqu'à neuf heures et demie et puis y sont sortis et allé à Gueuzaine et ledit Joly ayant trouvé les inhabitants de Gueuzaine chez Querin Nailis, buvant le coultage et lui pareillement a assisté à boire.

Après cela il est sorti et a rapporté à ses confrères qui étaient semblables à lui : Le maire de Weismes d'Aysomont, Haak, le greffier, Wansart, Xhayet, Jean Huby, Jean du Thyer, Poncin ont condamné à une amende tous les voisins qui étaient audit coultege et comme c'était une injustice y s'at trouvé quatre dudit lieu qui s'ont opposé, mais avant l'opposition, ladite court a donné sentence et y ont été à Gueuzaine prendre les vaches hors de leurs étables, savoir le Joly échevin qui a délié les bêtes et les a miné par la corne avec Etienne Marquis le sergeant, si bien, que ladite court a été hapchair, juge, vendeurs, hausseurs et acheteurs et les échevins entre eux ont obtenu des bêtes et sans tarder Jean Huby de Weismes a tué la vache pour faire le carnaval et il a vendu la demi bête au marguillier qui était un certain maître Jaspar de Salme à trois liards la livre et à un certain Linard le marquis de la Rue, un quartier. Voyez la belle justice qui se fait et qui s'a fait audit Weismes ».

Un commentaire est indispensable. Pour connaître la vérité, il faudrait entendre un autre son de cloche qui celui du narrateur interessé et du glas ou couvre-feu.

Le coultege était une très ancienne coutume du moyen-âge, appelée alors cubage et coulage qui survit encore dans notre contrée. Le jeune marié, surtout quand il était étranger, devait payer à boire, soit aux voisins, soit à la jeunesse, soit à ses amis et compagnons.

Non moins vieille aussi est la coutume de pêlter ceux qui ne payent pas ce droit ou n'achètent pas la jeune fille à la jeunesse.

Autrefois, aussi il existait les lois qui interdisaient aux cabaretiers de verser à boire aux habitants de la localité pendant les offices (messes, vêpres, saluts, etc) et après que le couvre-feu avait sonné à l'église, ordinairement 9 heures.

Le jour du nouvel an 1706, pour avertir les cabaretiers et les clients, on sonne le glas ou couvre-feu, et deux échevins de Waimes, obéissant aux décrets des Princes-Abbés, font une visite pour voir s'il n'y a pas de contrevenants à la loi. Les voisins ou habitants de Gueuzaine sont pincés, à eux de porter les conséquences.

Le fait d'aller prendre des bêtes dans les étables ne doit pas surprendre. Ce que faisait l'autorité du ban était d'usage courant à cette époque et les particuliers usaient couramment du droit de gage et de saisine pour encaisser des créances.

Mathieu Jacquemotte eut deux fils, Henri-Joseph et François. C'est Antoine Denis, échevin et arpenteur qui, en 1749, fait le partage entre les deux frères en commençant un acte par la formule : « Soit loué N. S.-J.-C. Amen ».

Parmi les biens à partager, relevant presque tous du Luxembourg, se trouvait le grand champ Bodarwé de 2366 verges qui jusqu'aujourd'hui est resté indivis et dépendance de la même famille.

Henri-Joseph obtient la maison neuve, construite dans le voisinage de l'ancienne -peut-être la maison Dethier- et François hérite l'ancienne.

Ce dernier eut deux filles, Anne-Marie qui épouse Jean Piette de Champagne et Marie-Barbe qui épouse Jean Lecoq de Steinbach.

C'est en 1787 que François Jacquemotte fait son testament enregistré à la cour d'Amblève par P. de Baring.

C'est Jean Lecoq qui hérite la maison de Gueuzaine. Sous la domination française, les enclaves luxembourgeoises sont rattachées à la commune de Waimes. En 1818 la commune devait rembourser une dette dite Debroukère. Quand elle fut contractée, Jean Lecoq et Quirin Dethier avaient une partie de leurs propriétés sur la commune d'Amblève aussi ils n'acceptent de payer leur quote-part qu'au prorata de leurs biens sis alors au ban de Waimes. Ils y furent toutefois contraints par la commune parce qu'il jouissent aussi de tous les avantages de la commune. C'est Joseph Lecoq, né en 1804, qui continue la lignée dans la maison familiale et sa fille Marie-Marguerite, née en 1836, épouse en 1869 Jean Quirin Bodarwé de Waimes.

En 1897, Louis Bodarwé, qui est entré dans sa nonantième année épouse Catherine Alvine née en 1871.

60. MAUS

La maison Maus, amon Moûse, aujourd'hui abandonnée et ruineuse fut jadis une auberge et un important relais sur le grand chemin de Malmédy vers l'Allemagne, appelé voie des tahots (charrettes couvertes) voie des cuirs et aussi vôye d'allemands. Débarrassée de ses nombreuses annexes et dépendances, la maison datant du 18[e] siècle, est redevenue une ferme ordinaire mais a conservé un certain cachet de bien-être dont devait jouir ses ancêtres propriétaires.

C'était probablement la maison primitive d'une branche des Dethier dits fis-seû de Gueuzaine. En 1804, Jean-Henri Maus de Baasem, sur l'ancienne voie Malmédy-Rhin, épousa Marie-Barbe, une des filles, élevées en pension, de Léonard Dethier, propriétaire de l'immeuble.

Ils n'eurent qu'un fils, Jean Mathias, un original qui ne sut pas administrer des biens et mourut célibataire, laissant toute sa fortune aux Missions.

Au tournant du siècle dernier, un important trésor en pièces d'or et d'argent fut trouvé dans la maison par le locataire. Il est assez naturel que la voix du peuple parle d'autres trésors qui sont encore dissimulés dans l'immeuble et aux alentours, aussi les sourciers et les chercheurs d'or n'ont pas manqué de rôder aux environs, mais malheureusement sans succès apparent.

61. MULLER

En 1792, François MULLER de Mœderscheidt vient s'établir à Gueuzaine, par son mariage avec Hélève Hennesse.

De ce mariage sont nés Jean-Pierre qui quitte le pays et Jean Michel qui épouse en 1834 Marie-Elisabeth Gaspar de Lasnenville.

De ce mariage sont nés Gaspar, Barthélemy, Pierre et Marie. Gaspar épouse Virginie Maréchal de Waimes, où il vient s'établir. Le patronyme Muller s'y répand largement. La maison ancestrale de Gueuzaine est aujourd'hui démolie.

62. HENNESSE

Une famille de ce nom, aujourd'hui éteint au pays, s'établit à Gueuzaine vers 1720. Son fondateur est Jean Hennes, époux de Marie Huntef. Je n'ai pu trouver d'où ils étaient originaires, mais probablement

du canton de Saint-Vith où le nom est répandu.

Hennes est une forme dialectale de Hannes, Jean.

Au début du siècle dernier, les Hennesse sont dispersés à Gueuzaine, Walk et Robertville.

63. SCHOMUS

Ce patronyme qui se prononce en wallon Tchomèsse, se rencontre dans les archives sous un grand nombre de formes telles que Schomes, Schomesse, Schoumusse, Schumes, Schumers, etc. Il est probable qu'il dérive de Schomers qu'on rencontre fréquemment dans l'Eifel sous les formes Schomer Schomers, Schommers, Schummers, Schuemmers, etc ...

Faut-il y voir le patronyme hébreu Schomer qui se rencontre dans la littérature juive et signifie gardien? Il y a d'autres noms de famille empruntés à l'ancienne langue biblique, tel Cohen, qui a le sens de prêtre, ministre.

Vu son aire de dispersion dans l'Eifel et surtout dans la vallée de l'Ahr où il exista autrefois une industrie métallurgique florissante, il semble que ce nom doive s'y rattacher et dériver de Skumer, qui a donné Schumve, puis Schomer pour désigner l'ouvrier occupé à écumer le métal en fusion (de scum : schaum : écume). L'allemand moderne a encore Schäumer pour écumeur. Il aurait la même origine que Schommers.

Il ne m'a pas été possible de retrouver l'origine des Schomus qui viennent s'établir à Gueuzaine vers le milieu du XVII[e] siècle. Le nom était connu dans le ban de Butgenbach avant son apparition à Gueuzaine car, en 1648, Marie, fille de Nicolas Schomus d'Elsenborn était mariée à Malmédy avec Jean Dawan. En 1703, Hubert Schoumusse de Wevercin et Reyne son épouse, furent inscrits dans la confrérie du Mont Carmel à Weismes.

L'ancêtre des Schomus de la paroisse de Waimes est Gaspar, fils de Henri, qui épouse, vers 1660, Anne fille de Jean Piette de Walk. Il semble que ce Schomus était établi à Gueuzaine avant son mariage, car dès 1664, il est appelé Gaspar de Gueuzaine. En 1669, Querin Jaspar, appelé aussi Querin Colas (Jaspar et Colas sont les prénoms en usage dans la famille Schomus), bourgeois de Malmédy, vend à son neveu Jaspar, fille de Henry Schomus 21 journaux de terre arable à Gueuzaine entre la voie des Tahots et la voie des Pierres, à 13 dalers le journal.

C'est un signe que Gaspar Schomus était bien situé.

Jaspar Schomus eut trois fils mariés à Gueuzaine : Henri, Jean et Jaspar. Il est assez facile de rattacher à l'un d'entre eux l'ascendance des Schomus actuels. Le plus marquant des trois fut Henry.

Le 27 décembre 1683, la police fit une inspection dans le cabaret que Mise Poncin Toussaint tenait près de la nouvelle chapelle de Robertville. Le local était rempli de personnes qui venaient se chauffer, mais il paraît qu'on y jouait aux cartes, ce qui était défendu avant les offices et qu'on y buvait du brandevin (pequet), ce qui était une autre infraction. Interrogé à ce sujet, Mise Toussaint répondit que, vu la grande foule, il ne savait pas qui avait joué aux cartes : ils n'avaient bu que pour trois petermes avant la messe, n'avaient joué aux cartes que pour peu de chose et n'avaient pas fait de querelles. A la suite d'un nouvel interrogatoire, Mise Toussaint désigna les cinq délinquants qui avaient joué aux cartes pour du genièvre. Parmi eux se trouvait Henri, fils de Gaspar Schomus de Gueuzaine. A cette époque la procédure n'était pas plus rapide qu'aujourd'hui, car la sentence ne fut prononcée que le 9 décembre 1684, dans les termes suivants :

« Messieurs de la court de justice de Weisme, vus les actes, condamnent pour cette fois Jean Querin, Léonard Pirot et Henri, fils de Jaspar Schomus, chacun pour amende, une livre de cire au profit de la chapelle de Robertville et aux frais d'instance sous taxe, leur défendant de plus récidiver sous peine de plus grief Chastoy ».

Ce qui attirait Henri Schomus à Robertville, c'était moins la dévotion que la fille du cabaretier, Catherine, qu'il épouse en 1692. Il mourut subitement entre Gueuzaine et Champagne, en 1733, en se rendant à messe. Une croix en schiste salmien, pourvue d'une inscription rappelant l'événement et la date en chronogramme, fut élevée à l'endroit où la mort le frappa. Les chars américains ont brisé la croix qui git abandonnée. N'y aura-t-il pas une main pieuse à Gueuzaine pour relever ce monument et le placer en face sur le talus d'où elle sera plus visible et à l'abri d'un nouvel accident?.

Henri Schomus mérite ce respect car ce fut un homme de grande piété et de charité. Il est le père et l'ancêtre d'un grand nombre de prêtres. Je cite son fils François Henri, ses petits-fils Henri-François et Jean-Bernard, au siècle dernier Michel et plus récemment Armand et son neveu Walter, curé à Nidrum.

Par sa fille Suzanne, qui épousa en 1730 Jean Joseph Libert de Bévercé, il est l'ancêtre de M. le Doyen Beckmann, mort récemment à Waimes et de M. Paul Libert, curé à Butgenbach.

En 1800, il y avait à Waimes deux familles Schomus : Jean Joseph et Jean-Baptiste, dit le riche. Ce dernier est l'ancêtre des Schomus surnommés l'horloger à cause de leur alliance avec la famille de l'horloger

Jean Pierre Martin. Il habitait à Outre-Warchenne dans la maison dite « amon l'maçon » voisine de la maison Alphonse Muller, et était tellement riche que suivant la tradition, les planchers ployaient sous le poids de l'argent. Vers cette époque, le château de Waha, à Wanne, une dépendance de l'Abbaye de Stavelot, fut mis en vente par la République française. Un Malmédien s'aboucha avec Schomus pour acheter l'immeuble, mais au dernier moment, il se retira. Nonobstant le désistement de son compagnon, Schomus fut à la vente et acheta le château.

Mais la commune de Wanne fit valoir des prétentions sur le château et intenta un procès au sujet de cette vente et Schomus, qui aurait encore pu en acheter un second, à ce qu'il disait, fut complètement ruiné.

64. BOURGUIGNON

Parmi les habitants de Gueuzaine en 1524, se trouve Johan le Bourguignon. Son nom, qui est plus logique que Bourguignon, indique son origine. Peut-être descend-il d'un soldat qui aura trouvé l'occasion de se marier au pays. Vers la même époque, en 1536, les archives citent les enfants Ernot le borguignom à Lasnenville. Comme le prénom Ernot ou Arnold se retrouve aussi à Gueuzaine et qu'il est même resté longtemps attaché à un lieu-dit en Wegifa. Il y a une grande probabilité que ces deux familles ont une affinité et une même souche. En 1542, est cité Gilles, fils Johan le bourguignon de Gueuzaine. A cette date Johan était domicilié à Waimes. Il vendit son immeuble situé à Bodarwé, vers 1555 à Johan Lowy de Waimes qui à partir de cette date reçut le nom de Bodarwé. Le Bourguignon doit avoir habité à Rue, dans la maison de Joseph Piront, qui jusque dans ces derniers temps s'appelait « amon l'bourguignon ». En 1695, elle était habitée par Jean Lamby, surnommé le bourguignon. Au début du siècle dernier, elle fut le siège de la famille Beaujean, d'où la légende que cette famille, venue du pays de Herve, était originaire de Bourgogne. Le patronyme bourguignon s'est maintenu jusqu'aujourd'hui à Lasnenville et dans les environs.

65. CAPITAINE

Pendant 2 siècles et demi, il a existé une famille de ce nom à Gueuzaine avec des ramifications à Thirimont. Henry le Capitaine était venu de Villiers, près de Stavelot, s'établir chez nous. C'était une famille considérée, qui n'a jamais pris une grande extension. En 1683, Colla le Capitaine était au nombre des joueurs aux cartes dans le cabaret de Mise Poncin Toussaint à Robertville. Son fils Johan le Capitaine épousa, en 1734, Marie-Madeleine Suns de Berk, dans la seigneurie de Cronenburg où il s'installa et reçut le nom de Hauptmann. J'ai été en rapport avec ses descendants dont une partie a émigré vers la Suisse et vers Anvers.

66. JEAN DE GUEUZAINE, ABBE DE STAVELOT-MALMEDY

Je ne veux pas quitter Gueuzaine sans signaler les personnes originaires du hameau qui ont émergé du public.

En tout premier lieu vient Jean Godescalk qui devint abbé de Stavelot-Malmédy. Né vers 1360 d'une famille honorable et bien située, il devint prêtre séculier et professeur à l'Abbaye de Stavelot. Devenu moine, il fut nommé économe, charge qu'il exerça avec beaucoup de sagacité, à la grande satisfaction de tout le monastère. Lorsque l'abbatiat devient vacant, en 1417, par la mort de Henri de Visé, les moines des deux monastères trouvèrent en Jean de Gueuzaine les qualités requises pour reprendre sa succession et lui accordèrent leurs suffrages. Il reprenait une succession difficile, car le monastère était ruiné par une guerre désastreuse qui avait coûté 12.000 florins et par une gestion malheureuse de ses prédécesseurs. Pour remédier à la situation, le monastère de Stavelot dut faire des emprunts et hypothèquer le château et la seigneurie de Logne. La parfaite entente régnait entre l'abbé inscrit au nombre des bienfaiteurs de l'abbaye et les moines pour qui il avait le plus grand souci. Il mourut en 1438.

Cinquante ans plus tard, les de la Marck, qui détenaient le château de Logne, commencèrent à ravager tout le pays et continuèrent pendant cinquante ans. A cette époque, on se rappela que c'était sous Jean de Gueuzaine que le château de Logne avait été engagé aux de la Marck et on commença à décrier, injurier et calomnier J. de Gueuzaine, qui n'avait fait que son devoir. Les écrits de l'époque ont transmis à la postérité ces calomnies et ces injures et les historiens modernes ne se sont pas donné la peine d'en vérifier l'origine et l'authencité. Non seulement ils les ont copiées aveuglément, mais ils ont encore renchéri et ajouté de nouvelles injures, de façon que cet homme droit et vertueux est considéré généralement et à tort comme le dilapidateur des biens des monastères. Ils ont été tellement aveuglés que pour l'abaisser davantage, ils ont élevé jusqu'aux nues son successeur, Henri de Mérode, dont la conduite fut tellement indigne que le Pape voulait le dégrader au moment où il mourut. Bien plus, ses neveux, en piliant

et brûlant Stavelot à deux reprises ont fait plus de tort à la principauté que n'en avait occasionné le Sanglier des Ardennes.

C'est souvent ainsi qu'on écrit l'histoire quand on est aveuglé par la passion, ou qu'on ne se donne pas la peine de vérifier les faits.

67. PRETRES ORIGINAIRES DE GUEUZAINE-CHAMPAGNE

Voici la liste des prêtres originaires de Gueuzaine et de Champagne :

1) *Léonard Dethier*, né le 29 septembre 1688, de Etienne et Catherine Lemaire. Il fut ordonné prêtre à Cologne le 17 décembre 1712. Il semble avoir d'abord fonctionné à Malmédy, puis il fut vicaire à Waimes, où il mourut le 20 janvier 1738.

2) *François Henri Schomus*, né le 20 décembre 1695, de Henri Schomus et de Catherine Toussaint, fut ordonné prêtre le 21 mars 1722, à Cologne, ainsi que tous ceux qui suivent. Il remplaça, en la même année, Maître Michel Etienne, de Champagne, devenu chapelain de son village natal. Vers 1733, François Schomus assume la charge de vicaire-marguillier à Waimes. En 1744, il est nommé curé à Bütgenbach, où il mourut le 3 juillet 1763 et fut inhumé dans le chœur de son église, au pied de la porte conduisant à la sacristie.

3) *Jean Bernard Dethier*, né le 19 août 1724, de Quirin Dethier et de Marie Masson. Il fut ordonné prêtre, le 20 décembre 1749. A partir de 1762, nous le rencontrons comme chapelain à Robertville. En 1798, il est cité au nombre des prêtres résidant dans la paroisse de Waimes et inquiétés par les révolutionnaires. A cause de son grand âge et pour ne pas être déporté, en 1799, il prêta le serment de fidélité à la nouvelle République. Il s'était retiré, en 1796, dans sa famille à Gueuzaine, mais il mourut à Robertville, le 13 juillet 1805, et y fut enterré.

4) *Henri François Schomus*; fils de Gaspar et de Catherine Dethier, né le 4 octobre 1745. Il était neveu des deux précédents et filleul de François Schomus. Ordonné prêtre le 18 décembre 1768, il semble avoir vécu comme prêtre libre à Gueuzaine, où il mourut, le 8 mars 1774, à l'âge de 29 ans. La chronique dit de lui qu'il fut un prêtre vraiment zélé et pieux.

5) *Jean Bernard Schomus*, frère du précédent, né le 7 décembre 1758, ordonné prêtre le 18 décembre 1784. Il resta attaché à la paroisse en qualité de vicaire et, après le départ de Michel Maraite (1814) chapelain de Champagne, il administra la chapelle jusqu'à sa mort survenue le 22 janvier 1822.

6) *Michel Schomus*, né le 23 octobre 1810, vicaire à Waimes de 1841 jusqu'à sa mort, le 20 septembre 1850.

7) *Jean Quirin Dethier*, fils de Quirin Joseph et de Marie Catherine Schomus, né le 22 janvier 1835, partit vers l'âge de 20 ans chez les trappistes de Forges, près de Chimay. Il y reçut le sacrement de l'Ordre et y passa sa vie. Pendant les dernières années, il était aumônier chez les Sœurs Trappistines à Chimay, où il mourut en 1912.

8) *Martin Joseph Dethier*, frère du précédent, né le 12 novembre 1839 du même père et de Marie Louise Lecoq, fut ordonné le 2 septembre 1865.

Après avoir administré le rectorat d'Ondenval pendant deux ans, il fut transféré à Faymonville où il est resté la plus grande partie de son ministère. C'est à regret qu'il accepta, en décembre 1890, son transfert à la cure de Robertville, où il expira le 4 septembre 1894.

Ce fut un prêtre vraiment pieux, doux, charitable et zélé, dont le départ de ses différents champs d'action fut accompagné d'unanimes regrets.

9) *Henri François Dethier*, fils de Joseph et de Marie Dethier, né le 9 mars 1922, ordonné à Liège, le 2 juillet 1949, est le dernier d'une belle série de prêtres, issus de deux familles plusieurs fois alliées, qu'animait surtout un grand esprit de foi et de pitié. Depuis son ordination, l'abbé H. Dethier est professeur au collège episcopal de St-Vith et vicaire dominical à Espeler.

Des prêtres originaires du village de Champagne, nous n'en avons trouvé que deux, à savoir : *Maître Michel Etienne*, dont nous avons parlé précédemment (numéro 43) et *Servais Lemaire*, né le 13 janvier 1745, de Christophe et de Jeanne Pietresse. Il fut ordonné le 17 septembre 1777 et mourut à Champagne, le 10 juin 1812. Il semble avoir vécu, comme prêtre libre. En tout cas, je n'ai rien retrouvé de son activité.

68. LETTRES ORIGINAIRES DE GUEUZAINE-CHAMPAGNE

Voici quelques lettrés, originaires de ce hameau :

Jean Joseph Marichal, né le 24 novembre 1880, de Louis Marichal et de Bernardine Dethier. Après avoir fait ses humanités à Malmédy et à Munstereifel, il entra en 1902 à l'université de Bonn où il

étudia les philologies romane et anglaise. Après avoir professé peu de temps à Godesberg et à Looz (Belgique), il passa son doctorat en 1911, ayant présenté une dissertation inaugurale de 68 pages sur le dialecte de Gueuzaine. Pour approfondir ses connaissances de l'anglais, il accepta une nomination à un collège de Londres. Rappelé en 1914 sous les drapeaux, il fut tué à Ripont, le 27 février 1915.

Léon Dethier, fils de Michel et de M.C. Pequet, né le 16 août 1879, fut un autodidacte qui sut acquérir de grandes connaissances et rendit des services signalés à la classe agricole. Au sortir de l'école, à l'âge où la jeunesse cherche à s'émanciper, lui n'était avide que d'études. Sous la direction de l'instituteur du village et par ses propres moyens, il sut acquérir une telle connaissance des questions agricoles, économiques et sociales qui en faisait une autorité incontestée. D'une piété profonde, d'un dévouement sans bornes, son esprit de droiture lui conciliait toutes les sympathies. Il consacra une partie de sa vie au bien de la classe agricole. Il fut emporté au milieu de son activité, le 20 décembre 1933, à Weywertz, regretté de tous, même de ses adversaires politiques.

Il fut un temps député provincial.

Son fils *Joseph*, agronome diplômé de Carlsbourg, reprit une partie de son activité. Il est tombé à la dernière guerre et sa femme et son enfant ont été victimes du bombardement de St-Vith.

Un autre fils, *Henri*, qui a fait des études aux Universités de Louvain, de Bonn et de Gœtingen, est actuellement professeur au collège patronné d'Eupen.

69. RELIGIEUX ORIGINAIRES DE GUEUZAINE-CHAMPAGNE

Quoiqu'il ne soit pas originaire de Gueuzaine, Jean Werner mérite une citation spéciale, car il y a certainement acquis droit de cité par le bien qu'il y a fait et par les amers regrets qu'il y a laissés à son départ.

Né à Schleiden, le 29 mars 1845 et élevé par de pieux parents, Jean aspirait à communiquer à l'enfance ses généreux sentiments, en devenant instituteur. Il inaugura sa carrière professorale à Gueuzaine en 1865.

Les nécessités du milieu l'obligèrent à approfondir l'étude du français. A cette fin, il s'aboucha avec le jeune instituteur de Walk, Joseph Serexhe, du même âge, désireux de son côté d'apprendre l'allemand. Comme il était beau de voir ces deux jeunes gens de 20 ans, pleins de nobles aspirations, se rendre ces services mutuels et travaillant ensemble jusqu'à une heure avancée de la nuit; mais ce qui était plus édifiant, c'est que, avant de se quitter, ces deux jeunes maîtres unissaient leurs voix pour réciter ensemble leurs prières du soir. Nous connaissons la belle et longue carrière de Joseph Serexhe, celle de son collègue ne fut ni moins belle, ni moins longue.

Hélas, le séjour de Werner fut de courte durée à Gueuzaine, mais son ascendant en classe s'établit si bien, que lorsqu'il fut appelé quelques années plus tard, au poste de Solingen, ses écoliers manifestèrent leur chagrin de touchante façon.

A l'âge de 31 ans, Jean Werner entrait à Namur chez les Frères des Ecoles Chrétiennes. Il fit alternativement la classe à Jemappe, à Aubel et à Verviers. Partout, il fit montre du tact et du dévouement qui le distinguaient et ses élèves étaient vraiment subjugués par son ascendant. Plus tard, il devint professeur de violon, d'harmonium et d'orgue au scolasticat de Louvain. Il fut un des premiers à se lancer dans le mouvement qui tendait à rétablir la mélodie grégorienne dans sa beauté tradionnelle.

En 1895, le Frère Werner fut envoyé à Strebersdorf, en Autriche, où le Frère Marianus d'Oberemmels venait de fonder une maison de formation, pour y enseigner le français et la musique. C'est dans cette maison qu'il passa le reste de sa vie, édifiant les jeunes Frères par son zèle pour la gloire de Dieu et sa dévotion à la Très Sainte Vierge.

Sentant venir la fin, il demanda lui-même à être administré et, le 19 février 1931, il rendit à Dieu, sans agonie, son âme enrichie de mérites par une longue vie de fidélité au devoir.

Parmi les religieuses qui vivent encore, ou dont nous avons gardé le souvenir, je cite :

1) Marie Schomus, fille de Gaspar, née en 1847, est entrée la première chez les Sœurs Franciscaines de la Ste-Famille à Louvain, sous le nom de M. Caritas. C'est elle qui semble avoir montré le chemin à celles qui suivent. Elle est décédée le 28 octobre 1918.

2) Marie, fille des époux Nizet-Andres, né en 1862, entrée dans la même Congrégation en 1887, sous le nom de M. Alvera, morte le 8 mai 1894.

3) Suzanne Kupper-Schumacher, née en 1863, sous le nom de M. Honorata, décédée à Liège le 3 avril 1931.

4) Anna Kupper, née en 1887, entrée en 1909, est aujourd'hui la Mère Générale de la Congrégation, à la maison mère de Dolhain : Sœur Alphonse.

5) Marie Solheid, née en 1901, sous le nom de Marie Stella, supérieure de la maison de Dolhain.

6) Joséphine Kupper, née en 1903, Sœur Hedwigis, à Eupen.

7) Clémence Solheid, née en 1907, chez les mêmes sœurs à Turnhout, sous le nom de Sœur Eustasia.

8) Pauline Dethier, née en 1915, chez les Carmélites de Marche en Famenne, sous le nom de Sœur Bernadette.

9) Anna Dethier, née en 1914, chez les Sœurs de Notre-Dame à Saint-Hubert, sous le nom de Sœur Marie-Josèphe de la Croix.

Voilà certainement un beau palmarès, pour un hameau de trente maisons, dont les resssources ne sont pas épuisées. Honneur à ceux et à celles qui suivront. Le seul monument de Gueuzaine est le petit sanctuaire dédié à Saint Bernard, datant de 1744.

CHAPITRE VI WALK

70. NOTICE HISTORIQUE

Ce village apparaît dans l'histoire dès 1188, sous la forme Walceres. Jusqu'au XVII[e] siècle, on rencontre très fréquemment les graphies Walkeres et Walkres à côté des formes contractées de Walk et Walque qui deviennent courantes à partir de 1600. En étudiant les archives et les lieux, on ne peut se défendre de lui attribuer une haute antiquité et de lui reconnaître, à l'époque franque, une importance relativement supérieure à celle qui lui revient aujourd'hui.

Situé au centre de monuments et de souvenirs historiques et préhistoriques, Walk, plus qu'aucun autre village est entouré de traditions et de légendes. Nous avons le « Tchession », un refuge gallo-romain ou celte, qui remonte à plusieurs siècles avant Jésus-Christ, où la tradition

place un château des quatre fils Aymon, et où la légende fait vivre une tribu de «sotais», aussi actifs que mystérieux.

D'un autre côté, c'est la pierre du Diable, probablement un lieu de culte de nos ancêtres païens, que la massue et la dynamite du vandalisme moderne a détruite entre les deux guerres. Sur une surface plane était aménagée une excavité ou potale en forme de fer à cheval, qui était peut-être destinée à recevoir le sang des victimes. A cette pierre se rattache une légende de St-Remacle dont le diable voulait aller détruire le monastère qu'il avait fondé à Malmédy.

Tout à côté, sur Hoknié, se dressait autrefois le bûcher où tant de prétendus sorciers et sorcières de notre ban ont été incinérés, les derniers en 1631. Tout proche, on voyait la potence de la Postellerie de Malmédy qui, à partir du 16e siècle, fut transportée sur Floriheid. Elle était destinée à accueillir les «pendards ou djubets».

Puis, c'est Agister, avec ses levées mystérieuses, ses tertres en forme de mardelles, le trésor enfoui des quatre fils Aymon et un village disparu. Walk, suivant la tradition, serait de date plus récente et une colonie ou filiale d'Agister. Nous retrouvons pareille légende à maints endroits : à Robertville où l'on prétend que le village primitif aurait sis à Pehyérû, à Weywertz qui est né des débris de Sankesborn, etc.

Cette croyance assez généralisée a son origine dans le fait que certains hameaux ont disparu au moyen-âge à la suite de guerres et de pestes. Il en restait des ruines et après quelques générations, on leur a attribué une très haute antiquité, en se basant sur le principe que ce qui est en décadence est plus vieux que ce qui fleurit encore; et dans les souvenirs historiques estompés, se sont tressées ces légendes, plus vivaces, parce que mieux à la portée de l'intelligence du peuple.

A Agister a existé un village détruit et abandonné avant 1350. Les actes du 15e siècle et du 16e siècle en font foi, car souvent ils citent les fiefs et les courtils de la «ville» d'Agister, possédés par des familles de Malmédy et de Walk. Autrefois, ville avait le sens d'exploitation agricole ou village. D'ailleurs, un examen attentif des lieux permet facilement d'y reconnaître l'emplacement d'une dizaine de maisons.

Voici la liste des huit habitants de Walk, en 1524 : Lynar le gro, Jacqmot le fils petit Jacqmot, Grand Johan, Alar, Biertran, Colla le fils le grand Jacqmot, Gertrude femme Remacle et le grand Philippin.

Remarquons d'abord qu'un seul de ces noms deviendra patronyme, celui de Jacqmot, qui s'écrira plus tard Jacquemotte, cité à propos de Gueuzaine (59) et sur lequel je ne reviens pas, parce qu'il est éteint au pays.

Lynar le gro le grand, frère de Poncette était originaire de Champagne (37).

Pendant plus d'un siècle, le nom de Gertrude est resté attaché, soit à ses descendants, soit à une maison, suivant le principe déjà énoncé que le nom des veuves a une tendance à survivre. En 1573 est cité Martin filliastre querin getru ou getrud. Ce nom va se transformer en druye. En 1632 vivait Et. le druye et en 1665 mourait Jean le druye. De Gertrude-druye est né le mot druye, qui existe encore à Ovifat pour désigner une commère ou une crapaude, nullement dans un sens péjoratif. C'est le Gretchen allemand. Mais de là vient aussi «massi drouye, druye, madrouye». Pour la formation de druye, comparer aussi l'allemand Druk : Gertrude.

De 8, le nombre des manants est monté en 1640 à 15 et en 1740 à 28. En 1810, il y avait 35 manants ou ménages pour 30 maisons.

Ces maisons étaient classées comme suit : 1 dans la première catégorie (J.S. Marechal), 1 dans la deuxième (Léopold Piette), 3 dans la troisième (Scheffen, Loffet et Michel), 21 dans la quatrième et 5 dans la cinquième, qui comprenait plutôt des huttes, comme la maison Gonay, dans son dernier état.

Aujourd'hui, le village compte 34 maisons dont beaucoup neuves et massives.

71. MICHEL

C'est le seul patronyme, outre celui de Jacquemotte, qui ait pris naissance à Walk. Il n'est pas de nom de famille plus connu que celui-là dans toute l'étendue de la Wallonie.

Tous les hameaux ont leurs Michel. Ceux du ban de Waimes se rattachent à différentes origines. Outre la branche de Walk, il y en avait une à Bruyères qui provenait de Lamonriville. Entre ces deux branches, il y a eu plusieurs alliances.

Les Michel de Rue ou Bouvy, Mathy, etc, ont leur berceau à Outre-Warche et plus haut, probablement à Gueuzaine. D'autres Michel ont eu leurs ancêtres à Robertville.

En 1764, mourait Michel, fils Remacle de Walk. Son fils Henry épousait en 1677 Catherine, fille d'Etienne Mathonet de Weismes. Ce Henri Michel Remacle fait son testament, en 1708, en faveur de ses trois enfants : Henri Michel dit Criki, Anne Michel dite Criki et Jean Michel, dit Criki. Leurs descendants porteront le nom de famille Michel et le sobriquet Criki, qui se maintiendra jusqu'au début de ce siècle dans la branche d'Ovifat dite aussi Andrî.

Henry, mort avant 1740, habitait à Malmédy, où son fils Jean doit être l'auteur d'une descendance Michel en cette ville. C'est probablement à l'adresse de ce Henri que fut composée la rimaille malmédienne :

Hinri des cri îTchesse lès poyes foû du corti

Tchesse lès totes foû

T'âres tos les oûs.

Un général Crequi séjourna à Butgenbach avec ses troupes, vers la fin du 17e siècle. C'est probablement par allusion à ce général que ce surnom fut donné à Henri Michel.

Un André Michel, mort en 1858 à l'âge de 85 ans, arrière petit-fils de Henri Michel Remacle, fondateur de ce nom a transmis le surnom d'Andrî à une partie de ses descendants. On retrouve des représentants de la famille Michel Remacle de Walk dans presque toutes les localités de notre Wallonie et au-delà. C'est une famille qui a pris une très grande extension.

72. PIROTTE

Ce patronyme, écrit autrefois Pirot, très répandu dans toute la Wallonie, est un diminutif de Pierre, synonyme de Piret, avec lequel il se confond souvent au 16e sicèle. L'habitude de l'écrire avec la terminaison féminine n'a prévalu que dans la deuxième moitié du 17e siècle.

L'ancêtre des Pirotte du ban de Waimes et de beaucoup d'autres est Pirot Servais le Maire ou le Maréchal de Waimes, qui est décédé en 1655, à un âge très avancé. Nous aurons l'occasion de remonter sa lignée jusque 1400 lorsque nous parlerons de la famille Marechal, une des plus importantes du ban, au sortir du moyen-âge, qui vivait à Libomont.

Pirot Servais fut échevin de la Cour de Justice à partir de 1532 jusqu'à sa mort et continua ainsi la tradition familiale, car depuis deux siècles, ses ancêtres étaient échevins et mayeurs.

Nous retrouverons ses fils Pirot, dit le petit, Léonard et Colar à Walk et Mathieu à Waimes, où le patronyme Pirotte disparaît bientôt. A Walk, au contraire, la vitalité de cette famille est remarquable, car de 1708 à 1769, il n'y a pas moins de 17 mariages Pirotte. Presque tous ont émigré ou n'y ont pas laissé de descendance. En 1743, on y compte trois familles Pirotte, une en 1780 et aucune après 1800.

Le dernier de la souche à Walk, Quirin Pirotte, eut, en 1777, un fils Pierre, qui se maria à Ovifat, dans la maison occupée aujourd'hui par Emile Kornwolf. C'est l'ancêtre des Pirotte d'Ovifat, de Robertville, de Sourbrodt, de Pont-Ligneuville, etc...

Parmi ses descendants, il y a eu deux religieux franciscains, Louis, né à Ovifat en 1849, fils de Gaspar et de Marie-Anne Albert d'une congrégation française, mort je crois au Canada où il était visiteur.

Thomas Pirotte, frère dans la maison des Capucins de Verviers, fils de Jean-Baptiste Pirotte, de Noirthier (Sourbrodt) vient de célébrer son jubilé de cinquante ans de vie religieuse.

Une religieuse, Louise Pirotte de Robertville est entrée chez les Petites sœurs des Pauvres.

73. SEREXHE

Cette famille paraît tirer son nom de Cerexhe-Heuseux, dans le doyenné de Soumagne et canton de Fléron. Collin ou Nicolas, originaire de Serexhe, était forgeron à Walk dans la deuxième moitié du 17e siècle. Il eut deux fils : Thomas, cité en 1679, dont je perds toute trace, et Lambert.

Lambert Collin épouse, vers 1665, une fille Bastin Molber de Boussire au ban de Weisme. Il y avait autrefois deux hameaux de Boussire situés sur les deux rives du ruisseau de Boussire ou Préruy, qui faisait la limite entre les bans de Malmédy et de Waimes. Le hameau de la rive waimeraise qui, aujourd'hui est réduit à une maison, comprenait jadis plusieurs fermes et formait une section du ban avec aisances ou terrains communaux propres. C'est là le berceau des Blaise, des Leduc, des Ledur et d'autres familles importantes.

C'est aussi là que se développa d'abord la famille Collin ou Serexhe. Comme son père, Lambert était forgeron, mais il semble avoir eu plusieurs cordes à son arc. Dans un extrait du registre des comptes de Gérard Defaz de Spa, nous trouvons, en 1673, un poste au nom de Lambert Collin de 4 1/2 stiers de noisettes à 55 patars, ou 2 florins 3/4 le stier. Sans doute qu'il en faisait le commerce en gros. Nous y trouvons aussi plusieurs postes de houblon, ce qui supposerait qu'il exploitait aussi une brasserie, ce qui est assez admissible à cette époque. Les fournitures les plus fréquentes étaient les clous. On distinguait les clous de cinq livres à 21 patars, le mille, qu'il achetait par 20 et 30 mille; les clous ronds estampés de 2 livres à 15 patars, les clous de cheval de 10 livres à 52 1/2 patars, des « coistray » à 16 patars et des « leulnail » à 27 1/2 patars. Lambert Collin était associé avec son voisin Querin Jean Querin.

Lambert eut troi fils : Nicolas (1666), Jean (1671) et Sebastien ou Bastin (1675). L'aîné seul fit souche, mais je ne lui trouve qu'un rejeton du nom de Nicolas.

Jean Lambert Serexhe, dit Soumagne, natif de Boussire, marié et domicilié à Champagne, ne laissant pas d'héritiers directs, fait en 1737, un testament en faveur de Nicolas Lambert, dit Soumagne, son neveu de Boussire. Il fonde une messe à Champagne et une à Waimes.

Ces descendants de Lambert Collin ont failli porter le nom de Soumagne à cause de leur origine des environs de cette localité, mais dans la suite c'est Serexhe qui prévaut. Nicolas avait épousé Marguerite Simon d'Arimont. Elle appartenait sans doute à la famille de Godefroid Simon de Belair qui était aussi originaire d'Arimont et dont la fille Rosalie épousa l'instituteur Joseph Serexhe, alors à Gueuzaine.

Nicolas Serexhe va habiter à Arimont dans la maison dite le Château ou la cour d'Arimont.

C'est là que Jean Lambert meurt après avoir encore testé, en 1747, pour son neveu. La maison qu'ils habitaient était une enclave luxembourgeoise, une dépendance de la cour d'Amblève, aussi ce dernier testament fut enregistré dans les livres de la cour d'Amblève, au château de Wallerode où habitait le mayeur de la Fontaine.

Un fils de Nicolas Serexhe, du nom de Jean Mathieu, né en 1733 à Arimont fut ordonné prêtre en 1765, sur un patrimoine constitué par des habitants d'Arimont, et attaché sans doute à la paroisse de Malmédy. En 1770, il obtint son exeat pour quitter le diocèse de Cologne et je le retrouve en 1783 à Soiron où il est viciare ou prêtre privé.

Le mystère est plus grand au sujet d'un autre prêtre de la famille, dont je n'ai même pu identifier le nom. Neveu de Jean-Mathieu et sans doute dirigé dans les études par son oncle, il est plus tard en fonction à Paris. Suivant la tradition familiale, il revenait toutes les années au château d'Arimont, lieu de sa naissance et berceau de sa famille. Un beau jour, une cousine de Baugnez avec laquelle il avait conservé des relations, reçut une grosse lettre de Paris, munie de cinq cachets et recommandée. La bonne femme, veuve avec de petits enfants, devait en donner quittance. Craignant quelque ruse ou des difficultés ultérieures, elle la refusa. Depuis cette date on n'a plus jamais entendu parler du prêtre Serexhe de Paris. Etait-ce son testament, était-ce sa part d'héritage? On ne le saura jamais; depuis lors plus d'un siècle s'est écoulé.

De cette famille est issu Joseph Serexhe, né à Ligneuville en 1845. A 17 ans, il débuta dans sa carrière d'instituteur comme candidat à Walk. Après y avoir tenu l'école dans ce hameau où il habitait avec sa mère et avoir obtenu son diplôme à Kempen, il fut transféré à Gueuzaine où il remplaça son ami Johann Werner (68). De là il fut transféré

à Sourbrodt, où il instruisit les enfants pendant 27 ans. L'âge avançant et étant surchagé de besogne, devant suffire seul à plus de cent enfants, il demanda son transfert à Géromont, où il enseigna de 1897 à 1909. Il prit alors sa retraite et vécut à Malmédy en se rendant utile aux œuvres paroissiales. Il s'éteignit en la fête de St-Jean-Baptiste de la Salle, patron des instituteurs, le 16 mai 1926, estimé et regretté de tous ceux qui l'ont connu.

Son fils Joseph, né en 1877 et ordonné prêtre en 1902, fut nommé recteur à Strempt (Grefeld) où il mourut en 1907.

Son autre fils, Léon, docteur en droit a été pendant de longues années directeur au ministère de l'Intérieur, à Malmédy, puis à Bruxelles. Il est mort en Suisse en 1950, à l'âge de 72 ans.

L'ancêtre des Serexhe du ban de Weismes était Hubert, marié à Libomont, vers 1800, un petit-fils, semble-t-il, de Nicolas d'Arimont.

74. PIETTE

Pendant trois siècles, Walk a compté des Piette dans sa population. J'en trouve deux dès 1632 : les frères Etienne et Jean Piette surnommés le druye. Une fille de Jean épouse Warland Libert de Béverçé, une autre Henri Schomus de Gueuzaine. Les descendants de ces deux Piette se rangent parmi les habitants les plus moyennés du village. En 1810, il ne reste que Léopold Piette qui est de loin le plus riche propriétaire de la localité.

Leur ancienne aisance et plusieurs mariages avec des bourgeois de Malmédy et des notables du pays ont fait naître à leur sujet la tradition légendaire que voici.

« Amon Eveurte », maison démolie, il y a vingt-cinq ans, par leurs propriétaires, les frères et sœur Denis, vivait autrefois une famille Piette qui n'avait qu'une fille du nom de Thérèse. Ils étaient tellement riches que les tiroirs des commodes étaient remplis d'argent. On ne le comptait plus, on le mesurait par « stis ». Quand la jeune fille fut nubile, les galants ne manquèrent pas. Les meilleures familles des villages et de Malmédy la convoitaient pour leur fils.

Un jour, le domestique vint avertir la jeune fille qu'il avait vu arriver, vers Agister, de jeunes Malmédiens à cheval qui sans doute, venaient lui rendre visite. Au lieu de s'empresser à sa toilette, la jeune fille, qui était simple et travailleuse, fit un gros soupir et dit qu'elle n'avait bien cure des Malmédiens et que, si un jour elle se mariait, elle préférait encore un ouvrier en blouse blanche. Ces paroles ne tombèrent pas dans l'oreille d'un sourd. Le domestique qui portait ce costume

traditionnel, vit au regard de la jeune fille qu'il ne lui était pas indifférent. Bientôt, ils se firent des confidences et s'engagèrent l'un à l'autre.

Ce choix de la jeune fille n'eut pas l'heur de plaire aux parents qui rêvaient d'un gendre de haute condition. Il arrivait souvent en ce temps-là que les mariages se faisaient clandestinement, sans publication des bans. Pour prévenir toute surprise, les parents confièrent Thérèse à la garde d'une gouvernante qui devait la suivre dans toutes ses courses, mais la jeune fille fut plus rusée que sa suivante.

Un jour qu'elles étaient allées faire des emplettes à la ville, elles retournaient bien tranquillement en devisant de choses et d'autres. Tout à coup, arrivées à mi-côte du Thier de Chôdes, Thérèse s'arrête brusquement et s'écrie : « Mon djû, qu'ai-je fait? Voilà que j'ai oublié ma bourse dans le magasin; attendez-moi ici, je cours la rechercher ». Sans attendre une réponse, Thérèse dévalait déjà, mais au lieu de se rendre au magasin, elle s'en fut tout droit vers la chapelle des Capucins, où son fiancé l'attendait avec deux témoins. Le mariage fut béni et le jeune couple reprit joyeusement le chemin de Walk.

Vous devinez l'ahurissement de la pauvre gouvernante dont la bonne foi avait été si habilement surprise, et la déception des parents dont les visées de grandeur s'évanouissaient.

Everard Scheffen était le nom du jeune homme qui avait épousé la riche héritière. Une légende contient ordinairement un grain de vérité que l'imagination des générations qui le transmettent à la postérité ont tellement enjolivé et accoutré d'ornements poétiques et romanesques qu'il est difficile de retrouver la vérité. Il semble bien que la famille Piette a été bien située et que le fiancé de Thérèse plaisait plus à la jeune fille qu'aux parents. Quant au reste, c'est de la pure fantaisie.

Dans la famille Piette qui habitait la maison Scheffen actuelle, il y avait trois filles : Catherine qui épouse Antoine Denis de Chôdes (1727), Marie épouse Henri Pequet (1734) et Thérèse, Everard Scheffen, le 25 octobre 1735. Ce mariage eut lieu à Waimes avec dispense des bans et en présence des témoins Jean Freucheise et Jean Lemarquis.

Henri Pequet hérita la maison paternelle; Antoine Denis, arpenteur juré, échevin, commerçant et chroniqueur, construisit la maison habitée aujourd'hui par Bernard Loffet, tandis que Everard Scheffen habita dans la maison qui a porté son nom « amon Eveurte ».

75. SCHEFFEN

Everard Scheffen, qui épousa en 1735 Thérèse Piette, est indiqué dans l'acte de mariage comme originaire de Cronenburg. Cependant comme on le rencontre aussi sous les noms de Everard Berick, il devait être originaire du petit village de Berk, situé dans la seigneurie de Cronenburg dont il était distant d'une lieue. Il descendait d'une famille honorable, dont un des ancêtres avait exercé les fonctions d'échevin, ainsi que le nom l'indique.

Avant la révolution française, il existait dans l'Eifel une sorte de majorat qui attribuait souvent l'héritage immobilier au fils aîné, tandis que les autres enfants cherchaient leur avenir dans une carrière libérale, l'artisanat ou à l'étranger. Ce sont peut-être ces circonstances qui expliquent la présence d'Everard dans notre pays, ainsi que celle de l'ancêtre des Rosen.

Thérèse Piette mourut en 1747 des couches de son cinquième enfant. Everard épouse en 1753 Anne Marie Michel dont il aura encore trois enfants. Des trois garçons, Jean, né en 1744, est le seul à faire souche avec Thérèse Thaon de Ligneuville qu'il épouse en 1774 et mourut en 1775, continue la lignée avec Marie Anne Marichal de Walk qu'il épouse en 1819, de ce mariage naquit entre autres, en 1820, Anne Joséphine qui épouse en 1851 Pierre Loffet.

Leur fils Bernard est entré depuis le 1er avril dans sa centième année.

En 1822 naquit Jean Bernard, surnommé Riga, d'après la maison qu'il a d'abord habitée. En 1856, il épouse M-Julie Bodarwé qui lui donne sept enfants qui se sont distingués par leur grande longévité.

Trois filles sont mortes octogénaires et Henri, l'aîné, qui a été pendant plus de 50 ans membre du conseil de fabrique, est décédé dans la 96e année de son âge. Restent encore en vie Adèle, dans sa 94e année, Joseph dans sa 92e année et Jules, doyen de Malmédy, dans sa 90e.

Suivant la tradition familiale, un oncle aurait même jadis bouclé la centaine. Il s'agit sans doute de Nicolas Scheffen, probablement le frère du premier Everard, qui est mort célibataire à Waimes en 1807 à l'âge de 97 ans.

Walk semble être un terrain propice aux centenaires et aux aspirants, car en 1902 y mourait Catherine Reuter, veuve de Bernard Spahn à l'âge de 100 ans et trois mois. Outre les nonagénaires cités, je signale encore Marie Koch, veuve de F. Jos. Collienne, âgée de 93 ans.

76 DENIS

Nous avons signalé dans la première moitié du 18e siècle, Antoine Denis, échevin de la cour de justice, arpenteur juré, originaire de

Chôdes. Il n'est pas l'auteur des Denis actuels, car il n'eut que des filles. En 1825, Jean Nicolas Toussaint de Sourbrodt épousait Marie Thérèse, la fille de Jean Scheffen qui hérita la maison paternelle « amon Eveurte ».

De ce mariage naquit une fille Marie-Anne qui épouse Godefroid Denis de Chôdes, en 1850. L'aîné des enfants du nom d'Antoine, père de l'actuel bourgmestre de Bévercé, alla fixer son domicile à Chôdes, berceau de sa famille.

Un autre fils, Joseph épousa Louise Bodarwé de Faymonville et hérita la maison ancestrale « amon Eveurte » qui a fait place à la maison de Willy Blaise. Les Denis actuels de Walk sont ses enfants.

77. VIEILLES MAISONS DE WALK

Voici quelques vieux noms de maison qui sont en voie de disparaître.

« Amon Nollet » -Occupée aujour'hui par la veuve d'Etienne Collienne, cette maison fut la résidence des Fink. Je n'ai pas trouvé d'explication pour le surnom de Nollet, mais il y a toutefois un rapprochement curieux à faire. L'ancêtre de cette famille, Pierre Fink, qui s'est marié à Walk en 1777 était originaire d'Auw, dans la paroisse de Bleialf, d'où était aussi originaire le Prince-Abbé Joseph de Nollet (1741-1753). Les de Nollet ont été les bienfaiteurs de la chapelle d'Auw. Faut-il voir dans ce rapprochement l'explication de ce surnom ?

« Amon Riga » -C'est le nom que portait jadis la maison Bernard Loffet, où naquit Bernard Scheffen surnommé Bernard Riga. Elle doit son nom à un des trois prêtres Riga Saturnin, Nicolas, qui fut chapelain à Walk, de 1800 à 1815.

« Amon l'Merçon » -Le surnom de Merçon est attaché à la famille Gaspar de Longfaye et est venu à Walk avec Léonard Joseph qui épousa en 1861 Marie Marguerite Simon. Ils ont habité dans la maison dite « Amon Djelisse » (Loffet), occupée aujourd'hui par Joseph Solheid. Le Merçon, synonyme de le mercier, signifie commerçant ou marchand de merceries. Il y a cependant une coïncidence curieuse que je ne puis expliquer. Il y eut jadis un instituteur à Walk, d'origine française, qui s'appelait Pierre François Merson, marié en 1755. Comme il n'est pas mort dans la paroisse, je suppose qu'il se sera établi à Longfaye où il aura laissé son nom.

« Amon Beber » -Le porteur de nom fut Hubert Solheid, dit Bebert, le père de Eugène, et l'ancêtre des Solheid actuels.

78. DEWALQUE

Tous ceux qui portent ce patronyme et la variante Dewalk ont eu leur origine dans ce hameau, mais ne descendent pas tous de la même souche. A différentes époques, avant que ne fussent fixés les noms de famille, des manants de Walk ont acquis droit de cité à Malmédy, et peut-être ailleurs, sous leur nom de baptême accolé à celui de leur village. On en retrouve à Malmédy et les environs, à Stavelot, Spa, Vielsalm, Liège, etc. et jusqu'en Suède.

Le premier citoyen de Walk que je trouve dans la bourgeoisie malmédienne est Philippe, cité à partir de 1594, date à laquelle il avait acquis une maison au « vinâve » de Rome. Il était fils de Corneil (40) et petit-fils de Philippe, probablement le même qui, en 1524, est appelé le grand Philippin.

Il mourut avant 1612, laissant dix enfants et sa veuve Anne qui ne le resta pas longtemps car, en 1617, elle était remariée à Jean Herman. Parmi ses enfants, j'ai retrouvé Jonas qui semble avoir épousé une fille de Henry de Limbourg, Philippe Hendrich, qui héritent la maison à Rome, David et Wilheaume qui quittent le pays, et plusieurs filles.

Les noms bibliques de Jonas et de David semblent indiquer que Philippe s'était laissé influencer par la réforme. D'ailleurs, deux des enfants se retrouvent en pays luthériens. Wilheaume, mort avant 1665 avait été capitaine à Magdebourg et David était à Anestafors, en Suède. En 1665, son fils Philippe, né en Suède, revient à Malmédy pour liquider une maison qui lui appartenait, provenant de Philippe le tendeur (teinturier).

Il semble que cette nombreuse famille n'a pas laissé de descendants au pays, mais qu'on pourrait en retrouver dans les pays nordiques.

Nous trouvons un autre habitant de Walk, Léonard, fils Jacqmot, embourgeoisé à Malmédy avant 1600, date à laquelle il achète une maison en la Vaulx. Il avait épousé Pirette Counntz. Tous deux étaient morts avant 1643, lors du partage familial entre les enfants Willem, Léonard, Anne et Jacques Robinet, Willem avait épousé Jeanne Thomas Paquay et meurt avant 1655, laissant un orphelin du nom de Léonard.

Léonard de Walk, marchand bourgeois de Malmédy, hérite de la maison paternelle située dans la Vaulx avec un « courtil » potager situé à la porte de la Rolière (porte de Livremont). En 1660, il la vend à Florence (Florenz) Hendrichs, apothicaire pour 100 pistoles outre les honoraires ou pourboires suivants : une aime de bon vieux vin, un petit tonnelet de gingembre confit, 6 pains de sucre, les drogues ou « cirobre » qui sont nécessaires à sa femme et un gras mouton, le tout valant

au moins 50 patacons, ce qui était bien respectable car le gras mouton était évalué à 4 patacons.

Et comme l'acte avait été passé dans la chambre du Prince, chez les Pères Capucins, il leur fallait aussi un petit honoraire qui fut évalué à un stier de vin aux frais de l'apothicaire.

Il semble que ce sont là les ancêtres des principales familles Dewalque. Léonard (l'orphelin ?) eut un fils Quirin qui épousa Marie Drion, sœur du futur Prince-Abbé. Leur fils Jean François, né en 1715, ordonné en 1738, administra la chapelle de Xhoffraix jusqu'à sa mort en 1780. Il était en même temps notaire diplômé.

Nous trouvons en 1642, un troisième habitant de Walk, bourgeois de Malmédy : Remacle Jean Remacle de Walk. Toutefois, comme son nom, accolé à ceux de son père et de son grand-père, était assez spécifique pour le désigner, surtout que les Remacle ne pullulaient pas à Malmédy il semble que que ses descendants aient porté le patronyme Dewalque.

En 1780, il existait au moins six familles Dewalque à Malmédy, entre autres, Toussaint Dewalque, surnommé Malbrouck.

Dans la seconde moitié du siècle dernier, Gustave Dewalque, docteur en sciences naturelles et en médecine, a tenu une chaire de géologie à l'Université de Liège. Par sa science et ses travaux érudits, il est devenu une célébrité parmi les géologues de Belgique.

79. PRETRES ET RELIGIEUX ORIGINAIRES DE WALK

Avant de quitter Walk nous voulons signaler les quelques prêtres et religieux originaires de la localité.

1. Léonard Lemaire né à Walk le 23 mars 1712 de Thomas Lemaire et M. Loffet. Ordonné le 21 février 1739 sur son titre et son inscription dans la paroisse de Waimes, il fut approuvé trois mois plus tard comme primissaire ou vicaire à Belvaux, où il semble avoir passé sa vie.

2. Jules Scheffen, né le 27 avril 1864, ordonné le 15 août 1892, successivement vicaire à l'église du Sacré-Cœur à Oberhausen, à Gillerath, à Barmen, curé à Radevormwald, puis à Malmédy en 1907. En 1925, il devient doyen et reçoit bientôt le camail de chanoine.

3. Joseph Mélotte, né le 6 juin 1868, entré en 1898 à Foglizzo (Italie) dans la Congrégation de Don Bosco, il partit en 1903 en Colombie pour s'y consacrer à l'apostolat missionnaire. Il fut ordonné prêtre à Bogota, le 12 février 1911. Après avoir soigné un temps les lépreux, il devint en 1917 vice-curé de Baranquilla où il s'éteignit le 6 décembre 1934.

4. Joseph Scheffen, né à Walk de Henri Scheffen et de Marie Muller, après avoir fait ses études à Neuss, St-Trond et Liège, fut ordonné le 1 juillet 1927. D'abord professeur au collège patronné d'Eupen, il remplace M. le curé Krebsbach à Weywertz en 1939. Il passe une partie de la guerre en qualité de prisonnier politique à Dachau et dès son retour en 1945, il est nommé doyen à Saint-Vith.

5. L'unique religieuse que j'ai trouvée à Walk est Jeanne Solheid née le 1er novembre 1908 de Fr. Solheid et Henriette Michel. Elle est entrée chez les sœurs de St-Vincent à Ans, en 1928, et est actuellement à Huy, sous le nom de Sœur Thérèse.

94. ETYMOLOGIE DE WALK (*)

Des esprits curieux qui, souvent, voudraient savoir plus que les documents ne nous fournissent, m'ont demandé la signification et l'origine de ce nom. L'étymologie est une science difficile pour laquelle il faut être très expert et bien documenté. Dans ses Noms de Lieux de la Belgique, Auguste Vincent, rapproche Walk, en 1188 Walceres, de Waulsort, au 10e siècle Walciodorum. On pourrait aussi faire un rapprochement avec Wallendorf (Bitburg), en 1136, Walcherestorf et y voir le patronyme Walachar avec ses variantes Waller et Walher, du thème ancien haut all. Walah, étranger, d'où dérivent Valachie et aussi le mot Welsch (wallon).

La fagne Walhère, située sous les Fisez aurait aussi la même origine.

(Note de l'éditeur). Initialement ce paragraphe était situé dans la rubrique "Bruyères". Pour des raisons de commodité nous l'avons replacé ici, en lui conservant son numéro d'origine.

CHAPITRE VII
BRUYERES

80. NOTICE HISTORIQUE

Ainsi que nous l'avons dit à propos de Gueuzaine, la grande bruyère s'étendait le long de l'antique voie dite DES TAHOTS. Deux villages y ont pris naissance en deux pays différents séparés par la via Mansuerisca. Tous deux ont été appelés Bruyères, celui-ci extérieur par les allemands du pays du roi « Ausserheide » et l'autre extérieur par les romans du pays de Stavelot « Brucaria Jusana ».

Les premiers colons avaient le choix de leurs installations veillaient avant tout au côté pratique et c'est généralement aux abords d'une source que les villages ont pris naissance. C'est donc aux environs de la fontaine publique, aujourd'hui abandonnée, que se groupaient, en 1524, les six maisons habitées par Messire Jacqmot, Quirin le petit

Jacqmot, Johan le keu et son fillast (gendre) de Quirin, le fillast Jaspar delle ebreyr. En 1577, les noms ont changé et le nombre des foyers s'élève à neuf : Jacqmot le clepant Colla, la femme Johan Quarnet (Curnel), Johan Loffet, Etienne Cloze, Colla le keu, Colla Aryon, Simon, Jehenne Loffet et Johan Jaspar.

En 1640, il y a 13 familles; un siècle plus tard 18; au début du siècle dernier on compte 22 maisons et aujourd'hui 28, sans compter les deux maisons au pont du barrage et l'école de Morfat (1882).

Deux familles, bien représentées au pays, ont leur berceau à Bruyères et s'y rencontrent dès le début du 16e siècle : les Loffet et les Lecoq. Au 17e siècle y arrivent et s'y multiplient les Lejoly, les Lamby et les Michel. Voilà les noms qui retiendront notre attention dans ce chapitre.

81. LOFFET

A première vue, le sens de ce patronyme semble bien obscur, alors que l'explication en est facile si nous remontons à ses origines, c'est-à-dire à Johan le lop, le lou ou le louppe, cité de 1512 à 1537. A cette époque beaucoup de personnes portent le surnom ou sobriquet de loup sans avoir probablement des relations de parenté tels : Mathy le lop (Xhoffraix, 1518), Thomas le leu (Xhoffraix 1523), Bastin le loup (Waimes 1537, Thomas le loup (Jalhay 1550), oncle de Godefroid d'Arimont, dit des loups, nom qui est devenu, je crois, le sobriquet des habitants de Jalhay.

Le diminutif de loup est louvet ou lovet écrit le loupvet, et le lopvet, qui deviendra loffet à Bruyères. Le patronyme le Louvet et le Lovet, qui s'est développé surtout à Faymonville et est devenu Louvet et Lovet, après la chute de l'article au siècle dernier, a la même origine. L'ancêtre de cette famille est Jaspar, fils Johan le Lopvet de Faymonville qui vivait en 1595.

Un mystère entoure cependant les origines de cette famille qui est en relation intime avec Messire ou le Sire de Bruyères. A cette époque, seuls les prêtres portaient ce titre. Quoique rarement, il nous arrive de rencontrer au cours de l'histoire locale des prêtres qui faillaient à leurs obligations, mais aussi de pieux laïcs qui, après le décès de leur épouse légitime, sont entrés dans les ordres sacrés, tel Eustache Joly, curé de Robertville, dont les deux fils vivaient avec lui. Jadis les enfants de prêtres portaient avec leur nom de baptême celui de Messire.

Mais retournons à notre Messire de Bruyères. En 1512, Johan le lop, qui a épousé la fille Marquet, paye une rente au monastère de Malmédy et Johan le syre, tient la fagne devant Herbofaye.

En 1517, Johan le syre paye dix malders et demi d'avoine sur sa masure à Bruyères et sur la dîme de Bruyères, Gueuzaine et Champagne. Il paye en outre une brebis pour le vinage. En 1519, c'est Johan le loup qui paye sur la dîme des communes de Bruyères.

Voilà deux personnages qui se tiennent de près, mais que nous devons distinguer l'un de l'autre, ainsi que nous l'apprend une note de 1522 qui nous met en même temps en présence d'un troisième du nom de Quirin.

« Johan le syre avecque son frère Querin paye sur une masure à Bruyères et avecque Johan le lou ».

Nous les retrouvons encore en 1537 : « Johan le louppe de breyer dépose en justice qui'il ait véou Cornet et Gilbert, le filz Johan Lowy de Wems fair stour et bouryne » (se battre).

L'année suivante Johan le syre de breyre et Querin de breyre sont cités avec 16 autres manants pour avoir refusé de faire les corvées de charriage au monastère de Malmédy. Seuls ceux qui avaient des bœufs ou des chevaux y étaient tenus.

Un jour un échevin de Malmédy se présente au nom du monastère pour faire citer « Johan del emboyer et son soroge (beau-frère) Quirin ». La cour reconnaît que le mayeur de Weisme doit mettre son forestier (garde-champêtre) à sa disposition pour faire convoquer Quirin. Quant à Johan, si les seigneurs du monastère ont quelque chose à lui demander, ils doivent le faire aller en justice là où il habite.

De ces textes et d'autres, il découle que Johan le sire et Quirin étaient frères et que ce même Quirin et Johan le loup étaient beaux-frères. Quirin avait épousé la sœur de Johan le loup.

C'est ce Quirin frère de Joha, le sire, beau-frère de Johan le loup qui est le fondateur de la famille Loffet. De sa femme, il a reçu le nom de le loup et le lègue à sa prospérité.

Johan le loup habitait en 1537 sous une autre juridiction, probablement à Faymonville et il pourrait être le grand-père de Jaspar le lopves (1595) et l'ancêtre des Louvet et des Lovet dont le nom vient de s'éteindre à Faymonville.

Querin de Bruyères meurt vers 1560 laissant un fils : Jean Querin Loffe ou Loffet, de Bruyères.

Celui-ci est le père de Remacle Lophet que je retrouve à Wavreumont et de Antoine qui continue la lignée à Bruyères. A sa mort, survenue vers 1600, Antoine délaisse quatre enfants mineurs : Etienne, Remacle, Léonard et Jean, né en 1598. La veuve, Jeanne le Marquis, selon la coutume de l'époque, retrouve un nouveau mari en la personne de Johan Servais le Marichal et continue à agrandir la famille.

La paix risque d'être troublée entre les enfants des deux lits et pour prévenir des suites plus graves, un accord est marqué en cour de justice par les oncles paternels et maternels en 1609. Etienne seul est majeur, Remacle et Léonard peuvent gagner leur vie et Jean âgé de 11 ans doit encore rester auprès de sa mère jusqu'à ce qu'il soit en âge d'aller garder les vaches et de gagner ainsi son pain.

Nous abondonnons Etienne établi à Bruyères, dans la maison paternelle et Remacle, dont la descendance semble éteinte au pays, pour nous attacher à Léonard, l'ancêtre des Loffet d'aujourd'hui.

Jean va s'établir à Ovifat, où il lègue son nom patronymique à la maison qu'il y habita. Il laisse deux fils Jean et Léonard et trois filles.

Jean Loffet va s'établir à Bras et Léonard continue la lignée à Ovifat qui s'éteindra vers 1790 par la mort de Henri. En 1743, Gilles Servais Le Joly épouse une fille de Léonard et hérite la maison paternelle qui sous le nom de «Loffet» abrite encore ses descendants.

Léonard Loffet avait épousé Marie Cœnchenne de Champagne. Il fut échevin pendant peu d'années et mourut vers 1640. Sa veuve, selon la coutume, convole en secondes noces avec Piette le Chat, mort en 1670. Léonard avait quatre enfants : Etienne, Jean, Léonard et une fille.

Etienne a une vie assez mouvementée. Nous le trouvons à partir de 1656, dans des voyages d'affaires en Allemagne. En 1664, il prend du service dans l'armée du Prince Electeur de Trèves. En 1665, il fait des travaux saisonniers chez son parâtre Piette le Chat qui l'établit son légataire universel pour être nourri et entretenu. Etienne retourne ensuite à l'armée pour faire la campagne de Hongrie contre les Turcs. Revenu à Trèves, il rentre définitivement au pays en 1671.

Mais laissons les branches latérales pour nous attacher à Léonard l'ancêtre des nombreux Loffet actuels. Nous le rencontrons en 1664 en cour de justice contre l'avocat Laurenty peu après sa sortie de prison au château de Stavelot. Je n'ai pas trouvé le motif de son emprisonnement.

Laurenty qui avait fait des démarches pour l'en faire sortir lui présente sans doute un compte un peu salé car Léonard le conteste. Après une demi-année de procédures ils trouvent un accommodement.

Il est appelé indifféremment Léonard Loffet senior (le vieux) ou Léonard Cœnchenne, du nom de sa mère, et habitait dans la maison Cœchenne à Champagne. Il mourut en 1685.

Son fils, Léonard Loffet junior ou le jeune avait épousé, en 1678, Anne; fille Jean Mathonet de Remonval, sa cousine au 3e degré. En 1680 leur naît un fils du nom de Jean qui va continuer la lignée avec Catherine Lecoq de Walk qu'il épouse en 1717. L'année suivante naît Henri, fils de Jean Léonard Loffet dit le jeune et de Catherine Lecoq, donc un descendant de la branche principale des Loffet.

Henri contracte mariage en 1761 avec A. Marie Loffet de Walk, une descendante de Remacle. L'année suivante, ils eurent un fils qui reçut le nom tradionnel de Léonard. Henri mourut en 1790. Léonard épouse en 1796, Hélène Léjoly de Bruyères. Il est à remarquer que les Loffet se marient généralement entre 30 et 40 ans. Il mourut en 1844. Parmi leurs nombreux enfants, je retiens ces noms de Gilles (1797), Christophe (1805) et Pierre (1810).

Gilles Loffet, dit Djelisse, se marie en 1841 avec Marie-Louise Winquin qu'il perd déjà après 3 mois de mariage. Il épouse l'année suivante Marie Joséphine Collienne de Thirimont. De ce mariage sont nés Michel (1842), Christophe (1845), Joseph (1850), Hélène (1852) et Marie (1860), tous émigrés vers Jehanster et Verviers, où les parents sont morts en 1878 et 1873.

Christophe épouse Marie-Anne Toussaint de Sourbrodt. Comme habile ardoisier d'un caractère jovial et sociable, il était l'homme le plus connu des deux côtés de la frontière, sous le nom de petit Christophe ou Christophe Djèlisse. On écrirait un livre de ses farces et de ses bons mots. Il tenait son caractère de son parrain qui suit.

Son petit-fils, M. l'abbé Charles Henrard est curé à Flémalle-Grande.

Christophe (1805) épouse en 1833 Suzanne Molitor de Weywertz dont il a un grand nombre d'enfants, entre autres Jean Pierre, jadis cabaretier à Sainte-Hélène, submergé dans le barrage et dont les nombreux enfants ont tous quitté la commune, Mathieu marié à Bruyères avec A.-M. Marechal et plusieurs autres.

Christophe, cabaretier à Walk, était un original que l'avocat Albert Beaujean a éternisé dans ses «Profils et Légendes».

Enfin Pierre Loffet (1810), ainsi que nous l'avons dit précédemment épouse en 1851 Anne Joséphine Scheffen. C'est le père de Bernard Loffet, vulgairement appelé Bernard «Pière» qui est entré depuis quelques mois dans sa centième année.

82 LECOQ

Ce patronyme n'a rien de commun avec l'oiseau du même nom. Nous le rencontrons dès le début du 16e siècle sous les formes *le keux* et *le keu*; en 1573, *le cuc* et enfin *le coq*.

Colla *le keu* ou *le cuc est appelé en 1579 Colla le cuysinier*, ce qui nous explique le sens du nom.

D'ailleurs le chef cuisinier, qui s'appelait jadis maître queux, d'où le patronime Lekeu, est encore désigné sur les navires maître coq. Ces mots viennent du latin *cocus* qui a aussi donné l'allemand Koch.

Vers 1750, Servais le coq de Steinbach va s'établir à Ormont et germanise son nom, bien à tort, en Hahn. On y retrouve encore ses descendants.

1. Vers la fin du 15e sicèle vivait à Bruyères le nommé le Keu, qui avait deux fils Johan le Keu mentionné dans la liste de 1524 et Jacqmot cité en deuxième lieu.

2. Jacqmot appelé dans d'autres documents Johan le Keux est le père de Colla le keux ou le cuc.

3. Colla le Keux a un fils Colla et une fille. Colla, qui meurt en 1612, ne laisse que des filles, dont Jeanne a épousé Paquai Johan Drèze de Gueuzaine. En 1613, il est appelé Pacqneau le keu et plus tard, Pacqneau Drèze, mais il transmettra à sa descendance le patronyme Pacqnai, tandis que le nom de famille Lecoq s'éteint à Bruyères.

4. La fille de Colla le cuc épouse, vers 1550, Johan Jaspar d'Outre-Warche qui vient habiter à Bruyères dans la maison le coq dont il transmettra le nom à sa descendance.

Nous avons vu (N° 35) que Jaspar d'Outrewarche est l'ancêtre des le Long et probablement aussi des Langer, mais il est aussi l'ascendant direct des Lecoq qui se sont distingués par leur grande taille, ainsi que nous allons le voir. Johan Jaspar, le vieux, laisse deux enfants : une fille qui épouse Henri Pequet de Weismes et hérite la maison paternelle à Bruyères et un fils, Johan Gaspar.

5. Johan Jaspar épouse, en 1588, Marie la fille Johan Molber de Steinbach, où il va habiter. Il est appelé Johan Jaspar le jeune ou le grand coq et devient l'ancêtre de tous les Lecoq du pays et de bien d'autres, émigrés.

En 1621, Johan Jaspar, dit le Cocque de Steinbach, laisse hériter ses enfants : Renard, Jehenne et Marie.

6. Renard, qui avait épousé Marguerite Paquai d'Elvange, laisse en 1661 une fortune respectable à ses cinq enfants qui sont : Jean Renard, Servais, Jaspar et une fille mariée à Rouxhert. Renard mourut peu de temps après précédé d'une dizaine d'années par sa femme dans la tombe. Cette famille va montrer une vitalité extraordinaire, surtout au 18e siècle où les Lecoq fourmillent dans tous les registres paroissiaux.

De 1654 à 1681, il naît 24 enfants Lecoq et de 1720 à 1738, j'en ai relevé 48. Malgré l'abondance et la similitude de noms, les renseignements précaires dans les livres de baptêmes et de décès, avec une grande patience, il y a moyen de reconstituer la généalogie des Lecoq. Je me bornerai aux deux branches dites « Héri Stienne » qui descend de Jean et « Djhan l'co » qui est issue de Renard.

7. Johan le coq, dit le vieux, avait épousé vers 1650 Jeanne, fille de Jean Noël dit Jean Maroye de Steinbach. Jean mourut vers 1690 et Jeanne en 1675.

8. Leur fils Jean Lecoq le jeune, né vers 1650, épouse en 1679 Marie Huby de Waimes. Jean meurt en 1727 et sa femme après 1713.

9. Leur fils Etienne Lecoq de Steinbach, décédé en 1754, épouse en 1730 Madeleine, fille du forgeron Henri Pequet de Waimes, morte en 1765.

10. Henri Lecoq de Steinbach (1732-1808) né de ce mariage, s'allie à Catherine Bodarwé de Waimes (1729-1777) en 1756.

11. Ils sont les parents de Etienne (1758-1817) qui épouse à Butgenbach Anne Marie Mathonet.

12. De ce mariage naît Henri (1798-1858) appelé vulgairement « Héri Stienne ». Il épouse à Butgenbach Anne Marie Bodarwé dont il a plusieurs enfants, entre autres :

13. Jean Mathieu, né en 1839, qui épouse en 1864, Marie Thérèse Lejoly de Remonval.

14. Ils sont les parents de Henri Lecoq de Steinbach mort en 1941 à l'âge de 76 ans. La 16e génération est entrée dans la jeunesse.

Pour la lignée « Djan l'co » reprenons à la 6e génération.

7. Le deuxième fils de Renard portait le nom de son père. Il eut entre autres un fils du nom de Jean né avant 1654 et nommé Jean Renard d'après le nom de son père.

Jean Renard, mort en 1733, avait épousé en 1675 Barbe Jean Thomas Henri.

9. Leur fils Pierre, né vers 1690 épouse à Ondenval Marie Madeleine Paquay dit Gengou, en 1726.

10. L'année suivante naît Jean Joseph qui se marie en 1755 avec Marie Françoise Bastin.

11. Leur fils Jean-Pierre (1761-1826) maçon de son état ainsi que beaucoup de ses descendants, épouse M.C. Giet. Il est le père de Jean Joseph qui suit.

12. Jean Joseph Lecoq surnomé « Djhan l'co » né en 1803, épouse en 1839 Marie Catherine Xhayet, né en 1847, dont les arrières-petits

enfants de la seizième génération se trémoussent dans les berceaux.

Vers la fin du 17e siècle un Renard Lecoq de Steinbach est allé fonder une lignée de Lecoq à Malmédy et dans les environs.

83. LEJOLY

De même qu'il est faux de traduire Lecoq par «hahn», c'est une erreur de donner à Lejoly le sens de «hubsch». Ce patronyme vient du wallon Jouli qui signifie «bunt», l'équivalent du français bariolé ou chamarré. Encore aujourd'hui les Lejoly sont appelés couramment Djouli, le Djouli, amon l'Djouli.

Si nous laissons libre cours à notre imagination, nous représentons l'auteur de la famille, auquel fut attribué le nom de Djouli, habillé de vêtements à chamarres, ou d'un uniforme. Un soldat alors ? Pourquoi pas ?

C'est en 1589, que nous rencontrons le soldat Johan Jolly, qui avait épousé la sœur de Georges des hayes d'Arimont. Soit dit en passant que «des hayes» s'écrit dans la suite des hez de Dehez et que c'est probablement de là que la famille malmédienne tire son origine.

Mais le patronyme Jolly est plus ancien et peut-être que ce Jean Jolly, soldat de carrière et plutôt d'occasion, était originaire de Rivage, commune de Stavelot, où nous rencontrons dès 1566 un certain Martin dit Joly Martin. Il est assez probable que ce Martin est le premier qui a reçu cette épithète qui lui sert de qualificatif. Après lui, je trouve en 1593, Henry le Joly de Rivage et en 1624, ses enfants, Jean, Gilles, Antoine, et Marie, domiciliés à Meitz. Ces villages sont restés jusqu'aujourd'hui le domaine des Lejoly.

Deux des enfants de Johan Jolly, Jacqmot et Marie sont installés à Walk où la famille s'éteint vers la fin du 18ème siècle, et dès 1632 nous trouvons à Bruyères le fils Johan Jacmot Lejoly, qui reprend la succession de Johan Servas, dont il aura sans doute épousé la fille.

Nous retrouvons quatre fils, Johan, Querin, né en 1640, Léonard et Gérard. Tandis que les trois premiers sont établis à Bruyères, Gérard se marie en 1676 à Faymonville avec Marie Servais. Son arrière petit-fils Léonard, marié à Robertville en 1773 est l'ancêtre des Lejoly-Dethier ou des Christophe do djouli de Robertville et des Jean Quirin Lejoly, de Remonval, où la branche est éteinte.

C'est de ce Gérard Lejoly que vient le nom de maison «Amon Djèra».

Jean Lejoly, fils du précédent, épouse Marie Toussaint Paulus de Libomont. Il fut échevin de 1660 à sa mort en 1689. Son épouse mourut vers 1696, car c'est à cette date que se fait le partage familial entre leurs enfants : Jean et ses six sœurs. Jean Lejoly est un des sept échevins, tous au prénom de Jean, qui en 1679 et 1680, eurent tant de fil à retordre pour démêler le procès de sorcellerie, qui se termina par un non-lieu pour toutes les pauvres victimes, dont plusieurs avaient été mises à la torture.

En 1692, Jean Joly épouse Madeleine Pierre Thunus Maro de Faymonville. Il fut nommé échevin en 1702 à l'époque de la guerre des corvées au ban de Waimes. En 1710 il fut cassé avec les autres échevins pour leur insubordination. Il fut sans doute réintégré, car il meurt en 1730 avec le titre d'échevin. Il avait succédé en qualité de capitaine de la milice de delà le Tioux à Jean Piette de Champagne. C'est son fils Pierre qui lui succède.

Les Lejoly de Bruyères descendent de Gaspar, dont je n'ai pu retrouver la filiation, né à Bruyères, vers 1700, marié en 1731 avec Catherine Pietresse. Leur fils Gilles, né en 1734, se marie une première fois en 1765 et une troisième fois en 1787 avec A. Jeanne Lecoq. De ce dernier mariage naquit en 1794 Jean Remacle, l'ancêtre de tous les Lejoly, surnommés «Djhan-Rmâki».

En 1743, Giles Servais Lejoly de Walk, arrière-petit-fils de Jacqmot épouse une fille Loffet à Ovifat. Il est l'ancêtre des Lejoly dits Loffet et des Lejoly dits Mathias de Robertville.

Plusieurs prêtres sont issus de la famille Lejoly. Le premier en date est Eustache Lejoly, né à Burnenville en 1756, ordonné à l'âge de 32 ans, vicaire à Butgenbach et curé à Robertville, mort en 1838. On raconte qu'il avait été marié avant son ordination et que ses deux fils lui servaient la messe.

Léonard Lejoly, né à Outrewarche en 1874, mort curé à Buderich le 2 juin 1947 et son neveu Louis Lejoly, Père de la Congrégation des Marianistes, vicaire dans le Hainaut.

De la branche de Faymonville, Louis Lejoly, né à Robertville en 1891, actuellement curé à Elsenborn et Raymond Lejoly, né à Welkenraedt en 1921, vicaire à Amblève.

De la branche d'Ovifat, Léonard Lejoly était frère franciscain en Suisse et Jean-Joseph, né à Robertville était trappiste à Chimay. De la même famille il y a un théologien chez les Pères Blancs.

Il faut croire que la très ancienne «pasquille» dite «Vêpres» de Hockai vise un des nombreux Jean Lejoly du 17ème siècle et se rapporte à un événement que la tradition n'a pas conservé. Elle est connue dans toute la Wallonie malmédienne, mais avec tant de variantes

qu'il est difficile de rétablir un texte primitif. Elle est constituée en versets libres non mesurés ni rimés, constituant un dialogue entre Jean Lejoly et ses parents, qui lui posent des questions au sujet de son mariage. Les réponses sont naturellement burlesques. Cette chanson, qui peut s'allonger et se transformer au gré de l'imagination du chanteur, nous donne sans doute une idée des chansons des bardes et des minnesangers et autres troubadours du moyen-âge. On lui a donné le nom de «vêpres» parce qu'elle se chante sur l'ancien ton dit «étranger» du psaume des vêpres «in exitu Israel de Aegypto», de Hockai probablement, parce que ce village ne possédait ni église, ni chapelle et qu'on n'y chantait pas. La chapelle date de 1750.

Voici le commencement d'une des nombreuses versions que chaque chanteur change et allonge à sa guise.

Wisse alez-v' âs fèyes don mu p'tit fi Israel
Wisse alez-v âs feyes don mu p'tit fi Jean Joly?
Adré l'fèye du nos' hierdî, ciète, père et mère pinsez-y don
Pinsez-v' ku dj' côrreus lonse po çoula, oh nèni don
O wisse iroz-v' don sposer vosse feume mu p'tit fi Israel
Wisse iroz-v' don sposer vosse feume, mu p'tit fi Jean Joly?
O l'cwane do feu ciète, père et mère, pinsez-y don... etc...

84. MICHEL

Ainsi que nous l'avons déjà signalé, à propos des Michel de Walk, leurs homonymes de Bruyères, auxquels ils se sont alliés en mariage, descendent de Jaspar Michel de Lamonriville, qui épousa en 1663 Catherine, fille de Quirin Keunechine de Bruyères.

Son fils Quirin épouse en 1702 à Malmédy, Catherine Jean Jacqmotte Lejoly de Butgenbach.

Le petit-fils de Quirin, du nom de André se marie, en 1779, avec Marie Jeanne Antoine de Rue.

C'est de lui que vient le nom de maison à Bruyères «Amon Andrî» et le surnom d'Andrî, donné à ses descendants.

85. BREIRE

Il semble que le nom du village de Bruyères a aussi formé un patronyme aux environs de Malmédy.

Le nom de famille Breire ne vient pas de la plante homonyme, mais d'un village du même nom dont elle est originaire.

En 1682, je trouve Thoumas Breyr à Pont puis Jean Breyr et en 1695 à Ligneuville, Jean de Breyr et Jean Laurent, dit Debreire, en 1750. En 1770, Quirin Breire à Chevofosse. Ce nom s'est perpétué jusqu'à nous dans les villages et à Malmédy.

Dans un prochain article, nous étudierons le nom de famille Lamby dans la branche de Libomont et de Bruyères. Les autres familles de Bruyères sont arrivées plus récemment dans le hameau et ont leur origine ailleurs.

86. LAMBY

Nous nous proposons de traiter cette famille au chapitre d'Ondenval, où le nom a pris naissance. Il y a près de six siècles. Les ancêtres étaient meuniers au vieux moulin.

Dès la fin du 15[e] siècle, il existe une branche de Lamby qui se développe à Libomont, Bruyères, Chôdes, G'doumont, etc. Elle est sortie de celle d'Ondenval et, comme elle, elle porte aussi l'épithète de meunier.

Il existait autrefois à Libomont, à l'emplacement des maisons Pequet, un fief de l'abbaye de Stavelot sous forme de trois fermes, dites masures, dont les seigneurs étaient dès le 14[e] siècle des nobles de l'Eifel et, après 1600, des bourgeois de Malmédy de la famille Barbu ou Potestat.

Un des tenanciers de ces masures était en 1489, Henri Lamby, dit le meunier, auquel succède son fils Jean, né vers 1450. Jean était le père de Jean établi à Ondenval, de Genon épouse de Gillet d'Outre-Warche, mère de Jean, meurtrier du mayeur Alard de Robertville, et de Léonard qui lui succède.

Léonard, mort vers l'an 1570, laisse six enfants : Henry, Léonard, Gilez, Querin et deux filles.

Léonard épouse la fille Johan Gilles de Boussire et va s'installer à Gdoumont. A sa mort, vers 1600, il délaisse Querin, Léonard et une fille qui épouse Winkin le Nefve (Lenaif) de Malmédy. Gilles se marie à Chôdes. Son fils Léonard s'engage dans la milice de sa Majesté Impériale (C'est la guerre de 30 ans). Avant son départ, il règle l'héritage de ses père et mère, pour que ses enfants ne soient pas frustrés, dans le cas où il ne reviendrait pas. La branche des Lamby de Gdoumont-Chôdes continue pendant plusieurs siècles.

A Libomont, c'est Henri, qui continue la lignée. Il meurt en 1572 après s'être remarié avec Marguerite, fille Jean Gilbert de Chôdes.

En 1595, ses deux fils Liénard et Collard se partagent l'héritage.

Colla Lamby, dit le meunier, à Libomont, meurt en 1624 et délaisse plusieurs enfants, parmi lesquels je relève Léonard, Colla et Henry.

C'est le fils de Henri, du nom de Colla, qui va fonder la famille Lamby de Bruyères dans la maison dite «amon Colâ», habitée aujourd'hui par Remy Schmitz. Il épouse vers 1666 Renard de Bruyères.

Leur fils Henri (1671-1738) est père de Colla ou Nicolas (1717-1792) qui engendre Henri (1741-1812), père de Jean Léonard Lamby (1783-1850), le constructeur de la maison Lamby de Rue. Né dans la misère, il édifia la fortune des Lamby par le commerce de soie et de spiritueux. Les derniers propriétaires de la maison, Marie et Elisa Lamby, en ont fait une maison de bienfaisance, qui est aujourd'hui la clinique Ste Elisabeth.

A cette branche de Lamby s'en rattachent plusieurs autres, aujourd'hui éteintes, sauf celle dont descend le docteur Joseph Lamby de Brand.

En 1755 naissait Etienne qui épouse A.M. Mise et s'établit un temps à Faymonville où naît leur fils Léonard en 1791. Etienne habite ensuite à Bruyères dans la maison Hœn où il mourut à l'âge de 90 ans. Son fils Léonard marié en 1816 avec A. Catherine Grosjean est le père de l'abbé Fr.Jos. Lamby et le grand-père des révérends curés Henry Robert à Waimes et François Robert à Robertville, ainsi que du docteur Joseph Lamby qui vit encore à Brand.

Il y a eu dans la paroisse trois prêtres du nom de Lamby : Gaspar, né à Rue, en 1698, ordonné en 1728, prêtre libre pendant une bonne partie de sa vie, à Waimes et à Malmédy, mort à Cologne en 1754; Hubert Léonard Lamby, également de Rue, ordonné en 1773. Les archives paroissiales et diocésaines sont muettes à son sujet, mais suivant la tradition il aurait été en fonction à Tournai. Ces deux prêtres descendent de la branche d'Ondenval; Fr. Jos. Lamby, né à Bruyères en 1832, ordonné en 1861, mort à Eupen en 1913, est resté presque toute sa vie dans l'enseignement libre à Eupen où, avec l'abbé Cornet, il a préparé une grande quantité de jeunes gens au sacerdoce. Il était très populaire et connu sous le nom de Pater Lamby.

A Bruyères, je n'ai repéré que trois religieuses : Caroline Herbrand, entrée chez les Ursulines à Herstal, sous le nom de Sœur Wendelina; Caroline Lamby, entrée chez les Sœurs Franciscaines de la Ste Famille à Louvain, sous le nom de Sœur Ludgéria, décédée en 1940; Thérèse Pesser, entrée chez les Sœurs de Ste-Marie, à Namur. Elle a fait son école normale à Huy et enseigne au Pensionnat de Jambes, sous le nom de Sœur Thérèse de la Trinité.

Voici une tradition attachée à la maison «Colâ», le foyer ancestral des Lamby, qui fera honneur au sexe faible et qui expliquera certain détail du caractère des Lamby, connus pour leur tenacité.

C'était une époque de troubles. Un détachement de soldats, que nos ancêtres détestaient comme la peste, avait été aperçu sur un chemin qui conduisait à Bruyères. L'alarme est donnée et toute la population va se réfugier sur Airheid, comme au temps des Gallo-romains (Tchession).

Seule la femme de Colâ Lamby reste et se moque de la poltronnerie de ses concitoyens : «Qu'ils viennent, dit-elle, en brandissant un de ces lourds tridents forgés par les forgerons du pays, qu'ils viennent et je saurai leur faire leur compte».

Quand les soldats arrivèrent, elle se plaça devant eux avec sa fourche et leur barra le passage. Les soudards, qui ne tremblaient pas devant un ennemi armé de lances et d'arquebuses, furent intimidés par l'audace de cette femme et soupçonnant sans doute un groupe bien armé de complices, ils prirent une autre direction.

Il paraît que c'est aussi à l'adresse de cette virago, que fut composé le refrain suivant aux diverses variantes :

Trallala Magrite Colâ
Dj'à trové on nid d'ritchâs,
Al copète de nosse fouyîre
La qu'nosse tchet va toudî tchîre.

CHAPITRE VIII
BOUSSIRE

87. NOTICE HISTORIQUE

Sous l'ancien régime, qui prit fin à la Révolution Française, les communes n'étaient pas soumises à la législation compliquée qui les régit aujourd'hui. L'administration était réglée par les records auxquels s'ajoutaient les coutumes de voisinage, qui avaient force de loi.

Le pivot de toute la vie économique à la campagne étaient des biens communaux. Chaque hameau avait sa part des « aisances », dont il jouissait à l'exclusion des autres. Souvent, ces biens étaient délimités par les bornes, marquées des initiales des villages qu'elles séparaient. J'en ai vu entre Thirimont et Steinbach-Remonval, à l'endroit de l'ancienne villa franque Restonvèye, marquées T et S et entre Bruyères et Champagne B et C.

Sous le régime prussien, en 1815, on laissa subsister ces anciennes divisions des communes et quand la législation communale fut introduite, par le décret du 23 juillet 1845, elle reconnaissait douze sections dans la commune de Waimes : Ovifat, Robertville, Outrewarche, Champagne, Gueuzaine, Walk, Bruyères, Libomont, Waimes, Steinbach, Thirimont et Ondenval. Seul Rue perdait son autonomie. On remarquera que Remonval n'est pas signalé, parce que de tout temps il formait une unité avec Steinbach.

Par ordre du 15 février 1848, cette subdivision communale, qui compliquait l'administration, fut modifiée de façon à ne plus laisser subsister que trois sections : Weismes, Ovifat et Robertville, auxquelles les autres furent rattachées.

Toutefois, on respecta encore les anciens drois acquis par rapport aux aisances et biens communaux.

Mais avant la Révolution, il existait une section liliputienne, celle du hameau de Boussire sur la rive droite du Préruy, qui ne comprenait qu'une seule maison.

C'est une preuve que la maison de Boussire, située sur territoire waimerais, est aussi ancienne que la division territoriale.

Boussire, cité en 1188, sous la forme Bosières, ne peut pas dériver de « Buxus-buis » comme les homonymes français, où cette plante est commune, mais plutôt du germanique « bos-bois » et désigne un endroit recouvert de bois.

A en croire la citation de 1188, il existait à cet endroit un « moulin », ce qui explique la présence d'une maison dans cet endroit isolé et en même temps son importance en tant que division communale.

88. BOSSE

En 1613, habitait à Boussire, Johan de Bosse, auquel succéda son fils Bernard de Bosse. Ils tiraient leur nom du chemin qui traverse le Préruy et est appelé vôye dol Boze, comme on désignait autrefois les chemins creux où l'eau sourdait ou s'arrêtait. Sa maison, devenue caduque, fut démolie et reconstruite sur la hauteur. Au commencement du siècle dernier, elle était habitée par Barthélemy Maréchal, originaire de Champagne.

En 1447, je trouve déjà un Johan le bosse ou de bosse, qui habite tantôt à Malmédy, tantôt à Jalhay et à « Bohon ».

Comme il avait des propriétés à Bruyères, il est permis de croire qu'il tirait aussi son nom de Boussire où il aura sans doute habité. Suivant l'habitude de cette époque, ss et c se prononçaient souvent ch et mon Johan le bosse est aussi appelé Johan le boche, ce qui fait dire à Jules Feller (toponymie de Jalhay, p 189) : « Mais nos textes nous font connaître un Johan le boche et un Thomas le bosse. C'est un surnom qui signifie « l'Allemand ». L'épithète de Boche n'est donc pas un invention de la dernière guerre. Elle existe en 1589 ».

Parfois le bon Homère s'assoupit !

89. GIET

Cette maison isolée, jadis un moulin, située au bord du ruisseau sur le « tchamp do cinsî » était habitée avant 1500 par Gile (Gilez ou Gillet), auquel succéda son fils Johan Gille, mort vers 1560. Vers 1515, Gille de Boussyer avait aidé ceux de Gdoumont à refaire et à entretenir le Gibet de Hockaigne (Hoknié). Aussi de ce fait il jouissait de certains avantages que lui reconnaît la Haute Cour de Malmédy.

Seul maître des aisances de son hameau, Johan Gille y vivait en prince et dans une certaine aisance. Il était échevin de la cour de justice et père de cinq filles qui firent toutes de bons partis. L'une épousa Godefroid de Bellevaux, dont la croix tombale armoriée se trouve à l'entrée du cimetière de Bellevaux ; une seconde était mariée à Godefroid de la court d'Arimont, descendant des seigneurs du lieu ; une troisième était la femme de Johan, fils de Serva Johan Denis de Libomont, mayeur-lieutenant de la cour de justice de Waimes ; la quatrième épousa Léonard Lamby de Gdoumont, fils de Léonard Lamby de Libomont, aussi échevin et la cinquième s'était mariée bourgeoisement avec Toussaint Garçon, l'ancêtre des Gerson de Malmédy et en secondes noces avec Gérard Boufferte de Malmédy.

Johan Serva le maire hérite la maison des ancêtres de sa femme et aussi le nom, car il est parfois appelé Johan Giet.

Vers 1600, il y a encore un Johan Gile à Boussire, ainsi qu'en 1667. Je n'ai pas retrouvé leur descendance, mais la famille Giet d'Ondenval-Waimes appartient à une autre souche, qui a son berceau à Ondenval.

90. LEDUR

Ce nom de famille s'est aussi formé à Boussire par delà le préruy. En 1524 est cité Winkin de Boussire. En 1546, a lieu le partage familial entre ses enfants. Johan « de dure », Linard de buissière, décédé, et Johannette, veuve de Johan Agnes d'Ovifat.

Dure est le nom roman-wallon de la ville de Duren, régence d'Aix-la-Chapelle. Dans l'acte de partage, il est appelé Johan de dure et Johan dure ; dans une liste de 1544, il est nommé Johan de Duren et plus tard il devient « le dur », comme Johan de bosse est devenu Johan le bosse et le boche.

Quoique originiaire de Boussire et fils de Winkin, il porte le nom de Duren, parce qu'il aura séjourné un certain temps dans cette ville, qui est assez souvent citée dans nos archives.

Johan de Dure et son voisin Léonard de Boussire avaient épousé les deux filles de Jaspar Remacle de Bernister dit le Pacque et de son épouse Pacquette. Jean s'établit à Bernister dans l'héritage de son beau-père et Léonard reste à Boussire et, en 1541, ils permutent leurs parts d'héritage d'un côté et d'autre. Johan de dure est souvent cité dans les années qui suivent, comme Johan de dure ou bien Johan dit de dure, mais en 1565, nous rencontrons pour la première fois Johan le dure et c'est sous cette forme (Ledur) que son nom sera transmis à sa postérité. Parmi ses enfants, je ne retrouve que son gendre Servas le maire de Xhoffraix et sa fille Marie assistée de son mambour Remacle le Dauphin.

Après 1660, il n'y a plus de Ledur à Bernister, mais ils reparaissent à Ligneuville par-delà avec Léonard Ledor. Dure = Duren est devenu Dur = dor, dans l'étymologie populaire. Il a un fils du même nom, né vers 1690, qui a épousé une fille de Louis Mélotte. Après lui, je trouve Gaspar Ledor et puis son fils Quirin François Ledure entre 1760 et 1769. C'est sans doute son petit-fils Quirin François Ledur, né en 1807 de Jean-François Ledur (+ 1825) et de Françoise Derefa (+ 1824) qui épouse M. Elisabeth Muller d'Ondenval, en 1829, et vient se fixer dans cette localité. Il est l'ancêtre d'un grand nombre de Ledur dispersés dans les communes de Waimes et de Faymonville et ailleurs.

Cette famille a donné deux prêtres : Benoît, né à Faymonville en 1903, ordonné en 1929, actuellement curé à Hombourg, près de Gemmenich et Alex, né à La Planche, en 1922, ordonné en 1946, professeur au collège d'Eupen et recteur dominical de l'église d'Ovifat.

91. BODET

Vers 1500, il y avait à Boussire par-delà le Préruy, deux maisons habitées par Linar Bodde (1497) et Johan le Duc.

En 1588, il y a trois manants, Johan Mobler, Michel le dosque et Johan Blaise. Nous avons vu au numéro 73, que Lambert Serexhe de Walk vint se marier à Boussire avec une fille Molber et y rester.

La famille Dosquet sera traitée au village de Steinbach. Depuis quatre siècles et demi, les villages de Boussire, Gdoumont et Chôdes ont été le fief des Bodet qui y sont encore bien représentés.

En 1530, il se rencontre aussi un Bastien Bodes à Bernister, qui pourrait être un fils de Linard. A Linar Bodde succède son fils Querin appelé Baede (1523), Boide (1537) ou bode (1546).

Ces noms se prononcent Baidet, Bwèdet ou Bodet. Avec Linard Bodet, le nom se perd à Boussire, mais reparaît à Gdoumont avec Colar Bode, dont le fils Quirin avait épousé (1573) Marie, fille de Liénard de la court d'Arimont, veuve de Liénard de Gohimont, surnommé le Pape (nous en reparlerons). Les noms de Quirin et de Léonard reparaîtront souvent chez les descendants.

Cette famille, largement répandue au pays, n'a pas manqué de produire certaines personnes illustres, commerçants, notaires, herboristes et même un écrivain, Jean Pierre Bodet, qui reçut son éducation chez le curé de Xhoffraix et fit plusieurs voyages à Rome qu'il décrit avec beaucoup de naïveté, dans un volume de 169 pages. Il a écrit d'autres brochures tout aussi naïves, qui serviront un jour à l'histoire du folklore.

Le patronyme Bodet a une commune origine avec Bauduin.

92. BRAGARD

C'est à Libomont Boussire que je rencontre le premier Bragard dans le pays. Bragard est un nom commun qui désignait jadis le capitaine de la jeunesse, l'organisateur des fêtes, le porte-drapeau aux processions, du verbe braguer, jadis orner, aujourd'hui se vanter, se faire valoir, se pavaner. Comme on ne connaît plus le wallon, les modernes en ont fait blaguer au lieu de braguer : « po braguer, i tapa on bilet d'mèye sol câyelète ».

En 1534, sont cités les enfants de Antoinette, veuve Denis de Libomont, à savoir Henry et Colla, qui sont déjà en « bon âge » et une fille mariée à Bastin. En 1542, est cité Colla d'Outrewarchenne et Colar le braggar, un seul et même personnage dont nous découvrons en 1555 l'idendité : Colla, le bragard d'Outrewarchenne, fils d'Antoinette de Libomont. Il avait épousé la fille Mathy d'Outrewarchenne dit le maire des poules. Nous en trouvons trois fils : Colar, Jaspar et Henri.

En 1574 Colar est forestier, c'est à dire garde-champêtre du ban et habite à Champagne, avec ses enfants Jean et Anne. Henri continue la lignée à Outrewarchenne, tandis que Jaspar habite à Weywertz. Il avait épousé une fille de Johan Philippe de Boussire où nous le retrouvons, vers la fin du siècle.

En 1600 apparaît le premier Bragard à Malmédy, en la personne de Quirin, qui habite en la neuve rue avec son épouse, fille de Léonard Henry des Fagnouls. Il était le fils de Collar de Bragard de Champagne.

A la même époque, 1602, je trouve Antoine le Bragard à Warche, mais je ne puis trouver des liens de parenté avec nos Bragard de Waimes. Ces patronymes peuvent s'être formé indépendamment l'un de l'autre.

La famille Bragard s'est maintenue de longues années à Boussire. En 1758, Jean Joseph Querin Bragard de Boussire, résidant à Thirimont, forestier des comtes de Metternich, est nommé échevin. Il avait déjà été précédé sur le banc scabinal par Jean Bragard de Rue, échevin de 1683 à sa mort (1692).

Nous ne trouvons pas moins de six prêtres du nom de Bragard dont cinq sont originiaires de Malmédy et un autre de Bellevaux.

1) Gaspar Bragard, né en 1717 à Malmédy, ordonné en 1742, quitte le pays jusqu'en 1755, année où il fut nommé vicaire à Ondenval. Il se noya par accident en 1781 en revenant, par une nuit obscure, de Ligneuville.

2) Godefroid Bragard, né en 1739 ordonné en 1762, vicaire à Malmédy en 1774, succéda au curé Talbot en 1781 et mourut en 1805.

3) Henri Jos. Bragard, né en 1752, ordonné en 1777, vicaire à Malmédy, jusqu'à sa mort en 1821. Il est le héros de la procession Vinette et de beaucoup d'autres aventures, car c'était un original très populaire à Malmédy.

4) Jean Léonard, né à Malmédy en 1745, ordonné en 1768, doit avoir été en fonction ailleurs ou prêtre libre.

5) Léonard, né en 1714, ordonné en 1733, semble aussi avoir été prêtre libre, attaché à un autel à Malmédy.

6) Quirin Hubert, né à Belvaux en 1743, ordonné en 1767, a été en fonction à Xhoffraix depuis cette date jusqu'à sa mort (1826) pendant 36 ans, comme vicaire, puis 23 ans comme curé.

93. BLAISE

Nous ne ferons pas remonter à une souche commune tous les Blaise du pays. Ce prénom était fréquent au 16e siècle, sous la forme Blaise, et il est assez naturel qu'il est devenu par-ci, par-là, nom de famille.

Je signale ici une famille Blaise, éteinte à Outrewarche et, en voie d'extinction à Waimes, qui a eu son berceau à Boussire.

J'ai nommé plus haut Johan le Duc qui vivait à Boussire vers 1500. Il avait épousé une fille de Jean de Boussire, mort avant 1543. Parmi ses enfants, je retrouve Johan, Blaise et Querin.

Querin le Duc, demeure, en 1564, à Bodeux, où il semble avoir été mayeur. Il y aura propagé le nom de Leduc, assez répandu en Belgique. Toutefois, ce patronyme a aussi d'autres origines.

Johan le Duc avait épousé une fille de Cola Etienne d'Ovifat, et semble avoir vécu à Boussire.

Blaise le Duc de Boussire avait épousé une fille de Querin Loffet de Bruyères, mort avant 1556. Parmi ses enfants je signale Johan Blaise le Duc, qui continue la lignée principale à Boussire, d'où elle semble avoir passé à Bernister, pour revenir à Arimont vers le début du 18e siècle.

La pénurie des archives ne me permet pas de rattacher les Blaise de la commune de Waimes, directement à Blaise le Duc.

En 1598, Jehenne veuve Blaise le Ducq, demeurant à Rue, émancipe ses deux fils Collar et Jaspar. Cela ne veut pas dire qu'ils fussent encore mineurs dans le sens moderne, mais qu'ils vivaient en communauté avec leur mère, c'est-à-dire dans le langage de l'époque, qu'ils étaient encore « à ses pan et draps » ou « sous sa puissance maternelle ». Il semble bien que cette Jehenne était la veuve d'un Blaise n° 2, ou fils de Blaise l'aîné.

Ce Blaise II avait encore un autre fils du nom de Quirin qui continue la lignée de Rue pendant plusieurs générations, mais elle était éteinte avant 1700.

Quant à Collar, ainsi que nous l'avons vu, au n° 51, il se marie en 1598, à Champagne sous le nom de Leduc qu'il transmettra à ses descendants.

Les Blaise reparaissent à Arimont avant 1730, avec Henri qui avait épousé une fille Mathonet, de Waimes, morte avant 1730 et en 1739 une fille Collienne de Rue, qui lui apporte en part sa maison à Rue et des prairies.

Henri Blaise était fermier ou *cinsî* à la ferme d'Arimont, et les actes de l'époque l'appellent le censier d'Arimont, d'où le nom de *cinsî*, resté attaché à ses descendants de Rue et à leur maison « amon l'cinsî » ainsi qu'à la maison de Boussire et à une prairie y attenante. Pour les vieux de la localité, le chemin qui passe devant l'école est encore appelée « vôye do cinsî », parce que l'instituteur Clément Blaise y habitait en bordure du chemin une maison qui fut incendiée, par la foudre, vers la fin du siècle dernier.

Un jour que Henri le censier d'Arimont était seul à la ferme, avec sa servante, il se présente un marchand de moutons qu'il conduit à l'étable voir ses bêtes à laine. Inquiète de ne pas le voir revenir, sa servante fut à sa recherche et le trouva mort, tué par l'étranger, dans l'étable à moutons.

Pour rattacher ce Henri Blaise à Blaise le Duc de Boussire, je ne puis me baser que sur le fait que à Boussire comme à Rue existe l'appellation « le cinsî » qui indique que Henri y avait aussi une partie d'héritage. Un autre indice est que son fils Léonard qui épouse en 1764 Hélène Piette de Weismes, était parent avec elle au 3e dégré, ce qui laisse supposer que ses ancêtres ont habité à Waimes.

Le fils de Léonard, du nom de Jean Léonard, épouse vers la fin du 18e siècle Marie-Thérèse Justin (n° 28) d'Outrewarche. Ils habitaient la maison Freches, avaient une fabrique de potasse et un grand commerce de grain. Ils furent des insignes bienfaiteurs de la paroisse de Robertville. Les descendants de cette famille sont partis depuis deux générations, avec le professeur Blaise, à Malines.

Un autre fils de Léonard, appelé Léonard Joseph, s'établit à Waimes. Il est l'ancêtre des Blaise actuels. Son fils Clément, d'un caractère éveillé, fut instituteur à Waimes et en 1867, co-fondateur de la Société de Ste-Cécile, dont il était le sous-directeur.

Les Blaise d'Outrewarche avaient un grand commerce de céréales. Léonard Alexandre, né en 1803, était courtier de la firme, et se faisait accompagner dans ses voyages, de son cousin Jean-François de Rue, qui commençait à être bien au courant de la branche.

En 1835, alors que Jean-François comptait 18 ans, les circonstances conduisirent les deux cousins à Namur. Tout-à-coup, Léonard dit à son compagnon de l'attendre un instant, pendant qu'il irait s'acquitter d'un message dans un maison toute proche.

Quelques minutes plus tard, il vient le retrouver dans le rue et lui dit de retourner seul et d'aller porter ses adieux à sa famille et le message qu'il était décidé à passer le reste de sa vie chez les Frères des Ecoles Chrétiennes.

Malgré son âge avancé, 32 ans, il eut une brillante carrière dans la congrégation, grâce à son dévouement, ses capacités et ses vertus. Après avoir enseigné à Liège, à Namur, à Dinant et à Bruxelles, Frère Modeste -c'est son nom religieux- fut envoyé en 1842 à Frameries pour y diriger l'école. Mais ses supérieurs, ayant vite reconnu et apprécié ses talents et ses vertus lui confièrent en 1845, la direction de l'importante communauté de Namur. En 1849, le curé de St-Castor à Coblence, M. Eremenz, plus tard Cardinal-archevêque de Cologne, vint le cueillir à Namur pour fonder une école de Frères dans sa paroisse.

En même temps que l'école, qui dès 1851 comptait plus de 200 élèves, Frère Modeste fonda un noviciat et une école professionnelle. En 1857, Frère Modeste fonda à Vienne une école des Frères dont on lui confia la direction qu'il doit abandonner l'année suivante pour assumer la charge de visiteur des Provinces allemande et autrichienne.

Ayant sollicité de ses supérieurs d'être déchargé de toute responsabilité, il fut accédé à son désir, en 1868, et comme marque de la grande estime qu'on lui portait, on l'incorpora au secrétariat général à Paris.

Deux mois avant sa mort, il donnait ses soins aux blessés sur le champ de bataille de Champigny. Il s'éteignit saintement à Paris, le 25 janvier 1871, pendant le bombardement de la capitale.

Le cher Frère Modeste est une pure gloire et une belle illustration de la paroisse de Robertville.

Je cite ici une religieuse de la famille Blaise, Clémence, née à Rue le 29 novembre 1921, entrée en 1948 chez les Sœurs du St-Esprit, actuellement missionnaire à la Martinique (Antilles).

CHAPITRE IX
LIBOMONT

95. NOTICE HISTORIQUE

La deuxième partie du nom ne vient pas nécessairement de « mont », mais elle peut dériver de « mansionem = maison » qui a donné « mon » en wallon : *le mon Pîre* = la maison de Pierre. Libomont est plutôt situé dans une vallée que sur une montagne. Quant au premier élément, il doit être un nom de personne d'origine franque, tel que Leudbald = Libolt, qui devient Libô. Ce serait donc la demeure d'un certain Lîbô.

En 1524, sont cités quatre manants à Lyboumont : Sambrea, Clois et son filhast, Johan henry et Johan donny.

96. LES MASURES DE LIBOMONT

L'histoire des maisons et des anciennes coutumes nous intéressent au même degré que celle des familles qu'elle complète, nous interrompons aujourd'hui nos généalogies pour faire un court historique des masures de Libomont, dont le souvenir s'est transmis jusqu'à nous.

Ces masures, au nombre de trois, dont la première mention dans les archives remonte au 14e siècle, se trouvaient à l'emplacement des maisons PEQUET. Elles ont donné au petit hameau une importance assez considérable, au point qu'en 1560, sur les 7 échevins de la cour de justice de Waimes, quatre, y compris le mayeur, étaient de Boussire-Libomont, qui ne comptait que cinq ou six maisons, sans compter que vers cette époque les mayeurs de Fosse et de Bodeux étaient originaires de Libomont.

On donne aujourd'hui le nom de masure à une maison ancienne, misérable et délabrée, mais il n'en était pas ainsi sous le régime abbatial. C'était une ferme ou exploitation agricole, dont la propriété était partagée entre le maître appelé seigneur, supérieur ou damoiseau et le fermier qui portait le nom de tenancier ou masuir.

Le premier qui était ordinairement un hobereau ou petit seigneur terrien et, dans la suite, un riche bourgeois, possédait la masure par droit de propriété et pouvait la vendre, l'échanger et la transmettre à ses héritiers. Elle lui rapportait des droits fixes appelés rentes, cens, corvées, etc. et aussi des droits accidentels, tels que issues, mortemain et relief. Les issues se payaient quand quelqu'un se mariait hors de la masure, souvent un florin d'or, la mortemain au décès du tenancier, par le meilleur meuble de la maison ou de l'étable et le relief à l'avènement d'un nouveau masuir, soit qu'il fût héritier ou acquéreur.

Le supérieur de la masure la tenait en fief de l'abbaye et en faisait le relief quand il en prenait possession par hérédité ou acquisition et à l'avènement d'un nouvel abbé. Il devait tenir un registre de la masure qui faisait foi en justice, en cas de contestations, et dans lequel étaient inscrites toutes les recettes et transactions touchant les biens de la masure.

Une cour féodale, composée d'un lieutennant ou admodiateur, et de féodaux ou tenanciers ou, à leur défaut, de mambours, s'occupait des recettes et des inscriptions des actes, auxquelles, ils servaient de témoins.

Le tenancier possédait sur la masure un droit d'hérédité dont il ne pouvait être dépossédé. Il pouvait même, du consentement du supérieur, vendre ou échanger des biens en dépendant. Il arrivait aussi qu'il rachetait les droits du seigneur et alors il devenait lui-même supérieur de la masure, qui perdait son titre et rentrait dans la catégorie des simples fiefs.

Au sortir du moyen âge, les masures se comptaient par douzaines dans notre mayeurie, mais il en est peu qui aient gardé ce titre jusqu'à la Révolution, qui a fait disparaître cette ancienne coutume et laissé en général les tenanciers seuls propriétaires des biens des masures.

En voici quelques-unes qui ont subsisté jusqu'à la fin du régime, outre celles de Libomont : La masure ou maison cadastrale de Rénerstein, qui portait bien le titre de seigneurie, mais n'en possédait ni les droits, ni les prérogatives, celles du *Noir Cola* à Remonval, dont l'emplacement porte encore le nom de *Tchestê*, la masure Michi Gilez, à Champagne, dont le seigneur, un Dumez de Malmédy, intenta, au 18e siècle, un procès aux tenanciers qui refusaient de le reconnaître (n° 42), des masures à Ondenval, Thirimont (Croupet) et Ligneuville (Stokeux ou fi) qui eurent aussi pour supérieurs de petits seigneurs de l'Eifel et plus tard des bourgeois de Malmédy.

Par suite de partages, de successions, de ventes ou d'échanges, surtout lorsque les supérieurs ne s'appliquaient pas à tenir leurs registres en règle, beaucoup de biens qui étaient masures s'affranchirent et devinrent libres.

A côté des biens libres de rentes et de cens et des masures, on comptait des biens censaux qui devaient une rente à la cour de justice et les fiefs qui payent certains droits au monastère de Malmédy (cour de sergenterie) ou à l'abbaye de Stavelot (cour féodale).

Comme la plupart des habitants de la campagne étaient autrefois masuirs, ce terme devient l'équivalent de sujets ou manants, on dirait aujourd'hui paysans. Jadis toutefois, le terme paysan désignait un habitant du pays (autochtone) par opposition à « afforain » ou étranger. Les châteaux de Cronenburg et de Basem dans l'Eifel étaient des fiefs de Stavelot et les masures de Libomont des dépendances de Basem. Ce sont donc les seigneurs de Basem qui furent longtemps supérieurs de nos masures.

En 1393, Thonis de Basenheim en fait relief à la cour féodale de Stavelot. Marié à une fille de Thoni, Thiery de Kielle (Kyll) en fait relief en 1439 et son fils Thiery en 1447 et 1460.

En 1489, les nouveaux supérieurs des masures, Johan Grein von Rodenbusch (Moselle) et Johan von Stein qui a épousé sa sœur Eva, payent pour le relief 4 florins et un quart monnaie liégeoise, soit la moitié d'un plein fief. Les tenanciers de cette époque étaient Johan Donis, Henry le meunier (Lamby) et Johan de Boussire.

Je n'ai pas trouvé comment les beaux-frères Rodenbusch et von Stein sont devenus propriétaires de Basem et de nos masures.

Par un acte, en allemand, passé en 1503, à la cour féodale de

Stavelot, Johan Von Stein est inféodé dans la maison de Basenheim et les masures de Libomont. Dans cet acte sont signalés ses droits et ses devoirs : ... «il a aussi relevé trois masures à Libomont qui doivent quatre florins et un ort, selon l'usage dans l'abbaye de Stavelot, en outre, trois muids et une cope d'avoine et six poules et il a prêté serment et pour cela, il doit nous servir ainsi que nos monastères, et faire tout ce qu'un vassal est redevable envers son suzerain, sans ruse et selon les coutumes de notre cour».

Gaspar von Steyn, fils de Johann, fait en 1536 un contrat de mariage avec Marguerite de Meer (Buderich-Neuss), à laquelle il emprunte 500 florins pour réparer sa maison de Basem. Dans l'acte sont consignées les trois masures de Libomont avec leurs tenanciers : Servas de Libomont, Léonard Lamby et Johan le gros varlet.

En la même année, il y eut sans doute une petite insurrection des trois masuirs, car l'abbé Guillaume de Manderscheid fait un acte en allemand pour leur rappeler leurs obligations envers Jaspar von Steyn zu Basenheim et ses descendants pour maintenant et pour les temps futurs.

En 1557, Gherhard von Metternich zu Niederberg, qui avait épousé Odile, fille de Martin von Stein, relève les trois masures. Ce Gérard de Metternich était probablement le frère de Guillaume qui avait épousé Anne de Nassau, la dame de Renerstein un des 25 enfants de Edmond de Metternich.

A la mort de Gérard, Henry Schall von Bell épouse sa veuve et relève les masures en 1577 et en 1582. Avec Henriette, fille de Schall elles passent à Henry, seigneur d'Elberfeld et de Herberode, qui relève en 1607 Basem et ses dépendances et les vend à Jean de Heimbach.

Celui-ci vend sans doute Basenheim à noble et vaillant Philippe Roost de Weers, seigneur de Niederendrees, officier de Toulpy (Zulpich = Tolbiac) qui relève en 1609.

En la même année, nous trouvons comme seigneur de Libomont Martin Potestat le jeune et son frère Godefroid, dont le père Martin l'aîné, mort depuis quelques années, avait été grand financier et acquéreur de rentes et de propriétés foncières.

Remarquons ici que c'est sans doute par l'intermédiaire de leur oncle Henry, bourgeois de Zulpich qu'ils ont fait cette acquisition.

En 1675, les masures ont pour supérieurs Jean Gilson, bourgeois de Malmédy, qui avait épousé la fille de Martin Potestat et les enfants de Godefroid, chacun par moitié. A cette époque, elles rapportaient 37 setiers d'avoine et un setier de farine d'avoine, six poules et 24 patars et demi toutes les années.

En outre, les droits de mortemain, d'issues et de reliefs. Le nombre des tenanciers était de huit, c'est-à-dire tous les habitants de Libomont, qui y possédaient soit une maison, soit des terres des masures. (Communication de M. l'abbé Dandrifosse).

En 1692, Henry le vieux Renard y exploitait une brasserie. Sa petite-fille épouse en 1732, Jean Dethier de Robertville (ancêtre des Dethier, commerçants et tanneurs à Malmédy et de beaucoup de Dethier du ban de Waimes). Jusqu'à la Révolution Française, les masures ont été tenues par les descendants de Johan Denys et de Henry Lamby, qui en sont devenus les propriétaires absolus.

A l'entrée du bois de Libomont existait autrefois une chapelle dont on voyait encore des ruines au siècle dernier. Au temps de la Révolution, on signale à Libomont un prêtre, qui probablement y aura dit la messe. C'était sans doute une dépendance d'une ancienne maison hospitalière pour malades contagieux, tenue par des Frères, telles qu'on en rencontre fréquemment aux époques où la lèpre, la peste, le choléra et autres maladies infectieuses régnaient dans le pays. Les chapelles des malades à Malmédy et de Cheneux à Ovifat sont encore des témoins de ces institutions charitables. La toponymie et la tradition nous ont conservé le souvenir de plusieurs autres établissements de ce genre, comme la *mâle mâhon* à Baugnez et une chapelle à la Martinville, près de Waimes.

97. SAMRAI

En 1524 sont signalés à Libomont Johan Dony, Johan Henry (Lamby), Clois et Sambrea. Un siècle plus tard, on y trouvait Paulis, Tossaint le marquis, Lallemand, Linard Lamby, Etienne Henry le maire et Hugo. Le nombre des familles, en 1743, est de 14 et en 1810, il y a 11 maisons, dont une classée N° 1, celle de Fr. Pequet, actuelle, une classée N° 2, occupée aujourd'hui par Jules Lejoly, deux N° 3, six N° 4 et une N° 5. Aujourd'hui le hameau compte 15 maisons.

Samrai est un étranger. D'où venait-il ? Dernièrement je lisais qu'un philologue dérive ce nom de Salm, donc un habitant de Vielsalm, ou de Salm-Château. C'est impossible car ici le gentilé de Salm est Sâmiot et dès le 16e siècle on trouve à Malmédy le déterminatif Desalm. D'ailleurs l'orthographe du nom, au début du 16e siècle «Sambrea» prouve que ce nom a une autre origine. Peut-être était-il originaire de Samrée près de Laroche.

La famille Samrai n'a jamais pris une grande extension.

Samrai de Libomont eut un fils du nom de Bastin qui se maria à Boussire avec une fille Molbert. Un de ses fils Johan Bastin, de Libomont, semble avoir légué à ses descendants le nom de famille Bastin.

Toujours est-il qu'on retrouve les familles Samrai pendant plusieurs générations à Remonval et à Faymonville, où le nom s'est éteint au siècle dernier, mais restant attaché à la maison que cette famille habitait.

Je ne puis passer sous silence le martyre de Marie Samray que cette pauvre vieille endura lors du procès de sorcellerie à Waimes en 1680. Née en 1603 à Faymonville, elle épouse vers 1630 Adam le vieux Renard d'Ondenval. Aussi innocente que vous et moi, elle fut accusée de sorcellerie sur des soupçons nés de l'ignorance et de la misère du peuple. On procéda avec elle comme aujourd'hui, derrière le rideau de fer, et pour la faire avouer, on mit cette vieille de 77 ans plusieurs fois à la torture. Naturellement, comme là-bas, elle plaida coupable. « Je n'entends pas, dit-elle, plaider contre les Seigneurs Officiers. Qu'on me fasse mes droits si je l'ai mérité. » Le croirait-on? Les deux fils de l'inculpée prient la cour de faire les droits à leur mère si elle est coupable, et même au plus tôt.

Ils avaient sans doute en vue d'abréger les souffrances de leur mère et aussi de diminuer les frais énormes de la procédure qui retombaient à leur charge. On est pourtant ému d'entendre les conseils qu'elle donnait à ses fils. A l'un elle disait : « celui-là a bon qui peut avoir patience » et à un autre qui était allé la voir en prison à Renerstein; elle lui conseillait de mettre ses enfants sous la garde de Dieu, de les bénir soir et matin, de les empêcher d'assister aux fêtes et aux houreries (hurerei) ou mauvaises fréquentations.

Le 22 juin, après s'être accusée de tous les crimes, elle ajoute : « J'ai confessé la vérité! J'offre de mourir là-dessus! Je prie seulement la justice de vouloir accélérer l'affaire et de me faire mes droits ».

Le Procureur d'office dépose des conclusions. Par pure condescendance, elle ne sera pas brûlée vive, le bourreau l'étranglera d'abord, puis livrera le corps au bûcher.

Le 18 juillet, elle fut acquittée, ainsi que les autres victimes, la cour ayant acquis la conviction qu'elles étaient toutes innocentes du crime de sorcellerie.

Son procès avait duré de septembre 1679 jusque juillet 1680 et son incarcération depuis le mois de mars. Malgré son innocence et son acquittement, ses enfants durent payer tous les frais.

C'est son arrière-petite-fille qui épouse en 1732 Jean Dethier, de Robertville dans la masure de Libomont, habitée aujourd'hui par Franz Pequet.

98. MARECHAL

Des familles actuelles de Libomont, il en est peu qui descendent des vieilles familles, la plupart étant venues de l'étranger. Toutefois,

ce hameau a été le berceau d'une famille prépondérante, dont descendent directement ou indirectement le plus grand nombre des familles du pays. J'ai cité Johan Deny. Il est l'ancêtre des Marichal et Marechal, des Pirotte, des Servais, des Lemaire et des Giet, au moins pour une certaine part. Les Hugo s'y rattachent aussi par adoption. C'est la lignée de Johan Deny qui a procuré le plus de fonctionnaires à la mayeurie de Waimes : mayeurs, échevins, doyens de la cour, sergents, capitaines de la milice, mambours de l'Eglise et conseillers de fabrique.

1. Avant 1400 naissait à Libomont Dony de Libomont. Il était masuir du seigneur Thonis de Basenheim et mourut avant 1460, délaissant deux fils, Dony et Johan qui relèvent leurs biens avec la masure de Libomont en 1460. Dony semble être établi à Boussire, ainsi que son neveu Henry Johan Dony. Ils ont probablement légué le nom de famille Denis à leurs descendants.

2. Johan Dony avait épousé Margriette, fille Johan Hakare des Fagnoulx. Il est cité en 1489 parmi les masuirs de Libomont. J'en retrouve trois enfants : Henry susdit, Johan et Dony.

3. C'est Johan qui lui succède. Il fut échevin de Waimes de 1509 à sa mort en 1527. Il a deux fils, Léonard et Servas, et une fille qui épouse Collar, le fils le grand Jacqmot de Walk (Numéros 59 et 70).

Léonard Johan Deny, ou Johan Dieu, se marie à Thirimont, mais je néglige les branches latérales pour suivre la lignée de Servas. Il est à remarquer que le prénom de Servais ne sortira pas de cette famille jusqu'en 1800 et que vers 1700, il deviendra patronyme. Vers la première moitié du 16e siècle, Dony a donné une variante très curieuse qui a failli passer à la postérité : Dieu, écrit aussi Dyeu et Dieux. Ce patronyme est assez fréquent dans la province du Hainaut, surtout à la Bouverie.

4. Servas Johan Donys, fut fait mayeur de la cour de justice en 1531 et le resta jusqu'à sa mort. De son premier mariage avec une fille Collar le grand fils de Gueuzaine, sœur de Mathy Fechier (numéro 4), Servas laissait deux filles et cinq fils : Johan, Lyenar, Collar, Serva et Henry et d'un second mariage avec la fille Johan Renar d'Ovifat, l'ancêtre des Xhayet (numéro 3), il a encore trois fils : Johan le jeune, Querin et Winkin.

Johan se marie avec une fille Jean Gille, de Boussire (N° 89) et laissera des descendants du nom de Giet. Collar succédera dans la mayeurie à son père, en 1555 et conservera cette charge jusqu'à sa mort (1573). Il ne laisse que des filles et un fils, Pierot, qui n'a pas de postérité. Henri le maire hérite une masure à Libomont. Certains de ses descendants établis vers Boussire-Gdoumont porteront le nom de Lemaire. Johan le jeune, marié à Champagne, ne transmet pas de patronyme. Quirin épouse une fille de Henry de Belvaux, est bourgeois de

Malmédy et mayeur de Fosse.

Quand à Winquin, nous en reparlerons à propos de Hugo.

6. Serva Johan Donys, né en 1529, épouse Catherine, fille Winkin le Marichal de Waimes, dont il hérite en 1557 la masure et le nom.

Il est appelé tantôt Servas le maire, à cause des fonctions de son père, tantôt Serva le Marichal, à cause du métier de son beau-père et de la maison qu'il a héritée « Amon l'marihâ ». C'est le patronyme Marichal et Marechal qui prévaudra chez une partie de ses descendants, Pirotte et Servais chez d'autres.

Il est échevin de 1572 à sa mort en 1610. En 1599, il laisse partager ses huit enfants, dont cinq fils : Léonard, Pierot, Johan, Servais et Mathy.

Léonard se marie à Gueuzaine où sa fille transmettra à sa descendance le nom de famille Marichal (N° 55) qui est arrivé à la quinzième génération depuis Dony.

Pierot est l'ancêtre des Pirotte (N° 72). Johan épouse la veuve Antoine Loffet de Bruyères. Quant à Mathy nous y reviendrons sous la rubrique Marichal à Ondenval.

6. Servais est le père de sept enfants, dont quatre fils : Christophe, Herman, Linard et Servais le jeune, qui partagent en 1633. Herman hérite la maison paternelle qui sera brûlée par les Lorrains en 1652. Avec sa femme et ses trois enfants mineurs, il se retire à Malmédy où il continue la lignée des Marechal, tandis que son frère Servas rachète l'emplacement pour y construire une maison.

7. Servais le jeune dit le Marechal ne laisse que deux fils : Servais, né en 1655 et Jean, en 1660, et une fille qui épouse Servais Pequet.

8. Servais le Marechal épouse, en 1682, Marie, fille Quirin Dethier; il était hostellain (hôtellier) à Waimes.

Il hérite la maison paternelle avec le cabaret et toutes les dépendances. Il a dû faire des dettes car, en 1700, il fait un contrat avec sa femme, que le survivant des deux pourra vendre une partie des immeubles pour payer les dettes et ainsi pouvoir « aclever » leurs enfants honnêtement.

L'épouse mourut en 1712 et le contrat sortit ses pleins effets.

En 1717, du consentement de ses enfants, il vend sa maison située en face du cimetière de Weismes, où il habite avec deux de ses enfants, Jean et Hubert.

9. Saturnin fils de Servas épouse en 1717 Marie Riga.

10. Son fils Joseph Saturnin (1717-1785) épouse A.M. Adam Servais (+ 1761) en 1740. Il était sous-capitaine de la milice de Waimes.

11. Son fils Nicolas Joseph (1757-1827) avait épousé, en 1776, Marie-Thérèse Giet de Rue (1752-1782) où il était installé. C'est là que naquit son fils qui suit.

12. Jean Joseph, né en 1777, mourut à Ovifat à l'âge de 93 ans. Il épousa en 1799 A.M. Maréchal avec laquelle, il était parent aux 3[e] et 2[e] degrés. Elle mourut aussi à Ovifat en 1850, à l'âge de 74 ans.

13. François Joseph (1806-1871) né à Rue, mort à Chôdes, épouse en 1834, Anne Marie Etienne d'Ovifat, morte à Verviers, en 1887.

Ils vont s'installer à Malmédy où naquit en 1835, Jean-Joseph Maréchal, mort à Malmédy en 1915.

Il est le grand père de M. l'abbé F. Maréchal, prêtre du diocèse d'Aix-la-Chapelle, ordonné à Malmédy en 1923.

Sur le même tronc généalogique se greffe la branche Maréchal d'Ovifat.

9. Léonard Maréchal, fils de Servais, épouse en 1731 Jeanne Lemaire. Ils sont les parents de

10. Jean François (Servais) Maréchal (1733-1800) époux de Jeanne Thérèse Noël (1771).

11. En 1782, naît à Rue leur fils Saturnin Nicolas, cordonnier de son métier, qui épouse, en 1807, A.M. Grosjean de Bruyères.

12. Leur fils Jean Joseph, né en 1814, épouse en 1834 M. Cath. Jeangenne d'Ovifat, où il va s'établir et fait le métier de cordonnier.

La maison qu'il habitait s'est appelée jusque dans ces derniers temps « Amon Djôsef lè cwèpî ». La seizième génération commence à grandir.

Les Maréchal dits « Grigwère » et « Messadjî » descendent de la même souche, mais de la branche de Gueuzaine (N° 55).

Etienne, né en 1658, épouse en 1681 Jeanne Lecoq. Ils sont morts avant 1743, année où a lieu le partage. Leur fils Mise ou Barthelemy, laisse un fils Jean Mise qui épouse en 1749 A.M. Fechire. A la fin de la même année, leur naît un fils Jean Joseph qui épouse vers 1780, A.M. Gerardy d'Ovifat, où il va prendre domicile. Ils meurent respectivement en 1821 et 1829. Leur fils Jean Léonard, né en 1796, épouse, en 1836, M. Hélène Lejoly de Bruyères. Ils ont en 1837 un fils qui porte le même nom, lequel épouse en 1877 A.M. Mertes de Meuderscheid. C'est l'ancêtre des Maréchal dits « Grigwère ».

Un autre fils de Jean Joseph, né en 1800 à Ovifat, Jean François, épouse en 1831 A.M. Michel de Libomont et, en 1840, M. Cath. Mathonet. Il est le père de Quirin dit « le Messadjî » de Rue. Il mourut en 1849.

A la même origine se rattachent les *Marichal* d'Ondenval dits « Bozette ». Soit dit tout d'abord que cette épithète n'a rien de déplaisant. Elle vient de bôze, comme nous l'avons vu à propos de Boussire.

Ce terme qui vient de bôzer = sourde, monter, au propre et au figuré, désigne un chemin creux où l'eau sort de terre. La bozette en question était jadis située entre la porte de Waimes et la maison Peiffer qui a conservé le nom « amon Bozette ».

Reprenons plus haut la généalogie Maréchal au n° 5 avec Servas Johan Denis qui portera le nom de Maréchal.

6. Son fils Mathy Servas, meurt en 1629, dans sa maison qu'il avait achetée, en 1602, près de l'aître de Waimes -probablement la maison occupée par Léonard Margrève- ne laissant qu'un fils Jean et des filles.

7. Jean Mathy Servas meurt avant 1654, abandonnant une veuve de six orphelins : Servais, Mathieu, Jean, Marie, Léonard et Catherine.

Ils portent le nom de Mathy, de Servas et aussi de Grandame. Il avait été sergent de la cour de justice, ainsi que son fils Servais.

Le sergent correspondait à notre garde-champêtre. Il devait savoir lire et écrire pour faire ses actes et procès, alors que pour être échevin il n'était pas nécessaire d'avoir de l'instruction, mais il fallait avoir un bon sens-commun.

8. Léonard Jean Mathy Servas, qui avait épousé Jehenne Mathy Pirotte, une petite cousine, meurt en 1710. Ses deux fils Jean et Mathieu porteront le nom de Marichal.

9. Mathieu le Marichal épouse Marguerite Bragard de Rue, fille de Jean Bragard, échevin. Il semble que c'est par elle que le surnom de Bozette, qu'elle aura reçu du côté maternel (Lemaire) est entré dans la famille Marichal.

10. Leur fils Mathieu épouse Marie-Thérèse Grosjean, dont il a entre autres enfants Matias qui suit, né en 1758 et Henri François. La fille de ce dernier, Marie Thérèse dite Bozette, de Rue, portera ce surnom dans la famille Mathonet de Bruyères-Walk.

11. Mathias épouse en 1786 Catherine Mise.

12. Leur fils Jean François se marie à Ondenval avec Anne Marie Grosjean (1812). Il est le père de Léopold Marichal mort en 1916 à l'âge de 91 ans. La dernière génération est la 16e depuis l'ancêtre Dony en l'espace de 550 ans.

Les Marichal de Faymonville sont originaires de Champagne et se rattachent à la branche de Gueuzaine.

Je n'ai pu faire le joint avec les Maréchal dits « Lambert ».

Jean Lambert Maréchal, né en 1790 à Faymonville, tailleur de son métier, épouse en 1811 Marie Françoise Wansart. Leur fils Jean Léonard né en 1822, épouse, en 1856, Marie Catherine Bodarwé, née en 1835.

Depuis son origine, toute cette lignée a occupé des places prépondérantes dans l'administration de la commune. Pendant le 18e siècle, Léonard, Jean-Servais et François-Joseph sont échevins, Hubert et François sont sergents, Joseph-Saturnin est sous-capitaine de la milice. Furent mambours de l'église Léonard, Hubert, François, Jean-Servais et François Servais qui fut en même temps marguillier et sacristain pendant la révolution, tandis qu'un autre Maréchal remplissait les fonctions de maire. Au 19e siècle Jean-Joseph d'Outrewarche est bourgmestre, tandis que Jean-Léonard, Nicolas et Henri furent membres du Conseil de Fabrique.

99. HUGO

Nous allons remonter à Winquin, fils de Servas, Johan Denis, le mayeur, que nous avons cité au n° 4 de la généalogie Maréchal. Il était échevin de la cour de justice et lieutenant ou administrateur des masures de Libomont. N'ayant pas d'enfants, il adopta Hubert Gilson.

Hugo vient d'une racine germanique *hugu* qui signifie intelligence, courage. On le rencontre, dès le 7e siècle comme prénom, sous la forme Hugo romanisée en Hugues ou Huwe. Il entra comme premier élément dans le prénom Hugubert qui deviendra dans la suite Huppert, Hubrecht, etc., et Hubert en roman, auquel se substituent les formes Hugues et Huwe par la chute du suffixe. Nous ne devons donc pas trouver étrange que le fondateur de la famille Hugo ait porté le nom de Hubert.

Dans les actes, Hubert Gilson est appelé indifféremment Hubert ou Hugo de Libomont. Il était le fils de Hubert Gilson Léonard, de Malmédy, mort avant 1601. En cette année, son père adoptif fait testament en sa faveur. En 1608, il hérite de son beau-père Henry de la Vaulx-Renard, un descendant direct des seigneurs de Waimes, dont il avait épousé la fille Sabeau. Il fut échevin de 1617 à sa mort, en 1635. Il laissait deux fils Winand et Paquay et une fille, Catherine.

Winand Hugo se marie à Neufchâteau en Ardenne, Catherine à Verleumont et Paquay à Libomont où il meurt vers 1690, à un âge très avancé, laissant aussi deux fils et une fille : Hubert, Jean et Marie.

Hubert épouse, en 1671, Marie Léonard Wansart, de Weismes. A leur mort survenue avant 1707, ils délaissent deux fils, Jean et Paulis et cinq filles qui se partagent l'héritage. Jean épouse en 1707 Barbe Renard et s'éteint avant 1740, sans laisser d'héritiers de son nom. Paulis est parti.

Jean, marié en 1680 avec Marguerite Léonard Servais, de Robertville, meurt à Libomont en 1730, laissant deux fils Thomas et Paulis et quatre filles. Ses deux fils sont également mariés hors de la commune et le nom s'éteint vers 1740.

Mais voici qu'en 1739 reparaît Léonard Hugo d'Arimont, qui épouse Elisabeth Winquin, de Walk. Il était probablement un petit-fils de Hubert ou de Jean, car un Paulis Hugo est témoin à son mariage. Après avoir séjourné un couple d'années à Walk, il va s'établir à Thirimont et y crée, par son fils Léonard né en 1742, une nouvelle lignée de Hugo. A aucune époque, le nom n'a pris beaucoup d'extension, sauf au milieu du siècle dernier, mais il est de nouveau fortement en régression.

On dit en wallon Hougo, comme aussi Houbert et Houby, trois termes qui ont la même origine.

100. PAVONET

La maison habitée ci-devant par Louis Serexhe de Libomont, s'appelait « amon Pafonet ». Elle fut construite dans la première moitié du siècle dernier par un certain Georges Pavonet, né en 1800, venu de l'étranger. Il avait épousé Thérèse Bodet de Malmédy. Il avait une grande instruction et, selon la tradition, il aurait été professeur.

Ses deux enfants Louis et Josephine, dont on raconte beaucoup d'anecdotes, n'avaient certainement pas hérité de sa science, car ils sont morts tous les deux dans la maison de santé à Duren et cependant Louis, qui confectionnait lui-même ses habits et ses souliers n'était pas dépourvu d'un certain talent.

101. AMON BUCHMAN

C'est le nom que portait la maison occupée aujourd'hui par Joseph Lamby. Cette famille est arrivée vers 1700, avec Paulis Buchmann, dont la descendance s'est éteinte dans la paroisse vers la fin du siècle dernier.

AMON FLATET désignait autrefois une maison, dont le propriétaire, par ses airs doucereux, avait mérité cette épithète.

CHAPITRE X
BODARWE

102. BODARWE

Situé à la lisière orientale de la commune de Waimes, à laquelle, il appartient, le hameau du Bodarwé fait corps avec le village de Faymonville, dont aucun indice topographique ne le sépare.

Réduit aujourd'hui à une seule maison, habitée par Louis Sarlette, il en a compté jadis deux ou trois. La maison primitive du Bodarwé était située plus proche de la Warchenne, à l'ouest du chemin dit du Bodarwé. Plus tard, une seconde vint s'y ajouter, toujours du même côté du chemin, mais plus près de la route Faymonville-Waimes. Cette route, de date récente, a remplacé un sentier, qui traversait cette campagne, appelée Andrimont, et comme il était souvent emprunté par les

pélerins qui allaient prier St-Gilles à Heppenbach, on l'appelait « pazê d'St-Djîle ».

Le terme Bodarwé, qui signifie le gué (en w. wé) de Bodar, était attribué primitivement à l'endroit où le chemin venant du « Tiyoû » traversait la Warchenne. Pour les philologues qui pourraient s'y intéresser, il est à remarquer qu'il se prononce Bôdarwé avec un ô allongé. Bodar, qui existe encore comme patronyme et qui se rencontre à Thirimont en 1350 et vers 1400 à Rue, sous la forme de Badar et, aussi plus tard à Malmédy, est peut-être dérivé de Baldheri ou Baldhère, noms de personnes qu'on rencontre au huitième siècle, ainsi que Bôdrange (Fagne) et Baldringen Saarburg et sans doute aussi Bodet ainsi que Baudet. A la base se trouve la racine « bald » qui signifie fort, courageux.

C'est de ce toponyme que s'est formé le nom de famille Bodarwé. Il existe une manie chez certaines personnes de placer leur origine en pays lointain, surtout en France, ou un quelqu'autre endroit, où elles ont rencontré un nom identique au leur, mais on peut affirmer avec certitude que tous les Bodarwé ont eu leur berceau sur les rives de la Warchenne près de Faymonville.

Si l'on peut remonter l'arbre généalogique de cette lignée jusqu'en 1350, ce n'est que vers 1550 que l'ancêtre commun, Johan Lowy d'Assurweisme ou de Haute-Waimes vint s'établir en cet endroit et reçut le déterminatif du Bodarwé. De toutes les familles du ban de Weisme, c'est certainement la plus marquante et la plus caractéristique.

Les Bodarwé que nous rencontrons aux 16e et 17e siècles, sont en général intelligents et entreprenants, vifs, emportés et tenaces, des gaillards qui n'ont pas froid aux yeux, qu'il s'agisse de se battre ou de mener un procès contre l'abbaye ou les comtes de Metternich.

Mais avant de faire connaissance plus ample avec les ancêtres lointains, dans les veines desquels coulait encore du sang des seigneurs du pays de l'Eifel, je vais vous narrer la légende du Bodarwé, identique à celle de Piette ê Fagne (au-delà de la Baraque Michel) et de Tchan do fa, près de la Planche.

Autrefois, il aurait existé au Bodarwé une auberge, dont le tenancier était aussi barbier à ses heures. Il profitait de l'occasion pour couper la gorge à ses clients et les dévaliser. Un jour, son petit garçon, qui le regardait savonner un voyageur lui demande s'il lui ferait aussi faire « kwick » comme aux autres. Supposant, avec raison, que ce n'était pas agréable de faire kwik, le patient se lève aussitôt, sous prétexte de donner à manger à son cheval qu'il enfourche et détale.

Comme châtiment, l'enfant fut mis incontinent dans le four.

L'autorité avertie, vint sur les lieux et constata les méfaits de l'aubergiste.

Le proverbe dit qu'il n'y a pas de fumée sans feu et sous toute légende, il y a aussi un grain de vérité qui est parfois tellement bien dissimulé, qu'on ne parvient pas à le découvrir. Nous aurons cependant plus de chance au Bodarwé.

Voici ce que nous lisons dans un vieux grimoire : "L'an 1571, le 23 may at Johan Lowt demourant au bodharweis/cognu et spontainement confessé qu'il a mys entre les mains de Henry Lynard Huby de Femmonville, ung quartier dung sien preit situé au Bodarwheis pour la somme de 700 florins commun/provenants de la transaction quil a faict avecque ledict Henry a raison du mortel faict par lui perpètré en la personne de Johan son frère pour icelluy quartier ttenir trois ans durant/voire que au debout diceulx ledit Johan Lowy luy doibverat nantir (donner) icelle some ou a faulte de ce en doibverat faire ouvre et transport en faveur dudict Henry... ». L'année suivante, il lui engage encore un autre pré, d'une valeur de 250 florins.

Voilà probablement le noyau de la légende. Johan Lowy, un vieillard frisant la septantaine, a commis un homicide sur la personne de Johan Huby. Suivant les lois et les coutumes de l'époque, il est condamné à faire un ou plusieurs voyages outre-mer c'est-à-dire à l'île de Chypre ou bien à payer une somme convenue aux héritiers du mort, ce qui se nommait transaction ou composition. Dans le cas présent, Johan Lowy doit payer 950 florins, et comme il n'a pas la somme disponible, il engage au frère de la victime des terrains de cette valeur et si, au bout d'un certain temps, il n'a pas versé la somme convenue, les terrains engagés resteront acquis à Henry Lynard Huby ; ce qui fut ici le cas, comme nous l'apprenons au partage des enfants Huby.

Voulez-vous vous rendre compte de la valeur que représentaient en ce temps là 950 florins ? On pouvait acquérir pour cette somme 238 brebis ou 28 vaches ou encore 17 journaux de terrain au gros Thier à Ondenval.

A cette époque, un meurtre ne doit pas nous surprendre, surtout qu'il pouvait être involontaire. Les batailles étaient d'ailleurs très fréquentes, tout le monde se battait : mayeurs, échevins, doyen de la cour, jeunes et vieux. La moitié des cas traités en justice portaient sur des rixes. J'ai déjà rapporté antérieurement deux meurtres sur la personne d'Alard, le mayeur de Robertville, avant 1531 (N° 12) et de Lowy, fils Justin en 1568 (N° 28) par Léonard le Clerc de Waimes, petit-fils de Maréchine Borgnard, donc de la haute volée alors que ses descendants vont être réduits à Ondenval à aller garder les oies sous le nom de « pachelâwe » qui est passé à la postérité pour désigner l'endroit où ils ont habité, ou au moins une de leurs propriétés.

Mais revenons à notre Johan Lowy du Bodarwé. Après tout étaitce sa faute s'il était batailleur ?.

Vers 1530, nous voyons son père, mayeur de la cour de justice de Waimes, conduire lui-même ses enfants à la bataille. Johan Lowy le mayeur, domicilié alors à Haute-Waimes, ayant trois fils, Johan Lowy, Gilbert et Mathieu.

A Rue restait Maréchine Borgnard, veuve de Thomas le mayeur, la belle-sœur du chevalier von Boulich, qui est sculpté de pied en cap dans une pierre tombale à Butgenbach. Elle avait plusieurs fils : Johan, Gilçon, Henry, Collard et Thomas et était remariée à Collar de Steinbach appelé quelque part chambellan du Prince.

Ces deux familles qui dominaient la localité se portaient envie, semble-t-il, car nous les rencontrons plusieurs fois dans les rixes. La liste serait longue s'il fallait noter toutes les batailles auxquelles ils ont pris part de 1531 à 1538, conservées dans un vieux manuscrit.

En 1531, nous voyons Colar delle rowe porter plainte contre Johan Huby qui a blessé son fils Gilçon à la tête, au point qu'il en est sorti plusieurs os.

En 1532, c'est Colar lui-même qui a été battu du fils de Johan Lowy. Le médecin déclare par serment que c'était un coup mortel et qu'il lui a extrait dix os hors de la tête.

En 1535, Johan le mayeur, fils de Maréchine, doyen de la cour, ancêtre des Lemaire de Robertville, est assez mal arrangé, car le médecin déclare qu'il a cinq plaies pour lesquelles le coupable doit faire cinq pèlerinages à Vendôme, deux plaies à la tête avec fracture méritent deux pèlerinages à Rocamandour et une autre plaie à la tête qui doit se punir par deux pèlerinages à Saint-Jacques en Espagne. En voilà des voyages!

C'est d'ailleurs la meilleure occasion de familiariser mes lecteurs avec l'attirail judiciaire au 16e siècle, que de les inviter à assister à une séance de la cour de justice à Waimes.

C'est le 17 mai 1533. Le temps étant favorable, la séance a lieu sur le chemin public, suivant l'antique usage franc. Quand le temps est mauvais, on se rend entre « quatre souls » (in 4 principalibus liminaribus domus), c'est-à-dire entre quatre murs.

Assis à une table, nous voyons le greffier, sa plume d'oie en main, insrire dans un grand registre, que j'ai sous les yeux, tout ce qui va se dire et se faire. Son écriture gothique à pattes de mouches et arabesques remplie en outre d'abréviations, est complètement illisible pour un non-initié. Le greffier, qui est ordinairement un homme de loi ou juriste, est le plus souvent un Malmédien, mais Gilçon, le fils Thomas le Maire que j'ai cité plus haut a parfois remplacé le greffier ordinaire. Il avait jadis reçu la tonsure, mais n'avait pas continué ses études de théologie.

La séance est présidée par le mayeur-lieutenant Servas Johan Denis que je vous ai présenté au numéro 98. Johan, fils Thomas le mayeur, cité plus haut, est doyen de la cour; sa charge répond à peu près à celle de chef de police. Sur les sièges scabinaux, nous voyons Lynard Renard (du thier) de Robertville, Johan Gilles de Boussire, Mathy de Thirimont, Johan Henry de Waimes et Marques de Remonval. Le 7e échevin Johan Lowy est sur le banc des accusés.

Le faustie (forestier) ou garde-champêtre Henry Johan Denys, frère du mayeur Servas, a dû convoquer à domicile les accusés et les témoins, dont on appelle les noms pour constater leur présence. Parmi les plaignants se trouve Colar de Ruwe qui représente en même temps Henry le mayeur fils de sa femme, aussi plaignant. Parmi les accusés nous reconnaissons Johan Lowy et ses enfants. Plaignants et accusés peuvent se faire aider d'un parlier ou avocat.

Johan Lowy est échevin et avait succédé à Alard comme mayeur, mais on lui avait sans doute retiré ce titre parce qu'il était plus souvent au banc des accusés qu'à celui de la justice. Une foule silencieuse de curieux entoure la cour pour suivre les débats en s'intéressant à l'un ou l'autre groupe suivant les relations de famille ou d'amitié.

Il y a déjà longtemps que le procès traîne en cour. Voici le fait. Un jour, Johan Lowy, dit mayeur, et ses enfants rencontrent Henry fils Thomas le mayeur de Rue, à Haute-Waimes dans le courtil de Johan-Henry. Sa maison était située à l'endroit de celle d'Armand Fagnoul. Le fils de Johan Lowy courtisait sa fille Catherine. Johan Lowy père portait une « trouvalle » (pelle) et un levier (ringuel) et ses fils étaient armés de « daiges » et de « brackmarts », armes blanches, ressemblant à des épées courtes. Une dispute s'engage et Johan Lowy fils veut donner à Henry un coup de « daige » avec une telle violence que l'arme tombe à terre. Ne voulant pas être impliqué dans cette affaire, le fils Johan Henry vient ordonner à Henry le mayeur de Rue de quitter sa propriété.

Il descend par un « triheu de pierre » et arrive sur la propriété de Triquet, à l'endroit que l'on dit encore *pazê triquet*. Triques (de drickes = André) avait un fils du nom d'Antône qui habitait probablement la maison en ruines, occupée ci-devant par la famille Simon, lequel aura donné son nom à la « vôye Antône ». Ici la bataille s'engage.

On faisait un tel vacarme que Colard qui était devant sa maison à Rue (vers la maison Heinrichs), l'entend et accourt, pour venir à la rescousse, il frappe Johan Lowy père et la bataille s'envenime. Henry le mayeur était déjà dans un état pitoyable, car son père croyait qu'il serait défiguré.

Mais il sera plus intéressant d'entendre les témoins eux-mêmes. Ceux de Johan Lowy sont assez laconiques :

« Dony le fils Johan Huby dépose deutement (dûment) examines par son serment et dist quil veit Colla qui retireit Henry son fils, et delay veit Colla qui ferit (frappa) Johan Lowy sans mot adir. Item dist que Johan Lowy disoit quil ne soit voulloit point combattre par deux ou trois fois ne ses enfants ossy ».

« Johan Hogin ... dist que Johan Lowy disoit quo ly ni ses enfants ne soy vouloient point combattre et que Colla ait feru Johan Lowy de premier dung levy ».

Là dessus Colla prend la parole pour expliquer le différend :

« Colla le mayeur dist que ung jour passeit est esmeux ung different entre Henri son fils et Johan Lowy le vie dedens le corty Johan Henry telement que le filz Johan Henry ait dit quil allaisent jus du sien et departit et allat dedens le corty tricques et l'on seyvus (suivi) a daiges tires telement que Colla pere dudit Henry estoit devant sa maison et oit (entendit) le different et soy y trouvat et ly venus illec (là) trouvat le different si grieff quil ny quidoit (pensait) venir de bon heur que son filz ne fuist deffigures pour les monstrances quil faisoient sur ledit Henry pourque ne veult point ignorer quil n'ait donne un cope à Johan Lowy. Et apres cely cop donnes sest retires disant tousiours a Johan Lowy quil ne ly approchast dequoy le filz Johan Lowy est venus un brakmart tirez et ly ait donne les cops dont les plaintes sont fait et silh voulloient ignorer que ainsy nest en veult faire apparoir par cely monstranche quil trouverat a conseil », c'est-à-dire en prenant conseil d'un avocat.

Ceci se passait en octobre 1532. Nous allons maintenant entendre les témoins de Colla à la séance du 17 mai 1533. Les procès n'étaient pas alors plus expéditifs qu'aujourd'hui.

Un des témoins est Remaclette, fille de Garnier Colon de Malmédy, épouse de Johan le mayeur et par conséquent la belle-fille de Colla.

« Remacklet espeuze à Johan le mayeur dépose deutement examinés par son serment et dist que le mayeur (Johan Lowy) et henry le mayeur (fils de Colla) avoient des parolles lung alautre et avoit ung truvalles ledit mayeur sour son espalhes et descendoient lung avecques lautre parmy le courty Johan Henry et le filz Johan Henry lapourcheit (l'aperçut) et lidist audit henry le mayeur quil alaist jus silh astoit saiges et soy retirat ledit henry le mayeyr atriheux de piere dedens le corty tricques et adonc venirent les enfans le mayeur après ly et le mayeur et dist henry le mayeur a eulx quil soy retirassent car je ne me veut point combattre et tout che avant que Colla le mayeur y fuist ».



OVIFAT : **Chapelle du Cheneux**
Citée en 1602, elle fut reconstruite dans sa forme octogonale en 1897-1898.



OVIFAT : **Château de Reinhardstein**
Le burg vers 1790, selon une gravure d'Antoine Leloup.



OVIFAT : **Attelage de bœufs transportant la tourbe,** conduit par Jean-Quirin et Joseph Winkin



OVIFAT : **La famille Toussaint** au lendemain de l'ordination de l'Abbé François Toussaint.



ROBERTVILLE : **Maison Blesgen**



ROBERTVILLE : **Maison Beyer**

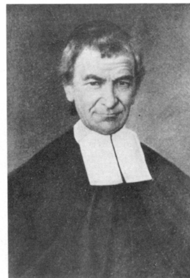


ROBERTVILLE:
Blason de la famille Dethier
«d'argent à un mont de sinople sommé d'un arbre du même». Ces armes figuraient sur un vitrail rappelant le souvenir de Jean de Thier, échevin de la Cour de Justice de Waimes, mort lors d'un voyage d'affaires à Limburg-an-der-Lahn en 1685. Le vitrail est daté de 1670.



ROBERTVILLE: **Le Vieux Moulin.**
Situé sur le Quesrû, c'était le moulin seigneurial de Reinhardstein.
Il est sous eau depuis la construction du Barrage.





OUTREWARCHE: **Léonard Blaise** (en religion Frère Modeste Blaise)
Né à Outrewarche le 15 / 7 / 1803, mort à Paris le 25 / 1 / 1871. Vous trouverez sa biographie au chapitre VIII, rubrique 93.



GUEUZAINE:
Martin Joseph Dethier,
né à Gueuzaine, le 11 / 11 / 1839, mort à Robertville le 2 / 9 / 1894. Prêtre à Ondenval, Faymonville et Robertville, il fut un des artisans de la lutte contre le Kulturkampf.



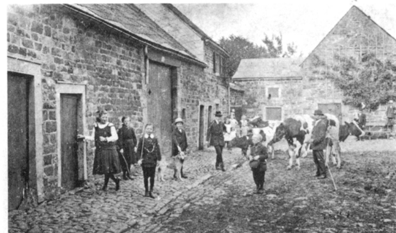
CHAMPAGNE: **Cour de la ferme Thunus**
Une ferme aujourd'hui disparue et construite en 1699. Sur cette photo on reconnaît Victor Thunus et Marie Lejoly.



CHAMPAGNE: **Au centre du village,**
une mare qui se trouvait face à l'actuel Café Michel.



WALK: **L'ancienne Chapelle de Walk**
Bâtie en 1702 et détruite par une bombe volante le 20 / 1 / 1945



WALK: **La cour de la ferme Scheffen,** en 1918.



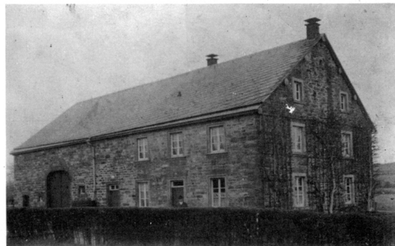
BRUYÈRES: **La maison Etienne-Lejoly,** en 1921.



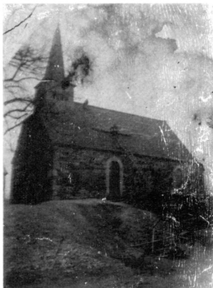
LIBOMONT: **La ferme Curnel-Godefroid,** en 1928.



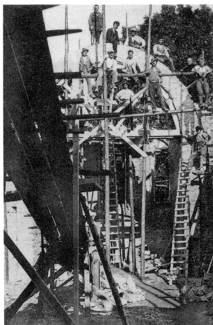
STEINBACH: **La famille Demoulin,** début du siècle.
De gauche à droite: Agnès, Joseph, Marie, Louise, Anna, Etienne et Clémence Demoulin.



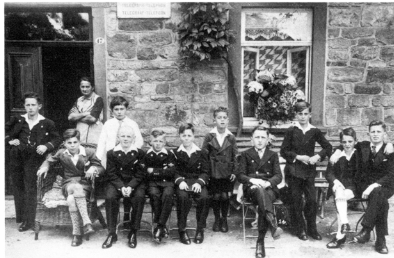
REMONVAL: **La vieille ferme Quirin Mathias**



ONDENVAL: **Ancienne Chapelle.** Bénite en 1751, elle fut démolie en 1924.



ONDENVAL: **Construction de la nouvelle église,** conçue par l'architecte H. Cunibert de Malmedy.



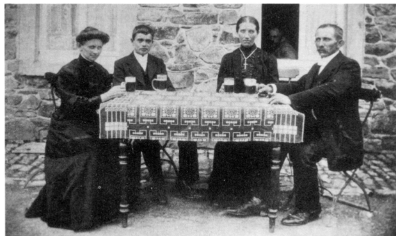
ONDENVAL: **Le premier téléphone-télégraphe** vers 1935, chez Laure Piette, fille de Damien Piette.



THIRIMONT: **Ancienne chapelle.** Dédiée à Saint-Gangulphe et bénite le 1er juin 1771, la chapelle a été démolie en 1957.



THIRIMONT : **Un mariage en 1912**
Joseph Klinkers tient les rênes de la calèche.
Louis Collienne convole en secondes noces
avec Marie Bragard. Les témoins sont Louis Mélotte
et Catherine Collienne, sœur de Louis.



THIRIMONT : A la même occasion,
les mêmes personnes attablées devant le café Collienne
De gauche à droite : Catherine Collienne,
Louis Mélotte, Marie Bragard et Louis Collienne.



WAIMES : **Le Caser au Début du siècle.**
On l'appelait «caserne» parce que cette maison abritait
plusieurs locataires. Elle datait du XVIIe ou XVIIIe siècle
et aurait servi de Cour de Justice.



WAIMES : **Waimes Basse,** vers 1900.
Il y a déjà l'électricité, le train à vapeur. On distingue
aussi la maison Xhayet et son toit caractéristique.



WAIMES : **Le Vinâve**



WAIMES : Vers 1900



WAIMES : **Le mariage** d'Adolphe Schomus et Marie Bellefontaine devant l'Hôtel Klein en 1900



WAIMES : **Scène rurale** dans la cour de la ferme Emile Piront à Rue.



WAIMES : **La place de l'Eglise,** début du siècle.



WAIMES : Rue Antoine, **la vieille maison Simon,** aujourd'hui disparue, fut la dernière à être couverte d'un toit de chaume. Pour plus de détails voir chapitre XVI, rubrique 199.

Passons les autres témoignages, qui ne sont que des répétitions pour entendre le réquisitoire de Colla :

« Colla le mayeur pretend que suyant ses contre monstranches est bien funde pour estre *emmidré* (dédommagé) atant de joincteur quil y ait dedans la main de vole de saint Jacques ou atant que par le juge sera dit. Item ancor dung plaie *alignoul* atant que par justice serat dit Roichemodou ou Vendome. Item ancor deux plaies *overt* rapportant a mede (médecin) et justice que adche pouldroit appartenir pretenant estre bien funde suyant les dites monstranches et que ledit Johan Lowy ait ly mesmes fally (manqué) a monstrance ensquelles disoit que atord et mail raison lon lavoit sus corrus que non apert (qu'on avait eu tort de l'attaquer ce qui n'est pas vrai). Et que je Colla suis plus proisme de subvenir mon enfant que ne soit Johan Lowy battre et que la chair paise sa debt. Rapportant a vour messeigneurs et requiert davoir bon jugement de droit ».

A la séance suivante Collar le mayeur va en finir une bonne fois. Contre les arguties de Johan Lowy, il s'offre à prêter serment que ce qu'il dit est la vérité. Le serment était un fait rare et important de la part du plaignant ou de l'accusé. On plaçait sur une table un crucifix entre deux cierges allumés et celui qui prêtait serment était à genoux les mains jointes ou une main sur les Evangiles ou encore sur le crucifix.

« Colla le mayeur fist serment dissant et jurant sollempnement sur les sains Dieu benit sens faire Johan Lowy et ses enfants point de tord et rient de tord et que ce sont cheulx quil lont quachée (blessé) et navres (blessé) en afferment ses monstrances et qu'il lait bien juré et voir (vrai) juré et fuit torné en droit ».

Johan Lowy est perdu. Il doit payer les frais de justice qui se montent à *112 wardes*, ou inscriptions dans les registres.

Quand aux amendes « Colla requiert de scavoir à justice comment il doit estre *emmidres* (indemnisé) et quel amende il doit avoir suyant sa pétition. Nostre mayeur nous sommonce (avertit) et avons dit quil est necessar davoir le mede (médecin) pour scavoir che que atelz cas appartient, che ainsy fait en avrons bon conseilh et advis de juger la loy de pays priant a eulx unter et pacifier et ledit mede afraies de tord oyr ».

La quinzaine suivante le chirurgien est entendu : « Godicha le mede dépose deutement examines par son serment et dist quil y ait troix joincteur affollez. Item ung plaie alingoul en la tieste. Item ung plaie overt. Item depose que son sallar ascend 4 philippes Item ly ast Colla donne pour sa journée de déposition.

Le 25 octobre 1533, la cour de justice porte la sentence : « Johan Lowy sera tenu a emidrer a Collar dells Ruwe trois voie de St Jaque,

ung voie de Roichemadu et ung voie de Vendome et ce a jour et mor (habitude) de pays decost (auprès) cely jugement y demeurons tant que vendrat que nous apprenderat meilleur».

Colla va semble-t-il en appel, car «il appelle nostre jugement pardevant chieff et maistre» c'est-à-dire devant la cour de Malmédy.

Pour ses forfaitures, Johan Lowy ou ses enfants devaient donc faire trois pèlerinages à Saint Jacques de Compostelle, en Espagne, un quatrième à Rocamadour, au sud de la France, et un cinquième à Vendôme au centre de la France.

C'est une coutume qui remonte très haut dans le moyen âge et même à l'époque franque, de punir les délits par des peines pécuniaires ou par des pèlerinages appelés voies. Voici les principales voies dont il est question dans nos registres : Outre-mer (Chypre), Saint Jacques, Rocamadour et Vendôme.

Un coup mortel ou une foulure notable était passible du premier pèlerinage, tandis que des foulures moindres étaient punies par celui de Saint-Jacques en Espagne. Colar de Rue a eu trois foulures aux doits (w. afoleure) et Johan Lowy doit faire trois voyages à Compostelle.

Par les nuits claires les voyageurs suivaient la Voie lactée qui, pour cette raison, s'appelle *Vôye de St-Djâque*.

Rocamadour est situé vers le sud de la France. Ce pèlerinage était imposé à celui qui avait blessé la réputation d'un homme en place ou avait fait, une plaie «a lignoul», c'est-à-dire qui nécessitait un bandage de toile. Enfin les plaies ouvertes s'expiaient par le pèlerinage de Vendôme, situé au centre de la France.

Depuis longtemps les pèlerinages pouvaient se remplacer par une certaine somme d'argent, qui était fixée par la loi. Je n'ai pas retrouvé le tarif dans nos registres. A Limbourg, il était respectivement de 40, 20, 10 et 5 florins d'or.

Le pèlerinage se faisait «à jour et mor du pays» c'est-à-dire le dernier jour de mars ou le dernier de septembre. Avant la soirée, le pèlerin prenait congé du mayeur qui lui remettait des lettres à faire signer au lieu du pèlerinage et des passeports et puis lui intimait l'ordre d'avoir quitté la commune avant le coucher du soleil.

Johan Lowy ne se pressait pas de partir, bien que les voyages eussent été «criés» publiquement, aussi le 6 mars 1535, Colla de Ruwe fait de nouvelles plaintes à la cour qui statue de nouveau.

«Nous sur che conseilhes dissons suyant nostre anchien usaiges que ledit Johan Lowy est tenu et atendu de faire les voiages ou doit tant faire audit Colla quil soy tengne pour content, nous avons prié amiablement audit Colla quil soy laisse contenter en amiable de laquest

ledit Colla nous ait accordé, c'est assavoir de payer et contenter».

L'affaire se termina donc par un arrangement à l'amiable et la réconciliation fut consolidée par un mariage, comme dans les romans, car Mathieu, fils Johan Lowy épousa Isabeau fille de Colla.

Tous les Bodarwé descendent du vieux Loxhar de Rue qui vivait avant 1400. Il avait deux fils Renard le Loxhar à Malmédy et Johann le Loxhar de Rue.

Le mot Loxhar dérive du vieux français losche (lat. lucus -W. Lusquet) et signifie louche.

A cette époque existait à Rue une famille seigneuriale qui a joué un rôle prépondérant dans tout le pays et jusque dans l'Eifel pendant le 15e siècle. Elle est connue sous le nom de Borgnard, le borgne. Nous en reparlerons à propos de Rue. Sans en avoir la certitude absolue, j'ai tout lieu de croire que le vieux Loxhar était un membre de cette famille. Elle descendait de Hannes (Jean) de Rue qui était probablement identique à Hennekin de Wysme (Waimes) cité en 1363 parmi les hommes de garde du château de Jünkerath, et se rattachait certainement à la famille seigneuriale de Waimes où se retrouvent les mêmes noms : Renard, Johan, Guillaume, Winkin.

Hannes de Rue avait trois fils : Oudelet établi à Mâfat qui avait semble-t-il sept enfants, Renard de Rue dit Roidiote à Malmédy, père de huit enfants et Johan, dit Borgnard de Rue à Bütgenbach. Ce dernier a deux enfants : Guillaume, dit Borgnar, et Johan dit Totlar ou le bègue.

Voici les principaux motifs pour lesquels je rattache les deux familles à une commune origine.

1) Comme les Borgnar, les Loxhar appartenaient à une famille aristocratique de Rue.

2) Les épithètes le borgne et le louche semblent bien stigmatiser un défaut de famille, auquel vient s'ajouter celui de «bègueur».

3) Renard de Rue ou roidiote, était le premier citoyen de Malmédy en qualité de mayeur de la haute cour de justice et il fut même chef de la justice et de la milice de toute la principauté comme potestat.

Or nous voyons que Renard le Loxhar va lui succéder. En 1446 nous le trouvons signalé avec tous ses titres : mayeur, échevin et sommoneur de la cour de justice, sergent de la cour de sergenterie et homme de la cour des vestys.

La cour de sergenterie composée d'un mayeur et de plusieurs sergents, dont elle tirait son nom, administrait les fiefs et les autres revenus du monastère de Malmédy. La cour des vestis ou des curés était une institution analogue qui avait son siège sur le chemin public à Outre-

le-Pont, en face de la maison de Sire Johan Colon au pied du thier de Gdouchamps.

Si Renard de Loxhar succède à Renard de Rue à la tête de la cour de justice, c'est qu'il aura eu avec lui d'étroites relations de parenté.

4) C'est d'ailleurs le cas. Lors du décès de Guillaume Borgnard, neveu de Renard de Rue, sa veuve Béatrice von Lanscheidt prend comme conseil pour relever son héritage, Renard le Loxhar qui est appelé son cousin. Cette parenté ne peut venir du côté de Béatrice, une étrangère venue de l'Eifel, mais du côté de son mari. Il aurait donc été neveu de Renard de Rue.

5) Un autre indice de descendance commune se retrouve dans la similitude des noms : Renard et Johan des deux côtés, mais en outre Renard Roidiote avait un fils du nom de Roland, nom que je retrouve chez les enfants de Johan le Loxhar. C'est un nom rare et je crois qu'ils sont les seuls à Malmédy et Waimes au cours de ce siècle.

Pour tous ces motifs et d'autres relations entre les deux familles, nous pouvons conclure avec une certaine certitude que le vieux Loxhar était aussi un fils de Hannes de Rue.

Certes on pourrait envisager que la mère des Loxhar était une sœur de Borgnar, ou encore que Renard le Loxhar avait épousé une fille de Oudelet, mais alors nous n'aurions pas la similitude des noms, surtout Roland.

Cela établi, nous allons dresser l'arbre généalogique qui s'étendra sur un espace de six cents ans, et embrassera une vingtaine de générations.

I. Nous avons parlé de *Hannes de Rue* que nous plaçons en tête et que nous croyons même pouvoir identifier avec Hennekin de Wysme vassal des seigneurs de Schleiden et homme de garde au château de Junkerath en 1363.

II. *Loxhar le vieux*, dont nous n'avons aucun renseignement, mais, qui a existé comme père de Johan le Loxhar de Rue et de Renard le Loxhar de Malmédy, dont nous avons donné plus haut les titres. Celui-ci mourut avant 1462, ne laissant que deux enfants Renard et Agnès. Il s'agit sans doute de Renard qui en 1486 est signalé dans les registres du vesty pour payer une rente sur le fa qui fut le Loxays, (anniversaire) en compagnie de Martin le vieux. Ce Renard serait-il à l'origine de la famille Potesta? Quant à Agnes, nous croyons retrouver ses petits-enfants en 1560 : Roland, Lienard, Pirot et Cunibert qui héritent de leur feu père Henry Agnes. Nous y reviendrons au sujet de Cunibert.

III. *Johan le Loxhar*. Les renseignements à son sujet sont assez maigres. Nous savons qu'il avait épousé une fille de Grand Johan de Rue dont il hérite avec ses cinq beaux-frères ses biens à Thirimont, Fagnoulx et Ondenval et en 1461 un courtil à la Restonville après le décès de Marie sa belle-mère.

Johan avait deux fils, Roland et Lowy qui suit. Roland était marié à Malmédy où nous retrouvons ses traces vers 1486. Il paye une rente à l'église paroissiale, fondée par Johan de Waiche et sa femme Johanne Rointasse, petite-fille de Renard de Rue, sur une maison « alle liche » vers la maison des malades. Il est probablement l'ancêtre des Loxhet, ainsi que nous verrons plus tard.

IV. *Lowy le Loxar*. en 1475 Louis, fils Johan Loxhar rachète des mains de Johan Borgnar fils Wilhelm de Rue une rente de dix copes, hors de 24, qu'il lui doit sur l'héritage Hanes de Rue. Voici un indice de plus de la communauté d'origine des Borgnar et des Loxhar. En 1493 Johan Borgnar revend encore 3 copes aux enfants Thomas le Lochar, de sorte que Lowy n'en doit plus que 11. Lowy meurt vers le début du 16ᵉ siècle, laissant quatre enfants : Johan qui suit, Winkin, Thomas et une fille mariée à Urbain de Rue et après 1524, à Johan Dieu, forestier du ban (n. 28).

V. *Johan Lowy de Waimes*. Lowy, nom marquant et rare, qui survit indirectement dans la maison dite *Amon Lowy* à Thirimont va évincer celui de Loxhar qui disparaît avec Lowy et aurait pu devenir patronyme. Johan Lowy fut le personnage le plus remuant au ban de Waimes pendant la première moitié du 16ᵉ siècle. Mayeur et échevin, il prend une part importante à l'administration publique tout en s'occupant avec activité de ses affaires personnelles. Un parallèle intéressant pourrait s'établir entre lui et ses deux descendants Jean-Henry de la 9ᵉ et Henri-François, surnommé le baron de la 15ᵉ génération. Tous les trois occupent une place prépondérante dans les administrations, gèrent avec intelligence leur propre fortune et se distinguent par leur vivacité et leur ténacité. Les divergences qui existent entre eux sont imputables à l'ambiance du milieu dans lequel ils ont vécu. Johan Lowy, vivant à une époque rude et peu civilisée, est souvent impliqué dans les batailles et rixes de cabarets. Jean-Henry, sous le régime de la féodalité et de la rapacité des hobereaux, use sa vie dans des procès avec les comtes de Metternich, tandis que Henri-François bénéficiant de l'ordre et de la civilisation modernes, donne l'exemple d'un hommme droit, probe et rangé. Dans une galerie et de tableaux de famille, je les vois sous les mêmes traits, front haut, yeux vifs, nez légèrement busqué.

Johan Lowy épouse vers 1500, Jehannette, fille de Querin Gren de Waismes. A propos des masures de Libomont (n. 42), nous avons fait connaissance avec une famille Gren ou Grein de Rodenbusch, sur laquelle on peut consulter l'Eiflia Illustratar et Vannerus (Les Fiefs de

Vianden). Je ne puis rattacher Quirin Green à ces seigneurs, mais comme Johan Lowy hérite plusieurs propriétés à Libomont, entre autres le pré Greyn, il y a une certaine présomption d'admettre une commune origine.

En 1484, Querin Gren, hérite avec trois autres «parceniers» ses beaux-frères, la moitié de la maison Simon Cuyck de Stavelot. En 1520, Johan Lowy rachète la masure Querin Gren de Waimes à Winkin d'Arimont.

Il fut mayeur de Waimes après le meurtre d'Alar de Robertville de 1522 à 1532 et échevin de 1522 à sa mort en 1550. C'est lui qui est chargé de recueillir en 1524 une contribution, à laquelle doivent participer tous les manants pour construire le château de Stavelot, actuellement en ruines. Après 1531, il est remplacé dans ses fonctions de mayeur par Servas de Libomont. Le mayeur-lieutenant étant nommé par les seigneurs de Rénastène qui étaient mayeurs héréditaires tandis que les échevins étaient nommés à vie par le Prince Abbé. Ils n'étaient révoqués de cette charge que pour des motifs très graves. Le mayeur était presque toujours échevin, mais pas nécessairement, non plus que le greffier qui l'était rarement. Il fut probablement déposé comme mayeur à cause de ses batailles, car ce n'était pas un exemple édifiant pour un chef de cour de justice, mais il garda ses fonctions d'échevin.

A l'époque de son procès avec Colar de Rue, Johan Lowy est appelé l'une ou l'autre fois mayeur parce qu'il en a exercé les fonctions, mais ni lui ni ses enfants ne porteront longtemps cette épithète, en guise de patronyme. Pour apporter une contribution au folklore d'autrefois, je signalerai qu'un jour on lui «pana» onze vaches et une autre fois deux à trois cents moutons, ce qui nous prouve qu'il vivait dans une certaine aisance.

Quand quelqu'un trouvait des bêtes étrangères dans sa propriété, il les *panait* ou gageait. Il devait les conduire dans la *fermeté* du doyen de la cour. Le doyen, ou chef de police, devait avoir en sa maison une fermeté ou prison pour enfermer les malfaiteurs jusqu'à leur extradition à la haute justice de Malmédy. Il avait aussi un enclos spécial, appelé également fermeté, où l'on conduisait les bêtes gagées. Le propriétaire devait les dégager en payant au mayeur ou au doyen une certaine somme, pour chaque bête panée, appelée gage ou *warde*. A cette époque, le doyen, Léonard Johan Denis, frère du mayeur, habitait à Thirimont, aussi il n'était pas toujours facile d'y conduire les bêtes gagées, mais il pouvait également établir des fermetés ailleurs.

Il arrivait souvent que le propriétaire allait les *rexhoie* ou délivrer, à l'insu du doyen, ce qui compliquait les affaires et donnait lieu à des procès.

Johan Lowy de Waimes mourut en 1553, laissant, comme son père, quatre héritiers : Johan qui suit, Gilbert, Marie et Mathieu.

Gilbert ne laisse plus de traces dans la commune, après avoir vendu, en 1567, sa maison et ses chiens à Colar Servas Johan Denys, mayeur-lieutenant.

Mathieu, qui doit avoir épousé une fille de Thomas le maire, semble aussi avoir quitté le pays, car au partage familial, il vend sa part à ses frères et sœurs.

Marie épouse en 1532 Johan le Lombard de Remonval, dont elle a un fils et deux filles.

VI. *Johan Lowy du Bodarwé*. Vers 1532 il épouse Catherine fille de Johan Henry qui demeure «sur Assurweisme» comme on disait autrefois pour Haute-Waimes, probablement là où est située la maison d'Armand Fagnoul. Johan Lowy de Weisme habitait à Waimes, peut-être avec son père, dans la masure Quirin Gren. Ses descendants s'établissent en partie à Haute-Waimes dans la maison dite «Tchan». Elle se trouvait à l'endroit du viaduc et a été démolie lors de la construction de la ligne de chemin de fer.

Ainsi que nous l'avons déjà vu, Johan Lowy le jeune avait hérité de son père un caractère bouillant, mais aussi entreprenant. C'est un des manants qui donnera le plus de travail à la cour de justice, tant pour les procès que pour les transactions. Dès 1531, il commence à arrondir ses propriétés surtout du côté du Bodarwé, de Wegifat, de Warchenne, de Steinbach, etc. C'est en 1531, qu'est cité pour la première fois dans nos archives le toponyme Bodarwé à l'occasion d'un achat qu'y fait Johan Lowy. Lui-même s'y installe avant 1546, ainsi qu'en fait foi un acte de cette année, dans lequel est signalé Johan Lowy le jeune demeurant au *Bodarwéz*. Quelques années plus tard, il achète à Jean le Bourguignon sa maison, assise, courtil, tout ce qu'il possède au Bodarwé, pour 800 florins, y compris les frais d'enregistrement qui ne sont pas spécifiés. Les taxes perçues sur les ventes immobilières par l'Etat, n'est pas une invention moderne; elles existaient à l'époque dont nous parlons et variaient de 10 à 20 pour cent.

En arrondissant ses propriétés au Bodarwé et aux environs de Haute-Waimes, Johan Lowy va contracter de grandes dettes. A sa mort, son passif s'élève à 409 dallers, ou 2658 florins, tant d'emprunt que de dettes judiciaires, sans compter les obligations envers la famille Huby pour le meurtre de Jean. Par contre, l'actif est important et ses six héritiers font honneur à leurs affaires en payant soigneusement les dettes du père. Parmi les créanciers, je relève naturellement le grand financier de Malmédy, Renard Martin Barbu ou Potestat, ainsi que Madeleine de Hatzfeld, veuve d'Everard de la Marche, ancienne dame de

Renardstein et douairière de Neufchâteau sur Amblève, Christophe de Rolhausen, bailli de Montjoie et burgrave de Butgenbach etc.

Il meurt en 1575 et le partage familial a lieu en 1578, entre Léonard, Henry qui suit, Marie, Marguerite, Anne et Jeannette *LES BODARWE DU BODARWE.*

Avant de continuer la lignée principale des Bodarwé de Haute Waimes, nous allons nous arrêter d'abord à ceux du Bodarwé. Léonard hérite la maison paternelle et meurt, après 1627 à un âge certainement très avancé. Après lui, la propriété du Bodarwé va tomber en quenouille, car il ne laisse qu'un fils, Léonard, aveugle et incapable de s'entretenir et trois filles. Léonard le jeune, décédé en 1626, sera à charge à son beau-frère Piette de Faymonville qui a hérité la maison d'habitation et reçoit en compensation une partie de l'héritage de l'infirme. Piette portera le patronyme de Bodarwé qui passera ainsi à ses descendants : Jean, Querin et Léonard. Il meurt en 1636.

Anne, belle-sœur de Piette, ayant hérité le « neuf han » (étable) de brebis va y construire une maison d'habitation. C'est la seconde au Bodarwé. Une troisième s'y ajoutera vers 1670. Un siècle plus tard on y signale encore trois maisons. Cette Anne était mariée à Lentz (Laurent) Claus, de Butgenbach. Ils ont un fils du nom de Jean qui transmet à ses descendants, installés à Faymonville, le patronyme *Close*. Il est donc l'ancêtre des Close qui vont se multiplier à Faymonville et dans les environs, ainsi que de l'écrivain et romancier bien connu de Montjoie, Ludwig Mathar, qui descend aussi d'une Close de Faymonville.

Quirin Piette du Bodarwé est établi à Faymonville et Léonard hérite la maison paternelle. En 1671, les enfants de Léonard, à savoir Jean Piette et Marguerite se partagent les propriétés. Ils restent tous les trois au Bodarwé, où une troisième maison venait d'être construite comme je l'ai dit.

Ces Bodarwé vont provigner vers Faymonville et d'autres localités du ban de Butgenbach, mais ne prendront pas une grande extension. Je crois que les Bodarwé de Sourbrodt sont issus de cette branche. Dans leurs veines, coulait encore du sang des Johan Lowy, à preuve le fait suivant.

Disons d'abord qu'autrefois, jusqu'à la fin du siècle dernier, à défaut d'engrais chimique, l'eau jouait un très grand rôle dans l'économie agricole, pour l'arrosage des prés. Que de disputes, d'injustices, de batailles et de procès ont eu lieu jusqu'à la fin du 19e siècle, contre les ayants-droit aux eaux *d'abissage*.

Or en 1663, Quirin du Bodarwé se rend sur la propriété de son frère Léonard pour aller prendre l'eau selon son droit, et arroser son pré. Léonard s'y opposant, lui assène à la hâte un coup de hoyau et

lui fait une « plaie ouverte ». Si un fait pareil se produisait de nos jours, les frères seraient ennemis pendant des années. Il n'en fut pas ainsi, car quelques semaines plus tard Querin vendait un terrain à Léonard.

Mais la justice ayant appris le fait intente un procès à Léonard en dédommagement. Il est condamné aux frais, avec sursis. Léonard se soumet à tout, mais son excuse est charmante : il prétendait ne pas lui avoir fait mal, comme il l'avait seulement blessé avec son *haway*.

VII. *Henry Johan Lowy du Bodarwé*. La maison paternelle étant échue à son frère aîné Léonard Henry vient habiter à Haute-Waimes, où ses descendants se maintiendront jusqu'au déclin du 19e siècle. Il est tantôt appelé Henry Johan Lowy de Waimes et tantôt du Bodarwé, mais c'est ce dernier nom qui prévaudra chez ses descendants, bien que Henry n'ai été que de passage au Bodarwé.

Il continue la lignée et les traditions familiales, il va déployer une grande activité : par de nombreuses acquisitions et par certains échanges, en vue d'arrondir ses propriétés. Une bonne entente règne entre lui et ses frères et sœurs; avec eux, il liquide les dettes du père, entre autres celle contractée envers la famille Huby, en lui cédant définitivement, en 1592, les pièces de terrain engagées pour le meurtre de Jean. Deux fois, en 1592 et en 1620, nous retrouvons tous les survivants de Johan Lowy en cour de justice à l'occasion d'actions leur intentées par Henri de Plettenberg, seigneur de Renardstein, à propos de fiefs et de rentes.

Henry avait épousé, en 1579, Hélène fille de Léonard Maroie de Faymonville qui est l'ancêtre des Faymonville, comme nous verrons un jour. Il est le père de quatre enfants : Herman, Jehan et deux filles. Resté veuf et avancé en âge, il laissa partager ses enfants, en 1618, mais continua à déployer une grande activité.

En 1623, il achète le moulin d'Ondenval, occupé en dernier lieu par Fohn. La même année, il fait l'acquisition d'une parcelle de terrain « entre la voie du vieux moulin et le chemin de Malmédy » pour y construire une maison en face du moulin. C'est la maison appelée jusqu'aujourd'hui *amon Servâ Suzanne*. En 1639, il a des démêlés avec la justice pour avoir élevé un hangar et une scierie sur l'aisance près du moulin. A cet âge, il devait être plus que nonagénaire, mais cela ne l'empêchait pas de circuler toute une journée, avec la cour de justice à Ondenval et dans les environs. Il doit être mort en 1640.

UNE FAMILLE D'EMIGRES-Herman, l'aîné des enfants de Henry Lowy du Bodarwé, n'est pas signalé dans le partage familial de 1618, mais je suis parvenu à le retrouver à Senhals sur la Moselle, où il est signalé dans les livres paroissiaux vers 1612, sous le nom de Herman de Wema genannt Henrichs.

Notre pays eut autrefois des relations commerciales très suivies avec l'Allemagne. A Francfort, il se tenait annuellement deux grandes foires, à Pâques et au mois de septembre, qui étaient très fréquentées par nos rouliers et nos commerçants. Entre Trèves et Coblence, il n'existait qu'un seul endroit par où les charretiers pouvaient passer : à Senhals. Sur un bac, voyageurs et chariots étaient transbordés. Sur la rive droite, partant de Senheim, un antique chemin accroché au flanc de la montagne, tellement escarpé que je n'en connais pas de semblable dans nos environs, mais aujourd'hui remplacé par une route moderne, conduisait les voyageurs et les voitures à travers le Hunsrück vers Francfort. Tout le long de cette route, d'ici à Francfort, je retrouve des descendants de nos vieilles familles, dont un ancêtre fit, sur ses voyages, connaissance d'une jeune fille et s'y installa.

C'est probablement en attendant son transbordement, que Herman Henry Lowy de Wema apprit à connaître Marguerite Barten, avec laquelle il fonda un foyer à Senhals, vers 1612. D'après son père, il reçut le nom de Henrichs, qu'il transmit à ses descendants, aujourd'hui nombreux sur des deux rives de la Moselle. Il y a quelques années, il y avait à Malmédy un vicaire, M. l'abbé J. Henrichs, dont le père, M. Karl Henrichs, est venu de Senheim s'établir à Limbourg.

Un jour que je faisais aussi le pied de grue à Senhals, en attendant le « Faehre », je dévisageais un jeune homme, dont la ressemblance était frappante avec les fils d'Auguste Bodarwé de Steinbach. M'étant renseigné sur son idendité, j'appris qu'il était un descendant de Herman Henrichs. Cette ressemblance entre deux types, séparés depuis plus de trois siècles de la souche était-elle due à un jeu de la nature -il y a tant de sosies- ou plutôt aux lois de l'hérédité?.

Herman Henrichs eut une dizaine d'enfants, de 1613 à 1634, dont un, Herman, né en 1629, mort à l'âge de 87 ans, qui eut pour parrain un Waimerais, Remigius de Wemia, vicaire de Strimig, dans le Hunsrück. Comme je trouve le nom, très rare dans notre commune, de Remy dans la famille Bertrand de Thirimont, qui au début du XVIIe siècle, a fourni un prêtre du nom de Thomas, je suppose que le vicaire de Strimigs était aussi issu de cette famille.

VIII. Jean du Bodarwé est émancipé en 1611 et se marie bientôt après avec Catherine, fille de Léonard Bellebarbe, dit Croupet, de Thirimont.

S'il est émancipé, cela ne veut pas dire qu'il fût encore mineur, mais il est mis hors de la « mambournie » de son père et devient propriétaire pour fournir aux trois amendes, s'il avait à faire avec la justice. Il devait être assez fortuné car, en 1617, il prête 1700 florins à son beau-père. Je ne le rencontre pas dans les rixes, qui étaient beaucoup moins fréquentes qu'au siècle précédent.

C'est une preuve que notre population évolue lentement dans la civilisation et acquiert des mœurs plus douces. Il est cependant une fois en procès avec le curé Alberti (1626), pour une rente qu'il refusait de lui payer, mais il dut cependant s'incliner devant la décision de la justice.

A cause de l'inqualifiable négligence du greffier, Jean Borne de Malmédy (1636-1660) trop paresseux pour enregistrer les actes, les transactions et les partages, je me trouve en présence d'une lacune qu'il m'est souvent difficile de combler. Un entrefilet d'un vieil obituaire nous en dit cependant long sur notre Jean de Bodarwé. Il doit malgré tout avoir hérité l'esprit de combativité de ses ancêtres, car il mourait le 10 octobre 1641, des suites de coups reçus à Malmédy. Il laisse seulement deux enfants : Jean et une fille qui épouse Léonard Paquay (Bertrand), de Thirimont.

IX. *Jean Henry du Bodarwé, échevin*. Homme d'affaires d'une très grande activité, avec un caractère remuant, autoritaire et tenace, ce Jean du Bodarwé fut sans contredit un des plus marquants de toute la lignée.

Ayant épousé, vers 1645, Catherine, fille de Henry Samray de Remonval, il découvrit dix ans plus tard qu'il était apparenté au 4e degré avec son épouse. N'ayant par conséquent pas obtenu de dispense, son union était nulle et il dut faire des démarches pour régulariser sa situation. Il eut beaucoup de déboires avant d'avoir reçu de Cologne des dispenses nécessaires et être relevé des censures encourues, protestant solennellement qu'il voulait vivre et mourir dans la religion catholique.

LE MOULIN D'ONDENVAL-Son père avait hérité le moulin d'Ondenval, acquis par son grand-père en 1623. Il fut partagé entre lui et sa sœur, épouse de Léonard Paquay. A une époque où les paysans cultivaient et faisaient moudre tout le grain nécessaire à leurs ménages, les moulins étaient une excellente source de revenus, mais celui d'Ondenval fut avant tout une source de beaucoup de tracas pour ses propriétaires.

Après le décès de Jean du Bodarwé, ses héritiers refusèrent de payer à l'abbaye une rente annuelle de trois florins. Pour éviter les frais et les inconvénients d'un procès, Dom Christophe Barbu, receveur de la table abbatiale de Stavelot, fait une composition avec les Bodarwé. Comme la lettre d'accense est perdue, ils ne payeront plus qu'un florin d'or de rente annuelle et une fois cinquante patacons ou écus. Avec cet argent, l'abbaye achète deux prairies au Rheingau, dont nous parlerons à propos du patronyme Cunibert.

En 1628 et 1657, les receveurs de Rénastène avaient fait publier, à la sortie de la messe paroissiale, la défense d'aller moudre au dit moulin et plusieurs paysans avaient été incommodés pour infraction à cette défense.

En 1658, Jean Henri du Bodarwé intente un procès au receveur Henrard, qui empêche les habitants du ban d'aller moudre au moulin Bodarwé, en les menaçant de représailles et de confiscation de leur grain.

A cette époque, il existait quatre moulins dans le ban de Waimes : le vieux moulin d'Ondenval, fief de l'abbaye et le moulin Bodarwé, deux moulins libres, non banaux. Deux autres moulins à Robertville et à Waimes étaient la propriété des seigneurs de Rénastène. Jean de Zievel, burgrave de Butgenbach, qui avait déjà acquis le moulin de Chantraine (Waimes), achète en 1426, au prince-abbé Jean de Gueuzaine, le moulin de Waimes, avec tous ses droits. Bientôt après, le moulin de Chantraine est démoli. Tous ceux qui possédaient des biens censaux, relevant de Rénastène, ou des biens relevant de l'abbaye, étaient tenus de faire moudre aux moulins de Waimes ou de Robertville.

Mais, à côté de cela, beaucoup de propriétaires possédaient des terres qui n'étaient ni censales, ni féodales, ou relevaient d'autres instances et pouvaient faire moudre où ils voulaient, puisque le moulin de Waimes n'était pas banal. C'est sur ceux-là que le receveur de Rénastène voulait faire pression. Conduits en justice, plusieurs paysans se plaignirent que le moulin de Waimes moulait mal (comme ce fût pour les bestes), ce qui fut prouvé, et ils furent acquittés.

Beaucoup de témoins vinrent déposer, en justice contre le receveur de Rénastène qui, injustement et sans autorisation de la cour, avait fait des proclamations publiques. Des échevins, qui prenaient parti pour le receveur de Rénastène, voulurent nier le fait, mais le mayeur Jean del Borne, couché sur son lit de mort, avoua que la défense d'aller moudre à Ondenval avait été publiée devant l'église paroissiale.

Dans son procès, Jean du Bodarwé eut gain de cause à Stavelot, mais les comtes de Metternich, voulant sans doute l'intimider ou l'écraser, continuèrent le procès à Spire, cour suprême de l'empire. Ils avaient compté sans la ténacité de Bodarwé, qui suivit la partie adverse. Pendant que la procédure s'agitait à Spire, nous le voyons vaquer à ses affaires. Pendant huit jours, nous le voyons séjourner à Liège et à Spa. Chez ses avocats pour étudier ses moyens de défense; deux fois, il se rend lui-même à Spire, où il séjourne pendant deux mois. Outre d'autres courses nombreuses, son homme d'affaires, Calixte Poncin de Malmédy, fait cinq fois le voyage de Spire. En 1662, le tribunal suprême donna gain de cause à Bodarwé.

Sans compter les frais de la première phase du procès à Stavelot, celui-ci lui coûta 247 patacons, 5 ducats et d'autres monnaies. A cette époque, alors qu'un ouvrier travaillait 14 heures et plus, la journée était évaluée à un quart de patacon. Pour la même somme, il aurait pu acheter cinquante génisses à cinq patacons la pièce. Au cours d'aujourd'hui cela représenterait plus de 200.000 francs.

Bien qu'il eût gagné son procès, Jean du Bodarwé dut continuer à procéder toute sa vie contre les comtes de Metternich, sans pouvoir rentrer dans ses frais. En 1679, ils lui devaient encore 40 à 50 patacons et 1.200 florins. En janvier 1680, il fait saisir les meubles de Gérard de Potestat, receveur à Rénastène. Lui et son huissier Chauveheid, de Stavelot, ne se donnent aucun repos. Pendant des mois, ils relancent le Potestat sans trêve, tantôt à Rénastène ou à Malmédy, tantôt chez le curé de Waimes ou chez celui de Bellevaux. Une fois le receveur s'excuse qu'il n'a pas d'argent, une autre fois, il promet de payer quand il aura levé les recettes; parfois, il nie devoir quelque chose et il va même jusqu'à accuser Bodarwé d'être débiteur.

PROCES CONTRE METTERNICH. En été l'huissier va mettre arrêt sur les revenus des moulins de Waimes et de Robertville et chez les locataires. En septembre, le comte de Metternich est au pays. Bodarwé et son huissier vont le surprendre au monastère de Malmédy. Comme le comte ne peut éluder la rencontre, il délègue ses hommes d'affaires, les sieurs Maes et Pelotte, avec lesquels il est convenu que Bodarwé se présentera le dimanche suivant à Rénastène, où tout sera réglé.

Il n'en fut rien. Entretemps, Bodarwé meurt. C'est peut-être avec un réel sentiment de compassion que le greffier inscrivait dans le registre aux œuvres, à côté du décès de son confrère : « Dieu lui fasse paix ». Jean Henry Bodarwé s'était épuisé dans un long et dispendieux procès, qui, probablement abrégea sa vie. Le moulin resta longtemps indivis entre les héritiers, car en 1736, ils le possèdent encore ensemble et le louent à Saturnin Lamby pour un « Stutte » ou terme de dix ans, à raison de 36 écus par an.

En 1658, alors que le procès débutait, Léonard Paquay, beau-frère de Bodarwé, avait contracté de grandes dettes. Pour les couvrir, il est obligé de vendre sa part de moulin que Jean Henri achète pour 800 dallers. A cette époque, un journal de terrain valait à peu près 20 dalers. Dans l'acte de vente, il est spécifié que les enfants Paquay auraient le droit de racheter leur part avant l'âge de 35 ans.

En 1692, alors que les héritiers de Jean Henry n'étaient pas encore remboursés de tous les frais du procès de Metternich, leurs cousins intentent une action en justice pour récupérer leur part du moulin. Ils furent toutefois déboutés de leurs prétentions, parce que le terme légal était passé !

L'échevin du Bodarwé ne s'était pourtant pas ruiné en procédant, car, en 1675, il prête 150 patacons à Servais Crasson pour racheter son fils, prisonnier de guerre à Luxembourg. En la même année, il prête 50 patacons à son gendre, Pierre Thunus de Faymonville.

Après sa mort, ses héritiers eurent encore une belle fortune à se partager.

Dans la famille Bodarwé, il existe une tradition dont je n'ai pu retrouver l'origine et que je place ici. Un de leurs ancêtres aurait intenté un procès injuste, pour voir si la justice se laisserait corrompre. En soudoyant les juges, il eut gain de cause et son adversaire fut ruiné. Il s'en fut le trouver et lui dit : « Tu vois, mon ami, que mon argent a eu plus de poids que ton bon droit. C'est le but que je m'étais proposé. Comme je t'ai fait une injustice, je vais rembourser tous les frais et te dédommager ». Si cette anecdote est vraie, c'est peut-être Jean Henri qui aurait tenté l'expérience, car il devait avoir une parfaite connaissance des juges et des tribunaux.

Aucune épreuve ne devait lui rester épargnée, car le 19 octobre 1675 nous le trouvons chez le notaire Haak, pour déshériter sa fille Isabeau. Voici comment l'homme de loi nous présente le fait :

« L'échevin Jean Henry du Bodarwé lui a lamentablement monstré comment Isabeau sa fille seroit esté depuis quelques temps caressée de plusieurs jeunes hommes d'honneste extraction et commodité, à l'un ou à l'autre desquels ledit comparant auroit bien désiré qu'elle saurait alliée par mariage, que cependant à son grand regret, il serait informé que la nuit passée, icelle à son inscenu aurait quitté leur maison et s'en allé avec le fils Jean Adam Lamby, comme le bruit court, sous prétexte de s'allier par mariage ensemble. Et comme ledit comparant ne veut approuver ledit mariage 1) pour n'avoir eu connaissance si ladite Isabeau y a eu donné consentement à telle sortie ou si elle en est allée par rapt; 2) que parce qu'elle a par tel fait mis toute leur famille en désordre et grande affliction; 3) que tel mariage serait invalide parce qu'il n'y a donné consentement, pour toutes telles considérations et autres lui mouvantes, ledit comparant après avoir invoqué le nom et assistance du bon Dieu et pris comme il disait mur avis et déclarer priver et déshériter pour toujours Isabeau, si elle vient à épouser ledit Adam Lamby, etc ».

Deux jours après, Adam et Isabeau étaient mariés.

Le 27 octobre, Jean du Bodarwé accompagné de sa femme, va retrouver le notaire et lui demande de faire un second acte pour confirmer le premier et déshériter effectivement sa fille et les enfants qu'elle pourrait avoir de son mariage. Il fait cependant la réserve qu'il pourra lui accorder quelque chose s'il le trouve à propos.

Quinze jours avant son mariage Isabeau avait rencontré sa tante Jehenne Saunray, qui lui reproche assez vertement sa conduite et sa désobéissance à ses parents, lui disant, comme tout le monde ferait dans un cas analogue, qu'elle s'en repentirait et qu'elle serait malheureuse.

En réalité, elle ne fut pas heureuse avec Lamby. Le mariage fut d'abord stérile. Consulté sur ce cas le devin Jean Gilles de Goronne, le néfaste nécromancien dont se plaignait le curé de Waimes, en 1687, lors d'une visite du vicaire général, attribua l'impuissance des époux à un maléfice. De là à accuser Jehenne Wansart d'être l'auteur du mauvais sort jeté sur les jeunes époux, il n'y avait qu'un pas et Jean de Goronne s'écrie : « Voilà bien l'« anten » (tante) du diable ».

Lorsque le célèbre procès de sorcellerie éclata à Waimes, en 1680, à l'instigation de l'infâme sorcier de Goronne, Jehenne Wansart dut aussi comparaître devant les juges, pour se justifier des maléfices dont elle était accusée. La justice ne prêta cependant grande attention à cette dénonciation, non seulement parce que un fils de Jehenne Wansart était greffier et notaire à Malmédy et que l'autre et son beau frère Jean du Bodarwé, siégeaient à la cour de justice, mais surtout parce que c'était une personne vertueuse et charitable, dont le nécrologe dit qu'elle fut une insigne bienfaitrice de la paroisse et qu'il faut toujours prier pour elle.

Adam Lamby mourut en 1683 et Isabeau, mère de deux enfants, convola en secondes noces. Au partage familial, qui se fit en 1685, elle eut sa part comme ses frères et sœurs.

Jean Henry du Bodarwé avait été échevin depuis 1660 jusqu'à sa mort, le 7 mai 1682. Il laissait six enfants : Jean, Henri, et quatre filles.

X. Jean Bodarwé. A partir de la fin du XVIII[e] siècle, la particule se perd et le nom de famille devient « Bodarwé » tout court. Henri ne semble pas avoir laissé de descendance, tandis que Jean continue la lignée à Haute-Waimes, avec la fille de l'échevin Jean de Thier de Robertville, à laquelle il s'est allié en mariage en 1678. Comme ses ancêtres, il s'adonne au commerce et ses descendants continueront à voiturer des cuirs vers l'Allemagne. Il meurt subitement en 1717, laissant trois fils, Jean, François et Léonard.

Jean n'a pas d'enfants. Quant à Léonard, qui a épousé Thérèse Dethier, il continue la lignée dans la maison paternelle « amon Tchan », qui fut démolie, lors de la construction du chemin de fer, ainsi que je l'ai dit plus haut. Son fils Jean Joseph fut mambour de l'église. Cette branche de Bodarwé n'a pas pris d'extension et semble éteinte.

XI. François Bodarwé. Né vers 1680, il épouse Barbe Collienne de Thirimont dont il a deux fils Jean et Henri et une fille. Il fut aussi mambour de l'église et mourut en 1758.

XII. Jean de Bodarwé. C'est seulement avec Jean que la famille Bodarwé va prendre de l'extension. Né en 1722, il épouse en 1746 Thérèse Lecoq, à Steinbach, où il va fonder les principales branches des Bodarwé. Il meurt, en 1768, laissant trois fils : Damien qui suit, Jean

Léonard, Jean François et plusieurs filles. Jean Léonard est l'ancêtre des Bodarwé dits «Léonard» et Jean François celui des «Léopold» de Faymonville.

XIII. Damien Bodarwé. Né en 1761 et mort en 1825, il épouse en 1788 Marguerite Hennesse, dont il a plusieurs enfants, entre autres Damien, Jean Léonard, Henri François et Henri.

Damien est le fondateur de la branche dite «Damien» de Steinbach. Jean Léonard épouse, en premières noces une fille Everard de Thirimont et va y fonder les branches de Rue, dite Bourguignon, de Thirimont et de Baugnez.

De la branche de Rue est né le seul prêtre du nom de Bodarwé : Henri, né à Waimes en 1880, ordonné prêtre à Liège en 1903, nommé professeur à Dolhain en 1902. Il mourut à la fleur de l'âge, en 1906.

XIV. Henri-François BODARWE. Né en 1794, il épouse, en 1824, Jeanne Catherine Piette-Jouste de Rue. Il mourut à Cassel, en 1838, alors qu'il était sur le trafic. L'année suivante, son frère Henri mourait aussi en voyage, à Leipzig. Parmi ses enfants je cite surtout Henri François qui suit et Henri qui se distingua par une grande piété et son activité dans les œuvres paroissiales. Il était parmi la première équipe qui fonda la conférence de St Vincent à Waimes en 1851, et dont il fut un des membres les plus zèlés.

XV. Henri François BODARWE, dit le baron. Quoique ce titre de noblesse lui eût été attribué par la voix populaire, il lui séait parfaitement et il ne s'en formalisait pas. Il n'était d'ailleurs connu que sous ce surnom qui a passé à ses descendants sous la forme «do baron» pour indiquer que le titre lui était personnel. Je crois qu'il reçut ce titre lors d'une campagne électorale où le candidat du centre était un baron, dont j'ai oublié le nom; il était le grand baron, tandis que H.F. Bodarwé, son principal supporter, fut appelé «le petit baron». L'esprit populaire est parfois plein de finesse, car Bodarwé avait beaucoup de noblesse sur sa figure et dans son caractère.

Henri François Bodarwé (1836-1924) épouse en 1861 Marie Louise Bodarwé (1833-1880), sa cousine sous-germaine, fille de F. Léonard et de M.B. Quérinjean de Steinbach, une des filles du petit berger de Remonval dont nous avons raconté l'idylle (N° 8). De ce mariage sont nés quatre garçons : Auguste, Constant, Armand, Henri et plusieurs filles. Tout en gérant ses affaires et élevant sa nombreuse famille, dans la viduité, il prit une part active dans les administrations locales. Pendant près de cinquante ans, membre du conseil de fabrique, conseiller communal, en son temps membre du tribunal des échevins de Malmédy, il fit aussi partie de beaucoup de commissions, entre autres d'expertise pour l'expropriation du chemin de fer d'Aix-la-chapelle à

St-Vith et de l'établissement du camp d'Elsenborn.

XVI. Auguste Bodarwé. Alors que ses frères trouvent leur avenir dans les entreprises et le commerce, Constant et Armand en Allemagne, Henri à Malmédy, Auguste (1863-1943) avec Marie Bodarwé, de Gueuzaine, sa parente au quatrième degré, qu'il épouse en 1898, continue la lignée et les traditions ancestrales dans la maison paternelle à Steinbach.

Deux des filles, Marie-Louise et Rosa, nées en 1899 et 1909, sont entrées respectivement en 1925 et 1933 chez les sœurs de St-Augustin à Saint-Vith.

Depuis le plus vieil ancêtre connu, Hennekin de Waimes, nous voyons maintenant la dix-huitième génération en plein épanouissement.

La branche Bodarwé dite Léonard.

XIII. Parmi les enfants de Jean Bodarwé, nous avons signalé Jean Léonard (1763-1801), qui épouse en 1794 Anne Jeanne Henesse (1764-1832) de Gueuzaine.

XIV. Leur fils François Léonard (1799-1837) épouse en 1823, Marie Barbe Quérinjean (1802-1844) fille de Nicolas le berger, de Remonval. Ils étaient deux fois parents au troisième degré, car parmi les grands-parents, il y avait frère et sœur Bodarwé et frère et sœur Lecoq.

XV. Leur fils Jean Léonard (1829-1901), épouse en 1855 Marie Catherine Bodarwé (1831-1913), parents au troisième degré, étant tous les deux arrières-petits-enfants de Jean Bodarwé (XII). Ils eurent six enfants, dont plusieurs, entre autres deux en vie, ont fait preuve d'une très grande longévité. Cette branche est aussi arrivée à la dix-huitième génération. Deux membres de la famille ont également transporté ce nom en Rhénanie.

J'ai peut-être été un peu long pour une chronique familiale, mais je m'excuse par le fait que la plupart de nos familles waimeraises ont du sang des Bodarwé dans leurs veines.

103. LOXHET ou LOHET

Dès 1512, je rencontre à Xhoffraix un Jean Lohez, qui sera l'ancêtre de tous les Lohet. Il n'y a pas de doute qu'il ne descende aussi des Loxhar, ancêtres des Bodarwé. Au cours du XVIe siècle, on trouve les formes suivantes de ce patronyme-épithète : lohez, lohes, lohe, lohea (prononcer lohai) loheau, lohet, loxhet et lochet. Loxhar, Loxhear, Loxhair, a donné Loxhet, comme borgnar, grognar, Xhayard ont donné

borgnet, grognet, Xhayet, Colar et Pirar s'écrivaient souvent Colet et Piret. Je pourrais multiplier ces exemples.

Un autre motif pour lequel je le rattache à cette famille est que je rencontre une fois la forme le Lohet, comme nous avions le Loxhar, mais la preuve principale, est que Lohet de Xhoffraix devait sortir d'une famille patricienne, car son fils Johan et son petit-fils Johan ont été chanoines de l'église collégiale et capitulaire de Notre-Dame de Prum. Pour obtenir de tels bénéfices, à cette époque, il fallait appartenir à la noblesse ou à la bonne bourgeoisie et avoir des protecteurs.

Un contemporain de Johan Lohez était messire Mathias Kœn d'Outre-le-Pont. Avec Sire Remy de la Porte, également d'Outre-le-Pont, c'est certainement le prêtre malmédien qui a cumulé le plus de bénéfices.

En 1527, Mathy Kœn était doyen et chanoine de Prum, curé d'Erclaye, de Foy en Famenne, de Louvegné au comté de Logne, de Bellevaux, recteur des autels sous le doxale, de Saint-André et de la converserie Saint-Laurent à Stavelot. Ajoutez à cela que, pendant une quarantaine d'années, il fut dans sa fonction principale, secrétaire de la cour féodale de Stavelot. Naturellement, il se faisait remplacer par d'autres prêtres dans ses bénéfices.

Or, nous retrouvons le nom de Mathy et différents de ses bénéfices chez les descendants de Johan Lohez, d'où nous pouvons conclure qu'il avait épousé la sœur de Sire Mathy Kœn, d'une des meilleures familles bourgeoises de Malmédy.

Nous avons vu précédemment que Renard le Loxhar, bourgeois de Malmédy, laissait deux enfants, Renard et Agnès. Je ne retrouve pas la descendance de Renard, tandis que Agnès va transmettre son nom à ses descendants sous la forme de Agys, au moins pendant deux siècles.

Johan le Loxhar avait deux fils : Lowy, l'ancêtre des Bodarwé et Roland, qui acquiert le titre de bourgeois de Malmédy. Je ne retrouve pas son partage familial, mais j'ai tout lieu de croire que Henry Roland et Sire Michy Roland, cités au début du siècle suivant, sont ses enfants. Johan Lohez pourrait également être son fils.

Il laissait trois enfants, Johan qui devient prêtre et reçoit une prébende à l'église collégiale de Prum, Mathy, qui continue la lignée de Marguerite qui épouse Jean de Baugnez.

Mathy semble avoir été marié deux fois; d'abord avec Catherine Noble, dont les enfants suivent, puis avec Isabeau Bastin, toutes les deux de Mont.

Il mourut en 1583, laissant six enfants : Johan, curé de Louvegné et chanoine de Prum, Daniel, Léonard, Hubert, Marie et Anne.

Daniel laisse trois fils et trois filles; Léonard, quatre fils et deux filles et de Hubert, je trouve un fils, Jean.

La famille commence à se disperser à Malmédy, Diflot, Membach et Sart-lez-Spa.

A Xhoffraix, la souche principale est continuée par Jean, fils de Hubert, mort en 1554, laissant un fils du nom de Hubert Jean Jacobs. Il faut croire que le nom de Jacob qu'il porte est celui de sa femme ou de la maison qu'il habitait.

Son fils Jacob continue la lignée à Mont. Il eut entre autres deux fils prêtres : Jean François, né le 25.02.1689, de Jacob Hubert Jean Jacob Lohet et de Marguerite de Gevalle. Il fut chapelain de Faymonville de 1720 à 1730, vicaire à Xhoffraix de 1730 à 1738 et puis directeur des Dames Sépulchrines de Malmédy jusqu'à sa mort (1754). Son frère Hubert François, né le 14.12.1699, ordonné en 1729, fut d'abord chapelain à Bevercé, puis vicaire à Xhoffraix de 1738, à sa mort (1741).

Voici d'autres prêtres Lohet : Hubert François, né à Spa en 1725; Hubert François, né à Malmédy en 1697, vicaire à Xhoffraix de 1727 à 1730, puis attaché à la paroisse de Malmédy comme chantre. Il mourut en 1773. D'après la chronique, il aimait beaucoup les harengs. Citons encore Réginald Lohet de Malmédy, mort religieux de Bernardfagne en 1763 à l'âge de 59 ans.

Parmi les Lohet, j'en trouve deux qui ont embrassé la Réforme, comme beaucoup d'autres du pays. Ce n'étaient pas les plus mauvais chrétiens qui se sont laissé tromper par les promesses de la Réforme. Ils ont tout perdu. La présence réelle du Christ, et la dévotion à la sainte Vierge. Les réformés du pays de Liège fondèrent une commune, St-Lambert, en Bavière qui compte aujourd'hui 4.000 habitants et est célèbre par l'industrie du textile qu'y introduisirent les Wallons. On y a parlé français jusqu'en 1914.

Ce sont Laurent Lauxhey, qui en 1589, était mayeur de St-Lambert et Colet Lauxhey du Vivier (grand vevî), gendre de Paquay Thomas de Rome à Malmédy.

Il existe encore plusieurs familles Loxhet dans les cantons de Spa, Stavelot, Vielsalm et ailleurs.

104. SARLETTE

Nous ne pouvons pas quitter le hameau des Bodarwé dépendance de Waimes, au point de vue administratif et de Faymonville pour la vie religieuse, sans avoir parlé de la seule famille qui s'y trouve aujourd'hui. Sarlette en wallon signifie salière, mais ce nom de famille n'a rien à voir avec ce nécessaire de table. Comme pour Mélotte, Pirotte, etc, nous avons à faire à un nom avec terminaison masculine qui a pris la forme féminine par la prononciation du « t », probablement à Weywerts où l'ancêtre a immigré au XVIII[e] siècle.

Selon la tradition familiale, les Sarlette seraient originaires du sud de la France, peut-être de Sarlat.

Le nom primitif est Sarlet qui est assez bien dispersé en Belgique, de Verviers au Borinage, et semble être issu d'un nom de lieu : le petit sart. On trouve aussi des Sarlette ailleurs qu'à Weywertz et à Faymonville, par exemple à Verviers, mais ils semblent issus de la souche de Weywertz.

Cette maison s'appelle à Faymonville « le Paradis ». Un jour, elle fut détruite par un incendie : c'était un vendredi-saint, ce qui donna lieu à Alexandre Chavet de lancer un de ses traits d'esprit, dont il avait le secret : « Nous voici bien plantés, le bon Dieu meurt sur la croix et le Paradis brûle ».

Il y a un siècle d'ici, il y avait encore deux maisons au Bodarwé dont l'une était la maison natale des instituteurs Joseph et Martin Bodarwé et l'autre était habitée par trois couturières Xhayet. C'est sans doute à cette dernière qu'on a donné le nom de Paradis.

CHAPITRE XI
STEINBACH

105. NOTICE HISTORIQUE

Avant la guerre 1914-18, les villages de Steinbach, de Gueuzaine et de Grivelange (Grüffligen) passaient pour les plus cossus du cercle de Malmédy. C'est peut-être pour ce motif et le besoin de la rime que la rimaille populaire dit « à Stinba lès grœs baras ».

Situé sur le territoire donné à Saint Remacle, après la réduction de 670, Steinbach a formé une section communale avec la partie d'Ondenval qui se trouve à gauche du ruisseau, qui faisait la limite du pays de Stavelot. C'est pour cette raison que cette partie d'Ondenval reçut le nom de Niedersteinbach. Après que ces hameaux eurent été incorporés dans le principauté de Stavelot, vers l'an 950, une modification eut lieu dans la division des biens communaux : Niedersteinbach

et Ondenval formèrent une seule section et les deux noms se confondirent, tandis que Steinbach et Remonval furent aussi réunis en une section qui confinait à Gueuzaine, du côté de Wegifat et à Rue et Thirimont, vers Coqueresse.

Le village a tiré son nom du ruisseau, aujourd'hui anonyme, qui a ses sources dans les environs et que les documents citent à partir de 670, comme limite de Saint Remacle, sous la forme Stagnebachus qui signifie ruisseau barré, en wallon « bî stâché », en allemand « Stembach », de stemmen barrer. Dans l'ancien temps, Steinbach s'écrivait ordinairement Stembach.

Voici la liste des habitants d'après le relevé de 1524 : Bastin, femme Klein, le ligeois, Henry le fillast Johan Martin, Thomas le filz Johan le battis, Huby de Stembach, Henry Jaspar, Johan Jaspar et Colla Joslez.

Parmi ceux qui viennent s'ajouter et qui doivent retenir notre attention se trouve Johan le doske (1532), Noyé (1573), un siècle plus tard Johannes Courtz et au XVIIIe siècle Demoulin.

En 1640, il y a 10 ménages, 16 en 1743 et aujourd'hui 24.

Johan Martin et son frère Huby étaient fils et neveux de Richemonde de Gueuzaine et descendaient de la famille Godescale, qui a fourni un Prince-Abbé à Stavelot, connu sous le nom de Jean de Gueuzaine (1418-1438) que beaucoup d'auteurs calomnièrent à tort et à travers.

Le Liégeois, ancêtre des Steinbach de Malmedy dont un descendant émigra à Thirimont, y laissera le souvenir de son nom attaché à la maison habitée ci-devant par Henri Georges.

106. DOSQUET

Ce patronyme apparaît pour la première fois, en 1532, sous la forme « le doske », en cour de justice, Johan le doske et Mathy, le mayeur d'Outrewarchenne, impliqués dans une bataille, furent condamnés respectivement à des amendes de 15 et de 44 aidants ou, en cas de non payement, à une voie de Vendôme pour le doske et de Rocamadour pour Mathy.

Ceci nous permet d'évaluer en monnaie de l'époque, l'amende encourue pour ces pèlerinages. Ma foi, ne n'était pas bien grave, car pour quatorze aidants, on se procurait quatre fromages. Il est évident que, dans le cas présent, les voies représentaient une amende beaucoup plus forte, en châtiment de la non-exécution des premières.

Johan le doske, de Steinbach, appelé aussi Johan le veuf, avait trois fils : Querin, Johan et Henry qui portent indifféremment, ainsi que leurs enfants, le nom de famille le veuf ou le dosquet. Querin s'établit à Remonval, où sa famille s'éteint avec sa petite-fille Marie, un ancêtre des Wansart.

Johan le Dosquet fils continue la lignée à Steinbach. Après sa mort, en 1588, a lieu le partage familial entre : Henri, Léonard, Antoine, Querin, Jaspar et trois filles. Henri s'établit à Bruyères, comme nous allons voir, Léonard propage le nom à Steinbach et à Thirimont, Jaspar à Ondenval, Querin n'a qu'une fille et Antoine disparaît. Les branches de Steinbach, Ondenval et Thirimont disparaissent au cours du XVIIe siècle.

Henry épouse vers 1580 une fille de Jacqmot Cornel à Bruyères où il s'établit. En 1624, il laisse partager ses deux fils, Colla et Jean, et ses deux filles. Jean est établi à Bruyères, mais le nom s'y perd bientôt.

Grâce aux renseignements qui m'ont été fournis par M. Maurice Lang, de Malmédy, il m'est possible de continuer la lignée, qui quitte la commune de Waimes pour se développer à Gdoumont, à Boussire et à Chôdes. M. Lang me signale en 1665 un Cola le Dosquet qui ne peut être que le fils de Henri le Dosquet de Bruyères, qui est le seul qui porte ce nom, et me communique sa descendance. Ce Cola vivait encore en 1666. Il laisse deux fils : Quirin et Cola, né en 1628. La descendance de Cola continue à Boussire et à Chôdes jusqu'aujourd'hui. Il n'y a que quelques années, sont morts à Gdoumont deux frères nonagénaires dont l'un était presque centenaire.

Quirin a quatre fils : Colla, Toussaint, Querin et Léonard.

Léonard, né en 1669, a un fils du nom de Henri, né en 1692. Celui-ci est le père de Jean Michel (1725), François Antoine (1729) et Jean Gaspar (1735).

Ce dernier, établi à Robertville, y épouse en 1775 Marguerite, fille de Saturnin Mix et meurt en 1819. De ce mariage naquit, en 1787, Michel Joseph, qui épouse en 1842 Marie Catherine Defossa. Il est l'ancêtre d'une nombreuse famille qui a vécu à Robertville et à Outrewarche pour émigrer ensuite vers Jehanster et Verviers, où vivent de nombreux descendants.

La famille Dosquet d'Ovifat aujourd'hui encore bien vivace, descend de Jean Michel, cité plus haut, né en 1725. Son fils, Jean Henri, né en 1725, avait épousé Jeanne Catherine Laurent de Gdoumont. Leur fils Gaspar, né en 1801 épouse en 1833 Marie Meyer, dite Hargarden de Libomont. Après la naissance de Henri, né à Gdoumont, en 1836, il vient s'établir à Libomont, où lui naît un autre fils, Hubert, dont la descendance à Libomont est éteinte. Gaspar meurt en 1874.

Son fils Henri épouse, en 1869, M.C. Muller du Mont de Xhoffraix et va s'établir à Ovifat dans une maison appelée «amon lè p'tit vicaire» parce qu'elle avait été habitée par le maître d'école, du nom de Jamar, si mes souvenirs sont exacts.

Henri élève une nombreuse famille, Joseph, Bernard, Michel et plusieurs filles. Joseph et Michel, tous les deux défunts, ont également élevé de nombreux enfants qui continuent à propager le patronyme à Ovifat et ailleurs.

Bernard est entré en 1897 chez les Pères Salésiens à Liège. Déjà dans sa jeunesse, comme domestique à Chôdes, il a donné l'exemple d'une piété extraordinaire et de vertus héroïques. Entré en religion, il a pu s'épanouir, à la vie surnaturelle, comme sacristain et comme portier et faire l'admiration de ceux qu'il fréquentait. Il portait un cilice et s'adonnait aux plus durs exercices de mortification et de pénitence. Né à Ovifat en 1877, il est mort à Liège, le 8 février 1933, en odeur de sainteté.

Le nom de famille Dosquet, sous la forme ancienne Ledosquet, continue à se développer en Rhénanie, entre autres à Bad Kreuznach. Ce sont les descendants de Jean Joseph Ledosquet, né à Champagne, en 1798, de Henri Toussaint le Dosquet (1755) et de Marie Claire Henri Quirin. Son bisaïeul était Toussaint Quirin le Dosquet, né en 1661. Le frère de Henri Toussaint, nommé Henri Quirin, né en 1764, est aussi l'ancêtre de nombreuses familles rhénanes.

Que peut bien signifier ce nom de famille, issu, semble-t-il, d'une épithète? Le philologue Grandgagnage s'y est intéressé car, dans son dictionnaire wallon, il cite un Henry le Doschet, qui vivait aux environs de Liège, vers 1525, mais il ne donne pas la signification du nom. Interrogé à ce sujet, M.J. Herbillon, spécialiste en patronyme, met ce nom en relation avec le nombre 12. A Liège, pour désigner l'homme par excellence, incomparable, on dit «li pére dès doye» (DL). De là est formé le nom de famille Dosin, si répandu en Wallonie. Notre Dosquet n'est donc autre chose que le petit douzième ou le petit Dosin et Siquet serait peut-être le petit sixième. Dans le langage enfantin, nous connaissons «deûquet» et «ûquet», pour désigner le doigt, l'œil et bien d'autres diminutifs de ce genre.

Jusqu'au milieu du XIXe siècle, nous trouvons généralement ce nom sous la forme «le Dosquet», mais aujourd'hui, l'article s'est perdu à l'état-civil, mais le peuple l'a conservé car il dit toujours «amon l'Dosquet».

Prochainement, nous indiquerons le lieu d'origine de cette intéressante famille.

Outre la branche des Dosquet originaires de Steinbach et, qui s'est propagée jusqu'aujourd'hui, je trouve un Dosquet isolé qui pourra mettre sur les traces de l'origine de cette famille. Vers 1588, Michel le Dosquet vient s'établir à Boussire où il achète sur les deux rives du ruisseau. Il avait épousé une fille de Johan le Dosquet ou Michel *Xhies et Xheice*. Il était bourgeois de Malmédy, où il faisait l'office de herdier, ou gardien du troupeau banal, mais originaire de Faymonville. Les archives de la commune de Butgenbach ne remontant pas au delà de 1600, je n'ai pu établir ses relations de famille avec Johan le Dosquet de Steinbach, mais il n'y a pas de doute qu'ils proviennent d'une souche commune et que le grand-père de Michel était Johan ou son frère.

En 1486, vivait à Malmédy un autre Michel Xheis, dans une maison sur le marché qui payait un florin de rente à la haute cour de justice et un Pol Xheiss, appelé aussi Xchense. Tous deux sont encore cités en 1514. Nous avons donc ici le même nom que Michel Xheis ou le Dosquet de 1588 et, sans aucun doute, son ancêtre.

Mes recherches m'ont permis de retrouver des Dosquet dans les environs de Liège. Henry le Dosket, chanoine de Saint-Pierre à Liège, de 1500 à 1536, semble être originaire de Hamoir-Xhignesse. Il portait comme armoiries trois croissants montants, qui se retrouvent en combinaison sur les autres blasons Dosquet ou le Dosquet. Des héraldistes font remarquer que c'étaient les armoiries de Hamoir-Xhignesse.

En 1746. Evrard de Leau, le curé de Xhignesse qui fut assasiné par les trois frères Renard, enterra un des paroissiens, du nom de Dosquet, âgé de 113 ans, ayant conservé son jugement jusqu'au jour de son décès.

Xhignesse s'écrivait autrefois Xhines et les formes du nom que nous avons signalées plus haut : Xheiss, Xhies, Xheice, Xhence, ne sont autre chose que des formes plus ou moins estropiées du nom de Xhignesse-Xhines. C'est donc sur les rives de l'Ourthe, ou dans les environs de Liège, qu'il faudrait placer le berceau des Dosquet.

M.J. Herbillon me signale à Herstal, une ruelle Dosquet.

107. GASPAR

Les frères Henry et Johan Jaspar appartenaient à une des familles les plus importantes et les mieux situées du ban. Colar de Rue, chambellan du Prince, époux de Marechine Borgnard, dont j'ai parlé à propos du procès de Johan Lowy était leur frère. Ils étaient alliés aux familles les plus notoires du pays et de l'étranger.

Les descendants de cette famille se retrouvent à Steinbach sous le patronyme Jaspar ou Gaspar jusqu'au 18e siècle, puis ils disparaissent. Je suppose que le nom aura franchi les limites de notre commune, peut-être du côté de Faymonville pour y reprendre le nom de famille encore existant Gaspar.

108. CURTZ

Ce patronyme, dont la forme simple est Curt ou Kurth, dérive de Conrad. Ce nom fait son apparition dans la commune avec Johannes Courtz originaire semble-t-il de Meuderscheidt, qui épouse, vers 1667, une fille de Paquay Jean Jaspar et de Maroye Arens Hans, de Steinbach. La pauvre Marie, originaire de Mirfeld, fut impliquée dans le procès de sorcellerie de 1680, parce que, au dire de Marie Samray, mise à la torture, elle aurait assisté, au sabbat des sorcières en différents endroits. Il est vrai qu'elle avait accusé Marie Samray d'avoir ensorcelé sa belle-fille Jeanne Mangai en lui donnant quatre «biloques». Maroye ne fut cependant pas inquiétée.

Johannes Courtz, maçon de son métier, est assez remuant dans les années de 1668 à 1680 et achète beaucoup de propriétés, mais il contracte d'assez fortes dettes envers ses ouvriers, les deux frères Truzoni, ancêtres des Drosson qui venaient du Milanais.

Devenu veuf, Johannes Curtz fait le partage familial, en 1696, entre ses six enfants : Pierre, Jean et quatre filles.

Pierre, né en 1668, épouse vers 1692, Marie fille de Jean Mangay de Libomont.

Il mourut en 1698, laissant deux enfants en vie, Jean et Anne et un posthume, Pierre, né en 1698. Anne épouse Sébastien le Roi d'Ensival, Pierre (1698-1765) épouse en 1724 Jeanne le Capitaine de Gueuzaine (mort en 1758). De ce mariage naquit, en 1732, Jean Henri, qui, en 1756, épouse Catherine Close de Rue. C'est lui qui est l'auteur de la lignée des Curtz qui se propagent à Rue. Jean-Pierre (1763-1840) épouse en 1797 Anne Joseph Paquay de Weismes (1772-1819). Jean Pierre, signalé au début du siècle dernier comme ex-forestier peut-être des comtes de Metternich a été le premier à s'établir à Hottleux, où il est mort, ainsi que sa femme. Leur fille Anna (1803-1878) épouse en 1829 Paul Fohn de Weywertz, ancêtre des Fohn de la commune de Waimes.

Jean Joseph, né en 1805, épouse en 1840 Marguerite Miessen de Nidrum et, en 1855, Anne Catherine Niebes née à Xhoffraix en 1827. Ils habitaient aussi à Hotlleux et élèvent une nombreuse famille dont il reste encore deux filles, Caroline et Julie et une nombreuse descendance.

Cette branche des Curtz et ceux de Faymonville qui en sont issus forment le groupe appelé «Nawê». Ce terme, pris dans le sens sain et vigoureux (kerngesund) s'appliquait certainement à un membre de cette famille de Faymonville, décédé il y a une vingtaine d'années à l'âge de 100 ans, moins trois mois.

En 1587 est cité, à Ondenval, Collar Johan le Nawé, qui acquiert un champ à Steinbach, dessus le lavy Paquay Johan Jaspar (ancêtre des Curtz) et, en 1663, Thomas Nawèye, de Faymonville, est échevin de Butgenbach. Ce Thomas est probablement de la même famille que Collar, qui avait aussi un frère du nom de Thomas. Comme surnom de famille, ou comme nom de maison, Nawê aura passé à la famille Curtz.

La famille Curtz dite «le p'tit co» se rattache aussi à la branche de Rue par Henri François, né en 1845 de Jean François et de Catherine Halmus d'Ondenval. Jean François est né en 1804 de Pierre Curtz et de M. Barbe Grosjean d'Ondenval. Malgré la nombreuse descendance, le patronyme est en voie de disparaître dans cette branche.

109. DEMOULIN

Au cours du 17e siècle, on rencontra, l'une à côté de l'autre les deux formes Dumoulin et Demoulin, qui sont équivalentes, sauf que la deuxième a subi l'influence du wallon.

Au sujet de l'origine des Demoulin, ma notice généalogique est en contradiction avec les traditions conservées dans cette famille, qui prétend venir de Jalhay. Mieux que l'histoire, les histoires se transmettent dans les foyers et souvent le détail fait oublier le principal. Voici ce qu'on raconte dans la famille Demoulin.

Un ancêtre Demoulin, de Jalhay, se rendait un jour à la chasse avec un autre habitant de la localité, quand ils firent la rencontre d'un prêtre. Le second chasseur en fut vexé et augura que c'était un mauvais signe et qu'ils auraient du malheur à la chasse.

- Comment, reprit Demoulin, quel mal est-ce que les prêtres t'ont fait? Tu seras bien content d'en avoir un à ton chevet, quand tu mourras.

- Moi? reprit son compagnon, quand je mourrai, j'aimerais encore mieux, avoir mon chien à côté de moi...

En cours de route, ils se séparent. Depuis longtemps, Demoulin était rentré dans son foyer, mais la nuit était venue et son compagnon

n'était pas revenu. On le chercha et on le trouva mort dans la campagne, avec son chien à ses côtés.

Les superstitieux vous diront qu'il avait eu raison de mal augurer de la journée, mais ils se garderont d'y voir un châtiment du Ciel pour ce blasphème contre la Foi.

Cette histoire dont les ancêtres ont garanti l'authenticité, serait un indice de l'origine jalhaytoise de la famille.

En vérité, je trouve une famille Demoulin à Jalhay, au 18e siècle, mais s'il existait des liens de parenté, elle devrait être, comme celle de Steinbach, originaire de Faymonville.

Voici donc l'histoire authentique.

En 1736, Jean du Moulin, originaire de Faymonville, épouse Anne, fille Jean Mathonet de Remonval, et s'établit à Faymonville. En 1743, il achète la maison Samray à Steinbach. Il avait entre autres un fils Pierre, né en 1740 à Faymonville qui épouse, en 1767, Marie Riga de Rue. En 1793, il achète, de Henry Lecoq, une maison en ruines avec courtil et la ruelle à côté de la maison Quirin Wansart, actuellement la maison Bastin, et y construit, près des ruines, la maison habitée aujourd'hui par Franz Seffer.

Son fils Jean Gilles, né en 1768, épouse en 1795 A.Marie Piette d'Ondenval, plusieurs enfants sont issus de ce mariage, entre autres Jean Henri, né en 1799, le père d'Alexandre Demoulin (1842-1931) qui fut pendant septante ans un membre zélé de la Conférence de Saint-Vincent, et de Marie «du curé» qui consacra toute sa vie au service des curés Géréon et Robert. Jean Henri avait épousé Marie Cath. Christian de Gueuzaine, baptisée à Kalterherberg, pendant la Révolution, alors que l'église de Waimes était désaffectée, et tous les prêtres cachés ou en prison.

Un autre fils, Jean Pierre, né en 1807, épouse en 1889 A.C. Molitor, originaire de Weywertz. Il est le père de Pierre-Jos. (1853-1936), le seul qui ait transmis son nom de famille à ses descendants.

La maison Demoulin (Seffer) s'est appelée autrefois «*amon Rîmé*», d'un ancêtre de Pierre Demoulin, ce qui va nous transporter de Faymonville à Ligneuville.

Vers 1710, Remy Dumoulin, de Ligneuville, fils de Henry et de Marie de Bellevaux, se marie à Faymonville, où il meurt en 1733, laissant des enfants encore mineurs. Sire Jean Dumoulin, vicaire à Butgenbach, est leur tuteur. C'est un de ces enfants du nom de Jean, probablement le filleul du prêtre, qui épouse Marie Mathonet, en 1736.

Nous reviendrons sur leur origine au Vieux et au Neuf Moulin sur Amblève, près de Ligneuville, à propos du patronyme Dumoulin.

Les Demoulin n'ont pas de profondes racines à Jalhay. J'y trouve seulement un Arnold, dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle. Comme le prénom Arnold est traditionnel dans la maison de Bellevaux, ainsi que celui de Remy, il faut croire qu'il était le fils de ce dernier.

Pierre Demoulin laissait trois fils et deux filles. Il se remarie en 1809 avec Françoise Paquay, de Faymonville, et meurt en 1830, à l'âge de 90 ans.

Pendant la tourmente révolutionnaire, deux prêtres Riga, le frère et le neveu de l'épouse Demoulin, trouvèrent dans cette maison un refuge et y célébrèrent la messe en cachette, devant un crucifix, qui est religieusement conservé. Un jour, à la suite de soupçons, la police républicaine vint y faire des recherches, comme nous venons de le revivre sous le régime hitlérien.

Un des abbés Riga, en costume de domestique, la barbe en broussaille, vint les recevoir et écouta leur message. C'est lui qui les conduisit dans tous les recoins de la maison, pour bien leur prouver que personne ne s'y tenait caché. Convaincus, ils s'en allèrent et ne revinrent plus.

Sire Jean Dumoulin, frère de Remy, est né à Ligneuville vers 1678. Il fit ses études à Trèves, où il fut ordonné, en 1703, sur son patrimoine de 62 Thalers et prévu pour la chapelle de Limerlé, mais dès le début de sa carrière, il fut admis dans le diocèse de Cologne. Il fut un temps vicaire à Walk et à Butgenbach.

Différentes religieuses sont issues de la famille Demoulin, entre autre trois Petites Sœurs des pauvres, filles de Nicolas Thunus, de Robertville, et de M.C. Demoulin, deux petites filles, enfants de Clément Ducomble, d'Ovifat.

Clémence Demoulin, fille de Joseph et de Catherine Bodarwé, née en 1891, est entrée au monastère des Clarisses à Tournai, le 26 avril 1923, et y est décédée, le 20 septembre 1939.

Un petit-fils des époux Thunus-Demoulin, a été ordonné prêtre à Aix-la-Chapelle, en été 1953.

109b. STEINBACH (patronyme)

Il suffit de citer ce nom pour le mettre en rapport, ou même l'identifier avec l'industrie du papier à Malmédy.

Suivant en cela la manie générale, les généalogistes et autres qui se sont intéressés à ce nom, en ont cherché l'origine dans l'un ou l'autre des nombreux Steinbach semés sur les cartes de Prusse, du Luxembourg

et d'Alsace. Il y a plus de quarante ans, un soi-disant généalogiste m'affirmait, preuve en main, prétendait-il, que les Steinbach de Malmédy étaient originaires de Steinbach près de Limerlé. Peut-être bien que le brave homme n'en connaissait pas d'autres.

Les Steinbach sont donc bien de chez nous et descendent d'une famille du ban de Waimes, les Juton du 15e siècle. Mais procédons méthodiquement.

C'est en 1589 que l'on rencontre pour la première fois le nom de Steinbach à Malmédy. Johan de Steinbach, bourgeois de Malmédy, achète de son oncle Johan del Commune une assise de maison en la Neuve-Rue, entre Thomas Gilson, Johançon et Brixhe Massalotte, «allant four derier et four devant», c'est-à-dire touchant à l'aisance devant et derrière. Nous ne serions pas entièrement renseignés sur son origine et son identité, s'il n'était mieux spécifié dans le corps de l'acte, où il est appelé Johan le Ligois.

La plus vieille mention de la famille Liegeois est de 1524. Avant 1527, Johan le Ligeois avait épousé Sabeau, veuve de Linard Johan Juton, et habitait à Steinbach. Il commence par payer les dettes de Linard et avec Sabeau, il élève les trois jeunes enfants.

A sa mort, survenue avant 1544, Johan le Ligeois lègue entre autre son nom aux enfants de son devancier, dont descend notre Johan le Ligeois.

Au XVe siècle vivait Juton dont deux enfants sont souvent cités : Johan et Caton, surtout dans la toponymie, car leur nom de famille disparaît dès le début du XVIe siècle. Johan meurt en 1521, délaissant sa femme Katelinet et quatre enfants : Henry, Linard, Johan et une fille.

Linar Johan Juton hérite meubles et immeubles avec l'obligation d'entretenir sa mère, sa vie durant. Lui-même trépasse bientôt laissant trois enfants : Johan né en 1519, Linard, né en 1523 et Catherine.

Linard le Ligeois va s'établir à Weywertz, tandis que Johan Linard Johan Juton, dit le Ligeois, reste à Steinbach où il a épousé Querinette, dont il a un enfant : Johan.

Devenue veuve, Querinette épouse Noël Marquet en 1573, avec les garanties ordinaires pour Johan, mineur, assisté de son oncle Johan le Liégeois, né du second mariage. Ce dernier était à cette époque forestier ou garde-champêtre du ban et habitait à Fagnoul. Ses descendants ont habité à Fisez dans la maison Henri Georges, qui jusque dans ces derniers temps, s'appelait «amon le Lîdjwès».

Le petit orphelin Johan, comme il arrive souvent, n'aura pas voulu rester sous la tutelle de son parâtre et aura cherché fortune à Malmédy, où nous le trouvons en 1589, prêt à construire dans la rue Neuve.

Il a épousé Marie, fille de Thomas le Pinson, qui avait encore deux autres enfants Martin et Maréchine. Pendant un siècle et demi Thomas restera le prénom favori et distinctif de Steinbach.

Johan de Steinbach meurt vers 1634, avant sa femme, laisse quatre enfants : Thomas, Johan, Martin et une fille, mariée à Jaspar Peterson.

Johan de Steinbach épouse avant 1619 Catherine, fille de Jacques du Villiers, surnommé Courtequeue, mort vers cette date. Il se lance dans des spéculations et le commerce des laines et des étoffes, mais connaît des revers.

En 1660, il est poursuivi pour dettes, qui s'élèvent globalement à 214 florins et 188 rix pattacons.

Ses deux fils Thomas et Jacques reprennent les dettes à leur compte, et leur tante Jeanne Jacques du Villers, leur sert de caution. Thomas de Steinbach, mort en 1680, ne laisse qu'un fils, du nom de Thomas et quatre filles. C'est vers la fin du XVIIe siècle que se perd la particule « de ».
Au siècle suivant, les Steinbach vont se signaler dans l'industrie du cuir et apparaître dans la magistrature.

Un des plus remuants fut sans contredit Jean Thomas qui, pendant la première moitié du siècle est marchand, tanneur, financier, échevin de la cour de Vénérable Chapitre (Sergenterie) et capitaine d'une compagnie bourgeoise. Il était probablement le fils de Thomas précité.

Il semble être l'ancêtre de la branche Steinbach de Waimes, où le nom s'est perdu, mais dont descendent beaucoup de familles, entre autres les Dethier dits Emile et les Lecoq dits Michel Garite.

Querin Joseph Steinbach, bourgmestre en 1758, était aussi tanneur et fut un des premiers à quitter le fat pour aller tremper ses cuirs dans la Warche entre le Pont et la chapelle des Malades.

Un autre Steinbach Jean Nicolas fut bourgmestre en 1753 et Jean Dieudonné Joseph Steinbach fut échevin de 1763 à 1783.

Vers la fin du siècle, Malmédy ne comptait pas moins d'une douzaine de familles Steinbach.

En 1810, Henri Steinbach possédait 115 fosses et tannait annuellement 1800 cuirs, tandis que Quirin, avec 75 fosses, en produisait 1200.

LA FAMILLE STEINBACH, DE WAIMES, ou les docteurs Steinbach.

Thomas Henri Steinbach, qui avait obtenu son diplôme de docteur en médecine à l'université de Pont-à-Mousson, le 30 septembre

1744, épousa une fille du docteur Lambert Alexandre Vilenne, de Waimes, qui avait aussi pris ses grades académiques à la même université.

Son fils Michel Joseph Wolfgang fit ses préparatoires à Herve, son gymnase à Luxembourg et ses études universitaires à Wurzbourg, Iéna, Vienne et Heidelberg, où il fut promu docteur en médecine, le 20 avril 1790.

Vers cette date, il épouse Anne Marie, fille de Jean Marichal, de Weismes, et vient s'établir dans la maison de son grand-père Vilenne.

Le docteur Steinbach, après notre rattachement à la Prusse, fut nommé en 1816 Kreisphysicien, mais en 1821, le cercle de Malmédy et celui de Saint-Vith ayant été réunis, c'est au médecin de Saint-Vith, le docteur Marquet, que fut attribuée cette charge.

Quand il mourut, en 1834, ce fut un grand deuil dans le pays, car il était aimé de tous, surtout des pauvres. Je me contente d'emprunter à son éloge funèbre cette phrase qui résume toute sa vie : « Savant sans enflure, unissant une longue pratique à la théorie, il fut estimé de ses confrères, aimé de ses concitoyens, béni des pauvres campagnards, révéré de tous ». D'une piété profonde, il avait surtout un grand respect pour le clergé, ce qui ressort du fait, que de ses six enfants, cinq avaient un prêtre pour parrain.

Sa croix funéraire, qui se dresse en face de la sacristie de Waimes, porte le chronogramme suivant : VIR DEO AC HOMINIBUS VIRTUTE EQUE AC ARTE CARUS (1834) (Aimé de Dieu et des hommes pour ses vertus et son habileté).

Sa fille aînée Marguerite épouse, en 1815, Henri François Lecocq de Gueuzaine. Elle a légué son nom aux descendants de son fils Michel, né en 1816, qui portent encore le surnom « Michel Garite ». Ils habitaient à Rue dans la maison de Henri Serexhe, dont la femme était la fille de Michel Lecocq.

Marie Catherine épouse Henri Alex. Dethier qui hérite le « Caser » et le moulin. Une fille épouse Chavet d'Ondenval.

En 1840, Marie Salomé épouse Edouard Dethier de Robertville. Elle eut en part le Vertbuisson (maison Fr. Dethier).

Un fils, mort aux études, se destinait, comme son père, à la médecine.

Alexandre épouse en 1831, Marie-Anne Schumacher de Butgenbach. Son fils Michel suivit, comme ses ancêtres, la carrière médicale. Après avoir pratiqué à Waimes de 1873 à 1879, il alla s'établir à Daleiden et de là à Berlin où il mourut en 1921, à l'âge de 83 ans. Sa fille a épousé le docteur Joseph Lamby de Bruyères, qui exerce encore son art à Brand et dont un fils est aussi médecin.

Après le départ du docteur Steinbach, sa maison fut acquise par Henri Michel, dont la marâtre était aussi une Steinbach, tante du docteur, puis elle passa aux mains de Henri Dethier, dont une fille occupe aujourd'hui l'immeuble.

LES STEINBACH DE LA PAPETERIE A MALMEDY

C'est le mérite incontesté de M.M. Lang d'avoir élucidé les origines de la papeterie de Malmédy. Dans une plaquette, parue en 1937, M. l'abbé Bastin, qui promettait d'établir solidement un point important de l'histoire locale, tout en reprochant à d'autres leurs erreurs, ne fait lui-même que redire les erreurs qui circulaient de livre en livre depuis un siècle et demi. Toutefois, dans la belle étude de M. Lang, il y aurait encore un point à éclaircir.

Un des grands supporters de l'industrie malmédienne fut sans contredit l'abbé Delmotte lui-même. Ce fut un de ses premiers actes de mettre à la tête de l'usine Dom André Vecqueray (21.4.1754). Il la dirige et la soutient et lui procure même des subsides pour l'aider dans ses débuts.

Immédiatement le nouveau directeur met la main à la pâte et achète des loques et des charnures. Mais avant cela sur l'ordre du Prince, avec le prieur son prédécesseur Dom Léopold Villers gouverneur, Dom Charlier supérieur et Dom Schmidt, il procède à un inventaire.

Il distingue deux usines : la papeterie moderne de Claude Dury et la manufacture. (*)

Dans la première il y a du papier gris, du papier bleu, du papier d'imprimerie, des cartons de librairies, des cartons de tondeurs et des cartons fins. Dans la deuxième on signale des cartons fins et du papier de pacte (d'emballage), le tout pour une valeur de 3123 florins et encore pour 535 florins en dépôt chez Dom Léopold Villers.

Quelle était donc cette papeterie moderne de Claude Dury ? Ainsi que le nom l'enseigne, elle devait être récente et beaucoup plus importante que l'autre. Il semble qu'elle ait été acquise par le monastère.

Si Dom Vecqueray ne fut pas à proprement parler le fondateur, il fut cependant le principal organe de son développement et de ses succès.

A la Révolution française le monastère et tous ses biens furent accaparés par l'Etat et mis en vente.

(*)Note de l'éditeur : Le texte initial était le suivant : « Il distingue deux usines : la papeterie moderne de Claude Dury et la manufacture dest. (?) Pont. » Malgré toutes nos recherches nous n'avons pu retrouver la signification correcte de cette fin de phrase.

Henri Steinbach, commissionné, semble-t-il, par la municipalité, fut à Liège à la vente de l'église abbatiale et l'acquit le 8 mars 1798 pour la somme de 301.000 livres et la revendit dans la suite à la ville.

En 1819 elle remplaça l'ancienne église Saint-Géréon devenue caduque.

Le même Henri Steinbach acheta aussi la papeterie, le 1 mai 1801. M. l'abbé Bastin commet un anachronisme, ou donne l'absolution avant la faute. Il écrit « que l'art. XIII du concordat stipulera que ni Sa Sainteté, ni ses successeurs ne troubleront, en aucune manière les acquéreurs des biens écclésiastiques aliénés. Dès lors il se trouve à Malmédy même des amateurs de la papeterie et de la cartonnerie ». Mais en avril 1901 le Saint Siège rejette les articles du concordat et ce n'est que quatre mois plus tard que le Pape sanctionne l'art. XIII.

Quoi qu'il en soit, la papeterie était tombée en de bonnes mains, car Henri Steinbach et ses successeurs furent des industriels à la hauteur et par les succès inespérés ils devinrent la Providence de Malmédy.

Henri Steinbach exploita à son compte depuis 1806 la petite cartonnerie de Marlire qui produisait des cartons lisses pour l'industrie drapière. En 1832, son fils Henri la reprit à son compte et introduisit la fabrication de papiers ordinaires, d'emballage et de papier de paille. Dès 1848, la maison Steinbach produisait déjà des papiers de qualités supérieures et de grande pureté chimique. Les débuts furent très laborieux et les résultats financiers ne furent pas toujours de nature à satisfaire Henri Steinbach qui un jour dit à son fidèle collaborateur Hubert Hockay (ou était-ce Degée ?) : Nous allons faire « quite ou dobe ». L'expérience réussit et Steinbach put bientôt doubler ses établissements et commencer à faire la conquête du continent. Le Chemin de fer n'était pas encore introduit partout, le représentant de la fabrique, n'ayant pas de lourdes malles d'échantillons à transporter, vu qu'elle s'était spécialisée, visitait ses clients à cheval. Il avait des ordres précis : ne pas imposer les produits par un charlatanisme gênant et visiter les clients en ami et en gentleman. La fabrique conserve encore la selle du commis-voyageur à cheval.

Peu à peu les produits Steinbach acquirent par leurs qualités une renommée universelle. La fabrication du papier réclame avant tout des eaux d'une grande limpidité, ce qui ne manque pas à Malmédy.

Après la mort de Henri (1869), son fils Jules, né en 1841, était à la tête de la fabrique. Il était un homme d'énergie, doué de grands talents. Il sera lui-même l'ingénieur qui ne craint pas de mettre la main à l'œuvre avec ses ouvriers et mécaniciens ; il sera lui-même le seul chimiste de la fabrique, travaillant dans son laboratoire, avec un rare bonheur.

Jules Steinbach avait épousé une demoiselle Charlier, morte à Liège, en 1933. Voyant que de son mariage, il n'aurait pas de fils, il s'associa son beau-frère Louis Charlier, ingénieur et plus tard le Dr Youck comme chimiste.

Les Steinbach ne furent pas seulement la providence des ouvriers, mais aussi les grands bienfaiteurs de la ville et des œuvres locales. En 1901, Jules Steinbach dota la commune d'une maison de ville, sise dans la rue qui porte son nom. Il mourut en 1904.

La Société Steinbach et Cie continua l'œuvre du grand industriel en faisant, en 1907, des agrandissements à la fabrique. En 1920, elle couvrait une superficie de trois hectares et demi et produisait 4500 tonnes de papier par an. Les forces motrices de la fabrique Steinbach comptaient à la mort de Jules Steinbach 2.000 chevaux-vapeur, 240 chevaux force hydraulique et 300 cheveaux d'électricité.

En 1924, les établissements Steinbach étaient encore la propriété des enfants de Jules Steinbach à Malmédy, d'Alphonse Steinbach à Liège et de Victor à Bruxelles, trois petits-fils de l'acquéreur primitif. Après la mort de Jules Steinbach, la maison Steinbach se constitua en société par actions.

Je signale encore que M. Henri Steinbach, un cousin de Jules, a fait cadeau à la ville de Malmédy d'une belle galerie de tableaux, la plupart des œuvres de peintres malmédiens.

J'ai trouvé une partie de ces renseignements dans le tiroir aux souvenirs d'Alphonse Lerho.

110. DROSSON

C'est à Steinbach que paraissent en premier lieu les deux frères Willems et Hans Peter Truzzoni en 1680. Ils font passer un acte en cour de justice de reconnaissance d'une dette de 210 pattacons que leur doit Johannes Courtz de Steinbach, avec qui ils ont travaillé à leur métier de maçon. Ils étaient originaires de Chavinan (?) dans le Milanais. Ils devaient avoir séjourné en Allemagne pour porter des prénoms allemands. Leur patronyme se transforme en Truzon, Trusson, Trosson et Drosson.

Une branche aujourd'hui éteinte, s'était établie à Malmédy avec Jean Tronson devenu Drosson (pr Drôsson).

Une autre branche, encore aujourd'hui vivace, s'établit dans les environs de Bullange.

111. BASTIN

Ce patronyme est dérivé de Sébastien, dont le nom commence à entrer en usage dans nos contrées vers la fin du XII[e] siècle, alors que la nouvelle église paroissiale de Stavelot fut placée sous le patronage de ce saint populaire.

Le nom de famille Bastin dont on trouve parfois la variante plus ancienne BASTIEN, peut avoir pris naissance partout où ce prénom existait, surtout au pays de Stavelot et ce serait une grave erreur de croire que tous les Bastin ont une origine commune.

Au début du XVI[e] siècle nous le rencontrons à Ovifat, à Mont, à Ligneuville et à Steinbach, mais ce n'est que dans ces trois localités qu'il deviendra patronyme.

1. BASTIN vivait à la fin du XV[e] siècle et mourut après 1524. En une année, non indiquée, mais vers 1515, semble-t-il, il se proposa de se dépouiller de tous ses biens en faveur de ses enfants. C'est vraiment édifiant de voir l'union de la famille et le respect des enfants pour leur père. Il les réunit à l'occasion d'une fête et leur fait ses propositions que les enfants acceptent de bon cœur. S'étant dépouillé de tout , la loi coutumière exigeait qu'il quittât la maison pendant quarante jours, mais les enfants furent unanimes à demander que cette loi ne fût pas appliquée et le vieux père resta parmi eux. C'est Johan Bastin qui hérita meubles et immeubles avec l'assentiment de ses beaux-frères Johan Henry de Gueuzaine, Baelt, le maréchal de Robertville, de leurs épouses et de son frère Henry. Voyant cette concorde absolue et la bonne volonté de ses père et mère, frères et sœurs, Johan promit solennellement d'entretenir ses parents « comme un bon enfant doit faire à père et mère » et pour en donner la garantie, il se dépouilla de tout au profit de ses parents, jusqu'après leur mort. Que ne voit-on plus souvent une telle concorde dans les partages!

Je perds les traces de Henry.

2. JOHAN BASTIN passe presque inaperçu. En 1543, il hérite de Johan le Duc de Boussire, dont il a épousé une fille. Il laisse quatre enfants : Querin, Thomas, Johan et une fille mariée à Pâque Johan Gaspar qui partagent en 1568.

3. QUERIN seul transmettra le patronyme à ses enfants : Léopold, Marie et Maroye, cette dernière mariée à Aix-la-Chapelle. C'est un phénomène qu'on rencontre parfois à cette époque, où les prénoms sont si peu variés, que deux frères ou deux sœurs portent deux variantes d'un même nom.

4. LEONARD BASTIN de Steinbach achète en 1599 la court d'Ondenval avec ses dépendances pour la somme importante de 536 dallers. Cette maison aujourd'hui disparue, où il y eut autrefois une brasserie, était située un peu plus bas que l'école, à un endroit qui a conservé jusqu'aujourd'hui le nom de COURT. Le partage familial de ses enfants a lieu en 1622, un peu après sa mort, entre Johan, Léonard, Thomas, Jaspard et Marie. Abandonnant les autres, qui vont se multiplier à Ondenval et ailleurs, nous suivrons Thomas, que nous retrouvons bientôt à Thirimont, dans une maison appellée LA COURT, dont je ferai l'historique en parlant de Thirimont.

5. THOMAS BASTIN avait épousé Catherine, fille de Jean Mathonet de Remonval, fille de Jean Mathonet de Remonval. Il avait fait de bonnes affaires. Avancés en âge, Thomas et sa femme font en 1665, le partage entre leurs six enfants : Léonard, Jean et quatre filles. L'arrangement porte que Léonard aura pour lui toute la propriété, court, maison, granges, étables, appendices, meubles et terrains, sauf la part que se réservent les parents à condition qu'il les soignera dans leurs vieux jours, payera les dettes et donnera à chacun de ses frères et sœurs 300 thalers. Ceux qui ne sont pas mariés auront leur droit de séjour et de retour dans la maison paternelle jusqu'à leur mariage ou leur établissement. Ils avaient donc établi une sorte de majorennat en faveur de l'aîné. Dix ans plus tard, Léonard, qui avait épousé Isabeau, fille de Toussaint Paulus des Fagnoulx, un gros propriétaire, rachète encore, pour 800 thalers, la part que s'étaient réservée les vieux parents. Il possédait donc une hoirie évaluée à 2.600 thalers.

Nous allons abandonner Léonard, dont la famille semble s'éteindre au siècle suivant, au moins dans la branche qui hérite la court, pour nous rattacher à son frère Jean.

6. JEAN BASTIN, beaucoup plus jeune que son aîné, contracte mariage en 1676, avec Marie Jean Curnel de Thirimont. De ce mariage survivent trois enfants : Thomas qui se marie à Walk; Marie qui épouse un Maljean de Pepinster et Querin, qui suit.

7. QUERIN BASTIN, né en 1694 épouse en 1731, fille Jengou Paquay de Thirimont. Jengou, en wallon Djingou, est l'équivalent de Gangulphe, que je n'ai rencontré qu'une seule fois dans nos archives. Il faut croire qu'il ait été généreux envers la chapelle de Thirimont ou qu'il ait joui d'une certaine autorité, car c'est probablement son nom qui a influencé le choix de Saint-Gangulphe, patron de la chapelle.

8. JEAN, fils unique de Quirin épouse en 1760, Elisabeth, fille de Jean Istace de Thirimont, échevin de la cour de justice et gros propriétaire, dont il hérite 17 pièces de terrain, peut-être, l'ancêtre des Bastin de Grosbois et Jean Querin, qui suit.

9. JEAN QUIRIN (1775-1859) épouse en 1798, Marie Barbe Bodarwé (1772-1849), fille de Henri Bodarwé et d'Elisabeth Lecoq de Steinbach.

10. HENRI, leur fils (1799-1870), veuf en premières noces, de Marguerite Evrard, de Thirimont, épouse (1830), Marie Jeanne Grosjean d'Ondenval (1808-1865). De ce mariage sont nés deux fils et plusieurs filles.

11. JEAN-JOSEPH (1835-1905) épouse (1879) en secondes noces, Marie Rosalie Servais (1851-1892), de Thirimont. Dans cette branche le nom va s'éteindre. Il est d'autant plus vivace dans la branche de Pierre Henri de Faymonville (1837-1914), où il épouse M.C. Paquay. Nous voyons la quatorzième génération en plein épanouissement, depuis l'éponyme Bastin en cinq siècles.

Son fils Joseph, né le 8 décembre 1870, s'est destiné à la prêtrise. Ordonné en 1895, il fut nommé professeur à Stavelot. Il passa ensuite quelques années au pays, puis devint professeur à Dolhain et mourut le 5 août 1939. Il est né et mort un jour de fête de la Sainte Vierge à qui il avait une grande dévotion. Il était un grand connaisseur des choses de la Wallonie malmédienne et a publié de nombreuses et savantes études. Quelques mois avant sa mort, il fut nommé membre de l'Académie française de Belgique.

Signalons aussi une religieuse, issue de la famille : Germaine Bastin, fille de Léonard Bastin, née en 1911, entrée en 1938 chez les Sœurs de la Sainte Famille à Liège, rue d'Amercœur, sous le nom Marie-Thérèse.

De 1600 à 1700, les Bastin ont pris une grande extension dans les villages d'Ondenval et de Thirimont, mais au XVIII[e] siècle, ils sont encore six familles de ce nom, et en 1810, il n'y a plus que deux Jean Léonard et Jean Quirin, à Thirimont.

Beaucoup ont émigré en Allemagne, tant filles que garçons. En 1754, j'en retrouve une famille entière à Neuerburg. Dans le gosier allemand, ce patronyme deviendra tantôt Basten ou Bastian, tantôt Basting, Bastgen, etc.

De 1670 à 1685, beaucoup de jeunes gens du pays et même des hommes mariés s'engagèrent pour aller en Hongrie combattre les Turcs qui menaçaient l'Europe chrétienne. Parmi eux, ceux qui revinrent se trouvait Jaspar Jean Léonard Bastin, qui avait émigré, avec sa famille dans le Grand-Duché de Luxembourg.

Rentré au pays, pour vendre son petit héritage et celui de sa femme, il avait l'intention de payer 80 patacons de dettes et d'en faire 40 de bénéfice. Un matin donc, il fait un contrat de vente pour 120 patacons avec un sien cousin. Comme la morale à cette époque, n'était pas mieux à l'abri des exploiteurs sans conscience qu'aujourd'hui, un particulier invite Jaspar à l'accompagner à Malmédy pour y faire une petite balade. Après l'avoir conduit dans différents estaminets, voyant qu'il était

presque à point, on l'introduisit chez un notaire, où de nouveau on le fait boire et signer un acte de vente pour 120 patacons, avec la clause que 40 étaient déjà payés. Ce jour-même, l'acte fut déjà enregistré.

Le lendemain, revenu de son ivresse, Jaspar vit comment il avait été exploité et frustré de quarante patacons qui ne lui avaient pas été payés. Heureusement qu'il put prouver son ivresse et sa promesse antérieure de vente et faire casser l'acte.

Ce quidam malhonnête est le même personnage qui, en 1662, tua Adam Mathonet, comme nous le verrons bientôt. Je cite cet épisode pour faire remarquer que les tares héréditaires reparaissent souvent dans les générations qui suivent et même pendant des siècles. On ne peut assez recommander aux parents de transmettre avant tout à leurs enfants un nom sans tache : c'est beaucoup plus précieux qu'un riche héritage.

De tout temps, le braconnage a été en honneur, surtout à Ondenval. Cette passion coûta la vie à un certain Léonard Bastin, qui était allé chasser en 1699, dans les bois du comte de Schœneck, dans l'Eifel. Surpris par les gardes, il fut conduit au château de Cronenburg et se tua en voulant s'évader.

Une famille Bastin, représentée dans la paroisse par Jules Bastin, descend de Gaspar Bastin, originaire de Pont, où sa famille, issue probablement de celle de Steinbach, vivait depuis le XVIII[e] siècle.

En 1620, je rencontre à Ovifat Léonard Jean Bastin, originaire de Waimes. Il y a fait souche, mais à aucune époque sa famille n'y a pris de l'extension. C'est de lui que descendent les Bastin de Sourbrodt.

Le vieux chemin de Haute-Waimes à Remonval est appelée « vôye des Bastè ». En 1564, une part des fas de Steinbach était la propriété de Johan Bastin, dont les enfants autorisent Johan le Liégeois de Steinbach de changer le vieux chemin. C'est sans doute pour ce motif que le chemin porte leur nom.

CHAPITRE XII
REMONVAL

112. NOTICE HISTORIQUE

En wallon « R'monvâ ». On a dérivé ce nom de village d'un Raymond qui aurait été fondateur du hameau, ou tout au moins lui aurait donné son nom, mais à défaut de formes primitives, il est souvent bien difficile de se prononcer sur l'origine d'un toponyme. Autrefois la Chapelle des Malades possédait dans la Vaux à Malmédy un cortil, partagé en sept lots, qui portait le nom de courtil remonvaux. Remarquons que nous avons dans ce coin plusieurs dénominations qui se rapportent à la Vaux : derrière la Vaux, la haute Vaux et pourquoi pas remonvaux qui pourrait être dérivé de remonter. Aujourd'hui encore, la remonte désigne l'action de remonter un cours d'eau, une vallée. Peut-

être même a-t-on substitué l'expression Haute-Vaux à l'ancien remonvaux, comme on dit aujourd'hui Haute-Waimes pour l'ancienne Assurweisme. Remonval serait donc le val en remonte par rapport à Ondenval situé plus bas. Dans l'ancienne toponymie de Libomont, je trouve un champ montaval qu'il faut naturellement mettre en rapport avec l'expression adverbiale «de mont à val» ou de haut en bas, et qui désigne un terrain déclive.

Remonval semble être un des hameaux les plus récents du ban de Waimes; en tout cas j'en relève à peine la mention avant le XVe siècle et encore seulement à propos des masures dont nous allons parler. Alors que chaque village formait avant la Révolution Française une section, même la maison isolée de Boussire, Remonval est rattaché à Steinbach et la borne qui délimitait l'aisance d'avec celle de Thirimont vers la Rustonville portait les initiales T. et S. Cette borne, que j'ai vue en place, a disparu.

Vers 1450, les enfants Daré de Remonval tenaient le hachiron de Steinbach ou le champ du lôye-cô (licou) ou tier des macrales, mais à condition de procurer la «chevêtre» ou «hârt» (licou) au mayeur, quand il conduisait un malfaiteur à la haute cour de Malmédy.

En 1516, j'y relève cinq manants astreints aux corvées : Markez, Quirin, la femme Johan Bietran, collar Goffinez et le Lombar.

En 1524 : Marquez, Quirin le bon varlet, Collar, Huby et Paquay Josley. De ces noms, un seul, celui de Marquez, deviendra patronyme.

En 1523, les noms ont évolué et le nombre a augmenté d'une unité : Mathone, Querin Marcke, Collar Linar Heri (gendre Marquet), Remacle, Querin et Johan Querin Marcke. Seuls Mathonet et Marquet vont propager leur patronymes.

En 1640, il y a 8 foyers, 11 en 1740 et 19 ménages pour 12 maisons en 1810, à savoir 4, cotées n. 2, trois n. 3 et cinq baraques n. 5. A cette date, Jean Querin Lejoly et Etienne Lecoq avaient chacun un tiers de toute la valeur immobilière du village et les 17 autres se partagaient le 3ème tiers. C'était l'époque des gros propriétaires, à côté desquels, il y avait beaucoup de misère. Aujourd'hui, les fortunes, à la campagne sont généralement mieux réparties. A la date actuelle Remonval compte 16 maisons. La devise populaire rimée est : «A R'monvâ lès neûrs digâs» ce qui a rapport à la situation avantageuse et à la fertilité des prairies de Remonval.

113. LE CHATEAU DE REMONVAL OU LA MASURE DU NOIR COLA

Avant de faire la chronique des familles, il nous faut d'abord dire un mot du château, dont la présence semble contredire ce que j'ai dit de l'insignifiance du hameau avant 1500. Si aujourd'hui on n'en retrouve ni traces ni débris, la tradition en a conservé le souvenir de l'emplacement, qu'elle situe, dans le courtil et en contre-haut de la maison d'Etienne Lecoq habitée aujourd'hui par Charles Bodarwé. Probablement que les débris ont été réemployés dans la construction des maisons Lecoq et Paquay et des annexes. Les anciens y ont encore vu 4 petites habitations, les baraques signalées en 1810 au cadastre. Une pierre angulaire d'une des maisons porte le millésime 1688, ce qui indiquerait que le «château» aurait été reconstruit à cette date, ou aurait subi une restauration importante.

C'est naturellement la voix populaire qui a donné à cette construction le nom de château et c'est la tradition amplifiée qui y a fait vivre des seigneurs rapaces et vindicatifs.

En réalité, ici comme à Libomont, il a existé des masures, dont le nom était emprunté aux tenanciers et non aux supérieurs. Les biens affectés aux masures ont été partagés entre plusieurs masuirs, de sorte que les archives nous parlent de la masure Bastin, de la Masure Jean Le Maire, de la masure le jeune, de celle de Quirin Colla, et enfin de celle du «Noir Colla». Ce nom d'allure un peu mystérieuse a prévalu sur les autres et s'est conservé jusqu'aujourd'hui englobant toutes la tenues, rentes et redevances de Remonval.

La première mention en remonte à 1447. A cette date Thiri de Kielle de Basenheim fait relief à Stavelot de ses fiefs au ban d'Amblève, à Libomont (voir plus haut) et à Remonvaux «comme ses devantrains». Il les relève de nouveau en 1461, à l'avénement de l'Abbé Gaspar Poncin. Les fiefs de Remonval vont être séparés de ceux de Libomont, car en cette même année, ils sont relevés par Johan fils de Johan d'Amblingen (Amelingen, près de Schœnberg), qui les aura obtenus par achat ou par succession. L'acte spécifie comme suit les revenus.

«...an Martin van Remonval 2 cappoin, 2 honre, 2 frondache und dat ploche rechte, item an Henrich son van Remefay (Remonval) 5 b., 2 frondage, 2 cappoin, 2 honre et dat ploche recht und 100 Eiern.

Les redevances étaient donc partagée entre deux tenanciers qui devaient des chapons, des poules, des corvées, des droits de charrue, 5 bodraches (monnaie) et 100 œufs.

Au siècle suivant, le seigneur des masures est Henri d'Amblève et puis (1552) Nicolas fils Jean Manrichter de Diekirchen qui les a

obtenues par sa femme Catherine, fille de Gérard Martin de Diekirchen. A la fin du XVI[e] siècle, je trouve encore un dernier supérieur étranger en la personne de Jonker Pitter Hans von Dondurff, (peut-être Dudendorf, dans l'Eifel). Jonker ou damoiseau est le plus petit titre de noblesse. Il prélevait 7 copes d'avoine, 2 chapons, une poule et 10 pacq. Il s'agit ici de « pacqueresses » une redevance qui se payait à Pâques et consistait souvent en poules ou en œufs. C'est probablement là l'origine des œufs de Pâques, cette vieille coutume sur laquelle on a brodé tant de légendes.

Dès le XVI[e] siècle, je retrouve les masures de Remonval dans la famille Marquet et dans celles de ses descendants, à savoir Jean Le Maire père et fils, d'où les noms de Masure Jean Le Maire et masure le jeune; Henri Bastin, dont le frère Jean va fonder la lignée d'Ovifat, avait épousé une fille Marquet et donne aussi son nom à sa masure (1660). C'est aussi lui qui a donné son nom à la « Vôye des Bastès » et aux prés y attenant entre Waimes et Remonval.

Dès 1581, je rencontre une partie des masures en possession des seigneurs de Renardstein, qui vont acquérir les autres, petit-à-petit. Elles sont désignées à partir de 1700 sous le nom de masures des Noirs Colas. Nous trouvons ici l'explication du terme « château » qui s'est appliqué à des simples maisons et même à des bicoques, parce qu'elles étaient des dépendances du château de Renardstein.

De 1704 à 1717, il y a eu un procès entre les tenanciers et les supérieurs, au sujet de la rente du Noir Cola. Parmi les tenanciers se trouvaient les Wansart et d'autres cohéritiers. Les pièces qui sont en ma possession ne me permettent pas d'indiquer les raisons ni l'issue du procès.

Quel était ce Noir Cola, qui a donné son nom à la masure et dont je ne retrouve le nom dans aucun vieux document? J'ai d'abord pensé à Quirin du Comble d'Outrewarche, surnommé le Noir Jean. Mais il est bien loin de Remonval et il ne s'appelle pas Cola. Et pourtant je suis parvenu à établir une relation étroite entre ce personnage et la masure de Remonval qui porte, en 1662, le nom de masure Quirin Cola. Or Quirin du Comble meurt l'année suivante et après sa mort (1664) une partie des héritiers de Jean le Maire, co-tenanciers de la masure de Remonval, y relèvent un héritage « dont la succession leur a semblé suspendue jusques à l'abit de Querin de sur le Comble depuis peu dévié (mort) et dont il disoit leur être pleinement dévolue ».

En ce temps là le curé de Waimes se rendit à Remonval à une heure très matinale pour administrer un infirme avant la messe. C'était en hiver, et il venait de neiger fraîchement. Arrivé à Haute-Waimes, il fut surpris de voir une trace toute récente qui venait du Château de Waimes. Par hasard, ce pas suivait le même chemin que celui du curé. Celui-ci fut encore plus étonné quand il constata que le noctambule était entré au château de Remonval, où la trace disparaissait car il savait que les deux seigneurs étaient ennemis et vivaient sur pied de guerre.

Quand le pasteur reprit le chemin du retour, alors que toute la paroisse était encore plongée dans une nuit noire, il vit une sinistre lueur d'incendie s'élever dans le quartier de Haute-Waimes. Ils pressa le pas pour aller porter secours, tandis que des soupçons s'élevaient en lui. Serait-il possible que le châtelain de Remonval aurait poussé son esprit de haine jusqu'à se faire incendiaire? Il fit aussitôt part de ce qu'il avait remarqué à la justice de Waimes, qui se rendit incontinent à Remonval, pour aller cueillir le malfaiteur au saut du lit. Colla dut avouer son forfait et, depuis ce jour, la voix populaire lui donna le nom de Noir Cola.

Au début du siècle dernier, deux jeunes gens, en mal d'argent, ayant souvent entendu parler du trésor caché dans les caves du château de Remonval, se proposèrent de se mettre à sa recherche. Ils savaient qu'on ne pouvait le lever qu'à l'heure de minuit, dans le plus profond silence, alors que les esprits étaient au sabbat. Dès la tombée d'une longue nuit de novembre, ils se mettent à la besogne. L'heure de minuit approchait et leurs pioches avaient déjà résonné sur un creux, où ils espéraient trouver le magot. Le voisin Quirin Lejoly, qui avait eu vent de l'aventure veillait aussi. Un peu avant minuit, il détache son gros chien de ferme, en lui laissant la chaîne au cou. Heureux de la liberté et friand d'aventures, le chien commence sa ronde autour du village et s'engage dans les prairies du côté des ruines du vieux château. Tout à coup nos deux chercheurs de trésor entendent du bruit dans le silence de la nuit. Après avoir tendu l'oreille en retenant leur respiration, ils perçoivent un cliquetis de chaînes. Un même pensée, une même crainte leur fait passer un frisson dans le dos et se dresser les cheveux sur leurs têtes. Ils font un signe de croix et détalent à toutes jambes. Le bruit des chaînes les suit et la terreur leur fait accélérer leur fuite. Pas de doute possible, c'était le diable qui venait les enchaîner. Rentrés chez eux, tout en nage, ils passèrent une nuit d'insomnie troublée par d'affreux cauchemars. Jamais plus ils ne renouvelèrent leur tentative, trop heureux d'avoir échappé aux griffes du Noir.

114. MARQUET

Un prénom fréquent, au sortir du moyen-âge est Marques, dérivé des Marcus : Marc. On rencontra parfois le féminin Maréchine. Ce prénom reste en usage jusque 1700, mais l'orthographe évolue au XVI[e] siècle en Marque (prononcer Marquet) et s'écrit au XVII[e] Marquet.

Il se fixe comme nom de famille au ban de Waimes à partir du XVIe siècle, à Remonval et à Ondenval.

Depuis 1400, il existe à Rue une importante famille de Marques dont plusieurs membres ont exercé les fonctions de mayeurs pendant un siècle, aussi leurs descendants ont gardé le patronyme Lemaire. De cette lignée est également issue la famille Grawet de Malmédy. Les deux Marques cités en 1524, à Remonval et à Ondenval pourraient avoir des relations de parenté avec ceux de Rue. En tout cas ils jouissaient d'une certaine notoriété, car celui de Remonval et son petit-fils furent échevins et celui d'Ondenval était Mambour de l'église. Tous les deux lèguent leur nom à leurs descendants qui vont se multiplier et se disperser.

Marquez de Remonval fut échevin de 1528 à sa mort, vers 1556. Il laissait un fils du nom de Querin. De Quérin, mort en 1573, sont nés Johan, Thomas, Quérin et deux filles.

En 1600 tous les manants de Remonval sont descendants directs de Marques, ou lui sont apparentés. Johan Quérin Marque fut échevin de 1568 à sa mort, en 1585.

Son fils Johan Quérin Marque, mort en 1610, portait le surnom de « Badem » qui passa à plusieurs terres lui appartenant. Je crois en retrouver le souvenir dans la forme estropiée « tchan do bâdet », à Rue.

Son frère Querin vint s'établir à Rue, en 1597, dans les circonstances suivantes :

A Rue vivait Jaspar le Maire, un des personnages les mieux situés et les plus considérés du ban, où il remplissait les fonctions de doyen de la cour de justice. Ayant embrassé la réforme, il fut obligé de quitter le pays, selon les lois en vigueur, et alla s'établir dans le Palatinat avec d'autres Waimerais et Malmédiens. Peu après, la nouvelle arriva qu'il était décédé ainsi que sa femme, probablement des suites d'un accident, laissant trois orphelins. Pour établir le statut des orphelins et payer ses dettes au pays, sa maison et ses immeubles à Rue furent mis à l'encan et vendus pour la somme énorme de 6.700 florins.

Le premier acquéreur fut Guillaume Rave Potestat de Stavelot et Malmédy qui céda l'immeuble à Collard Léonard Henri de Remonval, lequel l'échangea avec l'immeuble de son beau-père Querin Marquet de Remonval. Collard doit encore rendre à Marquet une somme de 910 florins. Nous pouvons juger par là que les Marquet étaient très fortunés.

Ce Querin Marquet portait aussi le surnom de « Rouffin » (voir article suivant) et son gendre Henri le Bouvier y apporta le surnom de « Bouvî », dont nous parlerons ailleurs. Probablement que la maison Marquet-Roufin-Bovi était à l'emplacement de la maison d'Alponse Beaujean, contigüe à celle de Jos. Henrichs qui semble avoir été la maison primitive des Lemaire.

Querin Marquet, mort vers 1615, avait cinq enfants : Collar, Querin, Pirot, Jaspar et deux filles.

Léonard Marquet, probablement un petit-fils de Querin susdit, qui habitait sous l'aître de Waimes (maison Xhayet ?) fut échevin de 1652 à 1675. Il mourut, en 1695, presque centenaire. Il avait six enfants : Jacob, qui alla fonder la lignée des Marquet de Faymonville, Jean, Jaspar, qui fut tué, en 1675, d'un coup d'arquebuse par des soldats, près de Bullange, et trois filles.

Après une grande extension, entre 1570 et 1700, le patronyme Marquet est en forte régression.

Saturnin Marquet, l'ancêtre des Marquet de Thirimont, mourut en 1759, à Hellesheim, en voyage.

Pour homicide, perpétré sur la personne de son concitoyen Thomas Henry d'Ondenval, Johan Mathy Marque, de la branche d'Ondenval, doit payer en 1599, 50 dalers d'« appointement » à sa veuve.

Les Marquet de Mont, Bernister, etc, ont leur berceau à Mont, ainsi que nous verrons, un jour.

115. ROFE (à Malmédy Roufin)

Il n'existe pas moins d'une dizaine de saints Rufin et plusieurs saintes Rufine, mais j'ignore comment ce nom fut attribué à Querin Marquet vers 1600 car ce nom ne se rencontre pas comme nom de personne.

Les enfants de Querin Marquet, dit Rouffin, vont garder ce surnom et le transmettre en partie à leurs descendants, du moins comme surnom ou nom de maison. Il y a quelques années mouraient à Waimes deux frères Léonard et Henri Solheid, appelés couramment Léonard et Henri Rofé. Comme ce nom a disparu des archives depuis plus de deux siècles et demi, il aura continué à subsister comme nom de maison.

Pirotte Rouffin était établi à Xhoffraix, où il meurt avant 1657, sans laisser de postérité semble-t-il, car en cette année, sa veuve Anne laisse à la chapelle St-Hubert de Xhoffraix un champ situé derrière le « chat », non loin de la chapelle près du « pasaide messe ».

C'est Collard Rouffin, l'aîné qui nous intéresse davantage, car il semble avoir été tout à la fois original et tambourin. Nous le retrouvons, en 1633, établi à Arimont et c'est évidemment pour lui que fut faite la rimaille malmédienne : « Roum-dou-doum Collard Roufin,

vossetabour nu va nin bin -f'soz'laler on pô pus bin- vos sèroz mu p'tit cuzin- po l'mons djusqu'à l'an qui vint». Henri Cunibert (Belvaux) dans son état-civil, publié dans la Semaine de Malmédy, retrouve dans les vieux registres Anne Collard le Rouffin. Il ne manque pas de souligner cette trouvaille et d'y rapporter le roum-dou-doum en question.

En 1680, lors du procès de sorcellerie de Waimes, nous rencontrons une autre veuve Colla Ruffin demeurant à Thirimont qui fut aussi soupçonnée de sorcellerie, avec 27 autres personnes, mais elle ne fut pas inquiétée davantage.

116. MATHONET

Je traite la chronique de cette famille à Remonval, parce qu'elle y a vécu pendant trois siècles, mais en réalité elle a eu son berceau aux Fagnoulx (Thirimont).

Mathonet se rencontre fréquemment, comme prénom, dans nos vieilles archives : Mathonet, le tesseur de Lierneux (1373), Mathonet fils Linot de Malmédy (1435), Mathonet de Ligneuville (1480), Mathonet Cokrea à Malmédy (1511), Mathone de Lamonriville (1558), etc. Ce nom est dérivé de Mathieu par Mathon, comme Pironet de Piron, Catonnet de Caton, etc.

La fréquence de ce prénom est un indice que ce patronyme peut s'être formé en différents endroits et que tous les Mathonet n'ont pas nécessairement une origine commune. Je n'ai cependant pas constaté qu'un seul des Mathonet précités ait légué son nom à sa descendance aussi tous les Mathonet de notre pays sont les descendants d'un Mathonet qui vivait dans la seconde moitié du XVIᵉ siècle à Remonval.

1. Johan PAQUEA des Fagnoulx, cité dès 1512, et son épouse Genon avaient huit enfants qui se partagent l'héritage paternel en 1562, après la mort du père, auquel la mère survécut de plusieurs années. Les cinq fils étaient Léonard, Paquea, Mathone, Henry et Pierre.

Léonard va s'établir à Saint-Vith. Nous y reviendrons au sujet du patronyme Fagnoul qui apparait à St-Vith bientôt après lui. Paquea est établi à Meyroth où je le trouve encore cité en 1573 sous la forme Packe. Ses descendants porteront le patronyme Backes qui va se répandre à Meyroth et dans le pays de St-Vith.

2. MATHONE épouse, vers 1560, Quirinette, fille de Johan le Lombar de Remonval et petite-fille de Johan Lowy de Rue (Bodarwé). Il meurt en 1597, laissant trois fils et quatre filles. Paquay va s'établir à Blumenthal, où il créera probablement aussi une lignée de Backes.

Quirin quitta le pays pour une destination inconnue et on n'entendit plus jamais parler de lui.

3. JOHAN, le 3ᵉ fils hérite la maison paternelle à Remonval et rachète les parts de ses frères et sœurs, pour 200 dalers chacune. C'est ici l'occasion de relever une particularité des mœurs de nos ancêtres.

Quirin avait quitté le pays sans laisser aucune adresse, mais bien des dettes considérables que Johan va reprendre à son compte. En tête des dettes est inscrit le « bœuf des noces » pour 20 talers. Maintes fois, il est question dans les archives du bœuf des noces, qui est un indice de l'ampleur des banquets à cette époque.

Nous possédons des menus de banquets de l'époque, chez les grands seigneurs, où s'alignaient 20, 30, 40 plats et davantage, et la boisson est à l'avenant. Les manies des grands créent les modes et les petits se ruinent à les imiter. Aux noces de nos ancêtres, non seulement tout le voisinage, c'est-à-dire tout le village, était invité avec la parenté, mais encore beaucoup d'étrangers. Un bœuf n'était pas de trop, pour rassasier tout le monde à une époque où les pommes de terre n'étaient pas connues. Le pequet et la bière remplaçaient le vin, qui n'était pas toujours absent. Les noces, dégénéraient souvent en bataille.

En 1538, une vingtaine de jeunes gens et d'hommes mariés, passèrent en cour de justice, à la suite d'une bataille, qui clôtura les noces de Linar Henry de Remonval. Pour se conformer à la mode, où comme on disait, à la loi du voisinage, les jeunes mariés contractaient souvent des dettes importantes et ils devaient travailler dur et économiser pendant des années pour les éteindre.

Jean Mathonet fut un personnage travailleur et économe qui siégea parmi les échevins de 1642 à 1650. Il avait épousé Catherine, une fille de Jean Michel, du Pont, dont il eut six enfants; Adam, Jean, Henry et trois filles. Adam fut tué en 1662, par N.N., le même personnage qui, plus tard, enivrait Léonard Bastin d'Ondenval, pour lui accaparer son bien et le frustrer de 40 dalers, ainsi que nous l'avons vu (n. 112). Comme indemnité du meurtre, il dut payer 104 dalers à la veuve.

C'est à partir de cette époque que la famille Mathonet va commencer à prendre de l'extension. Abandonnant les descendants de Henri et d'Adam qui vont se disperser dans les villages environnants, nous suivrons Jean, qui hérite la maison paternelle.

4. Jean MATHONET, dit le jeune, avait épousé Jeanne Querin Servais, dont il a cinq enfants : Jean, Adam, Martin, Quirin et une fille. Il meurt en 1678.

5. Martin MATHONET, est marié à une fille de Jean Samray de Steinbach, dont il hérite la maison en 1691. Après la mort de leurs

parents, en 1734, Jean Remacle et quatre filles, se partagent le patrimoine. Jean hérite la maison.

6. Jean MATHONET et son épouse Anne Jacob Simon, de la famille des Jacquemotte-Simon de l'Espérance, meurent avant 1754, laissant trois fils : Jean, Pierre et Gilles. Je perds les traces de Jean; Pierre va fonder une branche à Thirimont. Il avait courtisé Marie François Lamby de Thirimont et lui avait promis mariage. Toutefois en novembre 1765, il fait publier ses bans, avec une autre. Marie Lamby, accompagnée de deux témoins, alla mettre opposition devant le curé. Trois mois plus tard, elle épousait Pierre Mathonet.

7. Gilles MATHONET épouse, en 1745, Catherine Tollers de Manderfeld. Je suppose que tel était son nom, car j'en trouve les variantes suivantes : Tolleck, Teluche, Tholerch, Thiniens, Tele, etc et même Catherine Freucher, ce qui, pour les généalogistes est un indice que Freucher était un vieux nom de maison et moins probablement, le nom de la mère. Parmi d'autres enfants, ils en eurent un du nom de Christophe. Depuis Martin, cette branche des Mathonet est domiciliée à Steinbach.

8. Christophe MATHONET (1748-1822), épouse en 1779 A.M. Xhayet de Remonval et, en 1801, A.M. Gregorius (1766-1846), native de Hetzingen, près de Nideggen.

9. Jean NICOLAS (1804-1879), épouse, en 1830, A.C. Querinjean (1810-1883) de Steinbach. Ce sont les parents de Henri Mathonet, mort, il y a quelques années, à Champagne à l'âge de 93 ans, et de Etienne Mathonet, cabaretier à Ondenval (1849-1900). On voit maintenant pousser la 13e génération depuis 1500.

Un autre fils de Christophe, Nicolas, épouse, en 1813, Marie Thérèse Marichal de Rue. Comme la famille Marichal avait hérité des Lemaire (maison Henri Peiffer) le surnom de Bozette, Nicolas l'emporte avec lui et le transmet à ses descendants de Bruyères et de Walk. Saturnin Mathonet de Walk n'était pas autrement connu que sous le nom de Saterlé Bozette et beaucoup croyaient même que c'était son nom de famille.

Quelques années avant la guerre, Ferdinand Mathonet, un riche industriel de St-Vith, et le dernier de sa famille, fut assassiné dans des circonstances mystérieuses. Cette branche se rattachait à celle de Remonval.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, Jean Mathonet, un rejeton de la branche restée à Remonval, s'établit à Faymonville. Il fut échevin de la cour de justice de Butgenbach, ainsi que son fils Léonard qui mourut dans les neiges, en revenant de la messe de Butgenbach.

Il avait encore d'autres enfants dont Joseph Mathonet qui s'établit

à St-Vith, comme marchand, avant 1780. C'est lui le fondateur de la famille Mathonet, dont les descendants vivent à Aix-la-Chapelle et ailleurs.

Dès la seconde moitié du XVIIIe siècle, une autre branche de Mathonet issue de celle de Remonval est établie à Rue. Jean François Mathonet avait épousé Thérèse Marichal, dont je signale les deux fils Servais, né en 1781, et Godefroid, né en 1784. Dans cette dernière branche, nous trouvons des maçons de père en fils. Godefroid épouse, en 1815, Marie Françoise Lecoq de Remonval.

Leur fils Jean Pierre, né en 1816, épouse, en 1841, Constance Servais. Ils sont les parents de Jean Pierre Mathonet (1845-1825) et de Saturnin Mathonet, le père des Mathonet de Haute-Waimes. Servais Mathonet, épouse en 1840, Marie Anne Marichal. Une partie de leur descendance vit à Burnenville, quant à Jean Quirin, né en 1821, il alla s'établir à Aix-la-Chapelle. Pendant la dernière guerre, un de ses petits-fils, acharné partisan de Hitler, a rempli les fonctions d'éducateur à l'école de Waimes. Il n'était guère estimé de ses cousins du pays et encore moins de la population de Waimes. Comme il ne cessait d'attaquer la religion, ses élèves, en corps, la défendaient de toutes leurs capacités, en allemand, en français et en wallon, et quand ils étaient à court d'arguments, ils criaient en chœur « Sie lügen », vous en avez menti. Il était tellement peu estimé et respecté, qu'il n'a pas fait de tort à ses élèves, mais leur a appris à défendre leur religion. Il paraît qu'après avoir été épuré, en prison, de son nazisme, il est rétabli dans ses fonctions d'instituteur à Dreiborn, d'où il venait.

117. WANSART

Avec la voix populaire, qui rapproche ce nom de famille de Hautsart (Thirimont), on est tenté de l'assimiler aux nombreux toponymes en sart. Mais quelle serait cette localité au déterminant germanique? Il est vrai qu'en Flandre et en Allemagne il existe beaucoup de localités Wannerode et Wanrode qui deviendraient en français Wansart, si on traduit le second élément. (La famille Renier de Thirimont, est originaire de Wanrode (Malines), ainsi que nous verrons plus tard). en réalité, ces noms de lieux n'ont pas d'équivalent français.

D'ailleurs, il y a beaucoup d'autres noms de famille en sart, Massart, Joassart, Stassart, Rassart, etc., dont il est assez facile de rapprocher le radical d'un anthroponyme, à savoir : Thomas, Jean Istace (Eustache), Erasme. On en a formé de nouveaux noms au moyen du suffixe ar, après avoir fait subir certaines modifications aux noms

primitifs. A cause de la lettre d'appui s, sous l'influence de sart, on a ajouté un t final.

Aux 14e et 15e siècle, les noms d'hommes en ar (variante air) sont très fréquents, par ex. : Rasar, Makair, Colar, Pirar, Hakar, Goffar, Thonair, etc. Il existe des patronymes Collard, Pirard, Goffard, Thonard, avec un grand d final, influencé par le germ. (h) ard dans Léonard, Renard, Gérard, etc.

Wansart à la même origine. Il est formé de l'anthroponyme Wanso ou Wanzo avec le suffixe ar. Aujourd'hui encore on trouve les noms de famille Wanson et Wanzon.

Les formes primitives de notre patronyme, au début du 16e siècle, sont Wansair, Wansaire, Wensar, Wansar, Wantzart, et, plus tard, Wansart.

Ce patronyme est largement dispersé en Belgique et en Allemagne. Tous les Wansarts d'Allemagne (de Berlin, Hamburg, Dusseldorf, Dudweiler, etc) sont originaires de Waimes. Quant à ceux de Belgique, une partie descend de Henri et de Quirin, établis au XVIIe siècle à Malmédy, mais d'autres ne peuvent se rattacher à notre branche.

J'ai trouvé à Charleroi des Wansart dont la lignée remonte, comme pour les nôtres jusqu'au début du XVIe siècle. Nous trouvons bien de part et d'autre un Nicolas (à Waimes, Collard) à l'origine, mais rien ne prouve qu'ils sont de souche commune.

Déjà vers 1200, nous trouvons un Wansart dans la scripta malmédienne, mais trois siècles le séparent du premier ancêtre connu de notre branche, qui a vécu vers le milieu du XVe siècle.

1) Wansart laissait au moins trois fils : Jaspar, Remacle et Collar qui sont morts avant 1530. Remacle laissait un fils du nom de Thunus, Collar, marié deux fois, laissait deux enfants de chaque lit, Johan, Jennette, Servais et une fille.

Emigrent-ils ? ce qui a toujours était une marque de la famille Wansart, ou perdent-ils leur nom ? je ne retrouve pas de trace de leur descendance.

2) Jaspar Wansar, décédé avant 1529, avait trois fils : Pirot, Johan, Léonard, et quatre filles qui relèvent l'héritage paternel en 1529 et le cèdent à Pirot et à leur beau-frère Johan Lamby qui reçoit en partage Mossonruy et des terres au-delà du buisson de Steinbach.

3) Pirot Wansair avait eu un fils, Linard, d'un premier mariage contracté avant 1510. Devenu veuf, il convole en secondes noces avec Lynette et meurt peu après, en 1550.

Il laissait plusieurs enfants.

4) Léonard Wansair, va continuer la lignée, mais il meurt à la fleur de l'âge, avant 1560, délaissant un orphelin mineur du nom de Collar. La veuve de Léonard doit être remariée, selon l'habitude de l'époque, car, en 1563, Collar assisté de son mambour, proteste contre certaines transactions qu'elle fait à son détriment.

6) Collar Wansaire épouse Marie, fille de Léonard Johan Léonard du therme (Dethier) de Robertville, dont il a six enfants : Léonard, Johan, Thomas, Henry et deux filles. En 1606, Collar, avancé en âge, laisse partager ses enfants. Léonard hérite la maison et des dépendances situées à Haute-Waimes. Il n'a qu'un fils du nom de Léonard, qui meurt assez jeune, ne laissant qu'une fille.

Thomas meurt célibataire.

Henry Wansart était encore mineur, en 1606. Comme il devait vivre dans la maison paternelle avec son frère aîné et travailler pour lui jusqu'à son établissement, il quitte et va s'établir à Malmédy, où il épousera Anne « sœur Bertholet, fille Thomas Johan Gilson, filiastre (gendre) Johan le Gaignier ». En 1629, il est veuf avec deux orphelins, Thomas et Marguerite et habite dans sa maison Outre-le-Pont.

Son fils Thomas épouse Anne le Comte d'Outre-le-Pont. En 1669, elle est veuve et réside « en lieu-dit la ruelle, au pied des rochers qui prennent dérier la maison du recteur de Xhoffraix et vont constoyant en derier jusque à la porte d'Outre-le-Pont, joindant à celle de Martin Agis et de Christophe le Comte, son oncle ».

Je n'ai pas suivi la généalogie, mais ce doit être un descendant de Thomas qui, en 1747, se fait ermite à Malmédy. Le Prince-Abbé Joseph de Nollet écrit au Prieur de Malmédy que Dieudonné Wansart peut aller à l'ermitage y recevoir l'habit et un nom de frère et se bien comporter, sinon « on le fera décamper ». Ailleurs, je trouve qu'il prendra l'habit et le nom de son bienfaiteur, car frère Antoine qui s'est accordé avec les deux prédécesseurs, a besoin d'aide et ne pourra plus porter la croix à la procession de la Fête-Dieu. Les Frères ermites ne s'engageaient que pour un certain temps et il leur était libre de sortir et même de se marier comme fit Dieudonné en 1768. Cette branche Wansart s'est éteinte à Malmédy et s'il y a eu des descendants, ils auront émigré en Belgique, où l'on en trouve à Verviers, Liège, Bruxelles, Arlon, Charleroi, etc.

Nous verrons tantôt une autre branche s'établir à Malmédy et de là à Stavelot. C'est probablement de cette seconde branche que sont issus les Wansart de Verviers.

6) Jean Wansart est donc le seul qui transmettra son nom à sa descendance dans le ban de Waimes. Il avait épousé une fille de Henry le Capitaine de Gueuzaine, dont il a trois enfants : Henry, Johan le

grand et Johan le petit. Nous retrouvons ici le phénomène de deux frères qui portent le même nom.

Comme ses frères et ses ancêtres Jean meurt assez jeune, en 1621, et les trois orphelins de père et de mère sont à la charge de leur grand-mère Linette le capitaine.

Henry fait le commerce de houblon entre Liège et Strasbourg et, à partir de 1630, il n'est plus fait mention de lui, ni de Johan le grand. Auront-ils aussi émigré pour porter leur nom ailleurs, ou sont-ils morts jeunes commes les autres Wansart?

7) Avec Jean Wansart le petit, commence la lignée des Wansart à Remonval, où ils ont encore leur fief après trois siècles. Jean y épouse Jehenne la fille unique de Henry Samray. La maison Samray, incendiée en 1640, qui fut l'ancienne maison Wansart, doit être celle qui est aujourd'hui habitée par Marcel Lemasson. Il mourut en 1668 et sa femme en 1684. Le nécrologue leur fait ce rare éloge qu'ils furent insignes bienfaiteurs de la paroisse et qu'il faut toujours prier pour eux. Malgré ses vertus, Jehenne faillit être englobée dans le procès de sorcellerie de 1680, ainsi que je l'ai mentionné dans la chronique de la famille Bodarwé. Huit témoins déposèrent qu'elle était soupçonnée d'être sorcière, mais leurs accusations ne furent pas prises au sérieux.

Ils délaissaient deux enfants : Jean et Quirin.

Quirin, qui avait fait des études, s'établit à Malmédy, où il est greffier de la haute cour et commerçant. Il y avait épousé Marie Burnenville. Leur fils Jean François était notaire et greffier du Conseil de Son Altesse à Stavelot. Ses armoiries étaient : écartelé, aux 1 et 4 de... à l'étoile de... à 6 rais; aux 2 et 3 de... à l'oiseau (?) de... sans bec.

Il avait un fils du même nom, qui fait ses études de théologie à Cologne, puis reçoit ses lettres de liberté pour être ordonné à Liège, en 1719. J'en perds ensuite toute trace. Un autre fils Quirin, établi à Stavelot, est aussi dans la magistrature. C'est peut-être lui l'ancêtre des Wansart établis dans la suite à Verviers.

7) Jean Wansart va de nouveau continuer seul la lignée des Wansart de Waimes. Il épouse, en 1668, Catherine le Marquis, sœur du curé de Waimes, Léonard le Marquis. Ce fut un personnage marquant et d'une grande énergie. Echevin depuis 1673, il semble avoir été l'âme de la révolte waimeraise contre le monastère de Malmédy, au sujet des corvées, commencée en 1697, et terminée en 1743, par un compromis entre les deux parties. C'est lui qui, aidé de quelques partisans, arrête, un jour, le carosse du chapître de Malmédy sur la grand-route à Waimes et enlève les deux chevaux. Peu de temps auparavant, un détachement de Lognards avait été envoyé pour réduire les Waimerais. Ils firent une glorieuse prise, car ils rentrèrent à Malmédy avec deux femmes

prisonnières, qui avaient courageusement pris part à la mêlée. C'est par représailles que les Waimerais arrêtèrent la voiture du Monastère et s'emparèrent des chevaux. Il faut croire que les prisonniers furent échangés de part et d'autre.

En 1710, Jean Wansart fut cassé avec les autres échevins de Waimes. Il mourut en 1734. C'est le premier Wansart qui ait atteint un âge très avancé, car il devait dépasser les 90 ans. Il laissait dix enfants : cinq garçons et cinq filles, qui vont se multiplier et disperser le nom de Wansart dans les bans de Waimes et de Butgenbach.

La branche encore vivace des Wansart de Thirimont s'est séparée du tronc vers le milieu du 18[e] siècle avec Jean Quirin, petit-fils du précédent.

Henri, ordonné prêtre, en 1714, fut attaché à la paroisse de Waimes, mais resta prêtre libre presque toute sa vie. De 1735 à 1737, il remplit les fonctions de vicaire à Fosse, paroisse de Wanne. Il mourut subitement en 1749.

9. Jean WANSART, dit le jeune, qui fut aussi échevin, avait épousé, en 1704, Anne Collienne, d'Ondenval. Il meurt en 1747, vingt ans après sa femme, à l'âge de 67 ans, laissant 4 fils et une fille.

10. Pierre WANSART, hérite la vieille maison, à côté de laquelle une nouvelle vient d'être construite, en 1735, «sur le pré hierket, qui livre passage à la fontaine Parkar». Comme le pair sépare les deux maisons, il s'agit de celle qui est habitée par Schleck. Il épouse, en 1747, Marie Barbe Lemaire avec laquelle il a plusieurs enfants, entre autres Henri et Etienne.

Les petits-enfants d'Etienne, orphelins de bonne heure, vont émigrer en Allemagne. On en retrouve en différents endroits, suivant les renseignements que m'a donnés un des descendants, Otto, Wansart ingénieur à Berlin.

Henri, qui a vécu de 1758 à 1809, avait épousé Anne Marie Lallemand, de Rue, dont il a plusieurs enfants.

12. Leur fils Quirin épouse, à Bitburg Jéromine Muller. Leurs descendants vont se multiplier et se disperser en Allemagne.

13. Leuf fils François-Xavier, époux de Anna Schier, de Sevenig, (1847) revient s'établir à Remonval. Il est l'ancêtre d'une nombreuse postérité, dont une partie se développe en Allemagne.

La dix-septième génération commence à grandir.

CHAPITRE XIII
ONDENVAL

118. NOTICE HISTORIQUE

Au temps où j'étais recteur à Ondenval, il était venu un conférencier pour intéresser les habitants des deux hameaux du rectorat à la formation d'un syndicat d'électricité. Retenu par mon service dominical, je n'avais pas assisté à la réunion de Thirimont, mais j'étais à celle d'Ondenval qui fut, comme d'habitude, bien fournie, bruyante et animée.

Après la conférence, l'orateur m'aborde et me dit en souriant : « Monsieur l'abbé, quelle différence, n'est-ce pas, entre Thirimont et Ondenval ! ».

- « Mais oui, lui dis-je, l'un est sur la hauteur et l'autre dans la vallée ».

- « C'est entendu, mais je parle du caractère ».

J'avais bien saisi sa pensée, mais pour le faire parler, je feignis ne pas comprendre ce qu'il voulait dire.

« A Thirimont, reprit-il, la réunion était bien suivie, comme ici. Tout le monde a écouté avec une grande attention, un calme monastique et personne n'a levé la langue pour demander des explications, et quand il s'est agi de donner son adhésion au syndicat, personne ne savait se décider. Mais, ici à Ondenval, tout le monde veut prendre la parole, les uns en savent plus que les autres et c'est à qui sera le premier pour se faire inscrire. Tout le monde semble emballé pour l'idée que nous avons soulevée ».

Il n'est personne quelque peu en rapport avec ces deux villages qui n'ait fait la même constatation et qui ne se demande le pourquoi de cette si grande différence de caractère entre deux villages si rapprochés et qui de tout temps ont vécu dans la même atmosphère et les mêmes circonstances. Dans leur philosophie villageoise qui se concrétisait dans des anecdotes populaires, des dictons et des aphorismes savoureux, nos ancêtres ont déjà depuis combien de siècles buriné le caractère de nos hameaux par les devises des blasons villageois.

Les habitants de Thirimont sont habitués de s'entendre appeler les « mouhis » pour caractériser une certaine indolence ou nonchalance qui semble être la suite d'une vie calme et retirée et d'une certaine timidité naturelle. On les surnomme aussi les « tourneurs » pour exprimer la même idée en se servant d'une particularité de leur dialecte commune avec celui de Ligneuville. Cela ne les empêche pas d'être des cultivateurs intelligents, laborieux et économes.

Quant aux habitants d'Ondenval, ils sont caractérisés par la devise : « èn Ondinvâ, les tchins vont d'hâ », les chiens courent pieds-nus, mais comme c'est l'habitude un peu partout, il est probable que le dicton a substitué tchins à djins, car Ondenval était autrefois le grand refuge des mendiants et des petites gens.

Il est un fait certain que ce hameau a eu un développement fort différent des autres du ban de Waimes et je dirai même qu'il est unique à bien des lieues à la ronde.

Ils sont encore nombreux ceux qui ont connu cette mosaïque de huttes et de taudis qui se groupaient à l'ombre de quelques maisons plus cossues, ou sortaient de terre comme des champignons aux abords du village. Une trentaine de ces chaumières ont disparu au cours des deux dernières générations.

Dans un relevé fait vers 1810, les 75 habitants d'Ondenval sont classées en cinq catégories. Dans la première, il y en avait quatre : celles de Henri Lecoq (Léonard Lejoly ?), Quirin Crasson (Jos. Steffens ?) Saturnin Lamby (maison Crasson près de l'Eglise) et Léonard Dethier (café Crasson). C'étaient des maisons en pierres, à couverture d'ardoises, présentant un certain cachet de bien-être. Dans la deuxième catégorie, il y en avait sept et dix-neuf dans la troisième. La quatrième catégorie comprenait des taudis et des cabanes de premier ordre au nombre de vingt. Parmi celles-ci était rangé le presbytère, recouvert de chaume, dont les vieux ont connu la misère et le délabrement. Dans la 5[e] classe figuraient les 25 huttes proprement dites, dont la pluplart n'avaient pas un pouce de terrain à côté ou tout au plus quelques centiares qu'ils empiétaient sur la commune.

Suivant la tradition, il existait autrefois une loi ou une coutume, d'après laquelle on ne pouvait faire décamper du terrain communal celui qui, pendant le cours d'une nuit y avait élevé une hutte habitable. Il est probable que plusieurs cabanes devaient leur origine à cette tolérance.

Si Ligneuville a été le refuge des métèques de la haute société, comtes, écuyers, officiers, bourgeois, qui y ont apporté, sinon de l'argent au moins un bon ton, et furent les prédécesseurs des villégiaturistes de marque qui fréquentent les hôtels de ce village, Ondenval vit affluer les métèques de la basse pègre, roturiers et aventuriers, qui souvent n'avaient pas un blanc denier et prenaient la vie à la légère et du bon côté.

C'est surtout au XVIII[e] siècle que se fait remarquer l'afflux des étrangers, dont certains n'ont fait que passer, tandis que d'autres s'y sont établis à demeure fixe et ont acquis droit de cité dans la commune.

Voici des noms que je relève à Ondenval entre 1770 et 1788 et probablement que j'en passe : Bonblet, Bodçon (de Bleialf), Delfauche, Dulin, Dehart, Flœck, Henkin, Monnon, Meurs, Wiaime, Boniface, Tabar, Rimé, Grillet, Bouvy, Counar, Orban, Vithen, Batha, Nivet, Lanuite, Lombard, Brissoux, Jor, Houssen, etc. On se croirait transporté dans quelque Babel inconnu. A côté de ces étrangers de passage, d'autres s'y sont installés à demeure, vers la même époque, en s'alliant à des familles sédentaires : Olier, Devosse, Barthélemy, Godefroid, Cappe, Lorcé, Livet, Steffens etc. La plupart venaient de l'ouest, c'est-à-dire de Belgique ou de France.

Ondenval était jadis situé à l'intersection de deux artères internationales, l'une venant de Liège par Malmédy, le grand stré, et se dirigeait vers le Rhin et la Moselle moyenne, l'autre courant du Nord au Sud, d'Aix à Luxembourg, en passant par Ovifat, Robertville, Bouhaimont : c'était l'antique via mansuerisca, citée dès 670. Tout le

trafic et le commerce, tous les déplacements se faisaient autrefois par ces grands chemins, souvent les seuls praticables. Il passait forcément beaucoup de voyageurs à Ondenval, commerçants, voituriers, pèlerins, militaires, mendiants, aventuriers et vagabonds. En 1510, Philippe de Vigneulles se rendant de Metz à Aix, y loge avec 16 compagnons à cheval. Dans la demande d'érection d'une chapelle, il est dit qu'elle serait d'une grande utilité pour les voyageurs de passage.

Autrefois vers les champs du Faye (sous le cimetière) il existait un guet permanent dénommé « la hourde des waiteurs » où les habitants du ban surveillaient continuellement les grands chemins du Waud et de Robrou, pour épier l'arrivée de militaires, tout comme aujourd'hui à certaines frontières. La proximité du Luxembourg, dont l'Amblève faisait la limite peut aussi avoir attiré certains éléments qui avaient tout intérêt à passer facilement d'un pays dans l'autre.

Ces petites gens, qui vivaient en marge de la classe agricole avaient recours à toutes sortes d'expédients pour subvenir à leur entretien. La contrebande en nourrissait une partie, le braconnage et la pêche une autre et le reste fabriquait de petits objets de vannerie ou se livrait à la mendicité. Tout à proximité de taillis et de grands bois, à la frontière de deux pays, il était assez facile de se livrer au plaisir lucratif de la chasse clandestine, à une époque où le gibier abondait.

Les braconniers pouvaient facilement se dissimuler dans les grandes forêts, qui pour eux n'avaient aucun secret.

La pêche en faisait vivre un grand nombre, pêche à la truite et surtout aux écrevisses. Les pêcheurs d'Ondenval étaient renommés. Leur champ d'action s'étendait jusque dans l'Eifel à « l'aiwe à l'Our », et plus loin, d'où ils rapportaient dans leurs hottes de grandes quantités d'écrevisses, dont ils faisaient des réserves dans des cages, aménagées dans le ruisseau du moulin. De là, ils les transportaient à Spa, à Liège et dans d'autres villes.

En hiver, ces aventuriers confectionnaient des balais (ramons et hovlettes) et des objets de vannerie, tels que mannes, paniers, claies (cleûsètes), etc. C'est surtout dans cet article qu'ils se spécialisaient d'où le nom de « cleûs'tis et cleuûs'tresses » à tous ces colporteurs des rives de l'Amblève. Dès les premiers beaux jours du printemps, ils se répandaient dans les villages environnants qu'ils approvisionnaient des produits de leur activité hivernale.

En été, ils faisaient aussi le commerce de baies de genévriers (peûs d'pèket), qu'ils étaient allés cueillir dans la Schwartzvenn et jusque dans la vallée de l'Our. Autrefois, l'usage de ces baies était tellement répandu, pour la confection de remèdes familiers, que la cueillette en était réglée par la loi. En 1726, le Prince-Abbé renouvelle la défense de cueillir les

baies de genévrier avant le 15 août, et les délinquants seront punis une première fois d'une amende de cinq florins d'or et une deuxième fois de peine arbitraire. Les étrangers à la Principauté seront conduits dans la prison du château de Stavelot.

Parcourant continuellement le pays, pour faire leur petit commerce, transporter leurs marchandises à la hotte ou mendier, ces habitants d'Ondenval avaient acquis une allure dégagée qu'ils communiquaient à leurs concitoyens autochtones et sédentaires. Ils vivaient au jour le jour, sans souci du lendemain, et célébraient les fêtes comme elles venaient, suivant leurs moyens. La fête annuelle, la kermesse de juillet, était la grande attraction. Pour ce jour, tous les aventuriers étaient rentrés au foyer. Depuis des semaines et des mois, comme certains Malmédiens, avant le carnaval, ils avaient fait des économies sou par sou, achetant à crédit plutôt que d'entamer la réserve de la fête. Pendant trois jours, ils s'en donnaient à cœur joie jusqu'à épuiser le bas de laine. Au cabaret et à la maison, le peket était à l'honneur. Les invités devaient retourner avec un plumet sur l'oreille et un bon souvenir dans le cœur.

C'était en pleine fenaison, mais les trois quarts des habitants n'avaient pas de foin, ou avaient tôt fait de rentrer celui qui servait à nourrir leur chèvre. Beaucoup, en ces jours, dépensaient leurs économies de plusieurs mois. Quant aux fermiers, entraînés par la masse, ils auraient cru forfaire en s'occupant des travaux des champs.

Voilà l'origine de ce caractère des habitants d'Ondenval, déluré, léger, spirituel, généreux, bon enfant et sans-souci.

Les temps ont changé. Il n'est pas de village qui, en un demi-siècle, ait évolué comme Ondenval. Trente à quarante huttes et cabanes ont disparu et une des dernières, celle des « coutês » un taudis en torchis sans plancher ni pavement, comme la plupart de ces chaumières, a été mise par terre, peu de temps avant la dernière guerre. Sur leurs débris se sont élevés de belles et solides maisons en moëllons. La vie agricole a pris une plus grande importance, et, pour ne pas succomber à la tentation de laisser le foin à l'abandon, pendant les trois jours de fête, celle-ci a été remise après la fenaison.

Peut-être bien qu'aujourd'hui les lièvres n'ont pas encore le droit d'aller manger impunément les choux dans les jardins et que les truites ne se hasardent pas de s'endormir à la berge de l'Amblève, mais à Ondenval, comme ailleurs, on travaille régulièrement et le bien-être a fait place à une vie de privations et d'aventures. Toutefois le caractère primesautiers s'est maintenu : les habitants d'Ondenval sont gais, spirituels, dégourdis et sociables. Celui qui sait les manier, en fera ce qu'il voudra et il trouvera en eux des hommes de dévouement et de générosité.

Si les habitants d'Ondenval vivaient autrefois aux crochets du fisc, en exploitant les bois et les rivières, sans port d'armes ni permis de pêche, ils ont toujours eu la renommée de respecter la propriété privée. A Ondenval, on peut laisser ses instruments de travail sur le terrain, après plusieurs jours on les retrouvera à la même place... mais le travail sera aussi resté au même point.

Je ne sais plus quel recteur, je crois que c'était M. Pesch, était parti pour huit jours. Entretemps le menuisier qui avait un travail à exécuter au presbytère, ignorant l'absence du recteur, se présente et trouve porte close, mais il voit la clef sur le châssis de la fenêtre. Il entre, fait son travail et remet la clef à sa place. Au retour du prêtre il lui reproche sa trop grande confiance.

« Oh, dit celui-ci, je connais mes gens, je sais qu'ils ne sont pas voleurs ». Ils sont rares les curés qui pourraient rendre ce témoignage à leurs ouailles.

On dira peut-être que ces nombreuses huttes furent des foyers de microbes et d'infection. Erreur! On vivait vieux dans ces misérables cabanes, qui ont abrité des octogénaires, voire des nonagénaires, telle Anne dès gattes, et bien d'autres, et la race d'Ondenval n'est ni abâtardie ni dégénérée.

Après cette longue préface, j'aborde la chronique des familles, et l'histoire de quelques originaux qui furent nombreux à Ondenval.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, à partir de 670 jusqu'au dixième siècle la frontière de la Principauté de Stavelot-Malmédy, était marquée par le ruisseau. Le hameau de la partie orientale était rattaché à Steinbach et s'appelait Nieder-Steinbach, nom que les villages allemands donnent encore à Ondenval. La partie occidentale était Ondenval, nom que les Wallons ont étendu au hameau de la rive gauche, après que la frontière eut été reportée vers l'Est, au cours du X[e] siècle.

Ondenval, ou comme on disait autrefois Odinval et en wallon Odinvâ, doit être mis en relation avec le nom de lieu Odinge, qui désigne les prairies au-dessus du moulin, vers Remonval, Odenge ou Audenge, dérivant probablement d'une forme plus ancienne Aldingen (Aldringen-Audrenge) désignerait la propriété ou le séjour d'un « Alder » ou « Aldo », qui pourrait être considéré comme le fondateur du village, au moins pour autant qu'il lui aurait donné son nom. Plus tard, à l'époque de la romanisation, on y aura ajouté le second élément val, ce qui aura donné Audinval.

Dans un curieux ouvrage du colonel Van Den Bogaert sur les Sagas scandinaves, où la fantaisie joue le rôle prépondérant, l'auteur analysant une des sagas où Odin est en guerre avec les Svartr et les Ulfegex, situe le lieu de l'action sur les bords de l'Amblève. Les Svartr ou noirauds habitaient du côté du village d'Amblève (les Turcs) et les Ulfega étaient installés au nord du côté de la Fagne (Ovifat = Ulfingen). Odin y est tué, en 159 avant Jésus-Christ, et son nom est conservé dans Odinval, qui signifierait chute (val = Fall) ou meurtre d'Odin. Dans le numéro du 1er avril 1926, j'avais écrit dans la « Semaine de Malmédy », une facétie à ce sujet qu'il ne faut naturellement pas prendre au sérieux, pas plus que les rêveries de Van Den Bogaert.

Les manants d'Ondenval en 1524 sont au nombre de 12 : Johan Alar, Paquea, Addam, Renar, Marques, Colla, Winkin, Bodechon, Johan Lamby, Johan de Batty, Johan Lauret et Symon.

De tous ces noms, seuls Marquet, dont j'ai parlé au sujet de Remonval, et Lamby passeront à la postérité.

En 1621, le nombre des foyers est de 19. Deux nouveaux patronymes y apparaissent : ceux de *Renard* et de *Melchior* et, quelques années plus tard, vient s'ajouter *Pierre Jost*, l'ancêtre des Piette d'Ondenval.

En 1743, le nombre des ménages a doublé; il est monté à 36 et un demi-siècle après, il a de nouveau doublé. C'est donc dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle que se fait surtout sentir l'afflux des étrangers et qu'il faut probablement situer l'origine des nombreuses cabanes disparues. Contre 532 habitants à Waimes et Rue réunis, en 1835, Ondenval en comptait 484. C'est probablement le plus haut chiffre de population de ce hameau.

Le recensement de 1868 indique à Ondenval 95 habitations, avec une population de 460 âmes et à Waimes-Rue 109 maisons pour 578 habitants.

Avec la disparition d'un grand nombre de cabanes, la population d'Ondenval a baissé. Elle est descendue en 1920 à 531 habitants et le recensement de 1947 en signale 358.

J'ai déjà donné antérieurement l'origine des Xhayet, des Querinjean, des Grosjean, des Lecoq et des Crasson, venus d'Ovifat, Robertville, Bruyères et Champagne.

119. LES MEURTRES D'ONDENVAL

Il est plutôt rare qu'on retrouve des archives vivantes, il y a cinq siècles d'ici, aussi nous profiterons de l'aubaine pour esquisser un tableau de la vie à Ondenval, au sortir du moyen-âge.

Nous présentons le triste héros de l'aventure : Henry fils Martin Pirkin de Steinbach, habitant à Ondenval. Il appartenait, semble-t-il, à une famille étrangère, immigrée au pays et portant le surnom de

Samray (art. 97). En 1547, Henry fils Henri Pirkin, dit Samray, de Steinbach, qui abandonne ses biens à Johan le gros varlet de Libomont, pour être entretenu, semble avoir une origine commune avec lui, peut-être même est-il son fils.

En 1493, un meurtre fut commis dans le chemin d'Amblève à « Robru » sur la personne de Clais van Loux. Henry Pirkin en fut accusé. Le chef suprême de la police et de la justice était le Potestat Jehan de la Vaiz, un descendant des seigneurs de Waimes par la branche de la Vaulx-Renard. Le mayeur de Waimes, à cette époque était Thomas le mayeur, dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises. Le potestat fit faire une enquête dans la commune de Waimes. Mais comme ledit Henry faisait « doubpte et mannache » (1), le mayeur de Waimes est requis de s'assurer de sa personne. Thomas le fit venir devant la cour et lui recommanda de se tenir bien tranquille, ce qu'il promit d'ailleurs, mais ne garda pas.

Tandis que l'enquête se poursuivait, deux sujets du ban d'Amblève, Piet de Myrfelt et un de ses voisins vinrent à passer par Ondenval, se rendant à Malmédy. Notre Henry Pirkin les attaqua sur le chemin et c'est à grand-peine qu'ils échappèrent sans blessures. A Malmédy, ils firent leurs dépositions et comme pièces à conviction ils montrèrent leurs bâtons taillardés (ketelyier = ketayé), au moyen d'un instrument tranchant. Ils se plaignirent aussi que ledit Pirkin les avait menacés de mettre le feu à leurs demeures, réclamant aide et protection, sur une séance des plaids généraux.

Comme Henry Pirkin n'obéissait pas au mayeur de Waimes, renouvelait quotidiennement ses menaces et commettait de nouvelles incartades, le Potestat voulut se saisir de sa personne. Il fit venir Godefroid de Bellevaux, mayeur de Malmédy, qu'il chargea de réunir dix à douze compagnons qui devaient le suivre comme officier hautain dans ses fonctions. Arrivés à Ondenval, ils entourent la maison Pirkin. Voyant qu'on voulait se saisir de lui, Henry se mit sur la défensive et finalement, il voulut prendre la fuite. A ce moment, il reçut une blessure d'un des compagnons du Potesta. Malheureusement, cette blesure était mortelle. Tout le corps expéditionnaire en fut « cordolant » (2).

Mais les amis de Pirkin, car Pirkin avait aussi des amis, lancèrent des menaces ouvertes contre les compagnons du Potestat. Celui-ci tint une séance en la haute cour de Malmédy en un jour de plaid et déclara publiquement qu'il prenait à sa charge la blessure mortelle de Pirkin et toutes les suites et en décharge absolument tous les compagnons de l'expédition et les amis de Henry qui l'avaient servi en qualité de haut officier, contre toute partie, pour le temps présent et futur.

Il vint faire la même déclaration à la cour de Waimes où elle fut aussi enregistrée.

Johan del Valz mourut entretemps en 1495 et Jehan de Rahier, mayeur de Rahier, lui succède en qualité de Potestat. Il prit résolument les responsabilités que son prédécesseur avait endossées, garantissant la pleine liberté des hommes de la suite et de tous ceux qui étaient intervenus dans cette affaire, priant les cours de justice de vouloir entériner ses déclarations.

Le nouveau Potestat apprit que les menaces proférées contre les membres de l'expédition par les amis de Henry Martin, circulaient de nouveau. Il donna l'ordre au mayeur de Waimes de demander à « hault vusse » (3), en présence de ladite justice de Waimes si quelqu'un voulait demander quoi que ce soit aux accompagnons et aux serviteurs de son prédécesseur qu'il vînt et fît sa « raenes et parolles » (4), car il voulait mettre son pied pour eux comme officier hautain. Avec cela, il prenait sur lui ladite offense, comme son prédécesseur l'avait fait. Il demanda que toutes ces déclarations fussent insérées dans les registres de la cour de justice de Waimes, ce qui lui fut concédé, moyennant payement des frais d'enregistrement.

(1) « Doubpte et manache ». Dans l'ancien français, doute signifie crainte. Ils inspiraient des craintes et proféraient des menaces.

(2) « Cordolans » : de cordolens, cordolium : crève-cœur. La lecture de ce mot n'est pas absolument sûre : on pourrait aussi voir le mot très dolans, ce qui reviendrait au même.

(3) « A hault vusse ». Haust, étym. p. 272, veut dériver ce mot de l'all. Weise, mélodie, contre l'opinion de l'abbé Bastin qui y voyait le mot fr. voix. En tout cas, dans l'exemple présent il ne s'agit pas de mélodie, mais de voix. C'est à haute et intelligible voix que le mayeur doit faire la déclaration pour que personne n'en excipe. Quand quelqu'un pleure à « haute vûse », on ne peut parler d'ironie, mais bien de réalité.

(4) « Raenes », raine de « rationem », c'est la raison, la justice, le plaidoyer, le procès. De là le wallon rène et rener qui s'est dépouillé du sens primitif de procès pour en conserver les conséquences. Rèner, c'est ne pas dormir, avoir des soucis, des insomnies, des dérangements de toutes sortes. L'idée fondamentale de rener est de manquer de repos par suite de tracas et de soucis. Cette acception du mot étant perdue à Liège, nous comprenons que Haust, D.L. ait versé dans une erreur, en le dérivant de l'allemand rennen.

En est-il un qui ait plus d'insomnie que celui qui procède ? A chaque page de nos vieilles archives, nous retrouvons raenes et raener pour

procès et procéder. Le sens primitif, plaider, a disparu et le secondaire, se tracasser, est resté.

Pendant les guerres, on a souvent entendu le terme de marine : arraisonner un bateau pour le fouiller. C'est notre wallon arêner qui ne signifie pas acoster ou aparler mais plutôt demander compte ou raison.

Haust s'est laissé influencer par renant djwi qu'il calque sur juif, errant, en donnant, à errer, le sens de courir, qu'il n'a pas. Errer c'est aller çà et là à l'aventure, changer ses projets.

Le juif errant n'est autre qu'une image du peuple juif, qui, depuis la mort du Christ, se réfugie un peu partout, prêt à quitter le lendemain si le terrain lui paraît peu sûr. Aura-t-il trouvé le repos en Palestine ?

De toutes les appellations qui sont données à ce malheureux juif, ewig, wandering, errant, etc, c'est le wallon qui, tout indépendamment du français, lui a donné à la fois l'expression la plus juste et la plus forte : la rènant djui, c'est le juif qui a perdu son procès par la Résurrection du Christ et qui ne connaîtra de repos que quand il aura avoué ses torts.

120. LAMBY

Au numéro 86 nous avons déjà traité d'une branche de Lamby émigrée au 15e siècle d'Ondenval à Libomont. Ce nom est dérivé de Lambert, par Lambiert, Lambiet et Lambye, formes qui se rencontrent du 14e au 15e siècles, de même que Houby (Huby) vient de Houbert par Houbiert et Houbiet, trois formes qui étaient simultanément en usage au milieu du siècle dernier.

Lamby est un nom facile à prononcer dans toutes les langues, avec ou sans nasalisation, aussi on comprend qu'on retrouve cette forme intacte dans différents pays. Dans toute l'Allemagne, d'Aix-la-Chapelle jusqu'en Silésie, du Hanovre au Tyrol, on rencontre des Lamby, surtout des docteurs en médecine. Ils sont les descendants de quelques émigrés qui ont quitté Waimes depuis plusieurs siècles. Certains ont conservé le souvenir de leur origine waimeraise et même des documents qui les y rattachent, mais d'autres, intrigués par ce patronyme exotique, sont indécis sur le lieu et le pays de leur origine.

Suivant les conclusions du Docteur Alfred Lamby, mort en 1885, à Papenburg, c'est en Ecosse qu'il faudrait chercher le berceau de ses ancêtres. En 1333, Jacob Lamby et Allen Vipont se seraient distingués dans la défense du château de Loch Leven, sous le roi David Bruce.

Ce Lamby aurait été un homme de grande influence. Un de ses descendants, Walbeter Lamby, aurait émigré au début du 17e siècle à Anvers, pour fuir la sanglante persécution déchaînée par Cromwell contre les catholiques. D'Anvers, il vint s'établir à Malmédy. Un de ses fils serait devenu mayeur du ban de Waimes et un autre aurait émigré en France. Un libraire Lamby qui vivait en 1847 à Avignon, serait un descendant de ce dernier. Le nom de Lamby se rencontre dans les romans de Walter Scott et dans les contes islandais. Ce sont là naturellement de simples coïncidences et si dans la littérature chinoise, je rencontre des Schank et des Schenk, je me garderai de les mettre en relation avec ces patronymes luxembourgeois dérivés de Jean. Il y a en Russie un Walk, qui n'a certainement aucun rapport avec notre village de même nom.

Après ces préléminaires fantaisistes, le Docteur Alfred Lamby arrive à des données historiques. Adam Lamby, né en 1649, au pays de Malmédy, serait allé s'établir avec son frère à Ockerheim, où il est mort en 1724, comme marchand de vin.

Voilà un fait sur lequel nous pouvons tabler après l'avoir vérifié et il est permis de conclure que beaucoup de Lamby, en Allemagne, en Alsace et en France sont les descendants de ces deux frères.

Une autre branche de Lamby, établie dans le Hunsruck depuis plusieurs siècles, fait remonter ses origines à un Markus Lamby établi à Berenbach (Hunsruk) avant 1682. Nous verrons que le prénom Marquet, dont Markus est l'équivalent, se rencontre dans la famille Lamby. Toutefois, je trouve aussi un Remacle (Remaklus), dont le nom inconnu en Allemagne aurait pu se transformer en Markus, qui s'établit vers cette époque dans la vallée de la Moselle.

Enfin je signale encore un Jean Lamby d'Ondenval qui, en 1767, échange sa maison avec celle de Michel Eller de Dedenbach, dans la seigneurie de Königsfeld (Schwarzwald).

Sous Napoléon, un Lamby aurait été général à Strasbourg.

1. La famille Lamby remonte au 14e siècle. Avant 1400, vivait à Ondenval un meunier, du nom de Lambert qui laissait entre autres deux fils : Winkin et Colla. Winkin le meunier avait aussi deux fils Colla et Remacle, qui en 1467 louent en hausse publique une prairie à Ondenval laissée par Leburton de Ligneuville à la paroisse de Bellevaux, comme anniversaire. Les deux frères Lamby garantissent le loyer de 30 bodraches et demi en engageant leur fagne dit Thyrifax, entre Thirimont et Baugnez. Leurs descendants ont payé le loyer jusqu'à la Révolution Française sur cette prairie appelée le tri Leburton.

2. COLLA fils Lambier le meunier d'Ondenval, est signalé à partir de 1411, avec le surnom de Maghi ou Magis. Il était homme de fief et probablement échevin. En 1433, il relève la moitié du moulin

(vieux moulin) et meurt avant 1442. Sa femme s'appelait Nyzette, nom dérivé d'Agnès.

Trois éléments serviront à nous orienter dans la généalogie Lamby, le prénom Lambert, transformé en Lamby, qui reparaîtra plutôt rarement avant 1600, le surnom Magis et le titre de meunier. Là où deux de ces éléments sont réunis, nous sommes assurés d'être sur le bon chemin. C'est au début du 15e siècle qu'une branche de Lamby, le meunier s'est détachée d'Ondenval pour aller fonder la lignée de Libomont-Bruyères. C'est également au 15e siècle que les Lamby Magis-meunier se sont établis à Longfaye, où ils vont exploiter le moulin Magis qui a cessé de travailler vers 1880.

3. De 1461 à 1482, je retrouve plusieurs mentions de Lambiers, fils Collair Magis, qui relève 16 copes de farine sur le moulin. Il est aussi fait mention de son frère Johan Magis. En 1482, ils passent un acte au château de Rénerstein, en présence de frère Johan l'ermite de Malmédy, pour racheter à Johan Bertran de Waimes, ses droits à la moitié du moulin d'Ondenval.

4. Dès le début du siècle suivant je note à Ondenval Johan Lamby souvent cité. Il avait épousé une fille de Jaspar Wansart (n° 117). Il est aussi indiqué comme beau-frère de Gillet de Spineux et comme celui-ci avait épousé Genon la fille Johan Lamby de Libomont (n.86), nous devons en conclure que notre Johan Lamby qui continue la lignée à Ondenval, aura fait un crochet par Libomont.

D'ailleurs, il avait d'autres frères : Wilhame Lamby de Remonval, mort en 1530, laissant deux fils Johan et Querin et Ivenea Lambie, veuve avec un fils, Léonard.

Le nom de Lamby va tomber en quenouille, car il n'a qu'une fille du nom d'Agnès qui aura assez d'autorité pour sauver la lignée et le nom. Elle va porter le nom de « moulneresse » qu'elle fera passer à son mari et à ses enfants jusqu'à ce que Lamby redevienne patronyme.

Johan Lamby, devenu vieux, abandonne tous ses biens, meuble et immeuble, sans rien en retenir à son filiastre (gendre), Johan le moulneresse, en 1537.

En 1522, un partage du moulin avait eu lieu entre Renard grand Johan de Rue, Colla Johan Magy et Lyenne sa sœur qui relèvent leur part du moulin d'Ondenval contre Johan Lamby.

5. Johan la moulneresse continue donc à jouir, au moins d'une part du moulin qu'il cédera à ses six enfants Adam, Johan et quatre filles. Il meurt avant 1571.

6. Adam le moulneresse a épousé une fille de Quirin Marquet de Remonval. Une seule fois, en 1575, comme pour rappel, il est nommé

Adam Lamby. A sa mort, survenue en 1621, deux fils, Marquet et Adam, et quatre filles, se partagent l'héritage paternel.

7. Adam Lamby, mort avant 1650 avait épousé Eltz, fille de Jaspar le Dosquet, d'Ondenval, dont il a quatre fils : Adam, Léonard, Jaspar et Jean. Ses fils se marient et ont chacun plusieurs enfants, dont l'aîné de chaque famille s'appelle Adam.

8. Léonard Adam Lamby avait épousé Anne Bertrand de Thirimont, où il résidait. Il en eut cinq enfants : Henri, Adam, Léonard et deux filles. Anne mourut en 1672 et Léonard se remarie l'année suivante avec Madeleine Ruffin, et trépasse en 1684. A sa mort, ses enfants liquidèrent ses dettes qui s'élevaient à 1.200 florins. Meubles et immeubles, presque tout y passa. Tous les enfants étaient présents, sauf Adam, représenté par ses frères et sœurs. C'est lui qui émigra vers Ockerheim. Il était âgé de 24 ans quand son père se remaria et n'avait aucun intérêt à rester sous l'autorité d'une marâtre, surtout que sa famille était endettée. Son frère Henri l'aura probablement suivi sur les bords du Rhin.

Remacle Lamby, né en 1640, de Henri Lamby, est établi avant 1671 à Lousen (Luxem) dans le pays de Trèves. Son nom est sans doute devenu Marcus, dans un pays où Remaclus était inconnu et est sans doute l'ancêtre des Lamby établis dans le Hunsruck. En 1680, Markus Lamby est parrain d'une fille de Roland de Trupe à Berenbach. Edmond Lamby, ingénieur de la ville d'Aix-la-Chapelle, descendant de Markus, est décédé en 1940.

D'autres membres de la famille vivent encore à Senheim, sur la Moselle.

A partir de la fin du 17e siècle, les Lamby vont prendre une grande extension dans le ban de Waimes et à l'étranger.

En 1740, il n'y a pas moins d'une douzaine de familles Lamby dispersées dans la moitié sud du ban.

En 1752, Jean Lamby hérite de ses parents défunts, Saturnin Lamby et Anne Crasson, le vieux moulin et toutes ses dépendances et beaucoup d'autres propriétés qu'il partage avec son beau-frère Etienne Martin Lamby.

Jean Lamby légua le vieux moulin à son fils Saturnin. C'est celui-ci qui construisit, en 1785, la maison Crasson à côté de l'église. Souvent elle a attiré l'attention des archéologues qui en ont surtout admiré l'encadrement de la porte en pierre de Recht sculptée, avec un écusson armoirie à l'anille de moulin. C'est à juste titre que la famille Lamby, dont les ancêtres ont été meuniers pendant plus de quatre siècles, portait le blason des meuniers. On raconte que la femme de Saturnin Lamby était très dépensière. Son mari serrait son argent dans une armoire aménagée dans le mur, au-dessus de la taque, partagée en deux par une

cloison. J'ai vu le trou que la femme doit avoir fait dans la cloison, pour arriver aux économies de son mari. Il est vrai que ce travail semble plutôt avoir été l'œuvre d'un cambrioleur que d'un membre de la famille.

Le grand-père des vieux Crasson acheta cet immeuble, habité encore par des descendants.

Une branche de Lamby, encore vivace dans la commune de Waimes et les environs, remonte à Jean Lamby, né en 1720, de Jean Lamby et de Marie le marichal d'Ondenval.

En 1751, il épouse Elisabeth Thérèse Blaise, sa cousine sous-germaine d'Ondenval. De ce mariage naquit, en 1768, Jean Gilles, qui épouse, en 1795, Anne Marie Devos d'Ondenval. Ils sont les parents de Jean Gilles, né en 1814. Il épousa M. Suzanne Xhayet dont il eut entre autres Jean Michel, Jean Joseph et Florent. Ils surent mettre à profit les ressources naturelles d'Ondenval et des environs pour leur faire développer un commerce important d'écrevisses et de grives. Le commerce d'écrevisses prit fin vers 1885, à la suite d'une épidémie qui dépeupla nos rivières l'Amblève et l'Our de ces crustacés. Jean Michel alla continuer son commerce à Weywertz et Florent à Faymonville, où il fut proclamé sultan.

Dès le 15[e] siècle, il s'est développé à Longfaye une branche Lamby qui portait aussi l'épithète de meunier. Je n'hésite nullement à la rattacher à celle d'Ondenval qui portait le surnom de Magis. Entre Longfaye et Xhoffraix, il a existé autrefois un moulin appelé « Moulin Magis », il a cessé de moudre vers 1870 et a été remplacé par le moulin de Bayhon. La coïncidence de ces noms Lamby-Magis et meunier, doit nécessairement nous reporter à Ondenval où nous trouvons ces trois noms réunis.

Au-dessus de Polleur et à Sart, il y a une ancienne famille de meuniers qui s'écrivent Magis et qui pourrait aussi avoir son origine à Ondenval.

C'est probablement à la lignée de Longfaye que se rattachent les Lamby dispersés à Ovifat, Sourbrodt, Xhoffraix et Libomont.

A Walk, vivait au milieu du siècle dernier un certain Lamby très facétieux. Tonnelier de son métier, il aimait à raconter l'histoire suivante qu'il affirmait être authentique. Un jour qu'il repassait par Airheid, il est surpris par un groupe de bohémiens qui le dévalisent et l'enferment dans un tonneau. Lamby avait beau crier, personne ne l'entendait. Tout à coup, il remarque un être vivant qui rôdait autour de son tonneau. Par le trou de la bonde, il reconnut un loup que l'odeur des reliefs et de la viande fraîche avait attiré. A un moment donné que l'animal levait une patte contre le tonneau, le prisonnier parvint à saisir par le trou de la bonde, le bout de la queue qu'il attira vivement vers l'intérieur. Pris de peur, le loup s'enfuit avec le tonneau vers la pente d'Airheid, où l'animal et le tonneau roulent jusqu'en bas. Par le choc, le tonneau fut décerclé, le loup s'enfuit et Lamby ramassa les douves et s'en retourna chez lui.

121. MOUTCH

Voilà certainement un des surnoms les plus tenaces d'Ondenval. C'est en 1734 qu'il est accolé une première fois au nom de Martin Lamby, dit « mouche ». Suivant une tradition familiale, ce sobriquet lui aurait été donné parce que, trouvant un jour une pièce de monnaie, il aurait dit « louke, von'la on mouch! ». Suivant une autre tradition, il aurait reçu ce surnom parce qu'il était riche et qu'il possédait beaucoup de moutchs. Comme on ignorait le sens de moutch, on aurait supposé que c'était une pièce de monnaie. C'est d'ailleurs le sens qu'on lui donnait jusque dans ces derniers temps à Malmédy, dans l'expression « mètans on moutch » alors que chacun versait une pièce de monnaie pour faire une cagnotte. M. le professeur Jos. Xhayet (Folkore Stvelot-Malmédy, tome XI-1947-P. 138), a recherché l'origine de cette expression. Elle vient de l'allemand mutsch qui signifie réserve de fruits ou d'argent, wallon gô ou tchè. Il n'est donc pas impossible que ce surnom ait été attribué à Martin Lamby, parce qu'il aurait eu une bonne réserve l'argent.

En 1770, Anne Catherine Lamby, héritière du surnom de moutch épouse Jean François Crasson et lui lègue son surnom. Son fils Jean Quirin épouse vers 1811 sa petite cousine Jeanne Lamby. Leur fils Henri Fr. Crasson, né en 1816, hérite la maison de l'ancêtre Lamby-Moutch, et en même temps le surnom.

Jean Joseph Xhayet, mort en 1865, avait trois fils Jean Pierre, Jean Laurent et Jean Henri qui épousent en 1845, 1845 et 1848 les trois sœurs Anne Catherine, Marie Barbe et Marguerite Crasson, qui apporteront en dot à leurs maris le surnom de Moutch qui s'est transmis, jusqu'aujourd'hui, aux descendants.

122. MARICHAL dit BOZETTE

Je ne fais que signaler ici ce surnom qui remonte à trois siècles en arrière, sous la forme primitive de Bozette ou Bozetanus et que je traiterai plus amplement en parlant de la maison amon Bozette à

Waimes. En wallon bôze et bozette désignent un chemin profond où l'eau sourd et s'arrête.

Les Marichal d'Ondenval, comme ceux de Gueuzaine et les Marichal de Waimes descendent d'une importante famille de Boussire-Libomont, dont un grand nombre de membres ont exercé des fonctions dans le ban de Waimes, comme mayeurs, échevins, sergents, marguilliers, etc.

Le premier de la lignée, que je trouve dans les vieilles archives du pays, est Dony de Boussire, mort avant 1461 (voir n° 98). Je reprends à la 5e génération.

5. SERVAS JOHAN DENYS-échevin de la court de justice, mort avant 1610 avait épousé Catherine fille de Winkin le Maréchal, dont il hérite en 1557 la masure et le nom.

6. Son fils MATHY SERVAS, meurt vers 1629, dans sa maison, près du cimetière de Waimes, ne laissant qu'un fils et une fille.

7. JEAN MATHY SERVAS, avait épousé, une fille le Marquis de Rue. Il fut sergent de la cour de justice, ainsi que son fils Servais, il mourut vers 1670.

8. Son fils LEONARD JEAN MATHY SERVAS, hérite en 1673 la «brassine» de la maison paternelle, sise près du cimetière (maison Léon. Margrève). Il avait épousé Johanne Mathy Pirotte et meurt en 1710. Ses deux fils Jean et Mathieu porteront dorénavant le patronyme Marichal.

9. MATHIEU MARICHAL, épouse Marguerite, fille Jean Bragard de Rue. Il semble que c'est par elle que le surnom Bozette est entré dans la famille Marichal.

10. Leur fils MATHIEU épouse Marie-Thérèse Grosjean, dont il a entre autres enfants Mathias, né en 1758, et Henri François. La fille de ce dernier Marie-Thérèse, dite Bozette de Rue, portera ce surnom dans la famille Mathonet de Bruyères-Walk.

11. MATHIAS épouse en 1786, Catherine Mise. Leur fils Jean François se marie à Ondenval, en 1812, avec Anne Marie Grosjean. Il est le père de Léopold MARICHAL, mort en 1916, à l'âge de 91 ans. La dernière génération est le 16e depuis l'ancêtre Dony de Boussire, en l'espace de cinq siècles.

La maison occupée aujourd'hui par des descendants de la famille Marichal, est une des plus anciennes du village, qui existait déjà, il y a plus de trois siècles.

123. RENARD

S'il fut au moyen-âge un prénom fréquent, dont l'usage s'est conservé jusqu'au 18e siècle, c'est bien celui de Renard. Au temps où les animaux parlaient, un romancier du moyen-âge attribua ce nom à un animal dans l'ancien nom goupil s'éclipsa devant celui de renard. La fréquence de ce prénom d'origine germanique, a développé le patronyme dans toutes les régions où l'on parle le français, et il n'est pas de commune wallonne un peu importante qui n'ait eu, ou qui n'ait encore ses Renard. Ce serait donc une grave erreur, de vouloir les rattacher à une même souche. Même dans notre région et dans le ban de Waimes, tous les Renard n'ont pas une origine commune. Il y a cependant eu une famille de ce nom qui a pris une grande extension à Ondenval où l'on en trouve encore des descendants et qui a dispersé des rejetons dans les communes voisines, à Faymonville, à Ligneuville, à Malmédy, etc.

L'ancien sénateur socialiste de Spa, Albert Renard et son oncle Prosper Renard, dont on apprécia jadis la prose dans «l'Organe de Malmédy» descendent de cette famille d'Ondenval.

L'éponyme vivait à la fin du 16e siècle au début du 17e siècle à Ondenval. Il est appelé tantôt Renard Jean Jacques et Renard Jacques, tantôt Renard Adam et finalement le vieux Renard, lorsque de jeunes Renard surgirent autour de lui...

1. Nous n'avons pas pu remonter la lignée plus haut que Jacques le Parmentier qui vivait à Waimes en 1524. Comme les tailleurs en général, il n'a pas eu d'histoire. Il servait sa clientèle, vivant en chambre close et mourut à une date inconnue. Nous ne pouvons en dire autant de son fils Thomas qui vivait à Rue. Il avait épousé Sophie Querin Grand Johan et entretenait son beau-frère Linard pour sa part. Vers 1550 il avait tué Paquay d'Asurwaimes. D'après la loi en vigueur sa maison devait être brûlée. On supplia les autorités de n'en rien faire et on la céda pour 200 florins à Linard fils Paquay Nocent, qui s'obligea à entretenir Linard et Sophie qui se plaignaient des mauvais traitements de Thomas. Quant à ce dernier, l'histoire ne nous dit pas ce qu'il devint.

2. Jacques avait un autre fils du nom de Johan qui s'était marié à Ondenval avec Linette Adam, devenue veuve avant 1564. Selon l'habitude de l'époque, elle se remarie avec Querin Simon. Johan Jacques avait cinq enfants : Gilles, Johan, Jacques, Renard et Jehennette. En 1564 Jehennette épouse Léonard Cœn (Crasson). Il fut fait à cette occasion un contrat de mariage en bonne et due forme qui devait empêcher tout désaccord entre parâtre et Linette d'une part et le jeune ménage et leurs frères d'autre part. La paix règna entre eux tous. Gilles est l'ancêtre des Giet-Marsaut.

Linette mourut en 1594 et ses enfants achevèrent le partage familial. Jacques partit en guerre et ne revint pas.

3. Renard est parfois appelé Renard Adam de son grand-père maternel. Léonard Adam, frère de sa mère avait quitté Ondenval pour aller s'installer à Longfaye où il introduisit le patronyme Adam encore en usage. Renard fut un homme avisé, laborieux et économe. Il fit de fréquentes acquisitions de terrains au cours de sa longue carrière, jusqu'en 1623. L'année suivante, se sentant réellement vieux et épuisé -depuis plusieurs années on l'appelait « le vieux Renard »- il remit tous ses biens, meubles et immeubles, à son fils aîné Adam pour l'entretenir, lui et sa femme Marie, dont je n'ai pas retrouvé le nom de famille. Il mourut en 1627. J'en retrouve trois fils : Adam, Johan et Colas. Colas n'a pas de descendance, Jean meurt en 1642 et Adam continue la lignée...

4. Sans avoir joué un rôle important dans la vie publique, Adam le vieux Renard n'en reste pas moins un personnage de marque, tant par une certaine aisance que par sa parenté et par une famille nombreuse, qui va s'allier aux meilleurs familles et s'éparpiller dans le ban. En 1632, il épouse Marie Samray de Faymonville, une femme généreuse, travailleuse et dévouée, mais qui avait peut-être le défaut de parler un peu trop et de fréquenter trop souvent les pèlerinages de Mariawald, de Trois-Vierges et autres. Elle eut le malheur de tomber, en 1680, entre les mains de la justice, sous de nombreuses accusations de sortilège. J'ai raconté autrefois, dans la « La Semaine » cette triste histoire de sorcellerie, dont Marie, âgée de 77 ans, fut la principale victime. Après avoir séjourné des mois dans les cachots de Renardstein et de Stavelot, après avoir subi plusieurs fois de cruelles tortures et s'être accusée elle-même des crimes les plus fantastiques pour en finir plus vite avec ses souffrances et les frais que son procès occasionnait à sa famille, elle fut enfin « relaxée » parce que ses juges avaient acquis la conviction qu'elle était innocente. On est ému de la naïve crédulité de cette époque, quand on voit ses enfants lui rendre visite en prison, et la supplier de l'avouer si elle est sorcière, afin de sauver son âme. Ils lui reprochaient aussi, avec amertune, que son état de sorcière pouvait nuire à leur avancement, et les empêcher de faire de bons partis. De son côté, elle leur recommandait de bien élever leurs enfants, de les bénir matin et soir, de surveiller leurs sorties et surtout de les empêcher d'assister à ces « houeries » (Huhrerei : soirées immorales) où ils se pervertissaient. Elle aimait à répéter ces mots : « heureux qui sait attendre ». Ils furent prophétiques car, contre tout espoir Marie fut libérée, le 18 juillet 1680.

Adam le vieux Renard dut porter de biens grandes peines dans ses vieux jours. Il eut le bonheur de voir l'acquittement de sa femme, mais, épuisé, tant par la vieillesse que par la calamité qui avait fondu sur

sa famille, il quittait les misères de cette vie, deux mois après le retour de sa femme. Circonstance inouïe et qui crie vengeance malgré que Marie fût reconnue innocente, sa famille dut payer les frais énormes du procès. Adam le vieux Renard laissait quatre fils et trois filles, tous avantageusement mariés, qui avaient partagé l'héritage paternel en 1676.

5. Jean le vieux Renard avait épousé en premières noces Jehenne Crasson et en secondes, Marie Adam Lamby. Le partage familial eut lieu en 1708, entre trois fils, Servais, Jean et Adam et trois filles.

6. Adam le vieux Renard épouse en 1714 Marie Lecoq de Steinbach dont il a plusieurs enfants, entre lesquels je signale Jean Pierre, né en 1721.

7. Jean Pierre le vieux Renard épouse, vers 1750, Marie Madeleine Herman d'Ondenval. A partir de cette époque l'épithète de « vieux » disparaît pour ne laisser subsister que la patronyme Renard.

8. Son fils Jean Quirin, né en 1758, épouse en 1802 Anne Marguerite Lauterbach de Murringen. Le curé Dantine, qui ne semble pas avoir connu un mot d'allemand, écrit quelque part ce nom sous la forme difficile à reconnaître : Outrepanche. Entre 1802 et 1820 ces deux époux eurent un grand nombre d'enfants, dont les uns s'établirent dans la commune, tandis que d'autres émigraient. Je crois que les Renard de Malmédy, Liège et Spa sont issus des époux Renard-Lauterbach.

9. De leur fils Jean Quirin, né en 1802, époux de Marie Odile Nœl est né, en 1839, Jean François Renard, père de Léonard Renard, dit d'Anvers. Depuis Jacques le Parmentier du début du 16e siècle, la branche Renard a atteint la treizième génération.

En 1758, mourait le Révérend prêtre Renard, premier recteur d'Ondenval. Il n'était pas natif de l'endroit, mais peut-être descendait-il d'un Renard d'Ondenval.

Une autre branche de Renard, aujourd'hui éteinte dans la commune est celle des Paulis Renard, communément appelés Pâlwis. Jean, fils de Renard Jean Jacques ou le vieux Renard, mort en 1642 avait eu un fils appelé Paulus Johan Renard, dont les descendants furent appelés Paulis-Renard. Cette famille, encore vivace au début du siècle dernier, s'est éteinte vers la fin du siècle, avec le trépas de vieux célibataires, les frères Pâlwis, qu'un voisin avait recueillis et dont il hérita le « bonnet Pâlwis » comme on disait à cette époque. Leur maison, disparue, se trouvait vis-à-vis des maisons Devosse et Steffens, de l'autre côté du chemin.

Un fils d'Adam le vieux Renard, du nom de Henri, était marié dans une des masures de Libomont, où il avait un commerce et une brasserie. Le jour de Ste Anne 1692, qui était fête de précepte à garder comme

le dimanche, Jean le vieux Renard, chargea trois tonneaux à la porte de Pierre Mélotte, près de l'église à la sortie de la messe basse au grand scandale des fidèles pour les conduire chez son frère Henri.

Henri eut aussi un fils appelé Paulus Renard, dont la fille épousa, en 1732, Jean Dethier de Robertville, qui alla fonder la lignée des Dethier de Libomont, Malmédy, Rue, Gueuzaine (Querin-Joseph) etc...

124. GIET dit MARCEAU

Je suis tenté de ramener les Giet d'Ondenval et de Faymonville à une souche unique qui a eu ses racines à Ondenval, mais s'est développée à Steinbach, dans la maison occupée ci-devant par Joseph Bodarwé. Des membres de cette famille émigrés vers St-Vith et l'Allemagne, voire l'Autriche, s'écrivent Giet et parfois Gieth, mais le nom se prononce Guite.

Giet s'est développé de Gilles par l'intermédiaire de Gillet et, comme Gilles est un prénom fréquent le patronyme peut avoir pris naissance un peu partout. Le surnom de Marceau, attaché à une famille Giet d'Ondenval, qui lui sert en quelque sorte de blason ou de marque distinctive, me permettra de repérer facilement et sûrement son ascendance. En 1737, est cité à Rue Hubert Giet, dit Marceau, originaire de Steinbach. Nous avons là un jalon certain dans le crayon généalogique de la famille en question.

Mais d'où vient Marceau et que signifie ce nom? Il y a bien un arbuste très commun qui s'appelle saule marceau ou marsault, dont les châtons poussent aux tout premiers jours du printemps avant les feuilles mais ce nom est trop savant pour avoir été emprunté par la voix populaire. Marceau est aussi un patronyme illustré par un grand général français, tué en 1796 par les Autrichiens. Toujours est-il que les Giet de Steinbach auront déjà porté ce surnom car c'est de Servais, frère de Hubert Marceau que descendent les Giet-Marceau modernes.

Comme les Renard (n. 123) les Giet descendent de Jacques le Parmentier de Rue. Son fils Jean Jacques avait outre Renard, un fils du nom de Gilles, qui est toujours cité sous le nom de Gilles Jean Jacques. Il avait épousé Anne la fille Léonard le Herna de Steinbach, où il va s'établir. A sa mort, survenue après 1630, il laisse deux fils Jacques et Léonard et plusieurs filles. La part que chaque enfant reçoit, en 1624, est une preuve que Gilles était bien situé, comme son frère Renard Jean Jacques (n. 123).

4. Jacques Gillet appelé aussi Jacques le Herna du nom de son grand-père maternel sera seul à transmettre le patronyme Gille-Giet.

Son seul frère Léonard s'était engagé au service de l'empereur (guerre de 30 ans) et il est tombé vers 1627. Jacques mourut en 1631 et sa femme Anne en 1669. Après la mort de cette dernière, les trois enfants, Jean et deux filles se partagent l'héritage.

5. Jean Jacques Gillet a épousé Jeanne Servais Quérin Servais d'Ondenval (mort en 1675). Il a hérité la maison paternelle à Steinbach. Il a élevé une nombreuse famille, mais à sa mort en 1686, il ne reste que quatre enfants : Jean et trois filles.

6. Jean est encore mineur, étant né en 1674. Il habitera la maison paternelle. Le partage familial eut lieu en 1691, suivant les coutumes de l'époque, c'est-à-dire que chacun des 4 enfants a une partie (pârçon) de la maison. L'un a le corps de logis, un autre l'étable à vaches, le 3e la battière et le fournil et le 4e l'étable des brebis, quitte après de s'arranger comme ils peuvent. C'est Jean qui récupérera toute la maison.

7. Jean Giet, fils du précédent, est de nouveau seul à transmettre le nom de Giet à ses descendants. Il a épousé Marie Curtz. En 1737, les deux conjoints sont morts et les 7 enfants, deux garçons et 5 filles se partagent l'héritage qui devient toujours plus maigre, d'autant plus que les dettes familiales accaparent presque le tout.

8. Nous avons cité Hubert Giet surnommé Marceau qui épouse en 1732 Marie Winquin de Rue où il va s'établir. Il a plusieurs enfants, mais ce n'est pas lui qui continue la lignée Marceau. Ce surnom devait donc être plus ancien dans la famille.

Servais, son frère, épouse en 1735 Marie Solheid. Ils habitent à Steinbach, mais vont bientôt quitter pour aller s'établir aussi à Rue. En 1737 leur naît un fils, qui porte le nom de Jean.

9. Jean Giet épouse en 1765 A. Marie Beaujean d'Ondenval, où il va s'établir. L'année suivante leur naît un fils : Jean-François.

10. Jean François, maçon de son métier, épouse à Amblève, Elisabeth Meyers de Hepscheid. Il meurt en 1816.

11. Jean Remacle, né en 1815, épouse en 1846 Marie Jeanne Devosse. Ils ont plusieurs enfants, dont Jean Joseph épouse en 1871 Marie Marguerite Piette et continue la lignée des Marceau arrivée aujourd'hui à la quinzième génération depuis Jacques le Parmentier.

125. PIETTE (JOUSTE)

Ce n'est que depuis un peu plus d'un siècle que le patronyme Piette s'est formé à Ondenval. Ce nom de famille devrait être Jouste et plus exactement Piette-Jouste. Comme pour les Palwis-Renard les

Jacquemotte-Simon et d'autres, la voix populaire a supprimé le second élément du nom, pour ne conserver que le premier qui a aussi fini pas supplanter le second à l'état civil. En 1836, j'ai encore rencontré la forme Piette-Jouste dans les registres de l'église.

Vers 1640, deux frères venant de Faymonville, Jaspar et Piette Jost se sont mariés à Ondenval, ce dernier en 1637 avec Marie Martin le Charlier morte en 1667. Après la mort de Piette Jost en 1690 les quatre enfants, Jean, Querin et deux filles se partagent l'héritage paternel.

Vers 1687, Querin Piette-Jouste marie Jean Giet de Steinbach et leur fils Jean Piette Jouste se marie, en 1721, avec Marie le Dosquet de Thirimont.

De ce mariage naissent trois fils : Jean, Quirin et Nicolas. Nicolas Piette-Jouste épouse, en 1756, Jeanne Catherine Paquay. Ils eurent aussi trois fils : Jean Servais, Nicolas et Gilles. Ce dernier achète, en 1794, du docteur Steinbach, une maison à Rue (Jean Rosen) et quelques biens pour 940 talers. Son fils Gilles Joseph Piette fut un grand bienfaiteur des pauvres et de la Conférence de St-Vincent. Il était aussi un grand ami des animaux. Il était riche de 7 filles. Ayant engagé comme berger Mâtin d'Ondenval, il lui promit une de ses filles, s'il gardait bien ses moutons, mais lui, difficile, de répondre : « vos n'me friz dja aihe avou si pô d'tchwès ».

Jean Servais Piette-Jouste (1778-1826) épouse, en 1812, Marie Catherine Crasson (1789-1859). Leur fils Gilles Piette (Jouste) (1815-1899) épouse, en 1843, Marie Jeanne Xhayet (1817-1897). Ils sont les parents de Gilles-Joseph Piette qui fut pendant plus de 50 ans sacristain d'Ondenval. Il épouse, en 1883, Marie Louise Piette, petite fille de Nicolas Piette-Jouste. Ils étaient quatre fois parents au 3e degré, ainsi que Nicolas Piette le tchârlî, alors que leurs parents respectifs n'avaient pas eu besoin de dispense pour se marier. On pourrait demander la solution de ce problème de parenté, dans le coin des chercheurs d'une revue. Les 4 aïeuls du mari étaient respectivement frères et sœurs des 4 aïeuls de son épouse. D'un côté Piette-Jouste Crasson et Xhayet-Grosjean, de l'autre Piette-Jouste, Gilles-Joseph Piette, Xhayet. Le fils de ce dernier Crasson et Grosjean-Xhayet. Le fils de ce dernier, sacristain à Waimes, depuis près de cinquante ans, a élevé une belle famille de six enfants (plus un mort) dont trois se sont donnés à Dieu. L'aîné, Egi, né en 1914, est entré dans la Congrégation des Pères du Saint-Esprit. En 1938 il partit en mission dans l'Angola Portugais. Trop plein de dévouement et animé d'un zèle héroïque pour la conversion des noirs, il s'épuisa en peu de temps, dans sa tâche ardue de missionnaire. Après avoir dû interrompre pendant quelques années son travail, pour venir rétablir sa santé au Portugal, il rentra dans sa mission, mais bientôt, mûr pour le ciel, il mourait pour la conversion des noirs, le 22 janvier

1947. Sa sœur Lucie, entrée chez les Sœurs du Saint-Esprit, en 1938, est depuis deux ans dans une léproserie à Abang-Mbang, au Cameroun français.

Sa cadette, Jeanne, est entrée en 1941 chez les Sœurs de St-Augustin à St-Vith, où elle s'applique au soin des malades.

Maria, l'aînée, se dévoue comme responsable, à l'œuvre des ménagères rurales de la paroisse de Waimes, Franz est agronome au service du Bœrenbond Belge et Jean organiste à St-Vith.

126. MELCHIOR

Les noms des trois rois mages Gaspar, Melchior et Balthazar sont fréquents dans la patronymie. Tandis que Balthazar n'a pas eu de vogue en Wallonie, il était fréquent dans les villages de langue allemande et dans le Luxembourg sous les formes Balt, Baltes, Balthus, Baltia (Dinant-Namur), etc. Gaspar, sous la forme adoucie Jaspar, était autrefois très fréquent chez nous, comme son nom de baptême, mais Melchior se rencontre moins souvent.

Le prénom apparaît une première fois en 1589 avec Melchior fils Johan Bellebarbe d'Ondenval. En cette année, il fut émancipé par son père avec son frère Johan. Cette cérémonie consistait à recevoir de leur père une écuelle et une cuiller, ce qui signifiait qu'ils devaient se nourrir eux-mêmes. Pendant quarante jours, ils n'osaient pas rentrer dans la maison paternelle et ils recevaient une pièce de terre pour satisfaire aux trois amendes, c'est-à-dire qu'ils étaient propriétaires et s'ils avaient des démêlés avec la justice, ils étaient à même de payer les petites, moyennes ou grosses amendes. Ce Melchior ne semble pas avoir légué son nom à ses descendants.

Jaspar le Dosquet d'Ondenval, fils de Johan le veuf (n. 106) avait deux fils, Léonard et Melchior, et deux filles. Le 21 novembre 1617, Melchior épouse Anne, fille de Renard le Crasson. C'est lui l'ancêtre des Melchior dont le nom prit une certaine extension au XVIIIe siècle sous les formes de Melchior, Mentior et Melchior-Renard. Melchior mourut en 1673 à un âge très avancé car il est le seul, au cours du siècle, pour lequel le nécrologue indique qu'il était « plein de jours ». Les prénoms Renard et Melchior reparaissent très fréquemment.

En 1743, il y a encore deux familles de ce nom à Ondenval et une à Thirimont. Cette dernière seule, dont est issue une branche à Ovifat, a continué à se maintenir jusqu'aujourd'hui, mais est en voie de disparaître. Peut-être que les Melchior de Malmédy et des environs descendent de cette famille.

Après avoir donné l'origine des anciennes familles autochtones, il me reste à passer la revue de celles qui ont immigré et qui par des alliances avec des familles sédentaires, ont acquis droit de cité dans notre commune.

127. OLIER

Une des plus anciennes en date est celle d'Antoine Olier, originaire de Richemont, près de Metz, qui épouse, en 1735, à Malmédy, Jeanne Beaujan d'Ondenval, où il vient s'établir. Le nom s'est éteint il y a quelques années avec Jean Olier, un homme exemplaire par sa piété et son dévouement aux œuvres de charité. Ce nom est l'équivalent, en France, de notre Stordeur ou Batteur et de l'allemande Ohligschlaeger. Il est dérivé du vieux français olieur, marchand d'huile ou propriétaire d'un moulin à huile. Ce patronyme aura pris naissance au sud de la France, dans le pays des oliviers.

128. LIVET

A première vue, on serait tenté d'établir un rapprochement entre ce nom et celui de Lovet, dérivé de loup, que j'ai signalé avec le patronyme Loffet, mais la distance entre eux est immense. Il apparaît pour la première fois en 1765, avec Jean Livet, qui avait épousé Anne Marie Boniface d'Ondenval. Je n'ai pas retrouvé son origine, mais il est évident qu'il venait de France comme beaucoup vers cette époque, tels Olier, Delorme, Paris, instituteur à Walk, Rouzière, maître de langue à Waimes, Doumergue, Benard qui habitait au tchestê et beaucoup d'autres.

On connaît des littéraires français de ce nom, entre autres Charles-Louis Livet, né en 1828, au centre de la France. Le nom s'est développé de l'anthroponyme Olivier, comme Collet de Nicolat, Nizet de Denis (ou Agnès), etc. Avant de se fixer définitivement dans la forme actuelle, il fut assez malmené à ses débuts, car j'en relève les graphies Liwet, Nivet, Nivoit et Olivi. C'est une des rares, parmi les nombreuses familles étrangères, établies à Ondenval au XVIIIe siècle qui a pris une grande extension et montre encore une forte vitalité.

129. DEVOSSE

Henri-Joseph Devosse, originaire de Salm-Château, épouse en 1743 Anne Marie Mathieu d'Ondenval. En 1748, il y achète une maison avec jardin potager et « wagnant courtil ». Plusieurs enfants sont issus de ce mariage, mais la famille n'a pas pris de grand développement dans la paroisse. Une partie des descendants est retournée au pays de Stavelot.

Le nom est d'origine flamande. De Vos (le renard), très fréquent en Flandre, a reçu en Wallonie une forme romane. Au début du dernier siècle, il n'y avait pas moins de cinq familles Devosse à Ondenval. Une seule s'y est maintenue avec Jean François qui épouse en 1835, Anne Marie Piette. Leur fils Nicolas, né en 1837, est l'ancêtre des Devosse actuels surnommés Benz. Voici l'origine de ce surnom.

En 1785, Nicolas Bintzen, d'Andler, près de Schœnberg, épouse A. M. Nouprez de Bruyères, où il s'établit. Trois fils, grands et forts, furent enrôlés par Napoléon, mais deux restèrent dans la compagne de Russie, tandis que Gilles revint au pays. Il se marie à Ondenval en 1821, avec Angeline Talbot. Son neveu Jean-Pierre Binz va s'établir à Ovifat dans la maison Kornwolf. Ses deux filles ont quitté le village et le nom est éteint.

Sa fille Madeleine épouse en 1865 Nicolas Devosse qui hérite la maison de son beau-père ainsi que son nom, qui, dans la bouche du peuple, devint Benz.

130. BARTHELEMY

Comme la précédente, cette famille est originaire de Salm-Château. en 1781, Englebert Barthélemy épouse M.A. Lamby, mais je crois qu'ils sont établis à Waimes. En 1858, Henri Joseph épouse Marie Dethier de Rue. On se rappelle encore que leur fils Nicolas Barthélemy de Rue, fut trouvé assommé entre Ondenval et Thirimont, quelques mois avant la guerre de 1914. Il mourut peu de jours après, sans avoir pu donner des indications sur les auteurs du forfait. La guerre ayant éclaté, la justice ne continua pas l'enquête au sujet de cette question mystérieuse, qu'il n'eût pas été difficile d'élucider.

131. GODEFROID

Le fondateur de cette famille, Guillaume Godefroid, de Spa, vint s'établir à Ondenval, en 1767, par son mariage avec Catherine Simon Epe. Ils eurent quatre fils : Jean-Joseph, Michel, Nicolas, Jean-Quirin et deux filles. Seul, le premier enfant est né à Ondenval car, en 1770, Godefroid s'établit à Mirfeld.

Michel Godefroid épouse, en 1796, M.A. Jamar d'Ovifat et s'éta-

blit à Ondenval, où il élève une famille de quatre garçons et de deux filles. L'aîné, Nicolas, né en 1796, se marie, en 1816, à Kirchweiler, près de Gerolstein.

On a beaucoup parlé d'un héritage fabuleux en Amérique, évalué à 100 millions de francs, qui en 1928, mit en émoi tout le village d'Ondenval. Quoique j'aie eu en mains tous les papiers de cette affaire, il ne m'a pas été possible de m'en faire une idée nette. Suivant la tradition, Nicolas, qui habitait à Prüm, aurait, un beau jour, vendu tout ce qu'il possédait et aurait quitté clandestinement le pays.

Arrivé à Hambourg, il y aurait abandonné ses enfants et se serait embarqué avec sa femme vers les Etats-Unis. Bientôt il meurt et sa femme épouse un Américain, dont elle a une fille du nom d'Elisabeth. Abandonnée de son mari, elle reprend le nom de Godefroid, sous lequel elle fait inscrire sa fille. Gouvernante dans une riche famille, dont elle hérite, Elisabeth Godefroid aurait habilement géré sa fortune et possédait même une ville entière, appelée de son nom Goderoidcourt. Elle mourut à un âge très avancé, après 1920, léguant son immense fortune à ses parents d'Allemagne.

Il est vrai que les Godefroid d'Ondenval ont eu des parents en Amérique, mais l'histoire de l'héritage n'est qu'une fable, ou un malentendu, qui, pendant des années, a défrayé les conversations du pays et a fait dépenser beaucoup d'argent à certains des prétendus héritiers. Encore que l'histoire eût été authentique, c'étaient les enfants de Nicolas abandonnés à Hambourg ou leurs descendants, qui auraient été bénéficiaires. Que ses descendants existent réellement, j'en ai la preuve formelle, car j'ai découvert à Bonn un docteur Jyrr, qui est l'arrière-petit-fils de Nicolas Godefroid et donc le petit-neveu de la riche américaine si elle avait existé.

La maison de Guillaume Godefroid, dit amon Guilyame, habitée par son descendant Alexandre Theissen, a été démolie par la famille Louis Klein, qui en avait fait l'acquisition.

132. CAPPE

Originaire de Houtain Saint-Siméon, près de Visé, Jean-François Cappe épousa en 1770 M.C. Boniface d'Ondenval. Cette famille n'a pris aucune extension dans la commune et pour autant que je sache elle n'est plus représentée que par deux souches à Ondenval et à Montenau, avec un garçon et deux filles. Elles est remarquable pour avoir produit des maçons qui comptaient parmi les plus habiles dans le pays.

133. MARTIN

Suivant une certaine tradition familiale, les Martin seraient originaires d'Autriche. C'est bien possible, mais il faut s'entendre sur le mot Autriche, dont la dénomination s'étendait au XVIII[e] siècle sur le Luxembourg, la Principauté de Stavelot, Malmédy et les provinces belgiques. Ces papiers de famille peuvent avoir porté la mention de Marie-Thérèse ou d'un empereur d'Autriche, quoique la famille fût originaire de nos contrées. Le nom lui-même indique une origine romane.

En 1761, Hubert Martin d'Eibertingen et son épouse Marie Gillis achètent une propriété à Ondenval, pour 650 dallers. En 1761, naquit Henri Nicolas qui épouse, en 1791, Marie Catherine Demoulin de Faymonville, Nicolas Martin, horloger, vint s'établir à Waimes, dans la maison Jean Renard qu'on a appelée jusque maintenant « amon l'ârladjî ». Il mourut en 1826.

Son fils Jean-Pierre (+ 1864) épousa en 1832 M.C. Dethier d'Outre-Warche. Lui aussi était horloger. On retrouve encore, par-ci, par-là, des horloges montées dans de grandes caisses avec poids et balanciers et cadrans en étain, aux chiffres de Nic. Martin et J.P. Martin du début du siècle dernier. Ils ne les fabriquaient pas de toute pièce, mais commes les horlogers d'aujourd'hui, ils y faisaient graver leurs noms. J'ai retrouvé des notes de J.P. Martin : réparé une montre, remis des dents à une « bobine » de montre, remis un arrêt, etc. Il rebrasait aussi toutes sortes d'objets.

Il laissait deux enfants : Marie-Louise qui épouse Joseph Schomus de Libomont, qui portera le surnom de « l'ârladjî » attaché à la maison qu'il habitera et (Pierre)-Henri, le père des Martin de Robertville et de Sourbrodt qui avait épousé la sage-femme, domiciliée à Morfat.

134. GABRIEL

Les Gabriel d'Ondenval n'ont aucun lien de parenté avec les Gabriel du ban de Bellevaux. Ils descendent de la famille Xhayet (n. 3). Léonard Johann Renard dit Xhaille, né à Ovifat vers 1550 épousa en 1581 Anne le Herna de Steinbach. De ce mariage naquit un seul enfant qui reçut le nom de Gabriel et fut appelé Xhaille et le Herna. Vers 1610, il épousa Anne de Menderscheidi. Il en eut six enfants, deux filles et quatre garçons. Michel, l'aîné, va transmettre à ses enfants le surnom de Gabriel, tandis que les autres garderont le nom de Xhayet. Gabriel avait une forte personnalité et acquit une fortune rondelette. Il mourut vers 1645.

Son fils Michel Gabriel eut deux fils et deux filles. Les fils Servais et Michel font souche et propagent le patronyme Gabriel. Ils portaient en même temps le surnom de Houran devenu Hourâ. Je ne sais si c'est une déformation de Herna, surnom du père, ou si cet appellatif leur vient par alliance avec la famille Houran de Ligneuville, ce qui est plus probable.

Cette famille prit une certaine extension à Remonval et à Ondenval, au cours du XVIII[e] siècle. En 1743, il y avait cinq familles de ce nom et quatre en 1810, dont Gabriel Gabriel arpenteur à Ondenval.00

Une seule famille survivra avec Quirin né en 1833 à Grosbois, père de François, dont un seul descendant survit encore à Ondenval.

135. STEFFENS

Voilà une des rares familles qui nous vienne de l'Est. C'est un phénomène curieux qu'à partir du XVI[e] siècle et peut-être déjà avant, les émigrations se font surtout de l'Ouest vers l'Est. Beaucoup d'étrangers nous sont venus de France et de Belgique et, dans nos contrées, il y en a beaucoup plus qui ont émigré vers l'Allemagne que vers la Belgique. Ce phénomène est peut-être dû au fait d'une population plus dense à l'Ouest et plus probablement du commerce qui se faisait vers le centre de l'Allemagne. A partir de la fin du XVIII[e] siècle, les immigrations allemandes vont prendre le dessus, surtout après le rattachement de notre contrée à la Prusse.

En 1708 François Steffens venant de Cochem sur la Moselle, épousa Catherine Jean Paquay d'Ondenval. La famille n'a pas pris une grande extension à Ondenval, mais elle s'est propagée à G'doumont et à Malmédy.

La maison Steffens près de l'école s'appelait autrefois « Amon l'bouvî », probablement à cause de Henri Bovi, qui vint s'établir, en 1779, à Ondenval.

136. LORZE

Cette famille a fait son apparition seulement vers le milieu du siècle dernier : C'étaient des nomades venant de Schœneseiffen, dans l'Eifel, mais il est probable que cette famille tire son nom du village de Lorcé, au pays de Stavelot.

Deux autres familles aux noms romans, nous sont également venues de l'Eifel : Nicolas Larose de Hapscheid (Pronsfeld) établi en 1792 à Thirimont et Hubert Jeannette de Stadtkyll, marié en 1860, à Waimes.

137. DEUILLET

Ce patronyme n'est connu à Ondenval que depuis deux générations, mais il était acclimaté à Malmédy depuis plus d'un siècle. Jean Remacle Deuillet de Gohimont, se marie en 1779. La famille est étrangère au pays et pourrait bien aussi venir de France.

138. LANUIT

Venu de Herve en 1782, Joseph Lanuit épouse Marie Catherine Brisoux d'Ondenval. C'étaient des nomades qui ont quitté le pays. Quant aux Brisoux, nous en reparlerons bientôt.

139. AMON HALMESSE

Un peu écartée du village, proche du vieux chemin d'Amblève, cette maison fut probablement construite par Michel Halmus d'Elsenborn, qui épouse, en 1793, Marie Catherine Grosjean. Le nom s'est maintenu à Ondenval pendant deux générations.

140. AMON CASON

Le nom de Cason apparaît une première fois vers 1730, mais il est rarement cité jusqu'au début du siècle dernier. J'ignore tout de son origine. Sa maison était une dépendance de celle de Henri Piette.

141. AMON DEGRE

C'est la maison de Henri Giet « o l'coulé ». Suivant l'explication courante, cette maison aurait reçu ce nom parce que pour y entrer et pour passer d'une pièce à l'autre, il faut continuellement monter ou descendre des marches (w. grés). Cette explication est admissible, mais

je serais plutôt enclin à voir sous ce nom la survivance d'une famille Degré qui vivait vers 1725 à Steinbach.

142. AMON BROECK

Maison Xhayet à la Croix des Sarts. Encore une survivance d'un ancien nom, à mettre peut-être en relation avec Jeanne Brœck, qui épouse, en 1702, Herman Thomas d'Ondenval.

143. AMON CLOSE

Surnom d'une branche de Querinjean à mettre en relation avec Gaspar Clause qui vivait à Ondenval, vers 1790. L'ancienne maison Close, se trouvait au-dessus de la maison Laure Piette.

144. AMON SERVA SUZANNE

Construite en 1623 par Henri Bodarwé, propriétaire du moulin d'en face, cette maison fortement endommagée par la deuxième guerre vient d'être rasée. Dans la première moitié du siècle dernier, elle fut habitée par Nicolas Xhayet, puis acquise par Servais Crasson, dont la mère Suzanne Grosjean, restée veuve, avait légué son nom à son fils et à la maison.

145. AMON D'ANVERS

C'est le nom que portait la maison habitée autrefois par Léonard Lecoq, dit Nônôre Adam. Un étranger qui s'y rendait régulièrement avait l'habitude de chanter une chanson sur Anvers. Riant de sa marotte, les habitués, la lui faisaient chanter à tort et à travers, d'où le nom donné à la maison. Le nom de cette maison, aujourd'hui en ruines, passa à son nouveau propriétaire, Léonard Renard et à ses enfants.

146. CABRON

C'est un surnom donné à une branche de Lecoq. Je n'en ai pas retrouvé l'origine, pas plus que celle de Caton, que porte une famille Grosjean et qui est dérivé de Catherine.

147. AMON DJUSTE

Amon Djuste est le nom que porte la maison Sépulchre et le fournil d'en face. A côté de cette habitation s'en trouve une ancienne (maison Vrecher) dont le cachet architectural a été noté par les archéologues.

148. BRISSOUX

Nous notons ici ce patronyme qui a disparu de la contrée, mais qui a pris une certaine extension dans l'Eifel. En 1768, Nicolas Brissoux, qui semble être acclimaté depuis un certain temps à Ondenval, épouse Elisabeth Godefroid de Thimister. Mais il y avait vers cette époque, tout un nid de Brissoux, sur les bords de l'Amblève, car outre Marie Catherine qui épouse, en 1782, Joseph Lanuit, on trouve Melchior qui épouse en 1783 Marguerite Schodtel de Auw (Prum) et Hubert.

Ce dernier épouse Eve Anzel qui devait être de Steinbach. Sans doute ont-ils quitté le pays pour aller s'établir vers Prum. Dans l'Eifel le nom de Brissoux, qui dérive peut-être de Bressoux (Liège) va se transformer en Prison.

Tout le monde a connu cette famille de Prison qui pendant la dernière guerre venait mendier à toutes les portes. Au début elle comptait 17 enfants et le nombre augmentait toutes les années de une ou deux unités, car elle réclamait toujours des secours pour le nouveau-né.

En 1935, j'ai été mis en rapport avec Nicolas Prison, Oberpostschaffner à Trèves qui descendait de Hubert Brissoux-Prison. Un autre membre de cette famille, peut-être le frère des précédents, séjournait à Xhoffraix. Il quitta la fagne pour venir s'établir dans le ban de Butgenbach, où il épousa Marie-Françoise Henri M. de Faymonville. Il était généralement connu sous le nom de Kannenjoseph (chaudronnier) et mourut en 1797, laissant une veuve et quatre enfants : Gilles, André, Anne Catherine et Anne Marie. Ils étaient affiliés à une bande de bandits, connue sous le nom de garotteurs qui semble avoir eu son siège à Xhoffraix. La bande des garotteurs était connue dans notre contrée sous le nom de « bâne dès r'tchâfeurs » parce qu'ils garottaient leurs victimes et leur brûlaient la plante des pieds pour leur faire révéler l'endroit où ils avaient caché leur argent.

Le 18e siècle a été marqué par l'organisation systématique de bandes armées de vagabonds et de brigands, qui parcouraient les provinces et les petits Etats, incapables de s'opposer à leurs exactions. Les particuliers s'en gardaient tant bien que mal en se fortifiant dans leurs maisons : ce fut l'époque des maisons aux fenêtres bardées de fer.

Au nord c'étaient les Bockenreiters, qui ont fait des raids jusque dans nos parages, où on les connaissait sous le nom de « bâne dès Rolducs » (numéros 6 et 29).

En Ardenne, on parle encore dans les soirées des exploits de Genor et Manganette, chefs de bandes qui mettaient tout le pays à contribution et furent heureusement capturés après un vol commis chez le curé des Tailles, qu'ils avaient maltraité, ainsi que sa servante, pour connaître l'endroit où il avait caché son argent.

Ils furent guillotinés à Liège, le 5 juin 1821. Les exploits de Noyé l'Pouyou sont aussi célèbres.

Dans l'Eifel et le Hunsrück, le plus célèbre bandit, facétieux et généreux à ses heures, fut Schinnerhanes, qui doit avoir opéré jusque Butgenbach. En tout cas, dans les soirées, on racontait certains de ses exploits. Suivant une tradition du ban d'Amblève, il aurait même habité un certain temps entre Eibertingen et Kreuz-Nickel, une cabane dont les vieux ont encore vu les traces. Ce serait pour cette raison que la campagne environnante se nommerait Schinner. Ce qui est d'ailleurs peu probable.

La bande des garotteurs de Xhoffraix fut arrêtée vers 1800. Ils portaient la terreur partout où ils se présentaient. Lorsque ces vagabonds entraient dans un endroit, ils étaient les maîtres absolus : ils allaient jusqu'à une douzaine dans une maison, dont ils exigeaient ce qu'ils trouvaient convenable, sans qu'on osât leur refuser, quoi que ce fût.

Le 19 ventôse an X (10 mars 1802) Marie Françoise et ses quatre enfants accusés d'être les auteurs ou les complices d'un vol de toile et d'autres objets, commis chez Meyer de Heuem, furent arrêtés et conduits à Liège où ils occupèrent pendant trois jours la barre du tribunal. L'instruction et les débats du procès fournirent des indices certains de liaison entre les Brissoux et la bande des garotteurs et les frères furent condamnés à 16 ans de travaux forcés.

Gilles avait 19 ans et son frère 24. La veuve Brissoux et les deux filles quoique acquittées, ne furent pas mises en liberté, parce qu'il existait contre elles un second acte d'accusation.

Six jours après, les deux bandits furent exposés au pilori pendant six heures. Gilles expia sa peine dans le bagne de Toulon. En 1815, après que la Belgique fût détachée de la France, le forçat fut ramené au pays et expia le reste de sa peine à Anvers.

Après sa libération, il revint au pays natal et le 1 septembre 1820, il contractait un mariage civil avec Marguerite D. de Sourbrodt.

La nuit du 12 au 13 juillet 1821, il commit un vol de toile et d'autres objets chez l'huissier Dejong à Prum. Poursuivi pour cette action, il fut arrêté à Sourbrodt et conduit en prison à Malmédy.

Au mois de décembre, il parvint à percer plusieurs murailles pénétra dans les magasins des Landwehr, se fit une corde hors de quelques capotes de soldats, au moyen de laquelle il descendit par une fenêtre et prit la fuite. Immédiatement des patrouilles furent organisées dans tout le pays, pour retrouver ses traces. Gilles qui n'ignorait pas le fait, se tenait sur ses gardes, se cachant le jour dans les bois, et ne se hasardant que la nuit dans les villages.

Une nuit donc qu'il rôdait à Hepscheid, il s'approcha d'un cabaret où il voyait de la lumière. A l'intérieur il remarqua huit hommes de patrouille qui jouaient aux cartes. Il renouvela un des tours de Schinnerhanes. Avec la chaîne du puits, il attacha solidement la porte, puis se présenta à la fenêtre garnie de barres de fer et réclama la goutte. Après en avoir absorbé plusieurs, il eut la complaisance de délivrer ses prisonniers et se sauva dans un bois voisin.

Huit jours plus tard, il voulut renouveler le même exploit à Schoppen, mais dans sa fuite il tomba, se foula un pied et fut arrêté par un gros chien de ferme. Il fut reconduit sous bonne escorte à Malmédy et de là à Aix-la-Chapelle, où il fut condamné à six mois de prison pour s'être évadé de la maison d'arrêt.

Après ce terme, il fut transporté à Trèves, pour être jugé sur le vol de toile qu'il avait commis à Prum.

Le tribunal le condamna, le 9 août 1822, à cinq ans de prison, mais le 6 décembre de l'année suivante, il s'échappait en escaladant un mur de huit mètres.

Gilles Brissoux reprit sa vie d'aventurier et de vagabond. Sa présence fut parfois signalée dans les environs de Malmédy, de Montjoie et de Prum. Le 7 juillet 1824, il commit un vol d'habillements avec effraction chez Jacob Schwalm à Kesfeld dans le cercle de Prum.

Chargé de son butin, il s'enfuit à travers la campagne suivi de près par un groupe de paysans. Voyant qu'il ne pouvait s'échapper, il s'arrêta et menaça d'un poignard ceux qui le poursuivaient. Bientôt survint un renfort des hommes armés de faux, qui l'obligèrent à se rendre.

Pour ces derniers méfaits, la cour d'assise de Trèves le condamna, le 13 septembre 1824, aux travaux forcés à perpétuité, à être exposé au pilori et marqué sur l'épaule droite des lettes P.T. (tempore perpetuo-condamné à perpétuité). Ce jugement fut confirmé par ordre du cabinet, en date du 12 janvier 1825, sauf que la marque fut abolie.

Gilles Brissoux fut incarcéré à Werden. Le 19 juin 1837, le roi lui accorda sa grâce. Après sa libération, il vint s'établir à Sourbrodt,

où l'adjoint Gilles Toussaint et le curé reçurent l'instruction de le surveiller de près.

J'ai perdu ses traces, probablement qu'il a quitté le pays, ou que, après avoir passé 31 de ses ans de vie dans les prisons, il s'est finalement assagi.

149. QUELQUES NOMS DE LIEUX

Il y aurait un chapitre intéressant à ajouter à l'histoire de nos familles, à savoir leur souvenir dans la toponymie. Les noms de lieux aux formes si nombreuses, si variées et parfois si mystérieuses, sont souvent les documents les plus anciens et les témoins muets de l'histoire des temps passés. Je ne veux pas allonger ma chronique des familles, en faisant des incursions sur un terrain qui, un jour sera étudié par un homme compétent, mais je montrerai seulement par quelques exemples les rapports qui existent entre la toponymie et la patronymie.

Une prairie contiguë à la Grève, derrière Ondenval est appelée « O l'paxhelâwe ». Elle éternise le nom de son propriétaire qui vivait il y a plus de trois siècles, mais nous apprend aussi qu'à cette époque il y avait un troupeau d'oies à Ondenval, dont Johan Mathy, surnommé Paxhelawe, était le gardien.

Nous voudrions en savoir davantage au sujet de ce Johan Mathy. Son père, Mathy Johan le Clerc, appelé aussi Mathy Marquet, descendait d'une des familles les plus honorables de Waimes qui était alliée à celle des Le Maire, la première du ban.

En 1559, Johan Mathy avait tué « par fortune de cas d'homicide Henry d'Ondenval. Son surnom de Paxhelawe lui fut probablement donné, parce que devenu pauvre et endetté, il fut réduit à garder les oies du village. Sa maison était située au-dessus de la Grève devant Rôbroû. Quand il mourut, il laissait une fille Gillette, et une dette de 270 dalers. Gilson Barthélemy Pleunus de Malmédy, son créancier, fit vendre tout son bien. Longtemps le nom de Gilson resta attaché à un champ devant Rôbroû et celui de Paxhelawe subsiste encore un peu plus bas.

O l'fagne do d'hâ. Qui reconnaîtrait dans ce nom déformé celui de Godescalc Molber de Thirimont, qui, en 1440, acheta cette fagne qui garda son nom. De Godescalc elle devint Godxha, Dodxha et enfin do d'hâ (du déchaussé).

« O l'wèvèsche »-Un nom qui m'a longtemps intrigué et dont j'ai fini par trouver l'origine. En 1706, Jean Wébers, marchand de Butgenbach, avait prêté 32 écus à Jacob Marquet d'Autselboren (Faymonville). Pour effacer sa dette, le débiteur cède à Webers des terrains qu'il possède à Ondenval. En 1716, celui-ci arrondit sa propriété en achetant une maison et des parcelles voisines qui ont gardé, jusqu'aujourd'hui, le nom de son propriétaire, avec la prononciation plat-allemande.

150. LA LEGENDE DU DERNIER SOTE DU WAUD

Avant de faire passer sur l'écran quelques figures d'originaux, je ne puis m'empêcher de rappeler la légende du dernier Sotê du Waud, telle qu'on me l'a confiée à Ondenval.

Les Sotês, petits hommes à grande barbe, timides, probes, industrieux, habitaient loin des villages, dans les bois et les vallées, où ils étaient installés dans des cavernes, des trous et des anfractuosités des rochers. Habiles dans tous les métiers, ils travaillaient les métaux, réparaient les vêtements et les souliers, filaient et tissaient la laine et le lin et taillaient même les meules, dont on retrouve encore aujourd'hui des spécimens entiers, ou des morceaux connus sous le nom de pierres de sotês.

Il serait trop long de faire ici une dissertation sur l'origine de ces énigmatiques personnages. J'ai souvent répété que sous toute légende se cache un grain de vérité. Nous pourrions peut-être considérer les sotês commes les survivants d'une race, Ligures ou autres, qui a précédé les Celtes, arrivés dans nos contrées, quelques siècles avant l'ère chrétienne. Plus petits de tailles que les nouveaux venus, ils ont encore été rapetissés par la légende. Craignant la nouvelle race plus puissante, ils se dissimulaient; plus avancés dans les arts manuels, surtout le travail du fer, ils ont travaillé pour les conquérants auxquels ils ont enseigné leur métier. Comme ces légendes se rapportent à l'aurore de notre histoire, avant l'introduction de la nouvelle religion, il est assez naturel qu'elles ajoutent que le christianisme a chassé les derniers sotês. Pour désigner ces êtres mystérieux, il s'est conservé à Ovifat un terme d'origine gauloise : « dûhons » (de dusius : esprit).

Bien longtemps avant que Servais Marquet, dit Degré, n'habitât la dernière maison de la coulée, à Ondenval, un sotê du Waud venait y courtiser l'unique héritière d'un bon propriétaire. Il ne se présentait qu'après que les dernier feux étaient éteints et regagnait ordinairement le bois avant le premier chant du coq. Or, une nuit qu'il s'était attardé plus que d'habitude, il était encore en compagnie de sa bien-aimée quand, une heure avant l'aurore, tinta le son de l'angélus, à Waimes.

Le sanctuaire, nouvellement construit, venait d'être doté d'une grosse cloche qu'on sonnait pour la première fois.

Instruite dans la religion du christ, la jeune fille fit le signe de la croix, mais le sotê blêmit en entendant sonner et demanda ce que cela signifiait. Elle lui expliqua alors que les missionnaires venus les instruire dans une religion nouvelle enseignée par le Christ, fils de Dieu. Aussitôt le sotê saisit sa canne et son bonnet, regagna le Waud et ne revint jamais. Depuis lors les sotês ont disparu.

151. LES MENDIANTS ET LES METEQUES D'ONDENVAL

Comme l'histoire des sotês, celles des petites maisons et des originaux passera aussi dans la légende pour perpétuer le souvenir d'une race de mendiants et d'aventuriers, évincée par la population saine et laborieuse. Il y a un siècle d'ici, on a compté jusque soixante mendiants qui allaient frapper aux portes des bonnes gens du pays. Tous n'étaient pas d'Ondenval, mais Ondenval était largement représenté. J'ai déjà dit qu'à la fête tous étaient riches et s'en donnaient à cœur joie pendant trois jours. A ce propos, on m'a signalé de différents côtés ce dicton populaire : « A l'fiesse d'Ondinvâ on tchèsse lès pôves vès l'Wô » et ailleurs, cette variante « èn amon d'Rôbroû », c'est-à-dire qu'il n'y en avait plus.

Voici « Mâtin », qu'on redoutait autant que son grand chien, dont il tirait peut-être son nom. C'était le frère de Nônôre Adam, qui restait amon d'Anvers et le Djan-Linard qui cassait les noisettes entre deux doigts. Mâlin est entré dans la langue du peuple comme épithète pour désigner un personnage surnois et méchant.

Et « Pierrot », qui mourut dans la dernière baraque du tchestê de Remonval, rongé par la vermine. Comme le bienheureux Benoît Labre, il n'avait jamais pris de bain, mais les bons Samaritains qui acceptèrent de lui préparer son lit de parade, le firent d'abord passer dans un ruisseau et le lavèrent à grande eau, avant de l'ensevelir.

Voici encore « Picard », « Mathieu dol Hazotte », « Marèye dès Pupes » qui fumait comme un Turc. Du côté de la Fagne, on l'appelait « Grande Cizette », comme pendant au « Grand d'Rôbroû », surnommé « Grand Coutê ». J'en passe.

Parmi les disparus, voici encore « Marté Fossé », dit « Coûtê dol côte Hèsse », qui, naguère, exhalait son dernier soupir, sous la table, dans une des dernières huttes d'Ondenval.

Quels personnages pour un tableau de danse macabre.

Les vieux se souviennent encore des noces de Marté Couté avec la fille du « Spirou ». Le diable vint troubler la fête. Effrayé, le fiancé prit la fuite, l'épousée le suivit, la mère courait après sa fille et derrière eux, le Spirou criait : « côpez li lès cawètes dè s'vantrin », afin de rompre le charme. En hâte, on alla chercher le curé qui vint chasser l'indésirable convive. Que se passa-t-il en réalité. J'ai questionné autrefois une vieille personne, témoin des événements, mais elle ne voulut pas parler et a emporté le secret dans la tombe. Le curé qui alla chasser le diable était aussi avare d'explications sur ces événements. La maison fut tout à coup remplie de souris, disent les uns, de chats noirs, prétendent les autres et des bandes de corbeaux volaient au-dessus de la maison du Spirou.

Je m'en voudrais d'oublier Fifine Fossé, la mère de Marté Coutê, cette écervelée qui dansait et tournoyait sur la place publique du village.

C'étaient les derniers descendants de cette race de métèques venus de partout à Ondenval. Avec eux, les originaux ont disparu.

152. MATHIEU DOL HAZOTE

Mathieu portait le titre du fief qu'il possédait à proximité du pont du Waud. Là où le chemin se bifurque vers Ondenval et vers Schoppen, sur le pré dit hazote, il avait dressé sa baraque et il y faisait le commerce de peaux. Il était bien placé pour entrer en relation directe avec ses fournisseurs : lièvres, chevreuils, renards et Cie. Sa firme était gardée, en son absence, par un gros chien, dont il n'eût pas été gai de sentir les crocs. On évitait de passer inutilement, surtout aux heures nocturnes, dans le chemin de la hazote.

Un jour que Mathieu vit un lièvre qui détalait à toutes jambes, il fut saisi d'un désir tellement intense de le posséder qu'il lui commanda de s'arrêter. Au grand ébahissement du braconnier, le lièvre s'arrêta net et Mathieu n'eut qu'à le prendre par les oreilles. Il eut toutefois certains doutes sur l'orthodoxie de ses pouvoirs et soupçonna l'esprit malin d'être mêlé à cette affaire mystérieuse. Hazote n'était pas mécréant et s'il dépouillait sans scrupules les lièvres de leurs fourrures, il n'avait nullement envie de livrer la sienne au diable.

Il s'en fut donc la vieille de Pâques trouver un bon vieux curé, homme d'expérience et de sagesse, pour lui faire l'aveu de ses fautes et lui expliquer le cas du lièvre hypnotisé. C'était son ami le curé de Ligneuville. Du moins le considérait-il comme tel, depuis que l'année précédente, il lui avait dit bien bonnement après sa confession « allez

âs pês »-« ô waye, M. le curé, avait-il répondu, mais l'comerce va mâ ».

Le prêtre entendit la confession du pénitent qui, plein de foi et de repentir, voulait échapper aux griffes du noir. Aux grands maux, les grands remèdes, se dit le confesseur. Après avoir sermonné son pénitent, l'avoir éclairé et redressé il lui imposa une pénitence qui sortait de l'ordinaire. Il devait retourner à Ondenval et, le jour même, visiter sept croix, comme on en trouvait jadis à tous les carrefours, et réciter sept Pater et sept Ave, à genoux devant chacune.

Mathieu resta un moment pantois et interdit à la pensée de cette pénitence insolite, qui avait certaine ressemblance aux pénitences publiques, en usage dans la primitive église. Si d'un côté, il désirait sincèrement son salut, d'un autre, il n'aurait jamais voulu passer aux yeux de ses compagnons de cabaret et de braconnage, comme un nouveau François d'Assise. Mais son hésitation ne fut que passagère. Il dit au prêtre qu'il acceptait la pénitence et qu'il l'exécuterait fidèlement. Il pensait, à part soi, qu'il se ferait pénitent sous le voile des ténèbres, avec la lune et les étoiles, comme seuls témoins.

Vers dix heures de la nuit, Mathieu met donc la clef sous la chatière et remonte le chemin de Schoppen. Au carrefour de la voie du tîdje, il rencontre deux croix et commence ses dévotions, puis il continue par le chemin du cwèsroû et va s'agenouiller successivement aux différentes croix di village, plongé dans un profond sommeil. Et de six, se dit-il gaiement, en redescendant par l'Airifat, pour aller terminer son pèlerinage nocturne, à la croix Bragard, près du pont de Wô. C'est là qu'un siècle auparavant, le bon recteur Bragard s'était noyé, en voulant traverser l'Amblève, dont le pont de bois avait été emporté par les eaux, grossies à la suite d'un violent orage. Chemin faisant, Mathieu était en conflit avec sa conscience, qui lui reprochait d'avoir un peu précipité et même écourté ses Pater. Pour la calmer, il se disait : « une peau c'est une peau et un Pater c'est un Pater ».

La lune éclairait la grande croix vermoulue et penchée, dont l'ombre semblait elle aussi agenouillée à côté de Mathieu. Et les Pater se succédaient. Déjà les cinq doigts de la main droite y avaient passé, puis le pouce et enfin l'index de la main gauche. C'est avec un certain soulagement, mêlé de scrupules, qu'il prononça à haute voix les derniers mots... maintenant et à l'heure de notre mort. Amen. Au même instant, alors qu'il lui semblait avoir entendu un frou-frou dans les herbes sèches, deux mains puissantes, s'appesantissent sur ses épaules. Un frisson lui parcourt l'épine dorsale, ses cheveux se dressent... en moins d'une seconde il a réalisé la situation. Il a triché le bon Dieu et le Diable vient prendre possession de sa victime. Mathieu veut pousser un cri qui s'étouffe dans son gosier, sous l'étreinte de son ennemi et il s'évanouit au pied du vieux Bon Dieu.

Quand il revint à lui, son fidèle gardien lui léchait la figure et lui prodiguait ses caresses. Il lui fallut quelques instants anvant de se remettre complètement et de comprendre que son chien, qui avait flairé son passage, s'était détaché et était venu poser ses pattes sur ses épaules.

Plus heureux que jamais, Mathieu célébra cette année sa résurrection avec celle du Christ.

153. SERVA CAPPE

Serva Cappe vivait en ermite dans la vieille école, aujourd'hui la maison Deuillet. Il ne dédaignait pas la goutte et même, quand il en avait à discrétion, il en abusait surtout avec son compagnon, le grand d'Rôbroû. Depuis deux jours, on ne l'avait pas vu, et sa porte restait fermée. M. le recteur Pesch, qui restait en face et dont l'œil maternel veillait avec sollicitude sur toutes ses ouailles, en avait conçu quelque inquiétude. Préposé à la garde du troupeau, il aimait tous ses paroissiens et, conscient de ses responsabilités, faute de mieux, il essayait au moins de leur délivrer un passeport pour l'éternité. Il s'en fut donc trouver un voisin, lui fit part de ses soupçons et l'invita à l'accompagner pour aller s'enquérir de l'état du vieux Servâ. La porte qui ne tenait que très faiblement dans les linteaux vermoulus, céda sur une légère poussée. Ils pénétrèrent de plein pied dans le domaine de Servâ qui ne comportait pour tout luxe qu'une vieille armoire déhanchée, une table boîteuse, deux trépieds et un poêle tout rouillé. Dans un coin, sous un vieux Christ en cuivre, s'étendait un grabat. Le recteur ne s'était pas trompé : couché sur sa paillasse, Servâ cuvait son pequet, à côté d'une bouteille vide. Heureux de le trouver vivant, mais pris d'une juste indignation, le prêtre, comme jadis le prophète Nathan à David, reproche véhémentement à Servâ sa conduite désordonnée et après lui avoir fait un long sermon sur la sobriété, l'éternité et plusieurs autres bonnes choses, il termina sa fulmination par ces paroles : « Il est écrit : les ivrognes n'entreront pas dans le royaume des cieux ! ».

Servâ, qui avait laissé passer la tempête sans remuer, tourne alors la tête du côté du recteur et répond avec le plus grand calme : « Il est aussi écrit : ne jugez pas et vous ne serez pas jugé ! ». Le recteur était vaincu. Pris d'un fou rire, il se précipita hors du taudis, pour sauvegarder au moins l'impression de son sermon.

Un jour que Servâ Cappe avait en visite le grand de Rôbroû, ils eurent soif. Tous deux étaient à sec et pas un liard en poche. Se présenter au cabaret, où ils avaient des comptes, était inutile car le tenancier avait juré qu'ils n'auraient plus une goutte à crédit, avant d'avoir payé leurs dettes. Tout-à-coup Rôbroû dit à Servâ : « Eh bien, moi,

j'aurai un litre », mais son compagnon resta perplexe. La nécessité rend ingénieux. Il prend une bouteille d'un litre, va au bac, la remplit d'eau limpide et la dissimule dans une poche de son grand manteau, puis se présente avec assurance au cabaret et commande un litre.

Après l'avoir reçu et mis en poche, il veut sortir en disant qu'il viendrait payer dans quelques jours. Cette fois-ci le cabaretier fut irréductible et le grand de Rôbroû dut restituer le litre, mais il lui subsitua celui qui était rempli d'eau. « Ah, ça lui dit Cappe, en le voyant rentrer avec son litre, tu dois avoir un bon numéro au cabaret ».

A quelque temps de là, le cabaretier entama le litre resté sur le comptoir, mais ses clients furent, ma foi, peu édifiés, du petit-gris qu'on leur servait et protestèrent contre la mauvaise qualité. Le cabaretier soutenait que c'était de l'authentique Lamby, qu'il avait soutiré depuis deux jours, mais après en avoir goûté lui-même, il comprit qu'il avait encore été roulé par le grand Rôbroû.

154. LE GRAND D'ROBROU, DIT AUSSI COUTE

Le grand d'Rôbroû est un personnage devenu légendaire qui vivait d'éxpédients et de la mendicité. Il n'était pas méchant, mais il avait bien des tours dans son sac.

Un beau jour, il endosse un des ses moins mauvais habits et se rend au ban d'Amblève, pour aller louer un de ses fils. C'était encore l'habitude à cette époque que celui qui engageait un sujet donnait un « dnîdiè » (denier de Dieu) en signe d'engagement et de fidélité au contrat. Il variait de cinq gros à un mark, ou davantage. Il entre dans une ferme de bonne apparence, dit au propriétaire qu'il a appris qu'il cherchait un domestique et vient lui présenter un de ses fils, solide gaillard, travailleur et bien élevé. Mais le fermier décline l'offre, en disant qu'il aurait plutôt besoin d'une servante. Rôbroû ne perd pas contenance et lui propose aussitôt Marie, grande et forte fille de 20 ans. Le marché conclu et le dnîdiè empoché, il continue sa tournée. A la fin de la journée, il n'avait pas loué moins d'une douzaine de domestiques, garçons et filles, de tout âge, suivant les besoins des fermiers. Inutile d'ajouter que le grand de Robroû, qui vivait célibataire, n'avait pas d'enfant à mettre en service.

Une autre fois, il avait pris un beau chevreuil au piège dans le Wô. Il va trouver un amateur de gibier d'Ondenval et le lui propose pour un taler, qu'il empoche aussitôt. La nuit tombée, ils s'acheminaient ensemble vers le bois et Coûté dit tout à coup à son compagnon, qu'ils

sont à proximité du chevreuil, mais pour toute prudence, il l'invite à se dissimuler et que lui-même ira voir s'il n'y pas de garde dans les environs. Rôbroû, qui n'avait pas de chevreuil, fait un faux tour, laisse son compagnon dans le bois et va boire le taler avec ses copains à Ondenval.

S'étant un jour fait marchand de bœufs, il parcourt le ban d'Amblève et achète partout les plus beaux bœufs, aux plus hauts prix. Il les fait livrer un tel jour à la gare de Montenau, où il règlerait les comptes. Au jour fixé, les bœufs venaient de partout au rendez-vous, mais le marchand ne s'y trouva pas.

Il a fait beaucoup d'autres farces, dont il aimait à se vanter, quand il buvait la goutte avec ses compères, mais jamais il n'a fait mention de la mystification, dont il fut un jour victime à Robertville. Quand il rôdait dans ces parages, il avait l'habitude de prendre son gîte dans la grange de Joseph Pirotte à Andrifosse, à l'insu du propriétaire. Cela déplaisait à ce dernier, qui redoutait surtout le feu ou quelqu'autre méfait d'un tel hôte. Lui interdire l'accès de la grange était dangereux, par crainte de représailles. Pirotte jugea plus prudent de ruser et de chasser l'intrus par un tour de finesse. Un jour donc qu'il l'avait aperçu dans la contrée, il mit à exécution le projet qu'il ruminait depuis longtemps. Il avait confectionné une femme-mannequin qu'il suspendit le soir au milieu de la grange, dont il laissa les deux portes larges ouvertes. La nuit venue, le fermier se cache dans la grange pour être témoin de la réaction de Rôbroû. Il se faisait justement que la lune éclairait la scène et la rendait plus sinistre. Vers les dix heures, on entend le bruit d'un pas sur le chemin et bientôt la grande silhouette de Robroû se dessine dans la cour. Il s'arrête un instant, contemple la femme pendue et prend ses longues jambes à son cou pour détaler au plus vite. Pendant dix minutes, Pirotte qui se félicitait de la réussite de son stratagème, entendit, dans le calme de la nuit, les pas du fugitif, sur la route de Robertville. Il ne révéla sa ruse à personne, mais tendit l'oreille s'il n'entendait pas parler d'un crime perpétré à Robertville. Coûtê-Livet fut aussi discret que la lune et jamais il ne retourna dans la grande de Pirotte.

CHAPITRE XIV
THIRIMONT

155. NOTICE HISTORIQUE

Sous cette dénomination se groupent trois hameaux : Thirimont, Fagnoû et Fisé ainsi que plusieurs maisons isolées qui ont reçu leurs noms de la toponymie locale : Freneux, Fagne Dodhâ, Faye, Houyîre, so lès Breyîres. Le bourgmestre Nemery avait baptisé Houyîre du nom de Sedan, en souvenir de la victoire de 1871, mais sous le régime belge, il a été débaptisé en Merckem, nom qui rappelle une des victoires belges de l'avant-dernière guerre.

Ces noms étrangers ne disent rien au peuple, qui a toujours entendu et continue à dire *ol Houyîre*.

Thirimont, en allemand Dedesberg (Dittesberich, en 1606, dans les archives de Bütgenbach) est composé de Thiery et de Mont, si l'on

prend l'appelation germanique, comme terme de comparaison. Beaucoup de village en mont ont cependant une autre origine. Ce terme peut dériver de *mansionem mâhon*, qui par contraction est devenu mon comme dans *amon* = chez, dans la maison de Gohimont, Géromont, Arimont, Libomont, Andrimont (aujourd'hui perdu, entre Waimes et Faymonville), etc ne sont pas situés sur des monts. Thirimont, Hedomont, Gdoumont, etc. sont nécessairement situés sur des hauteurs, par rapport à Malmédy, mais leur assiette ne rappelle nullement une proéminence. Il en est tout autrement de Bouhémont, Tchîvremont, Chaumont, etc. qui désignent ostensiblement des hauteurs. L'ancien nom de Champagne, Grignartshausen, aurait très bien pu devenir Grignarmont en langue romane.

Quoi qu'il en soit, ce Thiery, fondateur du village au haut-moyen-âge, semble aussi avoir imposé son nom aux Fagnes de Baugnez, appelées autrefois Thiryfagnes et au ruisseau qui en découle, le *Thiérû* qui apparaît parfois sous le nom de *Thiryru*.

Fagnoû, très fréquent en toponymie ardennaise, désigne un endroit marécageux, une petite fagne. De là vient le patronyme Fagnoul. Comme diminutif de fagne on dit aujourd'hui fagnelot. On dit â Fagnoû et â Fisé, mais autrefois on disait toujours èzès Fagnoux, èzès Fisez.

En 1524, l'agglomération comptait onze foyers. A Thirimont : Rymé, Johan Bellebarbe, Lynar Johan Donny (venu de Libomont), Mathî, fillast Johan marques et Colla fillast pacquea le jœsne homme.

Fisez : la fille henry de fyses.

A Fagnoux : Johan pacquea, grigor, le fillast henry sens joys, bonhyver et un herdier qui garde les vaches dans la fagne.

En tout 11 foyers.

En 1573, le nombre des foyers n'a pas augmenté, mais les noms ont changé : Johan betran, linar, belbare, heri linar betran, heri belbare, Colla Collien, Johan de Fissez, heri Johan Yde, heri pakea, Jaspar mochie (Moxhet), Johan lu liegeois et Gorre (Georges) Anton. Pour notre étude des noms et des familles, nous retiendrons Bertrand, Bellebarbe, le liégeois, Collienne et Paquay, ces deux derniers seuls, ayant survécu jusqu'aujourd'hui.

En 1621, nous trouvons quelques noms nouveaux, qui subsistent encore comme noms de maisons : Croupet, Lowy et Istace.

Les patronymes Servais, Huby, Noël et Hugo y sont aussi caractéristiques depuis plusieurs siècles.

La population a considérablement augmenté au tournant du XVIe siècle, car de 1573 à 1621, le nombre des foyers est monté de 11 à 19 et passe à 23 en 1670.

En 1743, il y a 38 ménages et en 1810, 42 répartis sur 40 maisons.

J'ai établi précédemment, entre Ondenval et Thirimont, une comparaison que je vais continuer. Tandis que de 1743 à 1810, le nombre des habitants d'Ondenval a presque doublé, par l'afflux d'étrangers, à Thirimont, il est resté presque stationnaire.

Dans le val, il y a un grand écart de classes sociales : quatre maisons quasi patriciennes dont les tenanciers sont propriétaires d'une grande partie du fonds et une vingtaine de huttes presque sans un pied de terrain. A Thirimont, manquent ces deux extrêmes. Les 40 maisons se répartissent comme suit : 5 en 2e classe, 8 en 3e, 13 en 4e et 14 en 5e. Les maisons classées en dernière catégorie sont toutes pourvues de 3 à 4 hectares.

La population, isolée de la grande circulation, est sédentaire, laborieuse, et s'adonne exclusivement à l'agriculture. Les gros blocs de schiste et d'arkose, qui recouvraient jadis les terrains incultes, se dressent en lignes et en murailles à la lisière des champs et le long des vieux chemins, comme témoins des durs labeurs des ancêtres. Il faut écouter dans le silence et le recueillement le récit que vous font du passé ces monuments moussus, pour comprendre le caractère un peu fermé et taciturne des habitants de Thirimont, qui ont conquis leurs prairies de haute lutte sur la nature hostile et revêche. Il n'est aucun village dans le canton de Malmédy et probablement bien au-delà, qui ait, pendant les années d'après la 1ère guerre mondiale, transformé en prairies et en bonnes terres, autant de bruyères, de sarts, de marécages et de déserts que le village de Thirimont. J'ai vu des vieillards, qui avaient le droit et les moyens de se reposer, mettre à ce travail une ardeur juvénile, comme s'ils devaient en jouir de longues années encore. Tandis que d'autres en riaient, j'admirais, non seulement un bel exemple d'endurance et de soumission à la loi universelle du travail, mais aussi cet amour, légué de père en fils, à l'instar d'un culte, pour le sol natal, arrosé de la sueur d'une lignée d'ancêtres et pour la glèbe, qui non seulement récompense le travail opiniâtre, en nourrissant l'humanité, mais aussi en accordant la satisfaction du devoir pleinement accompli.

156. UNE HISTOIRE AUTHENTIQUE DU XIXe SIECLE

Je ne puis m'empêcher de conter ici une histoire authentique, que j'ai entendue dans mon enfance et qui m'a été rappelée, il a peu d'années par Henri Lecoq de Steinbach, qui me citait les noms et les sources. Elle me revient en mémoire en pensant aux bruyères, aujourd'hui défrichées, qui poussaient jadis jusqu'aux hayes de Thirimont.

Le fait s'est passé vers le milieu du siècle dernier. Un Waimerais

qui aimait le pequet et qui en avait absorbé plus que de raison dans un cabaret de Thirimont, voulut regagner son domicile à Rue, à une heure très avancée de la nuit. Arrivé sur les Bruyères de la Remâcreû, il se laissa choir par terre et s'endormit. Vient à passer un groupe de jeunes gens, qui revenaient de la « sîze », et qui découvrent notre pochard. La bruyère fraîchement fauchée et éparpillée en « lovete » autour du dormeur, leur suggère une idée burlesque qu'ils mettent séance tenante à exécution. Il amoncellent la matière sèche autour de l'ivrogne et y mettent le feu aux quatre coins, tandis qu'ils surveillent ses allures et se tiennent prêts à intervenir en cas de danger. Sous l'influence de la chaleur et du crépitement des flammes, le dormeur se réveille. Nos gais lurons virent alors une forme humaine à genoux, les mains jointes, au milieu du cercle de flammes et ils entendirent ce cri rauque sortir de son gosier : « Excusez Môssieu l'diale, dj'esteûs sô qwand dj'mora ! ». L'histoire ne nous dit pas si le pécheur repentant se corrigea définitivement.

Faisons d'abord une ronde autour de Thirimont pour y retrouver les vestiges de quelques établissements disparus. Les masures de Thirimont, la maison Melchior et autres, ayant été étroitement unies au fief dit de Stockeu de Ligneuville, je me propose d'en donner un aperçu historique avec l'histoire de cette famille.

157. RESTONVILLE

Sous cette dénomination figure au cadastre une campagne située entre Thirimont, Remonval et le lieu-dit fagne Dodhâ. En 1560, la toponymie distinguait la restonville proprement dite des champs sous la ville et ceux dessus la ville. Les deux premiers termes subsistent encore et sont les témoins de l'importance et de l'étendue de la villa.

Par villa (all. Hof) on désignait au moyen-âge une exploitation agricole, une ferme. C'était le premier noyau d'une agglomération rurale qui, de là, fut appelée d'abord villa (jusqu'au XVIe siècle), puis village et ces deux termes furent longtemps synonymes. Les habitants de la villa, plus tard villageois ou paysans, étaient opposés à bourgeois, qui habitaient dans les bourgs (aujourd'hui villes) et aux nobles.

Le fondateur de la Restonville, un franc du nom de Restold, contemporain de Charlemagne, sinon plus ancien avait établi sa villa à gauche du vieux chemin, aujourd'hui désaffecté, de Malmédy à Ondenval, une ancienne grande voie de communication. L'emplacement exact se trouve à la limite des sections de Steinbach-Remonval et Thirimont. J'y ai vu une borne limite, aujourd'hui disparue, avec des lettres S (Steinbach) et T (Thirimont). Il y a une trentaine d'années, on pouvait encore y voir des vestiges d'une ancienne construction. Au moment où le propriétaire déblayait, j'y vis dans le sol un canal recouvert de pierres brutes en schiste bleu et, à l'origine du canal, les restes du foyer. C'était sans doute une sorte d'hypocauste ou de chauffage central primitif. Dans les terrains avoisinants, où se trouve une source, des tuyaux en bois servant à conduire l'eau, ont été mis à jour dans les endroits marécageux où le bois, comme on sait, peut se conserver indéfiniment.

Nous reparlerons des propriétaires de la Restonville à propos de Goffinet.

158. FOLAN MOLIN

Entre Thirimont et Ligneuville, sur le Tiérû ou ruy des Fagnes, existait jadis un moulin, dont je retrouve la plus ancienne mention en 1411. A cette date, il était probablement déjà en ruines, mais le nom reparaît fréquemment dans la toponymie. En 1413, Johan Serain vend, à Marque delle Ruwe, prés et fagnes gisant à folan molin, sous les Fagnoulx. Le nom de folan molin, ou moulin à farine, lui fut donné pour le distinguer des moulins à huile, du b.l. folere = moudre, Le folage était le droit du seigneur de laisser moudre à son moulin et de prélèver la mouture.

150. HOUYIRE

Ce hameau est de date récente, vu qu'il s'est formé, au siècle dernier, après la construction de la route. Le nom n'a rien de commun avec le français houillère, ou mine de houille. Sans doute doit-il être mis en relation avec le vieux français houillerie qui signifie débauche. Peut-être y a-t-il eu dans l'ancien temps, à cet endroit, au milieu des bois, une maison mal famée. En tout cas, le nom est très vieux, car je le trouve déjà cité en 1417, sous la forme howier (prononcez hoyère au howyère). En 1686, Marie Samray, accusée de sorcellerie, recommandait à son fils Henry, de Libomont, de donner à ses enfants une bonne éducation et de ne pas les laisser aller « aux sîze et aux houeries (al. Hurerei = débauche) qu'il devait les mettre en la garde de Dieu, et les seigner (bénir) soir et matin ».

160. MALE MAHON

L'endroit ainsi dénommé n'est plus situé sur le territoire de Thirimont, mais à proximité, à la lisière des Fagnes de Baugnez. L'emplacement que la tradition a réservé à cette maison, voisinait à un camp ou retranchement d'environ 80 mètres de côté. Les levées de terre étaient

encore visibles, il y a quelques années, mais depuis lors, ces terres ont été défrichées, et les jetées aplanies.

L'inspecteur Esser et d'autres archéologues ont parlé de ce retranchement que certains attribuent aux Romains, mais qui peut appartenir à toutes les époques, surtout qu'on n'a trouvé aucun objet pour le dater. Suivant la tradition populaire, la mâle mâhon aurait été une maison de joie, un autre Joly bois ou « houillerie » qui se serait établie à côté du camp. La réalité est qu'il s'élevait ici une maison de charité pour recueillir des personnes infectées de maladies contagieuses : peste, choléra, lèpre, etc. Tout à proximité, dans la fagne, on voit quelques tertres de 10 à 12 mètres de long et de plusieurs mètres de large qui semblent avoir été des fosses communes. Suivant l'explication la plus plausible, c'est là qu'on aura enterré les pestiférés de Malmédy. A différentes dates, surtout en 1378 et en 1490, l'Ardenne dut décimée par la peste. En cette dernière année les chroniqueurs parlent de 2100 morts dans la postellerie de Stavelot et autant dans celle de Malmédy, ce qui est manifestement exagéré.

161. COUVENT DES RODJES MONES

La légende place aussi un couvent de Templiers ou Rodjes mônes, près de Grosbois à l'endroit dit Bouhaye. On y voit encore des vestiges de construction, mais l'histoire ne fournit aucun document à ce sujet. La croyance populaire situe souvent les couvents de Rodjes mônes à certains endroits où l'on retrouve des traces romaines; Montenau, Drossart, Trô dol Nouve Abi. Naturellement la tradition d'un coffre d'or, caché dans les caves, a défrayé autrefois les conversations et excité la convoitise des chercheurs. Au siècle dernier, deux habitants de Thirimont ont essayé leur chance. On peut encore constater les traces de leurs fouilles, mais la tradition ne nous a pas livré de secret de leurs découvertes.

162. TRO DO TORE

Les légendes se sont accumulées dans ce coin isolé. Dans les Fagnes de Thirimont, sous Grosbois, une dépression circulaire de 20 à 30 mètres de diamètre n'a pas manqué d'attirer l'attention des habitants du voisinage. Depuis plusieurs siècles, on l'appelle trô du torê.

Suivant l'explication populaire, il y aurait eu à cet endroit une maison ou château qui, un beau jour, fut englouti et dont l'endroit est encore marqué par une excavation circulaire.

163. PRE LE PRIESSE

L'église de Waimes possède à Fizé un pré d'une contenance de deux hectares, nommé le pré l'priesse, autrefois pré du vicaire. On m'a souvent demandé pourquoi cette prairie portait ce nom et pourquoi elle n'est pas rattachée à Thirimont ou à Ondenval. C'est la plus ancienne propriété de la paroisse de Waimes. En 1384, le prêtre administrateur de l'église de Waimes, dépendance de Malmédy, était sire Antoine, de la maison noble de Bellevaux et portait le titre de vicaire perpétuel, comme vicaire du curé de Malmédy, nommé à vie. Devenu vieux (1386) et sentant sa mort prochaine, il vend ses propriétés situées « en la ville de Thirimont », prés, terres, bois etc. à Renier de Fizé de Thirimont, pour 27 moutons (monnaie d'or), excepté le pré qui livre quatre charées de foin.

Il avait remis ce pré en mains de Winkin de Falize, potestat de Stavelot-Malmédy qui, après la mort de messire Antoine, vesti (curé-vicaire) de Waimes, le remet à son successeur, messire Johan Makaire, qui le relève en 1386.

Les revenus de ce pré étaient partagés en parts égales entre la Fabrique de l'église et le curé. A cause de son origine, et de la part qui revenait au curé, il fut appelé pré le vicaire ou pré le priesse (prêtre). Dans le plus vieux livre de rentes de la paroisse, datant de 1573, il est écrit : « le vicar a ung pré a fisse partant (pârti : partager) à moitié avecque les mambors ». Aujourd'hui les revenus rentrent entièrement dans la caisse de la Fabrique.

164. LA CHAPELLE

En 1769, un habitant de Thirimont mourut dans la neige en retournant de la messe paroissiale. Cet événement détermina les trente-sept manants du village à demander l'autorisation de construire une chapelle sous le vocable de St-Gangulphe (en w. Djingou) et sainte Odile. Elle fut bénie par le curé de Waimes, le 1er juin 1771. Huit jours après, les habitants de Thirimont font un contrat avec le Révérend Léonard Curnel qu'ils engagent comme chapelain. Il était né à Thirimont en 1740. Il n'administra la chapelle que pendant quatre ans, puis chercha une place dans le diocèse de Liège. Pendant la tourmente révolutionnaire, il fut exilé à l'île d'Oléron et mourut quelques mois après son retour, en 1801, des suites de mauvais traitements.

165. FAGNOUL

Les noms de lieu Thirimont, Fisez et Fagnoulx n'ont à ma connaissance, donné naissance qu'à un seul patronyme, celui de Fagnoul. Longtemps j'ai été perplexe au sujet de l'origine de cette famille qui nous est arrivée vers la fin du XVIIIe siècle, sous la forme « Wanne ». Or à Wanne existe également un lieu-dit Fagnoul. Je me doutais cependant qu'elle devait être originaire du pays de Saint-Vith, où la famille Fangol est connue depuis plus de trois siècles. C'est par des notices extraites par M. l'abbé Bastin des archives de Nassau-Orange que j'ai pu acquérir des renseignements plus précis sur l'origine de cette famille qui a quitté son hameau au XVIe siècle.

Ce nom spécifiquement wallon, avec son gn étranger au gosier allemand a dû subir bien des transformations, avant de redevenir le Fagnoul primitif : ffangnœll, faignol, fangelt, fangol, Wanne et très probablement aussi Fanel, Faniel et Fandel.

Au XVIe siècle, les surcéants stavelotains de Ligneuville avaient acquis le droit de glandée et de fagnée dans la commune de Recht qui touchait à l'Amblève. Parmi eux se trouvaient Johan de fflangnœll qui habitait probablement à Ligneuville. De 1540 à 1569, nous retrouvons souvent son nom dans le livre de compte de Vianden au sujet d'une fagne qu'il exploite dans le Hauweill, territoire de Recht, près de Ligneuville. Aucun indice ne m'a permis de le rattacher à une des familles alors existantes à Fagnoux, car le prénom de Johan est commun à plusieurs familles du hameau. A cette même époque un autre particulier des Fagnoux va s'établir à Saint-Vith : Léonard Johan Paquay, mais comme nous le verrons au patronyme Paquay, il est sans doute l'ancêtre des Backes.

Nous devons faire le pont jusqu'en 1610, pour retrouver les Fagnoul établis à Saint-Vith. Il ne nous reste d'autre expédient, pour l'instant, que de supposer que Johan Fagnoul précité s'est établi à Saint-Vith et que c'est son fils ou petit-fils Hans Faignoul qui est sergent de la ville en 1610.

En 1606, le prince Philippe-Guillaume de Nassau, pour dédommager la ville de Saint-Vith des pertes énormes subies les années précédentes par des sièges et des guerres, lui avait accordé le droit d'accise. Auparavant le receveur des droits d'accise faisait un contrat forfaitaire avec le seigneur ou bien l'accise était louée en hausse publique, à la chandelle ardente et le dernier enchérisseur était obtenteur. On renouvelait la location tous les trois ans. En 1610, ce fut Hans Fagnol, sergent qui l'obtint pour 143 florins 12 stuber ainsi que le tonlieu, ou douane, pour 10 florins.

Ce Hans Fagnol, n'était pas le premier venu puisqu'il était sergent

de la ville, mais surtout il était entreprenant et ses descendants vont bientôt occuper une des premières places dans la bourgeoisie saint-vithoise.

En 1664, figure le nom de Johann Fagnol parmi les nombreuses victimes de la peste à Saint-Vith. En 1656, nous trouvons Michel Fangi, sans doute le fils du précédent, au nombre des trois meilleurs bourgeois de la ville, taxé à 600 dalers pour sa part de dette communale.

Nous nous trouvons devant un nouvel hiatus, car ce n'est qu'un siècle plus tard que nous rencontrons Jean Nicolas Fangol en qualité de témoin, mais il était illettré.

Comme la branche Fangol de Saint-Vith ne semble pas s'être ramifiée en cette ville, Michel est sans doute le fils de Jean-Nicolas. Il épousa Anna, la fille du premier industriel de la place, Hubert Buschmann. Son père avait, en 1752, jeté les bases de l'industrie du cuir, qui prit dans la suite une telle extension qu'elle connut une renommée européenne, à l'instar des tanneries de Malmédy et de Stavelot. Michel hérita de son beau-père et devint le second grand tanneur de Saint-Vith. Il prenait rang parmi les premiers bourgeois de la ville, car en 1800 il tenait la troisième place, et en 1814, la sixième dans l'imposition des citoyens.

Son fils Johann-Wilhelm donna encore une plus grande impulsion au commerce, mais le manque d'énergie qu'il mettait à faire rentrer les créances que lui devaient la plupart des paysans du pays (500 débiteurs) lui fut fatal. Il avait trop pitié des petites gens, mais ses fournisseurs de peaux n'eurent pas pitié de lui. En 1847, il devait 67.000 talers, somme qui équivaudrait aujourd'hui à plus de vingt millions de francs. En deux ans, il avait remboursé plus de 40.000 talers, mais en 1849 ses créanciers furent sans pitié et lui firent vendre tous ses biens. Il était ruiné, et ce fut la fin da la firme Fangol. Il mourut quelques années plus tard, le dernier de sa lignée. Jean-Willem avait été bourgmestre de Saint-Vith.

Le famille Fangol qui n'avait pas pris une grande extension à Saint-Vith s'était dispersée dans les villages environnants et dans l'Eifel.

C'est sans doute à cette famille qu'il faut rattacher Jean Grégoire Fanel. Né à Bettingen en 1684, tonsuré en 1712, il fut curé de Ringshuscheid (Eifel) de 1727 à sa mort en 1767. Il est aussi parfois appelé Fandel.

Les patronymes Faniel, très répandu à Verviers et ailleurs, ainsi que Fandel, pourraient bien être des déformations de Fagnoul.

C'est en 1771 que commence la lignée des Fagnoul dans la commune de Waimes. En cette année, Toussaint Wanne Schenebach marie la veuve de l'échevin Léonard Marichal (1770), Anne Marie Mise. Les

témoins étaient le docteur Alexandre Lambert Vilenne et le Révérend Sieur Olimar. L'année suivant naît le seul enfant de ce mariage, Michel Joseph, qui fut tenu sur les fonts par le curé Michel Joseph Vilenne et l'épouse du mayeur, le notaire Barthélemy Lemaire. Les hauts personnages qui assistaient au mariage et au baptême, voulaient sans doute rendre hommage à la veuve de l'échevin, mais prouvaient aussi qu'elle n'avait pas fait de mésalliance et que Toussaint Wanne était un personnage considéré, quoiqu'il fût illettré.

Le sieur Olimar, qui représentait sans doute la famille de Toussaint, intrigue. Je trouve à l'époque du mariage un sieur d'Olimar qui était rentré dans la paroisse de Ringshuscheig où nous avons signalé le curé Fanel. Devons-nous y trouver une relation ou une simple coïncidence ?

Le nom Wanne, écrit deux fois, fut plus tard corrigé par le curé Vilenne, en Fagnoul. C'est la graphie saisie a l'ouïe par le curé, d'un nom prononcé par un gosier allemand. Quant à Schenebach, c'est aussi une mauvaise interprétation de Schlierbach, ainsi qu'en fait foi l'acte de décès de Toussaint Fagnoul, né vers 1725 à Schlierbach, mort en 1822.

Toussaint Fagnoul habitait la maison où un de ses descendants, Armand Fagnoul, est décédé depuis peu, à Haute-Waimes. Avec ses 22 ha de terrain, il était probablement le meilleur propriétaire de Waimes, après Jean Remacle Dethier, de Rue, qui en possédait presque le double.

Son fils unique, Michel, épouse, en 1797, Marie Barbe Servais, sa parente au 4e degré. De ce mariage naquit, en 1802, un seul enfant, Toussaint Michel, dont je perds les traces. Après la mort de sa femme, il épouse, en 1814, une autre cousine au 4e degré, Anne Marie Curnel, de Weismes, qui lui donne deux fils, Alexandre Toussaint (1818) et Jean Michel (1827).

Alexandre épouse, en 1842, Marie Louise Bellefontaine, née en 1814, et élève une famille de six enfants, dont trois garçons, Jules (1848), Eugène (1849) et Joseph (1851).

Jules et Joseph ont également élevé de nombreux enfants, qui donnent au patronyme Fagnoul toujours une plus grande extension. Signalons François (1882-1944), l'aîné des fils de Joseph Fagnoul, entreprenant et débrouillard, qui fonda à Waimes la société de chant « L'Arion ».

Après avoir fréquenté quelques temps une école d'agronomie, il continua à se perfectionner et finit par occuper un haut emploi en Bade. Il s'était surtout lancé dans l'étude des papillons et publia, dans la Revue de la Société entomologique du sud de l'Allemagne, dont il était président, plusieurs articles remarquables.

A la montée de Hitler, François Fagnoul quitta la Bade et vint s'établir en ermite au point culminant de la Fagne. C'est là qu'on pouvait aller admirer ses belles collections d'animaux du pays et de papillons... mais aussi manger des champignons. Il mourut subitement en 1944, pendant une nuit de bombardement, regretté de tous les amis de la Fagne, dont il était l'âme.

Jean Michel Fagnoul épouse, en 1853, Marie Hélène Chavet. Il eut quatre enfants, Joséphine, Louis, Alexandre et François, dont les descendants ont quitté Waimes.

166. GOFFINET

Je crois pouvoir rattacher cette ancienne famille du ban de Bellevaux à la souche de la Restonville et probablement au Franc Restold.

En 1530, Johan de la Restonville, le fis Hanes, relève son fief de la Restonville. Comme nous l'avons déjà dit, les fiefs restent longtemps dans la même famille et nous pouvons raisonnablement admettre que ce Johan et son père Hanes, sont les descendants du fondateur de la villa et du fief. Dans la suite, je ne retrouve plus le patronyme de la Restonville, ce qui serait un indice que la maison fut détruite vers la fin du XIVe siècle, mais le fief continue à subsister.

Un des héritiers de la Restonville, appelé Rosea ou Rousseau de la Restonville, est établi vers 1400 à Cligneval. Il était sans doute le fils de Johan. Ses quatre enfants : Johan, dit de Salme, fils Rosea de Clenva, Goffinet, Maroie et Henry Vetoulh relèvent le fief en 1414.

Johan vend sa part à Marque delle Rue. En 1417, Godixha et Johan, fils Molber, relèvent aussi une partie du fief. C'est ce Godixha qui a donné son nom à la famille Godxha ou Dodxha, qui était une dépendance de la Restonville.

En 1418, Biertran de Thirimont relève aussi une partie du fief. Cette famille Bertrand, dont le nom s'est éteint dans le ban de Waimes au XVIIe siècle, mais dont descendent par alliance la plupart des anciennes familles de Thirimont, était une des plus marquantes de la contrée. Il est probable que les Molber et les Bertrand étaient aussi des descendants de Johan de la Restonville.

En 1542, nous rencontrons des Goffinet à Lasninville, où la famille va continuer à se développer, ainsi qu'à Reculémont, Falize et d'autres hameaux voisins.

Au début du XVIIIe siècle, je trouve Gérard Goffinet, à Reculémont et ses fils Christophe, Jean et Henri, qui répandent le patronyme à Reculémont et à Lasnenville. Les Goffinet d'aujourd'hui sont leurs descendants.

167. PAQUAY

Ce prénom, si fréquent de 1400 à 1700, ne tire pas son origine d'un Saint Pascal du calendrier romain, mais de la fête de Pâques. Il existait autrefois l'habitude de donner aux enfants les noms des quatre grandes fêtes de l'année : Noé (Noël) et Nosette, Paquay et Paquette, Pentecoste, moins fréquent et seulement comme nom de fille et enfin Toussaint. Noé ou Noël, Paquay et Toussaint sont devenus patronymes. A Bellevaux, j'ai aussi rencontré le prénom Dimanche.

Le nom de famille Paquay est d'origine multiple. Je le trouve à Faymonville depuis plusieurs siècles. Il y eu des familles de ce nom à Bruyères, Libomont, Ondenval, Steinbach, etc. A part celle de Faymonville, elles sont toutes éteintes au pays.

1. En 1485, vivait à Thirimont «pacquea» surnommé le jeune homme, qui était encore en vie en 1516. Avant 1519, sa veuve appelée Linette femme à pakea renart de fargou, laisse hériter son fils Johan.

2. *Johan pacquea*, cité au nombre des habitants de Fagnoux, en 1524, est mort en 1562. Il laissait quatre fils, Léonard, Pacquea, Mathonet et Henry et trois filles. Mathonet va s'établir à Remonval où il laisse son nom comme patronyme à sa descendance. Léonard s'établit à St-Vith et Paquay à Meyerode.

Dans la langue du pays Paquay devient Backe et les descendants porteront le nom de *Backes*. Il n'est pas téméraire de supposer que nos deux émigrés sont les ancêtres des nombreux Backes du pays de St-Vith.

3. *Henry Johan Pasqueau* va donc continuer seul la lignée à Fagnoux avec son épouse Isabeau, fille de Henry Bellebarbe et sœur de Lowy, dont le nom est resté attaché à une maison de Thirimont. Henry se remarie avec Balthus de Born. Il laissait quatre enfants mineurs, Johan, Henry, Jaspar et Anne, que nous retrouvons en 1594, lors du partage familial. Ils reprirent à leur compte de nombreuses dettes contractées par leur mère et leur parâtre.

4. Ici je rencontre une lacune que je ne parviens pas à combler. Il semble que les enfants, mineurs à la mort du père, ont quitté le village pour aller en service et s'établir ailleurs. Nous supposerons dès lors que le suivant se rattache à cette famille et est venu se fixer de nouveau à Fagnoux.

5. *Johan Paquay* des Fagnoux entre en 1642 dans l'héritage de Henri Moxhet, dont il aura épousé la fille Gillette.

6. Son fils *Léonard Jean Paquay* époux de Marie Hourra de Malmédy, est le père du suivant.

7. *Henri Léonard Paquay*, de Fagnoux, se marie à un âge avancé, en 1733, avec Hélène Quirin Servais de Thirimont.

8. Leur fils *Nicolas*, né en 1734, épouse en 1761, A.M. Lemarquis.

9. *Jean Nicolas Paquay*, né de mariage en 1773, épouse en 1809 Marie Catherine Curnel de Thirimont. Il est le père de *Henri Joseph*, né en 1821, et le grand-père de *Léonard Paquay*, dit Croupet, décédé il y a quelques années.

168. CROUPET

Ce surnom apparaît pour la première fois en 1569, avec Léonard Bellebarbe, surnommé Crouppe (prononcer Croupet).

Léonard était l'oncle de Lowy Bellebarbe, dont j'ai déjà parlé. Il meurt en 1589, laissant un fils du même nom qui épouse, vers 1590, Catherine Henry Jehan Ide des Fagnoux. Celui-ci meurt vers 1640, ne laissant que des filles, dont Anne épouse Jean Servais et lui transmet son héritage et le nom de Croupet.

Jean Servais, dit Croupet, ne délaisse non plus que des filles. Marie Croupet avait épousé Quirin Curnel de Thirimont, mort en 1693.

Le nom de maison reste attaché à son fils Thomas, surnommé Croupet, dont la petite-fille épouse en 1809 Jean Nicolas Paquay, nommé plus haut et lui transmet le nom de maison, qui subsiste, encore aujourd'hui, à côté du monument aux morts de Thirmont.

Voilà un de ces noms de maison qui remonte donc à quatre siècles.

Croupet, en wallon, signifie élévation, proéminence. Léonard Bellebarbe aura reçu ce nom parce qu'il avait construit sa maison, qui existe encore, bien que transformée, à l'endroit qui portait le nom de *croupet*.

De Thirimont, ce nom véhiculé surtout par des femmes, va se transporter à Faymonville, où l'on connaissait encore, avant la reconstruction du village, la maison Djan-Pîre Djan Croupet ou Jean Pierre Lejoly, dit aussi Djan-Pîre Zeûne, dont le père avait épousé la fille Djan Croupet de Thirimont.

Jean Pierre Lejoly était le père de Jean Michel Lejoly de Steinbach, décédé en 1831, à l'âge de 85 ans.

169. MALETTE

Il est des surnoms déplaisants ou injurieux qui ont été attribués par la malveillance, tel que *Spirou*, et qui passent rarement à la postérité, parce que le bon sens du peuple sait les distinguer des autres. Il en est d'autres qui parfois sont considérés comme tels et qui peuvent être très honorables, parce que issus d'un patronyme attaché à une maison. Malette est de ceux-là.

On dit parfois par manière de plaisanterie à un enfant : tu es un *Tôtî Malette* ou *Trôti Malette*. Cette expression, bien connue dans notre Wallonie, semble être d'importation verviétoise, où l'on prononce Tôtî pour Tâtî, diminutif de Walthère. J'ai entendu également un vieux dicton : « lè câse est rindu, les malettes ont gagné » qui semble être l'équivalent de : « c'est lès gros qui magnèt lès p'tits ».

Mais d'où vient notre surnom Malette ? En 1779, vinrent s'établir dans notre paroisse François Joseph Malette originaire d'Armentières (France) et son épouse Anastasie Willems, native de Dunkerque, où ils se sont mariés en 1767. Où ont-ils habité et combien de temps, je l'ignore. La dernière maison de Hot'leû vers Arimont portait jadis le nom de « Amon Malette ». Elle fut habitée par une famille Marquet, qui en reçut le surnom de Malette. Le nom était assez caractéristique pour survivre et passer aux habitants de la maison qu'ils ont occupée, même pendant un temps assez court.

La famille Malette semble aussi avoir séjourné à Bosfagne où Anne Catherine épouse en 1801 François Joseph Dufaz de Stavelot, qui s'établit à Bosfagne et est l'ancêtre de la famille Defays d'Ovifat, éteinte vers 1900. Je trouve aussi un Gérard Malette établi à Sourbrodt.

170. COLLIENNE

Le prénom Nicolas a donné naissance à un grand nombre de dérivés qui sont devenus noms de famille. Colin et Colines, qui se rencontrent au XVe siècle, ont formé Colinet et Collienne. La terminaison féminine n'apparaît que vers la fin du XVIe siècle. De 1530 à 1600, on rencontre ordinairement les graphies Colyen ou Collien. L'ancêtre commun, dont tous nos Collienne ont tiré leur patronyme vivait à Thirimont vers 1530.

1. *Colyen* ne semble avoir laissé qu'un seul fils du nom de Colar qui, en 1575, hérite de sa vieille mère impotente, de la manière suivante : Marie relictę (veuve) feu Colyen, assistée de Johan Bertrand comme mambour, se transporte sur le royal chemin et là, assise, débile de corps, mais de bons sens et entendement, reporte « jouxte uze et stil de cour » (suivant usage et coutume de la cour de justice) tout son bien meuble, or, argent, bestiaux, etc., en la main du semonneur lieutenant, en présence de deux échevins, en faveur et aide de son fils Colar.

L'emploi d'un notaire pour les actes de ventes, transactions et testaments n'entre dans les usages courants que vers la moitié du XVIIe siècle. Les œuvres de cour ne pouvaient s'accomplir dans un immeuble ou sur propriété privée qu'avec une autorité spéciale de la haute autorité, aussi nous voyons souvent les vieilles personnes qui ne peuvent

se rendre à Waimes, en cour de justice, se transporter sur le chemin public pour y communiquer à une délégation de la cour leurs dernières volontés.

2. *Colar Colyen* mourut vers 1600, laissant deux fils, Jean et Hubert et plusieurs filles. Jean ne semble pas avoir laissé de descendance portant son nom.

3. *Hubert Collienne* mourut vers 1620, abandonnant un orphelin du nom de Jean, dont la mère Jehenne se remarie, vers 1625, avec Jean Pequet de Weismes.

4. *Jean Collienne* épouse, avant 1654, Catherien, fille de Léonard Bellebarbe, dit Croupet. Elle mourut en 1681 et Jean en 1685, délaissant huit enfants : Léonard, Servais, Hubert, Jean, Nicolas et trois filles. Jean marié à Ondenval fut échevin et arpenteur et mourut, en 1725, laissant un fils Jean et des filles. Nicolas, marié à Waimes avec Anne Masson, donna en 1718 plusieurs prairies à son beau-frère Winand Masson, en vue de l'aider à constituer un patrimoine pour être ordonné prêtre. Il fut attaché à l'église de Bellevaux comme vicaire marguillier et maître d'école. Il y passa toute sa vie, ainsi qu'en fait foi sa lame funéraire qui se trouve dans l'église. Servais était établi à Rue.

5. *Léonard Collienne (1660-1735) épouse, en 1684, Marie Pequet, sa cousine sous-germaine par affinité (1660-1733). En 1733, il abandonne son patrimoine à ses enfants, Jaspar, Jean, Léonard et deux filles.*

6. *Léonard Collienne* épouse en 1725 Marie Huby, qui porte aussi le nom de Close et les Ilthenne (Irten). De ce mariage naquit entre autres Quirin qui suit.

7. *Quirin Collienne*, né en 1735, épouse, en 1780, Marie Barbe Solheid de Thirimont. Ils étaient les parents de Gaspar, né en 1791.

8. *Gaspar Collienne*, se marie en 1816 avec Marguerithe Kuches de Halefeld. Leur fils Jean-Pierre (1827-1893) époux de M.C. Riga est le père de Henri Collienne, mort depuis quelques années. La douzième génération de cette lignée est en voie de pousser.

Voici comment la branche d'Ondenval se rattacha à celle de Thirimont.

Au 6e échelon de la génération, nous trouvons aussi un Léonard mais, un autre que celui qui nous avons signalé. Il est le fils de *Hubert Collienne*, qui épouse, en 1694, Anne Léonard Bastin et hérite de ses parents en 1733.

6. *Léonard* épouse en 1730 Marie Bodarwé, dont il a entre autre un fils du nom de Gilles.

7. *Gilles* se marie en 1771 avec Anne Marie Servais d'Ondenval.

8. Leur fils *Gilles* (1777-1842) épouse, en 1817, Suzanne Daehlen de Luckesfeld. Ils sont les parents de *Pierre François* (1817-1875)

qui se marie, en 1860, avec A.C. Grosjean (1824-1865). Leur fils *Jean Louis*, né en 1861, devenu bien jeune orphelin, a continué la lignée des Collienne d'Ondenval avec Julie Servais (1865-1951). Elle est aussi arrivée à la 12e génération.

Les Collienne de Walk descendent de l'échevin Jean Collienne dont nous avons parlé plus haut. Il épousait en 1678, Catherine Thomas Henri d'Ondenval et mourut en 1725. De son fils Jean, marié en 1721 avec Marguerite Bodarwé, naquit en 1735 Henri qui épouse, en 1769, sa cousine sous-germaine Françoise Collienne. Leur fils Jean Henri, né en 1778, épouse, en 1805, A.M. Gilson de Walk. Ils sont les parents de Jean Léonard, né en 1810, et les grands-parents de Jean Henri, dont la nombreuse famille est dispersée dans tout le pays.

171. SERVAIS

Quoique St-Servais ait illustré la région mosane et qu'il soit un des saints populaires du pays, son nom n'est entré dans l'usage que vers le début du XIVe siècle. Il s'est généralisé vers la fin du moyen-âge et devient très fréquent dans les siècles suivants, pour disparaître vers la fin du siècle dernier, parce qu'il n'est plus à la mode. Il n'est donc pas étonnant que le patronyme Servais se soit multiplié dans le pays de Liège et dans les pays circonvoisins.

On rencontre aussi les formes latinisées, Servaty, flandrisées Vaes, Vaessen, germanisées Voss, Vossen, etc. On a conservé à Sourbrodt et à Butgenbach le souvenir de l'échevin synodal, ou surveillant de la foi et des mœurs, Vohs qui flagellait les vices et dénonçait au pasteur de Butgenbach les pécheurs publics. Il vivait vers 1650. Quand on menace quelqu'un de représailles, on dit qu'on lui enverra Vohs de là, à Butgenbach, *vohsen* signifie incendier une maison par vengeance. A Sourbrodt, les vieux se disaient d'une façon entendue à l'oreille : « Vohs a passé cisse neû ».

Le patronyme *Servais* s'est formé indépendamment dans la plupart des hameaux de notre région. J'en ai déjà parlé à plusieurs reprises. J'aurais dû citer la branche d'Ovifat, qui vivait il y a plus de deux siècles et dont le souvenir s'est conservé dans le nom de maison *amon Servâ* (Ad. Toussaint). Depuis plus de trois siècles, il en existe à Faymonville, qui semblent avoir eu, comme ceux de Thirimont, leur berceau à Ondenval.

Pour l'origine de la famille nous renvoyons au n° 123.

1. *Jacques* le parmentier de Waimes, qui vivait au début du XVIe siècle, avait deux fils : Thomas, un vaurien de meurtrier, et Johan.

2. *Johan Jacques*, mort avant 1564, laisse plusieurs enfants, dont un Johan.

3. *Johan Jacques*, appelé aussi Johan Adam, mort vers 1594, laisse quatre fils : Johan, Servais, Gilles et Renard et une fille qui épouse Léonard Kœn ou Crasson, Gilles est l'ancêtre des Giet et Renard celui des Renard.

4. *Servais Johan Jacques* est mentionné une première fois le 18 juin 1572. A cette date « Servas fils Colar le marquy de Rue paraît en cour de justice et déclare que Serva fils Johan Jacques d'Ondenval aurait totalement satisfait aux clausules et payements de l'appointement fait touchant l'occision perpétrée par Serva susdit en la personne de Colar son frère.

5. *Quirin Servas Johan* avait épousé une fille d'Adam le Moulneresse (Lamby). Il fait beaucoup d'acquisitions et d'échanges au cours de sa vie et laisse une propriété assez étendue à ses héritiers.

6. Parmi ceux-ci, je relève *Adam Quirin Servais*, qui avait épousé, vers 1640, Marie le Dosquet, dont il laisse huit enfants : Querin, Adam, Léonard et cinq filles, qui se partagent l'héritage paternel en 1689, après la mort des parents.

7. *Quirin Adam Servais*, avec son épouse Catherine Adam le vieux Renard, continue la lignée à Ondenval. Comme sa mère Marie Sameray de Faymonville, elle fut accusée de sorcellerie, en 1680, mais pourtant pas inquiétée. Cinq enfants, dont deux fils, se partagent, en 1708, l'héritage paternel.

8. *Quirin Servais* va continuer la lignée à Thirimont, où il épouse, en 1705, Elisabeth Adam Istace.

9. Leur fils *Léonard*, né en 1720, épouse, en 1746 Catherine Hubert de Recht.

10. En 1752, leur naît un fils du nom de *Henri*, qui épouse, en 1782, Anne Catherine Lamby, de Steinbach, sa cousine sous-germaine, et meurt en 1824.

11. Leuf fils *Jean Henri*, né en 1785, se marie, en 1811, avec Marguerite Wansart. Il était, comme son père, maçon de son métier.

12. *Jean Henri Servais*, leur fils, né en 1823, épouse, en 1850, Anne Catherine Querinjean de Waimes. Ils eurent une très nombreuse famille, dont les descendants se sont dispersés dans tout le pays et sont arrivés, dans la famille Jules Margrève, bourgmestre de Waimes, à la 17e génération.

172. AMON LOWY

La maison qui depuis près de quatre siècles, porte ce nom, attirait naguère encore, par sa vétusté et son style antique, l'attention des archéologues et des amateurs de vieilles choses. Depuis une génération, elle a été rénovée par son propriétaire, Joseph Marquet, descendant par sa mère de Lowy Bellebarbe, mort avant 1600.

Quoique le patronyme Bellebarbe soit éteint, je ne puis m'empêcher de donner un crayon généalogique de cette antique famille dont sont issus les Renard, les Servais, les Giet, les Jacquemotte-Simon, Istace, Croupet, etc., et à laquelle se rattachent la plupart des familles autochtones des bans de Waimes et de Bellevaux et des environs.

Vers 1400, vivait Johan de Ruwe, dont le fils Johan, marié à Thirimont, fut surnommé « Bellebarbe ». Il est cité, en 1445, comme beau-frère de Johan le Loxhar de Rue, l'ancêtre des Bodarwé, qui avait épousé sa sœur.

Son fils, Johan Bellebarbe de Thirimont, échevin de la cour de justice et mambour de l'église, meurt vers 1502, laissant trois fils, Léonard, Marquet, Johan et deux filles.

Léonard va fonder une branche Bellebarbe à Lasninville. Il meurt en 1549, laissant trois fils, Mathy, Paquay, Etienne et quatre gendres. Les Bellebarbe du ban de Bellevaux, alliés aux meilleures familles du pays, vont propager leur nom pendant plusieurs siècles, mais aujourd'hui, il semble éteint.

Johan Bellebarbe III, dit le jeune, avait épousé Jehennette, fille de Johan Bietran. Il fut échevin jusqu'à sa mort, survenue vers 1523. Il avait trois fils, Linard, Henry et Jacques.

Linard Bellebarbe, surnommé Croupet, a déjà été mentionné à l'article Croupet.

Jacques Bellebarbe, ou Jacques de Waimes, dit aussi le parmentier était mambour de l'église. Avec ses deux collègues et le curé Gilles Collon, il prépara, dès 1532, la reconstruction de l'église qui fut achevée en 1554 et consacrée le 9 septembre. Il est l'ancêtre des Renard, des Servais et des Giet, ainsi que nous l'avons vu sous ces rubriques.

Henry hérite la masure paternelle de Thirimont où il continue la lignée Bellebarbe avec sa femme, fille de Hubert des Fisez, dont il a deux fils, Johan et Lowy et une fille.

LOWY BELLEBARBE avait épousé Penthecoste, fille de Colla Serva Johan Denis, mayeur-lieutenant et échevin. Son fils Léonard Lowy Bellebarbe est l'ancêtre d'une grande famille, dont une branche de Champagne portera le patronyme Lowy ou Louis jusqu'au 18e siècle, une autre celui de Simon, par son petit-fils Simon Colar Lowy et enfin la branche Istace, dont nous allons parler.

173. ISTACE

C'est la forme wallonne d'Eustache, prénom inconnu dans notre contrée, mais jadis très répandu dans le ban de Roanne, où Saint-Eustache est patron de l'église paroissiale de Moulin du Ruy. C'est donc de ce côté que nous devons aiguiller nos recherches pour retrouver l'origine des Istace.

Vers 1636, Eustache de Cour d'Oneur épouse Isabeau, fille de Léonard Lowy. Comme Cour est une dépendance de La Gleize, dans le ban de Roanne, il est évident que la famille Eustache en est originaire. J'ai vraiment recherché dans les archives de la Cour de Roanne l'origine de notre Eustache, car ce nom y est commun à presque toutes les familles. D'ailleurs le second déterminatif d'Oneur (près de Comblain-au-Pont ?) semble nous indiquer que Eustache de Cour avait quitté son village.

Au début du siècle, nous trouvons un Johan de Cour, époux de Ealyx Mœs, bourgeois de Marche, charretier ou entrepreneur de transports internationaux. De 1607 à 1609, il a eu des transactions commerciales au ban de Waimes et peut-être aussi dans la suite. Ces rapports auraient bien pu amener par après des relations matrimoniales. La seule chose certaine que je puisse avancer est que Eustache-Istace a ses origines au pays de La Gleize.

Dans le cours des 17e et 18e siècles, les formes d'Eustache et Istace alternent, mais c'est cette dernière qui prévaut comme patronyme. Le prénom lui-même, sans se généraliser, se rencontre de temps en temps, mais ne semble pas être sorti de la famille Istace. Un curé de Robertville, Eustache Joly, né à Burnenville en 1756, semble avoir reçu ce prénom sous l'influence de la famille Istace, alliée à la famille Lejoly de Bruyères, dont descendent ceux de Burnenville.

Au 18e siècle, la famille Istace avait pris une grande extension. On en trouvait des représentants à Thirimont, Bruyères, Champagne, Walk, Libomont, Waimes, Robertville et Xhoffraix. C'est la branche de Thirimont qui s'est maintenue le plus longtemps au pays. Elle s'est éteinte au tournant de ce siècle par la mort de quatre frères Istace, restés célibataires.

Seule la branche de Champagne, issue de celle de Bruyères, est encore vivace et continue à s'épanouir dans différents pays.

Comme elle a produit d'un côté des descendants de grand mérite et d'un autre des originaux qui ne manquent pas d'intérêt, nous allons en donner une généalogie complète.

1) ISTACE ou Eustache de Cour d'Oneur épouse, vers 1636, Isabeau, fille de Léonard Lowy Bellebarbe. De ce mariage sont nés cinq fils : Léonard, Jean, Istace, Adam et Jaspar. Le père est mort avant

1655 et la mère trépassa en 1674.

Léonard, qui avait épousé Catherine Close le Herna de Steinbach, mourut en 1678 à Aix-la-Chapelle, d'une mort accidentelle. Sans doute qu'il était engagé à l'armée car, nous est-il raconté, voulant fuir des ennemis qui s'apprêtaient à le capturer, il fit une chute d'un rocher, qui occasionna sa mort.

Adam va s'établir à Champagne. Ses descendants porteront le nom de Louys ou de Quesroux. Le premier nom est celui de sa mère, le second est celui du chemin (Cwèsroû), au bord duquel il avait construit.

2. JEAN ISTACE est le seul qui nous intéresse. Il est né en 1641, épouse vers 1670 Marie Jaspar Winand de Weismes et meurt en 1729. Son épouse l'avait précédé dans la tombe en 1698.

3. Leur fils EUSTACHE JEAN ISTACE (1681-1746) épouse, en 1702, Marie Françoise Lejoly (+ 1731) de Bruyères, où il va s'installer. Ici, la lignée va se partager. Henri (+ 1764) avec Anne Thérèse Noël (1721-1785) va continuer la branche de Bruyères qui s'éteindra au 19e siècle et Jean va fonder la branche de Champagne, encore vivace.

4. JEAN ISTACE, né à Bruyères, au début du siècle, épouse en 1733 Catherine Paquay de Champagne, sa parente au quatrième degré, comme arrière petite-fille de Adam Louys Istace.

5. EUSTACHE ISTACE est le fondateur d'une branche qui continue à se développer en Allemagne, sous la forme Istas. Né à Champagne en 1749, il quitte le pays et va s'établir, avec son épouse Veronique Nagel à Kenten-Hulchrath, où il exerce les fonctions de chirurgien et d'arpenteur, il y mourut en 1814.

6. Son fils JEAN-PIERRE (1776-1860) est également chirurgien, et grâce à son dévouement et à ses capacités, il reçoit le titre de docteur en médecine h.c.

M.W. Istas, docteur en médecine, auteur de la 11e génération, qui est en train de grandir à Duren-Rölsdorf, a bien voulu me procurer différents renseignements sur sa famille et sur une branche Istas, établie à Rœtgen.

Une autre branche de notre famille Istas, avec laquelle j'ai été en rapport, est représentée par le dentiste Mathias Istas à Miesburg.

Je signale spécialement le vicaire Joseph Istas et sa sœur Wilhelmine, qui vivaient à Aix dans la première moitié du siècle dernier et étaient les petits-enfants de Eustache Istace n. 5.

Le vicaire Istas, avec Franciska Schervier, dont la cause en béatification est introduite à Rome, fut à l'origine de la fondation des Franciscaines d'Aix-la-Chapelle.

Avec elle, il avait fondé une œuvre de charité pour nourrir et soulager les pauvres, dans la paroisse St-Paul, où il était vicaire et recteur

de cette œuvre, dite maison des pauvres. C'était un saint prêtre, doué de grands talents, un orateur distingué et un intrépide défenseur de la foi contre les attaques protestantes lors de l'incarcération du Cardinal Archevêque de Cologne Clément Auguste Droste von Vischering (1837-1839). Les espions des persécuteurs le surveillaient de près. Né en 1807, il mourut à Aix en 1843.

Quand à sa sœur Wilhelmine, sous le nom de Mère Dominica, elle fut avec Clara Fey la cofondatrice de la communauté des Sœurs du Pauvre Enfant Jésus, en 1843.

Une autre branche de cette intéressante famille s'est établie à Xhoffraix au début du siècle dernier.

Jean Istace (n° 4) et Catherine Paquay de Champagne, eurent en 1741 un autre fils du nom de Jean-Pierre. En 1768, il épouse A.M. Jost de Murrange. De ce mariage naquit en 1776 Jean-Joseph Istace, qui épouse Claire Thomas de Xhoffraix, où il va s'établir. Là naquit, en 1814, Henri Joseph qui, de sa première épouse Madeleine Mathieu eut plusieurs enfants dont les descendants sont dispersés à Malmédy, en Belgique et jusque Hull en Angleterre. Après la mort de son épouse, Henri Joseph convola en secondes noces avec une Defossa de Robertville, dont il n'eut pas de descendance.

Ce Henri-Joseph et son frère Henri furent des originaux. Il n'est pas donné à tout le monde d'être orginal et, pour jouer, un tel rôle, il faut avoir une dose d'intelligence certainement au-dessus de la moyenne. S'ils avaient reçu une éducation et une formation adéquates à leurs moyens intellectuels, ces originaux auraient pu se distinguer dans la société autrement que par leur originalité.

Au-dessus de la porte de sa chaumière, sise à Mont, en bordure de la route de la Fagne, Henri-Joseph avait placé un écriteau : « Au Consolateur de l'Humanité souffrante ». Il faisait l'herboriste et s'il ne guérissait pas ses clients, il n'a pas forfait à ses engagements qui ne promettaient que des consolations. C'était un philosophe et un rusé. Est-ce que cet original n'avait pas hérité quelques données médicales de son grand-oncle le chirurgien Istace ? Ou tout au moins, à son exemple ne s'était-il pas senti une vocation de thérapeutiste ?

Dans son livre « Les Hautes Fagnes » (p. 75), Albert Beaujean, poète et peintre de la Fagne, a fait passer sur l'écran les figures originales ou intéressantes des villages fagnards. Il ne pouvait négliger le philosophe altruiste Henri-Joseph Istace, dont il décrit la maisonnette et l'inscription, en nous rappelant « ses cures merveilleuses, les simples qui n'ont plus pour lui de secrets, les rhumatismes dont il s'est rendu maître, la graisse de renard qu'il se procure à grand'peine et qui fait merveille dans les inflammations, comme dans les refroidissements... ».

L'autre original de Mont, Henri Istace, surnommé Jean do

Français, avec sa redingote rapée, son chapeau melon, bossué et verdâtre, aurait fait bonne figure avec le grand de Robroû. De haute taille, à la figure longue et maigre, au nez crochu, se livrant à la boisson et à la mendicité et faisant des incantations. Il chassait les esprits et les mauvais sorts en récitant l'évangile de St-Jean, qu'il murmurait à tort et à travers. Il eut l'honneur d'étrenner la prison (Spritzenhaus) de Sourbrodt. On n'aimait pas rencontrer sa haute silhouette émaciée et titubante.

A Rœtgen vit un Julius Istace ou Istas, dont les ancêtres sont aussi originaires de La Gleize. Cette branche, complètement différente de la nôtre, aussi haut que l'on remonte, est protestante. (Renseignements du Dr W. Istas, Rölsdorf).

174. HUBY

Comme Hugo, Huby dont les formes dialectales et certaines formes archaïques sont Hougo et Houby, vient de Houbert par les variantes Houbiert et Houbiet. Huby eut une assez grande vogue comme prénom jusqu'à la fin du XVIe siècle, puis il est complètement démodé. On rencontre les formes Hubie, Hubin, Hubine, etc. Le dernier est Huby de Faymonville, qui me semble être identique à Houbert Huby, marié à Xhoffraix dans la seconde moitié du XVIe siècle. S'il cesse d'être prénom, Huby devient un nom de famille assez répandu à partir du 1500.

Vers la fin du XVe siècle, nous trouvons un Huby à Waimes et un Johan Huby échevin à Remonval, mais ils ne semblent pas s'être progagés.

C'est à Faymonville que nous trouverons le berceau de nos familles Huby. Alors que ceux de Waimes sont arrivés au siècle dernier, ceux de Thirimont se sont séparés de la branche principale depuis plus de deux siècles et demi. Une autre lignée émigrée depuis près d'un siècle à Verviers, remonte au début du XVIe siècle.

1. *Huby* de Faymonville, cité à partir de 1513, laisse plusieurs enfants, entre autres Léonard, Huby, Henry et Thomas. Ce dernier se marie à Ligneuville.

2. *Léonard Huby* ne laissait que deux fils : Jean et Henry. Jean fut tué vers 1560 par Johan Lowy du Bodarwé, ainsi que nous l'avons vu précédemment. Sa veuve Isabeau qui se remarie avec Quirin de Winbomont trépasse vers 1598, sans enfants.

3. *Henry* devait toucher de Johan Lowy 700 fl., à la suite d'un arrangement amiable, pour le meurtre de son frère. En attendant le payement, Henry reçoit une prairie d'une valeur équivalente, dont la justice lui reconnaît la pleine propriété en 1595, à défaut du payement des 700 florins. Henry mourut vers cette date. Il laissait trois fils : Henri, Léonard et Jean, et une fille.

4. *Henri Huby*, appelé en 1595, le jeune, doit être né vers 1565. A la suite du meurtre de son oncle Johan, par Johan Lowy du Bodarwé, il n'y eut pas dissension entre la famille Huby et la famille Bodarwé, car Henry Huby épousa la petite-fille de Johan Lowy, la fille de Henry du Bodarwé. Il faisait par là un des meilleurs partis de la paroisse. En 1618, il recevait sa part d'héritage, c'est-à-dire, la maison de Henry du Bodarwé à Wems et beaucoup de prairies. Il devait aussi prendre la succession de son beau-père, et en cas où celui-ci ne serait pas content, Huby devra lui remettre 600 dalers et Bodarwé fera son «cas» privé. Henri Huby doit être mort vers 1644.

5. Ici se rencontre une lacune, à cause de la mauvaise tenue des livres d'enregistrement de l'époque. Il doit avoir eu un fils du nom de *Henri*, mort en 1658 et celui-ci plusieurs enfants, entre autres Jean, Léonard et Guillaume.

6. *Jean Huby* est le descendant de la lignée Huby-Bodarwé, car en 1672, il relève un nombre considérable de terrains qui avaient appartenu à son père Henri Huby, et aux Bodarwé. Il remplissait l'office de «Cantor» (chantre, à l'église paroissiale et mourut en 1697.

Il avait eu trois fils : Guillaume, Quirin et Jean et deux filles, de son épouse Marie Léonard du Thier de Robertville, décédée avant 1698.

7. *Jean Huby*, né en 1664, épouse en 1685 Jeanne Henri Pequet. En 1704 «sur le rapport nous fait de la capacité, probité et bonnes mœurs de Jean Huby de Weismes», le Prince-Abbé François Antoine de Lorraine, le nomme échevin de la cour de justice de Waimes. En 1710, il fut cassé avec les autres échevins pour avoir soutenu la révolte du ban de Waimes contre l'Abbaye, pour la supression des corvées.

En 1707, avec 15 autres échevins et hommes de la commune, il fut conduit dans la prison de Juliers où ils séjournèrent deux ans. Ils doivent fournir une caution de 2.000 écus pour être libérés, mais de retour, ils continuent leur opposition à l'abbaye et finalement ils furent cassés. Ainsi que porte la nécrologie «vénérable Jean Huby» mourut en 1722.

8. Son fils *Henri* prend sa place. Il épouse, en 1720, Jehenne, fille de Henri Adam Lamby et de Catherine Lecoq, sa cousine sous-germaine.

En effet, son grand-père maternel, Jean Lecoq avait épousé la sœur du grand-père paternel de Henry : Jean Henry Huby. De ce mariage est né en 1724 un fils Jean Henri, qui succède.

9. *Henri Huby*. Quoique baptisé sous le nom de Jean-Henri, nous

le rencontrons dans la suite sous celui de Henri, mais un acte de 1753 nous apprend que ce Jean-Henri Huby était communément appelé Henri. Son père avait établi sa demeure à Ondenval où Henri est né et s'est remarié en 1745 avec Marie Renard. Il mourut en 1783.

10 *Jean-Henri*, né en 1761, épouse en 1795 A.M. Solheid et en secondes noces Anna Irten. De ce mariage est né, en 1811, Jean Henri.

Le père qui était journalier et habitait à Remonval, est mort en 1836.

11. *Jean-Henri* épouse, en 1839, A.M. Tillman, née à Elsenborn en 1810. De ce mariage sont nés Henri Servais (1844) et Constance (1849). Jean-Henri mourut en 1867 et Henri Servais a émigré en Belgique où se développe la 15e génération à Vaux-sous-Chèvremont (Jules Huby, ingénieur) et ailleurs.

La souche Huby de Thirimont a ses racines à Faymonville. En 1623, mourait Léonard de Bodarwé chargé d'années... et de biens. Il avait un fils Léonard idiot, et trois filles. *Piette Huby* de Faymonville était un des gendres. Il mourut en 1636, laissant trois fils : Jean, Léonard et Quirin; un autre, Herman, était mort à la guerre. Comme ils avaient du sang bouillant dans les veines, un jour en 1663, ils se prirent de rixe et Léonard assomma son frère Quirin d'un coup de haway. Cet événement n'eut d'autre suite que de conduire Léonard devant la justice, mais non sur dénonciation de son frère, où il eut cette charmante excuse « je ne lui ai pas fait de mal, je l'ai seulement blessé avec mon haway » Quelques semaines plus tard, Querin vendait un terrain à Léonard.

Querin mourut après 1672, dans la commune de Butgenbach, ce qui m'empêche de continuer la généalogie. Vers la fin du 17e siècle, il y avait trois Huby : Henri et Quirin frères de Léonard, probablement aussi leur frère, qui semblent avoir pour père un Johan, sans doute le fils de Querin susdit.

Henri épouse en 1685 Marie Adam Jaspar, de Thirimont. Il mourut en 1735 et son épouse en 1710. Au partage familial de 1733, nous trouvons un fils, Saturnin, et quatre filles mariées.

Saturnin en 1735 Jeanne Jacob Simon, d'une famille qui porte aussi le nom de Jacquemotte-Simon. Entre autres familles, ils eurent, en 1744, Gaspard qui suit.

Henri-Gaspar, né de ce mariage en 1780, épouse M.C. Hugo. Lui et ses frères vont repeupler le village de Huby, mais il semble que cette branche s'y est éteinte au cours du siècle dernier.

Il revient toujours de nouveaux apports de Faymonville.

Henri-Jos., né à Faymonville, en 1839, épouse en 1868 Marguerite Wansart. Il était le fils de Jean Jos. Huby (+ 1842) et M. Fr. Wansart. De cette nouvelle branche, il reste un rejeton pour continuer la lignée.

La branche des Huby de Waimes a aussi ses racines à Faymonville.

Jean-François Huby, né à Faymonville en 1812, de Hubert Huby et de M.A. Jacques, épouse, en 1835, M. Eugénie Sépulchre. De ce mariage naissent entre autres Henri, Servais, François-Joseph, Léonard et plusieurs filles, qui vont repeupler Waimes et d'autres localités, de Huby.

Henri, François Joseph et leurs sœurs établissent à Rue une fabrique de chapeaux. Leur grande spécialité était le bavolet ou barada. Henri, qui avait fait la guerre de 1870, avait élevé une famille de dix enfants, dont six garçons. En vue de soustraire ses fils à une future guerre, mais aussi pour être indépendant et peut-être aussi pour éviter la concurrence de Clément-Joseph Debrus, qui avait mécanisé sa fabrique de chapeaux, il alla vers 1890 s'établir à Echternach, où sa fabrique, dirigée par ses enfants, est toujours en pleine activité. Un de ses fils, Eugène, décédé depuis peu d'années, est entré à un âge avancé chez les Dominicains à Bruxelles.

François-Joseph, resté célibataire, s'est consacré avec dévouement, dès sa jeunesse, à la conférence de St-Vincent.

Léonard a élevé une très nombreuse famille de ses descendants ainsi que ceux de Servais propagent le patronyme dans tout le pays.

175. AMON L'LIDJWES

Dans la première moitié du WVIe siècle vivait à Steinbach Johan le ligeois. Il épouse, vers 1526, Isabeau, veuve Léonard Johan Juton qui avait trois enfants, Johan, Léonard et Catherine, nés entre 1520 et 1524. Son fils Johan, qui va recevoir de son parâtre le surnom de Liégeois, épouse vers 1550 Genon, fille de Winquin des Fagnoux, où il va habiter. Il fut, en son temps, forestier ou sergent du ban de Waimes.

Il délaissait plusieurs enfants qui se sont dispersés dans le pays et en Allemagne. Le patronyme Liégeois persiste jusqu'aux environs de 1700, pour disparaître et survivre dans le nom de maison « amon l'Lidjwès » que portait la maison ayant appartenu ci-devant à Henri Georges, aux Fisez.

L'ancien Thirimont était groupé aux environs de la fontaine dite Croupet. C'est là que se retrouvent les plus vieux noms et les masures, dont nous reparlerons à propos de la maison de Stoqueux à Ligneuville.

Aujourd'hui, il ne se crée plus de nouveaux noms de famille et comme certains des anciens s'éteignent, le nombre se restreint, mais cela ne se remarque pas à cause de l'immigration d'étrangers, qui appor-

tent des patronymes nouveaux.

Au début du siècle dernier, nous avons cependant vu se créer de toute pièce trois nouveaux noms de famille. La grande misère obligeait parfois des parents dénaturés, souvent des vagabonds étangrers, à exposer de petits enfants, qui étaient naturellement recueillis par des personnes charitables.

En 1803, on trouve à Thirimont une petite fille de 2 mois, qui reçoit à l'état civil le nom de *Lahaye*. En 1807, un enfant trouvé dans les mêmes circonstances, au Fayai, fut appelé *Jean Dubuisson*, et en 1809, un autre reçut le nom bien sonore et d'allure italienne de Catherine *Deboca*. Ces noms leur furent attribués à cause de l'endroit où ils furent recueillis (boca = trouée ou ouverture dans une haie).

De là s'explique cette croyance que j'ai rencontrée maintes fois et qui doit avoir eu son origine au début du siècle dernier, que tous les noms de famille sont des noms attribués à des enfants trouvés. Il serait assez curieux que toutes les familles aient eu leur origine dans un enfant abandonné. Avant l'époque napoléonienne, c'est-à-dire avant l'introduction de l'état civil, on ne se donnait même pas la peine de donner un nom de famille aux enfants trouvés.

176. JACQUEMOTTE-SIMON

Au n° 59, où nous avons parlé de la famille Jacquemotte, nous avons rapporté qu'en 1906 mourait à Gueuzaine un vieux célibataire, Léonard Jacquemotte, mieux connu sous le nom de Léonard do Dophé, qui se lamentait de la suppression de Simon, second élément de son nom de famille et recommandait à ses proches de veiller à en conserver l'intégrité. Malgré ses recommandations, le patronyme a été amputé de Simon qui remonte au XVe siècle, pour ne laisser subsister que Jacquemotte, qui est de la fin de XVIIe. J'ai promis de reparler de cette famille, et d'en rechercher les avatars, mais l'existence de deux familles Jacquemotte-Simon qui se sont développées au cours du XVIIIe siècle, l'une à Thirimont et l'autre à Bruyères, m'en a rendu l'étude plus difficile. Ce n'est que par un examen très approfondi que j'ai pu acquérir la conviction que ces deux familles étaient indépendantes l'une de l'autre et avaient des origines complètement différentes.

La branche de Thirimont, éteinte au début du siècle dernier, descendait de Lowy Bellebarbe (numéro 171) par son petit-fils Simon qui engendra un Jacob communément appelé Jacquemotte.

Ce Jacquemotte-Simon (Lowy), marié en 1682, a transmis à sa descendance son double nom, qu'elle a conservé jusqu'à son extinction au début du XIXe siècle sans lui donner de l'extension. On rencontre parfois de ces doubles noms tel Pauluis-Renard, disparu, Piette-Jouste, réduit à Piette (à Ondenval), Remy-Paquay, encore en usage, après réclamation du propriétaire du nom, à Ligneuville et Malmédy.

Une autre famille de ce nom encore vivace à l'Espérance (Libomont) et ailleurs, sous le patronyme Jacquemotte a poussé à Bruyères sur un estoc Simon qui venait d'Ondenval.

1. MOSSET. Au début du XVe siècle vivait à Ondenval un certain Thomas, surnommé Mosset, dont on trouve aussi les formes Motzet et Mochet. Cette dernière forme semble s'être conservée plusieurs siècles à Thirimont sous les formes Moche, Mochet et Moxhet, patronyme qui existe encore à l'intérieur du pays (Spa, Verviers, etc.). La forme Mosset s'est transportée à Steinbach et à Faymonville, où elle a subsisté jusqu'à ces derniers temps comme nom de maison.

2. SIMON MOSSET, né vers 1460, avait eu plusieurs enfants auxquels il avait donné leur part d'héritage lors de leur mariage. En 1531, il lui restait encore Johan auquel il donne 200 florins d'or « bon or et juste de poids delle kougne (cour) et marchie dessus le Rhin », sur sa maison, bouron, bois, sartages et tous ses biens. Voyant la bonne volonté de ses parents, Johan promet de les entretenir leur « vikarie durant » et après leur mort de faire prier pour eux comme un bon enfant doit faire.

Bouron ou buron est un ancien mot français et wallon, qui semble être complètement disparu. Si parmi les lecteurs, il se trouvait quelqu'un qui connaît encore ce mot, il me ferait grand plaisir en me le signalant. En Normandie, il s'est conservé dans l'expression : « il n'a nin buron ni maison », ce que nos ancêtres auraient traduit « i n'a n'i feû ni leû », il ne possède ni foyer ni lieu ou terre, c'est-à-dire, il n'a rien. Dans un vieux manuscrit de 1600 j'ai trouvé que « maison buron » désignait tous les biens. On comprend dès lors que quiconque n'a ni maison ni buron n'a rien du tout. Ce mot vient d'un ancien mot allemand « bur » qui signifie habitation, de là Bauer (cage), Bauer, habitant, paysan, Nachbar, voisin, anglais Neighbour.

3. Là-dessus revenons à Johan Simon qui succède à son père à Ondenval. Il meurt avant 1542, délaissant une nombreuse postérité qui va propager son nom et peupler Ondenval et les environs de Simon. Voici les noms de ses fils : Simon, Mathy, Johan, Querin, Léonard et Benoît ou Beneu, dont la toponymie a conservé le souvenir dans le champ Beneu à Ondenval.

4. SIMON s'établit à Bruyères, tandis que ses frères Querin, Linar et Mathy Simon sont mariés à Ondenval. Simon n'a qu'un fils, Léonard et une fille mariée à Colar dont les descendants vont aussi porter le nom de Simon. En 1579, il laisse partager son patrimoine qu'il avait

considérablement agrandi pendant son mariage, entre son fils et son gendre. Simon reste dans sa maison et son fils Linard lui concède les revenus de sa part, vie durant, à condition d'y retourner quand il ne travaille pas à son métier parmi les gens. Dans ce cas il doit travailler pour son père qui le nourrira. Simon mourut en 1582.

5. LINARD SIMON va s'établir à Weismes, vers 1590, par son mariage avec Marie, fille de Jaspar Urbain. Ce fut un homme actif qui sut bien gérer ses affaires et arrondir ses propriétés par de nombreuses acquisitions. Il mourut à Haute-Wème en 1618. Parmi ses enfants, j'ai noté Léonard qui fut échevin et héritier à Haute-Wème. Nous verrons à la chronique Lemasson quel triste rôle joua sa sœur Isabeau. Un autre fils, Remacle se marie à Walk et Johan qui suit.

6. JOHAN SIMON va reprendre son domicile à Bruyères, en épousant, vers 1622, une fille de Querin Jean Keunechine de ce hameau. Il mourut en 1676 et ne semble avoir laissé qu'un fils et une fille de son épouse Catherine, morte en 1676.

7. JEAN SIMON, le jeune, marié en 1660, laisse une nombreuse postérité, dont trois filles et quatre fils, Jean, Nicolas, Léonard et Jacob. Les trois premiers vont transmettre le patronyme Simon à leurs descendants. Il semble avoir épousé une Lejoly.

8. JACOB, né en 1665 eut pour parrain Jacquemotte Lejoly, de Walk, dont il reçut au baptême le prénom qui est une variante de Jacques ou Jacob. C'est lui qui fonde la branche des Jacquemotte-Simon, nom qui va passer à sa postérité. Il épouse, en 1693, Marie Jean Moyse de Bruyères, dont il a plusieurs enfants : Nicolas, Léonard, Jean, etc.

9. JEAN JACQUEMOTTE-SIMON, né en 1695, épouse en 1724 Marguerite Joly de Bruyères.

10. Leur fils JEAN, né en 1736, épouse en 1787 Marie-Catherine Sepulchre de Weismes. Il mourut peu d'années après et sa veuve alla s'établir à Gueuzaine, ou deux de ses fils se marient.

11. JEAN LEONARD JACQUEMOTTE-SIMON, marié en 1824, avec Anne Marie Xhayet, de Rue, née en 1797, est le père de François Léonard dit le Dauphin, un chantre d'église renommé, mort célibataire en 1906 et de Pierre Joseph.

12. Né en 1826, PIERRE JOSEPH JACQUEMOTTE-SIMON épouse, en 1853, Marie Catherine Simon, de Robertville, il fut le père d'une nombreuse postérité qui s'est dispersée aux quatre vents. Il y a peu de temps que le dernier Louis, est mort plus que nonagénaire, à Petit-Thier, laissant lui aussi une nombreuse postérité. Trois filles, Julie, Joséphine et Charlotte, sont entrées chez les Sœurs de Ste-Marie, à Namur.

13. Un de ses fils, QUIRIN JOSEPH, qui avait épousé Marie

Pequet, de Libomont, établit son fief à l'Espérance près de Libomont et l'agrandit considérablement par ses durs labeurs, en défrichant et en améliorant. C'est là que poussent, dans notre paroisse, les derniers porteurs du nom, la 15ᵉ génération depuis Mosset.

Tous les enfants de Pierre-Joseph sont nés sous le nom de Jacquemotte-Simon et tous sont morts sous celui de Jacquemotte. Par son mariage avec une Simon, Pierre Joseph portait le nom de Jacquemotte-Simon. Je crois que la confusion de ces deux Simon a beaucoup contribué à la disparition du second élément du nom. En 1867, dans le relevé de la population, le nom complet existe encore.

177. SIMON

Ce patronyme fut autrefois très répandu dans toute l'étendue de la commune de Waimes, par la dispersion des descendants de Simon d'Ondenval. Ceux d'Ondenval, de Waimes, de Walk, de Bruyères et de Gueuzaine ont disparu au cours des deux derniers siècles. Les Simon de Robertville qui ont repris une certaine extension sont issus de la branche des Bruyères, collatérale de celle des Jacquemotte-Simon. En 1792, Jean Léonard Simon de Bruyères épouse Elisabeth Hansen de Robertville et va s'établir dans cette localité. Son fils Jean Léonard, né en 1799, est le père de Joseph, né en 1829. Ce dernier a élevé une nombreuse famille. Voici une petite anecdote à son sujet.

Joseph Simon était un bien brave homme, à manières originales. Très assidu aux offices, il occupait une place au jubé, en face de l'orgue. De même qu'il faisait ses prières à mi-voix, il avait l'habitude d'extérioriser ses pensées à haute voix, quand il se croyait seul.

Il existe dans l'église de Robertville une excellente statue en bois de saint Isidore, patron des paysans. Au dire des vieilles personnes de jadis, il porte le costume qui était traditionnel dans notre pays, vers la Révolution Française. Le curé Asprion, pour une raison inexplicable l'aliéna, ainsi qu'un beau lustre en cuivre du 18ᵉ siècle, avec les noms des donnateurs. M. Pietkin fit l'acquisition de ce dernier, qui se trouve aujourd'hui dans l'église de Sourbrodt, M. le curé Beckmann, de Xhoffraix sauva St-Isidore, qui fut remplacé par une statue en plâtre, sans valeur. Après le départ de M. Asprion, je m'entremis auprès de M. le curé Beckmann pour faire réintégrer saint Isidore à Robertville. C'était d'ailleurs son désir et il n'y mettait d'autre condition que de faire l'échange des statues.

Un beau matin, saint Isidore trônait de nouveau sur son piedestal et Joseph Simon, longtemps avant la messe récitait à mi-voix ses patenôtres au jubé. Tout à coup, il s'arrête net au milieu d'un ave, et le

sacristain, dissimulé derrière les orgues en attendant l'heure de sonner, put bientôt surprendre ce savoureux soliloque : « Vo-t-rela ! Djè so aîhe dè t'rèvèye ! oui ! ! ti, t'es'-t-on vrâye paysan ! ». Toute l'âme de la paroisse parlait par la bouche de Simon.

Les Simon, dits de Belair, sont originaires d'Arimont, mais il est probable que cette lignée se rattache aussi à celle d'Ondenval.

CHAPITRE XV
RUE

178. NOTICE HISTORIQUE

Sous le régime abbatial, Rue constituait une section indépendante de Weisme, avec ses « aisances » particulières du côté de Chivremont et de Grosbois. Le nom de ce hameau ne paraît dans les archives qu'au XIVe siècle, sous les formes « Ruwe » et « Rowe ». La forme latine « Rota », que je rencontre parfois, à partir de 1430, repose sur une fausse interprétation du nom de ce village qui ne vient pas de rota, roue (de charrette), mais de « ruga » : ligne, d'où rue. C'est par Rue que passait jadis le chemin de communication entre Waimes et Malmédy. Il passait entre la maison Hubert Vannuys, et se dirigeait par Viafosse et Binonhé vers Arimont. La nouvelle chaussée construite vers 1820, n'empruntait l'assiette d'aucun vieux chemin entre Waimes et Baugnez.

Les formes germaniques Ruwen, Rawen, Raughen, etc,. qui se rencontrent presque à la même époque que les formes romanes, sont plus conformes que le nom latin à l'étymon primitif.

Le gentilé des habitants de Rue, d'un usage purement local, est «Roûdlèr». En 1400, nous trouvons les formes «Roidiote» et «Rodiote», avec le suffixe ote comme dans Cypriote de Chypre.

Il a existé jadis une grande rivalité entre Rue et Waimes, les deux principaux hameaux du ban qui se contre-balançaient par l'importance et le nombre des habitants. Les devises des villages, qui remontent certainement à une époque très reculée, sont à l'avantage de Rue qui semble les avoir inspirées. Tandis que «à Wème le diâle y dème», c'est-à-dire qu'il prélève la dîme (la dixième partie), ou suivant une devise rajeunie depuis la suppression des dîmes : «à Wème le diâle lès péne», il n'avait aucun accès à Rue : «o l'Rou, le diâle n'y pout».

Voici le mouvement démographique du village au cours des quatre derniers siècles. En 1524, j'y relève dix foyers; onze en 1573, quinze en 1621, dix-huit en 1665; vingt-six ménages en 1743, mais j'ignore le nombres des maisons et en 1810, 34 contribuables pour 26 maisons. En 1935, le nombre des maisons est de 33 et celui des habitants est de 168. Nous donnerons des statistiques plus générales à propos de Waimes, auquel, actuellement Rue est incorporé!

De ces 26 maisons, deux étaient côtées en première classe : celles de Jean Remacle Dethier (J. Heinrichs) et de Jean Léonard Marichal (cour Debrus, semble-t-il). Les autres étaient répartis comme ceci : 2 en 2e classe, 6 en 3e, 12 en 4e et 4 en 5e.

Voici les dix habitants de Rue en 1524 : Lynar, Johan, Huby, le filz Winckin delle rue, Henri Johan Donny, Querin grand Johan, Johan Lauren, Colla le fillast Lynar Remacle, Colla Marechin, Johan le jœsne homme, la fille Lowy le loxhar et Johan Guilleaume.

Seul Winkin deviendra patronyme. Lynar Joseph Huby est l'ancêtre des Lemarquis, peut-être aussi des Margrève. Marechin est la dernière représentante de la famille noble de Rue et l'ancêtre d'une nombreuse descendance dite Lemaire.

L'importance de Rue avait été plus grande au siècle précédent. Nous y trouvons plusieurs familles qui ont joué un rôle prépondérant dans les affaires du ban et dans l'administration de la principauté. Nous avons cité Johan le Loxhar, l'ancêtre des Bodarwé, Renard de Ruwe, le premier magistrat de Malmédy et en son temps de la Principauté, l'ancêtre des Loxhet et de nombreuses familles malmédiennes. Je cite Markez le mynhere, mayeur de Waimes, ainsi que son père et son fils, le père de Renard Grawet, auteur d'une des principales familles patriciennes de Malmédy. Ses descendants ont brillé dans la magistrature et dans l'industrie. Je vais parler maintenant de la famille noble, dite de Rue.

179. DE RUE (patronyme)

Il a existé une famille dite de Rue ou Borgnar, pro parte, qui a jeté un grand éclat au cours des 14e et 15e siècles, pour s'éteindre ensuite dans la branche principale. On en retrouve le nom et les armoiries sur différentes pierres tombales et dans beaucoup d'études généalogiques de la noblesse du pays.

Voici en quels termes un auteur anonyme du XVIIIe siècle, sans aucun doute un descendant de l'ancienne famille de Bellevaux, dans une brochure devenue rare, parle du dernier représentant de la famille de Rue, qu'il rattache erronément à celle de Bellevaux.

«Johan, surnommé Borgnar et Madame son épouse, issue de la dite ancienne maison de Schœnendall, seigneurs et dames (indépendamment des abbés de Stavelot et de tous autres, de la Belle-vallée, de Malmendy, de la Falize, d'Ottomont, de la Planche, Lasnoville, Lamonrivée, Reculémont, Hedomont, de Weismes, Longfaye, Beverche, Xhoffray, de Boulange, Wirtzfeld, Rochenrode (Rocherath), Mœrange, Honsfelt, Meurlerbach, de Butgenbach, d'Ambleff, de Rhette, de Herstouff, du Pont, à Clermont au Duché de Limbourg et autres lieux présentement enclavés dans les provinces de Luxembourg, de Trèves, de Spanheim, Schleiden et autres a fait (1502) les partages avec Madame son épouse, tous deux encore vivants entre leurs quatre enfants et gendres ou filiances...».

L'auteur anonyme mêle à l'histoire, un peu de légende et beaucoup de fantaisie. Voici les faits historiques.

Dans la seconde moitié du XIVe siècle, vivaient à Rue les frères Odelet, Renard et Johan de Rue. Selon toute vraisemblance, ils avaient un autre frère du nom de Loxhar, l'ancêtre des Bodarwé, ainsi que j'ai essayé de le prouver au N. 102. Leur père Hannes de Rue était sans doute identique à Hennekin de Wysme (Waimes), cité en 1363 parmi les hommes de garde au château de Jünkerath et se rattachant certainement à la famille seigneuriale de Waimes, surtout que dans les deux branches on rencontre les mêmes noms.

ODELET, de Ruwe avait hérité les propriétés de Mafat et de Francheville, où les seigneurs de Waimes étaient aussi propriétaires. Il s'y établit avec ses sept enfants qui font souche et se répandent dans le pays et les environs.

RENARD DE RUWE avait épousé, avant 1392, Jeanne, fille de Henri de Falize et s'était établi à Malmédy. Il était surnommé «Roidiote» (de Rue), nom qui passe à ses descendants jusqu'au début du XVIe siècle, avec des variantes Reudejotte, Freudejotte, etc. Avec Johan de Naoust ou d'Eupen, il fut certainement la figure la plus marquante à Malmédy au XVe sièlce. En 1412, il revêtait la plus haute charge dans l'administration de la Principauté, comme Podestat. Il exerça aussi à vie celle de mayeur de la Haute cour de justice. De son mariage avec Jeanne de Falize sont nés huit enfants, dont quatre entrèrent dans les ordres : Olivier de Ruwe ou Roidiote, doyen ou prieur du monastère de Malmédy, Sire Jean, curé de Malmédy, aussi moine bénédictin, Bietline et Catline, religieuses cisterciennes au Val-Benoît à Liège. De 1456 à 1473, l'abbesse de Val-Benoît est Bertheline delle Falise, qui n'est autre que la fille de Renard de Ruwe. D'après Fisen, elle aurait restauré l'observance en 1473, qui est l'année de sa mort, survenue le 27 décembre.

Les autres enfants de Renard de Ruwe sont Rolain, dont la veuve Marguerite Poncin, sœur de l'abbé Jaspar, est remariée à Jean, de Naoust, Jeanne, qui avait hérité le fief dit cour de Rahire à Malmédy et pour cette raison est appelée Jeanne de Rahire. Elle est morte sans enfants car, à sa mort, la cour ou Jugeur de Rahire perd ses droits faute d'hommes de cour. Une autre fille, morte avant 1453, laissait deux enfants à son mari Jean Rointasse. Walrand est le seul qui va continuer la lignée.

JOHAN DE RUWE, ou Borgnar, en allemand Johann von der Ruwen ou Bornjohan, jette les bases de la grande fortune de ses descendants. Il ne cesse d'acheter des fiefs, des rentes, des dîmes et différentes propriétés dans tous les environs et surtout du côté de Butgenbach, où il mourut en 1418. Il semble avoir habité non loin du vieux château probablement à l'endroit dit Buligshaus, où naguère existait un moulin qui a disparu lors de la construction du barrage. Avant 1408, il avait prêté au monastère de Malmédy, les fonds pour la reconstruction du «moustire» (église) de Büllingen.

Il laissait deux fils : Guillaume de Rue, surnommé Borgnar et Jean, surnommé Tottelart (le bègue). Ils semblent avoir eu entre eux des relations très fraternelles. Non seulement ils avaient épousé deux sœurs, Béatrice et Marguerite von Lanscheit, mais ils font beaucoup d'acquisitions et de largesses en commun. Ils furent les grands bienfaiteurs des monastères de Stavelot et de Malmédy. Ils vivaient à Butgenbach, où ils moururent, Borgnard en 1446 et Tottelart, en 1461, ce dernier, sans enfants.

En 1417, à l'avènement de l'Abbé Jean de Gueuzaine, les monastères de Stavelot et de Malmédy étaient dans une grande misère, à la

suite d'une guerre qu'ils avaient eue, en 1400, avec Waleran, seigneur de Montjoie, et d'un échec qui leur avait coûté 12.000 florins de rançon pour les prisonniers. C'est aux frères Guillaume et Jean de Rue que l'abbé s'adresse pour avoir de l'argent. Il leur engage successivement la mairie de Malmédy, les dîmes de Waimes et de Géromont et d'autres revenus. Les deux frères se montrèrent très généreux envers les monastères qui purent, après plus de 40 ans, récupérer les gages à des conditions très avantageuses.

Guillaume Borgnar était écoutète ou mayeur de Butgenbach et occupait la ferme-château, tenue aujourd'hui par les héritiers de Karl Hilgers et d'Ohligschlaeger.

Il laissait quatre enfants.

1. Catherine épousa en 1436 Gilçon, mayeur héréditaire de Rahier et lui apportait en dot entre autres la seigneurie de la Planche. De ce mariage sont nés huit enfants. Les derniers descendants ont porté le titre de Barons.

2. Jeannette épousa Jean de Nassau, homme de fief à Vianden. En 1773, un de leurs descendants, Philippe Bauduin de Nassau, légua son importante fortune aux pauvres de Trèves et de Luxembourg. Au siècle dernier, il existait encore des Barons de Nassau de cette branche, en Bavière.

3. Une troisième fille s'allia à un chevalier limbourgeois Johann von der Heiden. Leur fille Catherine épousa Wilhelm von dem Panhaus, probablement un ancêtre de Pierre Panhaus qui, en 1566, fit ériger sur la Fagne une croix qui porte son nom, entre Belle-croix et la Baraque Michel. Parmi leurs descendants, il faut ranger, je crois, le célèbre écrivain allemand Joseph Pothen, né en 1883 à Raeren.

4. Jean Borgnar de Ruwe, mayeur de Butgenbach, épouse en premières noces une fille de Richard d'Ameldingen (Bitburg) qui lui apporta en dot beaucoup de propriétés dans le comté de Vianden. Il épouse en secondes noces Jehenne, fille Johan Joslet delle Forge de Chevron, avant 1469. Probablement qu'il convola en troisièmes noces car, à sa mort en 1503, sa veuve, morte après 1516, s'appelait Isabeau.

Johan Borgnar mourut en 1503, à un âge très avancé puisque en 1446, il était déjà écoutète ou mayeur de Butgenbach. Il fut le dernier de la lignée des Rue, car il ne laissait que des filles. En 1502, il réunit ses quatre gendres pour les aider à sortir d'indivision. Il savait que le partage des grands patrimoines, ne se fait pas généralement sans heurts et sans difficultés. Admirons ici l'autorité et le bon sens de ce vieillard, autant que le respect dont ses gendres l'entouraient, car ils acceptèrent de grand cœur la proposition et les dispositions de leur «bon père», ainsi que porte l'acte, et ratifièrent le partage tel qu'il l'avait spécifié.

Les armoiries des de Rue étaient d'argent à trois gerbes au naturel (2.1). On les retrouve sur différentes lames funéraires, entre autres à Butgenbach, sur la tombe de Jean Renier von Boulich, un de ses descendants. Dans l'église paroissiale de Vianden se trouve encastrée dans le mur une belle pierre tombale de Henri de Nassau avec huit quartiers dont ceux de Rue, de Bellevaux et d'Arimont. De tous les autres qui en parlent, personne à ma connaissance, n'a reconnu les armoiries de Rue à cause de la mauvaise orthographe du nom écrit Die Ranw, par erreur du lapicide, pour Die Rauw ou De Rauw.

Voici quelques brefs renseignements généalogiques sur sa descendance.

1. Catherine avait épousé, en 1496, Henry de la Vaulx-Renard, qui fut mayeur et échevin de Malmédy. Elle reçut en dot la maison de Falize, le fameux château de la légende. En 1595, en l'année de la mort de son père Jean, Henri de Lavaulx (Heinrich von der Vase) scelle avec son père une lettre par laquelle il se reconnaît homme lige de la ville d'Aix-la-Chapelle. En 1536, il vend la « grande maison et dépendances de Falize » à Gilçon de Verleumont. Henri habitait à Malmédy dans la maison dite « es Rahier ». De son mariage sont nés un fils et trois filles : Quirin, dont les descendants porteront le patronyme Delvaux se marie à Houffalize. Sabeau épouse Winquin d'Arimont. Celui-ci retire des mains de Gilson de Verleumont le domaine de Falize qu'il habite, où il est aussi appelé Winquin del Falize. En 1550 il transporte cette propriété à sa fille Marie épouse de Remacle fils de Henri Thomassin. Une deuxième fille épouse Jean de Burnenville, l'ancêtre des Libert et des Burnenville. Ainsi que nous l'avons dit, les armoiries des Borgnard portaient trois gerbes, meubles qu'on retrouve dans une quantité de familles malmédiennes, alliées aux Borgnard. Les de Lavaulx-Renard, descendant des seigneurs de Waimes, portaient un burelé de dix pièces. Les Libert et les Burnenville portent des armoiries parties, au premier, trois gerbes, au second, le burelé des Waimes.

La légende de Falize a conservé le souvenir des seigneurs Inguels. Un descendant de cette famille, Mattias Engel, bourgeois commerçant de Wittlich (Trèves), dont l'ancêtre quitta Falize vers 1730, possède comme armoiries : écartelé, au 1er de sinople à trois gerbes, aux 2 et 3, d'argent à 5 fasces de sable, au 4 d'or, au merle de sable becqué et patté. Cimier d'or, de gueules et de sable à l'écureuil entouré de feuilles de sinople et d'or. A remarquer la variante qui note six fasces d'argent au lieu de cinq. Les Engel doivent être des descendants de Thomassin de Falize.

La deuxième fille Catherine, en épousant Poncin de la Porte, petit-fils de Thomas de Nidrum, devient l'ancêtre de beaucoup de familles

malmédiennes, encore florissantes. Les de la Porte et les Doutrelepont avaient aussi des gerbes dans leurs armoiries.

En 1529, Henry de la Vaulx et son épouse Catherine Borgnar, avaient fait un légat pieux à l'église de Malmédy (St-Géréon). « Ils y étaient en peinture, le mari en cuirasse et la dame en anciens habillements de dessus, sur un tableau appendu au 2e ou 3e pillier, avec l'empreinte de leurs armoiries ».

Sur le fût du bénitier de la chapelle des Capucins, on voit les armoiries de Renard Philippe Grawet et de son épouse Jeanne, fille de Poncin de la Porte précité. Probablement que le bénitier appartenait au mobilier de l'ancienne église paroissiale St-Géréon.

2. Ariette (ou Andriette) seconde femme de Jean de Bellevaux, fut la mère de Jean et de Godefroid et de trois filles qui épousent Jean de Rucht et Jean le Gaignier ou Moreau, qui vont s'établir à Houffalize et Paul de Wanne, dont les descendants se fixent au pays de Theux. Godefroid de Bellevaux a sa croix funéraire armoiriées à l'entrée du cimetière, à droite.

3. Marguerite s'allie à Thiery de Boulich, receveur à St-Vith, bailli de Reuland et de Prume. Sa part d'héritage se trouvait surtout à Butgenbach et dans les environs, où nous voyons les Boulich s'établir. Ils habitaient une maison, près de la Warche, sous le vieux château, dont les derniers vestiges et le moulin en dépendant ont été complètement rasés lors de la construction du barrage. Le souvenir s'en est perpétué dans le nom de maison Boulichhaus.

Dans l'ancienne église de Butgenbach, on voyait une pierre tombale armoriée, sur laquelle est représentée en cuirasse Jean Renier de Boulich, le dernier descendant de cette famille à Butgenbach, décédé en 1593. Huit blasons ornent cette pierre, parmi lesquels celui des Borgnar, écrit Die Rewe.

La quatrième fille était Marechine qui avait épousé Thomas le maire de Rue, ainsi que nous le verrons au paragraphe suivant. Marechine n'a aucun rapport avec Mariechen, mais vient de Marc, comme Marquet. Pour de plus amples renseignements sur la famille Borgnar, on peut consulter mon étude sur le château de Butgenbach, parue en janvier et février 1930 dans la « Semaine de Malmédy ».

180. LEMAIRE

Ce patronyme a été attribué aux descendants de personnages qui ont rempli les fonctions de mayeur, à une cour de justice ou une cour féodale. A Malmédy, il y avait une haute cour de justice et deux cours

féodales, celle des sergents ou du monastère et celle des Vestis ou curés, qui étaient présidées par un mayeur. Ceux qui ont exercé ces fonctions étaient choisis parmi les meilleurs bourgeois de la ville qui avaient déjà un patronyme fixe. Je n'ai pas constaté qu'aucun de leurs descendants ait reçu le surnom de Lemaire.

Sans vouloir généraliser absolument, car il en est qui peuvent être venus au pays, de l'étranger, les Lemaire du pays descendent des Mayeurs-Lieutenants de la cour de justice de Waimes. Peut-être faut-il faire exception pour les Lemaire de Pont-Ligneuville dont la lignée y remonte à plus de quatre siècles en arrière.

1. Vers 1400, vivait à Waimes *Johan Clare*, dont je ne relève que le nom.

2. Son fils *Marke* (Marc), cité dès 1413 dans différentes transactions au sujet de la Restonville, de Folan-Molin, de la Bouhaye, etc., porte en 1431 le titre de mayeur de Waimes.

Les mayeurs héréditaires du ban étaient les seigneurs de Waimes, dont le dernier meurt en 1425. Ses descendants en ligne collatérale, Jean de Zievel, Jean de Brandscheit, Adrien de Nassau, etc., établis, vers 1450, au château de Rénastène, garderont le titre de mayeurs héréditaires jusqu'au Prince de Metternich, dépossédé à la révolution française. Ils se faisaient remplacer aux séances de la cour par un mayeur-lieutenant.

A propos de la Bouhaye, où des familles malmédiennes ont eu des propriétés jusqu'à ce jour, il est intéressant de constater que Renard Grawet de Rue, établi à Malmédy, en hérite une partie et son frère Thomas le maire de Rue, une autre partie, qui était encore dans la famille Lemaire au XVIIIe siècle. C'était un bois de haute-fleur, comme on disait alors, c'est-à-dire de haute futaie d'où le nom de Grosbois.

3. *Markez*, fils du précédent, qui vivait encore en 1485, portait aussi le titre de mayeur. Il était surnommé *Mynhere*, ce qui était un titre honorifique qui lui était sans doute conféré à cause de ses fonctions. Le mayeur et les échevins étaient les seigneurs de la cour.

4. *Johan Markez Mynhere*, son fils, est cité à partir de 1461, année où il hérite de son père « sa maison de pire, construite à Rue sur le courtil Badar ». Dans la suite, il est encore fait mention de cette maison de pierres, ce qui est l'indice d'une certaine opulence, car, à cette époque, la plupart des maisons étaient construites en torchis et couvertes de chaume.

Je ne crois pas me tromper en localisant cette maison à l'emplacement de la maison Heinrichs, car les Lemaire s'y sont succédé de père en fils jusqu'à ce qu'elle passe, en 1797, avec l'héritière Anne Marie, dans la famille Dethier. A la Révolution Française, le peuple fut obligé d'enlever les croix des cimetières. Celle de Gilles Lemaire, mort en 1731, fut replacée près des dépendances de la maison, ce qui est un indice de plus que c'est ici la maison ancestrale des Lemaire. Une autre maison Lemaire devait se trouver jadis dans le courtil y joignant. Serait-ce la maison Beaujean ? Johan Markez Mynhere, mort vers 1510, délaissait huit enfants dont les deux principaux furent Renard Grawet qui avait épousé la fille de Jean Godescale, échevin de Stavelot, et s'était établi à Malmédy et Thomas le maire à Rue.

5. *Thomas de Rue* fut un personnage de marque. Descendant d'une famille de mayeurs et mayeur lui-même, il reçut de la voix populaire l'épithète qui passera comme patronyme à sa descendance : il n'est connu dans les archives que sous le nom de Thomas le maire de Rue. Il fut le quatrième et dernier d'une première série de mayeurs issus de sa famille et chose assez curieuse, les deux derniers mayeurs, avant la Révolution Française étaient ses descendants. La charge de mayeur-lieutenant, n'était nullement héréditaire, mais était accordée par la faveur du seigneur de Rénastène, dont il était le représentant. Ses successeurs immédiats furent Alard de Robertville (n. 12) et Johan Lowy de Weismes (n. 102). Le premier fut assassiné et le second démis de ses fonctions.

Thomas avait épousé, avant 1500, Marechine Borgnar, la riche héritière, ainsi que nous l'avons vu (n. 179). Par cette alliance avec la famille la plus riche du pays, il acquiert non seulement de grands revenus et des propriétés étendues, mais aussi une grande notoriété qui en fait un des personnages influents de la Principauté. Il mourut en 1519, alors que ses 8 enfants étaient encore mineurs.

Sa veuve se remarie, après 1525, avec Colar de Steinbach, qui est appelé en 1548 le chamberlan du Prince. A cette époque, on appelait ainsi ceux qui portent aujourd'hui le titre de conseillers intimes ou de camériers.

Comme je l'ai dit (n. 102), il existait une forte rivalité entre la famille le Maire à Rue et celle de Johan Lowy (Bodarwé) à Haute-Waimes. Aussi tenaces et aussi batailleurs les uns que les autres, souvent ils se provoquent et souvent ils se rencontrent dans les rixes et les procès.

Thomas avait eu huit ou neuf enfants qui firent un premier partage en 1525, un second en 1546, après la mort de leur mère Marechine, et un troisième en 1557, ce dernier entre Johan, Thomas, Colar et trois gendres. En 1563, les héritiers de Thomas le maire vendent les dîmes d'Elsenborn et de Weywertz à Christophe de Rolshausen, officier de Montjoie et seigneur de Butgenbach, pour 1750 florins d'or en or bon de poids, ce qui représente une somme énorme pour l'époque. Les droits s'élevaient à 175 florins, soit 10 p.c. de la somme.

L'aîné des fils, Gilçon, avait voulu se faire prêtre et à cet effet, il avait reçu la tonsure, en 1525, dans la maison et des mains de Quirin, évêque de Cyrène, vicaire général de Cologne, mais il abandonna ses études de théologie. Il semble avoir parfois rempli les fonctions de greffier à la cour de justice, mais on le rencontre aussi dans les rixes familiales et locales. C'est précisément pour cela que nous avons appris qu'il avait été tonsuré, car il voulait exciper de son état de « clergerie » pour faire punir l'auteur de ses blessures. Après 1542, nous perdons ses traces. Son frère Colar le maire s'établit à Liège.

Les Lemaire, comme les Borgnar, se sont surtout adonnés au commerce international et c'est le motif pour lequel, beaucoup de leurs descendants ont quitté le pays.

Seuls Johan et Thomas propagent leur nom dans la région. Johan avait épousé Remaclette, fille de Warny Collon de Malmédy, de la grande famille d'Outrelepont. Son petit-neveu Gabriel Collon est le fondateur de la lignée des Gabriel de Bellevaux et des environs. Il revêtit un certain temps la charge de doyen de la cour de justice, c'est-à-dire que, suivant les conceptions modernes, il était commissaire de police. Après la mort de son épouse, il se remarie dans la famille de Thier de Robertville, où il va habiter. Il est fondateur de la branche des Lemaire de Robertville, Sourbrodt, Ovifat, etc. (n. 2).

6. C'est *Thomas*, fils de Thomas le maire, qui va continuer seul la lignée des Lemaire à Rue et à Waimes. Après la mort de sa mère Marechine (1546), il hérite de la maison de pierre à Rue. Il fut cependant de longues années collecteur des dîmes de Monseigneur, mais à part cela, il joue un rôle effacé, aussi j'ai recueilli peu de renseignements sur son compte. Je sais seulement qu'il mourut, vers 1565, et qu'il laissait plusieurs enfants, dont Johan, qui suit, et Thomas dit le jeune.

Thomas, dit le jeune, avait quatre fils et deux filles, Marie et Gillette qui sont mariées avec Jean Pluchard et Franz Bearny, tous les deux bourgeois de Francfort. A cette époque, le commerce et les relations avec l'Allemagne étaient très intenses. De presque toutes les familles des jeunes gens, garçons et filles émigraient vers la Rhénanie et au-delà. Trois fils de Thomas semblent avoir aussi quitté le pays, tandis que Jean, qui avait racheté leurs parts et hérité de la maison paternelle (actuellement la maison Henri Peiffer, amon Bozette) meurt en 1640, sans laisser de postérité.

7. *Johan Thomas le maire* fut échevin en 1567 et mourut en 1578, laissant une veuve et cinq orphelins. Le partage familial eut lieu en 1598, après le décès de la mère, entre Colar, Johan, Christophe, Thomas et une fille.

8. C'est *Colar Johan Thomas* le maire qui va continuer le principal estoc à Rue. Il meurt en 1643, laissant de deux mariages un grand nombre d'enfants parmi lesquels je signale Jean qui fonde une branche à Champagne, Christophe celle de Weisme, dite *Bozette* (maison Peiffer) et Colar qui continue la lignée à Rue. Sa femme Isabeau est morte en 1642.

9. *Colla Thomas le maire*, décédé vers 1653, n'avait qu'un fils, du nom de Christophe, et cinq filles.

10. *Christophe Colla Thomas le maire* plus communément appelé *Christophe Colla de Rue*, épouse en 1657 Anne Adam le vieux Renard (n° 123) dont il a cinq fils : Jean, Henri, Nicolas, Gillis, Léonard, et trois filles. Ils vont donner à la famille une nouvel essor et un grand développement. Christophe meurt en 1702 et son épouse en 1712.

Jean, marié à Steinbach avec une fille Giet (n° 124), était *charton* ou voiturier de profession. En 1704, il fait un accord avec deux bourgeois de Malmedy, les sieurs Léonard Blankart et le capitaine Jean d'Ester, pour conduire une charge de cuirs tannés et d'étoffes à Francfort. Vu les difficultés entre le pays de Stavelot et celui de Luxembourg, le contrat portait que Jean le Maire devait prendre le chemin de Néau par la Fagne. Pour éviter un détour de dix lieues et des chemins très mauvais, et faire ainsi un bon bénéfice, le voiturier se risque par Butgenbach et se fait arrêter à la douane de Bullange. Il fut conduit au bureau de St-Vith, où il se vit confisquer charge, voiture et chevaux. Il subit un dommage de 1.000 écus. Pour réparer la perte de 400 écus, qu'il avait occasionnée aux marchands de Malmédy, il engage ses chevaux et bestiaux, ses récoltes et tout son mobilier. Par surcroit d'infortune, il mourut trois mois plus tard à Limpricht, en Allemagne (Lambrecht-Palatinat), laissant une veuve et ses orphelins. Pour aider la veuve dans sa situation désespérée, les frères et beaux-frères de Jean lui donnent, en argent liquide, sa part d'héritage des 370 écus, supérieure à celle des autres. Je crois que les descendants de ce Lemaire sont aujourd'hui à Faymonville.

Quant à Nicolas, un des plus importants des Lemaire, nous y reviendrons bientôt.

11. *Gillis le maire* continue la branche de Rue. En 1706, il épouse Catherine Collienne d'Ondenval et meurt en 1731, et sa femme en 1754. Les cinq enfants issus de ce mariage font le partage des biens paternels en 1734, et celui des biens maternels, à Ondenval, en 1754. La croix funéraire, en pierre de Recht, de Gillis le maire, se dresse à Rue, contre la dépendance, récemment démolie, de la maison Heinrichs.

12. Son fils *Jean Lemaire* se marie en 1763, avec A.M. Dethier, une riche héritière de Libomont.

13. Leur fille *Anne Marie* hérite la maison, qui va changer de nom. Pendant quatre siècles, elle a abrité les descendants de Johan Clare. L'heure de la décadence a sonné avec le mariage de Anne Marie avec son cousin germain, *Jean Remacle Dethier*, en 1797. Il est le grand-père de Jean-Guillaume, connu sous le nom de *Willem*, dont la fille Marie est l'épouse de Louis Thunus de Robertville.

La famille Dethier-Lemaire était une des mieux situées de la commune de Waimes. Suivant la tradition, les Dethier de Rue allaient jusque Faymonville sans quitter leurs propriétés, ils lavaient leurs enfants avec du vin blanc, leurs commodes étaient remplies d'argent, etc., Willem fit de mauvaises affaires et fut complètement ruiné. Tout fut vendu et les belles propriétés, au-dessus de Rue, furent acquises par les créanciers de Malmédy, d'où le nom tchamps d'Mâm'dy ou tchamps Djérou. Quant à la maison, elle fut habitée par les Deschamps et puis par Schmatz, avant d'être acquise par Jean Heinrichs.

Henri Dethier, frère de Willem, s'établit d'abord en Suisse, puis à Liège, où il avait un grand commerce. Quant il revenait à cheval, mis comme un baron, tout le monde le saluait chapeau bas. Il est mort sans enfant.

Un des fils de Christophe Colla le Maire de Rue, du nom de *Nicolas*, devint le grand homme d'affaires du ban de Weismes. Né en 1672, il épouse vers 1700 Marie de Rogerez, d'Arimont. Après les plus violents épisodes de la révolte waimeraise contre les corvées, nous le trouvons, à partir de 1710, à la charge de collecteur d'impôts. En 1730, le comte de Metternich le présente aux fonctions de mayeur-lieutenant du ban de Weisme et d'admodiateur ou administrateur de la seigneurie de Rénastène, et le prince-abbé Jean Ernest de Lœwenstein le nomme, par un décret daté de Rochefort du 21 septembre 1730. L'année suivante, le Prince lui confie un échevinage.

De 1570 à 1730, les fonctions de mayeur furent exercées par des bourgeois de Malmédy, dont le dernier a été Benoît Daisomont. Ils étaient en même temps greffiers et juristes.

C'est Nicolas Lemaire, avec le docteur Lambert Alexandre Vilenne, échevin de la cour, qui termine, en 1743, le différend des corvées avec le monastère de Malmédy, par un arrangement amiable. L'obstruction ouverte avait commencé en 1698.

Mayeur de Weisme et administrateur de Rénastène, propriétaire terrien et commerçant, Nicolas Lemaire, mort en 1757, avait acquis une fortune assez considérable, que se partagèrent ses huit enfants. Les capitaux délaissés par la succession s'élevaient à 2170 dalers.

Son fils *Barthelemy*, né en 1711, fit ses études de droit à l'université de Cologne et s'établit à Weisme comme notaire et commerçant. En 1739, le comte Jean Hugo de Metternich le nomme coadjuteur de son père, avec droit de succession à la mayeurie. En 1575, il devient mayeur effectif et échevin. Il avait épousé Marguerite Schomus, dont il n'a eu que des filles et un fils prêtre, de sorte que le nom de Lemaire s'est éteint dans cette branche principale. Il eut à diriger les affaires du ban de Weisme et de la seigneurie de Rénastène pendant les années troublées de la révolution, alors qu'il était très avancé en âge. Il mourut nonagénaire en 1801.

Pendant le XVIII[e] siècle, quatre des principales familles, les Dethier, les Schomus, les Lemaire et les Marichal ont contracté entre elles des mariages et des alliances qui ont souvent nécessité des dispenses, même dans des générations consécutives, ce qui peut avoir nui à leur développement et à leur fécondité.

La famille Lemaire a produit quatre prêtres qui appartiennent tous au XVIII[e] siècle :

1. Léonard, né à Walk en 1712, de Thomas Lemaire et Marie Loffet, ordonné prêtre en 1739, succéda à Gaspar Winand Masson, de Weisme, qui venait de mourir à Bellevaux, en qualité de premier vicaire de l'endroit ;

2. Léonard, né en 1716, de Nicolas Lemaire et Marie Rogerez, ordonné en 1741, fut vicaire de Weisme jusqu'à sa mort survenue en 1789 ;

3. Léonard Joseph, neveu du précédent, né en 1744 des époux Barthélemy Lemaire et Marguerite Schomus, mourut en 1778 comme prêtre libre, à Weisme ;

4. Servais, né à Champagne en 1745, de Christophe Lemaire et Jeanne Pietresse, ordonné en 1777 mourut chapelain de Champagne en 1812. Ce Christophe, fils de Christophe Lemaire de Rue, doit être l'ancêtre d'une branche dont certains descendants sont à Malmédy.

A ceux-là s'en ajoutent quatre autres, dont deux nés à Xhoffraix, Gaspar, en 1713, et Hubert, en 1728, et deux nés à Malmédy, Laurent et Pascal, nés vers 1680, qui semblent aussi descendre de la famille Lemaire de Rue.

Citons encore Joseph Lemaire natif de Weisme, ermite à Beaumont (Schœnberg), en 1780.

181. LE CASER

Il existe, près de l'église, une vétuste maison qu'on nomme vulgairement caserne parce qu'elle abrite plusieurs locataires. La partie la plus

ancienne, du côté de la maison Schœmann, a été démolie il y a quelques années. Ce qui reste porte le cachet du XVIII[e] siècle, mais a subi des transformations et des ajoutes. L'arc de la grange a été relevé en 1840, par Henri Alex Dethier, qui a réemployé des ancres au millésime de 1697 ou 1797. Les deux derniers chiffres seuls subsistent. Un mur, avec porte cochère, a été construit derrière la maison, en 1767. Quant à la maison elle-même, elle semble dater de la première moitié du XVIII[e] siècle. Suivant la tradition, cette maison a servi de cour de justice. Nous pouvons en conclure que c'était la maison de Nicolas et de Barthélemy Lemaire, car autrefois il n'y avait pas, comme maintenant, des immeubles propres pour administrer et juger. D'ailleurs, sauf en cas de mauvais temps, la justice se rendait publiquement, à ciel ouvert.

En 1810, cette maison, classée en première catégorie, était habitée par deux filles de Barthélemy, restées célibataires, Marie et Marguerite. Leur sœur Marie Catherine avait épousé Jean Henri Dethier de Robertville. Il doit avoir hérité le caser après la mort de ses belles-sœurs car, plus tard, nous y trouvons son fils Henri Alex. Dethier qui épouse M.C. Steinbach. De ce mariage sont nées cinq filles dont une seule, Adèle, s'est mariée avec Chavet d'Ondenval. Les seuls descendants directs sont des Lens à Amblève.

182. BOZETTE

Ce surnom d'une famille Lemaire a passé à la famille Marichal d'Ondenval (n° 122) et à la famille Mathonet de Bruyères-Walk (n° 116), ainsi que je l'ai signalé précédemment. Comme nom de maison, il est resté attaché à la maison annexée à celle de Henri Peiffer, ou Backer à son atelier, mais seuls les vieux connaissent encore cette dénomination : «*amon Bozette*».

Ils sont peut-être plus nombreux ceux qui connaissent la fontaine Bozette, située entre la poste et la maison Peiffer. Le pré situé entre la voie du tchèrâ, la Warchenne et le pré lape, portait autrefois le nom de pré bozette, parce qu'il avait droit à l'eau de cette fontaine.

En 1640, «la maison Thoumas le maire, située entre ce chemin real, la Warchenne et le cheraux» est mise en vente. Le chemin real ou royal était toute voie de communication entre les hameaux, ici la route de Haute-Wème; le cheraux est appelé aujourd'hui tchèrâ; c'est le nom qu'on donnait jadis aux chemins des champs, par où on pouvait charrier.

La maison en question était située à l'emplacement de la maison

Peiffer, ci-devant Marechal ou Lambert. Fils de Thomas (6), Thomas le maire, mort vers 1620, laissait six enfants, ainsi que je l'ai dit. Cinq semblent avoir quitté le pays et Jean rachète leur part pour environ 500 dalers. Lui-même, en 1640, sans descendants, et ses deux sœurs mariées à Francfort, vendent ses immeubles à leur cousin Christophe Colla (8) de Rue, qui vient s'y installer.

A partir de 1657, il y a deux Christophe Colla Thomas le maire, dont l'un habitait à Rue et était appelé Christophe Colla de Rue, tandis que l'autre va être appelé Christophe Colla de *Cozette*, pour le distinguer de son homonyme.

Je le trouve cité une première fois Christophe de Bosse (1662), puis Christophe de Boset (1670), son fils Gille de Boset (1676), Aegidius Bosetanus (1676), sa fille Marie de Boset (1678) et Martin Bosetana (1681), son gendre Jean Noé de Bosette (1693). C'est la première fois qu'apparaît la forme féminine qui deviendra traditionnelle. Une fille de Christophe épouse Jean Bragard de Rue, qui fut échevin. C'est sans doute par cet intermédiaire que le nom de Bozette est entré dans la famille Marichal d'Ondenval, dont un ancêtre, Mathieu, épouse une fille de Jean Bragard de Rue vers 1720. C'est probablement par la même ligne que le nom de Bozette est entré dans la famille Mathonet de Bruyères.

Quant à «l'cane (ou fontaine) nommée Cozet», j'en trouve la première mention en 1673.

Lequel des deux a porté le premier le nom de Cozette? Est-ce Christophe ou la fontaine? et que significe ce mot?

Ordinairement, les fontaines reçoivent leur nom de la maison la plus proche et changent de nom avec les familles qui s'y succèdent. La fontaine *Djan* (Jean Bodarwé), sous la gare, s'est appelée autrefois fontaine *Makar* (1500-1765). A Rue, il y avait la fontaine *Curnel* (1720-1793), la fontaine *Martin* (1788), la fontaine *Ninette* (1793), cette dernière dans le courtil de Léonard Grosjean.

Mais il y a aussi des fontaines dont les noms ont une autre origine. Ainsi, à Rue, je relève deux noms de fontaines, l'une appelée *Borbote* (1692) ou *Barbote* (1771), ainsi que le nom de hameau Borbote à Xhoffraix, de la racine *borbe*, d'où boubî, borbou, barboter, patauger dans l'eau, etc., à Robertville, à borbou; l'autre, *gorgon* (1720) ou *gorgoson* (1720-1769), de gordjer, boire à grands coups. C'est aussi l'origine du patronyme Gerson, à Malmédy, comme nous verrons un jour.

Ces deux fontaines se trouvaient dans le courtil de Jean Bragard (+ 1693), sous les maisons actuelles Bodarwé et Piront, et ont donné, de tout temps, lieu à beaucoup de transactions, de disputes et de procès.

Elles semblent être identiques aux fontaines Curnel et Martin.

Anciennement, dans tous les villages, il y avait des chemins encaissés, boueux et souvent remplis d'eau courante, qui s'appelaient *bôzes*. Quelques uns ont conservé ce nom, ainsi à Remonval, à Ovifat, etc. La route de la gare qui, à certains endroits, tel à la maison Peiffer, a été surélevée au moins d'un mètre, était un de ces chemins encaissés et boueux qui a porté le nom de vôye de bôze, et la fontaine était la petite bôze ou bozette. Ce nom de fontaine vient de bôzer : bouillir, de la bouillonner, sourdre.

A Boussire, il y avait aussi une bôze, d'où Toussaint de Bosse (1668) et Lambert de Boze (1660, Serexhe) tiraient leurs noms.

183. LEMARQUIS

Un certain jour de l'année 1532, les voisins de « Wemps et de Ruwe » furent dérangés par une bataille qui eut son dénouement en cour de justice. Les enfants de Lynar Johan Huby, à savoir Colla et Henry le *marckgrave*, faisaient « stor et borynnes lung contre l'autre ». Cette expression signifie faire du tapage à l'occasion d'une bataille, de deux termes germaniques : *sturm* (assaut et *bur* (vent, tempête), d'où notre wallon *bouriner*, *bourinâge*. La femme Colla Jehanette, intervint dans la mêlée, non pour jeter de l'huile sur le feu, mais « elle tenoit ledit Colla telement qu'il toumat à terre ».

Ce Lynar Johan Huby, surnommé le Margrève, est l'ancêtre de nos *Lemarquis* est probablement aussi des *Margrève*.

Margraf est un titre de noblesse qui correspond au français marquis. Cette épithète fut attribuée à Lynar, mais j'en ignore le motif. Johan Huby, son père, avait épousé, vers 1460, la fille de Godicha de Waimes. En 1598 Godicha et sa femme étant morts, le partage familial eut lieu entre les deux fils Johan et Lynar, et leur beau-frère Johan Huby, qui obtient tout l'héritage à condition de remettre trois florins à Johan et à Linar.

Johan Huby avait deux fils, Linard et Johan. Ce dernier va continuer une lignée de Huby, tandis que Linard, marié vers 1500, est l'ancêtre des Lemarquis et, à mon avis, des Margrève. Linard, mort vers 1550, a deux fils : Colla et Henry. De Henry, je perds les traces, c'est sans doute lui qui va fonder une lignée de Margrève à Wanne, comme nous verrons bientôt.

Colla épouse, avant 1530, Jehenne, la fille de Alard de Robertville, mayeur de Waimes, qui fut assassiné par Johan Gilet d'Outrewarche (n° 12). Au surnom margrève, qui subsistera encore pendant

une ou deux générations, va se substituer celui de marquis, qui apparaît pour la première fois en 1537, sous la forme *marky*. Il mourut avant 1554, laissant cinq enfants : Colla, Serva, Johan, Toussaint et Lynette. Sa veuve, Jehenne, se remarie avec Colar Dreiss de Gueuzaine, auquel elle apporte en dot son nom de famille Lemarquis.

Colla, fils aîné, fut tué par Serva Johan Jacques d'Ondenval qui paye, en 1572, un dédommagement à la famille du mort.

Johan, marié à Eibertingen, va sans doute y être l'ancêtre d'une lignée de Margraf.

Toussaint épouse en secondes noces la fille de Léonard le maire, de Libomont, où il va habiter et participer aux masures, mais dès la seconde génération le nom s'y éteint.

Serva le marquis continue la branche de Rue. Il avait épousé la fille Johan, le gros varlet de Libomont, une tante de la femme de son frère Toussaint. En 1570, Serva est appelé fils Colla le margraff de Rue, ce qui nous prouve que c'est bien une seule et même famille. Fait échevin en 1585, il meurt en 1607, laissant deux fils : Léonard et Thomas, et une fille.

Léonard et Thomas se marient et délaissent plusieurs enfants qui vont transmettre à leurs descendants le nom de famille Lemarquis. A aucune époque, ce nom ne prendra une grande extension, mais les Lemarquis joueront toujours un rôle important dans l'administration du ban comme curé, échevins, sergents, mambours, capitaines de la milice etc.

La famille Lemarquis, dispersée dans différents hameaux du ban, à Rue, Steinbach, Libomont et Outrewarche, s'est éteinte au cours de ce siècle. Certains membres ont émigré à Verviers.

Un jour, je m'en fus trouver Eugène Lemarquis, de Libomont, dernier descendant de cette famille, si intimement mêlée aux administrations, pour lui demander s'il n'avait pas encore des archives familiales. Je reçus cette réponse, qui est fréquente dans nos vieilles familles : « j'avais, au grenier, un coffre tout rempli de vieux papiers indéchiffrables, mais je les ai brûlés pour m'en débarasser ».

Je ne puis passer sous silence le plus important de cette famille, Léonard le Marquis. Ordonné prêtre en 1665, comme altariste de St-Nicolas à Waimes, il y remplit les fonctions de vicaire à partir de 1670 et le 11 septembre 1671, il y remplaça le curé Baiwir qui avait résigné sa place. Il y mourut, jeune encore, en 1686. C'est à lui que Robertville doit sa chapelle, construite en 1680. Il fut un homme éminent, comme vice-doyen de chapitre de Zulpich pour l'Oesling qui répondait au doyenné actuel de Malmédy plus Amblève et toutes ses dépendances, comme notaire apostolique et commissaire fiscal de l'archevêché

de Cologne. Ce fut un prêtre zélé, soigneux et très accommodant avec ses sujets, ainsi qu'en fait foi son nécrologue.

Pour être complet, M. l'abbé Bastin dans son étude sur «les rapports de la Wallonie Malmédienne et du diocèse de Liège sous le régime des abbés de Stavelot», parue dans le tome 24e (1932) du Bulletin de la Société d'Art et d'Histoire, du diocèse de Liège, aurait dû faire aussi entendre l'autre son de cloche. Il aurait pu montrer le vice-doyen Léonard le Marquis, un vrai Wallon de Waimes, monter sur la brèche pour défendre les droits de Cologne, contre les ingérences stavelotaines. Le Prieur de Stavelot, comme vicaire général in spiritualibus, prétendait donner ses ordres aux curés de Malmédy, Waimes et Bellevaux, qui dépendaient du diocèse de Cologne. En 1676, Léonard le Marquis est cité devant la Cour du Monastère et menacé d'amende et de représailles, s'il ose publier le jubilé sur l'ordre de l'archevêque de Cologne, sans l'autorisation du prieur de Stavelot. Non seulement le Marquis passa outre cette menace, mais il alla trouver ses confrères de Malmédy et de Bellevaux pour les engager à faire de même. Les curés de Waimes et de Malmédy soutinrent un long procès pour sauvegarder les droits de Cologne : Mathias Jehin, prêtre du diocèse de Liège, qui était un impulsif, fut nommé par Cologne curé à Malmédy. Il lutta toute sa vie contre le monastère qui lui contestant sa charge, s'en fut même à Rome (1629) pour défendre ses droits où il eut gain de cause. A sa mort (1708) l'abbé de Stavelot voulut reprendre des droits sur la paroisse de Malmédy, mais il perdit sa cause. Si Jehin était un homme à ressorts, le Marquis par contre était l'homme calme et pondéré.

184. MARGREVE

A force de rechercher dans les vieilles archives, j'ai acquis sinon la certitude complète, au moins la grande probabilité que les Margrève ont eu, comme les Marquis, dont ils constituent une branche parallèle, leur berceau à Rue.

En wallon on prononce généralement ce nom, Malgrève, forme que je rencontre au début de l'apparition du nom vers 1530 : «Henrich le Malgreve ait sachy umy daigo» (H. le M. a tiré une dagne pour se battre); Heinrich le margreff (1538); Colar le Malgreff (1539), etc.

A Malmédy, une rue s'appelle ol Margrave. Jusqu'en 1620, elle s'appelait vinave (rue) de Dolhain. Il y existait en 1600 une seule maison dont le propriétaire était Simon Johan Pirard, dit le Marggrave. C'est lui qui lui a donné le nom, comme nous verrons plus tard.

Comme nous avons vu plus haut, Lynard Johan Huby le Margrève avait deux fils Colla et Henri ou Henrich. Colla est l'ancêtre des le Marquis et Henrich doit être celui des Margrève.

A la suite de notes qui m'ont été communiquées, en son temps, par M. Bindels, conseiller de justice à Dusseldorf, et de mes propres recherches, j'ai pu constater que la famille Margrève s'est développée dans le ban de Wanne. D'après le relevé des foyers, fait par M. Stiennon, archiviste à Liège, en 1525, il n'y a pas de Margrève à Wanne et dans les dépendances, mais en 1514, est cité à Logbiermé «le Margraive». Ce qui m'incite d'avantage à lui reconnaître une origine waimeraise, c'est la similitude des noms dans la famille de Logbiermé et dans celle de Waimes, surtout la présence de Collar qui reparaît dans plusieurs générations. En outre j'ai constaté des rapports entre les deux localités.

Henrich le Margrève nous permet de faire sa connaissance en 1530, en cour de justice, où nous le rencontrons, plusieurs fois avec les pères et les fils des meilleures familles. Il était aux prises avec Gilçon le maire, celui qui avait été tonsuré, mais qui prend sa bonne part dans les rixes. Au dire de Henry le Marchgrave, Gilçon le frappa d'un tel coup sur la tête qu'il tomba par terre. Il fut tellement battu qu'il en reçut trois blessures graves, mais il ne sait pas de qui. Son cousin Jean Huby vint sans doute à sa rescousse, car il frappa tellement Gilçon, que le médecin dut lui extraire des osselets d'une plaie à la tête.

C'est en 1550 que nous trouvons les premiers descendants Margrève à savoir Johan et Collar, que je suppose être les enfants de Henri Margrève de Rue, établis à Logbiermé.

Nous retrouvons bientôt Johan à la Laide Vaulx-sous-Wanne. En 1574, il est appelé Honoré Johan le Margrave de la Laide Vaulx. Ses enfants sont : Jérôme, Collar, Johan et Gérard.

Jérôme (Hierome) établi à Spineux (Wanne), a épousé une fille Collet de Huart, d'une des meilleures familles de Wanne, sœur de Maître Henri, curé de St-Vith, de Piron de Huart, mayeur de Lierneux et de Remacle, avocat. Leur oncle Remacle était curé de Lierneux.

Un de ses enfants aura certainement porté le nom de Remacle, mort avant 1650 année où sont signalés ses enfants : Henri, Remacle déjà décédé et Christophe Wyrotte avocat et échevin de Stavelot.

Collar est établi à Logbiermé. Vers 1570, il épouse Béatrice fille de Henri de Bellevaux et de Agnès. En 1615, Collar très âgé, mort vers 1617, relève sa part du fief de Bellevaux, à savoir un 7e lot. Tout le fief était évalué à plus de 5.000 florins.

Il laisse six enfants : Jean, Henry, Remy, Colla, Annette et Béatrice qui héritent chacun un 6e du 7e lot du fief. Le fief de Bellevaux est en voie de se disperser et de se perdre complètement.

Parmi les enfants j'ai retenu le nom de Henry, mort avant 1649, qui délaisse quatre fils : Hubert, Jean, Maître Remy (prêtre?) et Antoine.

Ici, il nous manque un chaînon pour arriver à Servais le Margrève, mort en 1731, époux de Marguerite le Cuifre ou le Keuf, d'une famille établie à Waimes, depuis le milieu du XVIe siècle. Son petit-fils Henri Joseph (1763-1830) épouse Marie Lemaire du Pont.

Les Margrève, répandus dans les communes d'Amblève et de Waimes, venus de Cligneval, sont sans doute les descendants de ce Henri-Joseph, dont le fils se sera établi à Schoppen vers le début du siècle dernier. Il était le grand-père de Nicolas Margrève qui est venu apporter le patronyme à Waimes, avec d'autres membres de la famille. Le nom de famille Margrève existe encore à Wanne et à Bellevaux, où elle s'est épanouie.

Dans le pays de St-Vith et de Recht, il y a beaucoup de Margraff, qui ont, semble-t-il une origine commune avec les Margrève. En 1616, le greffier de St-Vith était Hubert le Margrève qui signe H. Margraeff. Nous assistons à l'évolution de Margrève en Margraff et nous y trouvons une preuve de plus de l'origine romane et à coup sur waimeraise du nom. Marguerite, sœur de Hubert, avait épousé Hubert Gros Jehan de Robertville. De cette famille Margraff qui paraît issue de Johan le Margrève marié vers 1560 à Eibertingen, est issue toute une série de prêtres et de magistrats.

185. MELOTTE

Les Mélotte semblent avoir eu leur berceau sur les bords de la Meuse, où ce patronyme existe déjà dès le XVIe siècle.

Il dérive d'Amel, anthroponyme d'origine germanique, probablement de la racine nordique aml (peine, labeur) qui a formé tout un groupe de noms, dont je relève, Amélie, Emeline, Emile, Amelberge, etc. Les prénoms Amel, Melot et Mélotte se rencontrent simultanément dès le XIVe siècle.

Une branche «de Mélotte» fut ennoblie en 1735 à Liège par l'Empereur Charles VI.

J'ai déjà dit antérieurement que beaucoup de prénoms sont devenus noms de famille, en subissant certaines transformations, surtout par la chute de la première syllabe, comme dans Colar de Nicolas, Drès de Andres, Mise et Mees de Bartholomes, Drion de André, etc. et souvent par l'addition d'un suffixe. Dans le cas présent ce suffixe est ot, qui a reçu la forme féminine par la prononciation du t final, comme

dans Pirotte, Jacquemotte, Hannotte, etc. Jusque 1700, nos Mélotte sont souvent inscrits Melot dans les registres paroissiaux.

Ils sont deux frères, Grégoire et Pierre, dont le premier épouse, en 1673, Anne, fille de Christophe le Marquis de Rue et le second, Anne Colla de Weismes. Pierre Mélotte n'a pas laissé de descendance. Ainsi que nous le verrons un jour, il était cabaretier du «Vert buisson» (maison de François Dethier).

1. Grégoire a trois fils : Pierre, Grégoire et Jaspar. Jaspar épouse une fille le Masson de Ligneuville par-delà, où il va habiter. Son fils Louis, occupe sa maison de 1743 à 1750, puis il semble avoir quitté le pays. Grégoire va fonder à Gueuzaine une branche qui s'éteindra au début du siècle dernier.

2. Pierre, domicilié à Rue, épouse, en 1708, Anne Paquay dit Mangay de Libomont. Né en 1675, il meurt en 1740 et son épouse en 1737. En 1757, leurs cinq enfants font le partage des biens familiaux, à savoir Grégoire, Jaspar, Saturnin et deux filles.

3. Grégoire épouse, en 1752, Marie Catherine Winquin et continue la lignée à Rue.

4. Son fils Jean Remacle, né en 1752 et mort en 1777, épouse en 1774 Claire Thérèse Marquet.

5. Jean Nicolas (1775-1828), le seul enfant né de ce mariage, épouse en 1800 Anne Marie Solheid (1776-1836) de Remonval, où il va s'établir. Ils eurent trois fils : Hubert (1801), Nicolas (1804), Justin (1809) et des filles.

Nicolas surnommé Tâtâ, vivra encore longtemps dans la tradition et la légende. Menuisier de son métier, il était d'humeur très joviale, d'une esprit vif et ouvert et toujours prêt à donner une répartie appropriée, bien qu'il bégayait.

- «Quel est le bois le plus profitable, Tâta?» lui demandait quelqu'un.

- «A-a-bé, bégayait Tâtâ, c'est l'bwès d'récoulisse, on magne hututus (bralettes) et tot».

Le curé Paquay était son fidèle ami et ils aimaient à se taquiner.

Un jour, Paquay lui dit : «Vos save, Tâtâ, i n'a co v'ni nou scrènî (menuisier) â cî!» - «A-a-bé, monsieur l'curé, i véve on cô onk, mès i-aveût co on pètchi, èt on cwèra tot-avâ l'ci après on priesse po l'kèfesser, et on n'trova nouk».

Tâtâ garda son humeur joviale et badine jusqu'à son dernier soupir. L'ayant préparé à la mort, le curé lui demanda pour finir s'il pardonnait à tout le monde.

- « Oui, répondit Tâtâ, et de grand cœur, excepté à un seul qui m'a fait beaucoup de tort et, souvent même, m'a fait jurer ». Les pressantes supplications du curé ne parvinrent pas à lui faire changer d'opinion. Finalement le pasteur lui demanda quel était cet ennemi auquel il refusait de pardonner au seuil de l'éternité.

- « A-a-bè, répond Tâtâ, c'est lès nokês d'sapé, què d'j vôreus que l'diâle lès ouhe tos ! ».

Il habitait dans la maison à Rue, occupée ci-devant par Léonard Piette et aujourd'hui Backes. On raconte qu'elle fut jadis habitée par un mauvais plaideur. Il avait eu avec un de ses concitoyens un procès dans lequel il avait tous les torts, mais son adversaire le perdit. Animé d'une juste indignation, celui-ci lui crie en plein tribunal : « Je t'appelle devant le jugement de Dieu ». Bien des années après celui-ci mourut. Un voisin se trouvait dans la maison du plaideur injuste, au moment où l'on sonnait le glas funèbre de son adversaire. « Tiens, dit-il, pour qui sonne-t-on ? » - « C'est pour un tel ». Notre homme blêmit, s'affaissa et expira subitement, tandis qu'un coup, comme un coup de tonnerre, retentit et que la cheminée se fendit de haut en bas.

Le fils de Tâtâ, Joseph Melotte alla s'établir à Grosbois où il construisit une maison, qui servit longtemps de café, et défricha une grande campagne de landes et de bois. Il éleva une très nombreuse famille. Avant de se disperser, ses fils édifièrent la grotte de Lourdes qui a résisté aux deux guerres et est encore un lieu de pèlerinages très fréquenté.

Ses enfants sont dispersés, mais le patronyme n'a pas pris une grande extension.

6. Hubert Mélotte (1801-1866) né et mort à Remonval, épousa, en 1833, Marie Jeanne Grosjean d'Ondenval (1807-1859). Plusieurs enfants sont nés de ce mariage, entre autres Nicolas, Henri François et Hubert. Si le nom s'est perdu dans les deux dernières branches, il est resté d'autant plus vivace dans la première.

Henri François (1844-1917) épouse en 1867 A.C. Solheid de Walk (1845-1870). De ce mariage est né Joseph qui se sentait appelé au sacerdoce. Il ne put mettre son dessein que tardivement à exécution, dans la Congrégation de St Jean Bosco. Ordonné en 1911 à l'âge de 43 ans, il passa sa carrière missionnaire en Colombie, où il demanda à soigner les lépreux, ce qui lui fut accordé. Grâce à son dévouement et à ses grandes connaissances, il remplit les fonctions les plus diverses, toujours à la plus grande satisfaction de ses supérieurs et de ses subordonnés. Il eut deux fois l'occasion de revenir en Europe, mais chaque fois il déclina pour ne pas perdre un temps précieux, disant qu'il se reposerait en Paradis. Il mourut comme il avait vécu, dans de grands sentiments d'amour de Dieu le 6 décembre 1934.

7. Nicolas Mélotte (1836-1919) épouse en premières noces M.L. Warland et en secondes A.C. Piette. De ces deux unions sont nés un grand nombre d'enfants et 32 petits-enfants.

Parmi ces derniers, Angèle, née en 1922, est entrée en 1942, au Carmel de Marche, Lucie, née en 1920, est entrée chez les Sœurs Ursulines de Séroule.

Anna, née en 1916, est entrée en 1936 chez les Sœurs de Ste-Marie de Namur. En 1946, elle est partie en mission au Kasaï (Congo). Rentrée au pays après un séjour de 8 ans, elle est retournée prématurément à Kikwit pour reprendre sa classe, près des petites négresses.

Hubert Mélotte, né en 1919, est entré chez les Pères du St-Esprit à Gentinnes. Il fut ordonné en 1945 et partit en mission en 1946 au Katanga, où il fut chargé de fonder un nouveau centre du mission. Après huit ans de travail missionnaire, particulièrement ardu et absorbant, il est rentré en Belgique pour prendre un repos bien mérité. Au printemps il retournera dans sa mission.

Charles Mélotte, né en 1924, s'est également engagé dans la Congrégation des Pères du St-Esprit. Après son ordination en 1946, il a fait deux années d'études supplémentaires à l'Université de Louvain, puis est également parti pour Kindu (Congo) où il s'adonne particulièrement à l'enseignement.

186. RIGA

Marie Riga, épouse de Joseph Curtz de Rue, est à ma connaissance le dernier rejeton de cette honorable famille. Riga est un prénom qui vient de Reginaldus. On trouve souvent la variante Rigaud, au début de l'établissement de cette famille à Rue. Comme elle est en voie de s'éteindre, je ne donnerai pas la généalogie, mais je ne puis la passer sous silence à cause du rôle important qu'elle a joué au pays.

A partir de 1660, on rencontre dans nos archives Riga, Nicolas et Hubert, tous les trois fils de Reginald ou Rigaud de Bolland, près de Visé, dans la province de Liège. Rigaud de Boland mourut en 1679. Sans prendre à aucune époque une grande extension, ils ont cependant essaimé dans les villages voisins. De Rue, ils ont gagné Faymonville où nous trouvons, en 1680, un Nicolas Riga fils de Nicolas. Ils se disperseront à Weismes, Thirimont et Walk, où le nom est resté attaché à l'ancienne maison Scheffen (Dohmen), qui s'appelait « Amon Rigâ ». Bernard Scheffen était généralement connu sous le nom de Bernard Rigâ.

Cette famille a fourni quatre prêtres, vers la fin du XVIII[e] siècle.

1. Nicolas-Joseph, né à Waimes en 1748, de Nicolas Riga et Catherine Pirotte, ordonné prêtre en 1774. D'abord attaché à l'église de Waimes, il desservit la chapelle d'Ondenval, où nous le trouvons aux dates de 1783 et 1787. En 1789 nous le retrouvons en fonction à Waimes. En 1798, il est porté par le gouvernement révolutionnaire comme vicaire de Nidrum. « Il montra, écrit de lui le sous-préfet, beaucoup de résistance contre le serment (révolutionnaire exigé des prêtres). Ses talents ne sont pas bien renommés. Il est d'ailleurs d'une moralité assez bonne ».

En 1781, entre Spa et Malmédy, il eut la bonne fortune de trouver un lingot d'or de 125 gr. et n'ayant pu découvrir le propriétaire, il en acheta à Ondenval le petit pré Martin sur lequel il fonda deux anniversaires. Il fut le premier curé de Ligneuville où il mourut en 1807.

2. Pierre, frère du précédent, ordonné en 1779, fut d'abord attaché à son église paroissiale, mais de 1783 à 1787 il est professeur de rhétorique à Herve et plus tard des basses classes à Anvers. En 1801, il est arrêté par les révolutionnaires en habits sacerdotaux et conduit à Malmédy ayant un sarrau sur ses habits de prêtre. Il fut condamné à une forte amende et à trois mois de prison, pour avoir fait des fonctions de prêtre sans avoir prêté serment. Afin de pouvoir exercer ses fonctions, pour le bien des fidèles, il prêta serment et finit sa carrière à Auw, près de Bleialf, où il fut curé de 1801 à 1804. D'après le témoignage des révolutionnaires, il était « conservé, instruit et de bonnes mœurs ».

3. Saturnin Nicolas, cousin des précédents, né en 1761 et ordonné en 1791, fut attaché à sa paroisse natale. En, 1800, il est chapelain à Walk, puis à Nidrum et de 1806 à 1838, il est à Faymonville. La maison où il mourut s'appelle encore Amon Rigâ.

4. Nicolas-Joseph, cousin des précédents, né en 1767, fut le 9[e] chapelain de Hokai, de 1809 à sa mort, en 1822. Il est probable qu'il est en partie confondu avec le précédent et que c'est lui qui aura séjourné assez longtemps à Walk, pour y laisser son nom attaché à une maison.

Pendant la tourmente révolutionnaire, ils se sont souvent cachés sous un déguisement dans la maison Demoulin (Seffer) à Steinbach, dont la femme était une Riga, et y ont célébré et administré en cachette. On raconte qu'un agent de la révolution, averti de la présence d'un prêtre dans la maison vint y faire une enquête. Il fut conduit partout par le prêtre lui-même, déguisé en domestique et, naturellement, il ne trouva rien. On y conserve précieusement un Christ ayant appartenu à un des prêtres Riga, caché dans la maison.

187. BEAUJEAN

Comme les Mélotte et les Riga, les Beaujean sont venus de Belgique, ainsi que le prouve le témoignage suivant : « Nous la justice du haut ban de Herve et Charneux, au quartier walon du pays et duché de Limbourg, déclarons et certifions par les présentes que Hubert Guilleaume Beaujean et Catherine Servais Thiry légitimes conjoints sont orginairement de cette juridiction et issus d'honnestes parents sans avoir oncques (jamais) apprins qu'ils auraient vescu autrement que en gens d'honneur et sans reproche du moins qu'il soit venu à notre connaissance : en foy de quoy avons aux présentes fait appliquer notre scel scabinal et la signer par notre greffier sermenté ce jourd'hui 29 de novembre 1708 ». Signé Hennion, avec scel scabinal en hostie rouge.

Elle s'évanouit donc la légende traditionnelle, suivant laquelle l'ancêtre des Beaujean aurait eu son berceau au pays de Bourgogne, parce que leur maison à Rue, actuellement la maison de Joseph Piront, s'appelle Amon l'Bourguignon (n. 64). Le Bourguignon vendit vers 1555 sa maison à Johan Lowy, de Weisme, qui prit le nom de Bodarwé et il vint habiter à Rue. De là il semble être parti vers Wanne ou le ban de Bellevaux, où le nom de Bourguignon existe encore.

Ce n'est d'ailleurs pas à Rue, mais à Ondenval que s'établit le premier couple des Beaujean. Je traite cette famille ici, parce que son souvenir à Ondenval est complètement effacé. Dans les archives de l'époque le nom est souvent malmené et, à côté de l'orthographe exacte, on rencontre pendant un demi-siècle la variante « Beaujoz ». Cette forme est peut-être caractéristique de la prononciation si désagréable des « an » et des « on » dans le pays de Verviers qui a donné lieu à ce dicton : « A Disô ô vî pôtalô sins botôs est todi bô pô calçô ».

Hubert eut plusieurs enfants, dont deux fils, Jean et Servais, et une fille se marient à Ondenval.

Servais épouse, en 1723, Marie Melchior, dont il a plusieurs enfants, entre autres Jean-Henri et Etienne. Jean-Henri fut échevin de la cour de justice, ainsi que son fils Servais, avec lequel semble s'éteindre la branche d'Ondenval.

Etienne, né en 1728, épouse en 1751, Marie Jeanne Lamby de Rue et va habiter dans leur maison dite du Bourguignon. Son fils Barthélemy fonde une branche à Steinbach et Jean-Henri continue la lignée de Rue.

Né en 1766, il épouse, en 1787, Marie Barbe Piette d'Ondenval.

Son fils Etienne, né en 1790, se marie, en 1823 avec Marie-Anne Arnoldi, née en 1796 à Sefferen (Bitbourg). Elle était la sœur de Ernest Guillaume Arnoldi, né en 1798 et mort en 1864, après avoir occupé pendant 22 ans le siège épiscopal de Trèves. Ce fut un homme d'une profonde piété et de grands talents, dont l'influence et les écrits eurent une répercussion sur le renouveau catholique et le développement des arts, en Allemagne.

On raconte à son sujet l'anecdote suivante. C'était autrefois la coutume en certains endroits de l'Eifel, qu'après le baptême, le parrain, la marraine, la sage-femme et des amies fassent le tour des cabarets pour boire à la santé du nouveau chrétien. Cette fois-ci les libations furent si abondantes qu'on perdit l'enfant de vue et qu'on rentra dans la maison Arnoldi sans le héros de la fête.

Etienne est le père de Jean-Henri Beaujean qui épouse, en 1849, à l'âge de 19 ans, Marie Hoffmann de Weinsheim (Prüm). Il eut une nombreuse famille, dont deux des fils sont retournés au pays de leurs ancêtres. A aucune époque la famille n'a pris une grande extension et aujourd'hui il ne reste qu'un rejeton pour perpétuer le nom de famille.

188. DEBRUS

Cette famille immigrée de Glons, vers le début du siècle dernier, a joué dans notre commune un rôle prépondérant, depuis près de trois quarts de siècle, grâce à la manufacture de chapeaux de paille qu'elle a développée à un très haut degré. Le hasard a voulu que ses immeubles soient partiellement situés en un endroit qui porte le nom de « tier des brus ». Dans les temps à venir, quand le souvenir de l'origine étrangère de cette famille se sera estompé, le peuple ne manquera pas de faire un rapport entre le nom de famille et celui du lieu-dit où elle s'est installée.

Ici, comme en beaucoup d'endroits, existe le toponyme « brus » qui désignait des terrains plus où moins marécageux qui s'étendaient depuis la maison Henri Querinjean (jadis Alfred Schomus) juqu'à la Warchenne. Le district situé au-dessus du « brus » s'appelle le tier des brus.

C'est peut-être le plus vieux nom de lieu de la localité, car il est d'origine gauloise (brogilus = bois) et se rencontre partout en France breuil, en Belgique brus et dans les territoires de langue allemande Brühl, M.B. Willems a relevé une cinquantaine de Brühl, dans les cantons de Malmédy et de Saint-Vith. A l'origine, ce terme désignait un bois ou taillis dans un endroit marécageux près des villages. Ici à Waimes je

relève ce terme dès 1449. En 1810, cinq prairies d'une superficie de 982 verges, étaient situées dans le brus.

C'est aux environs de 1820, qu'un citoyen de Glons, dans la vallée du Geer, est venu s'installer à Waimes.

Henri Debrus épousait en 1824 Marie Cath. Beaujean. Il séjournait ici, depuis très peu de temps, car ses bans de mariage furent aussi publiés à Glons. Il était le fils de Henri Debrus, mort à Waimes en 1831, à l'âge de 81 ans et de Marie-Anne Honhon. Il mourut en 1855 à l'âge de 59 ans.

Son fils Henri, né en 1824, épouse en 1851 Marie Thérèse Maus et en 1861, sa sœur Suzanne. Il mourut en 1884. Il est connu comme chansonnier local. Parmi de nombreuses compositions, la plus connue est la « paskèye du p'tit Servas » et son chant du cygne fut celui qu'il composa au sujet du nouveau cimetière très impopulaire, érigé « al sepinette », pendant le Kulturkampf.

«*I gn'a on ête a treus cwènes*
Qui n'a ni drî ni d'vant
S'on hôt tièr tot plin de spènes
On va tchôker nos èfants... »

Il s'y trouve de belles idées très pathétiques, qui rappellent l'union des morts, ensevelis autour du clocher, et des fidèles qui passent à côté pour se rendre à l'église.

Henri Debrus éleva une nombreuse famille et vécut un temps dans une situation voisine de la misère, alors qu'il s'était réfugié à Faymonville.

Parmi ses enfants je relève Clément-Joseph (1862-1934) qui fut le grand homme de la situation et qui survit dans ses deux fils à Waimes. Sa fille Clotilde, morte en 1950, fut la première organisatrice des œuvres féminines de l'Action catholique à Waimes et dans les environs. Pendant la guerre, elle fut le soutien moral et même affectif de la population et pendant l'offensive Rundstedt, comme membre du conseil communal, seule sur place, elle organisa le ravitaillement et le soin des malades et des blessés. Pendant toute la guerre, malgré les défenses du parti nazi, elle sut maintenir ses groupes d'enfants et de jeunes et même parfois les conduire promener en groupes. Après la guerre elle fut une des premières victimes du fanatisme rouge. Elle fut cassée comme conseillère-échevin, alors que 98 p.c. de la population avaient signé une pétition en sa faveur. Le motif ahurissant de sa dégradition fut « qu'elle avait perdu la confiance de la population ». Sa mort, survenue en 1950, alors qu'elle avait 38 ans, fut l'occasion d'un deuil général dans la paroisse.

Un autre fils de Henri, portait le même nom que son père (1875-1947), père lui-même de 8 enfants dont plusieurs sont occupés dans la fabrique de chapeaux de Düsseldorf.

La famille Debrus, était originaire de la vallée du Geer où fleurissait l'industrie de la paille, a introduit la manufacture des chapeaux dans la paroisse.

Avant leur arrivée, et de tout temps, on a fait dans le pays des chapeaux à barada ou bavolets pour les femmes en été avec de la paille d'avoine, mais cette manufacture à domicile était restreinte et passait généralement de la mère à la fille. Ces chapeaux, non pressés à la machine, étaient très lourds et de facture plutôt grossière et primitive. Ainsi que nous l'avons vu au numéro 172, la famille Huby en avait fait sa spécialité. Elle émigra du pays et s'installa à Echternach, où les descendants exploitent encore une fabrique de chapeaux.

Le premier Debrus travailla au début avec plusieurs ouvriers, mais les moyens de transport étant difficiles et la marchandise s'écoulant lentement, il ne parvint pas à faire de bonnes affaires.

Au printemps l'un ou l'autre membre de la famille se rendait avec une brouette aux foires du pays, pour vendre les chapeaux confectionnés au cours de l'hiver.

Henri II, avec ses enfants en bas âge, réfugié à Faymonville, se vit à deux doigts de sa perte. Une famille généreuse leur vint en aide et il put acquérir en 1878 une petite maison à l'endroit où s'élève actuellement la fabrique de chapeaux.

C'est alors que Clément-Joseph Debrus, jeune homme de 19 ans, l'aîné du 1er lit, entre en scène. Grâce à son dynamisme, à son sens des affaires et secondé aussi par différentes circonstances, surtout par l'établissement du chemin de fer, les affaires commencèrent à prospérer. Tandis qu'on travaillait à domicile, il voyageait et cherchait des débouchés. M.Clément Debrus était l'homme droit, intègre, sérieux et intelligent. Comme il savait diriger ses affaires, il fut aussi élu à la diète du cercle et dans l'administration communale.

Bientôt s'élèvent les premiers bâtiments de la fabrique. Les méthodes sont modernisées et le perfectionnement de la machine à coudre permet de travailler avec un plus grand rendement.

En 1890, Cl.-Jos. Debrus fonda une succursale à Saaralbe en Lorraine. Bientôt des centaines de personnes sont employées à faire des tresses fines pour panamas. Ce fut le beau temps. La fabrique avait ses représentants dans toutes les capitales d'Europe. Les tresses arrivaient de Chine, du Japon, de l'Indochine, du Panama, de Colombie et aussi de Bavière et de Suisse.

C'est alors que Clément-Joseph, se sentant trop à l'étroit construisit au début du siècle, la fabrique actuelle, avec tout le matériel et le confort moderne. Des centaines d'ouvriers et d'ouvrières étaient occupés pendant la saison morte, à la fabrique et à domicile, à assembler et parachever les chapeaux. L'écoulement suivait à travers l'Europe et dans les pays d'outremer.

Après la première guerre mondiale Cl.-J. Debrus crée une succursale à Düsseldorf pour récupérer la clientèle allemande. Elle a continué à prospérer et après la deuxième guerre elle a repris de l'activité grâce à la compétence des fils de Henri Debrus.

Saaralbe a été détruit par les bombardements de la dernière guerre. La fabrique de Waimes a aussi perdu de sa grande importance et le motif principal n'est pas seulement la concurrence, mais le fait que le chapeau est tombé de mode et que l'exportation est soumise à tant de difficultés qu'elle devint pratiquement impossible.

Lors de son plein épanouissement la fabrique Debrus a été une grande source de revenus pour les petites gens du pays qui, pendant la bonne saison faisaient leurs travaux des champs, alors que pendant la saison morte ils allaient travailler à la fabrique.

Brüls est l'équivalent allemand de Debrus.

189. BOUVY

Comme nous l'avons vu à l'article Marquet (n. 114) Querin Marquet de Remonval, surnommé Rouffin, avait achevé à Rue la maison de Jaspar le Maire, émigré à Antweiler au Palatinat pour avoir embrassé la réforme protestante. La partage familial entre les cinq enfants a lieu en 1615, alors que la cadette venait d'épouser Henri Warnier de Xhonruy, dit le bouvier. Il était le fils de Warnier de Lasnenville qui avait épousé une fille de Henry Etienne Bellebarbe de Xhonruy allié à la famille de Bellevaux. C'est probablement le même que Carnier Goffinet de Xhonruy qui réside, en 1611, à Waimes.

Un autre fils de Warnier, Jaspar le bouvier réside en 1636 à Jalhay. Il est l'ancêtre des Bovy qui vivent encore à Jalhay et dans les environs. Son fils Jean Warnier dit le Bouvy de Jalhay se marie à Bruyères en 1683 et y fonde une famille Warny qui s'éteindra au siècle suivant.

Henry, appelé indifféremment Warnier, ou Bouvy, rachète la maison de Rue à ses cohéritiers pour 475 dalers, paye toutes les dettes, excepté ce qui est encore dû aux enfants de Jaspar le Maire, et promet d'entretenir ses beaux-parents.

Sa maison correspondait à celle de Jules Solheid, qui portait indifféremment le nom de Ruffin ou de bouvier. Henry le bouvier et Marie Ruffin sont morts avant 1667, ne laissant qu'un fils, Henry le bouvier le jeune, et une fille, mariée à Adam de Stockeux de Ligneuville qui finit sa vie dans une grande misère, en châtiment de ce qu'il avait manqué de respect à son père, ainsi que nous le verrons à propos de la famille de Stockeux.

Henry le jeune bouvier épouse Anne Bragard, sa voisine, et engendre quatre enfants, Henry, Noël, Jean et Anne qui partagent en 1685.

C'est Henry qui hérite la maison paternelle, avec une partie des dépendances à Rue. Il quitte ensuite le pays pour aller occuper une ferme à Fellen au pays de Juliers et vend sa maison et toute sa part d'héritage à Nicolas Riga pour 318 patacons ou dalers. Le patronyme Bouvier a complètement disparu de notre commune, mais il reste le surnom Bouvi, comme nous allons voir.

Depuis 1620, la maison est occupée par les Lamby. En 1704, Toussaint Solheid de Libomont vient s'y marier. C'est sans doute lui qui transmet le surnom Ruffin à ses descendants, dont les derniers furent Jean François, dit Tchan-Tchou Rofê et ses deux fils, Léonard et Henri Rofê. Avec eux vient de disparaître ce surnom.

190. MICHEL dit BOUVI

En 1717, Mathieu ou Mathy Michel de Champagne épousait Claire Multus, dite aussi Claire Engel, de la paroisse de Manderfeld. Il semble être le fils de Mathieu Michel et de Catherine Cola Jacques, mariés vers 1680, originaires de Champagne et résidant à Outrewarche. Cette branche de Michel se rattacherait à celle de Champagne qui a donné les patronymes Piette (n. 42) et Etienne (n. 43).

Jean Servais, fils de Mathieu Michel, né en 1718, épouse Marie Toussaint, et prend domicile à Bruyères, où lui naquit son fils Mathieu-Servais (1756-1833).

Mathieu Servais épouse Anne Marie, fille de Jean Thomas Curnel de Boussire (1755-1829).

Leur fils Jean Léonard (1796-1867) épouse, en 1817, Marie Jeanne Lamby de Rue (1796-1854) dont le père Nicolas se noya accidentellement dans la Warchenne sous Arimont, en janvier 1817, quelques semaines avant le mariage de sa fille.

C'est de sa femme que Jean Léonard reçut le surnom de Bouvî.

Il reconstruisit la maison habitée aujourd'hui pas Alphonse Beaujean, et la légua à son fils Mathy du Bouvy, un original un peu simple d'esprit, dont certains descendants vivent encore à Weywertz et en Belgique.

Un autre fils, Henri Alexandre (1834-1875) épouse Louise Curnel (1836-1900) à son fils Jean Léonard (1861-1938), marchand et hôtelier à Haute-Waimes.

191. LA MAISON FREICHELS

Propriété de la firme Debrus, occupée ci-devant par la famille Schmidt, cette maison a si souvent changé de propriétaire au cours du siècle dernier, qu'elle n'a pas conservé son vieux nom traditionnel. Autrefois, elle présentait un aspect plus cossu, lorsque de hautes murailles clôturait les dépendances et une cour intérieure. Les débris de ces murs ont servi à construire la maison Huby (Emile Piront).

Au début du siècle dernier, classée en 3e catégorie, elle était la propriété de Jean Remacle Lemaire, célibataire, fils du notaire et mayeur Barthélemy Lemaire. Il mourut subitement en 1820, au-dessus du moulin de Waimes, à l'âge de 71 ans.

Le propriétaire suivant fut Jean-Baptiste Schomus, un cousin de Lemaire, surnommé le bwegne Batisse et aussi le riche Schomus, qui s'était ruiné, en procédant avec la commune de Wanne, à propos du château de Waha qu'il y avait acheté (n. 63). Il était l'ancêtre des Schomus dit l'ârladjî.

La maison passa dans les mains de plusieurs propriétaires avant d'être achetée, vers 1890, par le bourgmestre Freichels qui y tint le bureau communal jusqu'en 1919. Elle fut ensuite acquise par la firme Debrus.

Suivant la tradition, cette maison aurait été jadis la propriété des moines de Malmédy.

En 1570, mourait Colar de Montfort, jadis meunier à Waimes. Pour récupérer un capital qu'il devait à Madeleine de Hartzfeldt, veuve d'Erard de la Marck, douairière de Neufchâteau sur Amblève et ancienne Dame de Rénastène, celle-ci fait saisir sa maison a Rue et la vend l'année suivante à Cola d'Ocquier, meunier à Waimes, pour 42 dalers. Selon toute vraisemblance, c'est de cette maison qu'il s'agit.

Elle passa plus tard dans la famille Lemaire de Rue, car c'est dans cette maison que mourait en 1757 Nicolas Lemaire, mayeur du ban. C'est bien sûr de cette époque que date l'ancienne splendeur de la maison.

En y faisant des réparations en 1934, on découvrit dans la chambre sud-est de l'étage, au-dessus de la fenêtre, une poutre de chêne avec l'inscription suivante, en lettres gothiques de 2 centimètres : « Anno dij 1658, at este ceste maison renouvelle de Martin Jaspar Winnand. Souhaitons paix aux entrans et reposans y dormans par moy Léonard Jaspar Winand ».

C'était autrefois l'habitude de mettre au-dessus de la porte d'entrée ou sur la façade une inscription de ce genre. Je ne puis toutefois affirmer que la poutre en question ait appartenu primitivement à cette maison. Les deux frères Winand ou Lemasson me semblent avoir été les ouvriers entrepreneurs plutôt que les propriétaires, car ils habitaient à Waimes et les Winand étaient maçons, charpentiers, menuisiers et même cordonniers ainsi que nous le verrons à propos de la famille Lemasson dont ils sont les ancêtres.

CHAPITRE XVI
WAIMES

192. NOTICE HISTORIQUE

Les esprits curieux voudraient être toujours renseignés sur l'origine de tout, mais il est bien des questions auxquelles il est impossible de répondre. Nous pouvons cependant affirmer que ce pays ayant été habité au temps des Gaulois, la plupart des hameaux existaient à l'époque où César vint faire la conquête de la Belgique. Les tchessions de Walk et de Longfaye en sont un témoignage. Même à Libomont il a existé autrefois un tchession ainsi que l'ancienne toponymie en fait foi. Or ces tchessions ont leur origine à l'époque gallo-romaine.

Quant au nom lui-même, il a bien intrigué les philologues. La plus ancienne forme du nom, qui remonte à l'année 888 est Wadeninnas. Certains ont voulu voir dans ce nom un Waldheim, mais j'incline pour

l'étymologie proposée par M. Gaspar, professeur à l'Athénée de Malmédy, le savant chercheur des noms de lieux de notre Wallonie malmédienne. A son avis Wadeninnas-Waimes signifierait « les petits gués » du latin vadum = gué, wal. wé. En effet la Warchenne était traversée par deux chemins à l'est et à l'ouest du village qui, dans les temps reculés, n'étaient certainement pas pourvus de ponts. Un peu plus loin, vers Faymonville, le gué a pris le nom de Bodarwé.

Faut-il écrire Waimes ou Weismes? Waimes, qui souvent est écrit Waismes est un néologisme, créé après la première guerre par M. l'abbé Bastin, pour combattre la prononciation fautive Weis'mes', introduite avec le chemin de fer par l'administration prussienne. Cette création d'après-guerre brise avec la tradition multiséculaire et prête à des confusions avec Wasmes dans le Hainaut, Wanne, Wiesme, etc. Il est vrai que jusqu'au sortir du moyen âge les formes les plus courantes ont été Waime et Waymes, parfois Wayime, Weisme, etc., que l'on prononçait peut-être Wéme, comme en wallon, mais d'autres formes du XIVe siècle nous fournissent la preuve que l's finale était déjà sonore à cette époque comme dans la prononciation traditionnelle française et allemande : Weims' et Wéms. En 1354 le fondateur de Rénastène est appelé Reynuwarts de Wayemps dans un acte français. Dans son acte allemand de 1377, son fils porte le nom de Winand von Weyms et dans des actes flamands de Bruxelles, en 1374, on écrit Wayms.

On est en droit de conclure que la prononciation romane variait entre Weims' (français) et Wéme (wallon) tandis que la prononciation germanique était Wéms, comme aujourd'hui, dans les villages allemands circonvoisins.

A partir de 1450, nous rencontrons plus fréquemment les formes de Wempes et Weyms qui évoluent en Wemps et Wems pour aboutir au XVIIe siècle à Weisme (s) qui s'écrira invariablement Weismes après 1800.

Waimes est certainement le village le plus cossu et le plus coquet des cantons de Malmédy et de St-Vith, grâce surtout à ses maisons solides et de belle apparence, en pierres de grès du pays, connues en géologie sous le nom d'arkose de Waimes.

Dans le développement du village, on peut distinguer quatre périodes nettement délimitées. La première va jusqu'à l'établissement de la voie ferrée (1884), la seconde jusqu'en 1920, la troisième jusqu'après la seconde guerre (1945) et la quatrième peut être appelée celle de l'urbanisme ou des architectes.

Les hameaux de Waimes et de Rue réunis comptaient, en 1810, 89 maisons, dont 5 de première classe : maisons Arsène Klein, Jean Marichal, la caserne, la cour à Rue et la maison Jos. Henrichs. Dans

la 2e catégorie, il y en avait 14, dans la 3e, 25; dans la 4e, 30, et dans la dernière 15, c'étaient des taudis. De ces 89 maisons 63 se trouvaient à Waimes et 26 à Rue.

De la première période, il reste 91 maisons, dont quelques-unes sont de belles et solides constructions, mais dont la plupart portent des signes de vétusté et de délabrement. Quoique au cours des dernières années plusieurs aient été remaniées. Elles conservent un cachet archaïque. A cette époque, privée d'industrie, où la vie économique côtoyait souvent la misère, il s'élevait rarement une nouvelle maison.

A partir de 1884, la construction de lignes de chemin de fer amena une ère de prospérité dans notre localité qui bénéficia surtout de sa situation privilégiée au carrefour des routes provinciales et des voies ferrées. Pendant cette période notre agglomération augmenta de 70 maisons, dont quelques-unes ont remplacé des bicoques en ruine ou détruites par l'incendie. Malheureusement le mauvais goût fit son apparition avec la facilité de se procurer des matériaux étrangers. De cette période datent une dizaine de maisons en briques, dont la gare fut le prototype et le presbytère la moins esthétique. La brique sied en pays plat, elle dépare les villages dans les montagnes.

Avec une progression rapide, Waimes continue son évolution après la première guerre mondiale. Pendant cette troisième période j'ai vu s'élever 79 nouvelles constructions, sans compter un grand nombre de rénovations et d'agrandissements. Les premières maisons édifiées au début de cette période, portent en elles le cachet de tâtonnements et de difficultés inhérentes à la situation. Les matériaux de construction furent surtout les blocs, les briques, le béton et les éternits. Bientôt cependant, grâce au bon goût et à la clairvoyance de nos maçons et de nos entrepreneurs en bâtiments, qui virent dans les carrières de Hot'leû une source de revenus, les mœllons en arkose furent généralement employés pour les murs extérieurs. Les maçons du pays ont acquis une grande habileté à tailler et à époincer ces pierres idéales pour des maisons solides, sèches et coquettes et ce sont eux qui ont fait voir aux particuliers tout l'avantage qu'on peut en tirer. Parmi les maisons-réclame, on peut citer celles des entrepreneurs Mathonet, celle de l'horloger A. Huby, celle de Jean Marichal (H. Serexhe) et beaucoup d'autres. Les entrepreneurs ont montré tout le parti que l'on peut tirer de nos pierres et quel bel effet elles font comme encadrement des portes et des fenêtres.

La pierre de Waimes connait une telle vogue que depuis déjà nombre d'années elle a été exclusivement employée dans toutes les nouvelles constructions de la localité et des environs et que même elle est exportée.

Actuellement, on peut admirer un grand nombre de maisons en arkose de Waimes à Faymonville, Montenau, Amblève, Weywertz, Bütgenbach, Büllingen, Saint-Vith, etc., sans compter plusieurs églises.

La quatrième période que nous vivons actuellement se déroule sous le règne de l'urbanisme, c'est-à-dire que toute construction doit se faire suivant un plan dressé ou au moins signé par un architecte. Nous vivons à l'époque démocratique de la dictature et du dirigisme. Notre village perdra forcément son homogénéité d'architecture et par conséquent son cachet particulier. Celui qui construit ne s'inspire plus du style local, mais aussi bien d'un style quelconque de la banlieue liégeoise ou de la Suisse.

Pendant cette dernière période, jusqu'à la fin de l'année 1954, 62 maisons nouvelles, y compris trois garages et deux granges, seront sous toit.

Waimes est divisé en quatre quartiers : Rue avec les hameaux de Grosbois et de Hot'leû, Outre-Warchenne, Basse et Haute-Waimes, compris le hameau du Bodarwé.

Voici un tableau récapitulatif des constructions distribuées sur les quatre périodes :

	I	II	III	IV
Rue	32	19	8	9
Outre-Warchenne	16	6	13	12
Basse-Warchenne	19	16	14	18
haute-Warchenne	24	29	44	23
Total	91	70	79	62

C'est le quartier de la gare ou de Haute-Waimes qui a pris le plus d'extension pendant les trois dernières périodes, soit plus de 45 pour cent de l'augmentation.

Voici maintenant le mouvement démographique au cours des quatre derniers siècles, abstraction faite de Rue qui formait une section spéciale.

En 1524, le nombre des foyers était de 14, ce qui représentait une population de 70 à 80 habitants; en 1616, il y a 17 ménages ou 85 habitants, en 1655, 22; en 1743, 45; en 1810, 63, Waimes compte 364 habitants pour 73 ménages, tandis que Rue en a 168 répartis sur 33 foyers. Suivant les statistiques connues, on comptait autrefois une moyenne de cinq personnes par ménage. Les chiffres de 1835 y correspondent, mais aujourd'hui la moyenne dépasserait à peine quatre.

Les noms des 14 chefs de famille de Wemps, en 1524, sont les suivants :

Le marichar, pirot d'outre warchin, Jehenne lamprecht, le monnier de wemps, lynar colline, gile, Jacque le parmentier, Johan lowy, pirot wansair, Johan Huby, Johan le mayeur, Johan henry, Guileame et Triques.

De ces noms, quatre deviennent patronymes : Marichel (numéros 55, 98 et 122), Wansart (117), Lemaire (21) pour la branche de Robertville; quant à Triques, qui survit dans la toponymie de Haute-Waimes, il a formé le patronyme Driglet qui vient de s'éteindre à Ligneuville.

Jacques, de la branche des Bellebarbe (172), des Renard (123), des Giet (124), et des Servais (171) et Johan Huby des Lemarquis et des Margrève.

Les trois premiers ménages, après le Maréchal, habitaient à Outre-warchenne, les trois derniers à Haute-Waimes et les autres autour de l'église.

Cinquante ans plus tard, le nombre des foyers n'a pas augmenté, mais les noms ont changé : à Outrewarchenne : Jaspar lu mony, dit Farlaridaine, Colla lu Bragar, lu fyllas Mathy et wevurchyn et hery lu mony.

Dans la basse : Serva lu marichia, Johan Bastin, Johan Gylle, lu femme Winkyn yac, lu grand pyer, lu femme Johan hygyn.

A Haute-Waimes : Jaspar fils Johan hery, Jaspar lu marichya dit Peket, et la femme Johan Lowy.

Nous épinglons trois nouveaux patronymes : Pequet, Bragard, Bastin, et nous trouvons Farlaridaine comme ancêtres des de Stoqueux à Ligneuville.

Faisons d'abord l'historique de quelques maisons.

193. TCHESTE-LES WAIMES

Je ne donne ici qu'un aperçu sommaire parce que j'ai consacré toute une étude aux seigneurs de Waimes et de Renestène (Le Journal de Malmédy, 1952 et 1953). A l'emplacement du lieu-dit tchestê, a existé une villa royale franque dont l'origine remonte au VI[e] ou VII[e] siècle. Ces villas, souvent établies au milieu des fôrets, dont notre région était couverte, étaient des relais de chasse et des exploitations agricoles, et devinrent le noyau de villages et souvent des cours de justice ou de seigneuries. Dans les cantons de Malmédy et de Saint-Vith, il est encore fait mention des villas de Thommen, d'Amblève, de Büllingen et de Manderfeld. Elles sont citées une première fois en 851, mais la plus ancienne copie est de 888.

En cette année, notre villa est appelée Wadeninnas; en 930, Wactennias (lire Wadennias); en 966, Waldenminas et, en 1226, Waldeminas. Ces noms estropiés représentent probablement un Wademinnas, qui devient, vers 970, Wademias, d'où est dérivé Waimes.

L'administrateur, ou le majordome, est un personnage important dont les descendants deviendront les mayeurs héréditaires de Waimes, avec le titre de seigneurs et de chevaliers. Les plus anciens dont les noms sont arrivés jusqu'à nous sont Alard et Baudouin de Waimes, cités en 1166. Au début du XIII[e] siècle, un document indique les libéralités faites par le seigneur Baudouin et le chevalier Lambert à la chapelle des lépreux de Malmédy.

La famille de Waimes, représentée au XIII[e] siècle par Baudouin et Renard, prend de l'extension et de l'importance, au point qu'en 1307, elle se sent capable de faire une attaque à main armée contre le monastère de Malmédy. Surpris et n'ayant pas le temps d'armer leurs sujets, les moines eurent trois tués : Jean de Weismes, Nicolas de Falize et Gérard de Boland, et deux blessés, tous religieux du monastère, tandis que du côté des assaillants, un des chefs fut tué.

La guérilla dura six ans, puis les Waimes furent réduits, humiliés et punis. Trente hommes de la parenté et de leurs amis durent se présenter, le 1er octobre 1313, à l'église du monastère, pieds nus et la corde au cou, et assister à une messe en tenant chacun un cierge d'une livre en main. Ils durent payer de fortes amendes et faire des pèlerinages à Chypre et à Rocamadour.

Le vieux Renard délaissait au moins trois fils : Baudouin, Renard et Winand, Baudouin, après avoir reçu son pardon, alla fonder la lignée de la Vaulx-Renard et des mayeurs de Roanne. Il en reste des descendants qui portent le patronyme Delvaux. La légende du meurtre du curé de Belvaux, par les seigneurs de Falize, repose sur ces faits historiques, ainsi que je l'ai montré dans La Semaine (1933, n° 47 à 51) et dans le Journal de Malmédy (1953, n° 49 et 50, et 1954, n° 3).

Renard devint mayeur de Waimes et mourut en 1354, sans enfants.

Winand laissa probablement deux fils, Huriel (dont la lignée s'éteint vers 1430) et Renuward (qui construisit, en 1354, le château de Rénastène, qui s'appela de son nom). Renuward est plutôt une variante de Renier que de Renard, aussi la forme dialectale Rénestène répond mieux à la dénomination primitive que Renardstein.

Outre plusieurs filles, dont une a laissé des descendants qui vivent encore dans le pays de Malmédy, Stavelot, Theux, Renuward délaissa deux fils : Jean, qui hérite la maison ancestrale et la mayeurie de Waimes, et Winquin, qui hérite Rénastène et ses dépendances.

Winquin avait un fils Jean, seigneur de Rénestène, qui meurt en 1430, sans enfants, et plusieurs filles dont il existe des descendants.

Jean de Waimes meurt en 1426, ne laissant qu'une fille, mariée à Jean de Zivelle le jeune. Il est inféodé dans le château de Rénasténe par l'abbé Jean de Gueuzaine, qui l'érige en seigneurie, mais qui continue à être habitée par la veuve de Jean de Rénasténe.

Jean de Zivelle a deux filles, Agnès et Marie. Marie épouse un seigneur du duché de Limbourg, dont il reste des descendants, et Agnès épouse Henri de Brandscheidt. C'est probablement lui qui quitte le château de ses pères à Haute-Waimes, pour aller s'établir à Rénastène.

Voici la liste des seigneurs qui descendent de Marie de Waimes : Adrien de Nassau, époux de Catherine de Brandscheidt (une sœur de Catherine avait épousé un von Wachtendonck), Henri de Nassau, Jean de Nassau, Guillaume de Metternich, époux de Anne, sœur de Jean de Nassau, Henri de Plettenberg qui avait épousé la volage Anne de Metternich. Plettenberg mourut en 1629, sans enfants. Les Metternich et les Wachtendonck se disputent la succession de Rénastène et les premiers triomphent après un procès qui a duré 130 ans.

Le dernier seigneur de Rénastène et mayeur de Waimes, fut le père du prince Clément de Metternich, plénipotentiaire autrichien qui présida le Congrès de Vienne en 1815 et rattacha Stavelot aux Pays-Bas et Malmédy à la Prusse.

Suivant les vieilles archives, quand débuta le procès de succession de Rénastène, en 1628, il ne restait du *tchestê* de Waimes qu'un morceau de ruines.

Dans la suite, plusieurs petites maisons s'élevèrent sur cet emplacement qui a conservé jusqu'aujourd'hui le nom de tchestê. Au début du siècle dernier, nous y trouvons trois frères Sépulchre, dont nous reparlerons, et Jacques Bénard, un soldat français de passage, qui s'y était marié quelques années avant 1800. Sa famille s'est éteinte dans la commune vers 1870, avec son fils Désiré, dont les enfants ont émigré.

Vers 1870, nous y trouvons Toussaint Fohn et Johan Willem Laurent, seulement de passage.

Sur l'emplacement de l'ancienne villa royale franque, qui probablement, plus d'une fois, abrita Charlemagne et d'autres rois francs, s'élèvent aujourd'hui quatre maisons.

194. L'EGLISE

Après la villa royale, l'église est probablement le plus vieil établissement de la localité. Nous avons tout lieu de croire que la chapelle

primitive remonte à l'époque de Charlemagne. Elle est consacrée à Saint Sernin (Saturninus), évêque martyr de Toulouse. Or, les documents de l'époque nous apprennent que Charlemagne, qui collectionnait les reliques, en avait reçu de Saint Sernin de Toulouse. De là à conclure que Charlemagne a été le promoteur de la construction d'une chapelle, près de sa villa, il y a une raison bien plausible.

La première mention d'une église et d'un prêtre à Waimes remonte à 1131. En 1254, elle fut incendiée, avec le village, par les soldats du duc de Limbourg. Elle fut reconstruite avec une tour solide qui servait de forteresse, de refuge, de guet et de dépôt d'armes et des archives.

Devenue trop petite, elle fut reconstruite vers le milieu du XVIe siècle et consacrée le 9 septembre 1554, dans le style ogival, avec deux nefs jumelles.

La tour fut en partie reconstruite en 1639. Au début du XVIIIe siècle, on ajouta la chapelle des fonts et le parvis, et vers la fin du siècle, la sacristie.

Incendiée par la foudre en 1867, et fort endommagée, la tour fut réparée et surmontée d'une flèche beaucoup moins élevée que la précédente. En 1926-1927, l'église a été agrandie du transept et du chœur.

Les petites chapelles-reposoirs de St-Hubert, dites aussi chapelles Siquet et de la Ste-Vierge ou chapelle Lamby, datent de 1750 et 1751.

195. LE MOULIN

En 1188, ou quelques années plus tard, le seigneur Baudouin de Waimes fonde à perpétuité, pour la chapelle des lépreux à Malmédy, deux octins de farine sur le moulin de Waimes a le falewele. Sous ce nom estropié d'un autre âge, qu'il faut probablement prononcer fayewel, nous devinons sans peine le lieu-dit *â fayê*, qui aurait pu se dire au moyen âge *al faweal*, c'est-à-dire « au petit fawe ou hêtre ». Il s'agit donc du moulin dont la roue tourne encore aujourd'hui mais qui a subi bien des transformations et des réparations au cours de huit siècles d'existence. Il est probable qu'il est bien plus vieux, car là ou il y avait des maisons groupées en village, il existait un moulin.

C'était le moulin banal relevant de l'abbaye de Stavelot. Tous ceux qui avaient des biens censaux ou mouvant en fiefs des deux monastères de Stavelot et de Malmédy, devaient y faire moudre leur grain.

En 1428, se trouvant dans de grandes nécessités d'argent, Jean de Gueuzaine, abbé de Stavelot, vend le moulin à son bon ami Jean de Zivelle pour 70 florins du Rhin. Son fils, Jean de Zivelle le jeune, époux de Marie, dame de Waimes, hérite le moulin qui restera attaché à Rénasténe jusqu'à la révolution française. La famille Metternich le vendit au docteur Michel Steinbach. Il devint l'héritage de son gendre Henri Alexandre Dethier du « caser » dont les héritiers le vendent à Blaise de Malmédy. Il fut ensuite acquis par Gilles Querinjean, grand-père du meunier actuel.

Il existait à Waimes un autre moulin, appelé *chanteraine*, situé sur la Warchenne, en face de la poste. En 1416, l'abbé Henry de Visé le donne en fief à Thiery Vouse de Hontem, potestat de Stavelot, durant sa vie et celle de son fils Johan. Bientôt, cependant, il devient la propriété de Jean de Zivelle, car dans l'acte de vente du moulin de Waimes (1426) l'acheteur est signalé comme propriétaire de l'autre moulin. Comme il était inutile pour Jean de Zivelle d'entretenir deux moulins si proches l'un de l'autre, il fit démolir Chanteraine.

196. VILENNE

En 1717, Lambert Alexandre Vilenne épousait Anne Lovet ou le Lovet (n° 81) de Waimes. Suivant les documents de famille, conservés par le docteur Joseph Lamby, de Brand, qui a épousé une descendante du docteur Vilenne, il aurait reçu son diplôme de licencié en médecine à l'université de Pont-à-Mousson (France) en 1722; mais je le rencontre déjà, avec le titre de médecin avant cette date. Il était probablement un descendant du médecin-chirurgien Lambert Vileine qui mourut à Herve en 1633, ainsi que nous l'indique sa pierre tombale conservée dans l'église de Herve. Comme échevin, charge qu'il remplit pendant 47 ans, il rendit de grands services à la communauté de Waimes. Il mourut en 1781, à un âge très avancé.

Il habitait la maison dite « amon Steinbach » qu'il aura probablement construite et qui est aujourd'hui la propriété de Jean Marichal, dit le messadjî.

Son fils Jean Lambert, qui avait épousé Anne Catherine de Bra, fut aussi docteur en médecine et très expert en son art, au dire de la chronique. Il passa sa courte carrière à Stavelot, en qualité de médecin à l'abbaye et de la ville, et mourut en 1759.

Un autre fils, Toussaint Lambert Alexandre, fut reçu docteur en médecine à l'université de Harderwyk (Hollande) en 1748. Il semble avoir pratiqué son art à Cologne, où je le trouve aux années 1787 et 1803.

Le troisième fils du docteur Vilenne, Michel-Joseph, né en 1729 et ordonné prêtre en 1753, fut curé de Waimes de 1762 à sa mort en

1784. Il était commissaire diocésain, pour l'Oestling. Il combattit de toutes ses forces la séparation de Robertville et son autonomie. De là, il s'ensuivit un procès avec Ovifat, au sujet des dîmes. Ceux d'Ovifat se refusaient, non sans raison, de lui payer les dîmes d'avoine, vu qu'ils les payaient déjà à Rénastène, et refusaient «d'être fouettés de deux verges». J'ai parcouru le dossier, qui contient plus de 1.000 pages, de ce procès qui dura une vingtaine d'années. J'y ai trouvé des pièces qui n'avaient pas été détachées. Son successeur renonça au procès et à ses prétendus droits.

Une fille du docteur Vilenne avait épousé Thomas Henri Steinbach, de Malmédy, qui avait obtenu son diplôme de docteur en médecine à l'université de Pont-à-Mousson, le 30 septembre 1744 (n° 109 bis).

De Vilenne, par les Steinbach, descendent plusieurs familles waimeraises : les Lecoq (dits «Michel Garite»), les Dethier (dits Emile), etc., etc.

197. A VERTBOUHON

Seuls les vieux savent que c'est le nom de maison François Dethier. Autrefois, c'était un cabaret dont l'enseigne portait un buisson peint en vert, d'où le nom; «le cabaret à l'enseigne du verd buisson».

En 1719, une rétractation de calomnie fut signée par une dame de Weismes «en la maison de Pierre Mélotte, au verd buisson». En 1710, est cité dans un partage «le courtil au verd buisson», mais il est probable que le nom est beaucoup plus ancien. En tout cas, Pierre Mélotte semble y avoir déjà été cabaretier en 1692. En cette année, le curé Charles Meunier insère dans la chronique, comme scandale, que Jean le vieux Renard d'Ondenval est venu en la fête de Sainte-Anne, qui était de précepte, charger deux tonneaux de bière à la porte de Pierre Mélotte, proche de l'église, à la sortie de la messe basse.

Après le décès de Pierre Mélotte, sa veuve en secondes noces, Anne Bauduin, doit soutenir un long procès contre Jean Wansart, ce qui la met en pénurie et l'oblige à louer «sa maison à l'enseigne du verd buisson» à la veuve Querin, de Solheid.

En 1749, mis en vente publique, le Vertbuisson est acquis par Grégoire Mélotte, de Rue, pour 160 écus et un escalin et demi de hausse, somme qui sera employée à l'extinction des dettes.

Bientôt, nous y trouvons un nouveau tenancier en la personne de Servais Renard, qui avait épousé Jeanne Catherine Winquin. Ce cabaret ne semble pas avoir été une mine d'or car, en 1767, Renard signe

une reconnaissance de 135 écus envers Godefroid Bodeson, pour achat de marchandises. Il parvient à en payer 100 et le créancier lui remet généreusement le reste.

En 1771, Jacques Antoine Faymonville achète le Vertbuisson à une vente publique et le revend l'année suivante, pour 145 écus, à Jean Marichal, porte-enseigne de la compagnie de Weismes, qui le donne à son gendre Servais Curnel. Après 1800, le Vertbuisson est la propriété du docteur Steinbach, qui avait épousé une fille de Jean Marichal.

Edouard Dethier, de Robertville, qui avait épousé une fille du docteur Steinbach, hérite cet immeuble en 1840 et le transmet à ses descendants, qui le possèdent encore aujourd'hui. Cet établissement a cessé d'être cabaret vers 1860-70 et a subi de grandes transformations, surtout par l'ajoute du corps de logis actuel.

Vertbuisson aurait pu devenir patronyme et, de fait, j'ai rencontré ce nom de famille dans l'état civil de Malmédy, mais j'ignore s'il a des relations avec le cabaret de Waimes.

Rien n'est de nature à faire oublier toutes les traditions et les légendes des temps passés comme la révolution qui secoue l'humanité à ce tournant, ou plutôt ce virage de l'histoire, où l'homme, arraché à son paisible coin de terre, est devenu citoyen du monde et se prépare à faire demain la conquête des astres.

Pourtant il faisait bien bon au coin de l'âtre quand grand-mère nous racontait, avec une foi toute naïve, les légendes du bon vieux temps que nous nous serions bien gardés de mettre en doute.

En ce temps-là, le tenancier du Vertbuisson, qui était capitaine d'une compagnie de la milice banale, avait un différend avec un autre capitaine. Il y allait de leur honneur de vider cette cause d'une façon militaire, par un duel. Un beau matin, avant l'aube, comme il avait été convenu, l'adversaire se présente à cheval à la porte du Vertbuisson, où l'attendait son collègue. Après s'être présenté le salut d'usage : «Je vous salue, mon capitaine», ils prennent position à la distance convenue, armés de pistolets et les yeux bandés. Ils firent honneur à leur habileté, car les coups de feu partent en même temps et les antagonistes sont tués.

A la tête de la milice du ban, il y avait un capitaine du ban et à la tête des compagnies villageoises, un capitaine de village. Chaque capitaine avait son porte-enseigne, ou alfère (de l'espagnal alfrez) ainsi que son tambour. Cette institution locale des milices bourgeoises et villageoises, qui étaient convoquées sous les armes en cas de danger et dans de grandes manifestations, disparut à la révolution française. Il en resta longtemps un souvenir dans l'organisation des jeunesses villageoises sous la direction des capitaines de jeunesse qui existent encore en certains

endroits. Pour entrer dans la jeunesse l'adolescent devait avoir un certain âge et se soumettre à un examen dont l'exercice principal était de sauter par-dessus un manche à balais. De là pour juger un jeune homme qui s'émancipe et qui commence à se rendre à la soirée, on disait communément : «y-a déjà potché oute le cawe de ramon».

Dans toute légende, il y a un fond historique, et si le tenancier n'était pas capitaine, mais alfère, s'il est mort dans son lit, il est encore possible que des soldats étrangers ou de simples clients sous l'effet de la boisson, aient été les héros de cette légende.

De tout temps, les cabarets ont été le théâtre de scènes peu édifiantes, de querelles, de batailles, de meurtres, etc. Les vieilles chroniques en donnent bien des exemples, que confirment les mœurs modernes. Sous le régime abbatial (avant 1795), il existait des décrets très sévères, ordonnant la fermeture des cabarets pendant les offices des dimanches et des jours de fête, et tous les jours à partir de 9 heures du soir. Il était aussi défendu d'y jouer aux cartes pour des sommes conséquentes. Parfois des revues avaient lieu et les délinquants étaient sévèrement punis.

Un samedi soir quatre joueurs sont établis au Vertbuisson, dans la cuisine pour être mieux dissimulés aux regards de la police. Avec la boisson le jeu s'envenime et la passion gagne les joueurs qui s'acharnent l'un contre l'autre, à la lueur falote d'un «crasset». Les petites heures succèdent à la soirée et bientôt déjà l'aube du dimanche va envoyer ses premiers rayons dans la taverne quand un des joueurs avertit ses compagnons qu'il sera temps de lever la séance, alors que les perdants, d'un commun accord, vouent au diable celui qui parlera le premier de cesser le jeu.

La cloche tinte pour l'Angelus, la messe basse a commencé et les joueurs courbés sur leurs cartes continuent. Les membres raidis par une si longue séance, l'un d'entre eux veut étendre ses jambes sous la table, où il touche un corps mou qui pousse un étrange grognement. C'était un gros chien noir en posture de repos. Les joueurs, muets de frayeur, se regardent; un horrible frisson leur monte dans le dos, les cheveux se dressent sur leurs têtes, tandis que leurs yeux égarés sortaient presque de leurs orbites. Le noir a pris l'imprécation au sérieux, il attend sa victime. Forcément le jeu continue, sans goût, sans intérêts, par crainte et machinalement. Un silence morne qui n'était interrompu que par des monosyllabes et par le son mat des cartes sur la table, régnait dans la taverne transformée en antichambre de l'enfer.

Les yeux hagards, les membres tremblants, la face hâve et livide, nos quatre profanateurs du dimanche osaient à peine se regarder du coin de l'œil. Après avoir repris possession de leurs sens, les joueurs

dépêchent l'hôte du cabaret pour aller mettre le curé au courant des événements.

Celui-ci arriva bientôt, s'assit sans façon à la table et demanda à prendre part au jeu. Par un sourd grondement, le chien noir donna un signe de mécontentement et d'inquiétude et les cartes continuèrent à tomber régulièrement sur la table. Quand les cloches sonnèrent pour la grand-messe, le curé, qui n'était pas impliqué dans l'engagement, dépose les cartes et lève la séance.

Au même instant il sort de sa poche une bouteille d'eau bénite, dont il asperge copieusement l'hôte indésirable qui se tenait toujours sous la table. Un horrible hurlement fut la réponse à cette brusque attaque du curé et le chien noir renverse un des joueurs pour se précipiter hors de la place, mais en vain car toutes les issues sont fermées. Après une course folle à travers la chambre, renversant chaises, tables et joueurs, grimpant les murs et poussant des hurlements indescriptibles, poursuivi inexorablement par le prêtre qui l'arrosait à grands coups de goupillons, le chien noir finit par trouver le trou de l'évier (sêweû) à travers lequel il se faufila en laissant derrière lui une pestilence infernale qui aurait asphyxié les spectateurs ahuris, s'ils n'avaient au plus tôt gagné l'extérieur.

Ce jour-là, à la grand-messe, l'attention et la dévotion des fidèles fut mise à une terrible épreuve. A tout moment, ils jetaient un regard furtif sur la banc des pénitenciers, où se tenaient à genoux, un cierge allumé à la main, quatre rudes gaillards en costume de travail. Je vous laisse deviner avec quels sentiments ils entendirent la messe et quelle impression cette terrible leçon fit sur les paroissiens, qui l'ont transmise d'âge en âge jusqu'à nous.

198. TRIQUET

Le nom d'homme et de famille nous est conservé dans la toponymie. Mes lecteurs se rappellent peut-être (N° 102 suite) que l'irascible Johan Lowy, l'ancêtre des Bodarwé, avait été, en 1532, le héros d'une célèbre bataille dans le courtil triques. De ce nom de lieu, il reste aujourd'hui le pazê triquet qui relie la gare à la voie Antône. Le courtil triquet, appelé plus tard triquet tout court, s'étendait aux deux côtés de ce sentier et semble avoir englobé tout le quartier qui s'étend de la maison Klein à la maison Léon Dethier (la route actuelle n'existant pas) des deux côtés du sentier. Il avait droit à l'eau qui s'écoulait d'une source, ce qui lui donnait une plus grande valeur. En 1592, sa propriétaire, la veuve de Jaspar Pirot dit Farlaridaine, le meunier d'Outrewarchine est obligée de vendre pour payer les dettes de famille, à

Mayence, Francfort, Eltweiler (Eltville, près de Mayence), Marche, Fleury (?), Saint-Vith, Malmédy, etc., qui s'élevaient à 416 dalers. On voit à cela l'étendue des relations commerciales à Waimes, au XVIe siècle. Le Conseil du Prince de Stavelot et la Cour de Justice de Waimes, protecteurs des veuves et des orphelins, durent d'abord donner leur assentiment et firent proclamer par trois dimanches consécutifs, au sortir de la grand-messe, la hausse publique à la chandelle ardente. Le prix de vente fut de 410 dalers. A la même date, deux journaux de terre labourable à Rue se vendaient 18 dalers. Les prairies irrigables avaient une beaucoup plus grande valeur, mais on peut en déduire que le courtil Triquet mesurait certainement de quinze à vingt journaux.

Ce nom lui venait de Triques qui vivait en 1500 vers l'endroit du viaduc de Haute-Waimes. Cette maison fut démolie en 1884 lors de la construction du chemin de fer. Triques ou Drikes vient de Hendrich (Henri.)

199. VOYE ANTONE

Un des fils Triques s'établit à Jalhay et Linard, mort en 1543, continue la lignée à Waimes. Il laissait, entre autres, un fils du nom d'Antoine. Ce nom, assez rare dans l'anthroponymie de Waimes, me porte à croire que c'est à lui que la voie Antône doit son nom, comme les terrains limitrophes doivent le leur à son grand-père.

Peut-être que la maison d'Antoine correspondait à celle que vient d'abandonner la famille Simon, qui porte les marques d'une très ancienne construction. Avec ses murs partiellement en torchis et en colombage, sa couverture de chaume et un enchevêtrement d'ajoutes de différents âges, cette maison nous fournit le type de beaucoup d'habitations des XVIe et XVIIe siècles. Autrefois plusieurs familles pauvres se sont abritées simultanément dans cet immeuble qu'on appelait vers le milieu du siècle dernier « amon l'grande femme dès tasses ».

C'est la dernière maison de Waimes recouverte de chaume (et de tôles) alors que ces toitures étaient jadis courantes. On y revient. En 1819, parut le premier décret interdisant les toits de chaume. C'était le début des assurances gouvernementales contre les incendies qui voyaient dans cette matière inflammable un trop grand danger pour la propagation du feu. Les toits de chaume existants pouvaient continuer à être entretenus, mais chaque fois qu'une partie de la toiture devait être renouvelée, il fallait une autorisation de la commune confirmée par le Landrat. Pour les nouvelles constructions ou pour la réfection totale d'un toit, on obtenait difficilement cette autorisation et seulement quand la maison en question était à une certaine distance de toute

habitation ou que le propriétaire était indigent... En cas d'incendie, les maisons couvertes de chaume n'étaient indemnisées qu'aux neuf dixièmes des dégâts. Ceux qui transgressaient ces nouvelles prescriptions étaient condamnés à une amende et le permis leur était dorénavant refusé. Mais les paysans n'aimant pas les paperasseries administratives s'obstinaient souvent à ne pas demander l'autorisation quand ils réparaient leurs toits. Pour dissimuler les réfections frauduleuses, ils arrosaient le nouveau toit d'un brouet noir obtenu au moyen de suie délayée dans de l'eau. La fraude était plus facile dans les villages situés à l'écart que dans ceux qui étaient le siège des bureaux administratifs, c'est le motif pour lequel les toits de chaume s'y sont maintenus plus longtemps. L'abandon de la culture des céréales et surtout des seigles d'essartage ou « fornelage », qui produisaient les meilleurs chaumes ont plus contribué à faire disparaître les toits de chaume que les amendes et les paragraphes de lois.

De tous les villages des cantons de Malmédy et Saint-Vith, je crois que c'est Weywertz qui a conservé le plus longtemps des toits de chaume. Aujourd'hui les sociétés de folklore s'évertuent vainement à en rétablir la mode.

200. DRIGLET

Après cette digression, revenons à notre Antoine Triques. De ses plusieurs enfants, un fils nommé Georges Antoine Drigues ou Driglet est marié à Thirimont. En 1596, il délaisse sept enfants, dont l'aîné émigre à Zweibruck dans le Palatinat, probablement parce qu'il s'est fait protestant. Je perds la trace des autres qui semblent aussi avoir quitté le pays.

Le patronyme Driglet reparaît au ban de Bellevaux-Ligneuville vers 1730, venant d'Esneux, suivant les renseignements d'Oscar Meuderscheit. Un Antoine Driglet est signalé à la Planche en 1740. La similitude du nom et du prénom est un très fort indice que cet Antoine Driglet du XVIIIe siècle est un descendant de celui du XVIe, mais il y a un intervalle de cent trente ans qu'il m'est impossible de combler.

Le dernier Driglet de Ligneuville et du pays est mort au printemps 1940.

201. ROSEN

En 1792, Nicolas Rosen, né à Orgefeld dans l'Eifel, épousait Catherine Noël. Il était à Waimes depuis quatre ans comme garçon meunier et habitait à Outrewarchenne dans la maison Jos. Muller, appelée

pour cette raison « amon l'mounî ». Suivant la tradition, il aurait quitté son village où existait encore la coutume que l'aîné de la famille héritait toute la propriété, mais devait dédommager ses frères et sœurs qui souvent apprenaient un métier. Il n'eut plus de rapport avec sa famille qu'il avait quittée les mains vides. Par son travail et l'apport de sa femme il s'acquit une honnête fortune et put faire honneur à ses affaires et élever une famille de sept enfants. Quand l'aîné eut atteint une vingtaine d'années, il l'équipa tout de neuf, lui remit une somme rondelette et l'envoya dans son village natal, où il devait étaler sa fortune dans les cafés et payer des tournées à tous ceux qui se présentaient. Ce fut sa vengeance, mais mal lui en prit car, plus tard, son frère, qui avait tout hérité, vint le trouver pour lui emprunter de l'argent.

On raconte également un autre fait qui prouve qu'autrefois l'honnêteté valait mieux que toutes les signatures d'aujourd'hui. Ayant emprunté de l'argent à un bourgeois de Malmédy, il remboursait à mesure de ses économnies. Enfin, il envoie un de ses fils porter le reste du capital. Le créancier le renvoya en disant que son père avait tout payé et que la dette était éteinte. Rentré à la maison, il remit l'argent à son père, mais celui-ci se fâcha et renvoya son fils immédiatement en disant : « je sais que je dois encore cette somme et je te défends de la rapporter ».

Nicolas mourut en 1831, précédé dans la tombe de sa femme. De ses quatre garçons, seul Jean-Léonard, né en 1801, semble avoir fondé une famille. Il épouse en 1832, Cath. Winquin de Faymonville. De ce mariage sont nés : 1. Jean-Léonard (1834) qui épouse en 1862 A-M Heck dont une partie des descendants est à Rue et d'autres à Verviers; 2. Jean-Quirin (1836) qui épouse 1883 Marie Lemaire d'Outrewarche dont les descendants sont à Chôdes; 2. Léonard Joseph (1837) épouse en 1874 M-Joséphine Serexhe de Libomont. Son fils Jean a fait souche à Rue; 4. Jean François, son frère jumeau, épouse en 1878, Joséphine Piette. Leur fils est tombé à la guerre. Ils sont bienfaiteurs de l'église, ayant donné la plus grande partie de l'argent pour racheter les deux grosses cloches, après la première guerre; 5. Anne-Catherine (1844) entrée en religion avant 1867 à Nogent-le-Rotrou, en France, morte en Amérique du Sud à un âge très avancé, ayant plus de soixante ans de vie religieuse; 6. Marie-Julie, épouse Dethier; 7. Jean-Henri (1847), épouse en 1882 Henriette Wansart et a fait souche à Outrewarchenne.

A la première, à la deuxième et à la quatrième génération, il y a eu un couple de jumeaux. Autre fait marquant, tous sont morts à un âge très avancé.

202. PEQUET

L'ancêtre commun des Pequet, originaires de Waimes, est Jaspar, le maréchal d'Assoweymes (Haute-Waimes), dont le nom est cité pour la première fois en 1542. En 1589, il fut témoin dans un procès entre le seigneur de Renasténe, Henri de Plettenberg, et le monastère de Malmédy. Nous y apprenons qu'il était né en 1509 et qu'il était le beau-frère de Thomas, le maire de Rue, avec lequel il avait été collecteur des deniers publics, pendant 10 à 20 ans. Son surnom était Pecke.

Tout le monde sait que *pequet* est l'équivalent wallon de genièvre, parce que la baie de genévrier, qui donne à l'alcool un goût spécial, est appelée *peu d'pèket* (d'un radical pik qui signifie petit). J'ignore si le surnom fait allusion à cette liqueur, ou s'il a probablement une autre origine. En tout cas, jaspar le Maréchal, dit Pecke, était un homme considéré, moyenné et de bonne santé, car il mourut nonagénaire, vers 1599.

J'ai retrouvé ce surnom à Malmédy, Guillaume Pecque (1555) et Toussaint Pecket (1565), qui ne semble pas être devenu patronyme. Jaspar ne se rattache pas à ces familles, car les prénoms Guillaume et Toussaint ne se retrouve pas parmi ses descendants.

Jaspar était forgeron et maréchal-ferrant. A cette époque on ne connaissait pas le travail mécanique du fer, ni le travail en série. Le forgeron fabriquait (fabriquer vient de faber = forgeron) toutes les pièces de fer qui entraient dans une construction, depuis le clou et la cheville, jusqu'à la serrure et la clef de la porte. Il confectionnait tous les instruments aratoires : charrues, herses, fourches, etc, et toutes les pièces qui entraient dans la construction des véhicules.

De bonne heure cependant on rencontre des forgerons spécialisés qui seront appelés chaudronniers ou mignons, serruriers, cloutiers, maréchaux-ferrants, le cuiffre ou Kupper, Goldschmied, Drahtschmied, Kupferschmied, etc. Le forgeron n'était pas seulement un artisan, mais souvent un artiste, dont les anciennes œuvres de ferronnerie sont très recherchées des musées.

Comme il ferrait aussi les bêtes de trait qui transportaient toutes les marchandises à de grandes distances, il devait avoir une grand habileté dans son métier et posséder certaines connaissances vétérinaires qui se transmettaient dans la famille et passaient de père en fils. D'ailleurs maréchal vient de l'all. Marschalk, qui signifie palefrenier ou domestique de chevaux.

Pourvu de tenailles et de pinces de toutes grandeurs et de toutes formes, le forgeron exerçait aussi le métier d'arracheur de dents.

L'ancêtre Pequet avait établi sa forge à Haute-Waimes, vers l'emplacement de la maison de Nicolas Giet où les derniers forgerons ont travaillé jusqu'à la fin du siècle dernier. Hubert Pequet mort en 1920 a été le dernier d'une lignée ininterrompue de forgerons qui, pendant trois siècles et demi, ont travaillé au même endroit. Il est assez naturel que le forgeron, qui devait avoir un attirail d'outils spéciaux et qui avait monté petit à petit son atelier, léguait son gagne-pain à l'un de ses fils qui avait appris et travaillé dès son enfance sous la direction paternelle. C'est toutefois un phénomène qui mérite d'être épinglé que le métier soit resté pendant près de quatre siècles dans la même famille et probablement dans la même forge ou *fowage*, comme on disait alors.

1. *Jaspar le maréchal dit Pecke*. Je le place en tête de la famille parce que je n'ai pas retrouvé sa filiation avec certitude, mais je crois qu'il était le fils de Jaspar Remack. L'un et l'autre sont étrangers au ban de Waimes et, selon toute probabilité, originaires de Faymonville, où il y avait une famille Remack vers 1500. Jaspar Remack qui avait épousé Paquette, sœur de Johan Jaspar de Steinbach et de Collard de Rue, était surnommé le *pacque*pacque ou *le pacques*. Ce pacque, était une épithète et non pas un nom de personne, à cause de l'article qui le précède. Il n'est pas impossible que ce sobriquet ne puisse être mis en relation avec Pecke ou Pequet, et que nous ne tenions ici la forme originale du patronyme. Le *pacque* pourrait être l'équivalent du vieux français *pasquier* qui signifie patûrage et pâtre. Jaspar Remack dit le pacques était de famille très honorable, comme alliée à la famille Borgnar de Rue.

Jaspar le maréchal avait épousé avant 1545 la fille de Johan Henry qui restait à Haute-Waimes, probablement dans la maison occupée ci-devant par Armand Fagnoul. En 1545, Jaspar achète la moitié d'une prairie située en-dessous de la propriété de son beau-frère et en 1549, il acquiert le reste qui touche à la voie de Faymonville (au tchestê). C'est à cet endroit qu'il aura établi sa forge.

Jaspar était né en 1509 et, comme nous l'avons dit plus haut, il fut un temps collecteur des tailles. En 1575, du consentement de ses autres enfants, il lègue à son fils Johan sa maison, pour être entretenu, ainsi que sa femme Jehannette, jusqu'à leur mort. Il trépassa vers 1599 et sa femme en 1609, année du partage entre Jean, Henry, Servais et deux filles.

2. *Johan Jaspar le maréchal dit Pequet* épouse, en 1575, Julienne fille de feu Léonard d'Arimont, un descendant de la noble famille de la Court d'Arimont. Ses deux frères ne semblent pas avoir laissé de longue postérité, car un siècle plus tard, elle est éteinte. Il mourut en 1520, laissant deux fils, Jean et Henry et une fille. Jean, marié à Remonval, vend en 1621 sa part d'héritage (maison Wansart) à Henry pour 400 dallers.

3. *Henry Pecke*, le maréchal de wems et Jehenne son épouse, qui mourut à Pâques 1625, ne semblent avoir eu que deux fils : Jean et Servais. Nous reparlerons bientôt de Servais par qui vient le nom de *Pictresse* qu'a porté pendant plus de trois siècles la maison Louis Dethier, dit *do maçon* (Victor Fohn). Henry mourut vers 1650.

4. *Jean Pequet*, forgeron et chantre assidu et réputé à l'église, épouse Anne Henry Samray de Remonval. Ils meurent respectivement en 1684 et 1681, ne laissant qu'un fils et quatre filles.

5. *Henry Pequet*, forgeron, né en 1663, épouse en 1685 Catherine Jean Piette de Champagne, d'une des meilleures familles du ban. Elle était la fille de Royne Winquin, qui mourut en odeur de sainteté en 1671, après avoir prédit sa mort. Son monument funéraire, le plus vieux de la paroisse, se dresse au bord d'un vieux chemin sous Champagne. De ce mariage sont nés cinq enfants : François, Jean, Henri et deux filles. Henry Pequet mourut en 1710.

Jean hérite « la maison paternelle avec xhure, fournil, dépendances, tous les fers et tous les vaxhlemens qui sont de bois et de fer ». Il continue le métier de son père, ainsi que François qui, en 1752, est appelé « Honnorable François Pequet, le très habile maréchal de Waismes ». Henri, fils de Jean, né en 1744, est très souvent cité dans les comptes de l'église pour ses travaux de ferronnerie. Son fils Jean-François (1777-1853) est le grand-père de Hubert Pequet (1875-1920) le dernier forgeron de la race. Deux de ses sœurs, Louise et Pauline sont encore en vie, mais le patronyme Pequet est éteint dans cette branche. Toutefois, il existe encore dans une branche colatérale émigrée vers l'intérieur du pays.

6. *Henry Pequet*, 3e fils de Henry de la cinquième génération épouse, en 1734, sa cousine sous-germaine Marie Piette de Walk, dont les deux sœurs sont mariées aux échevins Antoine Denis (n° 76) et Evrard Scheffen (n° 75). Marie hérite la maison paternelle qui fut acquise au siècle dernier par Bernard Scheffen.

7. Leur fils *Jean*, né en 1738, épouse en 1761 Anne Marie Paulis de Libomont, où il va s'établir. Leur maison était une dépendance des masures de Libomont (n° 96). Leur fils Mathieu Gabriel continue la lignée.

8. *Mathieu Gabriel Pequet* (1768-1838) épouse en 1813 Anne Catherine Lemaire de Bruyères. De ce mariage sont issus plusieurs enfants, entre autres Louis (1821), père de François Pequet, né à Gueuzaine et mort à Waimes (1854-1942) et Jean-François.

9. *Jean-François Pequet* (1824-1891) avait épousé Marie-Anne Renardy de Sourbrodt, dont le fils Joseph, père de Franz Pequet de Libomont a seul transmis le patronyme. C'est la seule branche des nombreux Pequet des XVII[e] et XIX[e] siècles qui est encore susceptible de reprogager ce nom de famille au pays.

203. PIETRESSE

Quoique le nom ait disparu en tant que patronyme et qu'il n'ait pas pris une grande extension à aucune époque, il mérite cependant une mention spéciale à cause des souvenirs qui s'y rattachent. Grâce sans doute à sa sonorité, il est resté attaché à des maisons à Waimes, à Champagne et à Sourbrodt, et, dans cette dernière localité, à une ruelle et à un lieudit appelé « hâve Pietresse ». A Waimes, il existe encore un champ Pietresse entre Bouhémont et Wedgifat, que l'abbé Bastin, ignorant sans doute l'existence du patronyme, explique par le mot wallon *piètri*, parce que cet endroit aurait été spécialement fréquenté par des compagnies de perdreaux.

J'ai donné sur ce nom (n° 52) quelques renseignements que je vais compléter. Il pourrait dériver de l'allemand Peters, comme Piette ou Piettre vient de Petru-Pierre, mais il n'en est rien. C'est une forme féminine de Pierre-Piette, l'équivalent de Pierrette. En 1578, Pietresse est mentionné à Champagne, mais sporadiquement et comme variante de Piette.

L'éponyme de la famille fut *Pietresse*, la fille de Johan Henry, de Faymonville, qui avait épousé, avant 1568, Henry, le meunier de Wems, qui habitait à Outrewarchenne, à l'endroit où mourut, il y a quelques années, sa descendante Louise Solheid, dite Pietresse, veuve de Louis Dethier, dit *do maçon*.

Le nom de la femme de Henry le meunier prévalut et devint patronyme, parce que Pietresse survécut à son mari, mort avant 1577, et que son nom était sonore, facile et distinctif.

De ce couple, j'ai retrouvé trois enfants : Henry, qui semble être mort célibataire Thomas, qui suit, et Catherine, épouse de Léonard Wansart, qui fut appréhendée, en 1632, comme prétendue sorcière, mais ensuite « relaxée ».

THOMAS PIETRESSE, qui avait hérité la maison paternelle, payait 7 aidants de rente à l'église sur tous les héritages de Henry le moulny. En 1613, il fait, avec des voisins, un contrat assez curieux qui nous montre l'importance de l'eau d'arrosage, à cette époque. Il est autorisé par les propriétaires de quatre prés : sous Bouhémont,

Chantraine, Warchenne et Badem, à faire un bié pour amener l'eau d'arrosage sur sa propriété située entre sa maison et la Warchenne.

Il s'engage à payer pour ce droit une fois 500 florins, ainsi que les frais de l'acte et les redevances aux seigneurs pour droit d'arrosage. En outre, les quatre voisins pourront se servir de l'eau pour « abisser » leurs prés. On voit entre Bouhémont et Chantraine, jusqu'au chemin du tchèrâ. Il avait déjà servi, deux siècles plus tôt, à amener l'eau au moulin de Chantraine. Il n'y a pas très longtemps que la continuation était encore visible sur les terrains dits Bellefontaine.

Comme terme de comparaison, en cette même année, pour ce prix on aurait pu acheter 7 vaches ou 66 brebis, ou encore 32 journaux de terrain près du cimetière actuel.

Thomas Pietresse mourut en 1661, en revenant d'Allemagne. Il avait eu trois fils et deux filles. Henry mourut jeune, en 1623; Noël, qui était prêtre, mourut à Worms, en 1666. Anne épouse Henri Gilçon, de Burnenville, qui avait laissé étudier un de ses fils, sans doute pour la prêtrise. Jean, marié à Libomont y transmit son nom qui disparaît vers la fin du 18[e] siècle. Le dernier Pietresse mourut au-dessus du moulin, ainsi qu'en fait foi une croix en pierre qu'on voyait encore naguère sur la route de Libomont. Ce sont les descendants de Jean qui allèrent s'établir à Champagne et, de là, à Sourbrodt. Madeleine, épouse Servais Pequet, qui hérite la maison et le surnom de Pietresse.

204. AMON PIETRESSE

La maison qui portait jadis ce nom était située en face de la maison Victor Fohn-Dethier, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le poulailler. Démolie, en 1860, par son propriétaire Jean Joseph Solheid, dit Pietresse, elle fut remplacée par la maison occupée aujourd'hui par Victor Fohn. Voilà certainement l'héritage le plus ancien de Waimes, car, pendant plus de 400 ans, il a passé aux héritiers naturels, sans avoir jamais été vendu. Il est vrai que les propriétaires ont changé cinq fois de nom, parce que quatre fois il est tombé en quenouille. Aux Meunier ont succédé les Pietresse, puis les Pequet, les Solheid, les Dethier et enfin les Fohn.

Pour remonter à l'origine du nom de maison, retournons à Servais Pequet (n° 201) fils de Henri Pequet de la troisième génération. Vers 1640, il avait épousé Madeleine, fille de Thomas Pietresse, héritière de la maison paternelle à Outrewarchenne. Servais légua son patronyme Pequet à ses descendants, mais en même temps le surnom de Pietresse qui reste attaché à la maison et ses habitants jusqu'aux

temps modernes. Dans les vieux registres, je le rencontre parfois sous le nom de Servais Pietresse. Il meurt en 1669, laissant en vie un fils du nom de Servais et deux filles. Servais le jeune, marié à Marie Servais le marichal, est le père d'une nombreuse postérité qui va se multiplier à Waimes et ailleurs. En 1733, sept fils et trois filles se partagent le patrimoine.

Henri est ermite à Saint-Ybeau, près de Laroche. Cet ermitage, appelé en wallon Saint-Ibâ, existe encore et est toujours habité par un ermite. Quand quelqu'un se plaint sans raison, on a l'habitude de dire : « Y a l'mâ d'saint-Ibâ, i magne bès sè n'beut nin mâ ».

Anne est religieuse à l'hôpital nouveau de Verviers, sous le nom de sœur Marie-Madeleine. Ce n'est pas la première religieuse de la paroisse que j'ai rencontrée dans les vieilles archives. Vers 1480, Marie Eve et Marie-Madeleine, les filles de Henri de Brandscheidt et de Agnès de Zivelle, seigneur et dame de Renastène, étaient entrées chez les Dames Blanches de Cologne. En 1541, une fille de Grégoire des Fagnoulx était professe chez les sœurs de Hask à Liège, sous le nom de « sœur Sabeau ».

Jean et Remacle rachètent à leurs frères et sœurs tout l'héritage qui était en grande partie dépendance de Renastène. C'est probablement de cette époque que date une seconde habitation qui était adossée à l'ancienne maison.

La petite-fille d'un des frères Pequet, Marie Jeanne, née en 1774, épouse, en 1798, Léonard Solheid de Steinbach (1770-1855) et lui transmet son héritage et son surnom de Pietresse. De ce mariage naquit entre autres Hubert, qui épousa Marguerite Demoulin et éleva une nombreuse famille dont la caractéristique était la piété et la jovialité. En 1919, mourait le dernier rejeton de cette famille appelé « Nicolas do Suisse ». Il remplissait les fonctions de Suisse, assisté de sa sœur qui donnait, de son gros missel, des taloches aux enfants qui se dérangeaient à l'église. Deux frères du Suisse, Jean Michel et Jean Hubert, furent religieux dans la congrégation de l'Immaculée Conception. Le premier, né en 1830, mourut à Maestricht, le 16 mars 1904, sous le nom de Frère Casimir, dans la 41e années de sa profession; et le second, Frère Polycarpe, décéda à Rœrmond, le 6 février 1910, à l'âge de 69 ans, dans la 45e année de sa vie religieuse.

Un autre fils de Léonard Solheid, du nom de Jean-Joseph, communément appelé Pietresse, continua la lignée dans la nouvelle maison, édifiée en 1860. En 1789, sa fille Louise épouse Louis Dethier, son voisin. L'heureux couple a pu fêter ses noces de diamant.

A partir de Louis Dethier, la maison a perdu son nom de Pietresse qu'elle avait porté pendant trois siècles. La raison en est que Dethier

avait lui-même un surnom qu'il avait hérité de son grand-père, originaire de Robertville, qui exerçait le métier de maçon. L'ancienne maison Pietresse s'appela, depuis, amon Louis do maçon.

205. MARO

Faisons une petite digression à Faymonville pour aller saluer l'ancêtre de nombreuses et importantes familles. Il s'agit de Maron le tihon, appelée aussi Maroye le tixhe, un dérivé de Marie, qui s'est transformé avec le temps en Marô. Avant 1500, elle avait épousé Jackmot le tihon et vivait à Faymonville. Comme d'habitude ayant survécu à son mari, mort avant 1532, c'est son nom qui prévalut et passa à la postérité. Jaspar de Steinbach s'était marié avec la fille de Maron, avant 1524, et était allé s'établir dans la maison de Maroye dont il hérita le nom.

A l'article suivant, nous donnerons des détails de généalogie. Un petit-fils, Jehenne Marôve, mort après 1605, a laissé subsister son nom « *amon Djan-Marô* » à Faymonville, au-delà de la Warchenne. De cette famille sont issus les *Stockeux* de Ligneuville, les *Faymonville*, dispersés un peu partout, les *Lemasson* de Hedomont et de Remonval, les *Masson*, qui avaient donné leur nom à la ruelle habitée aujourd'hui par les familles Muller et enfin la maison « *amon Winand* « . Cette dernière était située à l'emplacement de la maison Werner Grosjean, mais le surnom fut transporté à Haute-Waimes, dans la maison de Franz Bodet, par François Solheid.

206. LEMASSON

1. *Jaspar* de Steinbach, mort avant 1512, avait épousé Caton, la fille de Marke de Ligneuville. Après la mort de son mari, elle convola en secondes noces avec Jehenne Martin, de Steinbach, et mourut après 1527.

Ils laissèrent quatre enfants : Jaspar, qui suit Henry, ancêtre d'une nombreuse génération, entre autres des *Stokeux, de Ligneuville, et des Le Long* d'Outrewarche, des *Langer* des villages allemands, etc., Thomas et Maroye. Cette dernière épouse Close Mosset, de Steinbach, dont le nom survit encore à Faymonville, « *amon Mosset* « (sœurs Sarlette).

2. *Jaspar II*, ainsi que nous l'avons vu à l'article précédent, épouse la fille de Maron et va s'établir à Faymonville, sous le nom de Jaspar Maroye. Il mourut à Faymonville. Leurs enfants sont Jaspar, Piette, Léonard et Ghert.

3. *Piette Maroye* épouse Paquette, la fille de Piet ou Peter, de Wevercé, habitant à Champagne, où Piette Maroye va s'établir. Il mourut après 1570. D'un premier mariage, Paquette avait une fille et, de Piette Maroye, elle a cinq enfants, dont Léonard, l'ancêtre des Faymonville, et Johan, qui suit.

4. *Johan Maroye*, autrement dit *Djan-Marô*, a donné son nom à une maison de Faymonville et à ses habitants, qui l'ont porté jusqu'à ce jour. Comme il habitait un territoire étranger à notre ban, nous savons peu de chose de lui, sauf qu'il vivait encore en 1605 et qu'il était le père du suivant.

5. *Winand Johen Maroye* le maçon de Faymonville, tel est le nom de l'ancêtre des Winand, des Lemasson et d'une importante famille Masson qui s'est éteinte au XVIII[e] siècle, dans la ruelle Muller. Avant 1595, il avait épousé Catherine, la fille de Jaspar Urban, un propriétaire bien situé de Haute-Waimes. Après la mort de son beau-père, en 1595, il en hérite la maison paternelle et sa part des biens fonciers. Cette maison, qui a porté son nom jusqu'à la fin du siècle dernier, «*amon Winand*, était située à l'emplacement de la maison de Werner Grosjean. Elle fut détruite par un incendie, lors d'un violent orage, avec la maison voisine de Blaise, dit le Cinsî, d'où le nom vôye du Cinsî qu'a porté un temps la rue de l'Ecole.

A l'aide de vieilles chroniques, il nous est parfois possible de juger par quelles épreuves nos ancêtres ont dû passer. Au début du XVIII[e] siècle, l'Europe fut ravagée par la guerre, dite de 30 ans (1618-1648); le misère fut grande au pays et beaucoup émigrèrent vers l'Allemagne. Dans sa superstition, qui n'avait d'égale que son ignorance, le peuple cherchait les raisons de la détresse générale et des infortunes particulières dans les méfaits de la sorcellerie. Un cri unanime vers les autorités pour qu'elles s'emparent des personnes soupçonnées et qu'elles exécutent les coupables. C'était en 1632, sous le potestat d'Ehzbach, un homme bon, juste et estimé de tous. Le bûcher s'allume sur Hokgné, près de la pierre du diable, et plusieurs personnes du ban de Waimes y furent immolées à l'ignorance, à la jalousie et à la haine du peuple. Au nombre des innocentes victimes de la vindicte publique se trouva Catherine Urban, l'épouse de Winand Johan Maroye.

Winand avait deux enfants, Jaspar et Catherine. Brisé par le chagrin, autant que par l'âge, il leur cède ses biens (1634) et se retire chez Jaspar, qui a la maison paternelle et rachète les biens de sa sœur pour 200 dalers. Il venait d'épouser Jehenne Léonard Wansart, une jeune fille de bonne condition, mais sur laquelle une jalousie, avait jeté des suspicions. Jaspar, qui avait eu vent des bruits qui circulaient sur le compte de sa fiancée, eut la franchise de lui en parler mais, malgré cela le mariage eut lieu vers 1633. Jehanne était née en 1610.

Nous aurons l'occasion de voir par suite de quelles circonstances ces rumeurs publiques prenaient naissance et comment une calomnie, une fois lancée, pouvait porter ses effets bien des années après. Alors comme aujourd'hui, les rancunes et les jalousies faisaient naître les médisances et les calomnies.

Une jeune fille, du nom d'Isabeau Simon, cousine germaine de Jaspar Winand, aimait le frère de Jehenne qu'elle aurait voulu épouser. Pour entrer en relation avec lui, elle se fait amie avec Jehanne. Elle trama alors, en esprit, un plan qui devait la conduire plus sûrement au but. Elle mit tout en œuvre pour que Jehanne épouse son frère, Léonard Simon, mais celle-ci ne voulut pas entrer dans ses vues et se maria avec Jaspar Winand. Pour se venger de Jehanne, Isabeau commença à débiter, sous main, qu'elle était sorcière. Ces rumeurs arrivèrent aux oreilles de Jaspar Winand, qui en prévint sa fiancée. Jehenne alla trouver Isabeau en sa maison et lui fit d'amers reproches, en face de son frère, Léonard Simon. Celui-ci, qui était un homme de bien et fut plus tard échevin, entra dans une grande colère et faillit même la battre. Toutefois, l'ivraie était jetée et elle poussa.

Lors de la nouvelle épidémie de sorcellerie à Waimes, en 1680, chacun examinait la conscience et la vie des autres pour y découvrir des traces du mal qui devait être extirpé. Les vieilles mémoires se rappelèrent les bruits qui avaient jadis circulé sur Jehanne Jaspar Winand, devenue veuve, et il n'en fallut pas davantage pour la mettre en vedette. De là à interpréter comme maléfices certains faits et gestes de sa vie, il n'y avait qu'un pas. Un jeune pâtre n'avait-il pas été malade à mourir après avoir mangé une tartine que lui avait donnée Jehenne sur Bouhémont? Et un autre, après avoir bu du lait qu'elle lui avait offert? Mais personne ne s'imaginait que la femme Winand avait passé des actes de charité envers des enfants pauvres. Bien des années auparavant, on l'avait vue tresser une corde un dimanche, entre les deux messes. Evidemment, pour mettre autour de la baratte et ainsi attirer le lait des vaches des voisins. Depuis sa jeunesse, Jehenne portant «petit nom», elle devait être sorcière.

Le 26 juin 1680, Jehenne Winand fut appréhendée et conduite en prison à Renastène. Après un interrogatoire sommaire, elle fut livrée à la Haute-Justice de Malmédy et incarcérée au château de Stavelot. Elle avait reçu un certaine instruction et savant lire et écrire, ce qui était rare, surtout dans le monde féminin, à cette époque. Ses réponses aux interrogatoires étaient calmes et marquées au coin du bon sens. Afin de lui extorquer des aveux, on la menaça de la torture, mais avant d'en arriver à cette extrémité, la justice reconnut son erreur et, le 18 juillet 1680, toutes les personnes retenues en prison pour crime de sortilège furent libérées.

6. *Jaspar Winand Masson*, ainsi que l'indique l'épithète qui accompagne son nom, était maçon et entrepreneur de constructions. Dans sa famille nous trouvons aussi des charpentiers et des menuisiers. Au partage familial qui eut lieu partiellement en 1676, après la mort du père, six enfants sont cités : Jean, Léonard, Jaspar, Quirin et deux filles avec le surnom de le masson et tantôt de Winand. Ce n'est que vers 1700 que la patronyme Lemasson, commence à se fixer, mais il alterne avec Masson qui subsistera chez une partie des descendants.

Comme je l'ai dit précédemment à propos de la maison Freichels de Rue, une poutre de raccordement, située au-dessus de la baie d'une fenêtre, porte cette inscription en lettres gothiques de deux centimètres : « Anno Dij 1658 at este ceste maison renouvelle de Martin Jaspar Winnand. Souhaitons paix aux entrans et reposans y dormans. Par moi Leonard Jaspar Winand ». Par là nous apprenons qu'il existait un autre fils de Jaspar, à savoir Martin qui reconstruisit sa maison en 1658 et que son frère Léonard était le constructeur.

Léonard épouse Catherine, fille Etienne Piette de Walk et va s'établir à Coblence où il tient un hôtel très fréquenté des voyageurs de notre pays, à l'enseigne du Mouton Blanc dans la rue Neuve. C'est là que mourut, en 1676, Remacle Pietresse de Libomont. Lors du bombardements de Coblence par les Français, en 1689, le Mouton Blanc fut gravement endommagé. Les orphelins de Léonard Masson, aussi appelé Léonard Winand, firent vendre leurs immeubles maternels de Walk, pour le reconstruire. Noël Marquet, qui avait épousé une fille de Jaspar Winand, s'établit aussi à Coblence comme maître tailleur.

7. *Jean Jaspar Winand le Masson* épouse en 1671 Anne Dandrifosse de Xhoffraix. Le chapelain Bernard Poncin bénit leur mariage dans la chapelle de l'ermitage de Bévercé. Jean Lemasson habite Xhoffraix jusqu'en 1698 puis il va s'établir à Hedomont où un de ses fils (peut-être le seul) s'était marié. En 1792, lors d'un rencensement des familles de la paroisse de Malmédy, il n'existe que Jean le Masson à Hedomont. Sans avoir poursuivi la généalogie, je suppose que Zéphirin Lemasson de Hedomont et Ephrem Lemasson de Remonval, où il a fait souche, sont les descendants de cette lignée de Lemasson. Le nom de Lemasson n'a jamais pris de grande extension, mais il semble vouloir revivre à Waimes où la 16ᵉ et 17ᵉ génération commence à grandir.

Parmi les onze enfants d'Ephrem Lemasson, trois se sont faites religieuses : Anna, sœur Marie de Montaignu, est missionnaire à Albertville (Congo) dans la Congrégation des Sœurs Blanches ; Jeanne, sœur Jeanne-Emmanuel, est chez les Sœurs de Ste-Marie, rue de la Fraternité à Bruxelles ; et sœur Christine, des Sœurs de Ste-Marie, est missionnaire à Djuma (Congo).

7. Jaspar Winand le Masson, 4ᵉ fils de Jaspar, épouse en 1679 Anne Jean Pequet. Il semble avoir habité dans la maison occupée aujourd'hui par Urbain Gerardy. En tout cas cette ruelle portait jadis le nom de ruelle le Masson, avant que les Dethier dits Maçon ne s'y établissent. En 1742, cette maison fut héritée par Quirin Nailis, dit Grosjean de Gueuzaine, qui avait épousé une fille Masson, tandis que la maison voisine qui faisait aussi partie de l'héritage fut vendue pour 100 dalers à J. Fr. Dameseau de Namur, brigadier de douane.

Un fils de Jaspar, nommé aussi Jaspar, fut ordonné prêtre en 1719, année de la constitution de son patrimoine de 70 écus. Il passa sa courte existence à Bellevaux. Sa lame funéraire, à l'inscription fort usée, se trouve devant le banc de communion. On peut encore y déchiffrer un texte latin qui signifie : « Ici repose le vénérable Gaspar Masson de Weismes, premier marguillier prêtre et bienfaiteur de cette église. Il mourut le 15 mars 1739 ».

Son frère Jean Masson, ayant émigré à Verviers, ce patronyme disparaît de notre paroisse, avant le milieu du 18ᵉ siècle.

Il y a eu à Malmédy une autre famille Lemasson ou Masson dont les ancêtres s'y trouvaient déjà au XVIᵉ siècle. Quatre membres de cette famille ont été bourgmestres entre 1598 et 1640. Cette famille n'a aucun rapport avec la nôtre.

207. SEPULCHRE

Ce nom vient de l'enseigne d'un marchand de monuments funèbres, ce qui ne doit pas nous surprendre car la famille est originaire d'Anthines, le pays des tailleurs de pierres. Jusqu'à la Révolution Française, sauf de rares exceptions, le nom est écrit Sepult et il arrive de rencontrer les deux formes dans le même acte.

Le 1er janvier 1743, mourait à Malmédy, à l'âge de 95 ans Nicolas Sépult, « avec un bon jugement jusqu'à la fin, il a vu sa 4ᵉ génération, 161 descendants, il était menuisier de profession et natif d'Antine en Condroz ». Pour le nombre de la descendance nous avons naguère perdu son émule, Alexandre Chavet de Faymonville.

Son fils Gérard épousa en 1700 Marguerite Querinjean de Steinbach (n° 8). Il s'était établi au Wampach (Luxembourg) où il avait construit une maison près du cimetière. Son beau-frère Jean Querinjean, alors que son père vivait encore, avait contracté des dettes et engagé les biens patrimoniaux. En 1714, les biens saisis devaient être vendus en hausse publique et, pour le malheur de sa famille, Gérard Sepult intervint pour sauver la situation. Il repris à sa charge tout l'héritage avec les dettes qui s'élevaient à 370 écus en capital et 170 écus d'intérêts

arriérés et remit 100 écus à chacun de ses trois beau-frère et belles-sœurs. Il dut vendre sa nouvelle maison et vint s'établir à Waimes, où il va traîner, comme un boulet ce capital qui ne sera remboursé que 50 ans plus tard.

Gérard élève cinq fils et une fille, qui épouse en 1750 Antoine Delorme; ce sont Quirin, Joseph, Jean, Gérard et Nicolas. Joseph est établi à Malmédy et Nicolas semble être à Limbourg. Les autres sont établis à Waimes. En 1737, Gérard père cède sa maison et tous ses biens à son fils Gérard, en se réservant la place pour travailler. Gérard fils est menuisier et le père exerce sans doute aussi le même métier. Pendant une dizaine d'années, ils sont tous en procès l'un contre l'autre, à Waimes, à Limbourg, à Malmédy. Le vieux père pour sa demeure et sa pension alimentaire et les autres pour les lopins de terre. L'origine de ce désordre provient des dettes que le trop bon Gérard avait acceptées à la légère. Il mourut en 1763, presque nonagénaire. Leur maison paternelle était au Tchestê, où la famille a vécu jusqu'au début du XIXe siècle.

En 1723, Quirin Sepult épouse Jeanne Marechal. En 1724 naquit leur fils Jean Joseph. Ils meurent tous les deux en 1773. Vers 1750, Jean Joseph épouse une étrangère, Anne Barbe Niklose. Jean Joseph meurt en 1768 et Barbe en 1773.

Leur fils Jean-François (1753-1790) épouse en 1778 Jeanne Thérèse Lamby. De ce mariage naquit Jean-François (1788-1861) qui épouse en 1810 Anne Catherine Solheid de Libomont. Celle-ci mourut en 1815, après lui avoir donné un fils du nom de François Alexandre.

La famille Sepulchre qui avait pris une grande extension se réduit de plus en plus et, en 1810, il n'en reste que trois qui habitent deux maisons au Tchestê.

Jean François quittera Libomont, après la mort de sa première femme, pour aller s'établir à Belair avec une seconde épouse Marie Madeleine Bodarwé.

C'est de là que Fr. Alexandre partira en 1837 pour aller épouser Marie Françoise Noël de Thirimont, où il s'établit et meurt en 1867. Il délaisse trois fils dont seul Henri Alexandre (1857-1904) laisse deux enfants dans la commune à Ondenval, Thirimont et Waimes. Il semble que le métier de menuisier s'est perpétué pendant près de trois siècles dans la famille, car deux fils de H. Alexandre étaient aussi menuisiers.

208. TRO DES POYES

C'est une dépendance de la commune de Waimes, qui doit sa célébrité à une carrière qui y fut aménagée après la construction de la ligne ferroviaire. Cette industrie, qui a donné à beaucoup de familles du pays un pain trempé de sueur, a connu une ère de prospérité avant la première guerre mondiale, puis une ère de dépression par suite de la concurrence trop grande des carrières de la vallée inférieure de l'Amblève. Sous une habile direction, elle semble reprendre de l'avance.

Beaucoup de personnes se demandent ce que les poules peuvent bien venir faire dans cette vallée isolée. Il y a, d'ailleurs, un autre endroit, entre Malmédy et Falize, qui porte le même nom, mais j'en ignore le motif. Avant d'être attaché à la carrière et acquérir une telle notoriété, ce toponyme désignait une prairie exploitée par les manants de Libomont.

En wallon, le mot *trô* rend le français vallée, dont l'équivalent *vâ* n'existe plus qu'en toponymie. On dit les trôs Marets, trô d'Bayon, trô dol nouve abi (vallée de la Rœr), trô d'l'infèr (vallée de la Helle), etc.

Quand à *poyes* c'est indubitablement par poules qu'il faut le rendre, et *trô dès poyes* par la vallée des poules. Nous allons cependant voir que des poules était un surnom, devenu patronyme et que la vallée reçut le nom de son propriétaire, comme il existe un trô Perpette, un trô do vî Stienne, etc.

En 1735, je relève la toponymie «un pré dit le trou des poules»; en 1718 et en 1679, le même pré est appelé «pré le maire». En 1528 : «les terre ons fond de Warchenne, joindant au neufpreid que Johan Loys tient et au couste devers leane au maire des poilles». Je regrette de ne pas retrouver l'expression complète : pré dit le trou le maire des poules.

209. DESPOUILLES

Despouilles Mathy, le Maire des poules ou des pouilles comme on écrivait autrefois, fut un personnage important qui habitait, il y a 400 ans, dans la ruelle à Outrewarchenne. Il était le fils de Henry d'Outrewarchenne. Sa sœur avait épousé Johan le meunier, père de Henri le meunier, époux de Pietresse (n° 202). Avant 1537, il avait épousé une fille de Thomas le Maire et de Marechine Borgnar, et avait donc hérité une bonne part. C'est-à-dire que, dès 1538, il est parfois appelé Mathy le maire, mais plus souvent Mathy d'Outrewarchine, et passera à la postérité sous le nom de Mathy le maire des poules. Il meurt vers 1573, laissant cinq fils : Thomas, Mathy, Henry, Johan et Jas-

par, et Jehenne, qui épouse Close de Recht. C'est ce dernier qui hérite la maison paternelle de sa femme et la revend ensuite à Collard d'Ocquier, meunier, pour quitter la commune. Quant aux cinq fils, ils ont quitté le ban de Waimes pour porter, sans doute, ailleurs le patronyme Depouille ou Despouilles.

J'ai pu suivre partiellement la généalogie des Thomas. En 1559, il fait un accord avec ses frères et sœur, suivant lequel il renonçait à sa part d'héritage. Je le retrouve à Sart-lez-Spa, où il est cité entre les années 1583 et 1598. Il était mort avant 1613. A ces dates, il est le mari de la veuve Bertrand Brouxhe et s'écrit de Pouille. J'en retrouve deux fils, Mathieu et Collard, qui, à partir de 1613, relèvent une maison à Tiège, où Mathieu restait. Mathieu a deux fils : Thomas et Mathieu, qui continuent la lignée, car, en 1777, le patronyme Depouille existe toujours à Sart. Il avait aussi deux filles : Catherine, qui épouse Hubert Lefils, dont la fille Jehenne épouse Henri le Maron. Dans cette famille, le prénom Mathieu se maintient jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

D'après de Limbourg « Armoriaux Liégeois », il se trouve dans l'église de Sart une pierre tombale de Gérard Depouille, bourgmestre et mambour, avec un blason portant une fasce chargée de trois poules. Il était sans doute le fils de Collard et avait épousé Marie, la fille de Toussaint Paquay de Diflot. En 1663, il vend plusieurs prairies situées aux environs de Diflot.

Une autre branche de Despouilles était établie à Francfort. Vers la fin du XVIIIe siècle, nous y rencontrons Mathias Despouilles, marchand et banquier, où les Waimerais allaient se munir d'argent quand ils étaient à court, à l'occasion des foires. Il avait gardé des relations de famille à Waimes, car, en 1694, il est parrain d'un enfant d'Adam Xhayet.

Si le patronyme existe encore sous cette forme, les étymologistes seront tentés de le dériver du vieux français despoille = dépouille, à moins qu'un meuble parlant du blason, comme dans la branche belge, n'en rappelle l'origine.

La maison des Depouille, à Stembert, au XVIIe siècle, avait, au fronton de la porte, un blason chargé aussi de trois poules. Il existait autrefois, à Verviers, une famille d'imprimeurs et drapiers qui portait le même nom. Leurs ancêtres se sont appelés, au XVIIe siècle, le Pouiltier ou le Poulty, qui pourrait se traduire par marchand de volailles. En 1610, vivait, à Verviers, Bastin le poulty, marchand cloutier. Le Pouiltier pourrait n'être qu'une simple variante de Depouille, d'autant plus que c'est sous cette forme que le nom a passé à la postérité.

A Liège, Verviers et dans les environs, existe encore le patronyme Depouille. Je n'ai aucune preuve qu'il se rapporte au nôtre, mais je suis tout disposé à croire que certains porteurs de ce nom descendent de

Mathy.

Le prénom Matî, aussi bien que son équivalent allemand a sa place dans le folklore. Mottes signifie force, de là biceps, et, chez nous, matî, le mollet de la jambe, probablement de Mottes, une pièce de monnaie de Trèves. Pour réfuter quelqu'un, on l'appelle sot Matî. Des personnages historiques ont passé dans le folklore : Mathy Grognet, de Malmédy, et Mathy Lohé, de Xhoffraix (XVIe siècle), Mathy dès grèvèces (Oudenval), et notre Mathy dès poyes, ou un de ses rejetons, dans le pays de Trois-Ponts- Grand-Halleux, est l'équivalent de sot.

Mais pourquoi avait-on donné à Mathy le maire le surnom « dès pouilles » ? Il y a bien des Anne dès gates, des Héri dès tchins, des Catherine dès tchets et des Marèye dès pus, parce qu'ils tenaient plusieurs de ces animaux domestiques, en dehors des coutumes locales. Mais tout le monde a des poules. Je ne crois pas qu'il ait reçu ce nom pour avoir fait le commerce de poules, si même on rencontre parmi ses descendants probables la variante le Pouiltier, en wallon : poyetî.

Autrefois, il existait des rentes et des redevances de tous genres en argent, en nature et en prestations : des journées de faux, de faucille, de rateau, de charrue, de charriage, etc ; du bois (legne), des œufs, des chapons, des poules, du grain, etc. Il y avait des poules de carême et de Pâques ou pâqueresses, et des œufs de Pâques, d'où est resté l'habitude de donner des œufs à l'occasion de cette fête. Il est très probable que Mathy, qui était allié à la famille la plus riche du pays (les seigneurs de Rue), prélevait un certain nombre de rentes en poules, d'où il aura reçu le surnom.

Cette épithète « le maire des poules » a passé à ses propriétés situées dans la vallée de la Warchenne, depuis Haute-Waimes jusque sous Libomont, appelées « quartier le mayre des pouilles ».

C'est pour cette raison et en me basant sur un texte de 1572 : « Henry Bastin de Libomont achète à Mathy, fils Mathy d'Outrewarchenne, un pré dit grand pré, au fond de Warchenne », que je suppose que le lieudit « trô dès poyes » aura tiré son nom de Mathy des poules.

210. DELORME

Au début du siècle dernier, à l'emplacement de l'ancienne demeure seigneuriale, le Tchestê, en ruines depuis plusieurs siècles, s'élevait tout un groupe de maisons de très modeste apparence. Nous y avons signalé la forge Pequet, tout à proximité, les frères Sepulchre, et nous y visiterons aujourd'hui leur cousin Delorme et un autre aventurier français, Bénard.

Ce dernier, originaire de Normandie, séjourna, comme militaire, pendant quelques semaines dans notre commune, en 1794. Jacques Bénard rendit les armes et son cœur à Marie-Thérèse Winquin, de Waimes, ci-devant servante à Francorchamps pendant quelques mois, et l'épousa à Francorchamps, puis vint s'établir dans une des masures du Tchestê. Ses descendants y sont restés jusqu'au milieu du siècle dernier et le nom de maison est encore bien connu de nos vieux concitoyens.

Quant à Delorme, le nom est éteint depuis longtemps, mais il existe encore à Francfort et, peut-être, ailleurs. En 1935, je recevais une lettre de Henri Delorme, me relatant que son ancêtre, officier d'un régiment de cavalerie à Rouen, pendant la Révolution Française, s'était réfugié à Waimes, après que sa sœur eut péri sur l'échafaud, avec la reine Marie-Elisabeth. Recueilli à Waimes, par un menuisier, Etienne, il en aurait épousé la fille par reconnaissance. De ce mariage, naquit Hubert qui fut, dans la suite, bourgmestre à Amblève. Cette histoire, comme celle de l'origine d'Arsène de Noüe et de bien d'autres, est de la pure fantaisie.

En 1750, Antoine Delorme, menuisier, né à Issoire, au Puy-du-Dôme, de François Delorme, tisserand, et de Amable Anne, épousait Marie Marguerite Sepult, fille de Quirin, née en 1727. Antoine avait sans doute quitté sa famille parce que, après la mort de sa mère, son père avait contracté une deuxième alliance. En 1753, il donna procuration à son beau-frère, Gérard Sepult, pour aller recueillir la succession de sa mère et, éventuellement, celle de son père, dans le cas, où il serait aussi décédé.

De son mariage naquirent six enfants, entre autres Hubert et Jean, qui font souche. Hubert, né en 1754, épouse en 1778 M. Cathr. Curtez, qui meurt en 1785, avec son cinquième enfant. Deux mois plus tard, il épouse Anne Hansen, de Valender, où il va s'établir. De cette seconde union sont nés deux enfants, Nicolas et Elisabeth.

Jean épouse effectivement Marie, fille du menuisier Noël Etienne, de Faymonville, qui lui donne sept enfants : deux filles et cinq garçons, parmi lesquels Jean Hubert, né en 1808, qui devint plus tard bourgmestre d'Amblève. Ses descendants ont émigré en Allemagne et les autres Delorme ont quitté le pays, ou sont morts prématurément.

211. CLOSE

Puisque nous en sommes aux familles des menuisiers (Sepulchre et Delorme), nous allons dire un mot des Close. Beaucoup se rappellent que c'est Jean François Close, de Steinbach, qui a fait l'autel de Saint-Joseph, dans notre église, ainsi que deux autels dans l'ancienne chapelle de Faymonville.

Ce prénom, devenu nom de famille, écrit parfois Clause, est la forme romane de Klaus, abrégé de Nikolaus. Il nous est arrivé des villages de langue allemande, par Faymonville. On le rencontre en pays wallon dès le XVe siècle, sous les formes Clois et Close, mais passagèrement. En 1500, nous trouvons des Close à Walk, à Champagne, et Close Mosset à Steinbach, mais aucun n'a légué son nom à ses descendants.

L'ancêtre des Close de Faymonville et des environs, semble être Johan, fils de Henry Huby (voir Huby, n° 174), né vers 1570, cité dès 1595, sous le nom de Johan Huby. En 1612, il fait un contrat sous le nom de Johan Close, avec son frère Léonard, fils Henry Huby. Ce phénomène de mutation de nom de famille n'est pas rare à cette époque, où les patronymes n'étaient pas encore fixés. Probablement qu'on lui aura attribué le nom de la maison qu'il habitait, ou de celui de sa femme.

Il semble avoir eu deux fils : Henry Johan Close, cité à partir de 1630, et Johan qui apparaît bientôt après. Dès cette époque, se fonde une autre famille de Close en la personne de Close Thunus, issu de la branche « Maro », dont nous avons déjà parlé (N° 205) et qui fera l'objet d'une étude spéciale à propos de Faymonville. C'est de cette branche que sont sortis les Close actuels, de Faymonville, dits Thunus Close.

A la fin du siècle, il y a trois familles Close à Faymonville : Mattry, Johan et Pierre. Pierre appartient à la famille Close Thunus et Johan me paraît être de la branche de Johan Huby, car chez les derniers descendants de Quirin, qui suit, nous ne trouvons pas les prénoms de Mattry, ni de Pierre.

Quirin Close est né à Faymonville, vers 1690. Il épouse, vers 1716, Anne Marie, fille de l'échevin Jean Collienne, d'Ondenval, et s'établit à Rue. Il mourut en 1776, et sa femme en 1767. De ce mariage sont nés plusieurs enfants, entre autres Jaspar, en 1717.

Jaspar Close, de Rue, se marie en 1742, avec Anne Marie, fille de Jean Servais Marichal, de Waimes. Il mourut après 1792, et son épouse en 1787, âgée d'environ 70 ans. Par la négligence de plusieurs personnes présentes, dont le curé se plaint, elle ne reçut aucun sacrement. Parmi plusieurs enfants, c'est encore Jaspar qui va continuer notre lignée.

Né à Waimes, en 1751, Jaspar Close épousa, en 1779, Anne Marie Grosjean, d'Ondenval, où il alla s'établir. Ils moururent au printemps 1802, à un mois de distance, laissant neuf orphelins. Jaspar ou Gaspar, semble déjà avoir été menuisier.

Jean Pierre, l'aîné, se marie à Thirimont. Christian Demoulin, de Faymonville, épouse successivement Marie Barbe (1821) et Anne Marie (1844). Plusieurs restent célibataires.

Jean Joseph, né le 24 décembre 1794 fut d'abord enrôlé dans l'armée de Napoléon et, après sa débâcle, il servit dans l'armée prussienne, au 34e léger de ligne, 2e compagnie. Il épouse, en 1821, Marie Marguerite Noël, de Libomont, où il va habiter. Toutefois, en 1837, il était domicilié à Rue, où naquit le dernier de ses enfants. Comme son père, Jean-Joseph était menuisier. De ce mariage sont nés : Jean Henri (1822), M. Catte (1823), Jean François (1824), Anne Marie (1826), Jean Quirin (1831) Alexandre (1835) et Anne Marie (1837).

En 1852, Marie Catherine épouse Nicolas Joseph Antoine, d'Arimont. C'est là que mourut la mère, Marie Marguerite, en 1868. Probablement que le père y mourut aussi, après cette date.

Jean François Close épouse, en 1852, Marie Barbe Christiane, de Waimes. En 1855, ils émigrent en Belgique. Lors du recensement de 1867, ils sont installés à Steinbach et indiqués avec la nationalité belge. Marie Barbe meurt en 1876, à l'âge de 53 ans, sans enfant. En 1877, Jean François épouse Marie Anne Demoulin, âgée de 37 ans, dont il eut trois enfants, entre autres Joseph, le dernier menuisier et la lignée, et Marie Anne, qui épousa Léonard Bastin.

Jean Quirin Close a quitté le pays avant 1867, pour s'établir à Ensival, avec son épouse, la sœur de Nicolas do Suisse (n° 203). Là, lui naquirent Julien, François et Joseph. Un fils de Julien, le R.P. Julien Close, jésuite, est missionnaire au Kwanga (Congo Belge)§. La maison de Gaspar Close, à Ondenval, était située vers le centre du village, à côté de la maison de Laure Piette. Le nom de maison est passé comme surnom à une branche de Querinjean, dits Close.

212. MAUS

Comme les Scheffen (n° 85), les Maus sont originaires de la paroisse de Tronenburg. Dans le langage populaire, on les appelle Moûse. Nous avons parlé précédemment de Jean Henri, originaire de Baasem, marié en 1804 à Gueuzaine (n° 60). Sa maison, amon Moûse, jadis café et relais des charretiers qui se rendaient, par le chemin des Tahots, vers l'Allemagne, en passant par Baasem, est abandonnée et menace de tomber en ruines.

Les Maus, de Waimes, ont une commune origine avec ceux de Gueuzaine. Dans un village voisin de Baasem, à Kronenburgerhutte, vivaient, vers la fin du XVIIIe siècle, les époux Nicolas Maus et Elisabeth Kœpps, auteurs d'une nombreuse famille dont Jean Henri (1784), Jean Matthias (1786), Nicolas (1788), etc. Ils étaient tous cordonniers.

Nicolas épouse, en 1812, M. A. Solheid, née en 1786, à Waimes. De ce mariage sont nés cinq fils, mais la branche s'est éteinte en 1922, avec Henri Nicolas, cordonnier et organiste, un original dont les prouesses au jubé n'étaient pas toujours de nature à édifier les chantres.

En 1821, Jean Mathieu, frère de Nicolas, épousait Marie Catherine Schmitz, née à Rue, en 1791, sœur de Jean Henri, instituteur à Waimes. Ils eurent cinq enfants, deux garçons et trois filles, dont Marie Thérèse (1851) et Marie Suzanne (1861) épousèrent Jean Henri Debrus. Jean Nicolas et son épouse (1853) A. Marguerite Lauscher élèvent six enfants dont le dernier, Suzanne, épouse de Nic. Barthélemy, meurt en 1950. Cette branche est éteinte à Waimes.

Jean Henri (1827) épouse, en 1860, A. Cath. Xhayet et meurt subitement en 1911. Son fils Joseph épouse, en 1890, Célestine Bastin; il fut également emporté de mort subite, après avoir élevé une famille très nombreuse, qui a sauvé le patronyme.

213. BELLEFONTAINE

C'est un patronyme peu répandu, dont la principale aire de dispersion se trouve aujourd'hui à Verviers.

Arrivé à Waimes au début du siècle dernier, malgré quelques familles nombreuses de huit à dix enfants, il n'y a pas pris de grande extension. Il est évident que ce nom de famille est issu d'un nom de lieu. Nous connaissons plusieurs Bellefontaine en toponymie, à Huy, près de Jupille (XIIIe s.) où fut construite une abbaye qui s'est appelée Beaufays et comme noms de villages dans le canton de Virton et dans celui de Gedinne. Peut-être bien que cette famille est issue de l'un de ces deux villages, mais nous n'avons pas pu remonter au-delà du XVIIIe siècle. A cette époque (1739), nous trouvons à Petit-Rechain le couple Laurent Bellefontaine et Anne-Marie Reinette. Tous deux étaient toutefois étrangers à cette commune, car l'histoire si fouillée de Petit-Rechain par le docteur H. Hans ne cite pas ces noms dans la population de la commune.

Leur fils François Joseph, né le 20 février 1739, épouse le 23 juin 1783 Marie Catherine Niessen d'Elsenborn. Déjà avancé en âge, peut-être remplissait-il quelque fonction dans la douane luxembourgeoise quand il prit femme. Toutefois nous le retrouvons bientôt à Schleiden, où lui naquit son fils qui suit. Sans doute que de là il s'établit à Neuss, peut-être au service de la République française, car c'est là que mourut

son épouse, le 18 mai 1806, à l'âge de 46 ans. En 1820, il est à Givonne (Sedan) et en 1823 à Francheval (Sedan), où il mourut le 4 mai 1829, à l'âge de 90 ans, peut-être chez un de ses enfants.

3. Jean Michel est né à Schleiden, le 29 mars 1788. Vers la fin du régime français il est secrétaire à la sous-préfecture de Malmédy. Il était parfaitement au courant du français et de l'allemand.

Par le traité de paix du 30 mai 1814, signé à Paris, la France est dépouillée de ses conquêtes de la Révolution et de l'Empire et le 5 avril 1815 nous sommes rattachés à la Prusse.

A partir du 1er janvier 1815, Jean Michel Bellefontaine devient bourgmestre de Waimes, en remplacement du maire Léonard Maréchal. Pendant un certain temps, il administre aussi la commune de Butgenbach. Détail curieux, sa signature ressemble à s'y méprendre, à celle de son petit-fils Adolphe Bellefontaine.

Jean Michel fut marié quatre fois. Comme secrétaire de sous-préfecture, il avait épousé A.M. Siquet (+ 1819), ensuite Catherine Marichal, en 1820 (+ 1822). L'année suivante il épouse M. Barbe Lecoq de Gueuzaine (+ 1839) et en 1843 Marie Anne Drose d'Amblève, morte à Ligneuville.

Jean Michel resta en fonction jusqu'à sa mort, le 7 juin 1850. Deux ans après, il fut remplacé par Jean Joseph Marichal d'Outrewarche.

De ses enfants je retiens les noms de François et d'Alphonse, qui ont fait souche.

4. François Bellefontaine, né le 12 février 1821 épouse en 1847 Joséphine Fagnoul, qui lui donne six garçons et deux filles. Il mourut le 25 mars 1897, après avoir été pendant de très longues années fidèle trésorier de la commune et de la fabrique d'église.

Son fils Adolphe lui succéda dans ses deux charges qu'il garda jusqu'à sa mort (1858-1932). Ses deux enfants ont émigré en Allemagne.

Nestor (1861-1925) a élevé une famille nombreuse, dispersée en Belgique et en Allemagne. Deux fils, Clément et Léon, sont médecins à Waimes.

4. Alphonse Bellefontaine, né en 1826, fut receveur communal. Il épousa en 1863 Caroline Schomus, avec dispense de parenté au 4e degré. De ce mariage naquirent un grand nombre d'enfants dont Edouard, le populaire Stadt (secrétaire) de Malmédy, et Albert, en Allemagne, ont fait souche.

La famille Bellefontaine a toujours rempli fidèlement des charges dans les administrations, mais elle s'est aussi distinguée par sa fidélité à l'Eglise et son dévouement aux œuvres.

Julie, fille de François (1853-1940) est entrée en 1885 chez les sœurs de Ste-Marie à Namur et a fonctionné de longues années dans l'enseignement à Quiévrain, où elle est morte sous le nom de sœur François de Sales. Elle fut enterrée le jour de la fête de son patron. Pauline, fille d'Alphonse (1864-1919) est entrée, sous le nom de sœur Julienne chez les Franciscaines de la Ste-Famille de Dolhain.

Deux petits-fils d'Alphonse, Albert et Paul Mackels, sont aussi dans les ordres; le premier comme aumônier d'hôpital à Aix-la-Chapelle, le second comme curé à Altona (Hambourg). Une sœur est religieuse.

214. KLEIN

Dès le milieu du XVIIIe siècle, il est fait mention à Waimes de Jacob Klein, mais son lieu d'origine, peut-être Manderfeld, m'est inconnu. Il semble avoir été forgeron, car en 1776, il vendait des « ringuèles » (leviers) et raccommodait des outils.

En 1774, Nicolas Klein, maçon, épouse Marie Thérèse Born, née en 1741. Il était sans doute le fils du précédent qui est parrain de son second enfant. De ce mariage naquit Jean-Paul (1774-1842), l'ancêtre de tous les Klein de la commune.

Jean-Paul épouse, en 1797, A. Catte-Schoster de Manderfeld. Elle s'appelle tantôt Schoster, tantôt Mey et aussi Meyers, probablement d'un nom de maison. Il s'établit d'abord à Manderfeld où naquit Jean Joseph, mais l'année suivante nous le retrouvons à Waimes.

Sous Napoléon la route de Malmédy fut construite jusque Baugnez, avec l'intention de la continuer vers Ondenval. Après 1816, les Prussiens la continuèrent vers Waimes et Butgenbach. Suivant la tradition les Klein seraient arrivés à Waimes, comme entrepreneurs de route. C'est faux, mais toute légende contient un grain de vérité. D'après les documents français Jean Paul Klein et son fils Jean Joseph étaient cordonniers et suivant les documents allemands, hamacher (selliers-gouh'lîs). Or, comme beaucoup de chevaux étaient occupés au charriage des terres et des pierres, le travail ne leur manquait pas. Mais Jean-Paul était plus entreprenant qu'entrepreneur et pour ravitailler l'armée d'ouvriers et de contre-maîtres, il fallait un café qu'il ouvrit à cette époque sur la place, tandis que Jean-Joseph abandonnait son métier de sellier pour celui de boulanger.

Lors de la construction du chemin de fer, c'est au café Schomus que se réunissaient entrepreneurs et contre-maîtres.

Voici les enfants de Jean-Paul :

1. Jean Joseph, né en 1798, épouse en 1825 A. Cath. Lecocq de Gueuzaine. Il s'établit comme boulanger à Bütgenbach. Ses enfants sont Etienne, Paul, Gilbert, Jules et Catherine.

2. Léonard-Joseph (1799-1834) meurt célibataire.

3. Alexandre, né en 1805, mort à Cassel, épouse en 1840 A. M. Chavet, dont il a Virginie, Gilbert et Alexandre. En 1867, ce dernier, âgé de 15 ans, étudie à Saint-Trond, mais j'en perds les traces.

Alexandre hérite le café qu'il cède à Gilbert (1847-1922). Dans cette branche, le nom est en voie de disparaître.

Pauline Emma, fille de Gilbert, née le 7 février 1890, est entrée, en 1912, chez les Sœurs de Notre-Dame Auxiliatrice à Bruxelles, et aujourd'hui, sous le nom de Sœur Pauline, elle est supérieure de la Maison des Salésiennes à Liège.

4. Gilbert (1806-1896) épouse, en 1837, M.A. Schomus (1800-1881). C'est lui qui fonde la brasserie de Waimes, il y a plus d'un siècle. Son fils Joseph, qui épousa successivement deux filles de Henri Lamby, développa la brasserie. Son fils Henri ne sut pas diriger ses affaires et se ruina. Cette brasserie qui produit une sorte de Dortmund très appréciée, est aujourd'hui la propriété de Mme Simon de Wiltz (Luxembourg). Cette branche s'éteint.

Un autre fils, Edouard, né en 1839, épouse Marie Jeanne Bellefontaine. Par leur fils Alphonse, cette branche continue à se développer à Waimes et en Allemagne.

5. Marie Julie épouse, en 1837, Jean Gilbert Marichal qui fut bourgmestre à Amblève.

6. Charles Nicolas (1810-1888) épouse A. T. Trasson, d'Oudemont, où il va s'établir. De ses huit enfants, l'un se marie en Hollande, d'autres s'établissent à Bruxelles et Joseph à Oudemont. Seule la branche de Léonard continue à progager le nom.

7 et 8. Les deux derniers enfants Léonard et Etienne sont morts célibataires.

215. BARTZ

Ce nom dérive à Barthélemy. La famille Bartz est originaire de Binsfeld, cercle de Wittlich, dans l'Eifel, où vécurent Peter Bartz et son épouse. Leur fils Adam, né en 1776, épousa Elisabeth Elsen de Mirfeld, où il vint s'établir. De ce mariage naquit, en 1831, Peter Bartz

qui épousa Barbe Benzerath de Schœnberg, née en 1835. Ils semblent s'être fixés à Amblève où sont nés Michel (1858) Jean Pierre et Mathias (1870) qui vinrent habiter à Steinbach.

Mathias épouse, en 1900, Angeline Mélotte et s'installe à Ondenval. Ses descendants, qui habitent Waimes, semblent vouloir donner au patronyme une nouvelle extension.

Michel Bartz, qui était facteur, épouse en 1896, Barbe Beaujean, morte en 1948, à l'âge de 93 ans. Des deux enfants, issus de ce mariage, seul Charles, né le 31 mars 1900 a survécu.

Il nous convient de retracer ici l'étonnante ascension de cet enfant de Waimes, qui se classe parmi les meilleurs romanciers allemands.

Plein de vie et d'esprit, de tours et d'imagination, Karl Bartz fit ses humanités à Malmédy et à Munstereifel, servi davantage par sa mémoire et sa faculté d'assimilation que par son application. Il acheva ses études à l'Université de Bonn, où il conquit le grade de docteur en philologie, en présentant une thèse sur la géologie de la Fagne et de ses environs.

Au cours de ses études, il fut un des principaux boute-en-train et animateurs des farces organisées par la jeunesse locale.

C'était l'époque de notre rattachement à la Belgique. Bartz était allemand d'éducation et de cœur. Lors des premières élections qui eurent lieu dans nos cantons, il se fit le supporter d'un mouvement irrédentiste, à tel point que les autorités, le refoulèrent au-delà de la frontière. C'était un geste injuste et arbitraire, car Bartz avait la nationalité belge, mais ce fut pour lui un acte salutaire. Que de fois il m'a répété combien il était redevable à la police belge d'avoir été mis en demeure de trouver une carrière et de découvrir sa vraie vocation.

A Waimes, où il vivait aux crochets de sa mère, aucun avenir ne se dessinait devant lui. Il avait bien publié, dans un journal local, « Der Landbote » quelques nouvelles, contes et facéties folkloriques, qui décelaient un écrivain de talent en herbe, mais qui ne le conduisaient nulle part.

Il se vit bientôt accepter au grand quotidien rhénan « Rheinisches Handelsblatt » à Essen, dont il assuma la rédaction des articles de fond sur la politique extérieure. Parfaitement au courant du français, il séjourna plusieurs fois à Paris.

Sa première publication « Bolschevismus übert uns » attira sur lui l'attention du monde littéraire et politique. Dès cette époque, il avait prévu ce qui s'est réalisé quelques années plus tard, le danger du bolchevisme pour l'Allemagne et l'Europe occidentale.

En 1929, il publie « Das Grauen von Cayenne », où il décrit en un style imagé et réaliste, les 15 ans de détention d'un bagnard dans les prisons de Cayenne, dont il parvint à s'évader.

Il commence à découvrir sa vocation. Entretemps, le 10 mai 1931, fut béni à Essen son mariage avec Marie Burgraeve.

Coup sur coup, il va faire paraître plusieurs grands romans historiques qui connurent un plein succès et dont plusieurs ont été traduits en différentes langues : Le Grand Cardinal (Richelieu), le Roi-Soleil (Louis XIV), Pierre le Grand. A propos de ce dernier ouvrage, la critique de presse écrit : « Avec une connaissance étonnante de la Russie de cette époque et de toute l'Europe, Bartz nous donne un tableau épique des aventures incroyables de cette géniale nature exubérante, de ce Tsar titanesque aux vues politiques claires, qui sut transformer l'antique Russie asiatique et orthodoxe en une puissance européenne de première force. L'élan et la magie de ce livre tient le lecteur en haleine jusqu'à la dernière page ». Les critiques Russes ne pouvaient croire que l'auteur de cet ouvrage fut un Allemand.

« L'Angleterre sur la voie des Indes », où Bartz décrit l'origine de la colonie et les difficultés que rencontra l'Angleterre au cours de deux siècles, attira fortement l'attention de ce pays et fut traduit en anglais. La conclusion que l'Angleterre vivrait ou périrait comme grande puissance avec sa colonie, s'est en partie réalisée.

Bartz quitte Essen pour s'installer à Berlin, comme rédacteur politique de la « Bürsenzeitung ». Sa nouvelle situation attira sur lui les yeux du gouvernement qui l'envoya comme bras droit de Bürkel pour préparer le plébiscite du retour de la Sarre à l'Allemagne, auquel il contribua pour une bonne part.

Il nous a retracé les péripéties de cette campagne de propagande dans son livre « Weltgeschichte an der Saar ». Il ne partageait pas toutes les vues de Bürkel car, tout en étant Allemand, il était farouchement anti-nazi. Il aimait la liberté et il était trop fin politicien pour ne pas prévoir la ruine de l'Allemagne sous la baguette du caporal. Son livre fut élagué par la censure qui retrancha, entre autre, tous les hommages qu'il avait rendus au clergé et au parti chrétien.

Bartz était également de la partie lors de l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne.

Entretemps, il continua ses plublications : « Ein Schifflein sah ich fahren » l'histoire très réaliste d'une famille hessoise en Amérique. La critique est étonnée de la parfaite connaissance qu'il a du peuple hessois. « Feuerbrand in Kärnten » épisode émouvant où les Carinthiens, après l'armistice de 1918, luttent victorieusement contre la Yougoslavie pour leur indépendance. Ces deux volumes sont publiés sous le pseudonyme Joachin Rheinhardstein, sans doute, parce que Bartz voulait dissimuler la rapidité de ses productions. Karl Bartz publie aussi quelques souvenirs de la première guerre : Les Allemands devant Paris, Zeebrugge, Le Commandant de l'Emden.

Un autre roman historique qu'il se propose de publier en trilogie, commence avec « les quatre camarades » au temps de la guerre de trente ans. Il continue au milieu du 18e siècle. « Lilienbanner and Preussenaar » nous conduit dans la guerre de sept ans en Europe et les guerres d'indépendance en Amérique.

La guerre de 1940 éclate. Grâce à de hautes protections de l'armée et aussi au fait d'avoir quitté Berlin pour s'installer à Waimes, Bartz échappe à la Wehrmacht. Il n'avait aucune mission et ne faisait pas d'espionnage, mais soutenait et défendait les pro-belges de Waimes inquiétés. Pendant ces loisirs, il écrivit la troisième partie de sa trilogie des quatre camarades « Im londernden Strudel » (dans les flammes du tourbillon), sur la Révolution Française.

Bartz écrit très rapidement, presque sans retouches, dans un style riche, correct et imagé. Il est peintre, psychologue et observateur, doué d'une féconde imagination. Je lus son manuscrit.

En le lui rendant, je lui dis : « Mon ami, tu as parfaitement parodié le régime nazi, on y reconnaît ses dirigeants » et dans un de ses gestes familiers, se frottant les mains et dilatant sa figure : « Vous l'avez remarqué ? ». Il voulait publier cet ouvrage après la guerre, toutefois il communiqua le texte à son imprimeur qui lui fit les honneurs d'une publication immédiate.

Fin mai 1944, Karl Bartz plein de joie me communique que Rome va tomber et que les alliés vont débarquer en France. Ses prévisions se réalisèrent. Mais il avait trop parlé et il s'était créé des ennemis dans le petit monde nazi de Waimes. Une accusation est lancée contre lui et un procès lui est intenté. C'était peu de semaines avant la libération et il crut opportun de se mettre sous la protection de l'armée, qui lui confia un poste de surveillant à la radio-propagande Stuttgart. Un jour il surprit un soi-disant espion français dire ces paroles dans un discours de propagande : « la grande épidémie, ce sont les doryphores, il faut les exterminer par tous les moyens, où vous les trouvez ». Tout le monde sait que c'est le nom que portaient les Allemands en France.

Entretemps son dernier roman avait été publié. Des amis le prévinrent qu'il allait être arrêté et pendu haut et court. Il quitte Stuttgart en catimini et traverse la Rhénanie à marches forcées, passe la ligne Siegfried encore vide, les lignes américaines et vient se réfugier à Waimes.

Les Américains entendirent parler de son séjour parmi nous, pendant la guerre, du grand pouvoir dont il jouissait et conclurent qu'il devait être un espion de première classe. Il fut arrêté sous prétexte d'en tirer des renseignements dans un camp à Henri-Chapelle, de là dans la prison de Huy, puis à Rheinbach et ailleurs. Après une année de réclusion, les Américains, croyant lui jouer un bon tour, le reconduisirent en auto à Bruxelles pour le livrer à la Sûreté militaire. Le lendemain Bartz était libéré et pouvait rentrer à Waimes.

En peu de semaines, il écrivit un livre impressionnant dans le genre de « Mes Prisons » de Silvio Pellico. Sans haine et sans rancune, il s'est contenté de décrire la vie dans les camps et les prisons sous le régime américain. Il les assomme par le ridicule, en montrant par les faits combien ils étaient peu intelligents, nullement psychologues et comment ils se sont faits rouler par les plus pervers et les moins intéressants des détenus qui, par leurs roueries avaient bientôt capté les bonnes grâces des gardiens américains.

Bartz est retourné en Allemagne, où il a repris son activité de romancier.

216. DESOUROUX

Comme les Bellefontaine, les Desouroux sont originaires de Petit-Rechain. Le nom y est ancien, car en 1608 nous y trouvons Piron Collin, dit Dessouroux, parmi les échevins, et son fils, Polis Piron Dessouroux, comme régleur assermenté. C'est en 1822 que Jean Walter Joseph, circulant à travers le monde et venant de Forban, dont j'ignore la situation, s'établit à Waimes. Il était né en 1789, de Pierre Jacques Dessouroux et de Marie-Anne Gilmar. En 1799, son père avait disparu sans laisser de traces et le petit Walter fut bientôt forcé de gagner sa vie en colportant. A Waimes, il épouse Anne Sophie Mathonet et devient sédentaire.

Son fils Olivier épouse en 1870, en secondes noces, Marie-Louise Christiane, âgée de 36 ans, qui lui donne un fils du nom d'Eugène. Il est tombé en 1917, le même jour que son fils aîné Joseph. La cinquième génération monte, mais le patronyme se perd. On raconte de lui un mot d'enfant qui fit bientôt le tour du pays.

Autrefois, les enfants n'étaient pas, comme aujourd'hui, pourvus de jouets achetés au marché ou dans les bazars. Ils cherchaient eux-mêmes leurs jouets et les trouvaient partout, fût-ce même un crottin de cheval. Or, un jour que notre petit Eugène faisait du mortier et maçonnait avec un superbe exemplaire qu'il avait rencontré sur le chemin, le curé Géréon vint à passer et lui demanda ce qu'il faisait. Le petit maçon répondit promptement : une église. Mais, lui objecta le curé, « où trouveras-tu un curé pour tou église ? ». L'enfant regarda le pasteur, puis ses matériaux, et sans hésitation, répondit : « Il m'en restera encore assez pour un curé ». M. Géréon se fourra une grosse prise de tabac dans le nez, en s'éloignant.

217. GEHLEN

Depuis un siècle, nous assistons à l'essor de la cinquième génération de cette famille dispersée à Sourbrodt et dans les environs. L'ancêtre, Jean Fr. Gehlen, surnommé l'Allemand, était originaire d'Elsenborn, où ses ancêtres sont arrivés du pays de Montjoie. On y rencontre de nombreux Gehlen depuis trois siècles, sous les différentes variantes du nom : Gehlen, Geelen, Gelen et Gielen, latinisé en Gelenius.

Suivant les renseignements qui me furent communiqués par le R.P. Gehlen, curé de Montenau pendant la guerre, tué par un éclat d'obus en janvier 1945, lequel était originaire de Mutzenich, la souche de la famille était dans le Limbourg hollandais. Cela me paraît d'autant plus vraisemblable que les Geelen et les Gielen y sont très nombreux. C'est surtout à Schinnen et dans les environs qu'on les rencontre depuis le XVe siècle.

A première vue, on pourrait croire que le village de Geleen (Limb. Holl.) serait à la base du nom, ce qui est une grave erreur, car ici l'accent tonique est sur la dernière syllabe, tandis que dans Gehlen, c'est la première qui est accentuée.

En 1595, je trouve à Schinnen un Giel Jan Gielen qui doit nous mettre sur la trace de l'origine du nom. Giel est encore aujourd'hui l'abréviation de Guillaume. C'est donc de ce prénom que dérive Gielen qui donne les formes Geelen en néerlandais et Gehlen en allemand. On parle beaucoup, aujourd'hui, du général allemand Gehlen le plus grand connaisseur et l'ennemi n° 1 de la Russie, que le général russe Joukov évalue à 500 tonnes de dynamite.

218. WIELSPUTZ

A quelle langue faut-il rattacher ce nom ? Quelle peut bien en être la signification ? On sera étonné d'apprendre qu'il est roman, vieux français, presque wallon. Il nous vient du pays de Mechernich, dont le sol est riche en minerai de fer.

Au moyen âge, des colonies belges, dont le souvenir s'est conservé dans les noms de Wallenthal et de Wahlen, vinrent s'y établir. Un toponyme wallon marque un endroit où ils vont travaillé : vielsputz = le vieux puits, ou la vieille bure. Le premier auquel on a attribué ce nom aura habité dans les environs.

Ce nom n'est pas de date récente à Waimes. Après la mort du curé Léonard le Marquis, en 1686, la paroisse fut disputée entre Hubert Wilputz et Charles Meunier pendant presque dix ans. Ce fut un épisode tragi-comique. Meunier était épaulé par le curé de Malmédy et un cardinal; Wilputz par Cologne, le Pape et le monastère de Malmédy. Meunier triompha et fut curé de 1691 à 1695, date de sa mort. Wilputz revient sur le tapis, après avoir été aumônier militaire, et est nommé à Waimes. Protestation des habitants et surtout des femmes qui, d'après un ancien document, s'emparèrent de lui et le jetèrent à l'eau. En tout cas, il fut curé de Waimes de 1696 à 1716, date où il prit sa retraite pour aller passer ses dernières années à Profondru, près de Stavelot. Il fut prêtre zélé et estimé, et fonda, en 1702, la confrérie du Mont Carmel.

Hubert Wilputz naquit à Malmédy en 1742. Ordonné en 1770, sur le bénéfice de St-Sébastien, à Stavelot, nous le trouvons bientôt à Waimes en qualité de vicaire avec Charles Meunier. Son père était Franz Wilputz, bourgeois de Malmédy. Le prénom indique qu'il était originaire du pays allemand.

Au XVIe siècle, lors de la Réforme, Reiner de Kall (près de Mechernich), moine au couvent de Mariawald, attiré par le comte de Manderscheid, embrasse la religion luthérienne, se marie avec une Juive, Agnes Grœn, et devient pasteur à Udenbret. Il éleva une nombreuse famille, et comme les fidèles ne voulaient pas de lui, il fut obligé de se faire charbonnier, avec ses fils, pour gagner sa vie. Il mourut en 1619, après s'être réconcilié avec l'Eglise catholique.

Les auteurs nous disent qu'un de ses petits-enfants (ou arrière-petit-fils) fut curé à Waimes. Comme il ne peut s'agir que de Hubert Wilputz, il faut croire que le fondateur du nom fut un fils de Reiner qui aura travaillé dans les mines de plomb et se sera établi près du «viels puits».

219. QUELQUES NOMS DERIVES DE WAIMES

Avant de quitter le ban de Waimes, il me reste à signaler quelques noms de famille dérivés de Waimes.

WEMERAI-En 1577, vivait à Mont de Fosse (près de Trois-Ponts), Johan le Wêmerai. A sa mort, en 1596, sa veuve, Isabeau, relève la Rustonvenne. En 1607, a lieu le partage familial entre Jean le Wêmerai et ses deux beaux frères, Mathy Séverin et Noël Johan Linette.

Séverin Wêmerai, du Mont St-Martin, fut administrateur de Waimes de 1689 à 1691, pendant la dispute entre Meunier et Wilputz.

Thomas Wêmerai, de Mont de Fosse, est vicaire à Bodeux en 1776 et, en 1798, attaché à la paroisse de Waimes.

Il est probable que le patronyme Wêmerai existe encore dans les Ardennes.

220. WEIMS

Il y a quelques années, les orgues de Waimes furent réparées par Weims, fabriquant d'orgues à Hellenthal. Au début du siècle dernier, trois frères Weims ou Weimbs étaient propriétaires de mines à Sœtenich, près de Kall. Comme Waimes s'écrivait généralement Weims, Wemps, Weimbs du XIVe au XVIe siècle, nous pouvons en déduire que cette famille a eu ses origines chez nous. Toutefois, nous faisons remarquer que, près d'Eupen, a existé une ferme-château du nom de Weims, qui n'avait rien de commun avec notre localité, quoi qu'en aient écrit certains historiens locaux, et qui aurait aussi pu donner le nom à cette famille. Les documents généalogiques font défaut.

Pour être complet, je cite encore Pierre Weyms, président du Conseil provincial de Luxembourg de 1639 à 1649, fils d'Etienne Weyms, docteur en droit à Louvain. Nicolas Wems mourait à Liège en 1732. Je doute toutefois de l'origine waimeraise de cette famille dont le nom latin était Wamesius.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE DE FRANÇOIS TOUSSAINT

L'œuvre de François Toussaint est particulièrement abondante et comprend des dizaines d'articles parus dans les hebdomadaires locaux.

Une bibliographie complète a été établie par Robert Arimont et publiée dans "Le Chanoine Toussaint, sa vie et son œuvre" de Jean de Walque et Roger Houart édité par Malmédy-Folklore en 1964.

La bibliographie que nous vous proposons est limitée aux œuvres les plus significatives.

- Notice historique sur Ondenval-Thrimont
  (La Semaine : 1922, n° 42-46)
- Les villas au ban de Waimes
  (La Semaine : 22/12/1923 - 12/1/1924)

- Au fil de l'eau : notice historique sur la vallée de la Warche
  (La Semaine : 28/7/1928 - 1/9/1928)
- Butgenbach
  (La Semaine : 4/1/1930 - 26/6/1930)
- Sourbrodt. Histoire d'une fagne et d'un hameau
  (La Semaine : 12/3/1932 - 15/10/1932)
- Légende du meurtre sacrilège
  (La Semaine : 1933, N° 47-51)
- Un procès de sorcières en 1679
  (La Semaine : 1933, n° 52 - 1934 n° 23)
  (Folklore Stavelot-Malmedy-St Vith, tome XXXII, 1968)
- Tristes pages de notre histoire
  (La Semaine : 1934, n° 47 - 1935, n° 7)
- Histoire de Xhoffraix
  (La Semaine : 1937, n° 9-38)
- Origine et histoire de nos vieilles familles
  1° édition (La Semaine : 1939, n°1 - 1940, n° 29)
  2° édition complétée (Courrier de Malmedy : 5/12/1952 - 5/11/1955)
- La Via Mansuerisca et la Villa royale de Waimes
  (Folklore Stavelot-Malmedy-St Vith : tome IX, 1939)
- Rénastène
  (Journal de Malmedy : 17/5/1952 - 23/1/1954)
  (folklore Stavelot-Malmedy-St Vith : tomes XXXVII à XXXIX, 1973/75)
- Jean Godescale ou de Gueuzaine, abbé de Stavelot et de Malmedy
  (Almanach des Nouvelles de Malmedy : 1959)

TABLE DES MATIERES